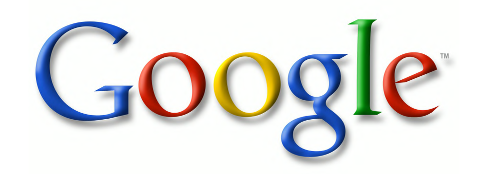


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

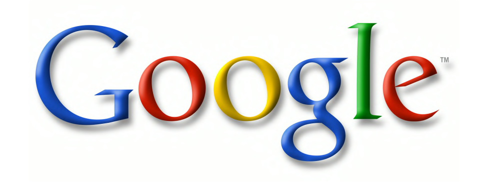
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

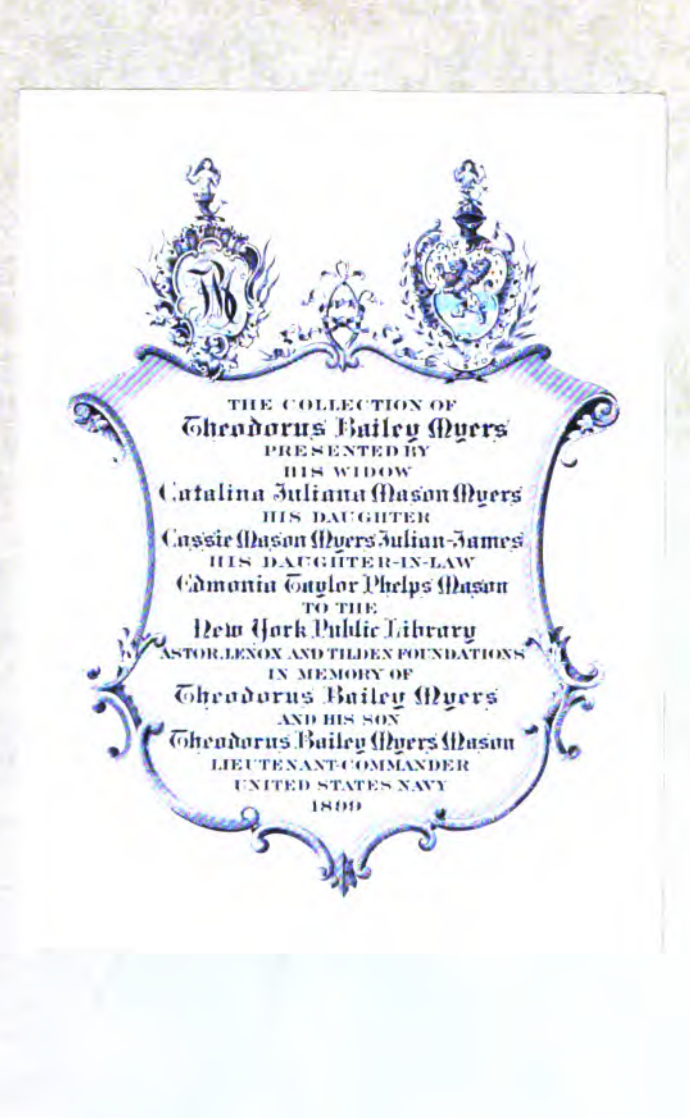
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

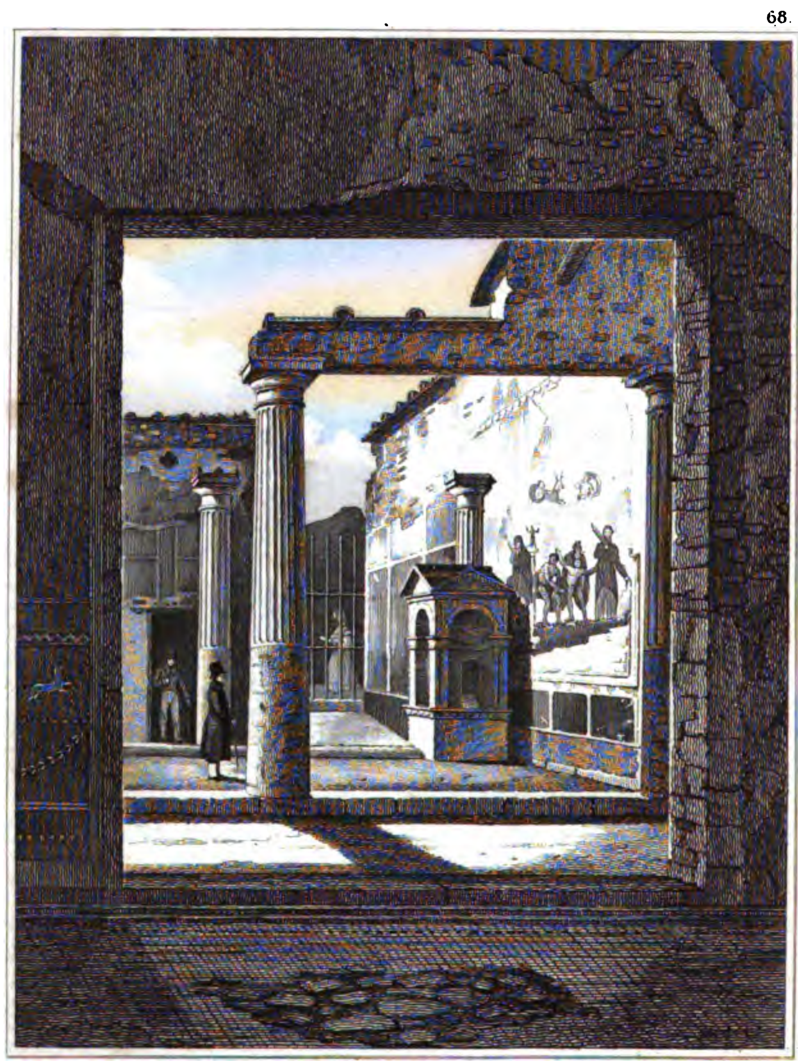

THE COLLECTION OF
Theodorus Bailey Myers
PRESENTED BY
HIS WIDOW
Catalina Juliana Mason Myers
HIS DAUGHTER
Cassie Mason Myers Julian-James
HIS DAUGHTER-IN-LAW
Edmonia Taylor Phelps Mason
TO THE
New York Public Library
ASTOR, LENOX AND TILDEN FOUNDATIONS
IN MEMORY OF
Theodorus Bailey Myers
AND HIS SON
Theodorus Bailey Myers Mason
LIEUTENANT-COMMANDER
UNITED STATES NAVY
1899


BWX
Audot

Mason

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R L



D. del. Audot edit. Durau sc.

Casa Omerica, o del poeta dramatico. Pompei. Maison Homerique, ou du poëte dramatique.

L'ITALIE,

LA SICILE, LES ILES ÉOLIENNES, L'ILE D'ELBE,

LA SARDAIGNE, MALTE, L'ILE DE CALYPSO, ETC.

D'APRÈS LES INSPIRATIONS, LES RECHERCHES ET LES TRAVAUX

DE MM. LE VICOMTE DE CHATEAUBRIAND, DE LAMARTINE, RAOUL-ROCHETTE,
LE COMTE DE FORBIN, PIRANEZI, MAZZARA,

ET DE NAPOLÉON, DENON, SAINT-NON, LORD BYRON, GOETHE, VISCONTI, CICOGNARA, LANZI,
DE BONSTETTEN, SWINBURNE, ETC.

ROYAUME DE NAPLES,

PAR MM. C.-D. DE LA CHAVANNE, D.-D. FARJASSE ET F****.

SITES, MONUMENS, SCÈNES ET COSTUMES,

D'APRÈS Mme. HAUDEBOURT-LESCOT, MM. HORACE-VERNET, GRANET, ISABEY, CICERI, MAZZARA,
LE MAJOR LIGHT, LE CAP. BATTY, COOKE, GELL ET GANDY, PINELLI, FERRARI,
ZUCOLI, ET BEAUCOUP D'AUTRES ARTISTES ITALIENS.

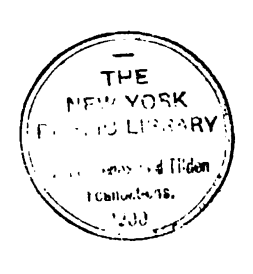
RECUEILLIS ET PUBLIÉS PAR AUDOT PÈRE,
Membre de la société de Géographie.

V. 2

Paris.

AUDOT FILS, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE DU PAON, 8, ÉCOLE DE MÉDECINE.

1835.



28949

L'ITALIE.

ROYAUME DE NAPLES.

VOYAGE DE LIVOURNE A NAPLES.

Tout est solennel dans un voyage dont la mer marque les premiers pas! Une sorte de fièvre, un mélange confus de vifs regrets, vient ébranler la résolution la plus ferme; que de choses résume ce mot : « Adieu, je vous reverrai peut-être! »

Mais il est trop tard pour s'abandonner à de tristes réflexions, elles viennent se briser contre la nécessité; il faut partir. L'heure sonne, la fumée s'élève noire et épaisse, la vapeur fait retentir les conduits, les roues s'ébranlent, impatientes qu'elles sont de battre l'eau. Je quitte Livourne, son port, son commerce florissant, ses femmes séduisantes, ses juifs et tout ce qu'elle renferme.

Le bateau à vapeur sur lequel je pars est *le Francesco Primo*, un des plus beaux, le plus gros surtout de ceux qui sont sur l'échelle de Naples. Son salon est meublé avec luxe; un beau tapis, de larges glaces, l'on se croit dans un élégant salon de Paris; la société la mieux choisie complète l'illusion.

Des jeunes gens enthousiastes parlent déjà avec feu de tout ce que va dérouler à leurs yeux cette terre classique. Une lorgnette au poing, quelques-uns ne quittent pas le pont; d'autres, couchés dans leur cabine, payent à leur premier voyage maritime un rude tribut. Demain seulement j'aurai pu apercevoir tous mes compagnons de voyage au nombre de cent cinquante à deux cents.

Il n'y a que quelques heures que nous sommes en mer, et déjà nous sommes loin, bien loin. Nous fuyons avec rapidité. Bienheureuse invention des bateaux à vapeur, de combien d'heures d'impatience et d'ennui tu nous sauves!

Je ne vous peindrai pas tous les jolis minois anglais qui voguent avec nous, il y aurait de quoi tourner mille têtes moins ardentes que la mienne.

Parmi les personnes qui m'entourent, j'ai remarqué un jeune homme; il se tient à l'écart, et prend souvent des notes; au premier aspect, sa figure maîtrise sans attirer, son sourire est froid et mélancolique; il semble fuir une pensée fatale et opiniâtre : s'il parle, ce n'est jamais que d'une existence antérieure; il a des manières élégantes et recherchées, et cette franche rudesse d'un homme qui a l'habitude

des voyages. C'est, me dit le capitaine, la troisième fois qu'il vient à Naples. Il m'assure qu'il me donnera avec plaisir quelques notions sur les mœurs curieuses que je vais explorer, et qu'il a étudiées avec cette finesse de tact d'un homme qui ne se déplace pas dans le seul but de changer de lieux.

Dès que je le vis, je désirai le connaître intimement. Le capitaine nous présenta l'un à l'autre ; peu à peu la réserve fut bannie, et l'abandon prit le dessus ; il voyage sous le nom d'Édouard. Atteint d'une maladie incurable, il quitte sa patrie pour n'y plus revenir ; il veut consacrer le reste d'une vie dénuée d'espérance et d'avenir, à parcourir les pays les plus intéressans, faire un recueil de ses observations, et le léguer à ses amis ! C'est décidément le compagnon de voyage qui peut le mieux me convenir ; comme il ne s'oppose pas à ce que je me mette sous son patronage, je m'attache à sa fortune.

Partout des souvenirs de notre ancienne gloire, des débris d'un trône brisé. Voici Piombino, cette petite principauté dont Napoléon forma une portion de l'apanage de sa sœur aînée Élisa, mariée au colonel Félix Bacciochi ; autrefois cette ville était sous la protection des rois de Naples qui avaient le droit d'y entretenir une garnison.

Nous suivons la tangente du golfe, et nous apercevons Porto Ercole, qui n'offre presque que des ruines. Le costume des femmes qu'Édouard me décrit, est pittoresque et gracieux ; c'est celui de la Toscane ; un jupon rouge, un canezou de drap noir, le chapeau d'homme orné d'une plume : ce chapeau disparaît au delà des confins. Tant pis, car il sied au caractère de ces figures demi-grecques, et les rend presque toutes jolies.

Ce petit pays est abandonné à cause de l'exiguité de son port, qui n'est, à proprement parler, qu'une anse à demi comblée par les sables, et n'offrant que peu de sécurité aux navires ; aussi n'y entrent-ils que pour chercher un abri contre la tempête ; il ne reste intact que quelques maisons et les deux châteaux forts, habités par une milice sous les ordres d'un officier.

Le poisson est abondant sur cette côte et d'un goût exquis.

Édouard me dit encore qu'à deux ou trois milles dans les terres, vers la partie nord, est la petite ville d'Orbitello, remarquable par la singularité de sa position ; au milieu d'un lac d'eau salée, elle tient à la terre, à l'ouest, par une chaussée longue et étroite. Vue des hauteurs de Porto Ercole, son aspect est des plus romantiques.

La route qui y conduit est à peine tracée dans un bois frais et bien fourni ; arrivé au bord du lac, point de pont pour entrer dans la ville. Une barque de pêcheur vient vous prendre ; l'on eût mieux fait de s'en tenir au délicieux tableau qu'elle promet de loin, car, dans l'intérieur, rien d'intéressant. Une rue droite la traverse du nord au sud. Un hôpital pour les pauvres, propre et bien tenu ; deux églises fort simples et entièrement dépourvues de peinture et de marbre, sont les seules choses que l'étranger puisse visiter. La pêche aux anguilles, dont ce lac est abondamment fourni, est la branche de commerce des habitans, qui vendent ce poisson salé dans presque toute l'Italie.

Nous voilà en face de Cività-Vecchia, à dix-huit lieues de Rome ; son ancien nom était Centum Cellæ. Il venait peut-être de ce que le port avait cent arches ou cales pour abriter les barques ; il y en a encore actuellement

plusieurs que les papes ont fait refaire.

Le navire fuit; nous sommes, par le travers de Rome, à Fiumicino, jolie petite ville moderne, qui a un quai et un môle, surmonté d'une tour et d'un fanal. Un remous bien prononcé dans les eaux se fait remarquer. Il est occasioné par l'embouchure du Tibre, ce *flavus Tiberinus* de Virgile dont les flots refoulent les vagues et les jaunissent.

Le voilà ce Tibre, autrefois couvert de vaisseaux, bordé de palais! fleuve prophète par lequel les Romains jugeaient et le bien et le mal, en cherchant des présages, même dans ses inondations! qui peut-être sous ses flots livides cache les plus beaux monumens des arts! Tant de gloire a sans doute fatigué le temps. Autrefois cette embouchure était à Ostie; la mer battait ces murs et ceux de Porto, et formait entre ces deux villes une espèce de golfe en demi-cercle; elle s'en est retirée peu à peu jusqu'à Fiumicino, ne laissant dans cet espace qu'un terrain aride et inculte.

Il ne reste de ces deux villes que des débris de théâtre, d'amphithéâtre et de portiques, servant à attester encore leur ancienne grandeur et leur magnificence.

A Ostie les Romains creusèrent leur premier port, et d'Ostie sortit cette flotte sous les ordres de Duilius, qui apprit à Rome qu'on pouvait aussi vaincre les Carthaginois sur la mer.

Là débarquèrent Régulus à son retour d'Afrique, et Caligula lorsqu'il vint prendre possession de l'empire.

Quelles pages occupe toute cette rive dans l'histoire! Comme dans toute l'Italie le souvenir de ce peuple géant règne seul à travers les siècles, et survit encore aux peuples qui l'ont vaincu! Nous venons de dépasser Porto d'Anzio, qui a remplacé Antium, capitale des Volsques, au commencement de ces marais Pontins pestilentiels qui tirent leur nom de Pometia, cité antérieure à Rome, et qui n'existe plus.

Sur cette grève où s'élève aujourd'hui la tour d'Astura, était autrefois un petit port où Cicéron s'embarqua pour se rendre à sa villa de Formianum, près de laquelle il fut assassiné. Dans ce même lieu, Conradin fut surpris et arrêté victime de la trahison de Frangipani, seigneur d'Astura, chez qui il était venu chercher un asile.

Enfin voici Terracina, dernière ville sur la plage et lisière maritime des états pontificaux. C'est ici que commence vraiment le Midi.

Fondée par les Volsques, sous le nom d'*Anxur*, et plus tard, recevant des Grecs celui de *Trachina*, elle enclavait dans son contour une portion de la colline qui la borde au sud, et qui maintenant est couverte d'orangers, de citronniers et de cactus. Les Romains en avaient fait un lieu de délices.

Horace, dans son voyage de Brindisi, n'a garde d'oublier Anxur.

Impositum late saxis candentibus Anxur.
Hor., *sat.* V, *v.* 26.

Et nous vîmes d'Anxur s'élever le rocher.
Trad. de Daru.

Qu'est devenue tant de splendeur? Terracine est aujourd'hui un relai de poste.

Ne vous livrez pas, me dit Édouard, à d'inutiles regrets sur les révolutions que le temps peut amener. Vous n'en êtes qu'à la première page de votre voyage, et d'autres émotions vous attendent. Vous parcourrez des plages désertes où furent autrefois des peuples vaillans! Des villes entières ont

disparu de la surface de la terre, et c'est la pioche à la main qu'on parvient à en retrouver les vestiges. D'autres, dont il ne reste, et de leur puissance et de leur fortune, que quelques pans de murailles recouverts de lierre et de plantes parasites, Cumes, Herculanum, Pompeï, sont là pour émouvoir votre âme, et donner carrière à votre imagination. Hélas! un sort pareil est réservé peut-être aux nations qui foulent aujourd'hui le sol de l'Europe!

Nous touchons à Monte-Circello, promontoire élevé, à l'extrémité des marais Pontins. Les lagunes dont il est environné peuvent aisément le faire prendre pour une île : c'est ce qui aura donné lieu à la fiction de Virgile; et, d'après lui, à l'erreur d'autres auteurs qui ont voulu y reconnaître la fameuse île de Circé.

Ici finissent les plages romaines, bas-fonds redoutés des navigateurs, et où la lame trop courte dans les gros temps donne aux navires des ressacs qui les fatiguent. Cette raison est une de celles qui ont fait abandonner tout ce littoral. Les bateaux plats des Anciens y manœuvraient à l'aise; mais nos bâtimens modernes, avec leurs quilles tranchantes, y seraient exposés à de trop grands dangers.

Ces observations terminèrent une conversation assez longue entre Édouard et moi, dans laquelle nous avions, après bien des points débattus, cherché à examiner si, à l'aide de bonnes lois, et profitant de la position de Cività-Vecchia, on ne pourrait pas y faire prospérer le commerce, en faisant de cette ville un entrepôt général; mais ce plan offrirait des difficultés insurmontables. Cività-Vecchia, Porto Ercole et autres ne peuvent être que des ports de sauvetage, un refuge contre la tempête pour les bâtimens marchands.

Nous parlions encore quand un incident ramena mon attention sur le navire.

L'on avait amené le pavillon en signe de salut. Capitaine et matelots, tous s'agenouillaient sur le pont, en se signant, le regard fixé sur le sommet d'une colline qui se dessine en festons. Le moment était peu favorable aux questions; comme étranger, Édouard ne pouvait m'être d'aucun secours; ma curiosité était trop excitée pour m'arrêter à de vaines considérations, et je pris le parti de m'adresser à un gros moine, véritable type du couvent, qui s'était déjà montré obligeant et joyeux compagnon. De la meilleure grâce du monde il voulut bien me donner les détails que je désirais.

— « C'est l'église de la Trinité que l'équipage vient de saluer avec tant de vénération, vous l'apercevez sur ce rocher. Elle est hors de la ville de Gaëte, bâtie à l'est, sur le versant de cette montagne. Le jour de la mort de N. S., ce rocher se fendit en trois parties, en l'honneur de la Sainte-Trinité; un gros bloc, tombé dans sa principale fente, s'y arrêta et servit de base à une chapelle du Crucifix, fort petite à la vérité, mais fort élevée, sous laquelle vient se briser la mer. Cette chapelle, des plus anciennes, fut rebâtie en 1514, par Pietro Lusiano de Gaëte. Elle est le seul exemple, même dans ce pays de merveilles, d'une construction aussi hardie, et dans une situation aussi étonnante. Pour la préserver d'être engloutie dans l'abîme sur lequel elle est suspendue, on l'a assujettie par de fortes chaînes en fer qui la retiennent, mais ne l'empêchent pas d'être balancée par la vague.

» Elle est en grande vénération dans

le royaume, et les fidèles y accourent de toutes parts, chargés de riches offrandes.

» L'on vous montre sur une des parois de la grotte l'empreinte d'une main; celle d'un Turc qui avait blasphémé en la frappant. Sa main y resta attachée, jusqu'à ce qu'il eût abjuré; converti à la foi chrétienne, elle lui futrendue, mais l'empreinte en est restée pour éterniser le miracle.

» On y lit un distique latin qui le rappelle et l'explique : »

Improba mens verum renuit quod fama fatetur
Credere, at hoc, digitis, saxa liquata probant.

Cette âme impie nie la vérité d'un fait que la renommée confesse, mais le rocher ramolli l'atteste par une empreinte miraculeuse.

Nous commencions à distinguer Gaëte. Le spectacle majestueux du golfe fournit au moine matière à déployer son érudition.

—« Voyez à côté de pauvres maisons blanches, ces ruines imposantes de constructions romaines. Là est cette formianum, lieu de retraite de Cicéron, où venaient se délasser quelquefois Scipion et Lélius : à un mille et demi dans les terres, l'on vous montrera un tombeau, qui marquerait la place où fut assassiné Cicéron, lorsqu'il fuyait les fureurs d'Antoine. Ces temps virent aussi leurs jours de proscription!

» Le fort de Gaëte, dont les fondations furent jetées par Antonin le Pieux, est un demi-cercle, ouvert seulement du côté de l'est, et revêtu de beaux quais garnis d'artillerie, avec quelques ouvrages avancés dans la mer. Ce fort, au-dessus de la ville, fut construit sous Frédéric II et Alphonse d'Arragon, et augmenté par Ferdinand et Charles-Quint, leurs successeurs. Ce dernier, en entourant Gaëte de fortes murailles, la rendit une des clefs du royaume. Il la fortifia tellement, que jusqu'en 1807 elle fut regardée comme inexpugnable du côté de la terre. A cette époque elle fut prise par les Français, commandés par Masséna. Un autre siége, soutenu en 1815 contre les Anglais et les Autrichiens réunis, en a fait un monceau de ruines.

» L'on a conservé dans une des chambres du château les restes du connétable de Bourbon, tué au siége de Rome en 1528; jusqu'à ce que, en 1757, Ferdinand Ier. les ait fait ensevelir avec toute la pompe due à un prince de sa maison.

» Le clocher de la cathédrale, dédiée à saint Érasme, est remarquable par sa hauteur et par son élégante construction. La ville le doit à Frédéric Barberousse. On conserve dans cette église l'étendard donné par le pape Pie V, à D. Juan d'Autriche, et un superbe tableau de Paul Véronèse; elle renferme en outre une des colonnes du temple de Salomon, et autrefois on y voyait un baptistère en marbre de Paros, sur lequel est sculpté Bacchus que Mercure remet, au moment de sa naissance, entre les bras d'Ino. Ce bas-relief de Salpion l'Athénien a été depuis peu transporté dans le musée de Naples, où il est connu sous le nom de *Tazza di Gaeta*.

» A côté d'une des petites portes est un groupe antique fort bien composé. La figure principale est un vieillard qui pose le pied sur un chien couché en partie sur une tête de mort. Un serpent se tortille autour de la jambe et du corps du vieillard, et a la tête posée sur la sienne, qui est surmontée d'un aigle. Ce groupe emblématique représente la vieillesse, qui, malgré la vigilance et la science des méde-

cins, ne peut reculer le terme de la mort.

» Gaëte était autrefois indépendante sous la domination de ses ducs, famille ancienne et puissante, qui a fourni à l'église le fameux cardinal Cajétan, Boniface VIII. Elle fut réunie au royaume de Naples, et ses princes reçurent en échange des terres dans l'intérieur.

» Remarquez qu'elle est encore plus ancienne que Rome, puisqu'Énée en fait le tombeau de sa nourrice, et lui donne un nom qui l'a illustrée à jamais.

Tu quoque littoribus nostris, Æneia nutrix,
Æternam moriens famam, Cajeta, dedisti:
Et nunc servat honos sedem tuus, ossaque nomen
Hesperiâ in magnâ, si quà est ea gloria, signat.
(Æneid., *lib.* VII, *v.* 1.)

Et toi, de mon héros nourrice bien aimée,
De nos bords, en mourant, tu fis la renommée,
O Caiète! et ton nom protége ton cercueil,
Que l'antique Hespérie honore avec orgueil.
(*Trad. de Delille.*)

» Sur le sommet de la colline est le mausolée de Lucius Munatius Plancus, fondateur de Lyon. Il date de seize ans avant l'ère chrétienne. Une fausse interprétation de l'inscription avait fait croire que c'était un temple à Saturne; mais sa forme, semblable au monument de la famille Metella à Rome, a prouvé que ce n'était qu'un tombeau. Le vulgaire l'appelle la tour de Roland. »

Je remerciai le moine de sa complaisance. *Commandi il suo servo.* « Ordonnez à votre serviteur », me répondit-il. Cette formule est très-usitée à Naples, m'a-t-on dit.

J'avais écouté avec la plus vive attention ce récit, qui m'avait fort intéressé. Les Italiens aiment à parler de leur pays, dont l'ancienne gloire semble rejaillir sur eux, et dont il n'est pas un coin de terre qui n'ait inspiré des chants aux poëtes. Les vers latins qu'il m'avait récités avec sa prononciation italienne, produisirent sur moi un effet singulier. Cette prosodie náturelle et fortement accentuée, cette vibration de syllabes pleines et sonores, ces *u* changés en *ou*, tout leur donnait une harmonie qui m'était inconnue; je crus entendre du latin pour la première fois, prononcé par Virgile lui-même.

La place se déroule en demi-cercle et nous permet de distinguer Mola di Gaëte, gros bourg bâti sur les ruines de l'antique Formie, ville des Lestrigons dont parle Ovide, et qui possédait un port dont les ruines subsistent. Elle fut détruite en 856, par les Sarrasins, et ce sont maintenant des pêcheurs qui habitent Mola.

Horace estimait les vins de Formie à l'égal de ceux de Falerne.

Au delà, à environ trois milles dans les terres, sont les marais de Minturnes. L'imagination s'élançant dans les siècles reculés, évoque Marius. Elle voit cet homme audacieux, obscur plébéien, devenir l'arbitre des destinées de cette ville qui dicta ses lois aux nations. Elle le voit fuyant à son tour les proscriptions de Sylla, et à Minturnes terrifiant de son regard et de sa parole le Cimbre envoyé pour l'égorger; elle le suit encore aux ruines de Carthage, et prononce ce vers:

Et ces deux grands débris se consolent entre eux!

La manœuvre du bâtiment nous porte au large, et nous fait rabattre sur un archipel dont les îles, de formes variées, découpent admirablement l'horizon, Ponza, Palmarola, Zannone, Ventotena et Sto. Stefano. Pline nomme ces îles *Œnotrides*. Elles ont été successivement habitées par les Tyrrhéniens et les Grecs.

Ponza, la plus considérable, a quatre milles de longueur; sa partie la plus large n'a qu'un mille, dans quelques endroits même, une centaine de pas. Son nom latin, *Pumex,* « pierre-ponce », indique une origine volcanique, prouvée à chaque pas par des amas de tuf, ainsi que par des bandes de scories et de lave. Une vieille tradition l'a aussi désignée comme l'île de Circé.

C'était au temps des Romains, ainsi qu'aujourd'hui, un des lieux d'exil de ceux qui encouraient la disgrâce des chefs du gouvernement. Tibère y exila sa mère et sa sœur Julie, ainsi qu'un fils de Germanicus qu'il y condamna à mourir de faim. Caligula y relégua sa sœur Livie; et Domitilla, parente de Domitien, y fut martyrisée pour avoir embrassé la religion chrétienne. Aujourd'hui l'on y déporte les criminels d'état, qui y sont soumis à la surveillance sévère du commandant de la garnison.

Le port est grand et profond, et peut contenir plusieurs vaisseaux de guerre. Les bâtimens marchands y trouveraient un abri commode; mais, à cause de la quarantaine, ils préfèrent, en cas de gros temps, se réfugier à Gaëte, où est organisé un bureau de santé.

L'île, peu boisée, est assez bien cultivée sur les points qui en sont suceptibles, sa partie escarpée est plantée de vignes. Les oliviers y sont en petit nombre; on y trouve aussi des cactus, cette végétation de l'Afrique, si commune en Italie.

L'antiquaire s'arrête avec intérêt devant un aquéduc en fer à cheval d'environ trois mille pieds de contour, quelques pans de mur, et des bains ayant des marches qui avancent dans l'eau.

La maison du gouverneur, à l'extrémité du port, est attenante à la forteresse où sont renfermés les forçats; on y va par une promenade publique qui sert de toiture à une ligne de maisons creusées dans la terre. La ville peut contenir environ trois cents habitans, presque tous pêcheurs. Le reste des insulaires, cultivateurs, véritables troglodytes, habite le creux des rochers, dans des grottes fort propres et blanchies au dedans. Ces grottes n'ont pas la moindre humidité; avec des pâturages, ils n'élèvent point de bestiaux, se contentant du produit de leur pêche qu'ils exportent à Naples.

Palmarola et Zannone, toutes deux inhabitées, sont des dépendances de Ponza.

Ventotena, l'ancienne *Pandataria*, où Tibère exila Agrippine, est à vingt milles à l'est; elle n'a qu'une lieue et demie de circuit. Long-temps restée inculte par la crainte qu'inspiraient les pirates africains, elle n'est peuplée que depuis un demi-siècle, par une colonie que Ferdinand Ier. y installa, et qu'il fit venir de la Torre del Greco, petit pays au pied du Vésuve. Sa population s'élève aujourd'hui à cinq cents âmes, l'eau y est saumâtre et mauvaise et le vin médiocre; en revanche, on y peut faire bonne chère. Dans la saison de la chasse, qui se renouvelle deux fois par an, en mars et en septembre, les cailles y sont très-abondantes; à ces époques, Ventotena et les îles environnantes sont couvertes de filets avec lesquels on les prend par milliers pour les porter sur les marchés de Naples.

C'était encore mon moine qui me donnait tous ces détails; il était en verve, et, avec son urbanité ordinaire, me faisait les honneurs de son pays.

Cicerone habile, il dirigeait mes observations. C'est ainsi qu'il me donna, sur un petit rocher qui eût pu passer inaperçu, quelques notions intéressantes. Ce rocher est Santo Stefano, le Botany-Bay du royaume, que son isolement complet au milieu de la mer, ses roches vives et à pic, et surtout son sommet plat, sur lequel on a construit des bastions, ont fait choisir comme lieu d'exportation pour les prisonniers d'état, condamnés à une prison perpétuelle.

Ischia nous apparaît au large, comme un massif blanc, et de toute part inaccessible. L'œil s'arrête d'abord sur l'Épomée, ancien volcan, et le point le plus culminant de cette terre de merveilles. Les voilà réalisés ces contes fabuleux de la lutte des géans contre les dieux! cette allégorie, cette allusion aux phénomènes volcaniques! Ischia doit sa formation à cette force gigantesque qui entasse montagne sur montagne. L'imagination la plus vive succombe à l'idée que des masses aussi énormes aient pu, par la seule action du feu, se soulever et s'amonceler au point de former une île aussi considérable.

De toutes les éruptions qui ont concouru à la formation de l'île, car tous les historiens anciens et modernes s'accordent sur ce point, celles qui ont éclaté du côté du midi, et en partie vers l'est, doivent avoir été les plus fortes et les plus terribles; aussi la masse principale et la plus grande partie du terrain se trouve-t-elle de ce côté.

On a souvent agité la question de savoir si Procida, séparée d'Ischia par un canal qui donne libre passage aux petits bâtimens, s'est jamais trouvée en contact immédiat avec cette île et le continent. Des naturalistes et des historiens, parmi lesquels se trouvent Pline et Strabon, partagent cette opinion; ils veulent qu'elle en ait été séparée par l'action du feu et celle de l'eau.

D'autres, au nombre desquels, à la vérité, on ne compte pas des noms aussi illustres, invoquent en faveur de l'opinion contraire un examen attentif et exact des lieux. Ils comparent les couches du sol, les anfractuosités de la côte, et les trouvent si différentes, qu'ils concluent à l'impossibilité. En effet, l'empreinte d'un déchirement aussi violent, résultat d'une convulsion volcanique, quoique dénaturée par le temps et par les vagues, n'aurait pu l'être au point qu'il devînt impossible d'en reconnaître les traces: ces traces se retrouvent en examinant Guevara, îlot attenant à Procida, où l'on est forcé de reconnaître une agglomération antérieure.

A mesure que nous avançons, l'Épomée semble s'affaisser; l'île grandit, elle vient à nous; ses sinuosités se dessinent, chaque minute fournit sa perspective; quel aspect saisissant et pittoresque! quelle nature neuve! quels riches contrastes! A côté d'un sillon de lave, des massifs d'arbres robustes et verts; puis, quand on détaille les merveilles de cet amphithéâtre, des maisons blanches, des églises, des chapelles étagées sur la montagne, et adossées à un mur de lave noire; partout, sur ce sol de volcan, des jardins, des bosquets et de vertes avenues; et, pour encadrer ce tableau, une mer calme qui en baigne le contour.

Au sortir du goulet, nous rangeons de très-peu le cap Misène. Ce nom lui fut donné par Énée, qui y déposa les restes de son compagnon.

En suivant les sinuosités de cette baie, nous voyons Baïa, ses temples,

le tombeau d'Agrippine. Tout dans ces lieux, jusqu'à la pierre apportée par la mer sur le rivage, est un appel au souvenir. Mais que pourrais-je dire de ces lieux que la plume élégante de M. de Lamartine a décrits dans ses vers avec tant de bonheur!

. . . .
O de la liberté, vieille et sainte patrie!
Terre autrefois féconde en sublimes vertus,
. . . .
Ton empire est tombé! tes héros ne sont plus!
Mais dans ton sein l'âme agrandie
Croit sur leurs monumens respirer leur génie.
Comme on respire encor dans un temple aboli
La majesté du dieu dont il était rempli.
Mais n'interrogeons pas vos ombres généreuses,
Vieux Romains! fiers Catons! mânes des deux Brutus!
Allons redemander à ces murs abattus
Des souvenirs plus doux, des ombres plus heureuses.
Horace, dans ce frais séjour,
Dans une retraite embellie
Par les plaisirs et le génie,
Fuyait les pompes de la cour;
Properce y visitait Cynthie,
Et sous les regards de Délie
Tibulle y modulait les soupirs de l'amour.
. . . .
. . . .
. . . .
Colline de Baïa! poétique séjour,
Voluptueux vallon qu'habita tour à tour
Tout ce qui fut grand dans le monde,
Tu ne retentis plus de gloire ni d'amour;
Pas une voix qui me réponde,
Que le bruit plantif de cette onde
Ou l'écho réveillé des débris d'alentour!

Je ne dis point adieu à cette côte; nous venons, Édouard et moi, d'organiser des plans de promenades charmantes. Il est convenu qu'aussitôt arrivés à Naples nous visiterons pas à pas cette rive si belle, ces Champs-Élysées de Virgile; Pouzzole, « l'ancienne *Dicearchia*, » la Solfatara, l'Averne, Cumes. Mais voici Nisida, au fond de cette anse, son nom grec signifie petite île. Elle n'a guères plus d'un mille et demi de circuit. Il est présumable, qu'autrefois unie au continent, elle en fut détachée par un tremblement de terre. Elle faisait partie d'une des grandes villas de Lucullus. Cicéron nous l'apprend, en nous parlant de son entrevue avec Brutus. Porcie, femme de ce dernier, s'y donna la mort.

Sa forme est celle d'un cône tronqué; couverte de petits arbustes très-verts, son aspect est des plus gracieux, on dirait une touffe de gazon. La végétation y est admirable, chose d'autant plus extraordinaire, que, battue par les flots, elle reçoit les jours d'orage des vagues qui s'élèvent fort haut. Sa belle, son éternelle verdure n'en est point altérée. Un vieux château-fort en couronne la pointe nord. Sa position élégante et romantique fixe l'attention des peintres, et leur fournit un des plus jolis dessins qu'ils rapportent d'Italie.

Nisida est le lieu où les bâtimens de commerce viennent purger leur quarantaine; les passagers sont transportés dans un lazaret bâti sur la crête d'un rocher élevé, creusé en arche, et sous lequel passent les barques. Nous cinglons avec rapidité, déjà nous sommes dans le golfe, nous laissons à notre droite Capri, et sa grotte d'azur, et ses douze palais construits pour Tibère, ses orgies et tous ces grands et tristes souvenirs, nous apercevons Naples!

Salut, ancienne Parthénope, si digne d'inspirer des chants aux poëtes. Enfant chéri d'une nature prodigue, à toi seule elle a donné cette vapeur légère, transparente, cette teinte pourprée qui colore ton atmosphère, ce prisme qui se place entre l'œil et les objets qu'il aperçoit, et leur prête un charme magique.

Sous le ciel le plus pur, enrichie par la mer qui lui apporte de toutes parts le luxe et l'abondance, Naples offre les points de vue les plus ravis-

sans. Constantinople seule peut lui être comparée. Les objets lointains s'y distinguent avec une netteté extraordinaire, surtout le soir, quand le soleil, caché derrière les hauteurs, les éclaire encore d'une douce lumière. Quel ravissant spectacle que ce Vésuve, phare gigantesque, posé par la nature, pour diriger le nautonier et lui dire que Naples est là. Qu'elles sont solennelles les pensées qu'il inspire! A ses pieds, trois villages bâtis sur des ruines imposantes : la Torre, Resina et le séjour royal de Portici; Portici, assis sur Herculanum, et dont chaque maison a pour base les toits d'une cité romaine.

De l'autre côté le mont Pausilippe, si beau, et dont le nom grec signifie « repos de la tristesse ». Doucement incliné vers Naples, il est semé de délicieuses villas, de jardins élégans et de riches vignobles. Pas un pouce de terrain qui ne soit recouvert de la plus fraîche verdure; plusieurs ruines sont sur le rivage, et semblent encore disputer, à la vague qui vient les ébranler, quelques années d'existence. Pour bien jouir du coup d'œil délicieux de Pausilippe, il faut le voir de la mer, à une heure favorable aux effets pittoresques, à celle où le soleil s'abaisse sur le tombeau de Virgile, et l'entoure d'une auréole resplendissante. On dirait que le plaisir et la piété ont depuis plusieurs siècles choisi ce lieu pour leur asile. Autrefois Lucullus et Tibère y célébraient leurs bruyantes fêtes, maintenant le noir dominicain y fait entendre sa prière, et son couvent s'élève au milieu de ce paradis qui s'étend à trois milles le long de la côte méridionale. De toutes parts se mêlent d'élégans belvédères aux villas; et ce paysage gracieux rappelle et justifierait à lui seul l'enthousiasme des poëtes qui ont chanté l'Italie (Pl. 27).

Là vous voyez encore le palais de Jeanne. Puis vous saluez la grotte de Pausilippe, et l'œil cherche encore une fois la place où Virgile dort sous son bosquet.

Naples, bâtie en amphithéâtre, se déploie tout autour de son golfe (Pl. 28). L'élégante architecture de ses palais, avec leurs terrasses orientales, la verdure de ses jardins plantés d'orangers, font disparaître ce qu'aurait de monotone cette perspective. Ses coupoles, ses dômes dorés et le fort Saint-Elme qui la domine, complètent l'ensemble de ce panorama unique. Tout, jusques au sable qui reçoit la dernière convulsion de la vague mourante, est un sujet de vif intérêt. Sur les bords de cet immense golfe sont semées à profusion de petites pierres ferrugineuses qui brillent de toute part, et annoncent cette patrie du feu. L'air que vous respirez vous fait éprouver le bien-être, rien ne peut altérer les sensations agréables qu'il vous cause; il semble que l'âme soit plus en rapport avec les objets extérieurs, et en harmonie avec eux. Sans doute les heureux habitans de cette terre ont aussi leurs momens de mélancolie, en quel lieu la destinée de l'homme ne produit-elle pas cette impression! mais au moins elle doit être exempte d'anxiétés et de regrets. Telle qu'elle est, leur existence doit suffire à leurs facultés.

En entrant dans le port, une multitude de barques nous entourent, les unes bariolées aux couleurs vives, couvertes de petites banderolles que le vent agite avec une capricieuse mobilité, d'autres aux insignes de la Madone et des Saints; elles contiennent des musiciens qui improvisent des chants; des religieuses qui font la quê-



Puis vous ... la grotte ...

... les terrasses ... la ver- ... orangers ...

... semées à profusion ...

... un rapport avec les ... en harmonie avec ... heureux ...

... aussi leurs moments ...

En entrant dans le port, une multitude ... nous entourent ... aux couleurs vives ... banderolles que ... avec une capricieuse mobi- ... aux insignes de la ...

Saluthé del. Audot edit. Skelton fils sc.

Collina di Posilipo. | *Côte du Pausilippe.*

28.



J. R. del. — Audot edit. — [illegible] fils sc.

Napoli da Posilipo. | *Naples vue du Pausilippe.*

te; des capucins qui bénissent notre arrivée, ou bien des hommes qui, pour quelques pièces de monnaie, nous offrent les fruits qui naissent dans les quatre parties du monde. Toutes se heurtent, se croisent et ne s'éloignent que lorsqu'elles sont repoussées par celle qui vient nous chercher.

Cette barque nous porte à terre, et nous dépose en face du bureau de la santé. Un flot de peuple nous entoure; on nous examine de la tête aux pieds, comme des objets de curiosité. « La vue des étrangers, me dit Édouard, amuse ce peuple, qui n'a d'autre idée du bonheur que le plaisir. Voyez cet homme nous regarder, adressez-lui une question, avant d'y répondre il vous tendra la main, vous allez en conclure qu'il aime l'argent, et vous serez dans l'erreur, chez lui ce goût n'est ni méthodique ni réfléchi; c'est pour le dépenser aussi vite qu'il le reçoit, avec même une sorte de générosité. »

Nous nous hâtons de nous soustraire à cette multitude bruyante, et nous cherchons à nous préparer, par quelques heures de repos, aux jouissances du lendemain. Après avoir terminé les formalités qu'exigent la police et les magistrats du bureau de santé, qu'on appelle *i cavalieri*, et, chargé notre bagage sur le dos d'un *facchino*, nous nous rendons à la douane où nous devons les faire examiner.

Cette opération ne nous retient que peu de temps, et toujours escortés par la foule, nous arrivons à notre hôtel, où un bon souper, et surtout une bonne nuit, vont nous remettre des fatigues de la mer.

J'ai oublié de mentionner un fait qui caractérise les mœurs du pays : au signal du débarquement, je cherchais mon moine dans la foule des passagers qui encombraient le pont, je voulais lui faire mes adieux; il était aux prises avec le cuisinier du navire, à qui il avait promis la *buona mano* d'usage. Celui-ci, sur la foi des traités, avait eu mille attentions pour lui. « Je t'ai promis quelque chose, lui répondait le moine; eh bien, je dirai deux messes à ton intention. » Chaque fois que l'autre insistait pour avoir de l'argent, le moine lui répétait « *due messe, due messe*. » Pendant ce temps, les barques étaient arrivées, et le cuisinier n'obtint que cette promesse, et une bénédiction que le moine lui donna de loin.

NAPLES ET SES ENVIRONS.

Je me réveille, dans une chambre haute, aérée, où je respire à l'aise. Le soleil y donne dès son lever. En face de mes fenêtres, sur le *largo del Castello*, s'élèvent majestueusement les tours du Château-Neuf. On les doit à Alphonse Ier., qui les fit ajouter au château construit par Charles d'Anjou, en 1283. Les fossés sont masqués par une rangée de maisons basses qui bordent la place ; un corps-de-garde les termine, et rabat sur la strada Molo. On nomme ce poste la grand' garde ; cent soldats d'infanterie, quatre officiers, et trente hommes de cavalerie y stationnent tous les jours, avec deux pièces de canon.

Le fort du Château-Neuf mérite un examen particulier ; je me contente aujourd'hui d'en admirer la vue, plus tard il aura ma visite. Avant d'aller m'enfermer dans ses murs, je veux voir Naples dans son ensemble, étudier ce dialecte si expressif, dont chaque mot peint une action ; pour cela il faut que je parcoure ces rues, que je me mêle un peu à ce peuple, et surtout que je tâche de saisir son langage et ses gestes, car je m'aperçois qu'ils sont pour lui une seconde langue.

Un froncement de sourcils, une façon d'alonger le menton, de contracter les narines, composent une conversation animée. Ce sont des demandes ou des réponses claires et positives. Quand la parole vient s'y mêler, la pantomime est si pressée, les doigts deviennent des auxiliaires si rapides, que le regard peut à peine les suivre. Je remarque un geste particulier qui veut dire *non*. Il est assez gracieux, et se fait en passant plusieurs fois la main très-vite sous le menton ; c'est en prenant ainsi la nature sur le fait que j'arrive au Môle. « Signor, una barca, una barca », me crie-t-on de toutes parts ; l'idée n'est pas mauvaise ; hier j'ai admiré Naples au soleil couchant, je veux aller contempler une seconde fois ce spectacle au soleil levant. Je ne saurais trop multiplier mes jouissances ; d'ailleurs, hier, j'étais si distrait, tant d'objets attiraient mes regards! Aujourd'hui plus calme, je recevrai mes impressions sans tumulte, je pourrai mieux les savourer. Je saute dans l'esquif qu'on me propose, et je fais pousser au large.

A demi couché dans ma barque, je suis à la dérive le caprice des flots, tantôt mes regads se fixent sur Naples, dont le bruit sourd vient mourir à mon oreille, tantôt ils se portent sur les îles dont la rade est semée. Les rochers sombres de Capri se prononcent fièrement sur l'azur du ciel : leur configuration bizarre a quelque chose de farouche et de heurté qui m'étonne.

« C'est surtout de la mer, dit M. Lemonnier dans ses *Souvenirs d'Italie*, qu'il faut voir Naples, car l'aspect extérieur de cette ville est encore plus singulier que l'intérieur même : c'est vers le milieu du golfe que l'œil embrasse un ensemble d'objets dont on ne peut, du rivage, se figurer qu'imparfaitement l'effet général. Quelle nature à la fois riante et pompeuse! que de contrastes frap-

paus, et en même temps que d'harmonie dans ce tableau! Qui peut avoir vu, senti cela, et dire qu'il n'a pas goûté un instant de bonheur? Ah! c'est plus que du plaisir que l'on éprouve à naviguer le matin sur cette mer paisible qui étincelle des feux du soleil, à savourer la fraîcheur balsamique de l'air, à contempler ce ciel où flottent de légers nuages pourprés sur un fond d'un si bel azur, à s'emparer à la fois de tous les charmes d'une nature privilégiée. Oui, c'est bien à tort que l'Italien exagérateur a dit : *Veder Napoli e poi morire* « voir Naples et puis mourir »; disons, disons plutôt : *Veder Napoli e poi vivere;* « voir Naples et puis vivre. » A Naples, en effet, l'homme ingrat que fatiguait son existence, s'y rattache, et y découvre des attraits jusqu'alors méconnus; il semble qu'il reprenne des sentimens plus calmes avec l'air suave qu'il respire; malgré des espérances trop souvent déçues, presqu'en dépit de lui-même, il ressaisit encore d'anciennes illusions qu'il croyait échappées pour toujours. Telle est la salutaire influence du climat napolitain; elle agit d'une manière indicible sur nos sens, imprime une diversion favorable au cours de nos idées, nous modifie à notre insu, et ce n'est pas un médiocre bienfait de cette admirable nature de nous réconcilier avec notre propre cœur.

» Je suis au milieu du golfe. Bateliers, détendez cette voile latine; ne vous courbez plus sur vos rames; laissez la barque voguer à l'aventure, donnez au repos que vous aimez, les instans que je vais consacrer à la contemplation de l'horizon qui m'entoure.

» J'embrasse alternativement et le promontoire de Minerve et le mont Pausilippe; d'une part le tombeau de Virgile! de l'autre le berceau du Tasse! Leur gloire est partout; mais ici on croit voir leur génie éteint se rallumer et rayonner d'un plus vif éclat. »

Toutes ces sensations si bien décrites, je les avais éprouvées. J'étais seul sur une terre étrangère, et cependant mon âme n'éprouvait pas cet abattement que devrait faire naître une situation semblable. Oh! je n'eusse pas été si calme dans les froides régions du Nord, sous un ciel brumeux et environné d'une nature silencieuse!

Mais la journée s'écoule, j'oublie que j'ai donné rendez-vous à Édouard et qu'il doit m'attendre. A terre, dis-je à mes bateliers; et ils me ramènent au rivage.

La musique est surtout le triomphe des Napolitains. Il semble que, dans ce pays, les cordes du tympan soient plus tendues, plus harmoniques, plus sonores; la nation est toute chantante; le geste, l'inflexion de la voix, la prosodie des syllabes, la conversation, tout y marque et respire l'harmonie; aussi Naples est-elle la source principale de la musique, la patrie des grands compositeurs et de nos meilleurs opéras. L'on peut juger de ce goût national en voyant le soir affluer la foule sur la place du palais. Une heure après le coucher du soleil, l'horloge du château donne le signal, l'élite des musiciens de la garde se réunit sur la place, la parcourt deux fois depuis la rue de Toledo jusqu'à la rue du Gigante, puis, se fixant au centre, exécute des morceaux d'opéras nouveaux en face du balcon où souvent le roi vient avec sa famille entendre cette délicieuse harmonie. Le roulement des tambours, qui par intervalle y mêle un son guerrier, corrige ce que pourrait avoir de trop efféminé ce rappel du soldat à la caserne. Une multitude innombrable es-

corte les musiciens et suit leurs évolutions.

Nous étions allés l'entendre avec Édouard, à cette heure où la brise avait rafraîchi l'atmosphère ; nous éprouvions l'un et l'autre un surcroît de vie, un besoin de communiquer nos pensées qui se succédaient avec une netteté difficile à concevoir, pour qui n'a pas respiré l'air de Naples.

Au bout d'une demi-heure nous quittons la place, et nous suivons la foule en nous dirigeant vers Sainte-Lucie, qui s'étend à l'ouest au bout de la strada Gigante, grande et belle rue que Murat fit élargir aux dépens des casernes qui sont au-dessous. Je fus ébloui par la quantité de lumières et surpris du concours prodigieux de promeneurs que j'apercevais d'autant mieux, que j'y arrivais par le haut du quai ; mon œil planait sur toute la longueur de Sainte-Lucie ; je crus à une fête, à une illumination. Édouard me dit que tous les soirs c'était même affluence et même luxe de lumières. Dans une étendue de trois cents pas environ, sont étalés sur de petites tables en bois toute sorte de coquillages appelés *frutti di mare* « fruits de mer », en grande abondance sur cette plage.

L'étalage du vendeur des *frutti di mare* (Pl. 29), est un grand coffre de bois carré, s'ouvrant par derrière, dont le dessus est en plan incliné, de façon à pouvoir étager tous ces jolis coquillages groupés avec art sur de petites corbeilles plates garnies de mousse.

Les huîtres du Fusaro dans des seaux pleins d'eau de mer sont sur le premier plan : vient ensuite le *canolichio*, coquillage le plus estimé et aussi le plus cher. Une enveloppe mince, mais dure, le recouvre des deux côtés, la chair est au milieu; par sa forme longue et effilée il figure parfaitement le mânche d'un couteau ; après lui la *truffe* dans sa coquille blanche et cannelée en travers ; le *vongolo* dans ses deux valves rosées et ovales ; la *patella reala* à l'écaille nacrée; l'éponge marine, l'huître rouge, et tant d'autres dont l'énumération deviendrait trop longue.

Cet étalage est abrité du côté de la mer par une toile où sont inscrits le nom et le numéro du propriétaire, et à laquelle sont suspendues des lanternes qui, par leur multiplicité, donnent au quai un aspect d'illumination permanente.

Dans le vide que laissent entre elles ces baraques, sont de petites tables sur lesquelles une femme place un fourneau de terre, et fait cuire des polypes. Ce molusque, dont la chair est coriace, est un régal pour le peuple napolitain. Ces marchands bordent la mer ; en face, et du côté des maisons, est assis sur trois rangées de chaises tout ce que Naples compte de fashionable dans la bourgeoisie, car l'élégante marquise vient aussi à Sainte-Lucie, mais elle reste dans sa voiture.

Édouard avait donné rendez-vous à une famille qui l'avait invité à souper à Sainte-Lucie. « C'est une récréation dont vous me saurez gré, me dit-il, car vous êtes de la partie ; j'ai dit que je passais la soirée avec un ami ; amenez-le, m'a-t-on répondu, et c'est convenu. Ne vous en étonnez pas, c'est l'usage. »

Notre amphytrion ne se fit pas attendre. Il se nomme don Paolo Falanca ; l'usage étant de s'appeler par le nom de baptême précédé du Don espagnol, je m'y conformerai, et je diraí Don Paolo. Don Paolo est un gros homme à figure réjouie qui m'a-

[illegible] après [illegible] blanche et harmonieuse [illegible]

[illegible] la plage [illegible] dont [illegible]

[illegible]

[illegible] dont [illegible] Sainte-Lucie, mais [illegible] dans [illegible]

[illegible] qui l'avait invité [illegible] Sainte-Lucie. « C'est [illegible] création [illegible] vous [illegible] car vous êtes [illegible] je passais la soirée [illegible] amenez-le, [illegible] Ne vous en étonnez pas, c'est l'usage. »

Notre amphytrion ne se fit pas [illegible] tendre. Il se nomme [illegible] Paolo [illegible] l'usage étant de s'appeler [illegible] le nom de baptême [illegible] espagnol, il n'y [illegible] Don Pedro [illegible]

Frutti di mare.

borde en me serrant les mains, comme si nous nous connaissions depuis longtemps; il est avec sa femme et ses deux filles, à qui l'on se dispensa de me présenter.

Prenant de suite un air familier : — « Laissons ces dames ordonner le souper, nous dit-il, et allons nous baigner. » Ce que nous acceptâmes avec plaisir. Nous eûmes peine à trouver un cabinet, à cette heure où les baigneurs affluent dans cette partie de la ville. Quoiqu'il y ait des bains construits dans l'eau tout le long des quais, ceux-ci sont préférés comme plus au centre. On y est parfaitement libre, un mur élevé vous dérobant aux regards des promeneurs.

Au sortir de la mer nous nous acheminions vers le souper, l'exercice avait disposé nos estomacs.— « Faites comme moi, » me dit Don Paolo; en même temps je le vois prendre des mains d'une jeune fille un grand verre rempli d'une eau limpide qu'il avale d'un seul trait. L'odeur, et surtout le goût de cette eau, m'empêchèrent d'en faire autant. Cependant, autour de moi, je voyais des hommes et des femmes en boire plusieurs verres. J'en surpris même quelques-uns la savourant au point d'y tremper de petits biscuits.

Don Paolo m'expliqua que deux sources d'eaux minérales contribuent à appeler et à entretenir la foule dans ce quartier. L'une, d'eau ferrugineuse, *acqua ferrata*, vis-à-vis le Château-de-l'Œuf; l'autre d'eau sulfureuse, *acqua zolfegna*, celle-ci au bas de l'église de *Santa Maria della Catena*. Cette dernière est la boisson favorite des Napolitains. Son efficacité est tellement constatée, qu'elle fait surmonter la répugnance que l'on éprouve en la goûtant pour la première fois. Des marchands ambulans parcourent la ville, et la vendent dans de petites cruches de terre.

Il est étonnant que le gouvernement n'ait pas songé à embellir d'une construction élégante cette fontaine, qui est dans un trou infect. Si au lieu de ce cloaque où des hommes à demi nus sont obligés de se plonger, des robinets bien propres la faisaient couler dans les verres des buveurs; si des tuyaux de plomb, recevant celle qui tombe, et la portant à la mer, l'empêchaient de former une mare sous les pieds des promeneurs, avouons que ce serait mieux.

Tout le quai de Sainte-Lucie est en général trop bas. L'on dit que Ferdinand Ier. avait eu l'intention de l'exhausser, mais qu'il rencontra la plus vive opposition de la part des *Chiaiesi*, qui craignirent de voir détruire cette promenade. On y trouve plusieurs morceaux d'architecture qui appellent l'attention. D'abord, à l'extrémité de la rue du Gigante et proche du palais, une fontaine, œuvre de Cosimo; du côté opposé, et adossée aux murs de la caserne, une autre fontaine représentant le Sebeto, par Charles Fansaga, en 1590; puis, au-dessous de la source d'eau sulfureuse, une troisième fontaine dont les deux bas-reliefs représentent, l'un Neptune et Amphitrite et des Tritons, l'autre une dispute de dieux marins au sujet de l'enlèvement d'une nymphe. Ce morceau remarquable est de Dominique Auria. Don Paolo m'engage à venir les examiner avec plus d'attention; cette fontaine est au nombre des quatre qui fournissent la meilleure eau de la ville.

A Sainte-Lucie, comme à chaque coin de rue à Naples, est un restaurateur en plein vent, qui réalise la chanson du pays de Cocagne de Béranger.

Sur des fourneaux portatifs sont des chaudières énormes où l'on fait cuire le macaroni dans toute sa lon-

gueur. Cette pâte est la nourriture du Lazarone; dès qu'il a gagné quelque argent, il le dépense là, et ne songe à travailler de nouveau que lorsqu'il est pressé par la faim; aucune idée de prévoyance ne vient ni l'animer ni l'inquiéter. Si une heureuse aubaine ou la Providence lui fait gagner une somme plus forte, il la mangera en un jour; je dis manger, car le Lazarone ne comprend pas d'autres besoins.

Écoutez sa conversation, vous n'y entendrez que les mots : *mangiare*, *buscare* et *denari*, « manger, gagner et argent ». Souvent de riches Anglais se dirigent vers cette partie de la ville, font arrêter leurs voitures en face d'un vendeur de macaroni, payent le contenu d'une ou deux chaudières, et les font distribuer au peuple qui les mange avec les doigts, dont ils se servent avec une adresse particulière. Ces Anglais rient beaucoup de la complaisance des estomacs napolitains, qui ne refusent jamais rien. J'ai vu un Lazarone faire le pari de boire, sans perdre la raison, vingt bouteilles de vin dans une heure; au bout de huit minutes il en avait bu quatorze.

A côté de ces restaurateurs sont des chaudières, des viandes rôties, des fritures de poissons, et différens autres mets. A voir sans cesse et en si grande abondance tout ce qui peut satisfaire les besoins matériels, on serait tenté de croire que la vie de ce peuple se passe tout entière en festins.

Nous nous rapprochâmes enfin des dames qui nous attendaient. Des coquillages, des poissons et des crevettes firent les frais du souper : auprès de nous, à d'autres tables, étaient des hommes et des femmes s'abandonnant à une grosse gaieté qu'animait le vin capiteux qu'ils buvaient à rasades.

J'avais sous les yeux le repas du Lazarone, et je partageais le souper de luxe du bourgeois.

Ce qui me parut curieux, ce fut de ne voir que deux ou trois verres sur une table de six couverts; et ce qui me parut plus extraordinaire encore, c'est que la plus jolie des filles de Don Paolo voulut bien me permettre de boire dans le sien : elle m'offrit sans embarras et sans hésiter la moitié de la boisson qu'elle y avait laissée. C'est un usage que le temps a consacré chez les personnes de cette classe, qui n'y trouvent rien que de très-naturel. Pour moi, le souvenir de cette intimité avec une jeune et jolie fille me priva de sommeil le reste de la nuit.

Je ne pus m'empêcher d'en parler à Édouard, qui me dit que cet usage commençait un peu à se perdre à Naples, que déjà même il n'existe plus chez la noblesse; mais qu'autrefois il n'était pas rare que le même verre servît à toute une famille; que, bien mieux, on ne mettait jamais d'eau sur la table, se contentant de faire circuler un grand verre omnibus, plein d'eau glacée, où buvait qui voulait, usage existant encore dans les provinces.

Notre souper s'était prolongé fort avant dans la nuit. Nous nous acheminions vers nos demeures; surpris de voir toujours même clarté, même illumination, j'en fis la remarque; Don Paolo m'apprit que c'était à la dévotion des Napolitains qu'on la devait.

« Le culte de la Vierge est particulièrement cher aux Italiens, me dit-il; il semble s'allier en quelque manière à ce qu'il y a de plus pur, de plus sensible dans l'affection pour les femmes. Rien de plus touchant que la foi qu'elle inspire. J'ai vu une malheureuse mère de famille, dénuée de toute protection auprès des grands qu'elle devait im-

plorer pour obtenir une pension, déposer un placet sur les genoux de la Madone, et attendre, avec cette foi exempte de doute, une réponse favorable.

Les prêtres entretiennent cette croyance ; ils ont sur le peuple un ascendant qui triomphe de tout. C'est à cette influence, mise habilement en jeu, que nous devons la sûreté des rues pendant la nuit. Elles étaient autrefois de véritables coupe-gorge.

Les murs, sont tapissés de peintures grossières, représentant des images de Madones et de saints ; la politique imagina d'en tirer parti. Un des ministres de Ferdinand Ier., le chevalier Acton, homme habile, fit comprendre son idée au père Rocco, moine, qui, déjà de son vivant, avait une réputation de sainteté ; celui-ci persuada le peuple que le meilleur moyen d'honorer la Madona et les saints était de placer devant chaque image une lampe brûlant jour et nuit. Ce que n'aurait pu obtenir le gouvernement le plus despote, sans faire naître une émeute, la simple parole de persuasion d'un moine l'obtint, et Naples fut éclairée de cette seule manière jusqu'à l'arrivée des Français. A cette époque, le gouvernement nouveau donna des réverbères à la ville ; mais nos images n'en ont pas moins conservé leurs lampions. »

J'ai su depuis que, dans l'intérieur de sa chambre à coucher, le Napolitain a toujours un tableau de la Vierge ; éternel objet de son culte, une lampe brûle devant, et malheur à la femme qui, négligeant le soin de l'entretenir, la laisserait s'éteindre ! Dans certaines classes le mari se porterait aux dernières extrémités, persuadé que cette négligence entraînerait les plus grands malheurs. Qui ne reconnaît là le culte de Vesta, et son feu sacré ? Souvent ce tableau est entouré de rideaux, que l'on ne manque pas de fermer soigneusement pour dérober à la Madona quelques actions dont le scandale l'offenserait.

Ces images, léguées de génération en génération, sont gardées avec le plus grand soin ; les propriétaires ont pour elles un attachement semblable à celui qu'avaient les anciens pour leurs pénates, ils les considèrent comme des divinités dont la famille se promet la protection. Si une série d'événemens malheureux arrive, ils en accusent leur impiété, mais jamais le saint à la protection duquel ils sont voués.

A quelques coins de rue, il est des Madones dont le luminaire est aux frais des plus riches propriétaires du quartier. Celles-là sont entourées de grilles de fer, auxquelles sont appendus des *ex voto* et des offrandes de toute espèce. Les plus édifiantes sont celles faites par de jeunes femmes nouvellement mariées, à qui il est arrivé des malheurs. Elles viennent alors déposer leurs joyaux de noces, leurs boucles d'oreilles, leurs colliers ; et c'est le plus grand sacrifice qu'une Napolitaine puisse faire, et la plus grande preuve de foi qu'elle puisse donner, car l'orgueil est pour ce peuple un second péché originel.

Les jours de fête ils se ruinent pour acheter des feuilles d'or ; ils revêtent la Madona de papier doré ; l'Enfant Jésus qu'elle tient dans ses bras doit être également brillant ; tout enfin, excepté la perruque dont ils coiffent la Vierge, doit être couvert de ce riche métal. Il faut à ce peuple des spectacles de dévotion pour l'intéresser à la religion. Aussi les ornemens des églises, les reposoirs, les autels que l'on construit dans la rue, la crèche que l'on fait à Noël, sont d'une richesse, d'une somptuosité, que l'on ne voit point ailleurs.

Les préparatifs d'une fête de saint durent quelquefois plusieurs mois, et coûtent autant que celles qui seraient données par de grandes villes dans des occasions solennelles. Les illuminations, les feux d'artifice, les processions, augmentent ces sortes de dépenses qui reviennent chaque année.

Non content de s'agenouiller devant ces Madones, j'ai vu des gens se prosterner la face en terre, et, balayant la poussière avec leur langue, prier avec une ferveur qui les absorbe entièrement, et ne leur permet pas de voir ce qui se passe autour d'eux (Pl. 30).

Un mois avant Noël, les Calabrais et les Abruzzais désertent en masse leurs montagnes, et viennent, avec leurs cornemuses, fêter les Madones de Naples. Leur costume est à la fois original et pittoresque. Une peau de mouton, à laquelle sont pratiquées deux ouvertures pour les bras, les enveloppe en guise de cafetan ; un feutre pointu, noir ou gris, orné de rubans, couvre leur tête ; des rubans parent aussi leur cornemuse ou *zampogna*. C'est avec cet instrument, dont le son monotone est relevé par une clarinette au diapason criard, que, s'arrêtant devant chaque image de la Vierge, ils jouent le même air depuis des siècles. Moyennant une modique rétribution, les marchands s'abonnent avec eux, et font fêter l'image dont ils ont décoré le fond de leur boutique. Le nombre des lampes est doublé, on les approprie, et une fois par jour a lieu la sérénade. Quelquefois les musiciens montent dans les appartemens pour fêter la Madona du riche ; alors c'est un véritable concert ; cinq ou six instrumens, des harpes, des violons, se joignent à une improvisation que la galanterie du chanteur fait à la maîtresse du logis.

Le jour de Noël, à minuit, tout rentre dans l'ordre, pour faire place aux orgies de *la natale*, et les *zampognari*, tous pâtres ou cultivateurs, retournent dans leurs familles, vivre le reste de l'année avec les épargnes de leur pieux pèlerinage.

Ainsi que les anciens Romains avaient des amulettes, le Napolitain a toujours sur lui des scapulaires, auxquels il attache des espérances de salut. Le brigand même ne s'en sépare jamais, c'est le rosaire à la main qu'il assassine.

Mais pour jouir d'un coup d'œil vraiment imposant, il faut voir porter le viatique, et pour cela se trouver dans un endroit spacieux, ou une place ; car, dans une rue étroite, il ne fait pas autant d'effet. Une bannière que l'on porte en avant le fait reconnaître à l'œil, tandis que le son aigu d'une clochette l'annonce à l'oreille. Il est entouré de prêtres en costume, et souvent d'une garde d'honneur. L'encens fume devant le cortége, et les fidèles, que le hasard conduit sur ce chemin, croient qu'il est du devoir d'un chrétien de le suivre ; la foule se grossit ; au bruit de la rue succède tout d'un coup le plus grand silence. Les marchands deviennent muets, des milliers de spectateurs se jettent à genoux, se frappent la poitrine et font le signe de la croix ; la garde prend les armes et bat aux champs tant que le cortége est en vue. Si c'est le soir, une vingtaine d'hommes portent de chaque côté des fagots enflammés, auxquels se joignent des lumières que l'on place sur chaque balcon ; à l'instant même, et comme par enchantement, la nuit la plus obscure se change en un beau jour ; tous les étages sont éclairés, on tire dans la rue une quantité de fusées et de serpenteaux qui pétillent et éclatent près du cortége ; la lumière s'étend toujours, on dirait qu'elle passe de



Anime del Purgatorio
quêtant pour les âmes du Purgatoire

Madona

Divozione a S. Antonio

Predicatore

maison en maison, de balcon en balcon, jusqu'à ce qu'enfin elle se dissipe dans le même ordre, et que tout rentre dans l'obscurité comme auparavant.

Le désir de voir les prédicateurs de carrefour, dont j'avais entendu parler, et de m'assurer par moi-même si ce que l'on m'avait dit était conforme à la vérité, me fit chercher l'occasion d'assister à un de leurs sermons. Dans un endroit très-passager, j'aperçus, entouré d'une foule nombreuse, un prêtre respectable debout sur une planche soutenue par deux tonneaux (Pl. 30). A ses côtés un fidèle tenait en main une énorme croix qu'il donnait et reprenait alternativement; tout le monde avait chapeau bas.

Le prédicateur parcourant son tréteau avec autant d'agitation que de régularité, ne manquait jamais de partir au commencement d'une phrase, et de revenir à la fin, comme le balancier d'une pendule; il faisait tant de gestes, il avait l'air si passionné, qu'on l'aurait cru capable de tout oublier; sa fureur était systématique. Dans ce pays, j'ai eu lieu d'observer que la vivacité des mouvemens n'indique souvent qu'une émotion superficielle. Il avait aussi trouvé une manière de faire de l'effet, en ôtant son bonnet carré, et le remettant avec une grande vivacité; son sermon roulait sur le jugement dernier. Improvisant un dialogue entre Dieu le père et Jésus-Christ, tour à tour il faisait les deux interlocuteurs. Dieu en courroux, et d'une voix tonnante, accusait les hommes, que Jésus-Christ défendait d'une voix douce et dans le fausset. La manœuvre du bonnet allait son train. Lorsque Dieu parlait, le bonnet était sur sa tête; lorsque c'était Jésus-Christ, il était dans sa main. Enfin, le Christ obtenait notre pardon.

J'ai entendu un autre prédicateur s'énoncer très-convenablement. Il prêchait sur la pénitence, et avertissait en même temps de la force des mauvais exemples. « Vous autres, gens légers, disait-il, vous pensez en vous-mêmes: Mon voisin fait ceci ou cela, pourquoi n'en ferais-je pas autant? Celui-là reste impuni, pourquoi serais-je plus malheureux que lui? Mais avez-vous senti ses remords qui sont plus cuisans que les peines corporelles? Si un insensé se précipitait dans les flammes, voudriez-vous vous y jeter après lui? » Tout son sermon était rempli d'argumens de cette force, qu'il mettait toujours à portée de ses auditeurs, sans se permettre la moindre phrase qui eût pu n'être pas interprétée au profit de la religion.

Le gouvernement a quelquefois eu la plus grande confiance dans le talent persuasif de quelques-uns de ces prêtres; un de ceux qui ont joui de la plus grande considération était le père Rocco dont j'ai déjà parlé, à qui la cour fournissait un équipage afin qu'il pût se transporter d'un bout de la ville à l'autre, quand les circonstances l'exigeaient; car il se faisait non-seulement aimer mais craindre. Il avait acquis sur la multitude un tel ascendant, que lorsqu'il rencontrait des malheureux jouant les jours de fête, il les frappait violemment avec son crucifix.

L'Italien est plus superstitieux que dévot, quoiqu'il sache que la doctrine primitive de la religion n'admet certainement aucune de ces pratiques superstitieuses, qui semblent être depuis des siècles la marque distinctive de ce peuple; Suétone nous apprend que la flotte d'Auguste ayant été dispersée par une tempête, et ayant perdu plusieurs de ses vaisseaux, l'empereur défendit que la statue de Neptune fût portée en procession avec celles des autres dieux; il pensa que le dieu de la

mer lui étant contraire ou n'ayant pas le pouvoir de le protéger, il était inutile de lui témoigner le moindre respect.

Le Napolitain croit aussi aux rêves, aux pressentimens, enfin à une seconde vue, faculté des imaginations vives, qui trouble souvent les cœurs les plus forts. J'ai vu des hommes jouissant de la réputation d'hommes d'esprit, pleurer, même après leur réveil, l'ami dont ils avaient rêvé la mort. Loin de chercher à calmer chez eux cette exaltation, ils sont au contraire avides de tout ce qui peut l'augmenter.

Je voudrais que l'impie au cœur froid, à l'âme insensible, pût assister ici à la bénédiction du Saint-Sacrement un jour de fête; une musique délicieuse se fait entendre derrière l'autel, l'orgue y ajoute ses sons mélodieux, la foule se prosterne au pied du Saint-Sacrement, qui, entouré d'un foyer de lumières, tandis que le reste de l'église est plongé dans l'obscurité, offre un spectacle aussi merveilleux qu'imposant. On sent son âme s'élancer dans les régions éthérées; une voix ferme, persuasive, nous crie de ne plus douter pour ne pas mentir à nous-mêmes; et pendant qu'on se livre à cette extase intuitive, la foule qui remplissait ce vaste temple s'écoule peu à peu, sans bruit, sans désordre, et bientôt l'église et ses vastes galeries rentreront dans le silence!

La première fois que j'assistai à cette cérémonie, je restai encore long-temps dans l'église, quand tout fut fini; je voulais voir en détail ce qu'elle renfermait, je lus une inscription placée sur un monument élevé à saint Janvier, Divo Januario. Je cherchai à m'expliquer comment je trouvais là, dans une église chrétienne, une inscription au divin Janus; je n'étais pas le premier sans doute qu'elle avait frappé d'étonnement, la réflexion me démontra ensuite qu'elle s'appliquait aussi à saint Janvier; mais il est évident que le marbre sur lequel elle est gravée a appartenu à un temple profane, elle aura été placée ici à cause de la similitude du nom.

Je visitai ensuite les diverses chapelles de l'église, toutes enrichies de tableaux, peints par les premiers maîtres. Arrivé à celle de la Vierge, j'y vis une jeune fille prier avec une ferveur qui l'empêchait de m'apercevoir, quoique je fusse depuis long-temps auprès d'elle à l'examiner attentivement; je pris le parti de lui parler: Pourquoi, lui dis-je, ce culte aux images, lorsqu'il serait beaucoup plus simple, et surtout plus conforme à notre religion, de vous adresser directement à Dieu, le créateur de l'univers, le dispensateur de tout bien? — « Mon culte, me répondit-elle, ne » s'adresse point aux images; j'adore » Dieu, et je m'en acquitte du mieux » qu'il m'est possible; mais je ne puis » parvenir à vaincre une certaine timi- » dité en m'adressant à lui; tandis que » la bienheureuse Marie, étant femme » comme moi, et connaissant mes fai- » blesses et mes imperfections, j'é- » prouve beaucoup moins de peine à » lui ouvrir mon cœur. » Puis me conduisant vers un tableau du Corrège représentant la Madona: « Voyez com- » bien cette figure est douce, combien » elle est gracieuse! »

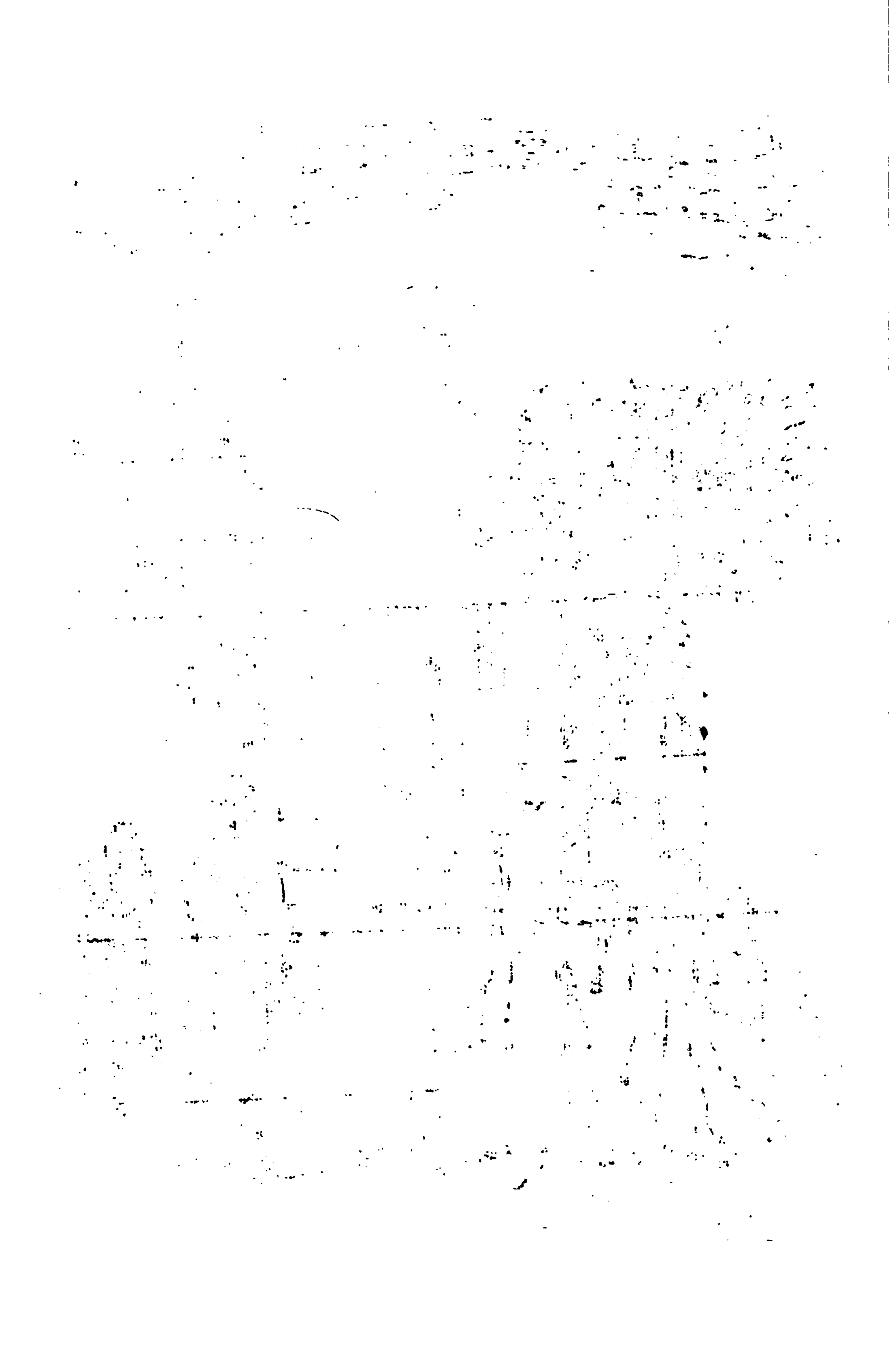
C'est ordinairement avec Don Paolo et sa famille que je fais mes courses et mes observations. J'étudie les mœurs du pays; rien de plus simple que cette manière de vivre; c'est toujours la nature prise sur le fait. Don Paolo n'a pu renoncer à ses habitudes napolitaines, pas même par son frottement avec les étrangers qu'il aime, et que sa position de chef d'une administration



DIO E MARIA PIENA DI GRAZIA

Vogel del

Acquajolo.



sous Murat l'a mis à portée de voir beaucoup. Il se plaît, dans toutes les occasions, de parler avec enthousiasme et regret de cette époque où il était quasi Français. — « Les Français, me dit-il, ont laissé ici des souvenirs qui s'effaceront avec peine. Leur caractère gai et insouciant a infiniment plus d'analogie avec le nôtre que celui flegmatique des Anglais et des Allemands; aussi la fusion s'est-elle opérée sans effort. Comme administrateurs, ils ont régénéré le pays qui s'était engagé dans une fausse voie, ils ont créé des institutions que notre grand Médici s'est bien donné de garde de renverser; comme individus, on leur rend la justice de dire que fort peu se sont enrichis. La plupart occupaient des emplois très-lucratifs, et gagnaient avec facilité un argent qu'ils dépensaient de même. Rien de plus brillant que la cour, où Murat avait introduit un luxe oriental. Le numéraire restait dans le royaume, on vivait dans l'abondance; tout a fini, et cet heureux temps se nomme aujourd'hui l'occupation militaire. »

Un soir nous faisions une promenade dans la rue Toledo, toujours pleine, toujours encombrée de promeneurs, surtout le vendredi, jour où les pêcheurs de tous les points du rivage se réunissent pour vendre des *alici*, ou petites sardines fort délicates et sans écailles, qu'ils annoncent au public par des cris à tue-tête. A cette heure la rue Toledo n'a rien qui parle à l'imagination; c'est en vain que l'on voudrait se monter la tête et prendre chaque glapissement des crieurs de toute espèce pour les chants harmonieux du Tasse, malgré soi l'on est forcé de voir dans le positif du présent se perdre toutes les illusions poétiques. Ici tout le monde s'occupe des gros détails de la vie; des hommes bien vêtus, élégans même, achètent et emportent dans des cornets de papier ces alici qu'on crie de toute part. Don Paolo n'a perdu aucune de ces idées qui naissent avec le Napolitain bourgeois; souvent il achète son poisson lui-même, et se donne la peine de le porter à sa servante; s'il a soif, il s'arrête devant un marchand d'eau. Il est vrai que tout le monde en fait autant, et que rien n'est si commode; hommes, femmes, peuple ou gens bien mis, tous boivent à l'acquajolo. Pour moi, fidèle à mes habitudes parisiennes, je proposais d'entrer dans un café prendre quelque rafraîchissement, car je n'aurais jamais eu l'idée d'étancher ma soif à si bon marché, lorsque j'en fus détourné par la fille de Don Paolo, à qui je donnais le bras. — « Pourquoi, me dit-elle, nous priver de l'air si nécessaire dans ce pays, et nous renfermer dans un salon pour boire une limonade que vous payerez fort cher, tandis que la même, à peu de chose près, vous est offerte pour moins d'un sou? Venez, je veux triompher de vos préjugés. » Je me laissai entraîner, et pendant qu'elle faisait préparer notre limonade, j'examinais la singulière machine que j'avais sous les yeux.

Rien de plus brillant que l'étalage d'un *acquajolo* ou marchand d'eau (Pl. 31). Sa table a l'air d'un autel, et presque aussi parée. Les couleurs en sont vives, le devant et les côtés sont ornés de sujets tirés de l'Écriture sainte. Il en est qui représentent Moïse dans le désert, faisant jaillir l'eau du rocher, avec cette légende : *Bibat populus*, que le peuple boive. Quatre colonnes dorées soutiennent une espèce de dais orné de branches de feuillages et de banderolles de toutes couleurs; dans le haut est un ornement singulier et ri-

dicule, qui consiste en deux mains, dont l'une met le pouce entre les deux premiers doigts de l'autre. Les mains et le dessus du baldaquin sont peints et ornés d'images de saints avec *la Madona ed il bambino*, et à leurs pieds le peuple en adoration. Sur ce haut et massif édifice sont groupés des tas énormes de citrons et d'oranges, des ustensiles en cuivre resplendissant de propreté, des verres de toute dimension, des bocaux de cristal, contenant de petits poissons rouges, des aiguières pour *l'acqua di sambucco* au goût d'anis, le tout éclairé par une vingtaine de lanternes, aussi artistement arrangées que le reste de l'étalage.

L'eau est contenue dans une bouteille de métal au long col, et surtout à la large base, placée dans un baril dont l'intérieur est garni de liége et de goudron; la neige s'introduit dans la partie inférieure du baril, qui est soutenu par les deux colonnes latérales, et auquel on imprime un mouvement rapide et continuel qui communique à l'eau cette fraîcheur de glace.

Il faut voir avec quelle dextérité le marchand fait tous les mouvemens. En un clin d'œil il coupe son citron, en exprime le suc avec une tenaille en cuivre, remplit son verre, présente à boire, reçoit l'argent, rend la monnaie, tout cela en moins de temps que je n'en mets à le dire.

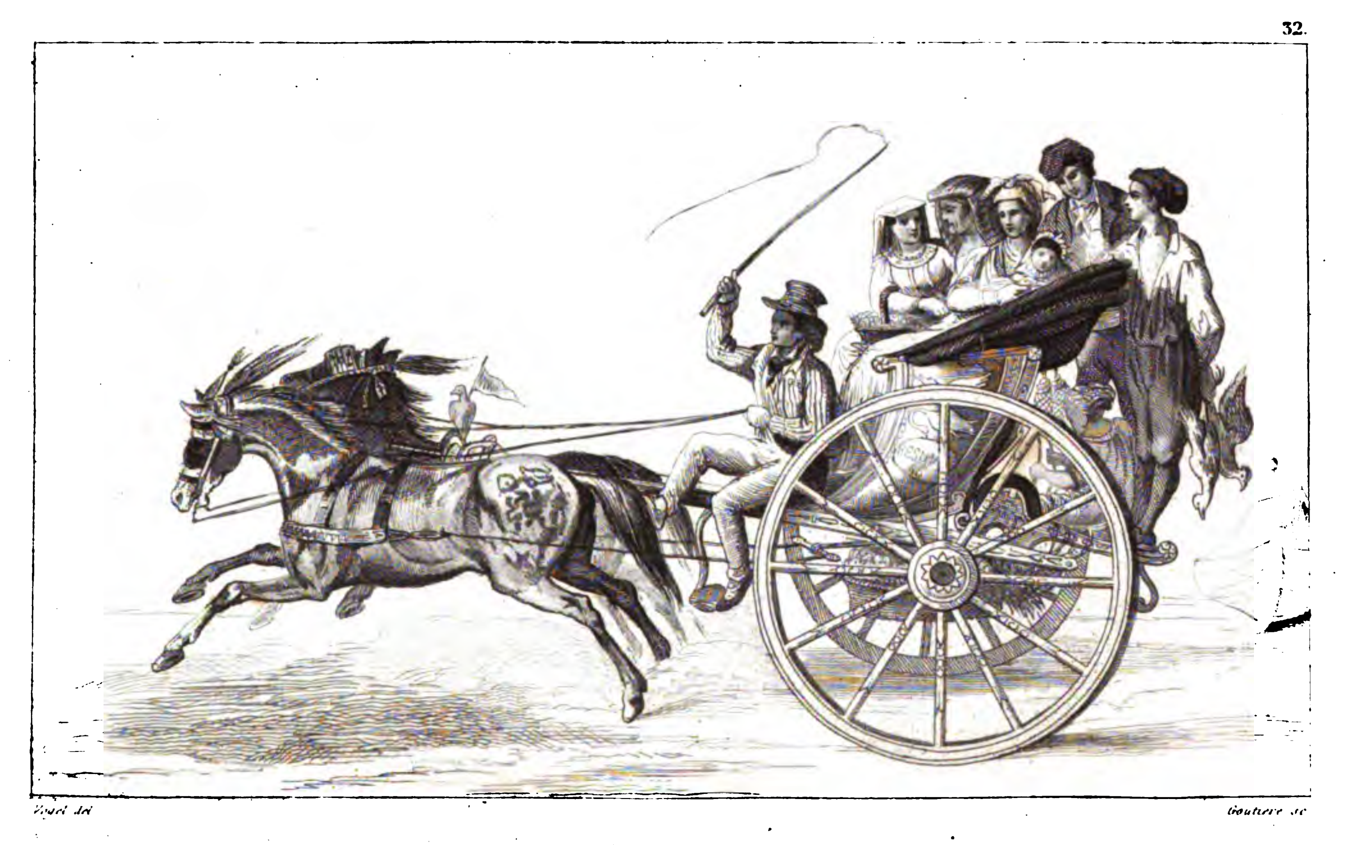
« Avouez, me dit Antonia, qu'ici, où l'air volcanisé dessèche nos poumons, nous sommes trop heureux de trouver à chaque pas un rafraîchissement simple, mais nécessaire; aussi personne ne le dédaigne; nos belles dames même font arrêter leur voiture et boivent la modeste limonade du vendeur d'eau. Pour donner une idée de ce qu'il peut vendre, je vous citerai un acquajolo qui a donné à sa fille une dot de 12,000 ducats (50,000 francs). Outre ces boutiques, il y a encore des marchands d'eau qui courent la ville, en criant toute la journée, *acqua!* Ils ont également trois ou quatre verres très-propres attachés à leur petit tonneau. »

Je la remerciai de m'avoir fait surmonter une fausse honte, et de m'avoir initié aux jouissances de l'eau glacée.

Elle m'apprit encore que la neige était à Naples une denrée de première nécessité.— « Le peuple se passerait plutôt de pain; aussi le gouvernement en a fait l'objet d'un monopole dont il retire 50,000 ducats par an. Tous les trois ans il passe un bail avec un entrepreneur. Celui-ci est tenu d'avoir des approvisionnemens, de deux ans sur les montagnes et de deux jours dans la ville. L'infraction à ces clauses entraînerait une amende pécuniaire pour la première fois, la seconde fois la prison, et pour la troisième ces deux punitions, et de plus la résiliation du bail. »

« Il est rare de voir tomber la neige à Naples, continua-t-elle; mais sur les montagnes environnantes, à Castellamare et à Salerne, elle tombe en abondance chaque année. L'on a creusé sur ces montagnes des fosses dans lesquelles on la conserve, en la recouvrant de feuilles de châtaigniers, puis d'une forte couche de terre. Dans cet état elle acquiert une dureté telle, qu'il faut une pioche pour la rompre. On la sépare en gros blocs qu'on enveloppe d'une natte grossière, et des barques nous la transportent la nuit. Le fermier la fait ensuite distribuer aux divers entrepôts de la ville, qui doivent avoir sur leurs boutiques un écusson royal pour constater leur droit

32.



Vogel del. Gautiere sc.

Calesso

[illegible]

... qui le ... resplen... ... avec ... distance ... Voulez-vous ... la tête ... donc ... à votre ... vos pieds ...

... est ... grands, tandis que ... les malheureux piétons ... obligés de se réfugier dans les boutiques pour éviter d'être écrasés. Les cochers ... sont astreints ... et la ... qui se ... dessus ...



de vente. Par ce moyen, personne n'en est privé ; et petits ou grands, riches ou pauvres, tous en ont à leur repas, et la boivent en la mettant dans un verre, et en versant dessus l'eau ou le vin. Jugez de ce qu'il faut vendre de neige pour fournir à 50,000 ducats, aux frais d'administration, et encore enrichir l'entrepreneur, ainsi qu'il est d'usage. »

Mais de tout ce que Naples offre de plus extraordinaire aux yeux du voyageur, le *Calesso* (Pl. 32) est ce qui m'a le plus frappé. Quelle singulière voiture ! le siége est un trépied triangulaire qui repose sur un train à deux roues très-élevées, à rayons dorés, tourbillonnant dans la poussière par l'activité de deux petits chevaux grêles dont la chétive apparence voile une agilité fougueuse, car ils ne ralentissent pas leur allure, quoique l'adroit conducteur recrute, tout le long de la route, des passagers qui se placent sans cérémonie auprès de vous, et s'emparent des trois quarts du siége qui vous suffisait à peine. Voulez-vous vous plaindre ; vous tournez la tête pour faire vos réclamations au cocher, qui depuis long-temps a cédé sa place, et est monté derrière la voiture, où vous avez peine à le distinguer parmi les nouveaux visages que vous apercevez ; pendant ce mouvement, les brancards sont envahis, comme s'ils étaient des siéges commodes, et deux hommes s'asseoient sur vos pieds ; le filet même, suspendu comme un hamac sous le train, a reçu des enfans et des chiens. Il faut vous résigner, car, aussitôt lancés, les chevaux volent, ils brûlent le pavé ; le conducteur les guide par derrière, les rênes se séparent et vont se rejoindre dans l'une de ses mains, tandis que l'autre est occupée à faire retentir à votre oreille le clic-clac d'un fouet sans cesse en mouvement ; sur les flancs des chevaux battent les glands rouges ou jaunes, suspendus à leurs harnais brillans ; des rubans aux couleurs vives garnissent leur crinière, et leur tête est ornée de plumes de couleurs variées. Ce voyage, que le fashionable de Paris aurait de la peine à comprendre, et qu'il faut avoir fait pour en avoir idée, s'est effectué sans accident, au milieu des flots de populace qui inondent les rues et les quais sans trottoirs, sur de larges dalles où vous glissez comme sur un parquet, et où cent fois le cheval vous paraît devoir s'abattre, ce qui cependant arrive rarement, grâces à la précaution de ne pas le ferrer des pieds de derrière, et de piquer le pavé de manière à produire des aspérités qui le retiennent. Dans ce singulier et resplendissant équipage, vous franchissez avec une étonnante rapidité une distance considérable en peu d'instans et pour la somme la plus modique ; seulement au retour donnez une heure à votre toilette, et ne fouillez pas trop dans vos poches, ou tâchez d'oublier une partie des objets que vous y avez placés.

J'ai souvent fait la réflexion que, chez nous, ces dalles, élevées des deux côtés des rues pour la sûreté des gens de pied, indiquent que la classe du peuple est tout aussi considérée par le gouvernement que celle des riches et des grands, tandis qu'à Naples les malheureux piétons sont quelquefois obligés de se réfugier dans les boutiques pour éviter d'être écrasés. Les cochers ne sont astreints à aucune règle, et la classe inférieure est exposée à leur insolence, et à la morgue des grands, qui se considèrent, dans ce royaume, comme au-dessus des lois, quoique infiniment subordonnés au monarque.

CAPRI.

En France, Tacite et Suétone nous intéressent, on les lit, parce que l'étude de l'histoire faisant partie de notre éducation, nous ne devons rien ignorer de tout ce qui se rapporte à ces peuples dont nous suivons, dans nos écoles, l'origine et les progrès. Notre lecture terminée, nous fermons le livre, et nous blâmons, ou nous admirons suivant les émotions que nous avons éprouvées; mais quel attrait puissant se réveille en nous, lorsque, jetés sur ces lieux, jadis le théâtre des scènes que nous avons lues, notre imagination n'a plus qu'une très-faible portion du drame à se représenter! C'est ce que je ressentis en arrivant en Italie, et c'est aussi ce qui me décida à faire un voyage à l'île de Capri; je voulais aller voir ces lieux que l'affreux Tibère avait à jamais immortalisés.

J'allai donc à la marine, et faisant accord avec le patron d'une de ces barques qui apportent le produit de la pêche des habitans de Capri, je me disposai à partir le soir, pour consacrer la journée entière du lendemain à visiter l'île. L'heure arrivée, après avoir pris congé d'Édouard, qui m'accompagna jusqu'au môle, je montai sur ma barque, et nous partîmes. Il faisait une belle soirée d'été. L'équipage était composé du patron de la barque et de son fils, jeune homme de dix-huit ans; nous voguions doucement sur ce golfe qu'effleurait à peine un léger vent d'ouest qui enflait notre voile latine; je voyais, peu à peu, s'effacer cette ligne lumineuse qui marque les contours de Naples, et qui, s'étendant jusqu'à *Torre del Greco*, semble prolonger la ville jusque-là. Nous avancions, la brise fraîchissait, la nuit était belle, et la lune semblait se balancer sur chacune des vagues. Plongé dans une religieuse méditation, je pensais à la France, à ma famille, aux amis bien chers que j'avais laissés derrière moi, rien ne me distrayait que le bruit monotone de la rame, qui par intervalle aidait notre voile, et auquel se mariait la voix de mes pêcheurs qui chantaient leur belle patrie. Ces voix s'élevant seules au milieu de cette mer si imposante et si calme, me faisaient éprouver des sensations difficiles à peindre. La nuit continuait d'étendre ses ombres, et le panorama que j'avais sous les yeux disparut; les chants cessèrent, mon patron veillait en silence à sa manœuvre, le sommeil vint aussi s'emparer de moi, et je ne m'éveillai que le lendemain au jour, au moment où notre barque abordait sur la marine de Capri, petite plage seule accessible dans la partie septentrionale de l'île. Nous avions parcouru dix-huit milles (Pl. 33).

A notre arrivée, je fus entouré de toute la population, ainsi que cela a lieu dans tous les petits pays de l'Italie, où la vue d'un étranger est toujours un objet de grand intérêt, inspiré sans doute par la pensée qu'il sèmera quelque argent, et apportera quelque soulagement à leur affreuse misère.

Les habitans de la marine de Capri sont peu nombreux; quelques pêcheurs et une petite brigade de douaniers, voilà ce qui compose sa population. L'on est obligé de se servir des seules montures que l'on trouve dans l'île, et de la parcourir sur un âne, qu'accompagnent toujours un guide et un cicerone, dont on se charge plutôt par hu-

manité que par besoin; c'est une manière de faire avec délicatesse une aumône à un malheureux.

Le plan de mon voyage était depuis long-temps arrêté; nous partîmes de bonne heure, afin d'éviter la chaleur. Nous montâmes le sentier droit qui conduit à la ville de Capri, en passant près de l'endroit nommé Castiglione, dont l'emplacement répond à celui d'une des villas de Tibère, celle dédiée à Neptune. Des excavations répétées ont fait découvrir un réservoir et un canal pour l'écoulement des eaux; la forme circulaire du bâtiment donne lieu à présumer que c'était là le Ninfeo ou salle de bains. Les stucs représentant des monstres marins et des figures ailées, moitié génies, moitié poissons, qui y ont été retrouvées, confirment cette opinion. Mon cicerone me parla encore de quantité de morceaux de marbre, et entre autres me cita un vase d'un travail précieux sur lequel était gravé un seau que l'on retire d'un puits. Enfin j'arrivai à la porte de Capri, porte véritable, précédée d'un fossé flanqué de deux tourelles, et munie d'un pont-levis. Toute la partie de la ville qui s'étend sur le flanc de la montagne est défendue par un mur crénelé, auquel sont adossées les maisons qui n'ont, pour recevoir un peu d'air et de jour, que de petites ouvertures ressemblant parfaitement à des embrasures; ce qui donne à la ville l'air d'une place fortifiée. Sa situation est extrêmement pittoresque, mais son intérieur est loin de répondre à ce dehors intéressant. C'est celui du plus mauvais village, et cependant elle renferme dix-huit cents âmes. Les maisons en sont sales, les rues étroites et tortueuses; rien enfin ne retrace l'antique magnificence dont cette île fut le théâtre. En général, il paraît qu'on ne retrouve guères à Capri, de sa splendeur passée, que les souvenirs qu'on y porte.

Il y a une cathédrale avec son pavé en mosaïque, enlevé à l'un des palais de Tibère, probablement celui consacré à Jupiter; le sacristain le montre avec orgueil, ainsi qu'une foule d'ornemens attachés à la châsse de saint Costanzo, patron de l'île. Ces ornemens sont des pâtes antiques de saphirs, de grenat, d'améthyste, recueillies sur le pavé de la villa de Jupiter. C'était avec ces pâtes, imitant les pierres précieuses, telles qu'on les fait encore aujourd'hui, et avec des morceaux d'ambre et de corail taillés en camées, qu'étaient jadis ornés les murs et les plafonds de ces somptueuses villas. Ce qui en reste aujourd'hui sert à la parure du saint de l'île et de son église.

En deux enjambées nous eûmes franchi cette capitale; mais en revanche, quelle fatigue pour parvenir au sommet oriental de l'île! l'on est obligé de monter pendant plus d'une heure un chemin affreux, raide, couvert de pierres, pour arriver enfin à ces célèbres ruines. Je ne dois pas oublier celles de la villa de Junon-Moneta, à laquelle se trouve substituée une chapelle bâtie par saint Bernard de Sienne, dans ce siècle fameux par les discordes des Italiens. La mer offre de temps en temps, le long de ce chemin, des points de vues magnifiques; quelques rochers, par leur couleur ferrugineuse, contrastent admirablement avec le vert tendre des vignes et des oliviers, qui entourent des casins et de petites maisons rustiques dont les jardins et les champs sont plantés en terrasses; l'on voit partout briller des traces de couleurs antiques sur des murs presque recouverts de plantes parasites.

A ma droite, sur le point culminant

du rocher, je vis les restes de cette tour du Phare, qui devait être gigantesque, à en juger par ses fragmens de constructions en brique, et dont Suétone raconte que la chute précéda de quelques jours seulement la mort de Tibère. Rien de plus effrayant que l'abîme sur lequel est implantée cette ruine colossale, qui, après tant de siècles, subsiste encore, pour perpétuer d'âge en âge le souvenir du tyran qui la fit élever.

C'est avec une peine extrême que l'on arrive, en suivant un sentier étroit que borde un précipice, sur le petit emplacement un peu au-dessous de la tour. Là le sol est aplani jusqu'au bord du roc qui laisse apercevoir la mer, à une épouvantable profondeur. Ce lieu devait être celui où Tibère faisait précipiter, par des barbares dévoués à ses crimes, les victimes de ses plaisirs. Je vis pourtant des femmes s'approcher de ce gouffre, et y vider la corbeille pleine de terre qu'elles portaient sur leur tête. Cette terre provient des excavations que quelques malheureuses paysannes continuent. Effrayé de leur audace, j'essayai de les détourner; mais je n'y pus réussir. Ces infortunées languissent dans la misère la plus affreuse, et ce n'est que par un travail forcé qu'elles trouvent le moyen de satisfaire quelques-uns de leurs besoins.

Me hâtant d'abandonner ce lieu horrible et par ses souvenirs et par sa situation, j'arrivai aux immenses substructions du palais, qui paraît avoir été la principale résidence des empereurs, et la villa Jupiter, commencée par Auguste et achevée par son successeur. Un tronçon de colonne encore debout faisait partie de la porte d'entrée, qui devait être fort étroite, sans doute pour éviter les surprises. Après l'avoir franchie, je descendis dans une petite chambre carrée pavée en mosaïque, où je trouvai quelques restes de colonnes. Les murs, suivant l'usage des Romains, en étaient de construction réticulaire, c'est-à-dire composés de briques longues et étroites, en forme de losange alongé. La partie longue s'enfonçait dans le mur, la partie courte en formait le parement; ce qui donnait au stuc dont on le revêtait plus de solidité, et permettait de peindre à fresque. Un corridor et un escalier de marbre conduisent à l'étage supérieur. Les appartemens inférieurs, qui ressemblent plus à des prisons qu'à autre chose, doivent avoir été destinés à la tourbe innombrable des valets, et pour cette cause nommés *crypto-portiques*. Dans les chambres du haut, où fut retrouvé un bas-relief représentant Crispine, femme de l'empereur Commode, et Lucile, sa sœur, je vis des murs encore revêtus de leur stuc, des seuils de portes en marbre, aussi bien conservés que s'ils venaient d'être posés, et deux immenses salles voûtées, dont une à moitié comblée. Mon guide me dit que ces deux salles furent jadis un théâtre et des thermes. Je n'eus garde d'oublier de goûter l'eau d'une source qui les alimentait, et qu'on dit être la meilleure de l'île. Parmi ces chambres, il en est une que l'on affirme positivement avoir été celle de Tibère : elle conserve encore tout son pavé en mosaïque, son seuil en marbre blanc, et de petits restes de stuc sur ses murs. Je m'arrêtai long-temps dans cette chambre. Que de réflexions ce lieu fait naître! C'est ici qu'au milieu des plus honteuses orgies il traçait ses listes de proscription. D'ici partait la mort pour aller planer sur son vaste empire; Rome tremblait à cent cinquante milles de Capri; le sénat courbait son front en recevant les décrets qui décimaient ses propres

membres ; Séjan lui-même, ce digne ministre d'un tel maître, n'échappa point au glaive dont il avait frappé tant de têtes : il fut précipité du rocher haut de six cents brasses, où tant de victimes avaient péri. A peine on peut entendre le mugissement des vagues, et une barque ne paraît de là qu'une point dans l'espace.

Le plus haut point de la montagne où s'élevait jadis la partie culminante du palais, est occupé par une petite chapelle nommée Santa Maria del Soccorso, et par une cellule, l'une et l'autre bâties, à n'en point douter, avec les matériaux du palais de Tibère et de la villa de Jupiter. C'est là qu'habite aujourd'hui un pauvre ermite, qui m'offrit, non un de ces repas somptueux qu'on servait à Tibère, mais du pain bien sec, des figues, du fromage de chèvre et du vin de Capri, fort estimé des Italiens, mais qui ne me parut pas digne de sa renommée ; c'est ainsi que la religion chrétienne expie en ce lieu, par la solitude et par les longues privations d'un moine, les plaisirs infâmes et le faste orgueilleux d'un empereur ; il y a, dans la présence de cet homme, seul habitant de ces ruines immenses, de ce moine qui mendie sous un habit sacré, de ce chrétien qui se montre si humble au milieu de tous les souvenirs de la corruption païenne, un des traits les plus frappans des vicissitudes humaines, et peut-être la leçon la plus morale qui soit au monde. Peut-être faudrait-il encore d'autres exemples de vertus, car c'est trop peu que la pénitence d'un seul homme pour réconcilier l'humanité avec les souvenirs de Capri.

C'est derrière la cellule de l'ermite que l'on veut que se soit passée la scène rapportée par Suétone, d'un pêcheur qui, apparaissant à l'improviste devant Tibère, lui présenta un poisson. L'empereur, effrayé de la hardiesse de cet homme qui était venu là en grimpant sur des rochers escarpés, ordonna qu'on lui frottât le visage avec son poisson. Le patient se félicitant tout haut de ne pas lui avoir offert un homard qu'il avait pris, Tibère ordonna qu'on fût le chercher dans sa barque et lui fit déchirer la figure avec les piquans de ce crustacé.

M. Valery raconte, et ne trouve pas surprenant, qu'un Anglais ait vécu trente ans dans cette île à peine habitée, et à laquelle il ne reste d'intéressant que les souvenirs attachés à ses ruines. Je trouve qu'il fallait que cet Anglais eût fortement à se plaindre des hommes pour pouvoir ainsi se séquestrer de la société.

Mon modeste repas terminé, je pris congé du vénérable ermite, et je me fis conduire au lieu appelé *le Camerelle*. Mme. Starck veut qu'elles ne soient que les ruines d'un aquéduc. M. Raoul Rochette, qui ne partage pas cette opinion, en donne la description suivante :

« Les Camerelle ne sont plus qu'un long mur construit dans le sens de la longueur de l'île, c'est-à-dire de l'est à l'ouest, percé de petites chambres voûtées, d'une forme et d'une dimension semblable, desquelles il ne subsiste plus que les arrachemens, sans aucun débris des murs latéraux. Dans l'état où cette ruine se trouve aujourd'hui, il est bien difficile d'en déterminer la destination antique. Nul doute qu'elle n'ait fait partie d'une des villas de Tibère, de celles qui, construites dans la plaine, réunissaient aux jouissances d'un luxe dispendieux tous les agrémens de la culture. Mais pour assurer, comme le font les savans du pays, que c'est là l'emplacement de ces infâmes *Sellaria*, décrits par Sué-

tone dans un style presque aussi libre que les actions dont ils furent le théâtre, j'avoue que la foi me manquerait si malheureusement l'autorité du grave Tacite ne venait se joindre à la relation du biographe; et à des médailles trouvées en ce lieu, à ces médailles dont le nom seul est un outrage à la morale, et qui semblent justifier l'opinion des antiquaires. Toutefois, il est certain qu'on a de la peine à retrouver, dans cette longue enfilade de salles uniformes, disposées toutes sur une seule ligne et dans une même direction, ces appartemens distribués sur toutes sortes de plans, dans lesquels l'art de l'architecte avait dû se multiplier, pour ainsi dire, afin de satisfaire aux désirs variés, aux caprices inépuisables du tyran voluptueux qui l'employait. Les *sellaria* de Tibère n'existent donc plus avec certitude que dans quelques lignes écrites par Suétone et Tacite, et c'est encore assez pour l'éternel opprobre de sa mémoire. »

Je continue d'emprunter à M. Raoul Rochette son intéressante description:

« Il reste encore, en d'autres endroits de l'île, des vestiges de constructions romaines, auxquels on peut reconnaître l'emplacement d'une villa antique; et l'on retrouve ainsi le nombre de ces douze palais profanés du nom des douze dieux par Tibère, qui se jouait du ciel, comme pour ajouter au plaisir d'opprimer la terre; mais aussi le nombre et l'emplacement de ces palais sont à peu près tout ce qu'on en retrouve. Il existe pourtant, au voisinage de la Chartreuse, un monument de la piété de la reine Jeanne, presque lui-même en ruines, et l'on voit que cette Chartreuse a été bâtie aux dépens d'une des douzes villas. Dans le lieu nommé la Marine, qui paraît avoir été la villa de Cybèle, l'on voit des salles voûtées d'une grande dimension, et dont on a fait aujourd'hui des caves ou des magasins pour la douane; plus loin sont encore sur le rivage, et jusque dans la mer même, des massifs de constructions, et une salle entière qui doit avoir été affectée à l'usage des bains, et c'est le reste d'une de ces villas dans lesquelles l'orgueil du maître du monde s'était plu à empiéter sur la mer, comme ailleurs il avait bâti dans les nues, afin de faire servir, dans ces villas marines, comme dans ces villas aériennes, tous les élémens à ses plaisirs, et la nature entière à son empire.

» Il existe dans la petite église de San-Costanzo quelques fûts de belles colonnes cannelées de cipolin, d'autres de jaune antique, trouvées en divers endroits de l'île; les plus belles de ces colonnes ont servi à parer le palais de Caserte, et celui de la Favorite, charmantes résidences royales voisines de Naples. On ramasse enfin, sur toute la partie de l'île qui appartient à Capri, des fragmens de marbres précieux, surtout de pâtes antiques, qui attestent avec quelle somptueuse recherche, et avec quel art infini fut décorée cette île par les mains de plusieurs milliers d'hommes, et pour la vanité d'un seul, de temps en temps l'on y trouve aussi quelques tombeaux; j'en ai vu un dans la vigne d'un paysan, qui offre la forme d'un sarcophage romain; on y trouve des ossemens, des fragmens d'armures, un anneau et une monnaie d'or de Vespasien; ce qui prouve qu'après les temps fameux de Tibère, l'île de Capri fut encore le séjour de riches Romains.

» Dans la partie méridionale de l'île, l'on visite encore une grotte à laquelle on donne, dans le pays, le nom de Matromania, et qui paraît avoir été une caverne naturelle, agrandie par le

travail de l'homme. La découverte qui y fut faite d'un bas-relief mithriatique, jointe à ce nom même de Matromania, autorise la conjecture qui place en cet endroit un sanctuaire de Mithra plutôt qu'un temple de Cybèle, quoiqu'on sache qu'à une certaine époque le culte et les mystères de ces deux divinités, l'une et l'autre empruntées de l'Asie, aient été souvent associés; il paraît doncqu'en ce temps, où la petite île de Capri était devenue le séjour de Tibère, toutes les superstitions de la terre s'y trouvaient entassées avec tous les excès du pouvoir. La nature a repris tous ses droits dans cette grotte, jadis consacrée à un culte profane; au-dessus, un ermite a planté encore sa cellule, comme s'il ne pouvait y avoir aucun lieu usurpé par quelques superstitions antiques que le christianisme n'ait voulu purifier.»

Nous nous dirigeâmes vers les rochers d'Anna Capri; de prime-abord, et vu de loin, ce lieu me parut si périlleux que j'hésitai quelques momens. Cinq cent trente-cinq marches à monter, et quelles marches! taillées dans le roc, et au-dessous des précipices affreux! Quelques jeunes filles, des corbeilles sur la tête, et qui descendaient lestement, me firent rougir de ma crainte; j'avançai, et, à mon grand plaisir, je vis un mur à hauteur d'appui qui garnit cet escalier et sert de rampe; la fatigue seule était à craindre, et de fait elle est grande; cependant je l'oubliai par la contemplation des points de vue que chaque pas me faisait découvrir. Les femmes qui descendaient avaient un je ne sais quoi de grec dans leur pose et dans leurs mouvemens, qui me donnait une idée favorable de ce que j'espérais trouver une fois au but de ma course. Enfin, à la dernière marche, je franchis un pont-levis, et à la beauté du point de vue majestueux que je découvre, se joint celle d'une plaine vaste et semée de maisonnettes blanches d'une propreté remarquable, et de champs couverts de verdure, de jardins et de sentiers. Au-dessus de ma tête est encore le mont Solaro, dernier plan ou attique de cet édifice. Sous mes pas résonnait le terrain creusé en dessous par la mer, que j'apercevais ici dans toute son immensité, mon œil suivait toutes les sinuosités des golfes devant lesquels j'avais passé il y a quelques jours, et enfin les îles m'apparaissaient comme autant de parcs à l'anglaise; la petite ville de Capri, les vignes, les oliviers, les campagnes et leurs rochers aigus, formaient une carte de géographie en relief, devant laquelle je restai quelques minutes en extase.

L'on a peine à comprendre comment une plaine si riante, une pelouse si fraîche, peuvent être suspendues à cette hauteur. A Anna Capri plus d'antiquités, on m'y conta le débarquement miraculeux des Français en 1808. Le colonel Hudson Lowe commandait la garnison anglaise qui occupait l'île. Fortifié sur tous les points accessibles, il se croyait dans une position inexpugnable. Au premier signal de Murat, alors roi de Naples, une poignée de Français, sous les ordres du lieutenant général Lamarque, escalada pendant la nuit les rochers à pic d'Anna Capri. Des canons furent hissés sur cette plate-forme, et braqués sur la ville de Capri. Le lendemain, au point du jour, les Anglais virent le drapeau national comme suspendu dans les nues, et les braves qui les foudroyaient, à qui ils furent forcés de se rendre. Les habitans prenaient plaisir à me montrer la place des canons.

Sur ces roches si âpres, l'on ne sait

ce que l'on doit le plus admirer, ou de la vue qui se découvre ici dans toute sa magnificence, ou de la hardiesse de l'homme qui sut se frayer jusqu'à ce petit coin de terre une voie si périlleuse. Sur une pointe du rocher, l'on me montra une immense enceinte d'un château bâti au temps de Frédéric Barberousse, encore flanqué de tours et occupé par une garnison d'invalides. Ce monument gothique, en face du palais de Tibère, met en présence deux civilisations tout entières, l'antiquité et le moyen âge, entre lesquels s'étend un intervalle aussi profond que l'abîme réel qui les sépare.

Me souvenant qu'Auguste prenait plaisir aux exercices de la jeunesse de Capri, il me sembla piquant de parodier un empereur romain. En conséquence je me procurai une chaise sur laquelle je m'assis gravement, et je proposai une course entre quelques jeunes gens. Une ligne tracée par moi fut le point de départ, un arbre désigné le but, et quelques *grani* devaient être la récompense du vainqueur. C'était absolument les jeux gymniques des Grecs, dont mes héros n'avaient conservé que la nudité. Qu'il faut peu de chose pour se faire bénir par le pauvre! Au bout d'une heure j'avais acquis l'amitié de toute cette population. C'était à qui me le prouverait : l'un m'apportait des cailles toutes vivantes prises dans les filets qui couvrent l'île à cette époque, un autre me fit don de quelques oiseaux au joli plumage; mais dans ma haine pour la tyrannie et pour les tyrans, excitée encore par l'aspect du lieu où je me trouvais, je m'empressai de leur rendre la liberté.

Redescendu des hauteurs d'Anna Capri à la Marine, je voulais payer mon tribut de curiosité à la grotte d'Azur, découverte faite depuis six ans par un étranger qui se baignait; apercevant une cavité assez profonde sous un rocher, il eut la curiosité d'y entrer au risque de ce qu'il y trouverait; il en sortit émerveillé, et racontant ce qu'il avait vu, il inspira le plus vif désir d'aller vérifier si son récit n'était pas fabuleux.

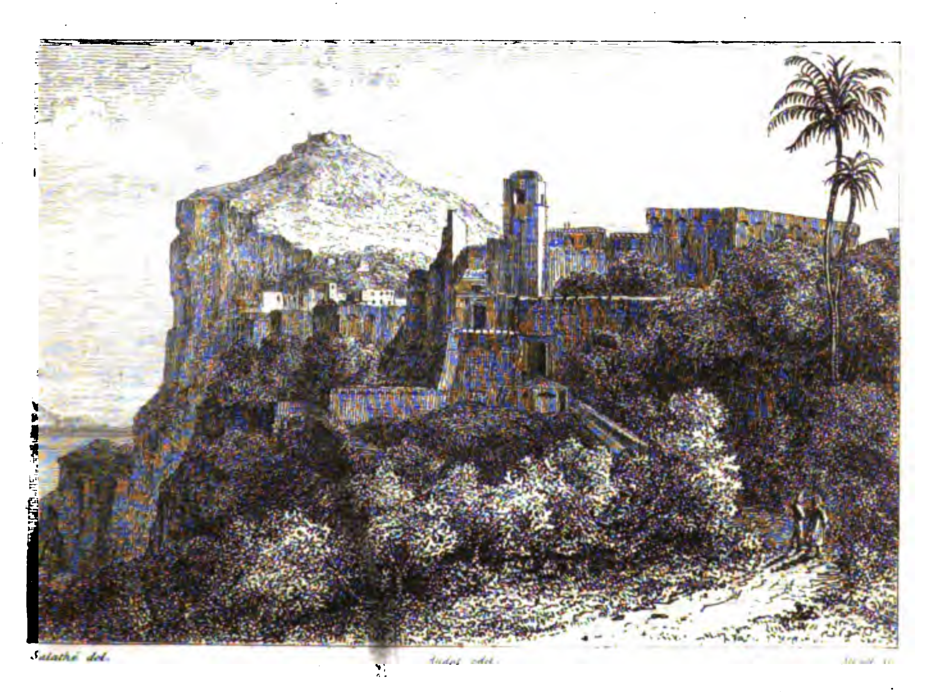
J'avais aussi le dessein d'aller visiter Pestum : jusque-là aucun plan n'avait été arrêté; j'hésitais pour savoir si je m'y rendrais par terre ou par mer. Je mis fin à mes incertitudes, et je m'arrêtai à ce dernier parti. Je louai une barque partant le lendemain pour la Calabre; par nos accords, il était convenu que je pourrais visiter la côte, et y employer le temps nécessaire. Comme il faut voir la grotte d'Azur par une journée claire et sans nuage, j'allai achever ma nuit dans la seule espèce d'auberge qui existe dans la ville, et y attendre le lendemain.

Au lever du soleil, je me jetai dans mon gros bateau, suivi par un autre plus petit qui devait nous servir pour entrer dans la grotte, mais sur lequel on ne se hasarde pas de faire le trajet. La grotte d'Azur (Pl. 34) est à un mille et demi de Capri, du côté ouest de la Marine : cette caverne immense, de forme circulaire, est souvent visitée par les curieux, qui, comme moi, sont obligés de se placer sur la petite barque avec laquelle on ne peut entrer que par un temps calme, et en passant sous une ouverture cintrée de trois à quatre pieds de haut et de la largeur du batelet : ce qui d'abord fait craindre de ne rencontrer qu'une obscurité complète; mais, au contraire, lorsque le ciel est sans nuage, l'on est environné d'une lumière éblouissante, et qui serait insoutenable si elle n'était tempérée par sa teinte du plus beau bleu. Peu à peu



Salathé del. Audot edit. Strutt sc.

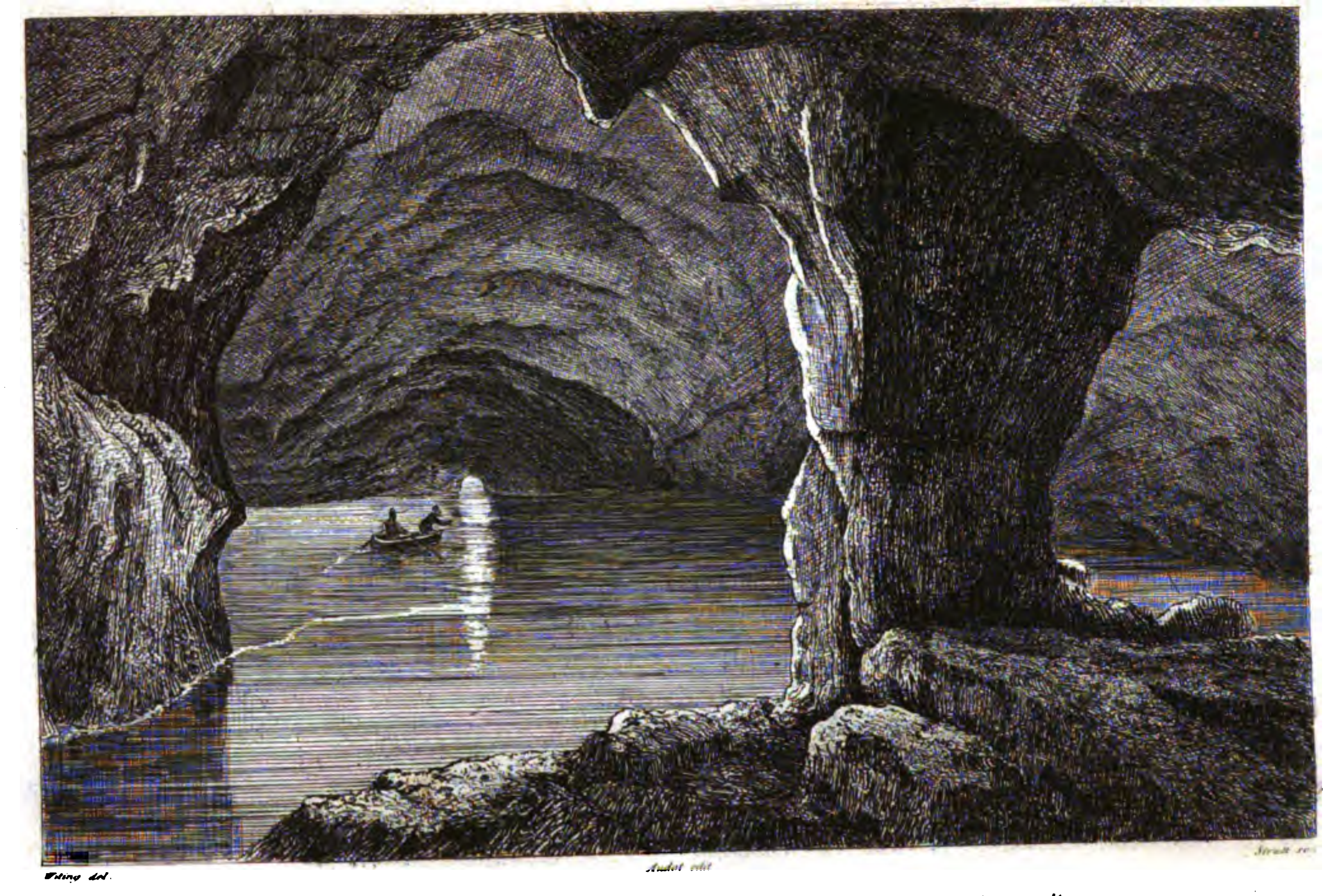
Isola di Capri. *Ile de Capri.*



Salathé del. Audot edit. Strutt sc.

Città di Capri. *Ville de Capri.*

sur le haut du rocher la Tour de Tibère.



Witting del. Audot edit. Strutt sc.

Capri. Grotta d'azzurro. *Capri. Grotte d'azur.*

l'œil s'accoutume à cette clarté magique, et c'est alors que l'on admire à son aise la beauté de ce bain gigantesque et féerie, dont les contours resplendissans donnent l'idée d'un palais enchanté. Pour peu que l'on fût romanesque, on serait tenté de croire qu'une élégante néréïde en a fait son boudoir.

Plus tard je m'expliquai ce phénomène : jamais la moindre oscillation ne vient ici altérer la surface de la mer. Un côté du rocher qui sépare cette grotte de la pleine mer, ne descendant qu'à fleur d'eau, la lumière y arrive d'une manière horizontale, en traversant toute la masse de cette eau bleue de la Méditerranée, qui fait ici l'office du verre coloré, teignant de ses couleurs le jour qu'il transmet. La voûte, couverte de stalactites, contribue encore à cet éclat. Toutes ces combinaisons produisent un effet de lumière le plus surprenant que j'eusse vu, et dont je ne puis donner l'idée qu'en le comparant à celui produit par les bouteilles de cristal pleines d'eau azurée qui décorent nos pharmacies, et derrière lesquelles on aurait placé une lumière.

Quelques personnes veulent que l'on ne puisse parvenir à l'extrémité de cette grotte, à cause d'un reste de maçonnerie antique qui forme obstacle; ne l'ayant pas parcourue en entier, je n'oserais l'affirmer, cependant je doute que cette maçonnerie existe, et qu'elle ait servi, comme on veut le faire croire, de communication avec une villa de Tibère ou de Julie. La masse supérieure du rocher me semble trop considérable pour avoir pu être percée. On a pu venir prendre des bains dans cette voûte enchantée; mais en admettant même des restes de fabrique, nul doute que cette grotte ne soit l'ouvrage de la nature. Sa situation, à la base d'une énorme roche perpendiculaire, et la petitesse de son entrée, avaient, par la difficulté des abords, empêché qu'on y pénétrât; ou plutôt son existence était soupçonnée; mais une superstition populaire, qui la peuplait d'esprits, en écartait les curieux.

Je m'amusai à laisser tomber dans cette eau quelques cailloux que je trouvai par hasard dans le bateau; ils descendaient très-lentement. Mon œil en les suivant les voyait environnés d'un reflet argenté; ils mettaient quinze secondes à peu près pour atteindre le fond, où je les distinguais encore parfaitement.

Ce n'est pas sans une espèce de danger que l'on visite cette grotte, car si, dans le moment où l'on y est, un vent d'ouest venait à s'élever subitement, on risquerait d'y demeurer prisonnier tout le temps qu'il soufflerait.

Je ne dois pas oublier une espèce d'écho qui dénature la voix au point de ne pas reconnaître celle de la personne qui vous parle.

MASSA, AMALFI, SALERNE, PESTUM, EBOLI, LA CAVA, ETC.

Je partis de Capri à dix heures du matin, et me voilà une autre fois en mer. La vie d'un voyageur est aventureuse; laisser le bien-être pour des privations, un bon dîner pour un mauvais, telles sont les chances que court un homme voué à une vie nomade, tout cela pour aller chercher des notions nouvelles et revenir en faire part à des personnes qui n'y attachent souvent que peu d'importance.

Je devais débuter par *Massa*, située sur la pointe de la Campanella, autrefois promontoire de Minerve.

Massa était déjà célèbre dans les anciens âges; alors, comme aujourd'hui, elle donnait son nom au pays qui touche au Promontoire. Des écrivains nous disent que deux femmes portèrent le sceptre et régnèrent sur cette portion du continent, et sur la ville, où du temps d'Ulysse il existait une académie renommée pour l'éloquence et les sciences qu'on y enseignait, en même temps que pour la corruption des mœurs des académiciens. Delà la fable des syrènes célèbres par la douceur de leur voix, qui perdaient l'imprudent assez faible pour s'en laisser charmer.

Vue de la mer, Massa offre une jolie perspective. Délicieusement située au milieu de champs de vignes et d'oliviers, sur le versant d'une colline, pas assez haute pour laisser apercevoir les îles des Syrènes, et au pied de laquelle viennent se briser les vagues de la baie de Naples, je n'y retrouvai que les vestiges d'un aquéduc parmi d'autres débris. Dans la ville, je visitai la cathédrale qui possède une petite Sainte Famille que l'on me dit être de Raphaël, un palais épiscopal attenant à la cathédrale et une jolie église près de la Marine. Les habitans me vantèrent la fête de cette église le 15 août, la foire qui dure toute la journée, la musique que l'on y entend, enfin les feux d'artifice qui la terminent. C'est une occasion saisie par le beau sexe des environs pour venir faire assaut de luxe et de coquetterie; je reconnus dans cette fête les *feriæ sativæ* des Latins, empruntées elles-mêmes aux Grecs, et j'en conclus que de tout temps les mêmes cérémonies ont eu lieu. Les noms seuls ont changé.

A Massa je trouvai un jeune Anglais établi depuis plusieurs jours; je fus lié avec lui en moins d'un quart d'heure. En pays étranger, on a besoin de se rapprocher, et l'on n'a pas de temps à perdre en cérémonial: il avait eu le temps de recueillir toutes sortes de notions intéressantes. Je lui proposai de m'accompagner à Pestum, ce qu'il accepta d'autant plus volontiers, qu'il était au terme de ses explorations dans ces contrées.

Me voilà donc un compagnon, car je ne connais rien de plus triste que de voyager seul sans avoir à qui communiquer ses sensations.

La mer calme favorisait notre dessein de côtoyer le rivage; un jour de vent, nous eussions éprouvé de graves difficultés, à cause de l'oscillation de la mer, toujours agitée à cette pointe, par l'action et la réaction des eaux des deux golfes.

Le premier lieu que nous visitâmes est la Marina de' Cantoni; puis vient une petite île voisine du rivage, qui paraît renfermer quelques corridors souterrains; mais elle est transformée

aujourd'hui en garenne, dont les avenues sont fermées par des portes. Les clefs en sont déposées à Massa. L'ayant tournée, nous entrâmes dans une petite anse, appelée Marina Nerano, nom qui lui vient d'un temple des néréïdes qu'on y voyait autrefois. C'est aujourd'hui un havre de refuge pour les pêcheurs de Sant'Agata, qui alimentent les marchés de Naples. Sur le sable nous pûmes apercevoir les vestiges du temple qui paraît avoir été un édifice carré. Il aurait occupé tout l'espace en haut de l'anse, à en juger par les murs en pierre, ouvrage réticulaire que nous vîmes. Au centre est un ancien réservoir destiné apparemment à purifier l'eau. Une portion d'aquéduc et quelques voûtes sont encore debout. Un sentier étroit sur le bord d'un précipice, baigné par les vagues, conduit à une autre ruine, dont l'intérieur nous montra une église divisée en trois parties par deux rangs de colonnes; six sont en marbre parien, les deux autres en granit; elles supportent des arceaux sur lesquels sont peints, ainsi que sur les murs, des sujets de l'Écriture. Ces peintures datent de la renaissance; elles sont en bon état, si l'on considère que l'édifice est sans toiture; le chœur, à l'exception des endroits où le stuc est tombé, présente aussi des fresques assez bien conservées. Des pêcheurs nous dirent qu'elle avait été dédiée à saint Pierre. Cette église rappelle celles bâties du temps de Constantin. Les murs extérieurs sont construits avec des vases grossiers, sphériques, placés très-près les uns des autres, précisément, me dit William, comme ceux du cirque découvert à Rome, et reconnu, depuis peu, avoir été consacré au fils de Maxence : s'il est vrai que ce mode de construction date du temps de Maxence, cette église aurait probablement été bâtie peu de temps après cette période.

De petites chambres modernes ont été ajoutées dans la suite à l'édifice, et sur un des murs est une inscription.

Probablement ces peintures furent faites dans le quinzième siècle, en même temps que les chambres occupées par un pieux ermite qui donnait des secours aux marins en danger; on découvrit, il n'y a pas long-temps, sous le plancher de la sacristie, un nombre considérable de monnaies. Près de l'église était un cimetière qui s'est écroulé dans la mer.

Non loin de la Marina Nerano est le village de Torca, anciennement *Theorica*, nom qui dérive sans doute de la procession qu'on y faisait de toutes les divinités, pour se rendre dans un temple d'Apollon. Avant l'ère chrétienne, une procession partait tous les ans du Panthéon de Surrentum et se rendait aux temples de Minerve et d'Apollon pour y célébrer la fête du *Lectisternium*. Le canton de Massa était obligé de fournir les personnes qui l'accompagnaient et de leur donner des vivres et du vin. Aujourd'hui une procession va annuellement de l'église de San-Bacolo à Sorrento, aux églises qui ont remplacé les temples détruits, et les habitans de la moderne Massa sont obligés, comme autrefois, de fournir les personnes, les vivres et le vin. Ainsi les anciennes coutumes se retrouvent, et les images des divinités païennes ont fait place à celles vénérées de la Vierge et des saints.

De Torca à *Amalfi*, la côte n'avait rien d'intéressant; aussi ne nous y arrêtant pas, notre barque nous porta en vue de cette dernière ville où nous descendîmes.

Amalfi (Pl. 35) se dessine en amphithéâtre; sa côte escarpée, ses bois d'o-

[illegible], ses [illegible] les [illegible] si [illegible]

[illegible] que [illegible] la [illegible] Dé[illegible] l'épo[illegible]

[illegible] au [illegible] sa [illegible] en [illegible] que l'on [illegible] Flavio [illegible]

A[illegible] n'est [illegible] quelques [illegible] le meill[illegible] de [illegible] ses ma[illegible] l'on [illegible] le[illegible], ce qui, dans [illegible] très-pré[illegible] cette pa[illegible] aux [illegible] de [illegible]

[illegible] le [illegible] salé [illegible] sant [illegible] de la [illegible] stère, et deux [illegible] colo[illegible] de [illegible] rouge d'Orient [illegible] colonnes qui ornent le ma[illegible]-autel [illegible] également antiques. Sur le mur [illegible] glise, d[illegible] un endi[illegible] bas-relief [illegible] la [illegible] ment grecque, est fort belle : il [illegible] sente la Discorde so[illegible] femme assise dans un [illegible] des serpens, et chassant devant [illegible] destinés à Cérès ; [illegible] que traînent [illegible] et [illegible] ; un homme [illegible], sous les traits [illegible] Pluton, guide [illegible] On nous [illegible] descendre sous la [illegible] pour [illegible] un [illegible] [illegible] ment [illegible] à [illegible] de saint A[illegible]

Sur une hauteur auprès [illegible] est un [illegible] [illegible] haut, [illegible] est une an[illegible] église, qui ne [illegible] mar[illegible] qu'une colonne de [illegible] chapiteau [illegible]



Strutt del. Audot edit Strutt sc.

Amalfi



Strutt del. Audot edit Strutt sc.

Salerno. *Salerne.*

liviers et de myrtes, ses grottes, ses ruines, ses précipices et ses blanches maisons, autour desquelles se groupent des massifs d'orangers, ses cascades si belles après un jour de pluie, méritent l'éloge qu'en fait Bocace lorsqu'il la cite comme une des plus délicieuses contrées de l'Italie.

Autrefois république puissante du moyen-âge, célèbre par ses armes et par son commerce en Orient, qui rivalisait avec celui de Venise, Amalfi vante la plus haute antiquité, quoique les historiens ne la fassent pas remonter au delà du troisième siècle, en attribuant sa fondation aux familles romaines fuyant la persécution des Goths. Mais laissant à part les fables, dont tout peuple ne manque pas d'entourer son origine, citons les titres que ses habitans ont véritablement à la gloire. Déjà riches et puissans à l'époque des Croisades, ils aident de leurs armes et de leurs vaisseaux, qui couvraient les mers, les chrétiens qui volent à la conquête du saint sépulcre; en 1020, nous les voyons fonder cet ordre de religieux hospitaliers, devenu depuis l'ordre de Malte; saccagée en 1135, c'est dans leur ville que l'on retrouve les Pandectes de Justinien; enfin, en 1302, un Amalfitain, Flavio Gioja, invente la boussole.

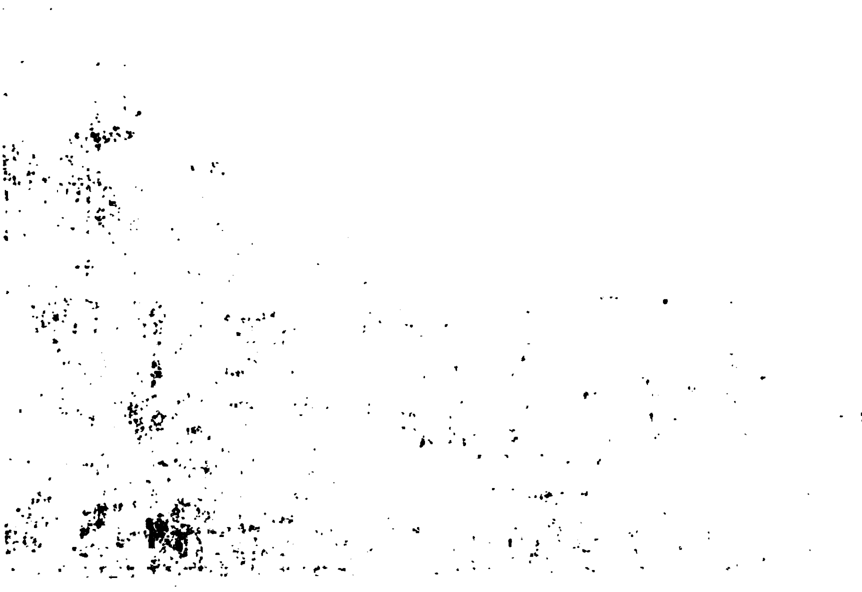
Son code maritime servit long-temps de règle aux autres nations, et encore aujourd'hui forme la base de la jurisprudence de mer.

Sa sagesse et sa puissance ne la préservèrent pas du joug. Elle fut conquise par Roger, duc de Calabre, dont elle avait excité la jalousie, et pillée deux fois par les Pisans. Ce fut cette seconde attaque qui compléta la ruine d'une ville peuplée de cinquante mille habitans, et surnommée la reine des mers.

Aujourd'hui sans splendeur, elle n'est citée que pour ses fabriques de macaroni, le meilleur du royaume, et ses papeteries. Son sol ne produit pas de quoi l'alimenter, et pour fournir ses marchés l'on doit recourir à Salerne; ce qui, dans les temps de bourrasque, rend très-précaires ses approvisionnemens, car la route par terre est impraticable aux voitures. Entre ses deux cascades est une fonderie où se travaille le fer qu'on tire de l'île d'Elbe.

La porte de la mer paraît être fort ancienne; la cathédrale, grand et bel édifice qui renferme les reliques de saint André, s'élève fièrement sur les ruines d'un ancien temple païen. Nous vîmes un vase antique de porphyre servant de baptistère, et deux belles colonnes de granit rouge d'Orient. Les colonnes qui ornent le maître-autel sont également antiques. Sur le mur de l'église, dans un endroit obscur, est un bas-relief dont la sculpture, évidemment grecque, est fort belle : il représente la Discorde sous les traits d'une femme assise dans un char traîné par des serpens, et chassant devant elle un groupe de figures, parmi lesquelles on distingue Cérès; ce char est précédé d'un autre que traînent des chevaux; un homme âgé, sous les traits de Pluton, guide celui-ci. On nous engagea à descendre sous la cathédrale pour voir un crypte, supposé avoir fait partie d'un temple païen, et orné de jolies peintures probablement appartenantes à l'école florentine, et une statue en bronze de saint André.

Sur une hauteur auprès de la ville est un ancien fort bâti par les Romains, d'où l'on jouit d'un point de vue admirable. Plus haut encore est une ancienne église, qui ne contient rien de remarquable qu'une colonne de marbre cipolin avec son chapiteau corinthien.



..., ses
... segment
... des ...

... saccagée en
... ville que l'on

Aujourd'hui ... n'est ... que ... braques de ... le meilleur ...

... marches l'on ... ce qui, dans ... très-p... ... aux ...

... servait de ... et deux belles colonnes de granit rouge d'Orient. Les colonnes qui ornent le maître-autel sont également antiques. Sur le mur de l'église, dans un endroit ... bas-relief dont la sculpture ... ment grecque, est fort belle : il représente la Discorde ... femme assise dans un ... des serpens, et chassant devant elle ... distingue Cérès; ... que traînent ... un homme ... sous les traits ... Pluton, guide ... On nous ... descendre sous ... à l'école florentine, ... en bronze de saint ...

Sur une hauteur ...

... plus haut encore est une ancienne église ...



Strutt del. Audot edit. Strutt sc.

Amalfi



Strutt del. Audot edit. Strutt sc.

Salerno. *Salerne.*

Le petit village d'*Atrani*, patrie de Masaniello, tout près d'Amalfi, offre un monument très-curieux, ce sont les bas-reliefs en bronze des portes de l'église de San Salvatore, avec l'inscription de l'année 1087, époque de la grandeur de la république d'Amalfi. Ces portes, commandées par Pantaléone Viaretta pour le rachat de son âme, sont aujourd'hui des plus anciennes parmi les nombreuses portes en bronze de l'Italie.

Nous avions vu à peu près tout ce que cette plage offre d'intéressant; nos marins nous conseillèrent de profiter du reste du jour pour nous rendre à *Salerne*, d'autant qu'il était à craindre que le lendemain la journée ne fût pas aussi belle. Appréciant le conseil, nous regagnâmes notre barque.

Salerne est au fond du golfe de ce nom. La ville est bâtie, partie dans la plaine et partie sur la montagne, d'où s'exhalent quelques vapeurs sulfureuses, qui, jointes à celles des rizières, la rendent très-malsaine en été. Dans cette saison, les habitans un peu aisés se réfugient à Vietri, petite ville peu distante, où l'air est excellent (Pl. 35).

Les Romains s'emparèrent de Salerne, dans l'origine château fortifié des Picentins, et en firent un rempart contre ses premiers maîtres. Tite-Live nous apprend qu'elle devint colonie romaine, sept ans après la seconde guerre punique. Elle ne tarda guères à devenir florissante; cependant nous ne la voyons pas figurer dans l'histoire de cette république. En 1005, quarante chevaliers normands la sauvèrent du pillage et de la destruction dont elle était menacée par les Sarrasins qui l'assiégeaient, et finirent par s'en emparer.

Elle a un quai superbe et six églises, non compris sa cathédrale consacrée à San Matteo, et devenue presque un musée par la multitude de colonnes et de bas-reliefs enlevés aux temples de Pestum par Robert Guiscar, son fondateur. Grégoire VII, fugitif, y est enterré, ainsi qu'un cardinal Caraffa, sur le tombeau duquel est un bas-relief antique et une inscription. En antiquités, elle renferme six colonnes cachées dans l'écurie de l'archevêché, et en édifices modernes, un lycée destiné à l'étude des sciences exactes; un *orfanotrofio*, ou maison pour les orphelins; un théâtre et l'intendance. Ces bâtimens sont assez beaux.

Deux fois par an, en mars et en septembre, on tient à Salerne une foire considérable, où se rendent les marchands de tous les points du royaume.

L'école de médecine de Salerne avait acquis, sous les derniers princes lombards, une réputation brillante, grâce aux Arabes qui s'y réfugièrent en foule, et y apportèrent leurs sciences et leurs connaissances profondes de cet art, dans lequel ils excellaient. En 1100, les professeurs de cette école publièrent leur célèbre ouvrage en vers latins, qui depuis a été traduit dans toutes les langues.

Nous avions passé une journée entière à Salerne; le lendemain, à la pointe du jour, nos marins viennent nous réveiller; de nouveau sur notre barque nous coupons la tangente du golfe. Après avoir doublé la pointe, nous sommes en vue de *Pestum*, terme de notre voyage, la barque s'approche de la côte, deux marins nous chargent sur leurs épaules, entrent dans l'eau jusqu'à mi-cuisse, et nous déposent sur la grève. Après ce singulier débarquement, ils nous renouvellent la recommandation de ne pas coucher à Pestum, ni même d'y attendre la chute du jour, à cause du mauvais air, tellement

pernicieux, qu'il est impossible d'y venir dans les mois de juillet, août et septembre. Nous les remercions de leur obligeant avertissement, et, prenant congé, nous nous enfonçons dans les ruines de cette ancienne *Possidonia*, pour voir des temples que déjà Auguste visitait comme des antiquités (Pl. 36).

Nous foulons un sol jadis célèbre par sa fraîcheur et sa fertilité : ce sol est aujourd'hui une plaine marécageuse et brûlante, un désert sauvage et aride. Des troncs d'arbres pétrifiés, des débris de colonnes et de frises, à demi rongées par le temps, des eaux croupissantes et infectes; pas un arbre, pas une plante, une fleur, un brin d'herbe, partout la ronce et l'épine remplacent les bouquets de roses, et l'eau croupit sur le lit du ruisseau; tel est le site où s'élèvent de nos jours les murs abandonnés de la ville de Neptune, l'antique et superbe Pestum, où les vainqueurs du monde, oubliant leur ambition et leurs soins, venaient parfois suspendre aux branches du rosier et du myrte un glaive fatal aux vaincus.

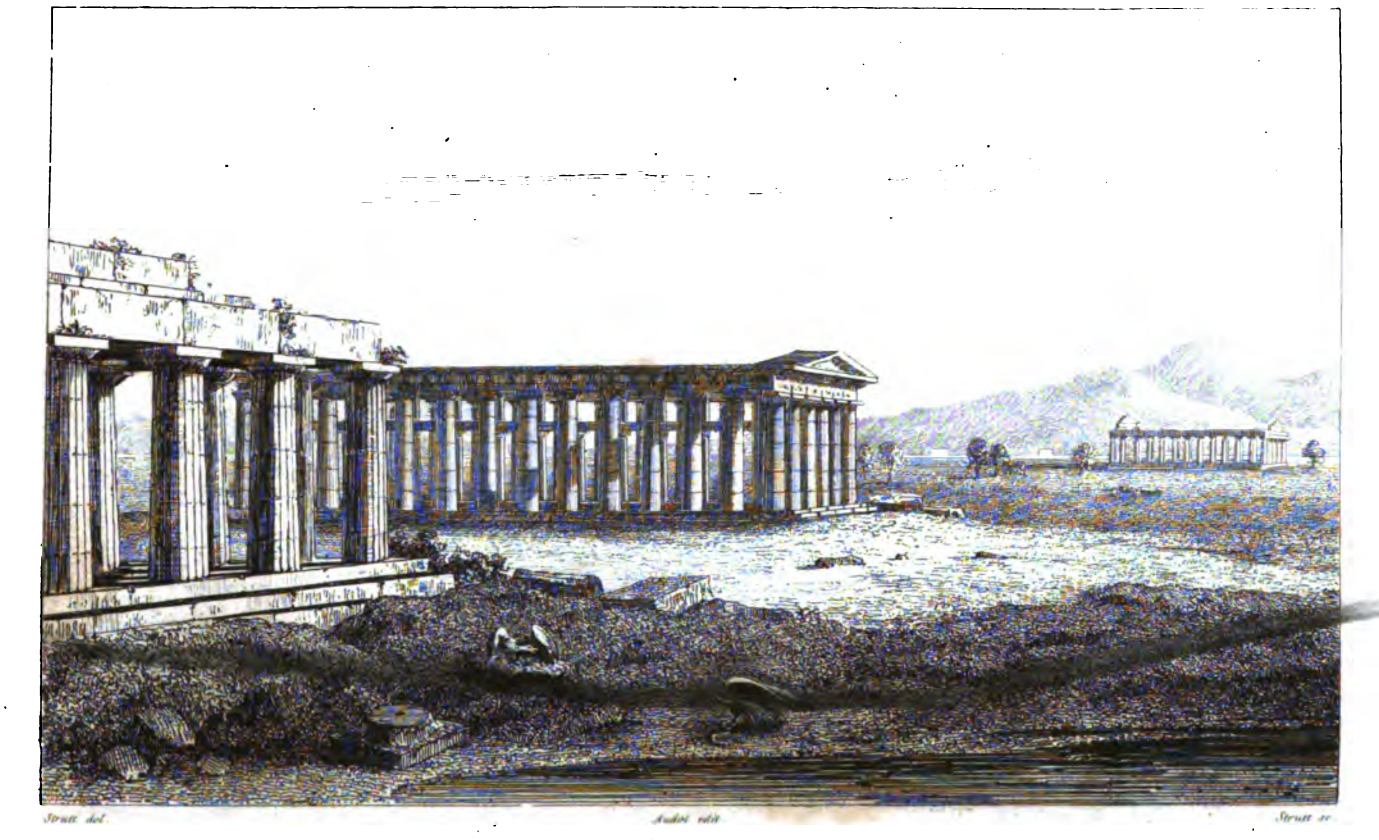
Qui pourrait nier l'impression qu'on éprouve à la vue de ce site où s'élèvent les temples de Pestum? de ces temples qui, intacts et solides, ont traversé les siècles, et semblent dire à celui qui les considère : « Œuvres des plus anciens peuples de la terre, trois mille ans ont passé devant nous; des générations se sont succédé et ont disparu comme des ombres; Osques, Étrusques, Romains, tour à tour ont foulé ces portiques, et nous, toujours debout, nous bravons les siècles! »

La fondation très-reculée de Pestum, autrefois Possidonia, remonte aux anciens Sybarites qui, abordant sur cette plage, y fondèrent une ville, chassèrent de leurs montagnes les habitans primitifs et s'établirent à leur place; mais à leur tour ils furent dépossédés par les Lucaniens, et ceux-ci par les Romains, l'an 479. Ce fut sous ces derniers que le nom latin de Pestum fut substitué au nom grec de Possidonia, qui indiquait sa consécration à Neptune. Pestum, faisant partie de l'empire d'occident, fut détruite par les Sarrasins vers la fin du neuvième siècle.

Quels avaient été ces habitans primitifs expulsés par les Sybarites? Ici il nous faut avoir recours à Strabon et à Hérodote, qui nous apprennent que Sybaris fut fondée l'an 720 avant J.-C., et Velia, colonie Phocéenne, l'an 540, d'après l'avis des habitans de Possidonia. Possidonia fut donc fondée dans l'intervalle. A ce sujet, Hérodote rapporte qu'une grande famine ayant eu lieu sous le règne d'Atys en Lydie, royaume puissant de l'Asie mineure, les Lydiens résolurent de se diviser en deux partis, sous le commandement des deux fils d'Atys, Lydus et Tyrhenus, puis de tirer au sort. L'un devait émigrer, l'autre rester dans le pays. Tyrhenus fut désigné par le sort comme devant s'éloigner. En conséquence il fit équiper une flotte à Smyrne, et se mit à la recherche d'un royaume. Les Pélasges qui habitaient les îles de Lemnos et d'Imbros se joignirent à lui, et après avoir erré longtemps et visité diverses contrées, il se fixa sur les côtes de l'Ombrie, où ses compagnons prirent le nom de Tyrhéniens.

Les Lydiens avaient conservé beaucoup des mœurs des Chaldéens et des Cananéens, et comme nous voyons souvent ces trois peuples unis, il est probable qu'un grand nombre d'aventuriers des deux derniers accompagnèrent Tyrhenus dans son expédition en Europe, et que ce prince visita la

36.



Strutt del. Audot édit. Strutt sc.

Pesto. *Pestum*

Sicile et la Lucanie; peut-être même les anciens habitans de Possidonia furent-ils dans l'origine Chaldéens et Cananéens : car les proportions du temple de Neptune à Pestum ne correspondent point à celles d'un ancien temple grec, mais portent tous les caractères d'une architecture asiatique. Ce temple ne pourrait-il pas avoir été élevé par les Lydiens, puis embelli et décoré à l'extérieur par les Sybarites qui le consacrèrent à Neptune?

Au premier coup d'œil, William me fit remarquer une différence dans le style de ces antiquités. Cette différence provient des adjonctions et des embellissemens faits par les Sybarites aux temples, aux salles de bains et autres édifices qu'ils trouvèrent à Possidonia. Les Romains, en leur succédant, y introduisirent leur architecture.

Les murs de la ville, construits de larges pierres, lisses et oblongues, placées les unes sur les autres, et fort bien jointes, quoique sans ciment, donnent une idée des constructions cyclopéennes. Ils forment un parallélogramme de deux milles et demi de tour. Leur hauteur aurait été de quarante-six pieds, leur épaisseur de dixhuit. Ils étaient fortifiés par huit tours fort basses, présentant un intérieur carré de vingt-deux pieds, et des embrasures de vingt-deux pouces. Elles sont d'une construction plus moderne que les murs; plusieurs des pierres qui les composent ont jusques à quatre pieds et demi de long.

Un débris de ces murs est encore debout à côté de la porte de la Syrène.

Pestum avait quatre portes placées en angle droit, celle de l'est seule reste sur pied. Elle consiste en un arc de quarante-six pieds de haut et construit en pierres massives. Sur la clef de voûte on voyait deux bas-reliefs, représentant, l'un une Syrène cueillant une rose, et l'autre un Dauphin. Le temps a effacé ces emblèmes. A trente ou quarante pieds de distance, on trouve les vestiges d'un mur et d'une porte intérieure, et dans l'espace compris entre les deux, sont des ruines nommées quartiers des soldats. Ici l'on retrouve les traces du pavé de la ville, semblable à celui de la voie Domitienne, à Pompeï, et celles d'un aqueduc. En dehors de la porte nord sont les tombeaux, dont plusieurs paraissent avoir été construits en stuc, et ornés de peintures. Des armures, des vases d'une rare beauté, et des inscriptions grecques, y ont été trouvés.

Temple de Neptune. Toutes les villes maritimes avaient nécessairement un temple dédié à ce dieu. Celui-ci, le plus majestueux et probablement le plus ancien, non-seulement de Pestum, mais de l'Europe entière, est construit d'incrustations provenant du sédiment pétrifié du *Silaro*. Car, ainsi que la pierre de Tivoli, celle-ci est composée de bois et d'autres substances pétrifiées, et, quoique aussi dure que le granit, elle a de petites cavités qui la font ressembler au liége. Trois grandes marches séparent la plate-forme du sol, et régnant tout autour du temple, forment la base générale de l'édifice construit en rectangle. Sa longueur extérieure est de cent quatre-vingt-douze pieds. Il a deux façades ornées chacune d'un fronton supporté par six énormes colonnes doriques cannelées. Il a également deux vestibules supportés par deux pilastres, entre lesquels se trouvent deux colonnes. Chaque vestibule a un escalier. Aux parties latérales du temple sont douze colonnes, au-dessus desquelles court une architrave sans saillie, et une frise dorique. Ces trente-six colonnes extérieures,

composées généralement de six, et quelquefois de sept pierres, ont un chapiteau de vingt-cinq pouces et demi de haut; le diamètre de leur base est d'environ six pieds et demi.

Le sanctuaire, d'environ quatre-vingt-cinq pieds de long, et de quarante de large, est élevé de trois pieds sur le sol du portique intérieur, il est enclos par quatre murs très-bas, et orné de quatorze colonnes sur un double rang. Leur diamètre à la base est de quatre pieds et demi, leur hauteur, sans le chapiteau, de seize pieds; et l'entrecolonnement de sept pieds et demi. Ces colonnes supportent une immense architrave, au-dessus de laquelle est posé un second rang de colonnes plus petites de dix pieds de haut, probablement destinées à soutenir la toiture du portique. Cinq de ces colonnes subsistent encore, deux d'un côté et trois de l'autre. Ce sanctuaire est pavé en larges pierres carrées. On voit encore la place de l'autel principal, et de ceux sur lesquels on égorgeait les victimes; tous faisaient face à l'Orient. Nous ramassâmes quelques fragmens de la mosaïqe, vert de mer et bleu foncé, qui pécorait les vestibules. « Remarquez, me dit sir William, que ce pavé remonte à la plus haute antiquité; Homère en fait mention dans la description du palais d'Alcinoüs, et les temples des Syrènes bâtis par Ulysse, que nous verrons sur la plage de Sorrento, étaient ornés de ces mêmes pierres dont nous retrouvons ici des fragmens. »

Le temple entier semble avoir été recouvert d'un léger enduit. Une des pierres employées à bâtir cette masse étonnante, que j'ai voulu mesurer, a d'un côté treize pieds, et de l'autre quatre. Son épaisseur est de deux pieds.

La Basilique, ainsi appelée, parce qu'on ignore sa destination primitive, a une longueur de cent soixante-cinq pieds sur soixante-et-onze de largeur. Elle s'élève sur une plate-forme quadrilatérale et renferme quelques autels et un sanctuaire. Elle a deux façades, toutes deux ornées de neuf colonnes cannelées d'ordre dorique, sans base, et appuyées sur la troisième marche de la plate-forme; les côtés présentent seize colonnes au diamètre de quatre pieds et demi à la base, et de dix-neuf pieds de hauteur, y compris le chapiteau.

Chaque façade a son vestibule, et l'intérieur de l'édifice est divisé en deux portions égales par un rang de colonnes qui s'étend d'une porte à l'autre; trois de ces colonnes sont debout, et ne ressemblent en rien à celles extérieures. Dans l'endroit où elles sont, le sol semble avoir été exhaussé, ce qui ferait supposer que c'était le lieu où se plaçaient les magistrats. Le portique, probablement affecté au peuple, mesure quatorze pieds sur quatorze et demi; une frise et une corniche doriques l'ornent à l'extérieur. L'architrave du péristyle subsiste entière.

Le troisième temple, qu'on suppose avoir été consacré à Cérès, quoique plus petit et beaucoup moins imposant que celui de Neptune, est d'un style infiniment plus élégant. Il est également élevé sur une plate-forme bordée par trois marches, nombre mystique qui se retroùve partout chez les anciens, et principalement chez tous les peuples d'Asie. Sa forme est encore un carré long de cent pieds sur quarante. Il présente deux façades, chacune de six colonnes doriques supportant un magnifique entablement et un fronton. Les côtés ont douze colonnes cannelées, supportant aussi un entable-

ment et reposant sans base sur la plate-forme. Leur diamètre à la base est de quatre pieds.

A l'entrée est un vestibule soutenu par six colonnes à base ronde et unie; quatre marches conduisent au sanctuaire, entouré de tous côtés par un mur très-bas; on y distingue encore la place des autels tournés à l'Orient, et quelques sarcophages romains. L'extérieur du temple est orné d'une frise dorique et d'une corniche, et son pavé était en mosaïque; tout indique que les premiers chrétiens l'avaient converti en église.

Toutes les colonnes de ces temples paraissent avoir été recouvertes en stuc; j'eus la curiosité d'en compter les cannelures, et je les trouvai toutes au nombre de vingt.

Le théâtre est entièrement détruit; mais les fragmens de griffons et les superbes bas-reliefs qu'on y a retrouvés, indiquent qu'il fut construit à une époque où la sculpture était arrivée au dernier degré de perfection.

J'en dirai autant de l'amphithéâtre, dont la forme est ovale, et de cent soixante pieds sur cent douze. Les gradins et quelques ouvertures de cavernes pour les bêtes féroces s'aperçoivent encore, mais avant peu il n'en restera pas vestige. Il était au centre de la ville, attenant au théâtre, et non loin du temple de Cérès.

A ces temples, connus depuis longtemps, une fouille due à l'inspiration a dernièrement ajouté la découverte d'un autre temple construit en marbre grossier, dans le centre même de la ville, entre les temples de Cérès et de Neptune, et qui, pour l'étendue, ne le cède en rien à ce dernier. Il a une façade de huit colonnes doriques sur seize latérales, d'un style qui semble annoncer une époque intermédiaire entre la naissance et la perfection de l'art. Ce qui lui donne de l'intérêt aux yeux des antiquaires, c'est qu'il était orné sur les quatre côtés de métopes avec des bas-reliefs.

Les sujets de ces métopes, malheureusement très-endommagées, sont le mythe des Argonautes, dont elles représentent les principaux traits. Sur l'une Jason est nu, derrière un large bouclier qui le cache presque entièrement; il semble prêt à porter un coup mortel au dragon; sur une autre est Castor ou Pollux, son cheval près de lui; une troisième offre Thétis, protectrice des Argonautes; une autre, Orphée, sa lyre en main, et Cérès ou une prétresse de cette déesse, portant sur sa tête le *calathes* ou corbeille sacrée; enfin sur une cinquième, on voit Phryxus et son bélier.

La plupart de ces métopes sont restées en place, leur masse ne permettant pas de les enlever.

Le style de ces sculptures annonce une époque peu postérieure à celui des métopes de Sélinonte, et s'accorde parfaitement avec l'âge présumé de l'architecture de ce temple.

Cette découverte a conduit à celle d'une colonnade et d'une rue conduisant à la porte ouest de la ville, mais on n'a encore pu en reconnaître que la direction.

Quoiqu'il y ait une mauvaise taverne à Pestum, nous dînâmes en voyageurs dans le temple de Cérès, avec les provisions dont nous nous étions munis à Salerne; et ce repas terminé, nous songeâmes à nous remettre en route pour nous conformer aux recommandations de nos amis. Il paraît que c'est au mauvais air, qui de tout temps a régné dans ces contrées, qu'il faut attribuer

le faible développement de cette ville; cependant les anciens savaient prendre des précautions pour en atténuer les effets, au moyen de leurs bois sacrés. Pestum était visitée par quelques riches Romains, et Virgile a chanté ses roses, qui fleurissaient deux fois l'an.

Nous avions six milles à faire pour nous rendre à Eboli, où nous comptions passer la nuit; et ces six milles il fallait les faire à pied dans un chemin, marécageux aux environs de Pestum, mais qui devient salubre en approchant d'Eboli, grâce aux nouvelles cultures dont ces contrées sont enrichies. Dans le Nord, les lieux marécageux et malsains sont annoncés par leur effrayant aspect; mais dans les contrées les plus funestes du Midi, la nature conserve une sérénité dont la douceur trompeuse fait illusion aux voyageurs.

Après avoir paisiblement franchi cette portion de la route, nous arrivâmes à *Eboli;* enfin nous sommes dans la ville, et en toute hâte nous nous dirigeons vers la *Locanda nobile*, que l'on nous dit avoir été autrefois un couvent de femmes.

Quiconque n'a pas voyagé dans la Calabre, ne peut se faire une idée des déceptions que l'on éprouve à chaque instant; qu'on n'aille pas se figurer et nos grandes routes et nos auberges françaises, où se trouve à peu près tout ce dont on peut avoir besoin. Ici, une auberge est une maison plus ou moins grande, plus ou moins bien située, suivant le pays, mais nullement disposée pour recevoir le voyageur. Celle où nous descendîmes était de ce genre : au premier étage, nous trouvâmes une grande salle à cheminée, mais dénuée de chaises que l'on avait remplacées par des bancs, la plupart occupés par des paysans au chapeau pointu, à la veste jetée sur l'épaule en guise de manteau, et dont la mine rébarbative n'avait rien de rassurant.

A une table au milieu de la salle était assis gravement le gros aubergiste, ayant devant lui le registre où chaque jour il inscrit les voyageurs condamnés à venir loger chez lui, et à manger sa détestable cuisine. Rien de comique comme l'air d'importance qu'il se donnait.

Sa femme, aussi grosse que lui, guères plus propre, allait et venait pour activer le service, criant plutôt qu'elle ne parlait, selon l'usage du pays; une servante aux jupons sales et gras, aux cheveux mal peignés et en désordre, l'accompagnait et portait les plats.

C'est dans cette salle commune que nous soupâmes; notre air étranger nous valut une fourchette et un verre, que nous eûmes le soin de nous faire donner en double : l'hôtesse eut l'attention de nous dire qu'elle avait elle-même préparé le repas. Après le souper, nous passâmes dans le grenier où l'on nous avait dressé deux lits, ou, pour mieux dire, deux grabats.

De notre fenêtre notre vue planait sur le paysage; en face nous avions une vigne grimpant sur un magnifique oranger couvert de fruits et de fleurs, qui répandait dans notre réduit une odeur délicieuse.

Eboli, l'antique *Eburi*, est sur un coteau et domine une vaste plaine, entre le Silaro, fameux pour la propriété de ses eaux pétrifiantes, et le Battipaglia, l'ancien *Tuscianus*. Quoique dans un terrain fertile, Eboli n'a jamais pu prospérer, à cause des dissensions qui s'élevèrent entre la commune et ses barons, vers le commencement du XVIe. siècle, et se termi-

nèrent en faveur des derniers. La commune obtint à peine la permission de planter des vignes et des oliviers à un mille autour de ses murs, et fut condamnée à laisser le reste de son terrain en friche.

En soupant, nous fîmes nos accords avec un *calessaro*, notre commensal, qui devait nous conduire à Salerne; le lendemain, à cinq heures, il était à notre porte.

Jusques au Silaro, quelques fermes semées çà et là, rompent l'uniformité de la route. Nous passâmes devant trois superbes édifices doriques qui semblent appartenir encore à Pestum, quoique se rapprochant plus du style simple et nerveux de l'architecture indoue que du style efféminé des voluptueux sybarites.

L'eau dans cette contrée est excessivement malsaine, l'aquéduc, qui autrefois en fournissait une meilleure, étant détruit depuis long-temps. Nous suivons la route de *Picenza*, nommée par corruption Vicenza, autrefois *Picentia*, capitale du Picentin, sur la voie Appienne, que l'on retrouve à Éboli. A notre gauche est une maremme, d'où s'exhalent des vapeurs pestilentielles, et qui nourrit des troupeaux de buffles. Là était autrefois *Portus Alburnus*, et un temple dédié à Junon Argiva, attribué à Jason et à ses Argonautes. Strabon le place sur la rive gauche du Silarus; mais il serait difficile d'en retrouver l'exacte position, qu'il met à cinq stades de Pestum. Plutarque en fait mention, en disant qu'il fut pillé par des pirates.

Picenza, deux fois détruite par les Romains, mais deux fois rebâtie, aurait pu prospérer, par sa situation et son territoire fertile, sans la culture du riz introduite dans ces contrées dans le dixième siècle, qui en a rendu l'air mortel. Nous la traversons bien vite.

Nous sommes dans un beau et riche pays. Nous voyons à chaque pas des paysans bronzés, au profil grec, vêtus de pittoresques haillons, et qui chantent d'un ton guttural, l'escopette sur l'épaule. Les uns labourent, d'autres chassent; notre cocher chante ou fait la conversation avec eux. Il nous dit que rien n'est plus agréable que de parcourir cette route à l'époque où l'on bat le blé : cette opération a lieu en plein champ, au moyen d'une machine faite sur le modèle d'un char antique, et fixée sur une herse en bois, tirée par deux bœufs. Dans cette machine sont des enfans qui les guident et les font tourner autour de l'aire, construite d'un ciment dur et poli, entourée d'un mur très-bas, et jonchée de gerbes de blé. Cette herse, qui se promène sur les gerbes, et ces bœufs qui les piétinent, en détachent le grain; ordinairement deux ou trois de ces machines sont employées à la fois dans chaque aire. Ces travaux sont terminés par des danses et par des repas qui complètent la journée.

Homère nous décrit ces usages connus des Grecs.

Nous avions hâte d'arriver à *Nocera dei Pagani* : aussi, ne nous arrêtant à Salerne que le temps nécessaire pour rafraîchir nos chevaux, nous en repartîmes de suite; il nous fallait traverser l'ancienne Marcina, jadis ville des Picentins, aujourd'hui *La Cava*, petite ville dont les rues sont ornées de portiques semblables, quoique moins beaux, à ceux de la rue de Rivoli. Cette manière de bâtir ôte beaucoup de l'aspect vivant d'un pays, en dérobant à la vue le peuple qui circule. La Cava est très-peuplée. Nous avions remarqué, à peu de distance de la ville,

une construction ressemblant à un aquéduc, et une villa au milieu de jardins qui paraissent suspendus. Ce pays peut être comparé à une vallée suisse avec des oliviers, la mer et le soleil de Naples.

Notre guide nous parla de la grotte de Dunega et du monastère de la Trinité, que nous ne devions pas oublier, et où il aurait le plaisir de conduire nos *excellences*. Il avait dans le couvent même « *un suo compare* », et nous y serions reçus d'une manière proportionnée à notre mérite, «*secondo i nostri meriti* ». Nous ne pouvions refuser une offre aussi obligeante.

A la porte du couvent était un religieux qui nous accueillit avec cette hospitalité prescrite par la religion : le calessaro s'informa de *Fra Tommaso;* on l'appela, et la reconnaissance faite, nous fûmes annoncés comme deux étrangers de distinction, voyageant pour notre plaisir et notre instruction. Cette recommandation fit son effet : Fra Tommaso mit ses soins à nous bien recevoir, nous fit parcourir divers grands corridors où sont les cellules des religieux, et nous introduisit dans la bibliothéque du couvent, qui possède une grande quantité d'anciens manuscrits : les Chartes des rois lombards en faveur de la maison, et datées depuis 840 jusqu'en 1077; une Bible en parchemin, du huitième siècle, in-4°., très-bien conservée, écrite en encre de diverses couleurs, et enrichie de plusieurs figures, dont quelques-unes nous étonnèrent par leurs nudités; une autre Bible, remarquable par l'élégance des caractères, la blancheur du vélin et la fraîcheur des miniatures, mais qui n'est que du treizième siècle, et le *Codex Longobardorum* de l'année 1004, un des plus précieux manuscrits de la bibliothéque. Nous descendîmes à l'église, dont la façade est d'une médiocre architecture. Fra Tommaso nous dit qu'elle renfermait les cendres de trois personnages illustres, mais très-grands pécheurs, dont deux avaient expié une portion de leurs péchés dans ce monastère même; nous demandâmes leurs noms : il ne les connaissait pas, mais ils avaient été tous trois des antipapes.

Pendant qu'il nous occupait ainsi, Fra Tommaso avait pensé à nous : au sortir de l'église, nous trouvâmes un dîner monastique, abondant, proprement servi, mais sans recherche. Nous y fîmes honneur avec d'autant plus de reconnaissance que nous étions à jeun. On nous servit encore du café et des glaces. Ce fortifiant nous permit de nous remettre peu après en route, en remerciant de leur gracieux accueil ces pieux cénobites fort révérés dans la contrée. Le calessaro ne manqua pas de nous demander comment nous avions été traités : sur notre réponse, il nous dit qu'il en avait été ainsi toutes les fois qu'il avait conduit de nobles seigneurs dans le couvent, et qu'il les avait recommandés à son compère Fra Tommaso. Il nous raconta ensuite l'histoire de ce moine, qu'un désespoir d'amour avait conduit au couvent; elle peint les mœurs de la Calabre.

Sur le point d'épouser une jeune et jolie fille, dont il était aimé, les préparatifs faits, les joyaux achetés, un rival dédaigné l'avait assassinée; jamais pourtant elle ne l'avait encouragé, et la veille même, elle avait fait avec lui une espèce de pacte d'amitié, auquel il avait souscrit. Le jour des noces, parée de ses plus beaux habits, la jeune fille, suivie d'un grand nombre de parens et d'amis, accompagnait à l'autel celui qu'elle aimait. La cérémonie commen-

cée, au moment où lé oui solennel allait sortir de sa bouche, un coup de mousquet l'étendit raide morte au milieu du sanctuaire. « Dieu le voulait, dit l'assassin, et moi je ne le voulais pas. » Ces mots prononcés, il s'enfuit dans les montagnes sans trouver le moindre obstacle à sa fuite, tant cette action atroce avait consterné les assistans. Le maheureux Tommaso, en proie au désespoir le plus violent, chercha vainement à tirer une vengeance éclatante, il poursuivit l'assassin, le guêta fort long-temps sans quitter son fusil. Enfin Dieu réprima ce mouvement de colère et l'appela à lui. Il vint alors dans ce couvent chercher des consolations au pied des autels. Ne pouvant bannir intérieurement de son âme le souvenir de ses malheurs, il écrivit sur la porte de sa cellule :

Qui me conduxit amor.

« Ici me conduisit l'amour. »

laissant à ceux qui liraient cette pathétique inscription le soin d'interpréter à leur gré si cet amour était pour la créature ou le créateur.

Il n'est pas rare d'entendre de pareilles histoires en Italie, où l'amour joue un si grand rôle.

De La Cava à Nocera dei Pagani, la route n'est qu'une suite de jardins délicieux. Nos yeux ne se rassasiaient pas : quelle nature! quel luxe! quelle profusion! A peine avions-nous admiré un point de vue, qu'un plus beau se présentait; nos exclamations se succédaient, c'était à n'en plus finir. Le calessaro était ravi. *Che bel paese, signori, mirate,* « quel beau pays, seigneurs, admirez » ; et il avait raison : il est difficile d'en trouver un semblable.

Nous entrâmes à *Nocera;* il faisait encore assez jour pour ce que nous avions à voir, car, à l'exception de l'église de Sainte-Marie-Majeure, la ville n'offre rien de remarquable; cette église est même hors des murs. Laissant, avant que d'y arriver, la grande route à gauche, on s'y rend en franchissant une faible distance, nous nous y trouvâmes à l'heure de l'angélus; elle était remplie de monde. Sa forme est orbiculaire; elle paraît avoir été bâtie avec d'anciens matériaux, du temps de Constantin. Sa voûte est supportée par une double rangée de trente colonnes corinthiennes disposées en cercle et d'un marbre superbe; mais leurs fûts de différentes hauteurs indiquent qu'elles n'ont pas toutes appartenu au même édifice. Dans le centre de l'église est une ancienne fontaine pour le baptême par immersion des adultes, ressemblant assez au baptistère de Pise, et entourée d'une balustrade couronnée par des colonnes très-inférieures en beauté à celles qui supportent la voûte. Aux deux côtés de la tribune sont deux colonnes en marbre de Paros, surmontées de leur corniche. La partie inférieure en est lisse, et le haut cannelé. La forme de l'édifice indique aux antiquaires qu'il a été construit sur les fondations d'un temple consacré à toutes les divinités. Ils tirent cette induction d'une petite colonne de marbre blanc qui l'explique par une inscription moitié grecque, moitié latine.

Quant à la ville de Nocera, anciennement *Nuceria Alfaterna*, elle est assez insignifiante et assez laide. On la suppose fondée par les Pélasges Sarrastes, qui, dans les temps reculés, vivaient sur les bords du Sarno; saccagée et incendiée par Annibal, après son échec devant Nola, nous lisons

dans Tacite qu'elle fut rebâtie et colonisée par Néron. Antonin le Pieux en fait mention dans son itinéraire, et la désigne comme une station sur la voie Appienne. Quant à son nom actuel *dei Pagani*, des Païens, il lui vient de la transplantation des Sarrasins, qui, chassés de la Sicile vers le treizième siècle, eurent la permission d'y former leur établissement.

Notre pacte avec le calessaro était fini, nous avions été si contens de lui, que nous lui demandâmes s'il voulait continuer. « Eccellenza, si. » Alors nous nous dirigeâmes vers Castellamare.

CASTELLAMARE, STABIA, SORRENTO.

De Nocera à Castellamare la route est jolie, au pied d'une chaîne de montagnes d'environ huit milles (Pl. 37). Cette dernière ville, voisine de l'antique Stabia, s'étend dans une plaine fertile; elle a un très-beau quai construit sous Murat. Charles Ier. d'Anjou la fit entourer de murailles, et la fortifia de deux châteaux; elle doit son port et son môle à Charles III de Bourbon, et possède un chantier où l'on construit les vaisseaux de la marine royale.

Hors de la ville sont trois sources d'eaux minérales acidulées, dont l'efficacité est généralement reconnue, et qui font de Castellamare le rendez-vous, pendant l'été, de toute la bonne société de Naples, qui y vient jouir d'un air plus frais; les hautes montagnes dont elle est environnée la rendent un séjour de délices. Ces montagnes sont couvertes d'une forêt de châtaigniers et d'autres arbres, et ornées de maisons de campagne et de jardins. Le roi aussi y possède un casin appelé *Qui si Sana*, « ici l'on guérit », ainsi nommé par la reine Marie-Caroline, femme de Ferdinand Ier. Atteinte d'une maladie que les médecins jugèrent incurable, elle désira quitter Naples, et aller dans ce site, qui lui plaisait, passer le peu de jours qui lui restaient encore à vivre; l'air de cette montagne lui rendit la santé; elle voulut que le château qu'elle avait habité, s'appelât Qui si Sana, nom qui lui est resté depuis.

Tout près de là est le village de *Gragnano*, que les buveurs d'eaux minérales prennent souvent pour but de charmantes promenades que l'on fait à ânes, et qui sont ordinairement fort gaies. Le vin de Gragnano jouit d'une grande réputation. Les pâturages de ces montagnes furent si renommés, qu'ils leur valurent le nom de *Lactarii* « abondans en laitage. » Derrière, et plus élevé qu'eux, est le monte Sant' Angelo avec sa couronne de neige et élevé de 800 toises au-dessus du niveau de la mer.

On retrouve au bas de la montagne les traces de Stabia, dont les excavations ont été malheureusement interrompues; Stabia et ses villas occupant un espace fort étendu, l'on y aurait sans doute trouvé beaucoup de choses. Les objets que l'on a retirés des fouilles ont été transportés au musée de Naples. Ils consistaient en peintures, en mor-



[illegible] leur établissement.

Notre pacte avec le calessaro [illegible] ait, nous avons été si contens de [illegible] que nous lui demandâmes s'il [illegible]

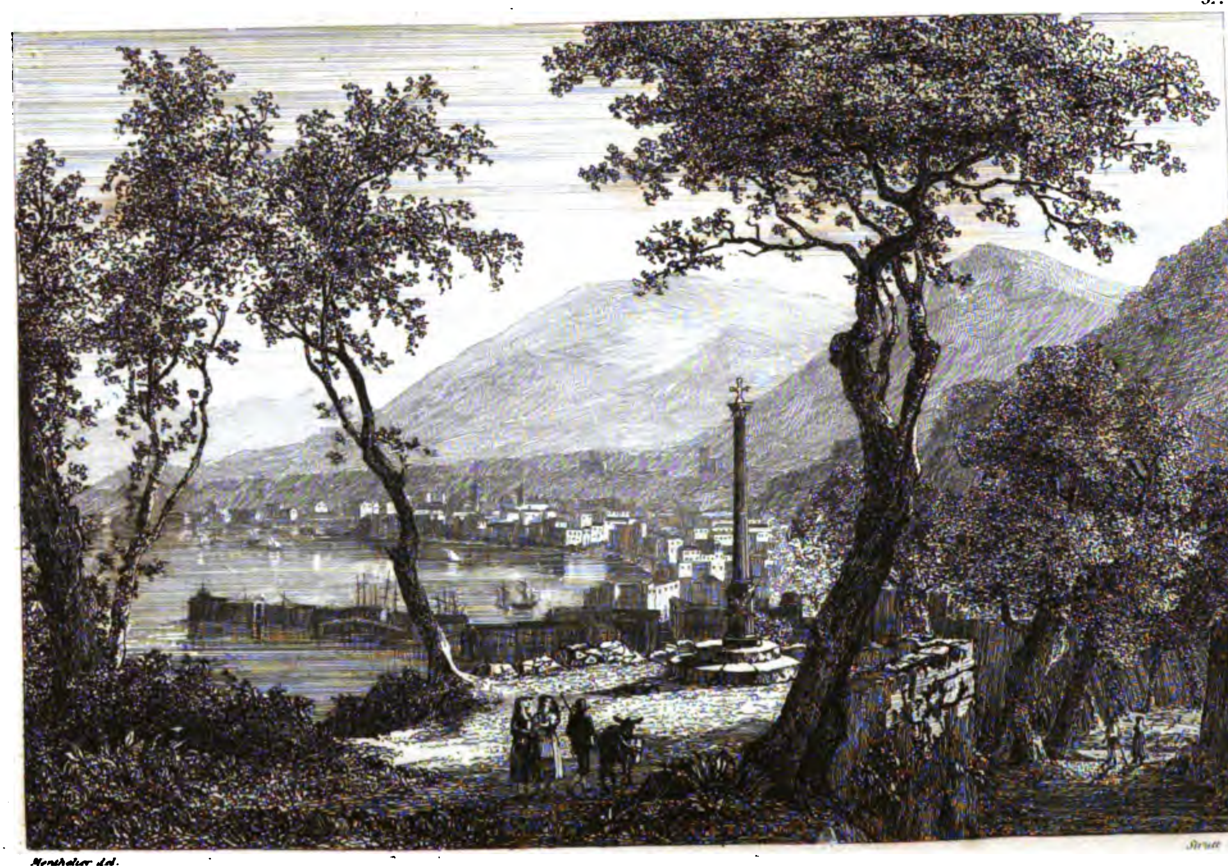
[illegible]

[illegible] montagne lui rendit la santé, elle v[illegible] que le château [illegible] elle avait [illegible] appelait Qui si Sana, [illegible]

Tout près [illegible] ment souvent pour les [illegible] de [illegible] antes promenades que l'on fait [illegible] et qui sont ordinairement [illegible] Le [illegible] de Gragnano jouit d'une [illegible] réputation [illegible] furent [illegible] nommés [illegible] nom de *Lactarii* [illegible] Pierrière [illegible] plus [illegible] le monte Sant'An[illegible] couronné de neige [illegible] au-dessus du niveau de [illegible]

[illegible] ouve au bas [illegible] de Stabia, dont les [illegible] ont été malheureusement [illegible] Stabia et ses villas [illegible] l'on [illegible] beaucoup de [illegible] que l'on a retirés [illegible] transportés au musée de Naples. Ils consistaient en peintures, en m[illegible]

37.



Meinhaltser del. Strutt sc.

Castellamare.

ceaux de sculpture, en un grand nombre de papyrus, et en quelques squelettes, d'imprudens sans doute, car les habitans de Stabia durent avoir le temps de s'enfuir et de se dérober aux cendres qui ensevelirent leur ville.

Vainement chercherait-on dans l'histoire une ville plus constamment malheureuse. Fondée par les Étrusques et les Volsques, tombée au pouvoir des Pélasges, des Samnites et des Romains, aux trois quarts détruite par Sylla, enfin engloutie tout entière sous les torrens de cendres qui couvrirent Pompeï, le gouvernement ne l'a un moment rendue au monde que pour la replonger aussitôt dans le néant.

C'est dans la villa de Pomponianus à Stabia que Pline l'ancien trouva la mort.

Je vis à Castellamare le piédestal d'une croix, qui était un ancien autel de Diane, et tout ce qui restait du temple auquel il avait appartenu.

Nous devions nous rendre à Sorrento, afin d'explorer dans ce voyage tout ce qui se rapportait à cette côte; nous voilà de nouveau dans une barque; on nous montra d'abord *Vico*, qui s'aperçoit de loin; Vico Equense, anciennement *Vicus Æquanus*, petite ville, insignifiante alors comme aujourd'hui, bâtie sur un rocher élevé, formé de masses énormes plus pittoresques et plus imposantes les unes que les autres. Tantôt leurs sommets avancés en voûte menacent d'anéantir la faible barque qui se hasarde à naviguer sous leur ombre, tantôt leurs flancs entr'ouverts laissent apercevoir des grottes profondes; quelquefois on entend le bruit retentissant de pierres qui roulent du haut de la montagne dont elles se détachent, et qui, en tombant dans la mer, font écumer les vagues qu'elles refoulent.

N.

Pendant que je considérais ce littoral et ses anfractuosités, la barque avançait si près du rivage, qu'un moment j'eus la crainte de la voir se briser contre les récifs qui les bordent; ma première idée fut que le pilote dormait; me tournant brusquement pour le réveiller, je l'aperçois ouvrant de grands yeux qui semblent me dire : « N'ayez pas peur, je connais mon » métier. » Je regarde la figure de William, sur laquelle je ne lis pas la moindre frayeur : reprenant alors mon rôle d'observateur, je remarquai des cavernes affreuses, véritables repaires de pirates. La barque s'y dirigeait. Nous arrivâmes sous un énorme rocher, dont la tête élevée nous cachait les rayons du soleil. Je ne savais que penser de cette manœuvre : tout à coup nous entrons sous une voûte basse, et aussi silencieuse qu'obscure. Mais bientôt la voûte s'élevant nous laissa découvrir la teinte bleuâtre des ondes; au delà était encore le jour et la mer. Nous sortîmes enfin de ces lieux effrayans, et je compris que l'intention des mariniers avait été de nous montrer cet accident de la nature. William m'avoua que la première fois qu'il avait fait ce voyage, les marins étant des Calabrais, il avait éprouvé un sentiment de crainte, leur prêtant l'intention de vouloir dévaliser un Anglais, toujours supposé voyager les poches pleines d'or. Nous rîmes beaucoup de cette terreur.

Descendant à terre chaque fois que notre curiosité est excitée, cette fois nous vîmes sur le rivage, à droite de ces cavernes, des ruines indiquant un *silicernium*, et plus loin, au pied de la montagne, près du couvent des Capucins, celles d'un *colombarium*.

Nous ramassâmes sur ce rivage des

pierres de composition nommées *pierres de Sorrento*, que l'on suppose avoir fait partie des incrustations d'un temple. Leur couleur est bleue; quelques-unes sont opaques, d'autres transparentes. On y trouve également des émeraudes et des cornalines.

Meta, assez grande ville, possède une jolie église, près de laquelle sont de vieux oliviers que la tradition rapporte avoir été consacrés à Minerve; ce qui, joint à la position de l'édifice, peut bien faire conjecturer qu'il a été bâti sur l'emplacement d'un temple de cette déesse. Dans un ancien cimetière de la ville l'on a trouvé, nous dit-on, des tombeaux phéniciens, des squelettes, des monnaies grecques, carthaginoises et romaines, et différens ornemens.

Ce nom de Meta, *borne*, ne lui viendrait-il pas de sa position à l'extrémité d'une pointe de terre, qui la ferait ressembler à la borne posée dans les palestres, ou jeux antiques, à laquelle Horace fait allusion?

. . . . *Metaque fervidis*
Evitata rotis. . . . .
Hor. *Od. lib.* I, *v.* 4.

Sur un essieu brûlant, franchissant la barrière,
Vole, évite la borne. . . . .
Traduct. de Daru.

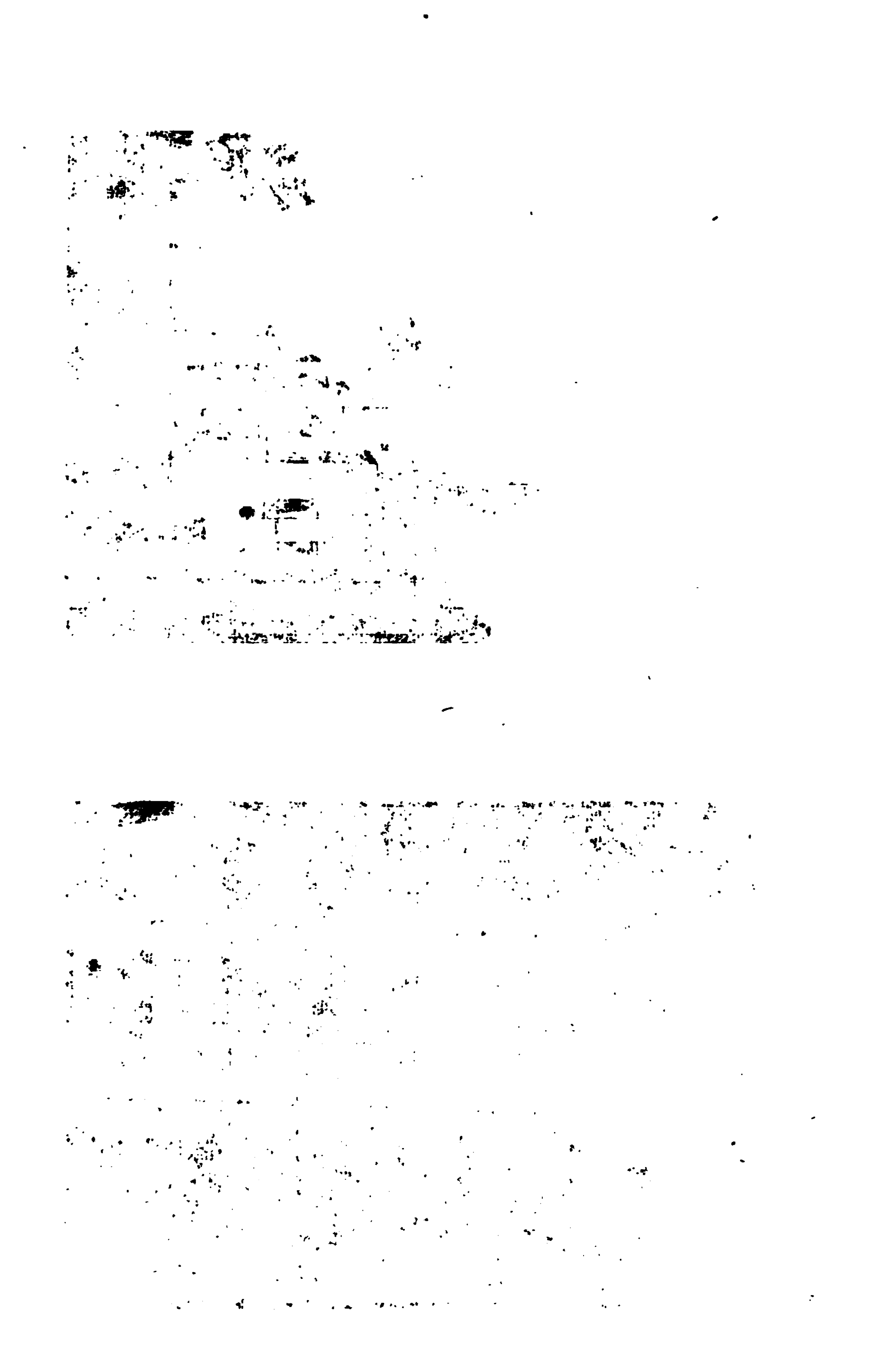
Avant d'arriver à *Sorrento*, nous traversâmes une autre grotte; mais toute crainte avait disparu; nous voilà à terre et montant à Sorrento, par une ouverture sauvage et sombre, creusée au milieu de rochers élevés, percés de cavernes profondes, qu'il nous fallut gravir par un sentier raide et étroit; quelques hommes déterminés retranchés dans ce chemin pourraient s'opposer au débarquement de toute une armée (Pl. 38).

Sorrento est situé au-dessus de ces rochers qui, vus de la mer, semblent un mur immense construit le long de la côte; les montagnes en cet endroit entourent et abritent un terrain fertile, couvert des plus riches récoltes et des plus beaux orangers; ces arbres y forment des forêts par la quantité de jardins qui en sont remplis, et qui ne sont séparés entre eux que par une simple haie; leurs fruits, très-abondans, s'exportent à Naples; mais il s'en faut qu'ils y soient aussi estimés que ceux de Sicile; dans la saison de la récolte, en février et en mars, on y donne jusqu'à douze oranges de Sorrento pour un grano, moins d'un sou.

Sorrento, anciennement *Surrentum*, nom qui dérive de la beauté de son site, fut, suivant la tradition, fondée par Ulysse; quelques-uns la font bâtir par une bande d'aventuriers phéniciens. Colonisée par Auguste, elle dut être bien avant une ville considérable, puisqu'elle avait donné son nom au promontoire qui ferme la baie de Naples au sud-est, à cinq ou six lieues de cette capitale.

Surrentum, aux temps d'Auguste et de son successeur, paraît avoir été plus considérable que Naples. Mais, en 79, les eaux de la mer, en abandonnant les murs de Pompeï, empiétèrent sur son territoire, et détruisirent un quai magnifique qui s'étendait de la ville à une montagne escarpée, couronnée par un temple de Cérès, n'épargnant aucun des édifices environnans.

On nous montra plusieurs temples creusés dans la montagne, appelés les cavernes d'Ulysse, et supposés avoir été consacrés aux Syrènes. Leur forme est encore la même, quoique dépouillés de leurs ornemens. L'entrée du côté de la mer ressemble à la description que nous donne Homère de l'antre de



[illegible] se construit le long [illegible] montagnes en ces contrées [illegible] plus riches récoltes [illegible] par la [illegible] temps [illegible] entre eux [illegible] fruits [illegible] Naples [illegible] douze grandes [illegible] grands [illegible] anciennement [illegible] la tradition [illegible] le d'aventuriers [illegible] Auguste [illegible] une ville [illegible] donne [illegible] la [illegible] cinq ou six [illegible]

[illegible] d'A[illegible] cessent [illegible] considérable que Naples [illegible] sur son territoire, et d[illegible] [illegible] ville [illegible] par un temple de C[illegible]

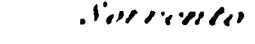
[illegible] plusieurs [illegible] le monte [illegible] appel[illegible] et suppo[illegible] aux Syré[illegible] ressemble [illegible] donne l'entrée de [illegible]



David del.

Sorrento. Casa di Torquato Tasso. *Sorrento. Maison du Tasse.*





Sorrento

Polyphême, et au besoin l'imagination peut se figurer voir au lieu où nous avions débarqué, l'énorme rocher servant à fermer sa caverne. Les habitans affirment, de la meilleure foi, que dans les temps les plus reculés des géans ont existé sur ces rivages : les preuves qu'ils en donnent sont des squelettes ayant huit pieds de haut, et des crânes en proportion que l'on a retrouvés dans leurs tombeaux, et le récit de Thucydide, qui affirme que les aborigènes d'une partie de la grande Grèce étaient des géans cannibales appelés *Lestrigons* et *Cyclopes*. Voici donc les voyages d'Ulysse expliqués.

A son départ des îles éoliennes, après avoir laissé sa flotte dans une petite anse de Capri, ne prenant qu'un seul vaisseau, il visita la côte de Surrentum où il rencontra Polyphême ; de là, rejoignant ses compagnons, il fit voile du côté de Gaëte, où il trouva les Lestrigons qui détruisirent sa flotte, ce qui le força d'aborder dans l'île de Circé.

Sur une montagne, à gauche du temple des Syrènes, sont les substructions d'un immense et magnifique temple de Cérès. Une villa moderne est bâtie sur ces ruines, où l'antiquaire trouve encore des voûtes, des chambres et des ouvrages réticulaires en brique. Dans la cuisine de cette villa est un puits qui communique, par un aquéduc souterrain, avec cette célèbre piscine grecque qui fournissait l'eau à la ville et à la plaine de Surrentum. On a trouvé dans l'enceinte du temple de superbes colonnes de marbre cipolin, et plusieurs autres morceaux précieux d'architecture; sur un des côtés du quai ancien, maintenant recouvert par la mer, était un ouvrage en brique, que l'on croit être le monument élevé en l'honneur de Lyparus, prince étranger, regardé par les habitans de Surrentum comme un bienfaiteur.

Entre les deux Marines de Sorrento, nommées la grande et la petite Marine, je vis une voûte grecque que l'on croit avoir formé l'entrée du sanctuaire d'un temple de Neptune. Ce sanctuaire est entier, sauf les incrustations qui sont dégradées; d'anciens corridors conduisent dans l'intérieur du temple. A côté, sur le même rivage, ou pour mieux dire dans la mer, l'on voit un fragment de fabrique en pierre et en brique, qui en a évidemment fait partie; un petit corridor bien conservé, quoique à moitié rempli d'eau, conduit dans une vaste salle de bains circulaire ornée de peintures, que de la mer on aperçoit à travers une fente de la montagne. Au delà de cette salle en est une autre carrée, fort grande et parfaitement conservée, qui aurait fait partie d'un temple de Vénus ; on y peut entrer et en faire le tour en bateau.

A la gauche de la ville, et à la pointe du promontoire, sur ce rocher avancé dans la mer, et qui nous avait dérobé les rayons du soleil, sont les ruines d'un édifice carré que l'on croit avoir été un temple consacré à Hercule. Il en reste de grosses masses d'ouvrages réticulaires, en partie couvertes par la mer, une terrasse pavée, des corridors recouverts en stuc, et quelques morceaux peints avec cette pourpre de Tyr si prodiguée à Pompeï; tout cela se voit sur le versant de la montagne ; derrière le temple sont des vestiges de la villa de Vedius Pollion, qui consistent en un pont, deux réservoirs pour les poissons, dans l'un desquels est une source, une cuisine avec ses fourneaux et ses foyers intacts, quelques chambres adjacentes, probablement destinées aux esclaves, un pavé

en stuc et des murs réticulaires. Le réservoir dans lequel est la source, était destiné aux murênes, que l'on engraissait dans un mélange d'eau salée et d'eau douce. Auguste dînant chez Pollion, un esclave eut le malheur de briser un vase de cristal qui faisait partie d'une collection magnifique, et fut condamné à être jeté dans le réservoir pour servir de pâture aux murênes; Auguste, indigné, suspendit l'exécution, et, faisant briser les autres vases, il ordonna de combler le réservoir.

Dans une anse derrière la ville, sont des fragmens considérables de corridors et d'arceaux, aujourd'hui nommés *Portiglione*, mot composé de *porto* et de *leone*; d'après l'aspect de leurs ruines, ces arceaux ayant sans doute formé l'entrée de cavernes appartenantes à un amphithéâtre. Ce qui confirme cette opinion, c'est qu'en cotoyant la Marine de Paola, on retrouve les traces d'un mur réticulaire qui, à en juger par sa forme, paraît avoir enfermé un cirque. On a dernièrement découvert, dans son enceinte, une colonne de marbre posée là comme un obélisque. Ce cirque aurait même été commun aux habitans de Surrentum et de Massa; la première de ces villes s'étendant jusqu'à la villa de Pollion, et la seconde plus rapprochée de Portiglione.

Au delà, sur la pointe de la Campanella, était un temple de Minerve, bâti par Ulysse, s'il faut en croire Strabon et Sénèque. Mais ce temple, celui d'Apollon, et beaucoup d'autres, élevés sur ce rivage, sont aujourd'hui de niveau avec le sol, ou engloutis par la mer.

La ville de Sorrento, si souvent en butte aux tremblemens de terre, ou aux ravages de la guerre, a conservé fort peu d'antiquités. Elle possédait cependant il y a fort peu de temps une superbe statue égyptienne; mais la partie supérieure ayant été volée, on n'en voit plus que le piédestal.

Deux inscriptions, aujourd'hui frustes, étaient jadis sur la porte du Piano, l'une en l'honneur de Trajan, l'autre d'Antonin le Pieux. Il y en avait une troisième sous le portique de l'église de San Antonino, faisant mention d'un temple de Vénus. Dans un mur de cette église, est incrusté un vase de marbre de Paros, qui servait aux purifications. Dans l'intérieur, sont des colonnes, des sarcophages et des autels. A côté de l'église de San Bacolo est une petite portion du mur du Panthéon, et sur les fontaines quelques bas-reliefs représentant des dauphins, emblêmes d'un peuple navigateur.

D'autres bas-reliefs qui ont beaucoup souffert des ravages du temps, mais sont encore superbes, attirent les regards de l'antiquaire sur une voûte, dans un chemin conduisant à la cathédrale, qui évidemment a été construite sur les ruines d'un ancien temple, dont le parvis est resté. L'encadrement du portail principal est en marbre de Paros, et les bas-reliefs qui les décorent représentent des griffons et des feuilles d'acanthe d'un travail exquis. Ces bas-reliefs, ce portail, un autre latéral, et divers ornemens intérieurs, faisaient autrefois partie du temple d'Apollon.

Au delà de la porte du Piano, dans la rue Borgo, sont plusieurs antiquités qui méritent une mention particulière. Entr'autres, la Piscine grecque réparée, en 160, par Antonin le Pieux, et qui est parfaitement conservée. J'y remarquai une grande quantité d'ouvertures percées apparemment pour ventiler cet

immense réservoir qui, encore aujourd'hui, alimente les puits de la ville et ceux du Piano. Cette eau excellente y est portée par un aquéduc. Sur la voûte de cette piscine est un jardin planté d'orangers, autour duquel sont des ruines d'un crypto-portique et d'une Naumachie aujourd'hui comblés de terre.

Plus loin, sur la route du village de Sant-Aniello, est l'emplacement d'un ancien temple, supposé de Vénus. On y voit des myrtes si gros, et par conséquent si anciens, qu'on peut, sans crainte, les croire contemporains du temple dans le parvis duquel ils sont plantés. Au bout d'une petite ruelle, tout auprès du couvent des Capucins, est encore une construction qui faisait partie d'un temple de Vesta.

Dans les rues de Sorrento j'ai vu des fragmens de pavé antique; quoique ses fortifications soient de construction moderne, elles méritent de fixer l'attention, comme les premières qui aient été faites en Italie et dans la grande Grèce, pour recevoir des canons.

Après avoir terminé ce cours d'antiquités, venez, me dit sir William, voir ce que je vous ai ménagé en dernier, comme une des choses les plus intéressantes; et je me laissai entraîner devant une maison délicieusement située sur le versant d'une montagne; un buste mutilé en terre cuite est placé sur la façade de cette maison, berceau de Torquato Tasso et son patrimoine. Assis en face de ce buste, j'écoutai avec une religieuse attention le récit de ses malheurs, que notre guide nous traça avec ce style animé qu'emploie ce peuple. « C'est ici que naquit l'illustre et malheureux auteur de la *Jérusalem délivrée;* c'est là que, fuyant la vengeance d'un ancien protecteur, devenu son ennemi, il vint chercher un asile, et des consolations qui devaient rester sans effet; au milieu des murs qui l'ont vu naître, il craint encore et le pouvoir d'Alphonse et les projets de ses ennemis; sous un nom emprunté, sous un déguisement qui le cache à tous les yeux, il se montre un jour à sa sœur, et lui remet en secret une lettre, dont il est à la fois l'auteur et le porteur. Cornélie ouvre cette missive; effrayée du danger d'un frère qu'elle chérit, elle engage le messager à lui donner quelques détails. Le Tasse obéit. Passant légèrement sur les honneurs payés d'abord à son mérite à la cour du duc d'Este, il arrive au moment où la sœur d'Alphonse, la belle Éléonore, lui inspire une passion funeste. Il révèle l'indiscrète confidence qu'il en fait à son meilleur ami, son indigne perfidie, la mort du traître et la vengeance d'un prince, qui, sous prétexte de le protéger contre les parens du mort, le retient à sa cour dans une longue et dure captivité. Il le peint ensuite errant et fugitif, sans amis, sans asile, sans ressources; ce tableau, échappé à une âme brûlante, est tracé avec tant d'éloquence et de force, que sa malheureuse sœur le reconnaît et tombe sans connaissance dans ses bras. C'est auprès d'elle qu'il a trouvé cet asile qu'il cherche, et où il vit quelques années, obscur et dans le repos; mais bientôt, poussé par un destin funeste, il sollicite son rappel en écrivant au duc, à Éléonore elle-même, des lettres auxquelles on ne daigne pas répondre. Enfin, au mépris des larmes de sa sœur et des instances de quelques amis fidèles, s'arrachant de leurs bras, il quitte Sorrento et revient à Ferrare, où il rentre en apparence dans les bonnes grâces d'Alphonse, à qui il réclame son manuscrit, qui lui

est refusé, sous le prétexte qu'affaiblie par le chagrin et le malheur, sa plume gâterait son ouvrage ! » L'orateur termina cette histoire par le récit de la mort du poëte le jour de son couronnement au Capitole.

La narration finie, nous entrâmes dans le salon, et nous vîmes un autre buste que l'on affirme être celui de Bernardo Tasso, son père; quoiqu'il soit plus probable qu'il représente un sénateur romain, la robe de peau de mouton dont on l'a revêtu, portée dans les premiers âges de la république, semble confirmer cette opinion. De ce salon le point de vue est magnifique, il s'étend sur toute la baie de Naples; mais la chambre où est né le Tasse s'est écroulée dans la mer. (Pl. 38).

Lorsque Bernardo vint, de la Haute Italie, s'établir à Sorrento, il fut tellement enchanté de la courtoisie des habitans, qu'il nomma ce pays *l'Albergo della cortesia*. Parlant ensuite de la beauté et de la bonté du climat : « Sous ce ciel, dit-il, les hommes sont immortels. » Telle était à cet égard l'opinion des anciens, car le célèbre Galien recommandait l'air de Sorrento à tous ses malades, entre autres à l'empereur Antonin.

Il n'est aucun pays où la chaleur soit plus tempérée pendant l'été, et qui soit mieux abrité des vents d'est.

Dans cette plaine, qui s'étend à trois milles, on voit des traces d'un ancien cratère; il est entouré de rochers volcaniques et de scories qui attestent son existence. Le reste de la plaine n'est qu'une série de villes, de villages, de maisons de campagne et de vergers fertiles, dans lesquels le pin, le chêne, le noyer, le poirier, l'abricotier, viennent pêle-mêle, et où le citronnier et l'oranger offrent à la fois et leurs fleurs et leurs fruits. Les Sorrentins sont fiers de la richesse de leur sol; aussi leur écusson porte une couronne enlacée d'une guirlande de feuilles d'oranger.

Les jardins d'Alcinoüs, chantés par Homère, ne sont que la description de la plaine de Sorrento, que l'on peut nommer jardin des Hespérides. Abritée à l'est par le monte Sant-Angelo, le soleil ne paraît sur cette plaine que trois quarts d'heure après son lever; d'autres montagnes la garantissent du côté opposé, et, placée entre les deux golfes de Naples et de Salerne, elle est continuellement rafraîchie par une brise de mer; les arbres, toujours verts, n'offrent jamais, même en hiver, l'image d'une végétation défaillante.

Cette plaine contient deux édifices modernes, l'un, la *Villa Coreale*, admirée pour son bel escalier, l'autre la *Cocumella*, ancien couvent des jésuites, qui, au delà de son vestibule, a une cour sous laquelle est construit un réservoir communiquant à la piscine grecque dont j'ai parlé.

Sorrento contient environ trente mille habitans, qui ont conservé le caractère que leur donne Bernardo Tasso; ils sont doux, hospitaliers, et surtout attachés à leurs foyers. Trois ou quatre générations habitent souvent le même toit, et il n'est pas rare de voir des individus de quatre-vingt-dix ans sans infirmités. Le bœuf, le veau, le porc, le beurre, le poisson et le miel y sont si excellens et si abondans, qu'on les exporte à Naples, où ils sont très-estimés. La propreté des habitans est encore à citer, et contribue à faire de ce pays un lieu de délices.

Nous avions organisé une partie au Vésuve ou à la montagne, car c'est ainsi qu'à Naples on désigne ce volcan; il n'y avait pas de temps à perdre si nous voulions voir l'éruption qui durait depuis plusieurs jours. Nous n'avions pas à nous tromper, ni à redouter la mésaventure arrivée à un Anglais peu de jours avant. Il attendait une éruption avec impatience, il en épiait le moment; il voit du feu sortir du cratère, c'est l'éruption pour laquelle il soupire; il est ravi, il part, arrive à Résine, demande des avis au cicerone étonné qui lui répond en lui montrant le Vésuve tranquille et morne; il reconnaît alors sa méprise; dans son enthousiasme, il avait pris le lever de la lune pour une éruption. Ce phénomène a lieu aux équinoxes : à cette époque, elle semble effectivement surgir du milieu du cratère. Nous partîmes huit, le duc et la duchesse d'Anzio, quatre de leurs amis, parmi lesquels un abbé savant de profession, Edouard et moi; des domestiques suivaient avec des provisions pour préparer un repas que nous devions faire chez l'ermite, après notre fatigante exploration.

Pour quitter Naples, nous traversons *Marinella*, portion de la ville qui s'étend autour du golfe; à droite la mer, à gauche, une rangée de maisons auxquelles sont suspendues des guirlandes d'écorces d'oranges et de melons jaunes, qu'on garde pour Noël, et qui mûrissent à l'air. Ces maisons sont habitées par de pauvres pêcheurs. Nous dépassons le château des Carmes, la caserne de cavalerie, et nous voilà au pont de la Madeleine, sur lequel s'élèvent les statues de San-Gennaro et de S. Antonio: nous sommes sortis de la ville; la vue de la mer nous est dérobée par l'immense édifice des *Granili*, construit sous Charles III, et qui offre une façade de quatre-vingt-sept fenêtres. Destiné à renfermer les approvisionnemens de la ville, il sert aujourd'hui de caserne pour l'infanterie. De cet édifice à la *Torre dell' Anunziata*, l'ancienne Oplonti, la route qui côtoie la mer n'est qu'une suite non interrompue d'habitations charmantes et de bourgs magnifiques : S. Giovanni à Teduccio, Portici, Resina, la Torre del Greco. Toute cette côte est habitée dans la saison de la *villeggiatura*, au printemps et en automne, par la noblesse de Naples.

Portici se distingue parmi ces bourgs; c'est le séjour royal; le palais et le parc sont beaux; la cour l'habite l'automne, et, pendant son séjour, ce village devient le point central du luxe et du plaisir; dans le mois d'octobre, la route est couverte d'une file continuelle de carosses, de cavalcades et de promeneurs à pied.

L'abbé me dit que son nom fut d'abord *Portico*, puis, par corruption, Portici, et que le palais fut construit en 1738, d'après les dessins du Romain Cannavari. Il est sur la voie publique qu'il enferme de manière à la faire servir de cour intérieure. Les voitures et les piétons le traversent entrant par une porte et sortant par l'autre, ce qui doit rendre cette habitation fort bruyante; un tel mouvement m'a paru contraster d'une manière singulière avec le calme imposant qui devrait régner dans la demeure d'un roi. Portici a un petit port appelé le Granatello.

Immédiatement après le palais, vient Resina. Le prince de Salerne, oncle du roi, y possède une maison de plaisance dans laquelle est une salle dont le pavé

en marbre a appartenu à l'un des palais de Tibère : dans une autre partie du bourg, on voit une caserne qu'on prétend avoir fait partie d'une résidence de la reine Jeanne.

Resina, *Retina*, d'une antiquité aussi ancienne qu'Herculanum, fut ensevelie sous les mêmes matières, le bourg actuel est bâti sur l'ancien. La lave sert de base aux maisons, il a fallu la couper dans le vif pour y faire passer la route; cette lave se prolonge jusqu'à un mille en mer. Le duc me donnait ces détails, à mesure que notre calèche nous entraînait rapidement; enfin nous arrivâmes sur la petite place où se tiennent les ciceroni et les ânes qui transportent les voyageurs. A peine descendus de voiture, nous nous vîmes enveloppés par la foule; c'était à qui s'emparerait de nous, à qui crierait plus fort pour nous offrir ses services et nous faire prendre son âne; on eût dit une sédition.

Le duc se chargea de nos accords. Je remarquai qu'il criait et gesticulait autant que les ciceroni; il me dit que c'était le seul moyen de ne pas être dupe, et que celui qui employerait ce que nous nommons les formes, ne retirerait de cette politesse que l'avantage d'être indignement trompé. Une demi-heure se perdit dans le désordre de nos préparatifs. Enfin, notre caravane se mit en marche au bruit assourdissant des cris de joie de nos guides, qui ont une manière plaisante, mais sûre, de faire avancer leurs ânes sans se fatiguer à les battre; depuis longtemps il est démontré que cet animal est porté par instinct à faire l'opposé de ce qu'on exige de lui, aussi les *ciceroni* les guident par la queue, et n'ont besoin que de tirer un peu de temps en temps pour les faire avancer avec une vitesse incroyable.

A peine dépasse-t-on les dernières maisons de Resina, que déjà l'on marche sur les laves dont la couleur noirâtre vient attrister la vue. Ici commence cette nature morte, ce principe de destruction qui tout d'un coup transforme un pays fertile et riant en un désert de la mort; tout ici a quelque chose d'effrayant et de sinistre. Cependant l'œil se repose de temps en temps sur quelques portions de terrain qui n'ont pas encore été envahies, ou qui, rendues par la succession des temps à l'agriculture, se recouvrent une autre fois d'arbres et de vignes, et paraissent autant d'oasis dans le désert. C'est dans ces parages que croît le vin de Lacrima Christi si renommé. La cendre du volcan fertilise le cep et dédommage au moins des maux que parfois elle cause : le Vésuve vomit non du feu, mais de l'or, dit le Napolitain, et il a raison, c'est aux laves que ces environs doivent leur fertilité. Il est des endroits chargés de récoltes où l'on trouverait difficilement plus de deux pouces de terre : aussi nulle contrée ne possède dans un même espace autant de population que celle qui entoure la montagne. Elle est environnée d'habitations et de jardins, propriétés d'hommes qui oublient leur danger, en tâchant de tirer parti du sol. Ces hommes se familiarisent avec les plus grandes catastrophes; une fois passées, ils les oublient, et, l'éruption terminée, ils reviennent élever de nouveau leur maison à l'endroit même où une funeste expérience devrait les avertir de se tenir en garde.

Jusque-là notre excursion n'avait rien de très-fatigant; nos montures, accoutumées à ce chemin, allaient d'elles seules; nos guides, tantôt en avant, tantôt à côté de nous, nous fai-



Salathé del. Skelton fils sc.

Strada dall' Eremitaggio al Vesuvio. | *Chemin de l'Ermitage au Vésuve.*



Salathé del. Audot édit. Skelton fils sc.

Eremitaggio del Vesuvio. | *Ermitage du Vésuve.*

saient remarquer les laves auxquelles ils donnaient les dates qu'ils voulaient, certains que nous ne pourrions vérifier l'authenticité de leurs assertions. Il est évident qu'il y en a qui reposent là depuis des siècles, mais on reconnaît aisément les plus récentes; elles ne laissent voir à leur superficie que des scories ferrugineuses, de la couleur et de la forme du mâchefer : au bout d'un siècle, cette calcination commence à n'être plus si aigre, elle se couvre d'abord de mousse qui se corrompt, se régénère et se change en poussière; bientôt y paraissent le genêt, la lavande et d'autres végétaux, puis des arbustes qui deviennent des arbres, ou bien une autre lave vient recouvrir cette matière. Les vapeurs moffétiques, peut-être même les émanations électriques abondantes dans le voisinage des volcans, accélèrent-elles l'accroissement des plantes, en donnant de l'âme et de la force à la végétation; il n'est pas douteux qu'il ne faille une immense suite de siècles pour convertir en terre des matières fondues et vitrifiés, et d'une si grande dureté. Mais les acides sulfureux et marins, qui s'élèvent en si grande abondance du sein des volcans, et qui ont la propriété d'attirer et de convertir en terre les laves et les basaltes, peuvent occasioner quelquefois une décomposition très-rapide dans les matières volcanisées, et, de stériles qu'elles étaient, elles deviennent alors un sol productif, le plus propre au développement des végétaux.

La route s'avance presque en ligne droite, de la ville, vers le côté du cône qui regarde le nord, jusqu'à ce qu'elle arrive au *Piano delle Ginestre*.

Ce Piano, jadis couvert d'arbustes toujours verts, de buissons et de genêts, où souriait un printemps perpétuel, n'est maintenant qu'une étendue déserte, où l'on ne voit que les surfaces écumeuses de vastes courans de lave, qui, en la sillonnant en tous sens, se sont croisés l'un sur l'autre, et sont venus s'y entasser en masse et former des coteaux. On emploie à peu près une heure pour y arriver, et le chemin d'où l'on aperçoit, à travers quelques jours, et parmi les vignes qui sont très-serrées, de belles vues de Naples et de ses environs, est rarement dépourvu d'intérêt.

C'est ainsi qu'en causant avec mon savant abbé, qui chevauchait à côté de moi, tandis que le duc, Edouard et la belle duchesse s'occupaient de tout autre chose, nous atteignîmes l'ermitage de *San-Salvatore* (Pl. 39). Cet ermitage est sur une petite plate-forme, à l'extrémité occidentale du faîte des *Canteroni;* il date probablement de 1631. L'édifice contient une chapelle et quelques chambres à l'usage d'un ermite qui n'est pas toujours un religieux, puisqu'il y a près de quarante ans, dit M. Valery, un de ces ermites, mort très-vieux, était un ancien valet de chambre de madame de Pompadour.

Là, nous fîmes halte, et, grâce à notre prévoyance et aux soins de nos gens, nous eûmes en peu d'instans un excellent déjeuner, qui ranima nos forces et nous mit en état de poursuivre notre course. L'ermite nous présenta son livre, et nous satisfîmes à l'usage qui est d'y inscrire son nom.

Une fois lestés, nous nous remîmes en route, laissant l'ermitage à gauche; le chemin suit en longeant *la Somma*, mamelon au nord de celui du Vésuve (Pl. 39). Entre les deux montagnes est situé l'*Atrio del Cavallo*, ainsi nommé parce qu'avant 1630 c'était l'endroit où l'on s'arrêtait. Ce terrain pro-

duisait alors des plantes et des arbres, et même offrait un pâturage aux chevaux des voyageurs. Depuis cette époque, il n'est plus susceptible de culture. La route s'avance parmi des masses informes vers un endroit situé à la base du cône, et n'est, pour ainsi dire, qu'un canal formé par deux courans de lave, des éruptions de 1821 et 1822. A gauche se trouvent deux petits cônes, les seuls qui soient restés des six formés en 1820 : l'un des deux s'appelle le *Cône de Gautrey*, nom qui lui a été légué par un malheureux Français, qui s'y précipita volontairement le 16 janvier 1821, et dont le Vésuve rejeta le corps quarante-huit heures après.

Nous mîmes pied à terre pour escalader la montagne. Le duc proposa à la duchesse de rester au pied, ne voulant pas qu'elle se donnât cette fatigue; mais, courageuse autant que nous, elle s'y refusa. S'armant d'un bâton, et se cramponnant à une courroie passée en ceinture autour du corps de son cicerone, elle se mit à gravir la montagne.

Le terrain fuyait sous nos pas, et semblait nous repousser d'un séjour ennemi de tout ce qui a vie. Ici la nature ne semble plus en relation avec l'homme. Nous approchâmes du lieu où la lave coulait; elle était d'une couleur sombre, la nuit elle est rouge; elle roule lentement; on entend, quand elle approche, un petit bruit d'étincelles qui fait peur; il est léger, on dirait que la ruse se joint à la force; elle arrive ainsi que le tigre, à pas comptés, avance sans jamais se hâter et sans perdre un instant : si elle rencontre un mur élevé, un édifice qui s'oppose à son passage, elle s'arrête, elle amoncelle devant l'obstacle ses torrens noirs et bitumineux, et l'ensevelit enfin sous ses masses brûlantes. Sa marche n'est point assez rapide pour que les hommes ne puissent fuir devant elle; mais elle atteint, comme le temps, les imprudens qui, la voyant venir lourdement et silencieusement, s'imaginent qu'il est facile de lui échapper. Le vent se fait voir, par des tourbillons de flammes, dans le gouffre d'où sort la lave; l'on sent que des fureurs étranges font trembler la terre sous les pas. Les rochers autour de la source de la lave sont couverts de soufre et de bitume, dont les couleurs cuivrées et verdâtres leur donnent un aspect si bigarré qu'on pourrait les nommer la mosaïque de l'enfer.

Tout ce qui entoure le volcan rappelle les descriptions des poëtes. C'est là que l'on conçoit comment les hommes ont cru à l'existence d'un génie malfaisant qui contrariait les desseins de la Providence. On a dû se demander, en contemplant un tel séjour, si la bonté seule présidait aux phénomènes de la création, ou bien si quelque principe caché forçait la nature comme l'homme à la férocité. Un silence profond règne en ce lieu pendant les courts intervalles où l'on n'entend point les gémissemens de l'atelier infernal; on n'y voit ni animal, ni insecte (1), ni plante; un faible bruit de la ville arrive à peine à votre oreille, et cause une douce émotion. La montagne de Somma qui, vue de Naples, paraît aussi haute que le Vésuve, ne semble plus qu'une circonvallation autour de cette pyramide. Rien ne peut offrir un aspect plus sévère et plus terrible que la vallée qui les sépare, et c'est tout ce que l'imagination peut en-

(1) On a cependant recueilli divers insectes au milieu même du cratère. Il est difficile d'expliquer autrement que par le vent le voyage de ces insectes à une aussi grande distance de tout végétal et à une hauteur de 3,600 pieds.

Salathe del

Audot édit.

Skelton fils sc.

Interno del Vesuvio. Giugno 1833.

Cratère du Vésuve. Juin 1833.

fanter de plus gigantesquement affreux.

A mi-côte est une espèce de corniche qui paraît ceindre la montagne dans son pourtour ; nous nous y arrêtâmes pour reprendre haleine. Nous étions harassés, l'eau ruisselait de nos fronts. Voyez, nous dit la duchesse, le plus beau paysage qu'il soit possible de voir ; en effet, à l'orient, le promontoire de Sorrento, les îles de Capri, Ischia, Procida, et puis une longue ligne de la mer azurée ! au midi, le cap Misène, Pouzzoles, la côte de Pausilippe et ses collines qui s'avancent. Leur sommet couvert de bouquets de bois, d'églises, de villa !.... Le bleu foncé de l'atmosphère n'était altéré par quelques légers nuages d'une éclatante blancheur, que tout-à-fait à la ligne de l'horizon. Portici, les deux Torre, et enfin les Camaldules, venaient terminer ce tableau par un parterre de fleurs. J'étais ravi, et je n'aurais pas pensé à abandonner de sitôt la place, si la voix du duc ne m'eût réveillé de mon extase : il nous fit remarquer qu'un plus long séjour dans cet endroit pourrait nous devenir funeste, à cause de l'air presque froid qui nous frappait.

Plus nous approchions du sommet, plus le terrain s'échauffait. Nous ne pouvions gratter dans cette cendre, à l'épaisseur d'un pouce, que le sol ne devînt d'une chaleur insupportable, il en sortait une fumée très-apparente. Si nous frappions la terre, elle retentissait. Il m'arriva même de jeter une pierre un peu forte sur le sol, je causai un ébranlement sensible à environ quarante pieds à la ronde. C'était un bruit pareil à celui que l'on ferait en frappant une voûte ; cet effet cessa de nous surprendre lorsque, à quelques pas de là, nous vîmes que nous étions sur la voussure d'un gouffre d'un mille de tour, et d'une centaine de pieds de profondeur, nous crûmes ne pouvoir rester là sans danger, quoique la présence d'une dame que nous y trouvâmes eût pu nous rassurer ; elle se promenait en *caleçon* sur le bord de cet enfer, et paraissait aussi tranquille que dans son cabinet d'étude ; dès qu'elle nous aperçut elle laissa bien vite retomber sa robe, mais n'en continua pas moins sa périlleuse exploration. Son mari recueillait ses notes, qui devaient être fort originales, pour peu qu'elles fussent en harmonie avec le costume de l'auteur.

Nos guides nous firent rebrousser chemin, et nous nous dirigeâmes d'un côté qui semblait offrir plus de sécurité. Tantôt nous enfoncions dans la cendre jusqu'aux genoux, tantôt une chute occasionée par des pierres roulant sous nos pas nous rejetait à dix pas. Nous entourions de nos soins la femme courageuse qui n'avait pas craint de s'associer à notre péril, car il y en avait un réel. L'éruption était apaisée en partie, mais elle pouvait revenir plus intense, un gouffre pouvait aussi, s'ouvrant sur le chemin que nous avions à parcourir, opposer un obstacle invincible à notre retraite : nous recevions de temps en temps une petite grêle de pierres-ponces ; malgré cela nous parvînmes au sommet, et l'enthousiasme fut général.

Du cratère (Pl. 40) sortait une fumée continuelle qui, prenant la forme d'un nuage, couvrait l'endroit où nous étions, et parfois nous cachait les uns aux autres. Poussé et dilaté par le vent de nord-est, le nuage s'étendait en larges bandes jusque sur Capri. Par intervalle cette fumée s'échappait noire, mêlée de feu, et ses jets s'élevaient en s'élargissant pendant quelques secondes, puis ils disparaissaient pour se re-

montrer à reprises inégales, sans que ces intervalles de repos durassent au delà de cinq minutes.

Ce n'était pas seulement des flammes que nous apercevions, mais des nuées de pierres en feu qui, dans les fortes projections, retombaient perpendiculairement dans le cratère, ou sur la pente de la montagne opposée à celle où nous étions. L'examen de ces pierres ne nous présenta que des morceaux de lave raffermis et arrondis dans l'air. Nous observâmes que chaque projection n'était pas toujours accompagnée d'une détonation, nous en comptâmes plusieurs qui se firent silencieusement, et furent suivies par d'autres qui, sans être plus fortes, éclataient cependant avec un bruit pareil à celui d'une mine.

Quoique ce phénomène ne paraisse pas, de prime-abord, pouvoir se combiner avec la cause physique des explosions, cependant il est aisé d'en venir à la démonstration. Le feu étant, par lui seul, insuffisant pour les produire, il faut recourir à un fluide élastique enveloppé dans la lave qu'il lance en se dégageant. Si ce fluide se dilate brusquement en faisant effort contre la lave, il y aura retentissement; s'il agit avec lenteur, le bruit sera nul ou très-faible, bien que la projection soit forte. Il en est ainsi de l'air atmosphérique renfermé dans un tube entre deux bouchons; que l'un de ces bouchons soit brusquement poussé contre l'autre, ce dernier sortira avec détonation, et sera lancé à quelque distance; que la même puissance agisse lentement et sans secousse, le bouchon partira sans bruit. Le fusil pneumatique en offre encore un exemple. Je fus curieux de jeter dans la lave un corps pesant. Je ramassai une pierre, elle rendit dans sa chute le son sourd qu'elle aurait fait entendre si elle eût frappé une terre molle; elle y fit un trou, s'y plongea au tiers de son volume, et fut emportée par le courant. En une demi-minute elle avait parcouru un espace de douze pieds. Un de nous enfonça un bâton assez gros, arraché à un arbre le matin même, il prit feu comme aurait pu le faire une allumette. Nous avions apporté des moules à l'aide desquelles nous parvînmes à faire quelques médailles. Ces moules sont placées à l'extrémité de longues pincettes qui permettent de saisir la lave sans se brûler, car on peut penser que la chaleur qui s'en exhale est intolérable. Les ciceroni font une sorte de médaille avec une pièce de monnaie incrustée dans un morceau de lave.

La lave débouchait par une issue assez étroite, mais elle allait en s'élargissant sur la pente de la montagne, où elle s'était subdivisée en petits ruisseaux, l'un desquels avait cessé de couler; nous voulûmes essayer la solidité de ce plancher tout couvert de scories sans liaisons. Notre pied éprouva de la résistance, sans cependant pouvoir s'arrêter avec solidité, tant cette matière était mouvante; la chaleur nous le fit bien vite retirer; nos souliers étaient à moitié brûlés. Sous ces matières solides il en coulait de fluides, et celles-ci étaient du feu! nous l'apercevions au travers des crevasses. Ces ruisseaux, en coulant, charient de grosses plaques qui, se froissant les unes contre les autres, rendent un son semblable à celui de débris de verre. Il ne nous restait plus qu'à aller observer un phénomène curieux; c'était une petite grotte voûtée, d'où la lave s'échappait jaillissante; ses bords étaient formés d'incrustations blanches, vertes et azurées, et son intérieur couvert de très-petits cristaux de sel et de stalactites, le tout bigarré de

taches d'un vert brillant; son contour pouvait être de vingt-trois pieds, et ses parois presque verticales, de quatre pieds et demi. Le fond en était assez uni, sauf de petites ondulations causées par deux courans qui s'y croisaient et s'y réunissaient pour sortir par un côté. Sa couleur était entre le rouge et le jaune, et contrastait admirablement avec celle de la voûte.

Il en sortait une fumée ondoyante qui, portant dans les airs des reflets ardens, formait une lueur incandescente qu'on apercevait dans les ténèbres à une assez grande distance. Toutes les fois que cette vapeur montait verticalement dans un air calme, il était impossible d'observer ce qui se passait au fond de la grotte; mais s'il s'élevait un souffle de vent qui la fît incliner d'un côté, en se transportant à l'autre, on pouvait satisfaire sa curiosité.

Il fallait redescendre; la nuit étant arrivée, nos guides allumèrent les torches dont ils s'étaient munis, et nous quittâmes le Vésuve, non par le chemin pénible par lequel nous l'avions gravi, mais par un chemin de cendres et de gravier qui mène en ligne droite jusqu'au bas du cône où nous avions laissé nos montures. La descente s'opère en peu de minutes; car les cendres sont profondes, et il n'y a point de pierres, de sorte qu'on peut courir d'une manière sûre.

Ces torches, jetant leur éclat sur des amas sombres de lave, produisent un effet sauvage et pittoresque, surtout si la société est nombreuse comme était la nôtre : c'est un spectacle neuf et peu commun.

Nous avions besoin de repos. Le duc voulut absolument que nous allassions passer la nuit dans sa villa, située entre Portici et S. Giovanni. Tout était disposé pour nous recevoir avec luxe, et avec cette franche cordialité qui sait faire oublier la date d'une liaison, en vous traitant comme d'anciens amis.

Nous arrivâmes à cette villa par une belle et longue avenue, ombragée de superbes chênes verts et de myrtes fort gros, ornée à l'entrée de quatre statues de marbre, qui malheureusement ont le nez cassé; cour extérieure grande, petit parterre et jardin à la française, dans lequel on voit de petites fontaines, de petites statues, et de grandes charmilles; la cour intérieure est entourée d'un péristyle garni de bustes antiques; dans les galeries immenses du palais, tout est magnifique; plafonds peints à fresque, tableaux précieux parmi lesquels sont mêlés quelques portraits de famille.

La belle duchesse d'Anzio est Italienne, et, comme telle, piquante, pleine d'aménité; elle eut la bonté de s'occuper de nous avec sollicitude; elle nous désigna nos appartemens, dans lesquels tout respirait le luxe et l'abondance; à coup sûr si notre premier père eût rencontré ce paradis il n'eût plus regretté celui dont on l'avait chassé; elle nous mena ensuite dans les étages supérieurs, et nous fit remarquer la vue charmante que l'on découvre de toutes les fenêtres; nous vîmes alors que la mer n'est qu'à dix pas de cette délicieuse demeure; on n'en est séparé que par un bosquet d'orangers. Nous descendîmes ensuite dans la salle à manger, où l'on avait servi un souper qui fut aussi gai que délicatement servi. La nuit était avancée, malheureusement, il fallut nous séparer; chacun gagna sa chambre et se disposa à passer une bonne nuit; au moment où j'allais m'endormir je vis entrer chez moi

l'abbé, un manuscrit à la main, dans lequel il avait classé par ordre toutes les éruptions du Vésuve. « Cela vous intéressera, me dit-il, demain on se levera tard, vous le lirez avant déjeûner; » là dessus il me souhaita le bon soir, je m'endormis content de ma journée et bénissant le ciel de m'avoir inspiré l'idée de faire un voyage en Italie.

Le lendemain, étendu dans une bonne bergère « *Poltrona* », ayant en face de ma fenêtre cet imposant Vésuve, je lus le manuscrit de l'abbé, que je transcris.

Le Vésuve a subi tant de variations dans sa hauteur et dans la forme de son cratère, qu'il devient très-difficile d'en donner une idée exacte.

Cependant il passe généralement pour avoir plus de 600 toises au-dessus du niveau de la mer.

L'antiquité fournit peu de notions sur cette montagne, et même de tout ce que les Anciens nous ont dit, il résulte quelques incertitudes sur le lieu auquel ils avaient donné ce nom. Quelques-uns feraient soupçonner qu'ils désignaient ainsi un autre volcan situé dans les champs phlégréens, aujourd'hui la Solfatara, près de Pouzzoles. Cependant Diodore, Strabon et Pline s'accordent entre eux et indiquent, en parlant du Vésuve, la montagne que nous connaissons sous ce nom.

On ne trouve rien dans l'histoire des premiers temps de l'Italie qui autorise à croire que le Vésuve se fût déjà rendu célèbre par ses incendies et ses éruptions. Le premier qui en parle est Diodore de Sicile, qui vivait sous Auguste, vingt-cinq ans avant Jésus-Christ. Il dit qu'il avait vomi du feu dans les temps passés, comme l'Etna, et qu'il conservait encore des vestiges d'anciennes éruptions.

Strabon s'explique d'une manière plus circonstanciée. Après avoir fait la description d'Herculanum, de Pompéï et d'autres villes voisines, il ajoute qu'au-dessus de ces villes est situé le Vésuve, montagne très-fertile, à l'exception de son sommet qui semble recouvert de cendres; une grande partie de ce sommet, plat et stérile, contient des cavernes remplies de pierres d'une couleur foncée, comme si elles avaient été brûlées et calcinées par le feu, d'où l'on pourrait conjecturer que ces lieux ont été autrefois enflammés, et qu'il y avait dans cet endroit un volcan qui n'a cessé que lorsque les matières inflammables ont été consumées.

Il est à supposer que les nombreux habitans des villes voisines vivaient en grande sécurité, bien éloignés de supposer qu'un élément dangereux minât en dessous d'eux le sol qu'ils foulaient, et que, des entrailles de cette montagne alors si tranquille, des torrens de feu fussent à la veille de s'élancer, pour les envelopper dans une destruction générale.

Le premier signe que le volcan donna de son existence, fut un tremblement de terre en l'an 63. Les secousses effrayèrent les habitans, les chassèrent de leurs demeures et firent écrouler plusieurs villes et villages situés à la base du cône. Cependant cette convulsion cessée et la terreur disparue, les habitans revinrent et réparèrent leurs maisons. Sénèque nous fait la description de cet événement :

« Pompéï, cette ville célèbre de la Campanie, près de laquelle le rivage de Surrentum et de Stabia d'un côté, et celui d'Herculanum de l'autre, for-

maient, par leur réunion et leur enfoncement, un golfe agréable, vient d'être ruinée et ses environs fort maltraités par un tremblement de terre en hiver, c'est-à-dire dans une saison que nos ancêtres croyaient exempte des périls de cette nature. La Campanie, qui n'avait jamais été sans alarme, mais qui au moins s'était trouvée sans atteinte jusqu'alors, fut en grande partie ravagée par ces violentes secousses du globe. Une partie d'Herculanum a été détruite; la colonie de Nuceria a été endommagée. La ville de Naples a essuyé des pertes plutôt particulières que publiques, et a été légèrement éprouvée par ce redoutable fléau. Plusieurs maisons de campagne sur la cime des montagnes ont ressenti des secousses sans effet. On ajoute qu'un troupeau de six cents moutons a été étouffé, que des statues ont été brisées, et qu'après cet événement funeste, on vit errer dans les campagnes des hommes privés de connaissance et de sens. »

Seize ans d'une tranquillité trompeuse s'écoulèrent, après lesquelles la montagne déploya de nouveau son activité effrayante. Pline le jeune a décrit, avec des détails très-circonstanciés et infiniment curieux, cette éruption affreuse qui laissa après elle des souvenirs ineffaçables.

Dans une lettre à Tacite, il commence par raconter la mort de son oncle qui, dans cette éruption, périt victime de son courage. Il était, à Misène, commandant la flotte romaine. Curieux d'observer de près un aussi terrible phénomène, et de porter du secours aux malheureux menacés de la mort, il monte sur un vaisseau, traverse le golfe et se fait conduire à Stabia; partout règne la terreur et la confusion, on fuit de tous côtés. Pline, cependant, pour rassurer son ami Pomponianus, chez lequel il était descendu, se livre au sommeil; mais, réveillé par le tumulte, il est forcé de fuir jusqu'au rivage où, trouvant la mer trop agitée pour s'embarquer, il s'arrête, demande de l'eau, et se couche sur un drap qu'il fait étendre; bientôt des flammes qui parurent plus grandes et une odeur de soufre qui annonçait leur approche, mirent en fuite ceux qui l'accompagnaient; il se lève appuyé sur deux serviteurs qui ne l'avaient point abandonné, et dans le moment il tombe mort : trois jours après, on retrouva au même endroit son corps entier couvert de la robe qu'il avait quand il mourut, et dans la position d'un homme qui repose.

Dans une seconde lettre, Pline continue ainsi, pour répondre à Tacite qui lui avait demandé des détails plus circonstanciés :

« Après que mon oncle fut parti, je continuai l'étude qui m'avait empêché de le suivre. Je pris le bain, je soupai, je me couchai, et dormis peu, et d'un sommeil fort interrompu. Pendant plusieurs jours, un tremblement de terre s'était fait sentir, et nous avait moins effrayés, parce que la Campanie y est sujette. Il redoubla pendant cette nuit avec tant de violence, qu'on eût dit que tout était, non pas agité, mais renversé. Ma mère entra brusquement dans ma chambre, et trouva que je me levais, dans le dessein de l'éveiller si elle eût été endormie. Nous nous asseyons dans la cour, qui ne sépare le bâtiment d'avec la mer que par un fort petit espace. Comme je n'avais que dix-huit ans, je ne sais si je dois appeler fermeté ou imprudence ce que je fis : je demandai Tite-Live; je me mis à le lire, et je continuai à l'extraire, ainsi que j'aurais pu faire dans le plus

grand calme. Un ami de mon oncle survient; il était nouvellement arrivé d'Espagne pour le voir. Dès qu'il nous aperçoit, ma mère et moi, assis, moi un livre à la main, il nous reproche, à elle sa tranquillité, à moi ma confiance. Je n'en levai pas les yeux de dessus mon livre. Il était déjà sept heures du matin, et il ne paraissait encore qu'une lumière faible, comme une espèce de crépuscule. Alors les bâtimens furent ébranlés avec de si fortes secousses qu'il n'y eut plus de sûreté à demeurer dans un lieu, à la vérité découvert, mais fort étroit. Nous prenons le parti de quitter la ville : le peuple épouvanté nous suit en foule, nous presse, nous pousse; et ce qui, dans la frayeur, tient lieu de prudence, chacun ne croit rien de plus sûr que ce qu'il voit faire aux autres. Après que nous fûmes sortis de la ville, nous nous arrêtons; et là, nouveaux prodiges, nouvelles frayeurs. Les voitures que nous avions emmenées avec nous étaient à tout moment si agitées, quoique dans un chemin très-uni, qu'on ne pouvait, même en les appuyant avec de grosses pierres, les arrêter en une place. La mer semblait se renverser sur elle-même, et être comme chassée du rivage par l'ébranlement de la terre. Le rivage en effet était devenu plus spacieux, et se trouvait rempli de différens poissons demeurés à sec sur le sable. A l'opposite, une nue noire et horrible, d'où sortaient des feux qui s'élançaient en serpentant, s'ouvrait et laissait échapper de longues fusées semblables à des éclairs, mais qui étaient beaucoup plus grandes. Alors l'ami dont je viens de parler revint une seconde fois et plus vivement à la charge. Si votre frère, si votre oncle est vivant, nous dit-il, il souhaite sans doute que vous vous sauviez, et s'il est mort, il a souhaité que vous lui surviviez. Qu'attendez-vous donc? pourquoi ne vous sauvez-vous pas? Nous lui répondîmes, que nous ne pouvions songer à notre sûreté pendant que nous étions incertains du sort de mon oncle. L'Espagnol part sans tarder davantage, et cherche son salut dans une fuite précipitée. Presque aussitôt la nue tombe à terre, et couvre les mers : elle dérobait à nos yeux l'île de Capri, qu'elle enveloppait, et nous faisait perdre de vue le promontoire de Misène. Ma mère me conjure, me presse, m'ordonne de me sauver, de quelque manière que ce soit; elle me remontre que cela est facile à mon âge; et que pour elle, chargée d'années et d'embonpoint, elle ne le pouvait faire; qu'elle mourrait contente si elle n'était point cause de ma mort. Je lui déclare qu'il n'y avait de salut pour moi qu'avec elle; je lui prends la main, et je l'oblige à doubler le pas : elle le fait avec peine, et se reproche de me retarder. La cendre commençait à tomber sur nous, quoiqu'en petite quantité. Je tourne la tête, et j'aperçois derrière nous une épaisse fumée qui nous suivait, en se répandant sur la terre comme un torrent. Pendant que nous voyons encore, quittons le grand chemin, dis-je à ma mère, de peur qu'en le suivant la foule de ceux qui marchent sur nos pas ne nous étouffe dans les ténèbres. A peine nous étions-nous écartés, qu'elles augmentèrent de telle sorte, qu'on eût cru être, non pas dans une de ces nuits noires, et sans lune, mais dans une chambre où toutes les lumières auraient été éteintes. Vous n'eussiez entendu que plaintes de femmes, que gémissemens d'enfans, que cris d'hommes. L'un appelait son père, l'autre son fils, l'autre sa femme; ils ne se reconnaissaient qu'à la voix. Celui-là déplorait

son malheur, celui-ci le sort de ses proches. Il s'en trouvait à qui la crainte de la mort faisait invoquer la mort même. Plusieurs imploraient le secours des dieux; plusieurs croyaient qu'il n'y en avait plus, et comptaient que cette nuit était la dernière et l'éternelle nuit, dans laquelle le monde devait être enseveli. On ne manquait pas même de gens qui augmentaient la crainte raisonnable et juste par des terreurs imaginaires et chimériques. Ils disaient qu'à Misène ceci était tombé, que cela brûlait; et la frayeur donnait du poids à leur mensonge. Il parut une lueur qui nous annonçait, non le retour du jour, mais l'approche du feu qui nous menaçait, il s'arrêta pourtant loin de nous. L'obscurité revient, et la pluie de cendres recommence, et plus forte et plus épaisse. Nous étions réduits à nous lever de temps en temps pour secouer nos habits, sans cela elle nous eût accablés et engloutis. Je pourrais me vanter qu'au milieu d'aussi affreux dangers, il ne m'échappa ni plainte, ni faiblesse; mais j'étais soutenu par cette consolation peu raisonnable, quoique naturelle à l'homme, de croire que tout l'univers périssait avec moi. Enfin cette épaisse et noire vapeur se dissipa peu à peu, et se perdit tout-à-fait, comme une fumée ou comme un nuage. Bientôt après parut le jour, et le soleil même, jaunâtre pourtant, et tel qu'il a coutume de luire dans une éclipse. Tout se montrait changé à nos yeux troublés encore; et nous ne trouvions rien qui ne fût caché sous des monceaux de cendres, comme sous de la neige.

» De retour à Misène, après nous être un peu refaits de la fatigue, nous passons dans une cruelle incertitude de notre sort une nuit partagée entre la crainte et l'espérance; mais la crainte était la plus forte; car le tremblement de terre continuait, et beaucoup de gens, dans un esprit égaré, se plaisaient à aggraver leurs maux et ceux des autres par des prédictions effrayantes. Cependant, malgré tout ce que nous avions souffert et ce que nous avions encore à craindre, nous n'eûmes pas la moindre pensée de nous retirer, que nous n'eussions eu des nouvelles de mon oncle. Vous ne lirez pas ce récit pour l'écrire, car il ne mérite pas d'entrer dans votre histoire; et vous n'imputerez qu'à vous-même, qui l'avez exigé, si vous n'y trouvez rien qui soit digne même d'une lettre. Adieu. »

Un siècle après, Plutarque ajoute encore à ces détails, et, cinquante ans plus tard, Dion Cassius, y mêlant le récit d'histoires merveilleuses et de fables, créées et répétées par le peuple, dit qu'une grande disette s'ensuivit, que des tremblemens de terre ébranlèrent le pays, et furent accompagnés de bruits horribles; tant sous terre que dans l'atmosphère la mer rugissait, et l'on entendit des éclats affreux, comme si des montagnes se déchiraient; d'énormes pierres furent lancées, ainsi que des masses de feu et de fumée, de sorte que l'air en était obscurci, et le soleil avait disparu comme pendant une éclipse. Des amas de cendres couvrirent la terre et la mer, détruisirent tout, et ensevelirent deux villes entières, Herculanum et Pompeï, au moment où le peuple se trouvait au théâtre.

Les cendres furent portées jusques en Afrique, en Syrie et en Egypte, et elles occasionèrent une grande terreur à Rome, où l'air en fut tellement chargé, qu'on ne vit pas le soleil pendant toute une journée.

Gallien et Eutrope en parlent dans le même sens.

A ces descriptions de la première éruptions nous ajouterons un abrégé sommaire de celles qui ont suivi. En général, elles ont entre elles de grandes ressemblances, mais aucune n'a produit d'aussi grands effets. Nous ne nous étendrons particulièrement que sur les plus remarquables par leurs ravages ou par des phénomènes singuliers.

Nous faisons précéder ce sommaire de leur tableau chronologique. En voici les dates :

79	1660	1767	1804
203	1682	1770	1805
472	1694	1771	1806
512	1701	1773	1810
685	1704	1774	1811
993	1712	1775	1813
1036	1717	1776	1817
1049	1730	1777	1820
1138	1737	1778	1822
1139	1751	1779	1831
1306	1754	1786	1833
1500	1760	1790	1834
1631	1766	1794	

L'éruption de 472 a été citée par Sigonius dans son histoire de l'Empire d'Occident; il prétend que l'Europe entière fut couverte de cendres fines, et qu'il en tomba à Constantinople, où elles causèrent une grande surprise, et produisirent même quelques alarmes.

Outre le mal que celle de 993 fit à plusieurs villes d'Italie, elle brûla Rome en plusieurs endroits, et mit le feu à la cathédrale de Saint-Pierre. On fit des supplications à l'apôtre pour implorer son aide, afin de préserver l'édifice, et l'on prétend que le feu s'éteignit de suite.

La septième commença le 27 février 1036. Un moine du mont Cassin en donne une description qui fait croire qu'elle dut être considérable, puisqu'il dit que les flancs de la montagne s'entr'ouvrirent et qu'il en sortit un torrent de matières liquides qui s'étendit jusqu'à la mer.

C'est la première fois, dit le père Della Torre, qu'il est fait mention de lave et de matière liquéfiée, et il en conclut, que, jusque-là, le Vésuve n'avait vomi que des cendres et de la poussière.

Le cardinal Damiano parle de la croyance qui commença à se répandre que des esprits infernaux étaient renfermés dans cette montagne.

L'éruption de 1500 n'avait pas été forte et avait principalement consisté en une pluie de cendres, aussi les cultures avaient-elles recommencé autour du Vésuve; on dit même que toute la plaine était couverte de pâturages.

La base du cône avait environ trois lieues de tour, et il s'élevait à trois cent cinquante pas géométriques audessus de cette plaine, couverte de chênes, de tilleuls et autres arbres, et dans laquelle étaient trois étangs; l'un rempli d'une eau chaude et amère, un second d'une eau également chaude, mais douce, et le troisième d'une eau plus salée que celle de la mer. A la vérité, en 1537 et 1538, de nombreuses secousses de tremblemens de terre s'étaient fait sentir le long de la côte de Baïa, même le 28 septembre 1538, il se forma une crevasse près de Tripergola, village fameux pour ses bains, et à un mille environ de Pouzzoles. Une colline de forme conique, de plus de quatre cents pieds de haut, et d'une base à peu près d'un mille et demi de circonférence, s'éleva de l'abîme dans lequel fut englouti le village, et en occupa la place; cependant on ne cite pas ce fait comme éruption du Vésuve.

En 1631 des secousses de tremblemens de terre précédèrent la treizième éruption, une des plus formidables dont on ait conservé la mémoire. Les

puits des environs se desséchèrent. Le 16 décembre, au milieu de la nuit, on ressentit dans les environs de la montagne de violentes secousses qui durèrent presque sans interruption jusque vers le matin, qu'on vit une immense colonne de fumée s'élever noire et épaisse dans les airs, et prendre la forme d'un pin (1), tel que le décrit Pline, dans l'éruption de 79. Une nuit obscure enveloppa le golfe; une pluie de cendre et de sable couvrit au loin les environs; le tonnerre retentit du fond de cette masse, et l'obscurité ne fut dissipée par intervalles que par la clarté des éclairs et les globes de feu que lançait l'abîme.

Ces convulsions se terminèrent par une explosion. La montagne s'ouvrit du côté de S.-Giovanni-à-Teduccio, un torrent de lave en sortit et se divisa en sept branches, brûlant des jardins, des vignes et des villes. Portici et Resina furent détruits, et la lave, roulant ses flots enflammés à la mer, entraîna avec elle une partie des deux Torre; une des branches se dirigea vers la Madonna dell' Arco. Ce pays, si riche, n'offrit plus que les restes d'un vaste incendie. A ces torrens de feu, succédèrent des torrens d'une eau bouillante qui, sortant des flancs de la montagne, entraînèrent du sable et des cendres, et dévastèrent ce que le feu avait épargné. Un tremblement de terre, dont les effets se firent ressentir à Naples, où des édifices furent renversés, vint encore augmenter la frayeur des habitans, et compléter cette scène d'horreur. Ces torrens d'eau cessèrent, mais ce fut pour recommencer quelques jours après avec plus de violence. Qu'ils provinssent des pluies tombées en abondance les jours précédens, ou que cette eau eût été pompée dans la mer, et rejetée par le cratère, c'est une opinion incertaine. Ce qui a pu faire naître cette dernière supposition, c'est l'agitation extraordinaire qu'on remarqua dans le golfe, et comme il est rare qu'une opinion, même absurde, ne rencontre pas des partisans, à Naples beaucoup de personnes affirmèrent avoir vu dans ces eaux de l'algue marine, et des poissons morts. Ce ne fut que le 25 février que l'éruption cessa, après avoir duré soixante-dix jours. Le nombre des victimes fut considérable. L'abbé Braccini fait monter à trois mille les individus qui y périrent, d'autres auteurs vont jusqu'à dix mille. Cinq cents personnes, qui se rendaient en procession vers Torre del Greco, furent noyées.

Ce fut en 1737 qu'eut lieu la vingt-deuxième, observée par Don Francesco Serrao, premier médecin du roi de Naples, qui en donne une description, dont voici l'abrégé :

Le Vésuve fumait depuis sept ans. D'après l'opinion généralement admise parmi les observateurs, que lorsqu'il jette de la fumée on doit peu craindre une éruption, on était dans la plus grande sécurité. Le 14 et le 15 mai, cette fumée se montra accompagnée de flammes; elle augmenta considérablement dans la nuit; alors le volcan commença à lancer des pierres ardentes, et l'embrasement continua plusieurs jours, paraissant tirer son activité d'une quantité prodigieuse de soufre, dont le sommet de la montagne était couvert.

Le 20, la violence de l'incendie avait augmenté, au point qu'on voyait en plein jour la flamme s'élever au-dessus du cratère. Vers le soir sa fureur redoubla, et continua jusqu'au lende-

(1) Le Pin Parasol, fort commun en Italie. V. Pl. 44.

main, qu'une explosion épouvantable acheva d'inspirer la terreur aux villages d'alentour.

Sur le soir, on aperçut une crevasse dans la montagne, et le volcan vomit des flammes par cette nouvelle bouche; mais, telle fut l'activité du feu et la quantité des matières embrasées, qui bouillonnait dans le gouffre, que l'on ne vit point de diminution dans la gerbe de flamme qui jaillissait du cratère. Cette matière paraissait enveloppée d'une vapeur sombre, sillonnée sans cesse par des éclairs d'un rouge ardent; tandis que la lave, débouchant par la crevasse, se précipitait sur Resina. Un moment le torrent parut ralentir sa course; le rouge des matières en fusion commençait à perdre un peu de son éclat, et l'espoir d'un calme prochain remplaçait la terreur. Cependant la masse de la gerbe supérieure ne diminuait pas, le retentissement ne cessait point, et l'air mugissait toujours avec la même fureur. A onze heures, la crevasse recommença à vomir de nouvelles matières; les flammes et la fumée en sortirent avec plus de violence; elle jeta des pierres, ce qu'elle n'avait pas encore fait. Le torrent reprit son cours avec plus de rapidité; la montagne paraissait en feu, tant à cause des flammes, que par un effet de réverbération sur les tourbillons de fumée qui les environnaient. On l'entendit éclater avec fracas, comme si elle se fût abîmée sur elle-même; et, pendant quelque temps elle tonna de la sorte sans discontinuer. Les secousses étaient aussi épouvantables que fréquentes; ce fut alors que tous ceux qui s'étaient obstinés à rester chez eux en furent arrachés par la frayeur; chacun fuyait avec horreur des lieux que le feu et la terre à la fois menaçaient d'engloutir.

La lave accumulée se frayant plusieurs routes, le feu se communiqua à une forêt de genêts qui couvrait une portion de la montagne, et la réduisit en cendres, ainsi que toutes les plantations sur son chemin. Le torrent, qui d'abord avait coulé vers l'orient, changea de direction et menaça la Torre del Greco. Une seconde branche prit sa direction à l'occident vers un pont du chemin royal, entre la chapelle *del Purgatorio* et le couvent des Capucins. Resserrée entre les arches de ce pont, elle combla une vallée, et s'élevant sans cesse par l'abondance des matières, elle pénétra dans la chapelle du couvent des Capucins où elle consuma tout ce qui s'y trouvait. Forcée de se frayer un nouveau passage, elle se jeta sur le couvent, mit le feu à une petite porte et pénétra dans l'intérieur où elle s'arrêta. Le reste du torrent grossissant toujours et surmontant tous les obstacles, s'éleva jusqu'à la hauteur des cellules des religieux, inonda une partie du réfectoire et de la sacristie, et s'avança jusques au bord de la mer. Ce torrent de feu avait 3,800 toises de long, 150 pieds de large et 24 de hauteur.

Trois jours après, on entendit une explosion très-forte, des foudres volcaniques sillonnèrent l'atmosphère, mais le feu parut perdre de son intensité. L'incendie alla toujours en décroissant jusqu'au 29, qu'il parut éteint. Cependant la fumée continuait toujours noire et épaisse. Les 5 et 6 juin, après une pluie abondante, cette fumée devint blanche, et répandit dans les environs une odeur suffocante de soufre, qui endommagea les arbres à plus de six cents pas à la ronde.

Une seconde pluie qui tomba quelques jours après, sur les laves encore ardentes, et les fit fumer de nouveau,

Salathe del. Audot edit. Strutt sc.

Vesuvio. Lava d'Ottobre 1751.

[illegible] comme la premi[illegible] [illegible] mais [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] Bo[illegible] [illegible] les [illegible] [illegible] Naples [illegible] de [illegible] [illegible] [illegible] et [illegible] pas [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] de [illegible] [illegible]

ne produisit pas, comme la première fois, cette vapeur sulfureuse, mais il s'en exhala une odeur infecte, qui occasionait de violentes douleurs de tête. Ces laves parurent embrasées jusqu'au 25, que leur surface devint noire, et pendant plus d'un mois, elles conservèrent encore assez de chaleur pour mettre le feu à un bâton qu'on y enfonçait. Serrao évalue la quantité de matières sorties du volcan, pendant ces vingt-deux jours, à 319,658,161 pieds cubes, équivalant à une lieue et demie carrée, ou bien à une montagne dont toutes les dimensions seraient égales, et auraient six cent quatre-vingt-trois pieds.

Le Vésuve se reposa quatorze ans, jusqu'en 1751, qu'eut lieu sa vingt-troisième éruption (Pl. 41). Le 22 octobre, à cinq heures du matin, on entendit de fortes explosions du côté de Bosco-Reale ; le lendemain on ressentit à Massa et à Naples des secousses de tremblement de terre, enfin le 25, les flancs de la montagne s'entr'ouvrirent avec fracas du côté de Bosco-tre-Case. L'ancienne lave fut soulevée, et un torrent de matières liquides descendit dans la plaine et roula d'abord vers ce village, puis changeant de route, se dirigea vers le *Mauro*, traversant une distance de quatre milles, ou deux lieues, en huit heures, et dévastant tout sur son chemin. Elle combla un vallon d'une largeur de quarante pieds, et d'une profondeur de soixante-cinq. Six mois après, cette masse de lave avait encore une chaleur violente et insupportable, et il s'en exhalait une vapeur de soufre et de vitriol qui ôtait la respiration.

Le 2 décembre 1754, commença la vingt-quatrième éruption, elle dura six ans. Le Vésuve vomit presque continuellement des laves. En 1760, il s'ouvrit au pied de la montagne, douze bouches à feu, avec des éclats semblables à des décharges d'artillerie ; la lave, après avoir parcouru quatre à cinq cents toises, s'arrêta le 23 décembre ; le 28, un autre ruisseau prit son cours sur la Torre, et le lendemain s'arrêta à douze pas de la mer ; mais les émissions de fumée et de pierres ne cessèrent que le 7 janvier.

Cette éruption répandit dans l'atmosphère une vapeur si meurtrière que la plupart de ceux qui la respiraient périssaient en peu de jours. Les cadavres se couvraient de taches pourprées, et l'autopsie découvrait le poumon et le ventricule droit du cœur prodigieusement gonflés par la quantité de sang qui s'y était porté, à peu près de la même manière que chez les personnes asphixiées par la vapeur du charbon.

Le chevalier Hamilton a fait la description de l'éruption de 1767; en voici l'abrégé :

Il s'était formé, dans une petite plaine ressemblant à la Solfatara, un monticule de la hauteur de 185 pieds, qui servait de cheminée principale au volcan. Du sommet de ce monticule, jaillissait une fumée noire et si épaisse, qu'elle ne paraissait sortir qu'avec difficulté : on voyait les nuages s'élever les uns sur les autres en mouvement spiral et rapide, et à tout moment de grosses pierres étaient lancées à une hauteur considérable. Cette colonne de fumée fut portée jusques à Capri. Déjà la lave était parvenue au vallon, lorsque la nuit vint encore ajouter son obscurité à cette scène d'horreur. Une violente détonation se fit entendre, et, lorsque le jour parut, on découvrit que la montagne s'était ouverte depuis le sommet jusqu'à son milieu, et que, de cette nouvelle bouche sortait une

fontaine de feu liquide qui s'éleva à plusieurs pieds de hauteur, la terre tremblait, et il tombait une grêle de pierres ponces. En un instant, des nuages de fumée noire et de cendres causèrent une obscurité presque totale, les explosions ressemblaient au tonnerre le plus violent, et l'odeur de soufre était excessivement forte. En un peu moins de deux heures, la lave avait déjà couvert trois milles de chemin; elle avait cependant près d'une lieue de largeur, sur 70 pieds d'épaisseur. Le roi et la cour furent obligés de quitter Portici; dans le moment où le départ s'effectua, le bruit était déjà considérablement augmenté, et la percussion de l'air tellement violente, que non-seulement des portes et des fenêtres dans le palais en furent enfoncées, mais encore une porte fermée à clef s'ouvrit avec fracas. Les mêmes accidens eurent lieu à Naples. Outre ces explosions très-fréquentes, on entendit dans la nuit un bruit souterrain et violent qui dura cinq heures; peut-être était-il causé par la lave qui avait rencontré quelques dépôts d'eau de pluie dans les entrailles de la montagne, et le combat entre ces deux élémens, produisait ces sifflemens et ces bruits extraordinaires.

On ne saurait donner une idée de la confusion de cette nuit dans Naples. La retraite précipitée du roi vint encore augmenter les alarmes. Toutes les églises furent ouvertes et remplies de monde; on ne rencontrait que processions dans les rues. Le lendemain 20, il fut impossible de juger de l'état du Vésuve, à cause des cendres et de la fumée qui le dérobaient aux yeux. Le soleil avait la même teinte que lorsqu'on le regarde à travers un verre noirci; il plut des cendres toute la journée.

Le 21 fut plus tranquille, mais le laves coulaient toujours avec vivacité. Portici fut alors dans un danger véritable, la lave n'en étant éloignée que d'un mille et demi; heureusement elle changea de direction, et, vers la nuit, elle se ralentit.

Le 22, le bruit recommença mais avec encore plus de violence; on s'attendait à chaque instant à quelque événement sinistre. Les cendres pleuvaient dans Naples en si grande abondance, que l'on fut obligé de se servir de parapluies. Les toits des maisons et les balcons en furent couverts, ainsi que des vaisseaux à vingt lieues en mer. Le 24, tout cessa.

Cette éruption fut courte, mais violente; la lave tomba dans le chemin creux de *fosso grande*, et, quoique ce chemin n'eût pas moins de 200 pieds de profondeur et 100 de largeur, il fut comblé en cet endroit. « Je n'aurais jamais cru, ajoute sir Hamilton, qu'une si grande quantité de matières eût pu se répandre en aussi peu de temps, si je n'en avais été témoin. »

Le jour suivant, il n'y eut qu'une grande quantité d'éclairs qui s'échappaient d'une colonne de fumée noire, et qui étaient accompagnés de tonnerres. On vit aussi une autre espèce de météore qui ressemblait à ce qu'on appelle des étoiles tombantes, et l'on remarqua que les cendres qui se répandirent dans la dernière journée, étaient presque aussi blanches que la neige.

Si, de 1767 à 1779, le Vésuve ne se reposa pas, du moins n'offrit-il rien de remarquable jusques au mois de juillet que commencèrent à se manifester les premiers symptômes d'une éruption très-forte. Denon l'ayant décrite comme témoin oculaire, je ne crois pouvoir mieux faire que de don-

ner ici la narration qu'il nous en a laissée.

Le jet de feu fut de plus de 18,000 pieds.

« ...... Dans les derniers jours de juillet, le feu se manifesta d'une manière plus décidée : il s'ouvrit une bouche au sommet qui lança quelques pierres, et d'où sortit une lave qui commença à l'entrée de la nuit, et qui en deux heures avait déjà fait un demi-mille. Cette lave descendit le lendemain jusque dans la vallée de *Somma*, cessa, et s'éteignit le jour d'après. Le 3 d'août, deux heures avant la nuit, la montagne fit entendre un grand bruit intérieur, et à la nuit on en aperçut le flanc couvert de quatre ou cinq ruisseaux de lave qui partaient des petites ouvertures qui s'étaient faites à la partie d'Ottajano, aux deux tiers de la hauteur de la montagne. Le 4, à deux heures après midi, il sortit du cratère une grande colonne de fumée qui s'éleva très-haut. Le soir le sommet jetait une lueur sombre, la lave en sortit de nouveau avec tant d'abondance, qu'elle eut bientôt atteint celle qui sortait par le flanc, et en ferma les ouvertures.

» Le 5, à la nuit, la montagne était tout en feu; il n'y avait ni nuage ni fumée : une gerbe de feu qui partait du cratère s'élevait en ligne perpendiculaire à une hauteur extraordinaire. La lave qui s'épanchait au pied de la gerbe coulait depuis le sommet jusque dans la vallée de Somma, et s'y partageait : une partie tournait du côté d'Ottajano, l'autre prenait la route de l'ermitage et de Resina, ce qui traçait une route en terrasse diversement colorée depuis le bas de l'escarpement de la montagne jusqu'au sommet. La vapeur embrasée qui sortait de ce torrent reflétait sur la montagne, sur les campagnes des environs, et en faisait un tableau aussi brillant que ceux que nous avons de la fameuse éruption de 1767. Le 6, la gerbe s'abaissa presque absolument; la lave cessa d'avancer, et se décolora presque entièrement.

» La journée du 7 la montagne fut assez tranquille; cependant le soir, entre onze heures et minuit, la lave commença de nouveau à couler : il vint un gros nuage orageux qui, en s'approchant de la montagne, fit l'effet de la barre de fer que l'on approche du tube électrisé, il couvrait la montagne d'aigrettes et d'éclairs sillonnans. La lave, qui avait coulé, colorait d'un rouge ténébreux le dessous du nuage, et la gerbe du sommet éclairait des nuages supérieurs de couleur de sang, ce qui commença à effrayer les habitans de Naples. Le 8, au matin, la lave avait cessé, mais le feu du cratère annonçait une grande fermentation intérieure. A l'entrée de la nuit la bouche lança de grosses pierres enflammées qui roulaient du haut de la montagne jusques en bas. On entendait une rumeur qui annonçait de grands événemens : effectivement, à une heure de nuit, la gerbe devint considérable; le calme était parfait; il n'y avait pas un nuage dans l'air : le feu de la montagne, par la nuit la plus obscure, éclairait à lire sur le môle. Le bruit avait diminué, lorsque tout à coup il s'élança dans l'air une fumée noire à laquelle le feu succéda; la montagne s'ouvrit au sommet du côté de *Somma*; la bouche devint immense, et il s'en éleva une colonne de matière fluide, de fumée et de pierres enflammées, qui formèrent une gerbe de feu de dix-huit mille pieds d'élévation, selon le calcul de tous les géomètres; ce qu'il est facile de vérifier, la hauteur de la gerbe ayant plus de trois fois le diamètre de sa base, qui

était l'espace du Vésuve au sommet de la *Somma*, c'est-à-dire plus de six mille pieds. Jamais spectacle plus grand et plus étonnant; jamais convulsion de la nature plus effrayante, suivie d'effets moins funestes, au-dessus de toutes descriptions; la peinture même ne peut y arriver. La plus faible imitation paraîtra toujours incroyable à qui ne l'aura pas vu. La colonne de fumée, bien qu'elle se dirigeât sur Ottajano, était si élevée, qu'elle paraissait couvrir Naples. En un instant la montagne ne parut plus qu'un globe de feu, et bientôt après disparut dans la vapeur. Des foudres coupaient dans tous les sens la gerbe de feu et la colonne de fumée. La pluie de feu était devenue si considérable, que le sommet de la montagne semblait avoir été lancé en l'air. Des pierres grosses comme des tonneaux, quoiqu'elles ne s'élevassent pas à beaucoup près autant que les autres, étaient vingt-cinq secondes à retomber dans la vallée de Somma, qui en paraissait toute comblée. Les broussailles de la Somma et le bois d'Ottajano s'enflammèrent tout à coup, soit par l'ardeur du feu, soit par les foudres qui n'étaient produites que par l'éruption, soit par la quantité de pierres enflammées qui y tombaient. Cet incendie jeta la consternation, et bientôt l'épouvante, en faisant connaître le danger d'un phénomène dont l'effet allait toujours en augmentant. La populace s'abandonna à tout l'effroi dont elle est susceptible; on entendait des cris de toutes parts. Le chemin de Portici se trouva couvert de tous les habitans de Resina, Torre del Greco et dell' Annunziata, qui portaient leurs enfans, et ce qu'ils avaient de plus précieux; et tout cela se passa dans l'espace de vingt-huit minutes que dura l'éruption, qui finit tout-à-coup, et laissa revoir la montagne avec à peu près les mêmes formes qu'auparavant, mais couverte de feu, qui dura la moitié de la nuit. Ce spectacle avait été si extraordinaire, qu'à peine cessé il parut un rêve à ceux qui en avaient été les plus froids spectateurs. Le lendemain on apprit les dégâts de la veille; Ottajano écrasé et à moitié brûlé, des hommes tués, d'autres blessés, et dix-huit pouces de cendres, ponces et pierres sur la surface de la terre; en suivant la direction du vent, des pierres et des cendres portées à cinquante milles. On en a envoyé de *Grotta Minarda* et de *Monte Fusco*, du poids de deux onces.

» Le lendemain 9, la montagne était tranquille; mais cependant l'éruption recommença, la lave coula avec moins d'abondance, mais la gerbe de feu s'élevait tout autant. Comme c'était le jour, et qu'on ne voyait pas de feu, qu'on n'entendait pas le bruit, cela ne causa aucune frayeur. Le soir fut calme. Le mardi 10, il plut tout le jour, et on ne vit presque pas la montagne. Le mercredi 11, à une heure après midi, il y eut même événement que le 9, et même sensation. Le vent, chassant toujours à l'Est, a empêché chaque jour que la cendre et les pierres ne vinssent porter l'effroi à Naples.

» Le 12 au matin, la montagne fit un grand bruit.

» Le 13, tout parut éteint, de manière que la montagne ne donna aucune apparence de feu. Le soir on aperçut de nouveau, dans les nuages qui se promenaient sur le sommet, le reflet du feu intérieur du cratère; et le 14 on voyait sortir de la fumée noire. »

Je passe sous silence l'éruption de 1786, me contentant de dire que la lave forma une cataracte de feu en se précipitant de 60 pieds dans le Fosso

43.



Salathé del — Audot edit — Strutt sc

Vesuvio. _Destruzione di Torre del Greco, 1794. *Vesuve. Destruction de Torre del Greco, 1794.*

... e, ... elle détruisit une petite ... Je ... enfin à l'horrible ...le de 1794. (Pl. 43.)

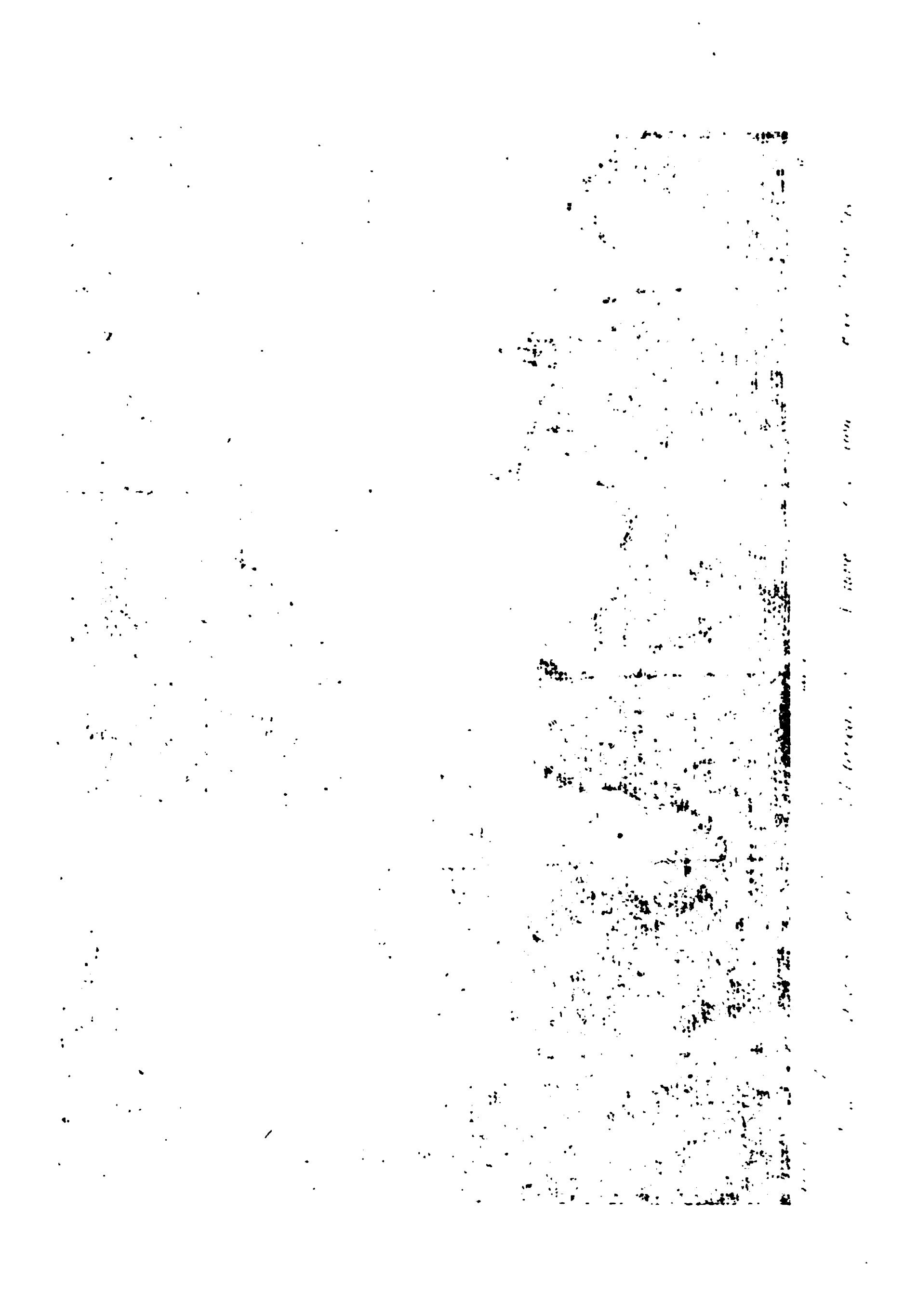
... Torre del Greco ... [illegible] ... plus ... générale : ... con-... Napl... pro-... [illegible] ... même momens, ... secousses de ... d'un bruit ... dimanche, l'on entendit ... mais ... trembler les maisons de ... del Greco, située à cinq milles ... du nouveau cratère, ... de fumée ... grande hauteur, ... un pin. Tantôt cette ... distinctement, ... dérobaient la vue. ... forçât ... Cependant ... fumée ... de la monta-... directions, l'on ... sur la Torre, ... dix-huit milles ... de cette lave. Les ha-... obligés de chercher leur

... à ... heures ... d'un ... [illegible]

Napl...

... de ... ces ... le ... cette lave ... elles ... pendant ... tirent des ... Un vieillard et ... dans le couvent ... eiolo ... ainsi que ... de F... sine ... relat...

... Naples, ... Torre, un nuage ... Vésuve ... semblable à celui ... de pierres ... la route, ... Le ... le cratère avait ... ... trempé ...



Faraone, où elle detruisit une petite chapelle. J'arrive enfin à l'horrible catastrophe de 1794. (Pl. 43.)

Le 12 juin, Torre del Greco ressentit un violent tremblement de terre, les secousses en furent répétées trois fois, chacune de plusieurs minutes; elles causèrent une consternation générale; chacun quittant sa maison, chercha un refuge dans son jardin ou sur le rivage de la mer. La nuit se passa en continuelles alarmes; avec le jour commencèrent des processions d'hommes, de femmes et d'enfans qui, pieds nus, se rendaient à Naples, implorant la protection de saint Janvier. Les deux journées suivantes furent horribles, l'air était brûlant, chargé de vapeurs, et de temps en temps il s'obscurcissait tout à coup; dans ces mêmes momens, on ressentait de légères secousses de tremblement, accompagnées d'un bruit sourd. Le dimanche, l'on entendit comme une décharge prolongée de coups de canon. Ce bruit partit, non du sommet, mais du milieu de la montagne qui s'ouvrit à l'occident. Cette explosion fit trembler les maisons de la Torre del Greco, située à cinq milles seulement du nouveau cratère, d'où s'élançait une colonne de fumée qui s'élevait à une grande hauteur, prenant la forme d'un pin. Tantôt cette colonne s'apercevait très-distinctement, tantôt les cendres en dérobaient la vue. Elle croissait en intensité jusqu'à ce que la pesanteur des matières qui la composaient la forçât de retomber sur elle-même. Cependant des torrens de lave enflammée roulaient de la montagne dans deux directions; l'un d'environ un mille de largeur, prenant son cours sur Resina; l'autre sur la Torre, ville d'environ dix-huit mille âmes, qui devint la proie de cette lave. Les habitans furent obligés de chercher leur refuge à Naples. Enfin, après trois heures de dévastation, elle se jeta dans la mer, où elle forma un rocher d'environ un tiers de mille carré, et d'une épaisseur de 15 à 16 pieds.

L'éclat qu'elle jetait s'apercevait de Naples.

La branche, qui coulait dans la direction de Resina, en arrivant aux portes de la ville, se divisa en trois; l'une prit son cours du côté du couvent des Franciscains, la seconde du côté de la place, et la troisième menaça la Torre. Tout le terrain parcouru par cette lave resta couvert d'une couche de 15 à 20 pieds d'épaisseur: elle sembla respecter pendant quelque temps quelques édifices, tels que le palais Brancaccio, l'église des marins, et le couvent des Franciscains; mais ils finirent par devenir la proie des flammes. Un vieillard et cinq femmes, qui s'étaient réfugiés dans le couvent, furent contraints à chercher leur salut dans une fuite précipitée. Le palais Caracciolo brûla, ainsi que beaucoup d'autres maisons dans le voisinage de Resina. Le 16 juin, l'air fut tellement obscurci, qu'on n'apercevait plus la montagne. Heureusement le feu s'arrêta, et Resina fut sauvée.

Cette éruption donna lieu à un phénomène extraordinaire. Le 16 juin, l'on aperçut à Pienza, près Sienne en Toscane, un nuage sur l'horizon dans la direction du S.-E., qui est celle du Vésuve; de ce nuage sortit un bruit semblable à celui d'une batterie de canons, puis il s'enflamma, et une pluie de pierres tomba à quatre lieues à la ronde; ces pierres étaient volcaniques, d'une couleur grisâtre.

Le 8 juillet tout était terminé. Le 12, le cratère avait un mille et un quart de circonférence intérieure; le cône était tronqué et en plan incliné.

En 1804, il y eut une éruption assez faible (planche 42). M. de Chateaubriant se trouvant au commencement de l'année à Naples, eut la curiosité de faire une course au Vésuve. Voici la description qu'il nous en a donnée :

» Aujourd'hui 5 janvier, je suis parti de Naples à sept heures du matin ; me voilà à Portici. Le soleil est dégagé des nuages du levant, mais la tête du Vésuve est toujours dans le brouillard. Je fais marché avec un *cicerone* pour me conduire au cratère du volcan. Il me fournit deux mules, une pour lui, une pour moi : nous partons.

» Je commence à monter par un chemin assez large, entre deux champs de vignes appuyées sur des peupliers. Je m'avance droit au levant d'hiver. J'aperçois, un peu au-dessus des vapeurs descendues dans la moyenne région de l'air, la cime de quelques arbres : ce sont les ormeaux de l'ermitage. De pauvres habitations de vignerons se montrent à droite et à gauche, au milieu des riches ceps du *Lacrima-Christi*. Au reste, partout une terre brûlée, des vignes dépouillées entremêlées de pins en forme de parasols, quelques aloès dans les baies, d'innombrables pierres roulantes, pas un oiseau.

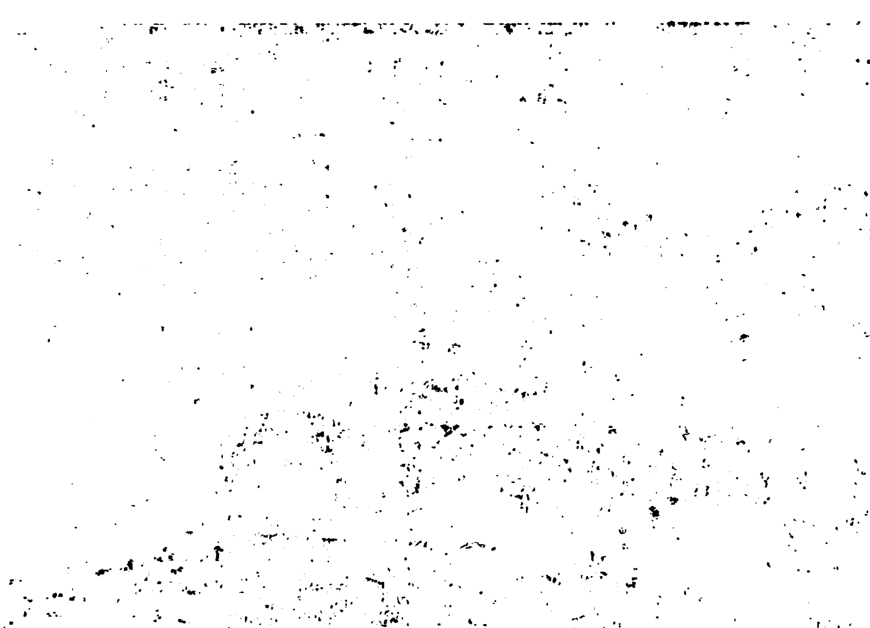
» J'arrive au premier plateau de la montagne. Une plaine nue s'étend devant moi. J'entrevois les deux têtes du Vésuve ; à gauche la *Somma*, à droite la bouche actuelle du volcan : ces deux têtes sont enveloppées de nuages pâles. Je m'avance. D'un côté la *Somma* s'abaisse ; de l'autre je commence à distinguer les ravines tracées dans le cône du volcan, que je vais bientôt gravir. La lave de 1766 et de 1769 couvre la plaine où je marche. C'est un désert enfumé où les laves, jetées comme des scories de forge, présentent sur un fond noir leur écume blanchâtre, tout-à-fait semblable à des mousses desséchées.

» Suivant le chemin à gauche, et laissant à droite le cône du volcan, j'arrive au pied d'un coteau ou plutôt d'un mur formé de la lave qui a recouvert Herculanum. Cette espèce de muraille est plantée de vignes sur la lisière de la plaine, et son revers offre une vallée profonde occupée par un taillis. Le froid devient très-piquant.

» Je gravis cette colline pour me rendre à l'ermitage que l'on aperçoit de l'autre côté. Le ciel s'abaisse, les nuages volent sur la terre comme une fumée grisâtre, ou comme des cendres chassées par le vent. Je commence à entendre le murmure des ormeaux de l'ermitage.

» L'ermite est sorti pour me recevoir. Il a pris la bride de ma mule, et j'ai mis pied à terre. Cet ermite est un grand homme de bonne mine, et d'une physionomie ouverte. Il m'a fait entrer dans sa cellule ; il a dressé le couvert, et m'a servi un pain, des pommes et des œufs. Il s'est assis devant moi, les deux coudes appuyés sur la table, et a causé tranquillement tandis que je déjeunais. Les nuages s'étaient formés de toutes parts autour de nous ; on ne pouvait distinguer aucun objet par la fenêtre de l'ermitage. On n'oyait dans ce gouffre de vapeurs que le sifflement du vent et le bruit lointain de la mer sur les côtes d'Herculanum : scène paisible de l'hospitalité chrétienne, placée dans une petite cellule au pied d'un volcan, et au milieu d'une tempête !

» L'ermite m'a présenté le livre où les étrangers ont coutume de noter quelque chose. Dans ce livre, je n'ai pas trouvé une pensée qui méritât d'être retenue ; les Français, avec ce bon goût naturel à leur nation, se sont contentés



[illegible]

... leux
... poles.
... [illegible]
... de 1769 contre la
... C'est ... [illegible]
... [illegible]

... il semblable à ... [illegible]

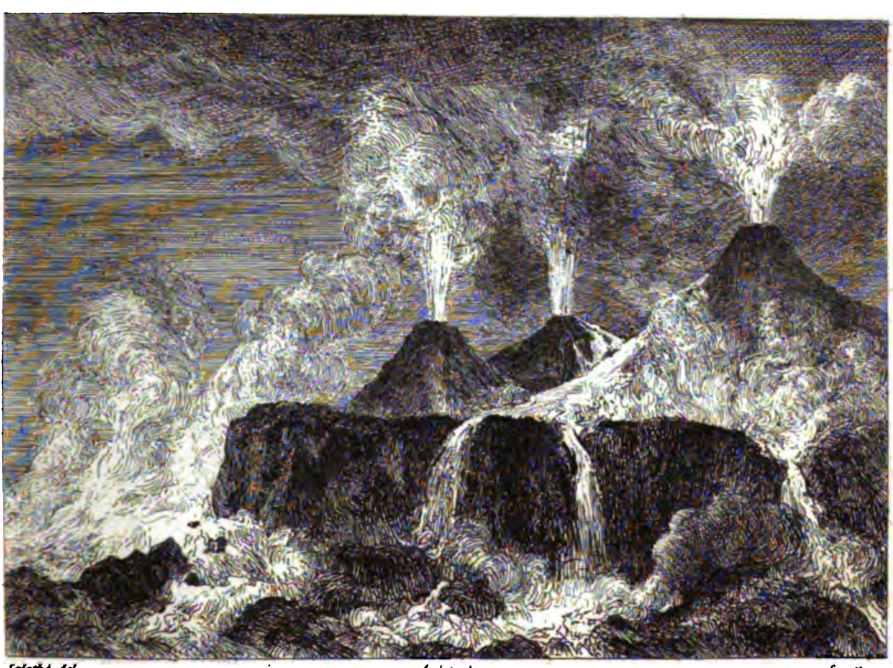
... au pied d'un coteau ... de la lave qui ... Cette espèce ce ... vignes sur la ... [illegible] ... par le vent. Je commence à ... le murmure des ... [illegible]

« L'ermite ... pour me recevoir ... pris la bride de ma mule, et ... pied à terre. Cet ermite ... homme de bonne mine, et ... physionomie ouverte. Il m'a fait entrer dans sa ...; il a dressé ... servi un pain, des ... et des œufs. Il ... les ... posés sur la table, et ... tandis que je déjeunois. ... s'étoient formés de toutes ... autour de nous; on ne pouvoit ... aucun objet par la fenêtre ... On n'oyoit ... ce ... que le sifflement du vent et ... lointain de la mer sur les ... offerte ... scène paisible de l'... chrétienne, ... au pied d'un ... d'une tempête !

« L'ermite m'a présenté le livre ... je me suis contenté de noter quelque chose. Dans ce livre, je n'ai ... trouvé une pensée qui méritât d'être retenue; les François, avec ce ... se sont con...



Vesuvio. Eruzione del 1804. *Vesuve. Eruption de 1804.*



Salathé del. Audot edit. Strutt sc.

Vesuvio. Ottobre 1822.

de mettre la date de leur passage, ou de faire l'éloge de l'érmite. Ce volcan n'a donc inspiré rien de remarquable aux voyageurs; cela me confirme dans une idée que j'ai depuis long-temps. les très-grands sujets, comme les très-grands objets, sont peu propres à faire naître les grandes pensées; leur grandeur étant, pour ainsi dire, en évidence, tout ce qu'on ajoute au delà du fait ne sert qu'à le rapetisser. Le *nascitur ridiculus mus* est vrai de toutes les montagnes.

» Je pars de l'ermitage à deux heures et demie; je remonte sur le coteau de laves que j'avais déjà franchi : à ma gauche est la vallée qui me sépare de la *Somma*, à ma droite, la plaine du cône. Je marche en m'élevant sur l'arête du coteau. Je n'ai trouvé dans cet horrible lieu, pour toute créature vivante, qu'une pauvre jeune fille, maigre, jaune, demi-nue, et succombant sous un fardeau de bois coupé dans la montagne.

» Les nuages ne me laissent plus rien voir; le vent soufflant de bas en haut, les chasse du plateau noir que je domine, et les fait passer sur la chaussée de laves que je parcours : je n'entends que le bruit des pas de ma mule.

» Je quitte le coteau, je tourne à droite et redescends dans cette plaine de lave qui aboutit au cône du volcan, et que j'ai traversée plus bas, en montant à l'ermitage. Même en présence de ces débris calcinés, l'imagination se représente à peine ces champs de feu et de métaux fondus, au moment des éruptions du Vésuve. Le Dante les avait peut-être vus, lorsqu'il a peint dans son Enfer ces sables brûlans où des flammes éternelles descendent lentement et en silence, *come di neve in Alpe senza vento* :

Arrivammo ad una landa
Che dal suo letto ogni pianta rimove.
. . . .
Lo spazzo er' un' arena arida e spessa
. . . .
Sovra tutto' l sabbion d' un cader lento
Come di neve in Alpe senza vento.

» Les nuages s'entr'ouvrent maintenant sur quelques points; je découvre subitement, et par intervalles, Portici, Caprée, Ischia, le Pausilippe, la mer parsemée des voiles blanches des pêcheurs, et la côte du golfe de Naples, bordée d'orangers : c'est le Paradis vu de l'Enfer.

» Je touche au pied du cône; nous quittons nos mules; mon guide me donne un long bâton, et nous commençons à gravir l'énorme monceau de cendres. Les nuages se referment, le brouillard s'épaissit, et l'obscurité redouble.

» Me voilà au haut du Vésuve, écrivant assis à la bouche du volcan, et prêt à descendre au fond de son cratère. Le soleil se montre de temps en temps à travers le voile de vapeurs qui enveloppe toute la montagne. Cet accident, qui me cache un des plus beaux paysages de la terre, sert à redoubler l'horreur de ce lieu. Le Vésuve, séparé par les nuages des pays enchantés qui sont à sa base, a l'air d'être ainsi placé dans le plus profond des déserts, et l'espèce de terreur qu'il inspire n'est point affaiblie par le spectacle d'une ville florissante à ses pieds.

» Je propose à mon guide de descendre dans le cratère; il fait quelque difficulté, pour obtenir un peu plus d'argent. Nous convenons d'une somme qu'il veut avoir sur-le-champ. Je la lui donne. Il dépouille son habit; nous marchons quelque temps sur les bords de l'abîme, pour trouver une ligne moins perpendiculaire et plus facile à

descendre. Le guide s'arrête et m'avertit de me préparer. Nous allons nous précipiter.

» Nous voilà au fond du gouffre (1). Je désespère de pouvoir peindre ce chaos.

» Qu'on se figure un bassin d'un mille de tour et de trois cents pieds d'élévation, qui va s'élargissant en forme d'entonnoir. Ses bords ou ses parois intérieurs sont sillonnés par le fluide de feu que ce bassin a contenu, et qu'il a versé au dehors. Les parties saillantes de ces sillons ressemblent aux jambages de briques dont les Romains appuyaient leurs énormes maçonneries. Des rochers sont suspendus dans quelques parties du contour, et leurs débris, mêlés à une pâte de cendres, recouvrent l'abîme.

» Ce fond du bassin est labouré de différentes manières. A peu près au milieu, sont creusés trois puits ou petites bouches nouvellement ouvertes, et qui vomirent des flammes pendant le séjour des Français à Naples, en 1798.

» Des fumées transpirent à travers les pores du gouffre, surtout du côté de *la Torre del Greco*. Dans le flanc opposé, vers Caserte, j'aperçois une flamme. Quand vous enfoncez la main dans les cendres, vous les trouvez brûlantes à quelques pouces de profondeur sous la surface.

» La couleur générale du gouffre est celle d'un charbon éteint. Mais la nature sait répandre des grâces jusque sur les objets les plus horribles. La lave en quelques endroits est peinte d'azur, d'outre-mer, de jaune et d'orangé. Des blocs de granit, tourmentés et tordus par l'action du feu, se sont recourbés à leurs extrémités, comme des palmes et des feuilles d'acanthe. La matière volcanique, refroidie sur les rocs vifs autour desquels elle a coulé, forme çà et là des rosaces, des girandoles, des rubans; elle affecte aussi des figures de plantes et d'animaux, et imite les dessins variés que l'on découvre dans les agates. J'ai remarqué sur un rocher bleuâtre un cygne de lave blanche parfaitement modelé; vous eussiez juré voir ce bel oiseau dormant sur une eau paisible, la tête cachée sous son aile, et son long cou alongé sur son dos comme un rouleau de soie.

Ad vada Meandri concinit albus olor.

» Je retrouve ici ce silence absolu que j'ai observé autrefois, à midi, dans les forêts de l'Amérique, lorsque, retenant mon haleine, je n'entendais que le bruit de mes artères dans mes tempes et le battement de mon cœur. Quelquefois seulement des bouffées de vent, tombant du haut du cône au fond du cratère, mugissent dans mes vêtemens ou sifflent dans mon bâton; j'entends aussi rouler quelques pierres que mon guide fait fuir sous ses pas, en gravissant les cendres. Un écho confus, semblable au frémissement du métal ou du verre, prolonge le bruit de la chute, et puis tout se tait. Comparez ce silence de mort aux détonations épouvantables qui ébranlaient ces mêmes lieux, lorsque le volcan vomissait le feu de ses entrailles, et couvrait la terre de ténèbres.

» On peut faire ici des réflexions philosophiques, et prendre en pitié les choses humaines. Qu'est-ce en effet que ces révolutions si fameuses des empires, auprès de ces accidens de la nature, qui changent la face de la terre et des mers? Heureux du moins, si les hommes n'employaient pas à se tourmenter mutuellement le peu de jours

(1) Il n'y a que de la fatigue et peu de danger à descendre dans le cratère du Vésuve. Il faudrait avoir le malheur d'y être surpris par une éruption. Les dernières éruptions ont changé la forme du cône.

44.



John Martin del. Audot edit.

Vesuvio. Ottobre 1822.

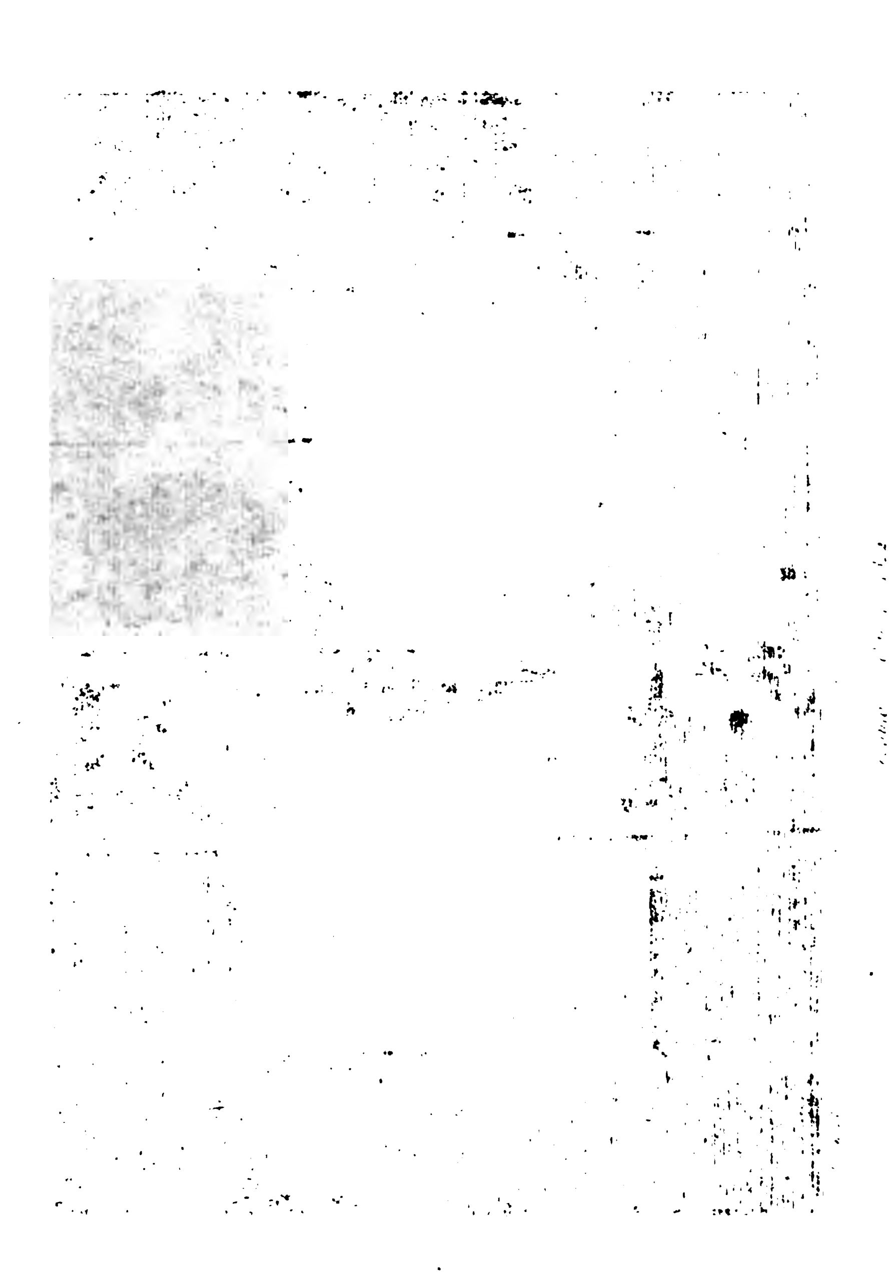
…sse ensemble : Le Ve-
… une seule fois ses
… les cites, que ses
… les peuples au
… de larmes.
… du paysage
… retrouvés sous les
… Des …
… squelettes …

… inconstant.
… son grecque …

… de feu se
… sant sur la
… eaux
… de janvier
… on re…
… blement de
… Follonna et
… courans …
… pluies le
… habi-
… et d'Ottajano.

La …
T…
…
atmosphère …
l'électricité …
… caractère …
… de feu, en …
quatre ou cinq …
… l'horreur. …

De …
par deux …
…
de l'Amérique …
rent av…



qu'ils ont à passer ensemble ! Le Vésuve n'a pas ouvert une seule fois ses abîmes pour dévorer les cités, que ses fureurs n'aient surpris les peuples au milieu du sang ou des larmes. Quels sont les premiers signes de civilisation, les premières marques du passage des hommes que l'on a retrouvés sous les cendres éteintes du volcan ? Des instrumens de supplice, des squelettes enchaînés.

» Les temps varient, et les destinées humaines ont la même inconstance. « *La vie*, dit la chanson grecque, *fuit comme la roue d'un char.* »

Τροχὸς ἅρματος γὰρ οἷα
Βίοτος τρέχει κυλισθεὶς.

» Pline a perdu la vie pour avoir voulu contempler de loin le volcan dans le cratère duquel je suis tranquillement assis. Je regarde fumer l'abîme autour de moi. Je songe qu'à quelques toises de profondeur j'ai un gouffre de feu sous mes pieds, je songe que le volcan pourrait s'ouvrir, et me lancer en l'air avec ces quartiers de marbre fracassés. »

En 1820, huit bouches s'ouvrirent à la fois et devinrent autant de cratères, deux dans l'intérieur du cône principal, et six à l'extérieur. En 1822 (planche 42), une neuvième se forma encore, et bientôt un torrent de feu se dirigea sur Resina, en passant sur la lave de 1810. Cette année il y eut deux éruptions, ou plutôt celle de janvier ne fut que le prélude de celle d'octobre. Le 20 de ce mois, on ressentit des secousses de tremblement de terre. Le 21, la lave bouillonna et se précipita en deux courans sur Resina ; à minuit, d'énormes gerbes de feu jaillirent dans les airs à plus de 2000 pieds, tandis que des pluies de cendres chaudes effrayèrent les habitans de Bosco-tre-Case et d'Ottajano. La portion du cratère faisant face à Torre del Greco, ne cessa de vomir du feu ; lorsque la lave s'interrompait, l'intensité de la fumée augmentait, pour diminuer lorsque la lave recommençait à couler. Le 22, à midi, une colonne de fumée s'éleva à une hauteur démesurée, s'étendant en forme de parapluie (planche 44). Des ruisseaux de lave descendirent sur Resina, menaçant Portici ; d'autres se dirigèrent sur Bosco-tre-Case, dépassant la lave de 1810. Le 23, ils s'arrêtèrent, à l'exception d'un, dans la direction du Mauro. Des pluies de sable obscurcirent l'air au point de forcer les habitans à allumer des lampes dans le jour. La montagne était complétement enveloppée de vapeur et de fumée. Enfin, le 27, des torrens d'eau transportèrent les cendres et inondèrent les pays voisins. La commotion fut si forte, et l'air atmosphérique était tellement chargé d'électricité, qu'il en sortait fréquemment des éclairs suivis de détonations très-fortes, qui paraissaient avoir un caractère différent de celui qu'on observe pendant les orages ; elles n'avaient ni écho, ni prolongation ; les foudres en étaient faibles, on les voyait serpenter au milieu d'une fumée très-dense, et tracer rapidement un sillon de feu, en décrivant par divers angles quatre ou cinq portions de ligne droite. Ces effets se montraient dans Naples à la foule des curieux, qui, à minuit, montés sur les terrasses de leurs maisons, contemplaient ces scènes d'horreur. La nature était en combustion.

Des pluies de cendres eurent lieu par deux fois et à un intervalle de huit jours. La première, elles étaient rouges, la seconde blanches. A la Torre dell' Annunziata, les propriétaires durent avoir le soin de balayer d'heure

en heure les terrasses de leurs maisons, tant la cendre tombait épaisse ; cependant aucune frayeur ne se manifesta dans Naples ; il n'en fut pas de même à Torre del Greco : dans ce malheureux village, plus exposé qu'un autre, les habitans se tiennent toujours prêts à la fuite à chaque éruption un peu considérable, aussi émigrèrent-ils. Le cratère changea de forme du côté du sud et perdit quelques centaines de pieds de sa hauteur. Les côtés de l'est et de l'ouest furent élevés d'à peu près deux cents pieds. La profondeur du cratère fut de huit cents pieds.

En mars 1827, un petit cône, formé au fond du gouffre, jeta un peu de lave et continua ainsi jusqu'en 1830 avec plus ou moins de force, de telle sorte que, vers la fin de l'année, il combla le grand cratère, que même il dépassa de vingt-cinq toises ; une flamme bleue et brillante parut quelquefois s'étendre sur un espace de plusieurs pieds au fond, elle y restait quelques secondes, tandis que les scories et les pierres étaient roulées de côté et d'autre. Cette flamme s'éteignait subitement, et tout ce qui avait été en mouvement était lancé dans les airs avec un bruit éclatant. En novembre, l'éruption devint très-violente, et des ruisseaux de feu sortirent de la base de ce cône ; cinq autres plus petits se formèrent, couverts de toutes les nuances de bleu, de jaune et de vert, ils jettaient tous de la scorie fondue, accompagnée d'une vapeur épaisse et jaunâtre. Vers le milieu de janvier 1831, la lave était entièrement refroidie, et trois des nouveaux cônes, ainsi que l'ancien, conservèrent leur activité. Le 14 août, on ressentit un tremblement de terre à Resina, et le 15, plusieurs ruisseaux de feu coulèrent dans l'intérieur du cratère le 22, quatre autres cônes se formèrent, ce qui en porta le nombre à dix, tous en feu. La lave parut en fusion, et les points étincelans dont elle était semée donnaient au cratère l'aspect d'une ville illuminée : deux bouches s'étaient ouvertes dans le plus ancien de ces cônes, et jetaient alternativement des pierres et une fumée blanchâtre chargée de sable et de poussière. Tant que durait cette éruption, deux des petits cônes les plus rapprochés n'agissaient pas ; mais cessait-elle, ils commençaient : cela dura ainsi jusqu'au 22 septembre. Le 20 octobre, l'éruption fut à son apogée. La gerbe de feu qui sortait du cratère était superbe, et la lave parcourut une distance de 260 pieds sur 20 de large. Le 28, on voyait cinq bouches, larges de 20 à 60 pieds. Quelques légères éruptions eurent lieu dans le mois de novembre ; les petits cônes s'écroulèrent ; tout indiquait un mouvement violent pour une époque rapprochée.

Le 20 décembre, une colonne de fumée, accompagnée d'une pluie de pierres, s'éleva du cône, et un courant de lave se porta sur le point qui est au-dessus de Torre del Greco. Le jour de Noël, cette lave se tourna vers Resina, et, le lendemain, elle avait déjà parcouru 600 toises. La nuit du 27, il y eut une forte pluie à Naples, le Vésuve se montra couvert de neige ; le cours de la lave y était marqué par une ligne noire. Le 12 janvier, ce courant avait 7500 pieds de longueur, sur une largeur de 280, alors le Vésuve s'apaisa. Mais, le 18 février, deux nouvelles bouches s'ouvrirent et lancèrent une fumée qui déposait sur les parois du cratère une couche mêlée de jaune et de blanc, dont les exhalaisons étaient insupportables. Le 21, on ressentit une légère secousse de tremblement de terre à Pouzzoles, qui se répéta à Na-

ples le 8 mars, et, de là, se prolongeant jusques en Calabre, y détruisit la petite ville de Catanzaro.

Les gens de la Torre recueillirent une grande quantité de sel provenant du Vésuve.

Après avoir donné un résumé succinct des éruptions qui se sont succédé, il ne serait pas hors de propos d'examiner la théorie des volcans en général; il est vrai qu'une question de cette importance demanderait de grands développemens pour être traitée convenablement, et que nous ne ferons que l'effleurer.

Sans examiner ici les théories de Verner et de Breislak, qui ont été abandonnées, nous nous contenterons de dire que trois autres opinions ont été proposées nouvellement par MM. Davy, Gay-Lussac et Cordier. M. Davy attribue la cause première de la déflagration à la décomposition de l'eau par le contact des métaux et des alcalis; l'objection qu'on lui oppose est le dégagement de gaz hydrogène sulfuré qui a lieu, tandis qu'il devrait être de gaz hydrogène pur; c'est donc ce qui a engagé M Gay-Lussac à modifier cette théorie et à admettre ou que les corps qui décomposent l'eau, sont des sulfures ou des chlorures de métaux et des alcalis, ou que le soufre en fait partie. M. Gay-Lussac, n'attribuant pas au hasard la position, dans le voisinage de la mer, de cent soixante volcans, sur cent soixante-cinq, admet l'influence de l'eau marine où salée sur l'action volcanique. Cette théorie modifie, on le voit, celle de M. Davy.

M. Cordier, après avoir bien étudié tout ce qui a été dit avant lui, a proposé, depuis peu, une théorie aussi nouvelle qu'ingénieuse, et qui est fondée sur l'hypothèse assez générale que l'intérieur de la terre possède une très-haute température. Il pense que la terre, fluide dans son origine par fusion ignée, n'est solide qu'à sa surface, et qu'elle possède encore à une profondeur, qu'il évalue à 100,000 mètres, une température assez élevée pour tenir à l'état de fusion les roches dont la nature est analogue à celles des laves.

Les raisons dont il appuie ce système, sont d'accord avec l'identité de nature des laves sur tout le globe, avec la diminution dans le nombre des volcans actifs et avec la production des eaux minérales et thermales; mais cet abrégé sommaire n'admettant pas un long développement dont elles auraient besoin, nous renvoyons à son ouvrage où elles sont déduites avec une clarté admirable.

Nous terminerons en disant que nous ne parlerons pas non plus de l'opinion de M. G. A. Deluc, parce qu'elle tient à une grande hypothèse sur la structure du globe, et qu'elle exige encore plus ample examen.

Ici se terminait le manuscrit, une grosse cloche agitée par une main vigoureuse annonçait, depuis plusieurs minutes, que le déjeuné allait être servi; je me disposais à m'y rendre, lorsque je rencontrai mon savant sur l'escalier, je lui remis, en le remerciant, le dépôt qu'il m'avait confié, et nous descendîmes ensemble.

Je gage, me dit le duc, que l'abbé vous a assommé de son érudition vésuvienne, mais qu'il ne vous a pas dit quelle était la raison qui avait fait placer sur le pont de la Magdeleine la statue de saint Antoine, à côté de celle de saint Janvier, c'est cependant une chose qu'il n'eût pas dû omettre. Ce dernier régnait seul sur ce pont où il avait été instalé en 1631, mais, en 1799, nous lui fîmes un procès qu'il perdit et à la suite duquel il fut dé-

possédé de son titre de protecteur, et déclaré jacobin pour avoir permis le miracle de son sang à l'arrivée du général Championnet : en vain, l'avocat nommé pour le défendre, fit-il son possible pour lui conserver ses prérogatives, elles furent transférées à saint Antoine de Padoue, et celui-ci déclaré patron de la ville de Naples, titre qu'il garda jusques en 1805. A cette époque, une terrible éruption du Vésuve vint terrifier les Napolitains : la lave n'était qu'à une demi-lieue de la ville; on eut alors l'idée de recourir à saint Janvier dont la statue avait été reléguée dans une petite chapelle : elle fut portée en procession et réinstalée sur le pont; aussitôt que le Vésuve vit la main que le saint tient levée, la lave s'arrêta; depuis lors, personne n'a songé à lui disputer un titre qu'il méritait si bien; mais pour ne pas encourir la disgrâce de saint Antoine qui, disait-on, s'était bien comporté pendant le temps de son investiture, on le laissa tenir compagnie à ce grand saint. Saint Antoine n'en est pas moins resté *patron* du feu, et tous les ans, le jour de sa fête, on lui dresse des reposoirs à la porte de tous les théâtres, afin qu'il les préserve de l'incendie.

Pendant tout ce discours, l'abbé avait été sérieux et mal à son aise. — « J'avais omis, dit-il, cette circonstance, parce qu'il m'eût été impossible de la détailler comme vous venez de le faire : j'eusse parlé avec trop de conviction, et ma narration aurait eu quelque chose d'austère qui eût diminué son mérite : il appartenait à vous seul de peindre ce fait, qui donnera à un étranger, souvent un peu incrédule en matière de religion, une idée de la puissance de notre saint protecteur, en même temps qu'elle lui aura fourni une nouvelle occasion d'apprécier la grâce de votre esprit. »

Depuis quelques jours, il m'est impossible de m'occuper d'autre chose que du Vésuve; j'étais loin de m'attendre, en partant, qu'il me donnerait le spectacle que j'ai sous les yeux, spectacle unique, affreux, admirable, hideux et sublime, que la plume ne peut rendre, et qu'il faut avoir vu pour s'en faire une juste idée; il captive l'attention de chacun, et si on voulait l'oublier un instant, des détonations effrayantes, qui font trembler la terre sous les pas, ramèneraient bientôt la pensée vers ce sujet du plus grand intérêt. Les places publiques, les quais, sont encombrés par les malheureux qui ont vu leurs villages brûlés, leurs récoltes perdues, et à qui il ne reste que la pitié publique pour avenir; couchés pêle-mêle, au milieu du peu d'objets qu'ils ont dérobés aux flammes, on voit ces infortunés plongés dans un morne désespoir; à côté d'eux leurs femmes, leurs enfans moins silencieux dans leurs malheurs, poussent des gémissemens affreux; des mères prient tout haut la Madone de leur enlever les enfans à qui elles n'ont plus de pain à donner. Ce tableau est un des plus déchirans que j'ai jamais eu sous les yeux.

Depuis l'éruption de juillet jusqu'au 21 août (1834), le volcan avait repris sa tranquillité ordinaire; le 22 au soir le nouveau cône commença à s'envelopper au dedans et au dehors d'une fumée noire qui le dérobait à la vue; vers dix heures, le feu parut au haut du cône, précédé d'une secousse : il consistait en éjections de pierres, de scories et de sables enflammés, qui continuèrent toute la nuit, et furent encore visibles aux premières heures du jour; alors elles formèrent un com-

mencement de petite lave, l'on vit sortir ensuite, du pied du cône, un grand courant de lave qui prit sa direction vers la pointe appelée *delle Crocelle*, à l'ouest, s'avança en bordant les hauteurs des Cantaroni, descendit rapidement sur les terrains adjacens aux Crocelle, et incendia un petit bois de chênes de l'ermitage. A quatre heures après-midi, la lave, se repliant un peu vers le Fosso-Grande, attaqua les terrains plus bas que le bois, et en recouvrit une grande étendue.

Cette lave, et une autre qui, en longeant la pointe dite *del Palo*, descendait de l'ouverture d'une bouche récente, placée entre la paroi du nouveau cône et la pointe, coupèrent, en se réunissant, le chemin que l'on suit pour monter sur le cône, et où l'on ne pouvait plus parvenir qu'en tournant vers le canal dit de l'Avena.

La lave coulait cette fois lentement; on eût dit qu'elle voulait savourer le barbare plaisir de la destruction; elle promenait pas à pas ses désastres, et n'avançait pas plus de six à sept pieds par minute : elle continua à couler pendant toute la journée. A huit heures et demie environ, après de très-violentes détonations, il s'ouvrit une nouvelle bouche à l'est, dans la direction du Mauro, au même endroit d'où sortit la lave de 1817. La nouvelle arriva près du casin du prince d'Ottajano; alors, sous des secousses multipliées, on vit disparaître entièrement le nouveau cône, et la force manqua aux courans de la lave de l'ouest.

Le 25 août, à six heures, sous une détonation terrible, s'ouvrit une autre bouche au pied du grand cône; de là partit un courant de lave qui couvrit la précédente.

Le 26, une immense colonne de fumée noire et épaisse précéda l'éruption d'une autre lave, multipliée par une foule d'autres ouvertures voisines; elle décida un effroyable courant qui, précipité par les pentes de cette partie de la montagne, arriva promptement au Mauro, et coupa le chemin qui de Bosco-tre-Case va à Ottajano; agrandie par des bouches adjacentes qui s'ouvrirent le 27, elle se divisa en trois affluens; le plus grand s'avançant vers le Mauro, envahit quelques parties du territoire dans la direction de Scafati, un autre attaqua les terrains cultivés qui dominent Bosco-Reale, le troisième menaça et envahit quelques plantations près de l'église *della Nunziatella* à Bosco-tre-Case.

Une chose que j'ai observée avec le plus grand intérêt, pendant ces scènes de désolation, c'est que les arbres, avant d'être attaqués par la lave, crispent leurs feuilles avec un petit frémissement, et les branches s'enflamment avec une lumière blanchâtre, en même temps que la lave frappe le tronc.

Le 30 août, la lave principale continuait à couler et sortait de plusieurs crevasses qui se sont ouvertes entre le Vésuve et Ottajano; elle a traversé le chemin vers le levant, et continuant d'avancer a détruit entièrement le village de Saint-Giovanni, ainsi que celui de *Caposicco*, placé sous *Torzigno*, au midi. La largeur de la lave était d'environ une demi-lieue, sa profondeur de vingt-deux pieds, et la longueur de son cours de plus de deux lieues.

Les dommages qu'elle a occasionés sont immenses; elle a détruit plus de 400 arpens de terrain couvert d'arbustes; en outre, elle a enfoui plus de cent habitations dans les deux villages incendiés.

Durant cette nouvelle éruption, la mer a été une journée dans une épouvantable agitation dans la partie qui borde Resina et Torre dell' Annunziata. La sérénité de l'air n'était pourtant pas troublée : c'était toujours ce beau soleil, cette douce température, seulement deux des élémens les plus redoutables, l'eau et le feu, étaient en combustion et semblaient rivaliser de fureur.

Le cratère a continué de lancer des cendres, d'abord noires et épaisses, puis rougeâtres, ensuite grises pendant toute une journée, et le soir à peine apercevait-on quelques petits éclats ; la gerbe de feu qui s'élevait dans le moment le plus intense de l'éruption, avait la forme d'un pin gigantesque, dont le tronc semblait de bronze et les racines de corail ; la lune qui se trouvait perpendiculairement au-dessus ajoutait encore, par son vif éclat, à l'imposant de cette scène d'horreur. Ce phénomène, qui déjà a été remarqué dans ses plus fortes éruptions, m'a paru de l'effet le plus pittoresque.

Le roi est venu visiter ce lieu de désolation ; ce n'est point une vaine curiosité qui l'a amené, c'est le désir de soulager la misère de ces malheureux : en effet, la présence du monarque semble l'adoucir. Le roi se fait adorer, il adresse des paroles de consolation à ceux qui l'approchent, et ces infortunés semblent oublier leur malheur; il promet de les aider, il relèvera leurs maisons, mais comment fera-t-il pour leur donner des terres, le feu qui a envahi ne rend rien ? Mais j'oublie que ces paysans ne sont pas les propriétaires du sol, ils n'étaient que les fermiers du riche prince d'Ottajano ; leur misère ne sera donc pas aussi difficile à soulager, et l'or en viendra à bout.

Heureusement, le duc d'Anzio n'a aucune de ses propriétés de ce côté. Il faut voir cette bonne duchesse ; les cours de sa villa sont encombrées, on distribue des vivres à cette multitude. Chacun se doit à son semblable en circonstances pareilles ; aussi la duchesse donne des ordres en conséquence ; qu'il est agréable d'être riche, mais qu'il est beau de faire ainsi usage des dons de la fortune !

La forme du cratère a totalement changé. Les parois s'en sont écroulées en dedans, le petit cône, représenté sur notre planche 44, n'existe plus; c'est peut-être à cette abondance de matières que l'éruption doit sa principale force.

Nota. M. de La Chavanne continue à nous envoyer la relation de son voyage, à mesure qu'il l'exécute. Nous avons reçu celle du Vésuve, après diverses scènes de l'intérieur de la ville ; mais l'impatience que nous avons éprouvée de saisir l'actualité et de parler de ce volcan, dans le moment où tout le monde s'en entretenait à Paris, et pendant l'éruption, nous a fait interrompre l'ordre dans lequel nous devions donner nos livraisons. C'est ainsi que nous avons fait paraître ce qui n'aurait dû voir le jour que long-temps après.

De cette manière s'expliqueront diverses choses qui pourraient paraître obscures, et surtout la mise en scène de personnages nouveaux avec lesquels on ne l'a pas vu faire connaissance, et dont il parle avec intimité.

NAPLES.

Il pleut ce matin, la pluie tombe à larges gouttes, des éclairs sillonnent les cieux et un bruit effrayant retentit implacable, incessant; il faut profiter de cette journée pour mettre en ordre mes observations. Ce pays, célèbre pour la pureté de son ciel, est peut-être celui de l'Europe où la terre reçoit le plus d'eau pluviale. Il est vrai que cela n'a lieu que dans une saison, et que des journées comme celles-ci sont rares en été; ici, et dans les environs, jamais de brouillards, de ciel couvert; des mois de soleil ou des mois de pluie, mais pluie du tropique; l'eau ne venant jamais que par grands orages, accompagnés de violens coups de tonnerre, que la raréfaction de l'air, et surtout la répercussion des montagnes, rendent encore plus terribles par leur retentissement prolongé. Lorsque le ciel ouvre ses cataractes, on se croit menacé d'un second déluge universel; à Paris cette eau-là mettrait deux mois à tomber, ici c'est l'affaire de quelques heures. Après, la longue série de beaux jours recommence, et il en résulte qu'aucune construction n'est faite pour le mauvais temps, et qu'on ne voit que des voitures découvertes, car le Napolitain, accoutumé à son beau soleil, se renferme soigneusement dans sa maison les jours d'orage; ces grandes ondées sont pourtant un bien pour la ville, qu'elles nettoient, et c'est sans doute sur quoi l'on compte, car jamais le balai ne s'y promène ! Il y a cependant un officier du port, appelé *Portulano,* chargé de la police et du nettoyage des rues, charge dont il s'acquitte fort mal, car elles sont très-sales; malgré ce manque de propreté, le climat est si beau, qu'il n'y a jamais d'épidémies. Les montagnes qui environnent la ville, et sur le versant desquelles sont bâties des rues en pentes, font que les eaux roulant en avalanche dans sa partie basse, entraînent tout ce qu'elles rencontrent sur leur passage; il en est quelquefois résulté des accidens graves.

On m'a conté qu'un officier, à la tête de sa compagnie, fut entraîné dans l'égout qui se trouve vis-à-vis l'immense édifice appelé le *Seraglio*; mais ce qui dépasse toute croyance, c'est l'accident affreux arrivé en plein midi à une Française, madame Comte; elle était dans sa voiture et revenait de Capoue, lorsqu'elle fut surprise par un orage épouvantable Parvenue à la descente de Capo di Chino, la route est coupée par une rue qui va à la mer, et qui, les jours de grandes pluies, devient une espèce de torrent, à cause des eaux qui s'y précipitent des montagnes de Capo di Monte et de Capo di Chino; son cocher s'effraie, et veut rétrograder; elle lui ordonne de passer outre; alors celui-ci descend de son siége et abandonne les guides à madame Comte, qui, plus téméraire, veut braver le danger; en vain des cris et des gestes partent de toutes les croisées, elle n'écoute que son fatal destin, et dirige sa voiture au milieu du torrent où elle périt, sans qu'on pût lui donner le moindre secours. L'eau avait entraîné et chevaux et voiture, et ce ne fut que le lendemain que l'on retrouva son cadavre.

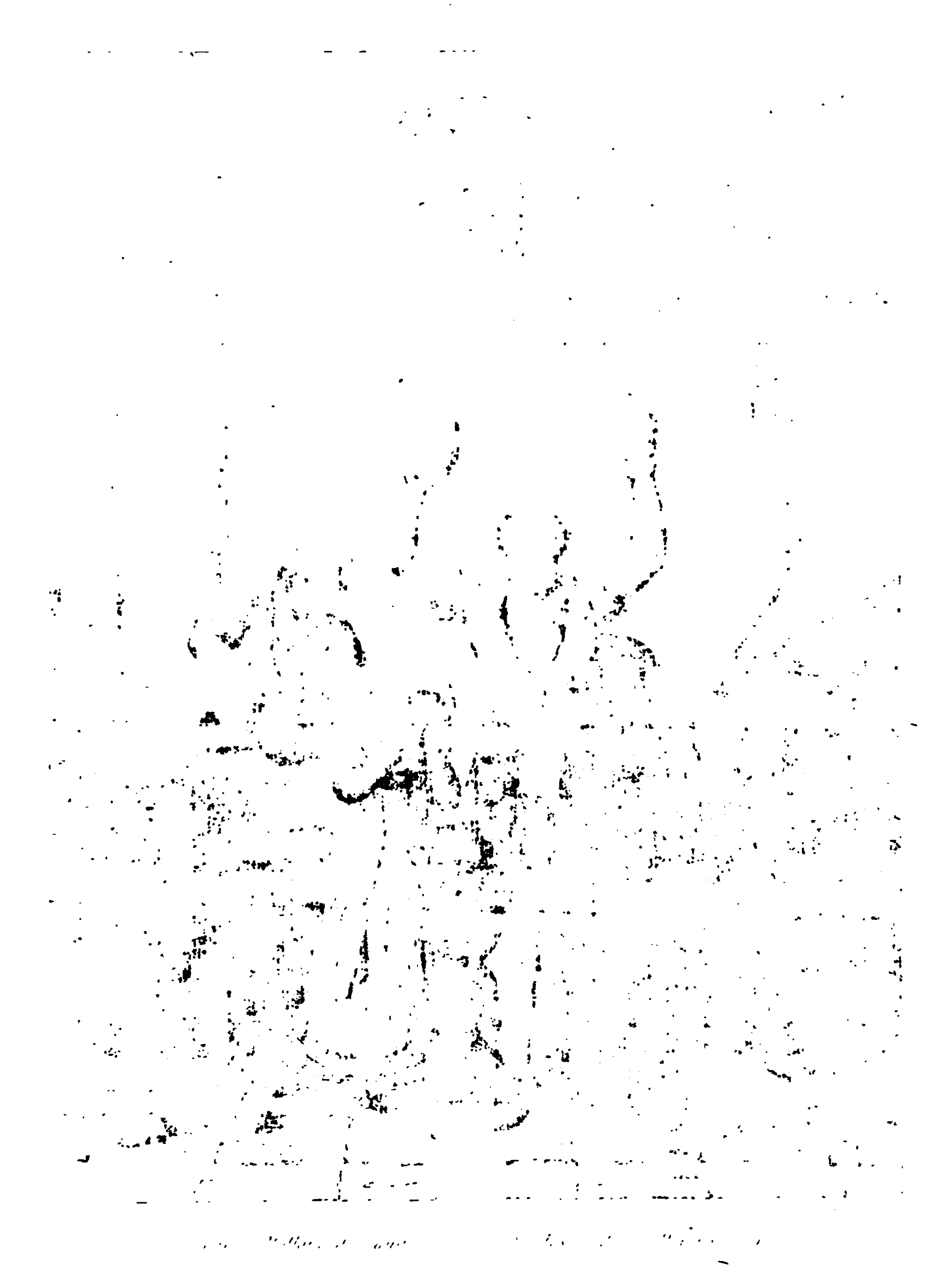
Les Napolitains, qui parlent toujours

par figures, appellent ces ruisseaux, ainsi grossis, une *lava*. Celui qui a dit qu'on faisait en un jour, à la halle, plus de figures de rhétorique qu'on n'en trouverait dans le discours le plus fleuri, n'était pas allé à Naples. C'est véritablement là qu'il aurait vu le pays du langage figuré, rien ne s'y appelle par son nom. Entendez crier des noix, ce sont: *coscie di quaglia* « cuisses de caille » ; pour vous vendre des poires ou des pommes cuites, on vous dit: *beato chi tiene la tossa* « heureux est celui qui tousse »; tout est hyperbole, le vendeur de pastèque, ou melon d'eau, vous criera à tue-tête: *che galanteria, vero sorbetto*, « quelle galanterie, véritable sorbet », en élevant au-dessus de la tête ses deux mains dans lesquelles il tient les deux moitiés d'un melon qu'il vient de partager. En effet, ce fruit mérite bien d'être vanté et montré de la sorte. La belle couleur rouge de sa pulpe, la mosaïque qu'y dessinent ses nombreuses graines noires, en font un objet que l'œil peut regarder avec plaisir. Puis, quand vous le mangez, son eau glacee et sucrée vous paraît délicieuse. Cette pulpe, en apparence consistante, fond dans la bouche à la moindre pression.

La boutique d'un *melonaro* (Pl. 45) est simple, ses ustensiles ne sont pas en grand nombre, il n'a besoin que d'un long et large couteau qu'il fait mouvoir avec une vitesse inconcevable; en un moment le fruit est fendu, montré au public, dépecé, et a disparu entre les mains ou plutôt dans la bouche des amateurs, qui se pressent et se coudoient autour d'un étalage consistant en une large table en pente, sur laquelle manœuvrent un ou deux hommes, suivant leur débit; à côté est une étagère disposée en gradins où sont étalés, coupés ou entiers, ceux dont la grosseur monstrueuse ou la couleur vive peuvent attirer les regards. Sur le mur, ou sur un étendard suspendu aux feuillages qui décorent un mât, sont des tableaux qui représentent *Pulcinella*, portant sur ses épaules un de ces melons, dont il paraît avoir toute sa charge. Deux autres en scient un, d'une grosseur gigantesque. Cet étalage est ordinairement à côté d'un magasin que l'on nomme grotte, garni de tables et de bancs, où vont s'asseoir ceux qui ne veulent pas manger le melon dans la rue.

De Lalande a évalué à trois cent mille le nombre des melons d'eau consommés dans une année, et je crains qu'il ne soit encore resté en dessous de la vérité. Il faut avoir éprouvé cette chaleur ardente qui consume dans ce pays, pour sentir le bien-être que procure une tranche de ce fruit glacé. Combien de fois, chez Don Paolo, je me suis donné le plaisir d'en manger, en rentrant de la promenade à minuit! Je trouvais alors que le melonaro avait raison et qu'il valait un sorbet.

Si la vie sédentaire perfectionne l'ordre social, le soleil de Naples, qui permet de vivre dans la rue, introduit quelque chose de sauvage dans les habitudes des gens du peuple. Paris et Londres sont deux villes bruyantes sans doute; eh bien, ce sont de véritables landes, des solitudes, en comparaison; celui qui n'aura pas vu Naples criera à l'exagération; celui qui l'aura vue, trouvera la comparaison faible. Le bruit étonne, il assourdit celui qui parcourt la ville pour la première fois. On est dans Naples et on se croit en enfer. Que signifient ces hurlemens ? où va cette masse de peuple qui marche, se croise, se heurte et se précipite en tous sens? L'ennemi est-il aux portes de la ville? saint Janvier a-t-il fait quelque nouveau miracle? le Vé-

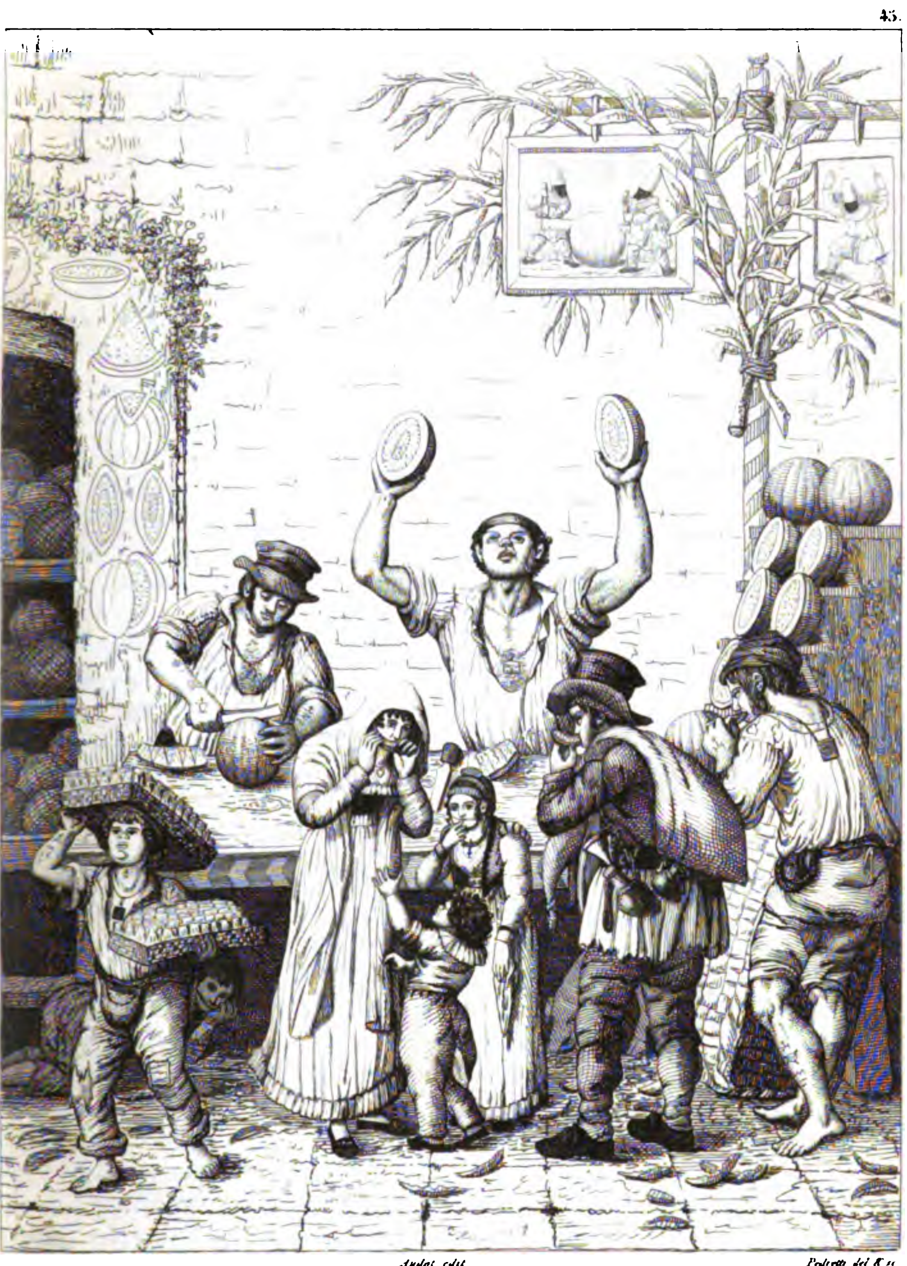


[illegible] feuilles [illegible] qui l'écoutent [illegible] des tableaux [illegible] *Pulcinella* [illegible] ses épitres [illegible]

[illegible] attelage est [illegible] d'un [illegible]

[illegible] une tranche de ce fruit [illegible] de fois chez Don Paolo [illegible] la part [illegible] raison qu'il valait un soldat.

[illegible] la vie sédentaire [illegible] social, le soleil de Naples [illegible] permet de vivre dans la [illegible] quelque chose de sauvage [illegible] des gens du pays. Paris, Londres sont des villes [illegible] sans doute; eh bien, ce sont de vastes landes, des solitudes, en comparaison; celui qui n'aura pas vu Naples [illegible] à l'exagération [illegible] trouvera [illegible] Le bruit étonne, il assourdit celui qui parcourt la ville pour la première fois. On est dans Naples et on se croit en enfer. Que signifient [illegible] où va cette masse de [illegible] sons? L'émeute est-elle à la porte de la ville? saint Janvier a-t-il fait quelque nouveau miracle? [illegible]



Audot edit   Pedretti del. & sc

Napoli. Melloni d'acqua.   Naples. M.d de Melons d'eau.

suve est-il entr'ouvert, ou s'agit-il de quelque grande fête? Non, ce bruit c'est celui de tous les jours. Une foule de causes le produisent.

Naples est cernée par une chaîne de montagnes qui la dominent entièrement. Ses rues, très-longues et très-étroites, pavées en larges dalles, sont creuses en dessous. Les maisons, en pierres de taille, n'ont jamais moins de cinq étages. Ajoutez à cela plus de trois cents églises et autant de palais, formant écho; faites rouler à la fois sur ces dalles retentissantes dix mille voitures de tout genre et de toutes formes, des chariots traînés par des bœufs, au cou desquels pend une énorme cloche; joignez à ce fracas le bruit des divers métiers s'exerçant tous dans les rues, le carillon de sept à huit cents cloches, les cris de cent cinquante mille hommes, et vous concevrez peut-être le tumulte de cette bruyante cité.

Naples paraît un grand hôtel habité par une foule de personnes. Les maisons en sont les chambres à coucher; car tout ce que les hommes ont coutume de faire, s'exécute au dehors. J'ai déjà parlé de Sainte-Lucie (*voyez* Pl. 29 et Pl. 30), de ses pêcheurs et des soupers qui se font en plein air. J'ajouterai que les artisans n'ont pas de boutiques, mais une table dans la rue, avec les outils qui concernent leurs métiers; là, on les voit donner des coups de marteau, filer, coudre, limer, raboter, raser, pendant toute la journée. Le traiteur plume et fait rôtir sa volaille, fait frire ou bouillir son poisson; ceux qui ont faim arrivent et mangent. A côté est une table à laquelle est fixée une perche, un homme y travaille une pâte de farine de maïs et de mélasse, qu'il nomme *mellicole*. Enfin viennent les *fruttaioli* ou marchands de fruits, dont la variété et l'abondance sont au-dessus de toute description. Grâces à la facilité des communications, et à la perfection apportée au jardinage, toutes ces espèces sont connues dans Paris; mais ce dont on n'a pas idée, c'est la profusion avec laquelle la nature les a jetées à Naples, et le bas prix auquel on les donne.

Une des choses de la vie animale dont on fait grand cas, c'est le fromage; la consommation en est considérable. Les marchands, qu'on nomme *casa d'olio*, ne tiennent que cette marchandise, l'huile et la viande salée. L'espèce préférée est le *caccio cavallo;* il se fait dans le royaume, et a la forme d'une calebasse de pèlerin, suspendue à un cordon; toute la boutique en est garnie; je n'ai cependant encore rien trouvé qui justifiât cette prédilection. A côté de ce fromage est celui de buffle, appelé *muzarella*, et qui s'allonge comme du cuir. Ce commerce est bon, car tous les marchands font bien leurs affaires. Ils ont une manière d'arranger leur boutique qui leur est particulière. L'ornement principal et indispensable est une grande table de marbre blanc, au milieu de laquelle est une plus petite, de même matière, supportée par des colonnes ou par des génies qui soutiennent des cornes d'abondance, car c'est ici que s'exercent le goût et l'esprit des vendeurs. Le devant de la petite table est orné de bas-reliefs représentant la Cène ou Bacchus: ou bien, on y lit des proverbes et des sentences sacrées ou profanes.

Une chose bizarre qui frappe le voyageur, c'est l'absence d'un costume national pour les troupes. On croirait la ville envahie par des soldats étrangers, tant la copie des uniformes des autres nations est scrupuleusement adoptée. Les officiers de marine veulent à toute force être pris pour des Anglais; les

troupes de terre étouffent dans des habits russes ou autrichiens; en cela seulement ils sont copistes, car, pour le reste, on dirait que ce peuple a pris à tâche d'agir tout au rebours des autres. Ainsi ce sont des hommes qui travaillent, font les robes, les corsets, raccommodent les bas, car la plupart des femmes ne savent pas même tenir l'aiguille, et l'on n'en voit pas une seule dans un magasin. Au lieu de vendre le lait, comme dans les autres pays, on promène la vache de maison en maison; une cloche pendue à son cou avertit de son passage; aussitôt de toutes les fenêtres descendent des paniers contenant un verre, on trait à mesure, et autant que l'acheteur en a besoin; l'opération terminée, le panier remonte pour redescendre une seconde fois avec l'argent, car à Naples on se fait servir avant de payer.

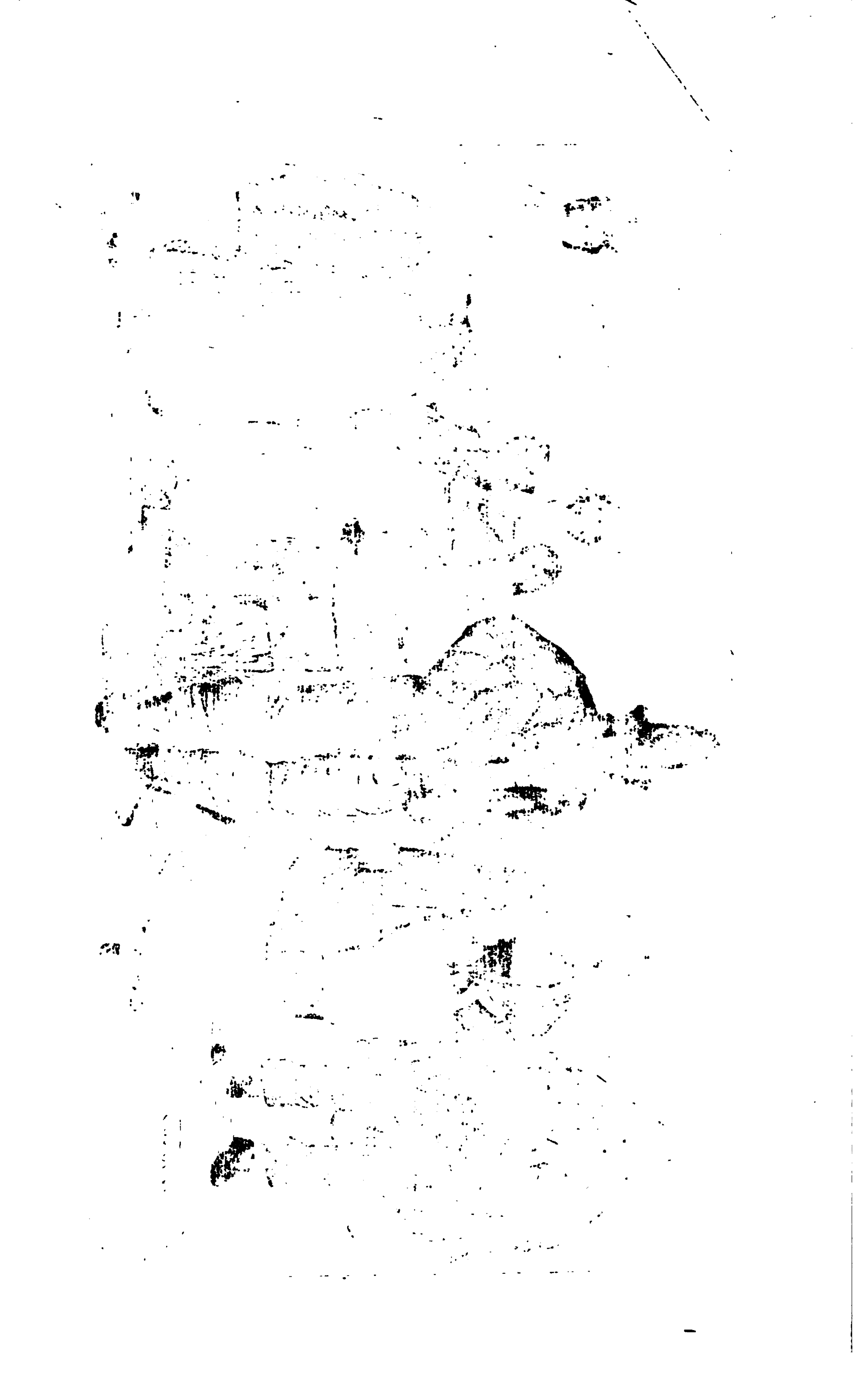
Ces vaches ont long-temps partagé leur libre accès dans les rues avec les cochons et les veaux; mais l'administration française a réformé cet abus, à cause des accidens graves qui en résultaient; la volaille prend aussi part à la liberté générale : les rues et les places publiques sont encombrées de poules et de pigeons pendant toute l'année.

Encore un usage particulier à l'Italie, mais qui commence à s'y perdre pour se concentrer dans le seul royaume de Naples, c'est la manière de compter les heures par vingt-quatre. La première commence avec le coucher du soleil. La concordance de cet horaire avec le nôtre est assez difficile. Le soleil se couchant en été à huit heures et en hiver à cinq, cette concordance ne saurait être fixe. Les almanachs ont soin d'indiquer tous les quinze jours les variations du coucher du soleil, et le Napolitain de demander à quelle heure se trouve midi, qui varie de seize heures en été, à dix-neuf en hiver; une fois ces indications connues, il est aisé de calculer.

« *Due ore* » signifie deux heures italiennes « *alle due* », deux heures espagnoles ou françaises. Il est plus essentiel qu'on ne croit de se former à cette habitude, car il pourrait en résulter des quiproquo, tel que celui assez plaisant qui m'arriva. On m'avait donné rendez-vous dans une maison pour une promenade, à deux heures. J'avais compris deux heures après midi, et tout en trouvant étrange qu'on eût choisi le moment le plus chaud de la journée, je m'y rendis; le silence le plus complet régnait dans la ville; les églises, les boutiques, les maisons, tout était hermétiquement fermé. Je réalisais le proverbe, « à midi on ne rencontre dans les rues que les chiens ou les Français; » je commençais à craindre d'avoir mal entendu, et je me demandais quelle espèce de promenade nous allions faire; cependant, esclave de ma parole, j'avançais toujours; j'arrive à la maison, je monte, point de sonnette; je frappe, personne ne répond; je redouble, alors le vieux serviteur ouvre une petite lucarne grillée dans le haut de la porte, et, reconnaissant ma figure, s'écrie : « *è il signor francese!* » « c'est le seigneur français! » Je demande à entrer. « *Impossibile, dormono tutti quanti*, » « impossible, ils dorment tous; » ce ne fut que le soir que j'eus l'explication de mon rendez-vous, il était pour deux heures de nuit.

Déjà bien des fois j'avais formé le projet d'aller *au Môle* pour y rire des scènes burlesques qui s'y passent, je me décidai un après-midi.

Le Môle est une jetée, prolongée dans la mer, et qui, tournant en coude, en fait un port factice, à défaut d'un naturel que la nature a refusé à la ville.



[illegible] les places [illegible] de poules [illegible] toute l'année [illegible]

[illegible] seize heures en été à dix-neuf [illegible] une [illegible] ces [illegible] connus, il est aisé de calculer.

« *Due ore* » signifie deux heures [illegible] femmes « *alle due* », deux heures [illegible] ou françaises. Il est [illegible] qu'on ne croit de se [illegible] cette [illegible] car il pourrait en résulter [illegible] quiproquo, tel que celui [illegible] qui [illegible] arriva. On m'[illegible] « [illegible]dez-vous dans ma [illegible] promenade, [illegible] trouvant [illegible] moment le plus chaud de [illegible] je m'y rendis; le silence [illegible] régnait dans la ville, les [illegible] les boutiques, les maisons [illegible] Je [illegible] le proverbe, « à midi on ne rencontre dans les rues que les chiens [illegible] les Français; » je commençai [illegible] avoir mal entendu, et je me dem[illegible] dans quelle espèce de promenade n[illegible] allions faire; cependant [illegible] parole, j'avançais toujours; [illegible] la maison, je monte, point de [illegible] je frappe, personne ne répond, je re[illegible] double, alors le vieux serviteur ouvre une petite lucarne grillée dans le haut de la porte, et, reconnaissant [illegible] s'écrie : « *è il signor francese* [illegible] le seigneur français ! » Je demande à entrer. « *Impossibile, dormono tutti quanti.* » « impossible, ils dorment tous. » ce ne fut que le soir que [illegible] l'explication de mon rendez-vous [illegible] était pour deux heures [illegible]

[illegible] bien des fois j'avais formé le projet d'aller *au Môle* pour y rire [illegible] scènes burlesques qui s'y passent; [illegible] un après-midi.

Le Môle est une jetée [illegible] qui, [illegible] un port [illegible] artificiel, à défaut d'un naturel que la nature a refusé à la ville.



Lazzaro. Ischia. Procida. Contadino presso Napoli. S.ta Lucia. Marinaro napoletano.

Ce port est dangereux en temps d'orage, surtout quand le vent est du sud-ouest, car, s'il est, comme il arrive quelquefois, d'une violence extraordinaire, il y cause les plus grands désastres.

La jetée fut construite par Charles d'Anjou, en 1302, et augmentée par Alphonse d'Arragon; la tour du fanal, qui en marque le coude, existait sous Frédéric d'Arragon; mais presque détruite par la foudre, elle fut rebâtie en 1636; quelques années avant, le vice-roi d'Albe avait fait faire au port des améliorations; mais il ne fut entièrement achevé que par Charles III, qui, en 1740, fit ajouter du côté de l'Est trois cents pieds de longueur à la jetée, sur laquelle il fit aussi bâtir un fort et des magasins.

Le Môle était autrefois une promenade très-fréquentée; aujourd'hui que Naples possède la rue Toledo, et surtout la Villa Reale, il a été abandonné au peuple. C'est, on peut le dire, le boulevard du Temple de Paris. Là on va chercher les scènes les plus grotesques. Arlequin appartient à Bergame, Pantalon à Venise, mais Naples revendique *Pulcinella;* c'est à Naples qu'il a pris naissance; tous les jours il y débite les mêmes bêtises, les mêmes lazzis, et tous les jours le peuple en rit aux gros éclats (Pl. 47).

M. de Forbin lui assigne une origine fort reculée.

«C'est à Naples, nous dit-il, que l'Europe doit la première idée de ce polichinelle, qui fait le bonheur de l'enfance, et obtient un sourire de tous les âges. Une peinture retrouvée à Herculanum rappelle ce personnage comique; au-dessous était écrit *civis atellanus.* La pose, la physionomie du polichinelle antique sont d'un burlesque achevé; on peut penser que ce bouffon jouait des rôles dans ces atellanes, si bien accueillies jadis par la jeunesse romaine. Les descendans immédiats de ces bouffons passent pour être tous natifs d'Acerra, « *Atella*, » dans le royaume de Naples. Les lazzis, la gourmandise, et surtout la poltronnerie de Polichinelle, réjouissent toujours les Napolitains; les étrangers eux-mêmes s'en amusent, quoique privés de l'avantage de sentir toute la finesse des équivoques, et l'à-propos des satires souvent très-piquantes.»

Il existe une grande différence entre le polichinelle français, personnage imaginaire, avec sa veste rouge, son ventre pointu et son langage de caricature, et le Pulcinella napolitain, personnage naturel, paysan de la terre de labour, vêtu avec un pantalon blanc en toile, une chemise, un feutre gris pointu et un masque noir qui lui couvre la partie supérieure du visage. Son langage est le napolitain. L'italien est la seule langue de l'Europe dont les dialectes différens aient un génie à part. On peut faire des vers et écrire des livres dans chacun de ces dialectes particuliers, qui s'écartent plus ou moins de la langue mère. Le sicilien, le vénitien et le napolitain sont les plus originaux.

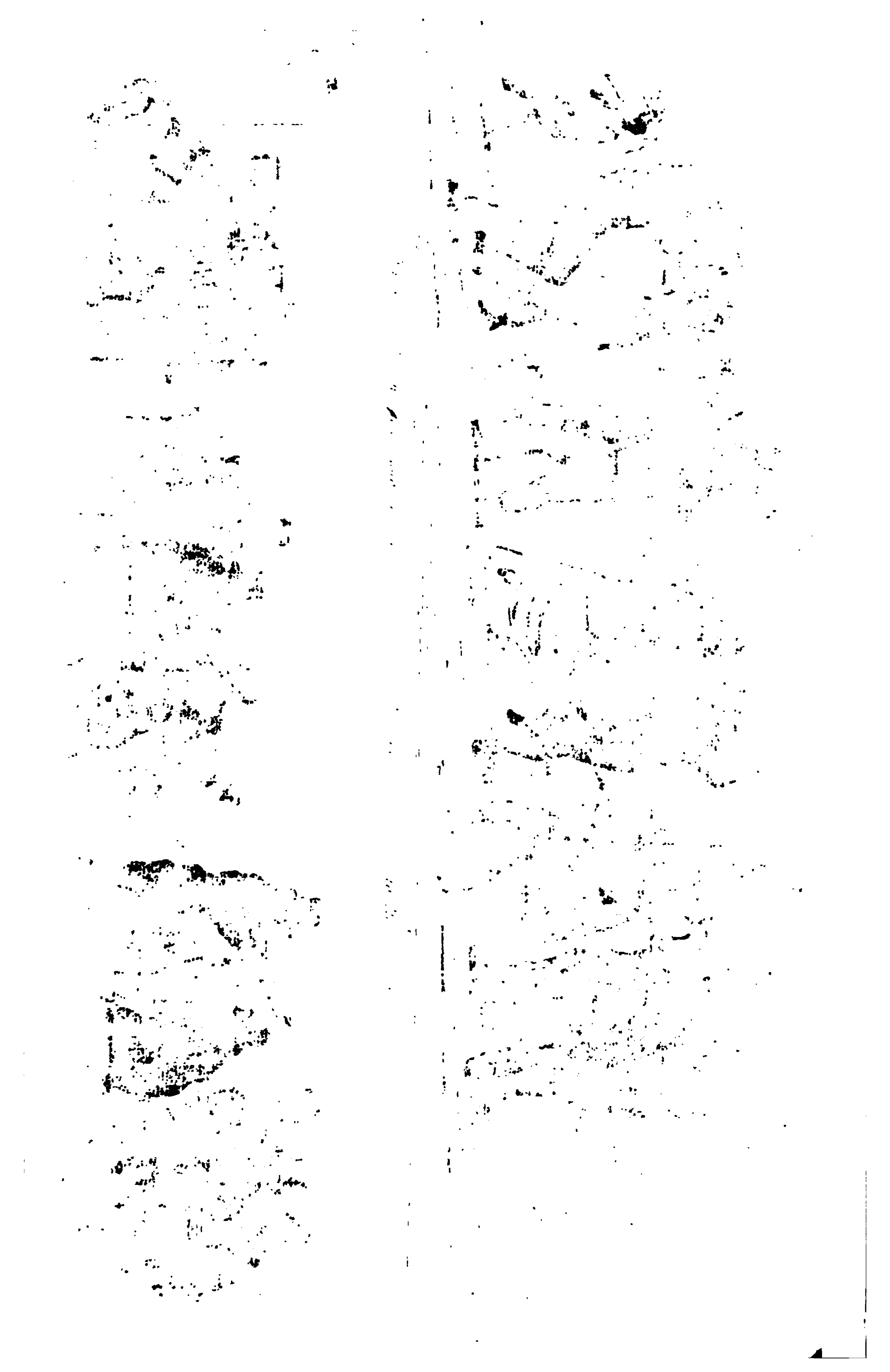
Il est un théâtre secondaire où Pulcinella est *obligé*: de paysan devenu domestique, tour à tour, de César, d'Alexandre, ou d'un seigneur napolitain, il a conservé dans ce nouvel état, la franchise, la naïveté et la balourdise du premier. On met dans sa bouche les lazzis qu'en France on prête à Arlequin. Il se permet quelquefois des vérités fort dures contre le gouvernement et le peuple; ainsi, dans une pièce, il dit que trois F suffisent pour gouverner les Napolitains, *feste, farina* et *forca*, fêtes, farine et potence; dans une autre, qu'un boisseau

de blé doit suffire à la nourriture de la ville pour un an, si on en expulse toutes les femmes de mauvaise vie, les maris trompés, les enfans naturels et les voleurs; on voit qu'il n'est pas très-mesuré dans ses propos. D'autres fois, son grossier idiôme sert de passeport aux plus grosses ordures qui sont l'apanage de son rôle, ordures à la faveur desquelles Naples rit plus en une soirée, que tout le reste de l'Italie dans le cours d'une année. Les étrangers qui ne peuvent partager ce plaisir sont aisément reconnus à leur sérieux; il faut être de Naples ou l'avoir habité longtemps, pour bien comprendre toute la finesse du rôle de Pulcinella.

A Pulcinella succède *le chanteur*, (Pl. 47), non le chanteur de Paris, politique ou grivois, tel qu'on l'entend dans nos carrefours, mais le chanteur qui autrefois charmait les oreilles des Grecs avec les poésies d'Homère. Sans rougir de son goût classique, le Lazarone écoute avec avidité les poëmes si rebattus du Tasse ou de l'Arioste, les aventures et la vie de Martino, les exploits de Renaud de Montauban, un des preux de Charlemagne, « *Rinaldo* » le héros de la *Jérusalem*, et ceux de *Tita Grieco*. Ces deux derniers ont leurs sectaires dévoués; souvent des rixes sanglantes ont lieu entre leurs partisans.

Chaque jour, une heure avant le coucher du soleil, le chanteur s'avance, son livre à la main. En un clin d'œil le cercle est formé, les auditeurs, assis en rond autour de lui, sont la plupart à demi vêtus et immobiles par excès d'attention. On leur apporte de temps en temps des verres d'eau; ce simple rafraîchissement est tout ce qu'il faut à ces hommes pendant des heures entières, tant leur esprit est occupé. Le conteur fait les gestes les plus animés, sa voix est haute, il se fâche et se passionne, et cependant on voit qu'il est au fond parfaitement tranquille. Néanmoins, la pantomime animée des habitans du Midi ne donne pas l'idée de l'affectation. C'est une habitude singulière qui leur a été transmise, sans doute, par les Romains, aussi grands gesticulateurs, elle tient à leur disposition vive, brillante et poétique.

L'orateur, avec une mélodie très-uniforme, et qui ressemble en quelque sorte au récitatif, gesticulant de toutes ses forces, lit une strophe qu'il récite d'abord en entier, puis qu'il recommence, en expliquant vers par vers en langue vulgaire, les passages qui n'ont pas été compris, car la langue italienne ne demande qu'une terminaison un peu différente pour accroître, diminuer ou travestir le sens des paroles. L'on pourrait dire qu'elle va d'elle-même, exprime sans qu'on s'en mêle, et paraît toujours avoir plus d'esprit que celui qui la parle. Décrit-il un combat à outrance, tel qu'il s'en trouve dans le livre, il le rend sensible en pantomime, autant qu'il peut; il est même assez ordinaire qu'il donne de rudes coups à ceux qui se trouvent le plus près de lui, ce qui fait rire les autres. Le bras droit en avant en guise d'épée, il tient le livre de la main gauche comme un bouclier pour se garantir la poitrine, fond sur son ennemi, lui fait mordre la poussière, ou bien en reçoit une blessure, et alors donne les marques de la plus vive douleur. C'est dans ce moment qu'il faut voir ces figures demi-africaines refléter avec une mobilité surprenante, toutes les sensations qu'elles ressentent; c'est au point que l'on ne sait si l'on doit faire plus attention aux grimaces du lecteur qu'à l'air stupéfait des spectateurs qui le regardent les yeux fixe et la bouche



[illegible]

sa voix est haute, il se fâche et [illegible] sonne, et cependant on voit qu'il est au fond parfaitement tranquille. Néanmoins, la pantomime animée des [illegible] ans du [illegible] ne donne pas l'idée [illegible] citation. C'est une [illegible] que l'on a [illegible] par les Romains aussi [illegible] calateurs. elle tient [illegible] leur [illegible] poétiq[illegible] avec [illegible] [illegible] et [illegible] [illegible] une [illegible] qu[illegible] [illegible] [illegible] versant [illegible] [illegible] passages qui [illegible] [illegible] [illegible] accroître [illegible] [illegible] [illegible] sans façons [illegible] avec plus [illegible] [illegible] [illegible]-il un combat [illegible] tel qu'il s'en trouve dans [illegible], il le rend sensible en pantomime, autant qu'il peut; il est même assez ordinaire qu'il donne de [illegible] qui se trouvent [illegible] près de [illegible] fait [illegible] bras [illegible] en avant [illegible] il tend [illegible] de la main [illegible] comme [illegible] pour [illegible] la pantom[illegible], fond sur son camarade, [illegible] [illegible] marques de la plus [illegible] douleur [illegible] comment qu'il fait voir [illegible] [illegible]-africaines reflétées [illegible] surprenante, toutes [illegible] sensations [illegible] [illegible] dont [illegible] [illegible] grimaces du [illegible] stupéfiant de spectateurs [illegible] [illegible]



Napoli. Ritorno della Madona dell'Arco. *Naples. Retour de la Madone de l'Arc.*

béante, mais très-attentifs et très-sérieux.

Dites à un homme du peuple que son père est un assassin, bagatelle, il en rira; mais dites-lui que Rinaldo, son héros de prédilection, n'était qu'un voleur de poules à Montauban, il devient furieux, et malheur à vous si vous poussiez trop loin la plaisanterie, vous pourriez la payer de la vie.

La lecture terminée, il reste encore à l'observateur bien des sujets à exploiter sur ce peuple, qui vit tout entier au dehors; quelques-uns se retirent dans un panier d'osier qui leur sert d'habitation jour et nuit, et où ils passent des heures entières à se débarrasser de la vermine dont ils sont couverts; ce passe-temps ignoble est encore une jouissance pour eux. Cet état sauvage qui se voit là, mêlé avec la civilisation, a quelque chose de très-original.

Il en est parmi ces hommes qui ne savent pas même leur propre nom, encore moins celui de leur femme; c'est en sifflant qu'ils s'appellent et se répondent.

Le samedi, le Lazarone fait faire sa barbe; quatre roseaux plantés dans la terre, et entourés d'une vieille toile, forment l'enceinte où son barbier attend ses nombreux chalands. Une pierre sert de siége; chacun apporte une barbe de huit jours, barbe d'un pouce de longueur, et qui lui est enlevée avec une dextérité surprenante. Cette portion de sa toilette achevée, il la complète en été en se plongeant dans la mer, et tout cela se passe en public, sans que personne le trouve extraordinaire.

L'*écrivain public* (Pl. 47) n'a pas un étalage plus pompeux; une toile blanche marque aussi les limites de son domaine. Ces hommes, souvent couverts de haillons, ont en général une haute opinion d'eux, et veulent tous être des gentilshommes « *galantuomini*, » victimes du malheur. Ils vous feront de leur vie une histoire très-pathétique. Ils tiennent à être vêtus d'une redingote ou d'un lambeau de ce vêtement, peu leur importe, pourvu qu'ils puissent en montrer un fragment à celui qui oserait douter de leur grandeur passée.

L'écrivain public est sérieux, il écoute avec une attention scrupuleuse celui qui a besoin de son ministère, il rédige avec la même gravité une lettre d'amour ou un placet au roi. Il en est qui placent sur leur table une pancarte sur laquelle se lit en grosses lettres: *Quì si scrive in francese*, « ici on écrit le français; » et rien alors ne peut se comparer à l'orgueil de celui qui peut étaler autant d'érudition.

Sur le Môle on se livre à toutes sortes de jeux. Celui de la *morra* est le plus ordinaire, mais il est difficile d'en donner la description. Deux ou plusieurs Lazaroni se présentent d'abord le poing fermé, ils lèvent ensuite un ou plusieurs doigts et nomment un nombre en même temps; si ce nombre se trouve être celui des doigts levés et présentés par les deux mains, celui qui le prononce a gagné. Ainsi, par exemple, si le nombre présenté par l'un est trois et celui de l'autre deux, celui qui nomme cinq a gagné. Si aucun des deux n'a deviné juste, ils referment promptement la main et recommencent. Cela va avec une vitesse étonnante, et les joueurs crient si fort et sont si près l'un de l'autre, que lorsqu'on ne connaît pas le jeu, et qu'on le voit jouer à une certaine distance, on croit que c'est une querelle violente, un combat à coups de poings.

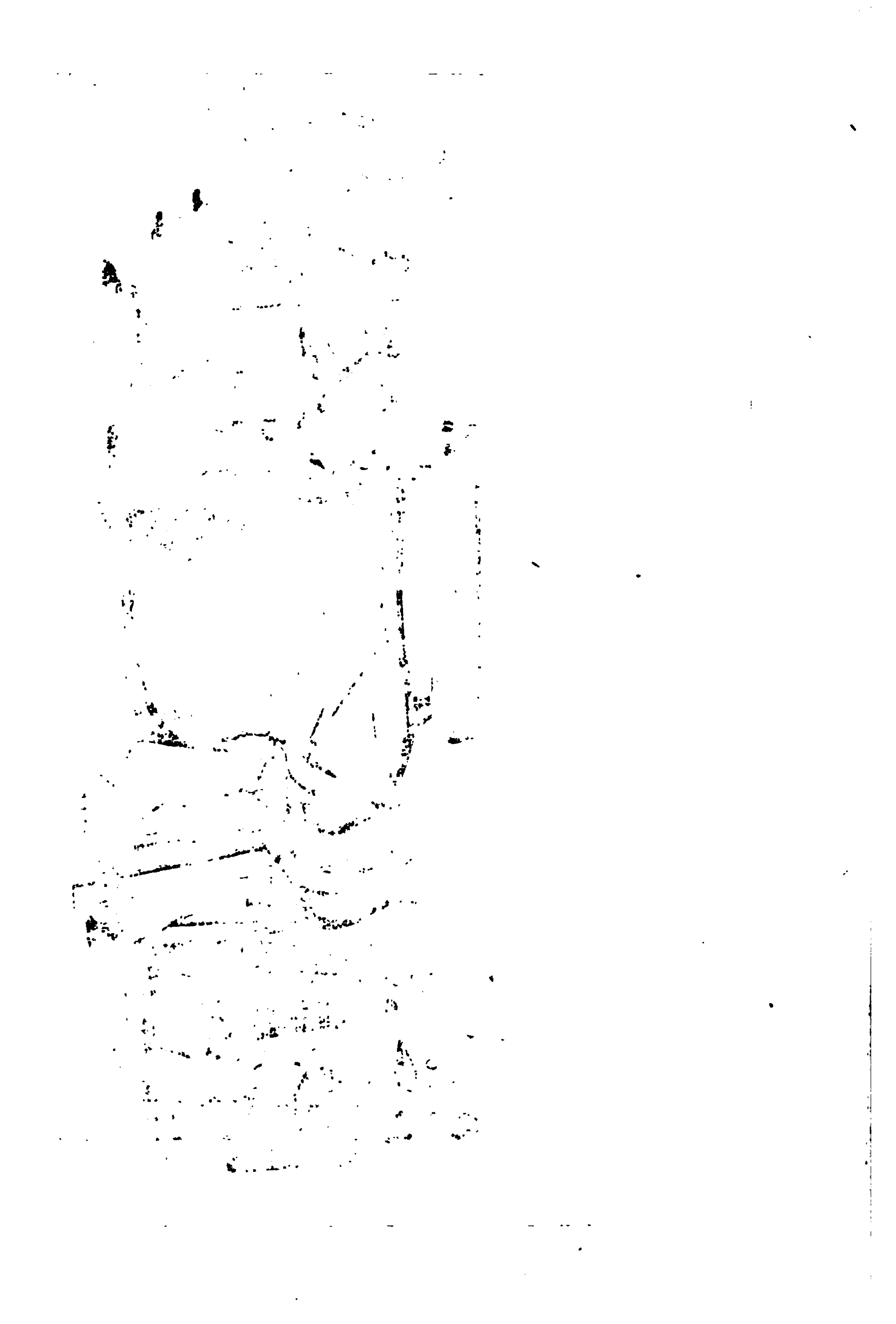
En revenant du Môle, je me trouvai arrêté par une *pompe funèbre*

(Pl. 48). Malgré ma répugnance pour ces tristes cérémonies, la nouveauté de celle-ci attira mes regards. C'est une sorte de fête, une procession: Les morts sont transportés dans des caisses recouvertes d'une draperie de velours rouge rehaussé d'une broderie en or. On serait tenté de demander s'ils sont portés en terre par des hommes vivans ou par des spectres, et la question serait pardonnable, car tous ceux qui environnent le cercueil sont vêtus en blanc depuis le sommet de la tête jusqu'à la plante des pieds, sans en excepter le visage; il n'y a que deux trous pratiqués pour les yeux dans la partie qui le cache. Quand vingt à trente de ces spectres marchent en murmurant des psaumes et en tenant des flambeaux à la main pendant une nuit obscure, et que l'on voit un cercueil recouvert jusqu'à terre, qui marche sans que l'on sache par qui ni comment il est porté, il n'est pas étonnant que l'on éprouve de la surprise. Don Paolo, à qui j'en parlai le soir même, me dit qu'il y a dans Naples différentes confréries pieuses dont un des devoirs essentiels est d'accompagner les morts au cimetière. Chacun se fait un mérite de s'y faire affilier; ce sont ordinairement les rapports de fortune ou ceux de l'amitié qui décident ce choix. Dans ces confréries sont des jeunes gens des premières maisons; le but en est louable, c'est la charité qui les institue; elles sont devenues nécessaires dans un pays où il est beaucoup de familles nombreuses qui se contentent d'une existence modeste, et, confiantes en la Providence, vivent de ce que leur chef gagne. Tant que ce chef est à la tête de sa famille, tout marche; mais qu'une maladie survienne, voilà la misère et tout son cortége; les médicamens coûtent; s'il meurt, quelque modeste que soit le convoi, le clergé exige des honoraires qu'on est embarrassé de donner; s'il est membre d'une confrérie, moyennant une redevance journalière et modique, versée dans une caisse commune, lorsqu'un frère ou un membre de sa famille tombe malade, un médecin le visite, des médicamens lui sont administrés, tout cela aux frais de la confrérie, et si le malheur veut qu'il succombe, son convoi a lieu sans qu'il en coûte rien aux parens. Institution philanthropique, qui devrait être adoptée dans tous les pays!

Une de ces confréries se charge d'accompagner les patiens au supplice les jours d'exécution; les frères, une bourse à la main, parcourent les différens quartiers de la ville en criant *sante messe*, « saintes messes »; l'argent qu'ils recueillent est fidèlement remis entre les mains d'un prêtre, et des messes sont dites pour le repos de l'âme et le pardon du coupable.

Il y a aussi à Naples une espèce de religieuses appelées *monaca di casa*, « nonne de la maison », qui n'appartiennent à aucun ordre, et qui ont fait vœu de porter toute leur vie le costume religieux, et de vivre dans la chasteté, sans renoncer au monde, mais, au contraire, de le fréquenter avec ce vêtement et de s'y montrer avec orgueil; elles sont vêtues en noir, et portent sur la tête une petite coiffe blanche qui leur entoure le visage et les rend passablement laides; il est vrai que je n'ai pas vu une seule de ces religieuses qui fût jeune. Les parens croient qu'avoir une monaca di casa dans leur famille leur porte bonheur, aussi sont-ils enchantés quand une de leurs filles se voue à cet état.

Édouard, qui veut tout me montrer, m'a conduit au cimetière, ou Campo-



[illegible]

[illegible] embarrassé de [illegible]

[illegible] les pays!

[illegible] les jours [illegible] bourse à la main, parcourent [illegible] quartiers de la ville [illegible] recueillent [illegible] messes [illegible] sont dites pour le repos [illegible] pardon du coupable.

Il y a aussi à Naples une espèce [illegible] religieuses appelées *monaca di casa* [illegible] de la maison, qui [illegible] à [illegible] tenue religieuse, et de vie [illegible] sans renoncer au [illegible] mais, au contraire, de le [illegible] [illegible] elles sont vêtues [illegible] portent sur la tête une [illegible] [illegible]

[illegible]

Napoli — Funzione funebre

Naples — Pompe funèbre

Santo. Je ne sache pas de ma vie avoir éprouvé une émotion semblable, j'en ai conservé pendant plusieurs jours un spleen épouvantable, et même encore de temps en temps ce souvenir affreux me poursuit; à Naples, la consolation de répandre des larmes sur la tombe de l'être qui vous fut cher vous est interdite; l'usage d'enterrer dans les églises n'existant plus, le Campo-Santo est devenu le cimetière commun. Qu'on se figure un grand cloître carré, dans lequel sont pratiquées trois cent soixante-six fosses, recouvertes d'une pierre qu'on lève et qu'on scelle après qu'on y a entassé les cadavres chaque soir, pour ne la rouvrir qu'un an après, jour pour jour; jeté pêle-mêle dans cet immense trou, que l'on recouvre de chaux vive, nulle trace de vous n'existe plus sur la terre. Ferdinand Ier. le fit construire en 1772, sur les dessins du cavalier Fuga, Florentin, il y dépensa trente mille ducats. Les hôpitaux achetèrent le droit d'y faire porter leurs morts, aujourd'hui il appartient à la ville; un peu au delà est le mont Lautrec, ainsi nommé parce que ce général vint y camper lorsqu'il mit le siége devant Naples en 1528. Sous cette montagne est une caverne appelée *Degli sportiglioni*, « des chauves-souris », à laquelle on donne une demi-lieue de longueur, et où l'on déposa les cadavres des pestiférés en 1656, au nombre de plus de cinquante mille. La piété des Napolitains a érigé tout auprès une chapelle, sous le nom de *Santa Maria del pianto*; aussi le tableau du grand autel représente une Vierge retenant la foudre dans les mains de son fils irrité : il est d'André Vaccaro; on y voit aussi deux tableaux de Giordano qui sont très-beaux, quoique faits en trois jours. Le coup d'œil que l'on a de cette église est admirable; on voit une grande partie de la ville et des campagnes charmantes qu'arrose le Sebeto.

Pour terminer dans la même journée tout ce qui avait rapport aux cérémonies lugubres, nous revînmes sur nos pas; notre intention était de visiter les catacombes, et l'hospice de *San Gennaro dei Poveri*, dont l'église s'appela d'abord San Gennaro extra mœnia, « hors murs » ; ce fut là qu'on déposa le corps de saint Janvier, lorsqu'il fut apporté à Naples. Elle était primitivement creusée dans la montagne; en 788 on bâtit celle qui subsiste aujourd'hui, et on y joignit un hôpital pour les pauvres, et un monastère de bénédictins qui fut aboli en 1476. Lors de la peste de 1656, on y construisit plusieurs édifices pour servir de lazarets; enfin dix ans après, le vice-roi, Pierre de Tolede, conçut l'idée d'y réunir tous les pauvres du Royaume. En conséquence il en augmenta les bâtimens, mais ce projet a été depuis grandiosement exécuté par Charles III, qui fit construire à cet effet l'*albergo dei Poveri* dans la rue S. Carlo all' Arena. San Gennaro ne renferme plus qu'une poignée de pauvres invalides que le gouvernement entretient à bien peu de frais, et qui sont destinés à accompagner les convois funèbres. Ils sont vêtus en bleu de ciel, avec un manteau à l'espagnole, et portent une lance en bois noir, surmontée d'une pique au-dessous de laquelle est un écusson en bois et un petit étendard également noir; sur l'écusson et l'étendard sont peints en blanc les attributs de la mort.

Nous étions aux fêtes de la Pentecôte, qui sont aussi celles de la *Madona dell' Arco*, époque où l'on se rend en pèlerinage à un petit village peu distant de Naples. J'avais eu l'envie d'y aller. J'en fus détourné par Don

Paolo. « Qu'irez-vous y faire, me dit-il, vous fatiguer, vous couvrir de poussière, par un soleil ardent, pour arriver dans un pays, où vous ne trouverez ni à boire ni à manger. Ces jours-là, tout est pris, consommé, la foule s'y transporte de tous les points. Du reste, si votre but est d'avoir une idée de cette fête, nous irons demain nous placer sur le pont de la Madeleine, delà nous verrons revenir les pèlerins, et vous aurez obtenu le même résultat sans fatigue. »

Cette idée me plut, d'autant que, je l'avoue, les cohues ne sont pas de mon goût, et dès qu'un Napolitain m'en détournait, et lui-même n'y allait pas, c'est qu'il avait de bonnes raisons, car ici l'on ne refuse jamais un plaisir.

Le lendemain donc, deux heures avant la chute du jour, ou, pour m'exprimer à la napolitaine, à vingt-deux heures, j'étais près du pont avec Don Paolo et sa famille. Nous n'attendîmes pas long-temps; des cris, des tambours de basque, des castagnettes, se firent entendre; en un clin d'œil les quais se trouvèrent envahis par la foule. Un nuage de poussière s'éleva, nous vîmes arriver, traînés par des bœufs, d'énormes et lourds chariots de forme antique à quatre roues égales, portant une armée entière de femmes, d'hommes, d'enfans, et garnis de cerceaux ornés de feuillages, jusques aux roues qui en étaient masquées (Pl. 47). Puis des *calessi*, sur lesquels étaient entassés dix à douze passagers vêtus aux couleurs tranchantes, les uns brûlant le pavé, d'autres se traînant pas à pas, enfin, la foule immense à pied, dansant, chantant, hurlant même. Hommes et femmes, tous font la route en dansant la tarentelle, qu'accompagnent des voix à se faire entendre à un mille. Cette danse, dont les Espagnols ont donné à Paris une imitation, ne ressemble point à la danse française; pour celle-ci, il faut une réunion, une musique; pour la tarentelle, elle pourrait se danser seule au besoin, cependant c'est à deux qu'elle s'exécute; une voix, un tambour de basque, des castagnettes, en sont la seule musique; aussi, comme il est très-facile de trouver partout ces instrumens dont la réunion même n'est pas nécessaire, on danse la tarentelle dans les rues, dans les cours des hôtels, sur les terrasses des maisons; aujourd'hui sur la grande route.

Le caractère de la musique est exprimé tour à tour par la précision et la mollesse des mouvemens, et je ne sais quelle sensibilité d'imagination électrise à la fois les témoins de cette danse magique, il me fut difficile de résister à l'envie qu'on prend de danser. Lorsqu'il y a une multitude d'acteurs, ils forment divers groupes; lorsqu'ils ne se trouvent pas assez nombreux, ils se succèdent sans pour cela interrompre la danse. Le remplaçant, d'un bond, se place devant le danseur, et continue en attendant qu'on lui joue le même tour. Des éclats de rire ne manquent pas d'accompagner cette espièglerie, qui se répète souvent.

Il est un moment dans cette danse où la femme se met à genoux, tandis que l'homme tourne autour d'elle, non en maître, mais en vainqueur. L'instant d'après, ils changent de rôle, l'homme à son tour se jette à genoux, et c'est la femme qui danse autour de lui. Il faut voir cette course légère, exécutée avec la rapidité de l'éclair, une main élevée en l'air agitant un tambour de basque, et faisant retentir le son de cet instrument! Venaient ensuite d'autres hommes, marchant armés de longs bâtons, auxquels étaient suspendus des chapelets de noisettes sèches et de pe-

tits seaux en bois achetés à la fête. Les hommes portent à leurs chapeaux des plumes de coq ou de paon. Tous les groupes offrent vraiment l'image de la gaîté et du plaisir, mais du plaisir dégénéré en orgie. Tous ces rites sont célébrés avec des formes si exactement semblables à celles de l'idolâtrie des anciens Grecs, ils sont si parfaitement ressemblans par le costume et les traits à ceux qui nous ont été conservés dans les sculptures antiques, que même les couronnes de lierre de Bacchus n'y sont pas oubliées. Ces pipeaux rustiques et cette danse, avec ses mouvemens gracieux et ses gestes pantomimes, rappellent les bacchantes célébrant des rites, qui n'ont aucune affinité avec les époques sacrées de cette religion de longues souffrances et de sacrifices dont on veut retracer les événemens. Il est cependant certain que si d'autres religions croient avoir des routes aussi sûres pour monter au ciel, aucune n'en a choisi une plus agréable que l'église napolitaine, dans laquelle, loin que les prêtres interdisent en aucun temps le pur sentiment de la joie, ils disent au contraire qu'il exprime notre reconnaissance envers les dons du Créateur.

J'avoue que voyant revenir tout ce peuple ivre de joie et de vin, on a de la peine à croire que ce soit un sentiment religieux qui ait animé cette masse, on se croirait plutôt transporté aux saturnales dont elle retrace l'image.

» Il nous faut, me dit Don Paolo, des choses semblables pour occuper le peuple. Vous le voyez, ces gens sont nombreux, ils ont mis deux ou trois jours à ce pélerinage, aujourd'hui qu'ils rentrent, c'est une fête pour cette partie de la ville; chacun vient reconnaître dans ces pèlerins un parent, un ami, d'autres s'y rendent par un simple mouvement de cu-

riosité. Cette foule est donc occupée, et c'est beaucoup dans un pays où l'imagination, ce puissant mobile, a besoin d'être continuellement exercée. Il est d'une politique bien entendue d'entretenir et d'alimenter ce goût. Vous ne devez pas raisonner ici comme si vous aviez affaire à un peuple du Nord. Le nôtre ne se lasse pas de ces fêtes, et tous les ans il y trouve un nouveau plaisir. Vous aurez dû remarquer un trait du caractère des Italiens; c'est que notre mobilité ne nous porte point à l'inconstance, et que notre vivacité ne nous rend pas la variété nécessaire. Le peuple est ici patient et persévérant, son imagination embellit ce qu'il possède; elle occupe sa vie au lieu de la rendre inquiète. »

Du quai nous vînmes à Toledo; la rue était pleine de voitures qui se succédaient sans interruption sur deux files, dont l'une montait, l'autre redescendait; c'est ce qu'on nomme *il corso*. Ici les chevaux et les voitures sont un des principaux objets de luxe; on en voit une telle multitude, que l'on serait tenté de croire que leur nombre excède celui de Paris. La forme de ces voitures, toutes calèches découvertes, permet d'apercevoir en entier les femmes élégantes qui les garnissent, et qui sont en général fort belles.

Beaucoup de quartiers n'étant occupés que par le peuple, et les rues s'y trouvant excessivement étroites, les équipages n'ont donc guères que Toledo, le quartier de Chiaïa, et quelques autres rues, en petit nombre, où ils puissent circuler librement; ce qui les fait paraître plus nombreux, étant circonscrits dans ces deux promenades favorites des Napolitains; à Toledo l'on va quelquefois à pied, mais à Chiaïa l'étiquette veut qu'on ne s'y montre qu'en voiture.

Quel dommage, me dit Edouard, que nous ne soyons pas venus quelques mois auparavant assister au carnaval; c'est dans ces journées qu'il faut voir le corso. Le 17 janvier, à la St.-Antoine, le carnaval commence. A dater de ce jour, jeudi et dimanche, *il corso* a lieu à Toledo, depuis vingt et une heures jusqu'à vingt-quatre. C'est vraiment une obligation de s'y montrer. Mais c'est surtout les derniers jours, et le lundi gras, qu'il est magnifique; la double file de voitures commence à Ste.-Lucie, et va quelquefois jusqu'à la route du camp, parcourant ainsi les rues de Toledo et des Studii; les balcons sont garnis de monde; on dirait tout Naples transporté dans Toledo. La foule de piétons n'est pas moins considérable. Entre ces deux files de voitures, circulent celles de la cour, lorsqu'elle n'est pas masquée, car lorsqu'elle se masque, elles marchent à la file.

La rue est pleine d'un bout à l'autre, ce qui peut bien former deux cent mille personnes, qui toutes veulent voir à la fois; cependant quelques hommes de la garde suffisent pour dissiper la foule de ce peuple qui longtemps a passé pour être si redoutable, mais qui ne l'est que pour le bruit.

Entre les gens à pied et ceux en voiture se déclare une lutte, dont les dragées font les frais; les personnes spectatrices sur les balcons s'en mêlent aussi. Il faut voir avec quelle adresse les masques des voitures lancent leurs munitions jusqu'au quatrième étage, au moyen d'une cuillère en baleine à long manche; on jette aux plus jolies dames des fleurs et des couronnes. Souvént un adorateur attend ce jour-là avec impatience pour se déclarer à celle qu'il aime en secret depuis long-temps; une fleur emblématique remplace un aveu, et si celle à qui on en fait hommage la garde, c'est qu'elle permet d'espérer. Alors, heureux de la certitude de son bonheur, il attendra sans se lasser. Ici les hommes sont plus fidèles que les femmes; ils restent vingt ou trente ans liés par le simple serment de l'amour, et pendant tout ce temps ce sont toujours les mêmes soins, les mêmes craintes, la même passion, le même bonheur; dites-moi si un Français peut comprendre cela?

De Toledo on revient chez soi; on fait sa toilette et l'on va terminer sa nuit au bal masqué de Saint-Charles. C'est ici l'usage, comme dans toutes les villes d'Italie, de faire d'une loge une salle d'assemblée, on l'illumine. Les femmes y transportent leur salon, elles y reçoivent et font des visites. On fait la conversation, on joue. Les fruits glacés, les rafraîchissemens de toute espèce se succèdent; les jours de bal on y soupe : c'est une nuit des plus agréables. Le mardi, tout doit être terminé, à minuit commence le carême. Adieu les plaisirs jusqu'à la Saint-Joseph, qu'on se réunit en famille pour manger des *zeppole*, pâte faite à l'huile et couverte de sucre ou de miel. Enfin vient la Semaine-Sainte, mais c'est à Rome qu'il faut l'aller voir dans toute sa pompe, le luxe qu'on y déploie est inconcevable. Ici tout se passe, au contraire, très-simplement; la cérémonie commence le jeudi à vingt-deux heures, et dure toute la soirée, pour reprendre le vendredi jusqu'à midi. On visite les tombeaux dressés dans les églises, coutume que nous avons dans le midi de la France. Ces deux jours Toledo est débarrassé de ses marchands et de ses lazzaroni, le plus grand calme y règne; défenses sont faites aux voitures de circuler dans la ville, au grand soulagement de ces pau-

vres chevaux qui se remettent un peu des fatigues de l'année. La manière de s'habiller est la même qu'en France, et l'on porte les modes de Paris ; mais la Semaine-Sainte tout le monde doit être en noir ; les femmes égaient ce sombre costume par un chapeau rose ; elles se promènent à pied pour la seule fois de l'année. Le roi et la famille royale se mêlent à la foule, sans gardes, et simplement suivis de quelques valets-de-pied qui portent les coussins sur lesquels ils s'agenouillent dans leurs stations. On est tellement habitué à les voir dans les rues ou dans les promenades publiques, que jamais un cri ne se fait entendre. La foule s'écarte respectueusement de leur passage, les hommes se découvrent ; voilà tout ce qu'on fait, encore ne l'exigent-ils pas.

Toledo est le point central des observations, ce sont toujours les scènes les plus variées ; Edouard me fit remarquer un capucin passant près de nous. — « Regardez, me dit-il, toutes les femmes vont faire des signes avec leurs doigts qu'elles disposent en cornes pour conjurer la *jettatura* ou *malocchio*. » C'est un *sort* que le malin vous jette, et que le Napolitain prétend éloigner par divers signes ; au fait, on ne niera pas qu'il n'y ait une infinité de personnes dont la figure omineuse semble porter malheur. On les nomme *jettatori*. Pour être toujours en garde contre leurs maléfices, les Napolitaines portent à l'épaulette de leur corset une petit corne en corail, les hommes la suspendent à la chaîne de leur montre : ce bienheureux préservatif est partout. J'avais en effet remarqué ce singulier ornement dans les appartemens où le hasard m'avait conduit ; j'avais vu dans les antichambres, dans les salons, dans les chambres à coucher, d'énormes cornes de bœuf de Sicile, sans me douter qu'elles fussent des paratonnères contre la *jettatura* ; les capucins passent surtout pour être des *jettatori* du premier ordre, épithète dont la meilleure mine ne les préserve pas, et du plus loin que la Napolitaine aperçoit un froc, toutes les cornes possibles sont braquées contre lui.

Les anciens avaient ce préjugé. César, Cicéron, Virgile, croyaient au *fascinum*. Horace en parle et veut le conjurer ; et en France ! combien de joueurs perdans s'en prennent à leurs voisins qui les guignonent ; que n'adoptent-ils le préservatif !

Il existe beaucoup d'autres superstitions, dont une est de croire chaque maison de la ville sous la protection immédiate d'un génie, qu'ils nomment la belle *Ambriame*. Si le moindre bruit se fait entendre dans l'intérieur, et qu'ils n'en puissent expliquer la cause, aussitôt on se recueille, on croit que c'est la présence de la belle Ambriame, qui est annoncée, et tout le monde prend une attitude respectueuse. Le regard fixe dans le vague, chacun attend ce qu'il prétend être arrivé à quelques heureux privilégiés, qu'elle manifeste sa présence par une apparition complète, et ce n'est qu'après plusieurs minutes de déception qu'ils renoncent à cet espoir ; néanmoins, la conviction d'avoir eu sa visite leur fait plaisir. Il est des appartemens fort beaux qui restent inhabités, parce qu'ils sont sous l'influence d'une belle Ambriame, qui porte malheur, et quand le vent, qui s'engouffre dans les vastes galeries désertes de cette maison, vient retentir aux oreilles des voisins : « Écoutez, vous disent-ils, comme elle se lamente !.... » En vain vous tâcherez de leur persuader que c'est la brise qui pleure, et non la belle Ambriame,

ils vous traiteront d'esprit fort et garderont leur croyance.

Au moment où je riais aux éclats de ce que je venais d'entendre, Don Paolo venait à nous. Édouard me poussa le coude pour me rappeler l'usage que l'on a ici d'offrir le café à toute heure. Cette offre faite et acceptée, nous voilà dans une *Bottega di caffe*. Quiconque chercherait dans ces étabissemens le luxe de nos cafés français, tomberait dans une erreur étrange, on ne s'y assied même pas, excepté lorsqu'on veut se faire décrotter. L'on y boit deux sortes de café, *la solita* qui se donne toute sucrée, et *il levante* qui se sert comme en France ; ce dernier est plus fort, meilleur et plus cher. Les Napolitains donnent la préférence à *la solita*. D. Paolo n'en accepte jamais d'autres. « Comment voulez-vous, nous dit-il, j'ai trois ou quatre visites à faire, c'est donc autant de tasses qu'on m'offrira, sans compter les rencontres imprévues comme la vôtre. Je ne puis sans impolitesse refuser; en prenant ma *solita*, je satisfais à nos usages et je n'avale qu'un peu d'eau noircie. » Je me rendis à ces raisons, et je payai neuf sous pour trois *solite*. Il est cependant dans Naples, trois ou quatre cafés où l'on peut aller s'asseoir; on les appelle *sorbetteria*. Un singulier usage de ce pays, mais qui est grand et noble, c'est que si, pendant que vous êtes à prendre vos glaces seul ou en société, une personne de votre connaissance passe, elle se glisse auprès du *sorbettaro* et fait porter à son compte toute la dépense de la soirée : quand vous demandez votre carte, on vous répond que tout est payé, et souvent vous ne pouvez savoir à qui vous êtes redevable de cette politesse.

La civilité va toujours en croissant à mesure qu'on avance en Italie : à Naples, elle est au dernier période. Tout étranger y est traité *d'eccellenza* par les gens du peuple ; un prêtre ôte jusqu'à sa calotte pour saluer; la femme la plus laide est traitée de *bella donna*. Tout ainsi est au superlatif, et il semble qu'on ne s'y arrête, que parce que le langage ne fournit pas d'expressions plus fortes. Au reste, c'est un agrément pour les étrangers qui, n'y étant point accoutumés, sont toujours flattés des propos obligeans qu'on leur adresse.

Les vengeances atroces, les jalousies cruelles qui étaient si communes dans les derniers siècles, ne paraissent plus aujourd'hui, du moins à Naples et dans les environs, elles commencent même à disparaître de la province. La noblesse y vit en société avec la même liberté qu'à Paris, et le peuple s'est humanisé à son exemple. Mais, une chose à remarquer, c'est qu'on n'y rencontre jamais de ces femmes qui, à Paris et à Londres, font la honte de leur sexe et importunent les passans : il est vrai que des indicateurs se placent dans des endroits connus, tels qu'auprès des théâtres et des cafés très-fréquentés ; mais c'est encore avec une espèce de réserve ou de timidité, qui fait honneur aux mœurs. Les femmes publiques ont un quartier assigné, celui de Ponte-Oscuro, près la *Porta Capuana*.

Nous avions été présentés depuis quelques jours chez le duc d'Anzio, dont la maison, agréable et hospitalière, est le rendez-vous de la meilleure société ; tout ce qui arrive d'étrangers distingués se fait un mérite d'y être admis. La duchesse nous parla de la France qu'elle aime, et qu'elle a visitée il y a quelques années : « Venez me voir, me dit-elle, nous parlerons encore de votre patrie. » Je le lui promis, et la quittai enchanté de son accueil et de sa beauté

remarquable. A quelques jours de là nous en reçûmes une invitation; nous étions priés, Édouard et moi, à un souper qu'elle donnait à l'occasion de sa naissance. Ce souper fut splendide et les convives nombreux, presque tous étrangers. « A l'exception du vin et des mets, me dit la duchesse, tout est de France chez moi, même ma vaisselle et mes meubles; que voulez-vous, j'aime la France, et même dans ma patrie je ne vois qu'elle! je crois payer par ce sentiment un tribut à la reconnaissance. » Elle nous apprit alors qu'elle avait été élevée par des Françaises dans le pensionnat des *Miracoli*, établi par les ordres et même par les soins de la reine Caroline Murat, qui venait visiter cet établissement plusieurs fois par semaine, accompagnée des dames de sa suite. — « Les grâces, l'amabilité, et surtout la touchante bonté avec lesquelles ces dames s'occupaient de nous, ont développé en moi ce sentiment que j'ai voué à votre nation; je ne puis me souvenir, sans verser des larmes, des dernières paroles de la reine au moment de son embarcation : Conservez mon école, dit-elle aux Napolitains qui l'entouraient, veillez sur les *Miracoli*.» Ce couvent est un des plus importans de l'Italie; la reine Marie Isabelle, mère du roi régnant, a pris aussi sous sa protection ce pensionnat, dont la fondation est une œuvre philanthropique qui honore également les deux femmes sous la protection desquelles il a été placé.

Du palais du duc d'Anzio, situé sur le bas de la rivière de Chiaïa, on découvre toute la partie du golfe qui borde la route neuve du Pausilippe. Nous avions en face le spectacle d'une mer lumineuse, particularité qui avait plusieurs fois excité notre curiosité. J'appris d'un abbé, qui habite chez le duc à titre d'ami, qu'il y a dans la mer un insecte qui donne de la lumière, c'est le *Nereis phosphorans* de Linnée; on le trouve principalement aux mois de juin et juillet; il est blanc, mou, et de la grosseur d'un grain de blé. Cette conversation donna lieu à la duchesse de nous parler du goût, ou, pour mieux dire, de la passion que le roi Ferdinand Ier. avait pour la pêche: — « Combien de fois m'a-t-il envoyé, dans la saison où j'habite mon *casin* de Portici, les plus beaux poissons que j'aie vus de ma vie, produit de sa pêche, à laquelle il passait des heures entières! » De petites barques, éclairées par une flamme vive, que nous voyons de temps en temps glisser en tous sens sur ce golfe tranquille, nous donnèrent l'idée d'aller voir lancer le poisson, c'est-à-dire le tuer avec un dard. Ce fut une partie de plaisir arrêtée en un instant, et qui s'exécuta le lendemain. A l'entrée de la nuit une barque de pêcheur vint nous prendre à *Mergellina*, où nous nous embarquâmes, après avoir eu le soin d'y faire transporter tout ce qui devait constituer un bon souper.

Tout le monde était d'une gaîté charmante, on se communiquait ses pensées sans contrainte; ici on compte sur la bienveillance, car c'est une justice à rendre à la haute classe, personne n'observe mieux qu'elle les devoirs de l'hospitalité.

On se sert, pour la pêche que nous faisions, d'un brasier qui, par son feu clair, attire le poisson et le fait apercevoir; on jette de l'huile sur l'eau pour en calmer l'agitation, les mariniers ont l'adresse de ne jamais manquer celui qu'ils ont aperçu; nous nous amusâmes long-temps à voir arriver dans notre barque diverses espèces de poissons fort beaux et fort appétissans, après quoi nous ne songeâmes plus à

la pêche, et nous nous occupâmes de notre souper, qui fut étalé; chacun fit de son mieux pour y faire honneur; on avait disposé tout autour de la barque des coussins moelleux sur lesquels nous étions à moitié étendus, tenant en main un verre où pétillait le Champagne; la nuit était des plus belles, l'air pur, la température la plus douce; quelle jouissance, après un jour qui avait été si chaud, de sentir cet air doux et rafraîchissant ! nous nous croyions dans un bain parfumé. Ici la nature, languissante pendant le jour, renaît le soir; la pâle clarté de la lune augmentait encore le charme, je me sentis ému, sans savoir pourquoi; j'étais heureux, et pourtant je soupirais! Petit à petit ma gaîté se calmait et faisait place à une douce mélancolie; ce pays si beau n'était pas la patrie, il fallait le quitter ! Le regard attaché sur la figure de la duchesse, dont le feu du brasier éclairait les pâles et belles lignes, je ne sais combien de temps je serais resté dans cette muette extase, si je n'en avais été arraché par le bruit d'un homme qui tombait à la mer, ce qui nous mit tous en mouvement. Quelqu'un prononça le mot de suicide: « — Rassurez-vous, nous dit le duc, cette pensée ne lui est pas venue. L'idée du suicide germe difficilement dans nos climats, faites-en honneur à la physique ou bien à la morale, vous arriverez toujours au même résultat; quant à cet homme qui déjà reparaît sur l'eau, c'est un des meilleurs plongeurs que je connaisse; il n'a fait cela que pour nous montrer son adresse. Je m'amuse à lui jeter quelquefois soit un anneau, soit une pièce de monnaie, et rarement il manque de la rattraper même de nuit, à la lueur des torches, ce qui est plus extraordinaire. L'habitude qu'ont ces hommes, que je pourrais nommer amphibies, d'être plus souvent dans l'eau que sur la terre, leur donne ce coup d'œil rapide et cette faculté de retenir longtemps leur respiration, faculté à laquelle ils s'exercent de bonne heure. Nous avons eu plusieurs plongeurs célèbres, entr'autres le fameux Nicolò, dont la réputation causa la perte. Frédéric, roi de Sicile, ayant voulu être témoin des exploits de ce nagèur merveilleux qui passait la moitié de sa vie dans l'eau, et auquel la facilité prodigieuse avec laquelle il nageait avait fait donner le surnom de *Pesce* «Poisson», il le défia de plonger dans les environs de Charybde, l'intrépide Nicolò s'y précipita, et eut assez de bonheur pour en revenir, mais terrifié de ce qu'il avait vu et entendu au fond de ce gouffre; son regard annonçait qu'il n'y retournerait pas; le roi l'en défia une seconde fois, Nicolò refusa; alors, pour l'y déterminer, Frédéric fit jeter une coupe d'or dans l'endroit le plus profond, elle devait être la récompense de son courage; l'amour-propre, peut-être la cupidité, décidèrent ce malheureux. Il s'élança de nouveau; mais sans doute il fut emporté par la force des courans, car il ne revint plus, et quelques jours après seulement, l'on retrouva son corps sur le rivage, à plus de trente milles de distance. C'est l'unique exemple de ce genre, car les plus intrépides nageurs n'osent même pas approcher de cet abîme redoutable; le seul homme qui ait eu ce stoïque courage le paya de sa vie.

A la fin de ce triste récit, et comme la nuit était fort avancée, nous dîmes à nos mariniers de regagner la rive; un léger souffle de vent venait de temps en temps enfler la voile et aider à la rame; puis, nous quittant tout à coup, ne ridait pas même la surface des eaux,

Struss del. Audot edit. Stratt sc.

Ingresso alla Grotta di Posilipo — *Entrée de la Grotte de Pausilippe.*

Interno della Grotta. — *Interieur de la Grotte.*

[illegible] se fit [illegible]

[illegible]

quelques jours après [illegible]

[illegible]

[illegible] notre course [illegible]

[illegible] heures du matin [illegible]

[illegible] une autre fois en route [illegible]

[illegible] Malibran avait [illegible]

[illegible] des [illegible]

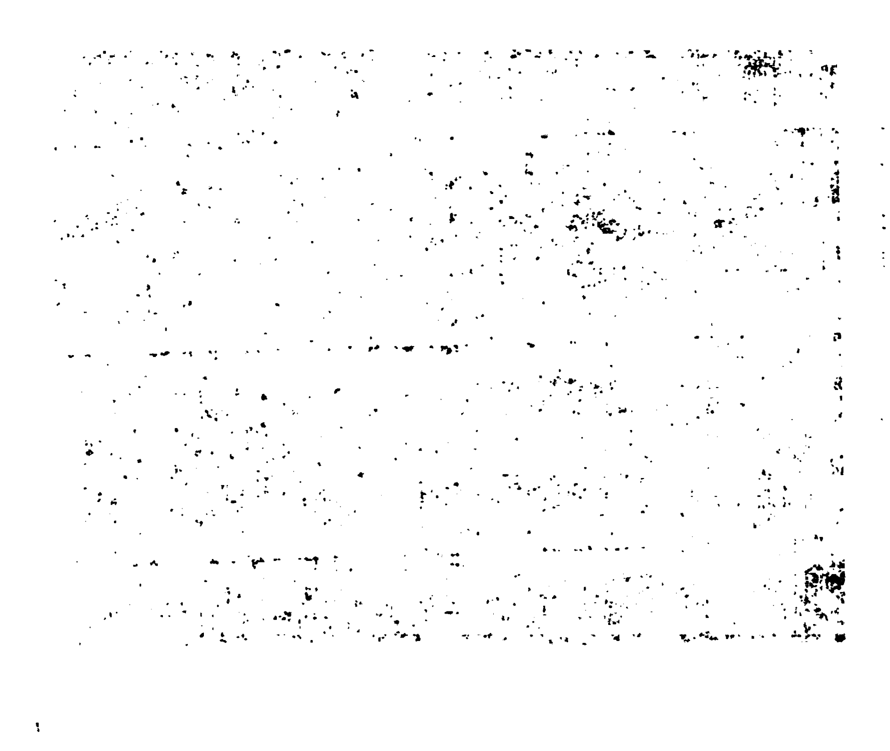
[illegible] le tour de la [illegible]

[illegible] palais bâtis sur [illegible]

[illegible] plus [illegible]

[illegible] Maria Degli Angeli va à la rue [illegible]

[illegible]





comme s'il se fût retiré dans les airs pour se rafraîchir lui-même.

Quelques jours après, en me promenant dans une rue que l'on nomme *Strada dei Lanzieri*, l'on me montra, sculptée dans le mur d'une maison, la statue de *Nicolò Pesce*.

GROTTE DE PAUSILIPPE, LAC D'AGNANO, POUZZOLES, BAJA, CUMES, MISÈNE, ISCHIA, PROCIDA, ETC.

Depuis notre course au Vésuve, le duc, la duchesse et l'abbé veulent être de toutes nos parties; ainsi, il était décidé que nous irions ensemble à Baïa. Dès six heures du matin, le jour convenu, l'abbé assiégeait notre porte, et nous voilà une autre fois en route, traversant le Largo del Castello, puis saluant en passant le théâtre St.-Charles, où Mme. Malibran avait excité la veille des trépignemens d'enthousiasme bien mérités, nous parcourons la rue de Chiaïa, sur laquelle est le pont du même nom, qui paraît suspendu sur votre tête. Resserée entre les deux collines de Pizzo Falcone et de Saint-Elme, cette rue est désagréable en raison de son peu de largeur, et de la foule qui y afflue sans cesse; c'est le seul passage pour traverser cette partie de la ville, lorsqu on ne veut pas faire le tour de la marine; les propriétaires des palais bâtis sur ces collines pensant avec raison qu'une communication plus facile donnerait plus de valeur à leurs maisons, firent bâtir à leurs frais le pont court et étroit qui, de Santa Maria Degli Angeli va à la rue Saint-Elme; nous passons dessous, et nous arrivons au quai nommé Riviera di Chiaïa, qui sépare la villa Reale des maisons, et qui, aux dernières heures du jour, est la promenade favorite des Napolitains.

Cette riviera est assez longue; mais nous courons avec une telle rapidité, qu'il est impossible d'en parler. Nous voilà à la grotte de Pausilippe (Pl. 49).

L'Italie a beaucoup de passages souterrains de ce genre; mais celui-ci est le plus ancien, le plus long et le plus remarquable; il y a neuf cents pas sur une largeur de vingt-quatre pieds et une hauteur de vingt-huit toises. On ne connaît pas l'auteur de cet ouvrage gigantesque attribué aux Romains. Strabon, Sénèque et Pline en font mention sans désigner celui à qui on la doit; parmi les auteurs modernes, Mazocchi l'attribue à Lucullus, Martorelli, à Agrippa, et Luigi Galanti croit que cet ouvrage est de beaucoup antérieur à Lucullus, et qu'il fut fait simultanément par les habitans de Cumes et de Naples, pour avoir entre eux une communication plus courte.

Ce qui étonne, c'est qu'il n'arrive pas tous les jours des accidens. Longtemps cette grotte a été complétement obscure; une petite chapelle placée au milieu et consacrée à la Madone, fournissait le seul luminaire. «Les voitures,

me dit le duc, se munissaient de torches, inutiles aujourd'hui. » Il m'est aisé de juger de l'effet de ces torches, dont la flamme rougeâtre jetait en passant une lueur vive sur tous les objets, ce qui, joint au bruit assourdissant de ces voitures roulant sur un pavé de dalles du Vésuve et aux cris affreux que poussent les lazzaroni et qui réveillent l'écho retentissant, devait donner à ce passage quelque chose de sauvage, d'infernal, qui frappait l'étranger.

Des ouvertures sont taillées dans le roc pour donner de l'air ; elles ont aussi leur effet romantique : elles sont bordées par des buissons, des arbustes, des clématites, des chèvre-feuilles et du lierre, qui descendent en guirlandes fantastiques, et balancent sous ces voûtes humides leurs rameaux flexibles.

Depuis l'occupation des Français des reverbères y ont été placés; mais leur clarté est perdue dans l'immensité; et le milieu de la grotte est encore si obscur, qu'on entend plutôt qu'on ne les voit, les objets qui passent près de vous; aussi est-ce avec un sentiment indéfinissable de joie que l'on revoit la lumière et la riche campagne et même le pauvre village de Fuori Grotta.

Le duc m'engage à traverser la grotte un jour d'équinoxes, pour y voir un phénomène; le soleil, à son coucher, prolonge ses rayons jusqu'à l'autre extrémité, et change son obscurité ordinaire en une brillante clarté.

En sortant de la grotte de Pausilippe, l'on suit la route des Bagnoli, ombragée d'arbres jusqu'au bord de la mer. Pendant le trajet, plusieurs monticules, couverts de la végétation la plus forte, la plus confuse, s'offrent à la vue. Sur le point le plus élevé de ce coteau, se dresse fièrement le couvent des Camaldules, d'où l'on jouit, à ce que me dit l'abbé, de la plus belle vue de l'univers; l'œil plane sur les deux golfes de Naples et de Pouzzoles, sur leurs îles, sur les cratères éteints de la Solfatara et des Astroni, sur le lac d'Agnano, le cap Misène, le château de Baïa et la mer immense!....

Il me dit aussi que les religieux de cet ordre sont nombreux, et vivent dans la plus parfaite harmonie dans ce lieu, le plus propre à la vie contemplative.

A mi-chemin nous laissâmes la route, et, tournant à droite, nous nous dirigeâmes, en suivant un petit chemin d'environ un mille, vers le lac d'Agnano (Pl. 53), que nous visitâmes d'abord. Ce lac d'eau douce était autrefois un volcan, il est facile d'en juger par sa forme et par les produits volcaniques qu'on y trouve. Les montagnes qui l'environnent sont admirablement boisées, et l'œil embrasse et mesure sans obstacle toute son étendue; sur ces bords, la nature est riante, simple et tranquille : ce serait la solitude de choix d'un homme heureux; ses eaux limpides sont à peine émues à leur surface, et produisent rarement quelques vagues qui viennent alors expirer sur le gazon qui l'entoure. L'uniformité d'un champ si spacieux et si uni est agréablement interrompue par des touffes de roseaux, agités par le mouvement d'un grand nombre d'oiseaux aquatiques, qui s'élancent en troupe du lac sur la prairie, et de la prairie sur le lac.

Un des premiers objets qui s'offrent à la vue est la fameuse grotte du chien, un paysan en a la clé, et s'y rend avec le chien destiné à l'expérience, et dont la vie se passe en évanouissemens per-

pétuels. On fait entrer cette pauvre victime, que son maître sacrifierait si on souffrait cette cruauté; le chien redoute à tel point cette épreuve, lorsqu'il l'a déjà subie, qu'il tremble en approchant, et qu'il faut l'y traîner. A peine couché, il tombe en convulsion, se plaint, gémit, et serait mort en trois minutes si on l'y laissait ce temps.

La partie intérieure de la grotte ne contient aucune odeur remarquable; mais si l'on se baisse et qu'on plonge la main dans la couche d'air qui, partant du sol, s'élève à un pied environ, et qu'on la porte ensuite pleine de ce gaz jusqu'au nez, on sent une odeur suffocante, qui asphyxierait l'homme aussi bien que le chien s'il se tenait couché par terre. En sortant, nous vîmes ce pauvre animal que l'on venait de plonger dans l'eau pour le rendre plus tôt à la vie; la duchesse était émue jusqu'aux larmes: « Va, dit-elle, malheureuse victime, accomplis ton pire destin, meurs cent fois, si cent curieux arrivent!! » Nous quittâmes la grotte, emportant une impression fâcheuse de ce que nous avions vu. L'on nous montra ensuite quelques restes de fabrique, que l'on dit avoir fait partie d'une villa de Lucullus et qui sont encore sur les bords de ce lac. A côté de ces ruines sont les bains de vapeur de San Germano, fréquentés par les personnes atteintes de rhumatismes; ces étuves consistent en une réunion de masures construites par des mains barbares pour le soulagement de l'humanité. Quelques années encore, il n'en restera que les décombres.

Dans l'intérieur, elles sont partagées en huit chambres dont les quatre dernières sont les plus chaudes. Les exhalaisons de soufre sont difficiles à supporter. Elles se manifestent par une fumée blanche qui s'échappe par les fentes des murs. La chaleur s'y élève de trente à quarante degrés de Réaumur. Nous y présentâmes un morceau d'amadou allumé; la vapeur augmente d'intensité, et elle se dirige vers le feu de l'amadou. . . . . . .

Les modestes étuves du lac d'Agnano ont remplacé les magnifiques thermes que les Romains avaient élevés sur le sommet de la colline près de la ville d'*Angularum*; l'espace occupé par les ruines est assez considérable pour faire juger que l'édifice était somptueux: les constructions en brique qui sont incorporées avec la colline ont tous les caractères de grandeur et de solidité qui se rencontrent dans les monumens publics des anciens. Les débris d'arcades, les voûtes, les pans de mur, n'ont plus aucune liaison entre eux. Mais il est resté des portions de salons cintrés, où l'on voit un grand nombre de tuyaux en terre cuite par où la chaleur et les vapeurs se répandaient dans l'intérieur. Nous continuons à marcher toujours vers la partie occidentale du lac; et laissant à gauche les monts Leucogés, aujourd'hui la Solfatara, nous nous dirigeons vers les Pisciarelli, petit ruisseau d'eau bouillante, qui prend sa source dans la montagne de la Solfatara; cette eau fait cuire un œuf en huit minutes; elle est fortement imprégnée d'alun et de vitriol; ce dernier même y domine à un degré tel, qu'en y mêlant de la noix de galle on en ferait de l'encre. Dans cet endroit le sol résonne comme s'il était creux. De là on va aux Astroni, ancien cratère d'un volcan éteint, et converti aujourd'hui en parc royal, entouré de murs pour y retenir le gibier; il a quatre milles et demi de circonférence. Dans l'intérieur du parc, on rencontre encore des laves, des sco-

ries, de la pierre ponce, et autres débris volcaniques; et là où fut un volcan redoutable se montre aujourd'hui la végétation la plus riche! Placée dans cette périlleuse position, qui sait si demain cette somptueuse villa, et ces arbres qui croissent sur les confins de la destruction ne seront pas effacés de la surface de la terre, et si le voyageur qui cherchera leur ombre hospitalière ne les trouvera pas remplacés par des rivières de flamme ou par un lac paisible? car ici la nature exécute ses grandes opérations avec ses rudes matériaux et à la vue d'hommes qu'elle terrifie.

Cette terre est celle qui laisse le plus de marge au voyageur observateur; car son caractère distinctif, sublime et singulier qui lui a été imprimé par la nature, ne se retrouve nulle part.

Nous avions projeté de dîner à Pouzzoles, dont plusieurs montagnes nous séparaient encore. Il fut convenu que le duc, la duchesse et Édouard, qui connaissaient tous ces pays, iraient nous attendre, tandis que nous nous y rendrions par ces routes montueuses.

Tout le canton que nous allons parcourir maintenant s'appelait Champs-Phlégréens « Champs-de-Feu; » à chaque pas nous allons y rencontrer des sources d'eaux minérales ou thermales.

Nous voici sur l'ancienne voie romaine, appelée *Antiniana,* qui conduisait de Naples à Pouzzoles; nous y retrouvons des traces de l'ancien pavé en pierres volcaniques; les restes d'un pont à trois arches au-dessus duquel passait cette route; un grand nombre de tombeaux la bordent des deux côtés, la plupart détruits et ne présentant que des masses ou des fragmens informes; nous en visitâmes pourtant deux assez bien conservés sur la gauche: le premier, près de l'église de *San Vito,* est un columbarium, dans lequel on descend par des marches construites dans l'intérieur; il est voûté, recouvert en stuc, et orné de bas-reliefs représentant des figures grotesques; trois niches, l'une en face de la porte, et les deux autres à droite et à gauche, sont décorées chacune de deux colonnes qui soutiennent un fronton; un grand nombre de petites niches pratiquées dans les murs, la profusion des ornemens qui enrichissent la voûte et probablement les autres parties du tombeau, enfin l'état de vétusté dans lequel il se trouve, composent un ensemble très-pittoresque aux yeux de l'artiste.

Le second tombeau est isolé; sa forme extérieure est un piédestal sur lequel est placée une colonne tronquée; l'intérieur est à deux étages; la partie supérieure sert aujourd'hui d'habitation à un paysan.

Des vestiges de stuc, de bas-reliefs et de peintures assez bien conservés, annoncent que ce tombeau appartenait à une famille opulente.

Nous passons ensuite devant le couvent des Capucins, en grande vénération, et que l'on désigne comme le lieu où saint Janvier souffrit le martyre. Nous eûmes le désir d'y entrer. Le religieux chargé de nous accompagner nous montra dans l'église la belle statue du saint, et une pierre tachée de sang, sur laquelle la décollation avait eu lieu, ajoutant pour preuve, que le jour du miracle, à Naples, cette tache se ravivait.

Dans le jardin nous vîmes l'entrée d'une grotte comblée de terre, qui autrefois conduisait à Pouzzoles; elle est assez large pour avoir pu donner passage à une voiture

De là à la Solfatara, il y a peu de distance, et nous nous y rendîmes. Les approches de cet ancien volcan sont

remarquables par la stérilité du sol, par sa couleur blanchâtre, et surtout par l'odeur des vapeurs sulfureuses qu'il exhale.

On se croit transporté tout à coup sur un autre globe; ici rien ne ressemble au désordre des lieux les plus déserts, les plus sauvages, et rien ne rappelle les beautés de la nature.

La Solfatara est le seul des volcans qui ont existé autrefois, et à différentes époques dans les champs Phlégréens, qui soit encore dans une sorte d'activité; c'est le *Forum Vulcani* de Strabon. Sa forme est elliptique, elle a onze cents pieds de long sur quatre-vingts de large. On voit sur différens points ses vapeurs, poussées par l'action du feu, s'élever avec violence; c'est dans les endroits où ces vapeurs sortent avec le plus de force que l'on place des tuiles ou des briques pour recevoir le sel ammoniaque qui s'y sublime.

Ce sel est moins pur que celui qu'on ramasse au Vésuve. Les crevasses par où s'exhalent les vapeurs s'appellent fumarolles. De temps en temps on aperçoit des flocons de fumée qui s'étendent et se dissipent dans l'air; on s'attend presque à voir un génie sortir de cette fumée, prendre graduellement une forme, et apparaître à vos regards. On trouve aussi sur les collines qui entourent la Solfatara de la sélénite souvent cristallisée en aiguilles ou en filets soyeux, que des personnes peu versées en minéralogie regardent comme de l'alun de plume.

A la surprise occasionée par le tableau extraordinaire et imprévu d'une si grande confusion de toutes choses, succède naturellement une sorte de crainte quand, en frappant du pied sur la croûte volcanique ou en jetant une pierre, comme nous le fîmes, dans une ouverture, on entend un retentissement dont les vibrations indiquent les immenses profondeurs d'un gouffre dans lequel les matières sont entretenues en fusion par un feu lent, et qui pourrait, en s'écroulant, engloutir les curieux qui pèsent dessus.

Mais une chose bien rassurante, sur laquelle l'abbé appelle toute mon attention, c'est la parfaite sécurité des ouvriers qui travaillent à récolter le soufre et à fabriquer l'alun.

En sortant de ce lieu, nous visitâmes l'amphithéâtre ou colysée, désigné sous le nom de *Carceri*, et dont on ne voit que le quart; le reste est enterré et couvert de plantations. Il est aisé cependant d'en reconnaître les dimensions. Dans une portion du corridor qui entoure l'arène, nous vîmes les issues par lesquelles on montait sur les gradins, et à droite sont plusieurs caves, dont une est convertie en chapelle érigée à saint Janvier, sur la supposition qu'il y a été renfermé avant de souffrir le martyre. Les murs de cet amphithéâtre sont en ouvrage réticulaire et construits en laves et en briques. Il pouvait contenir vingt-cinq mille spectateurs. Aujourd'hui le lierre et d'autres plantes parasites croissent avec activité entre les crevasses de ses antiques murailles, situées autrefois dans le centre d'une ville opulente.

Après le colysée est la maison de campagne de Cicéron. Nous sommes en face de ces fameux portiques où il composa ses questions académiques. La préférence qu'il accordait à cette retraite sur celles de Cumes et de Pompeï, les chefs-d'œuvre de sculpture grecque dont il l'avait ornée, le nom même d'académie donné à cette longue galerie, construite sur le modèle des portiques de l'*Academus* d'Athènes, rendent ces ruines d'autant plus respectables, qu'il est impossible de ne

pas y rattacher le souvenir des ouvrages de ce célèbre orateur, et les grandes époques historiques qui ont illustré et sa vie et sa mort.

Ces portiques s'élevaient au milieu de magnifiques jardins qui touchaient d'un côté à la ville de Pouzzoles, et se prolongeaient en amphithéâtre pendant une demi-lieue en face de Baïa. L'horizon est coupé par les îles, dont les formes se dessinent irrégulièrement sur un ciel toujours bleu. Au couchant, le promontoire de Misènes et les châteaux de Baïa, et vers l'Orient, dans le lointain, les montagnes de Sorrento se réfléchissant dans les vagues. Tel est ce tableau, sur lequel Cicéron étendait sa vue lorsqu'il se promenait sous ses vastes portiques, méditant des écrits immortels, et qu'il composait ses foudroyantes Catilinaires. Aujourd'hui tout est en ruines; le nom seul de Cicéron a survécu, et sauve ce lieu de l'oubli. Nulle trace du tombeau d'Adrien, qui, mort à Baïa, fut enseveli sur cette côte. Combien j'étais heureux de me trouver avec l'abbé; sans lui, obligé de prendre un *cicerone* ignorant, j'aurais erré à tâtons au milieu de toutes ces ruines. Ne pouvant citer juste; ces hommes vous jettent un nom au hasard, et l'erreur se propage; l'étranger, qui n'a ni le temps ni le goût de se livrer à une recherche approfondie, adopte ces erreurs, encore heureux lorsqu'il ne les mêle pas avec les contes les plus absurdes. Car il y en a qui, de la meilleure foi du monde, vous disent qu'Énée était un général romain qui se révolta contre le roi; que Virgile était un magicien, capitaine dans ses armées; ils montrent jusqu'à l'endroit où ce poëte disait *sa messe*. L'abbé, plein d'érudition, archéologue consommé, antiquaire, chimiste, en un mot savant, et surtout d'une complaisance à toute épreuve, avait la bonté de me guider et de tout m'expliquer.

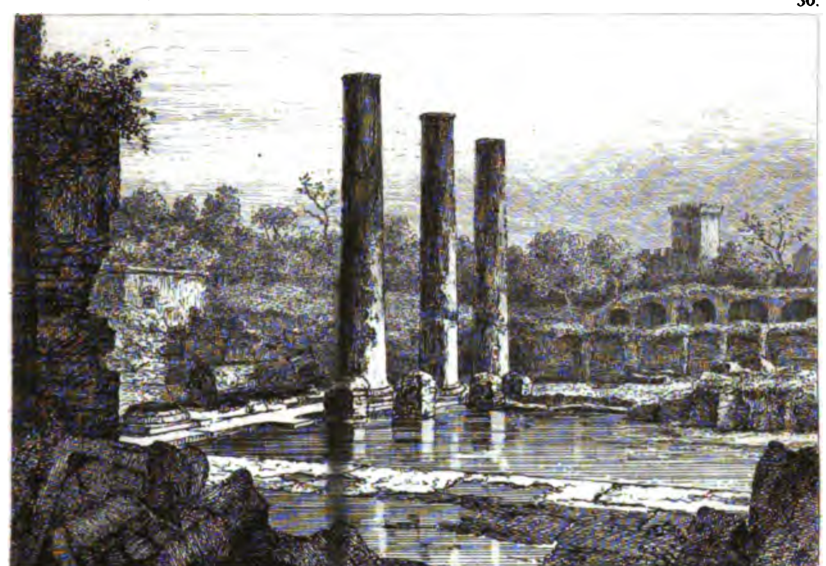
A la droite de la villa de Cicéron, sur le haut d'une verdoyante colline qui fait face à Bauli, sont des murs en brique percés de niches et de fenêtres; ce sont là les ruines du temple de Neptune. Le corps principal était tourné vers la route, et le portique faisait face à la mer. C'est de ce temple que parle Cicéron, lorsque, s'entretenant avec Lucullus sur les erreurs des sens, il lui dit : « Nous sommes à Bauli, d'où nous voyons Pouzzoles, et cependant nous n'apercevons pas notre ami Aviano, qui peut-être se promène sous les portiques du temple de Neptune. » C'était dans son enceinte sacrée que les marins et les voyageurs prêts à s'embarquer venaient déposer leurs offrandes, et invoquer le dieu de l'élément auquel ils allaient se confier.

Auguste, partant de Pouzzoles pour la guerre contre Sextus Pompée, avant de mettre à la voile, offrit un sacrifice à Neptune; plus tard Caligula en fit autant. . . . .

Mon guide me fit admirer les deux murailles fortes et élevées de la partie du nord, ainsi que leurs ornemens et leurs niches, et les débris du portique dont parle Cicéron. . . . .

Dans notre fougue exploratrice, et d'une ruine à l'autre, nous aurions oublié que nous étions attendus, si nos estomacs ne nous en eussent fait souvenir. Nous résolûmes donc d'abandonner pour le moment ces lieux pleins d'attraits, et nous tournâmes nos pas vers Pouzzoles, que Cicéron appelait *Puteolana* et *Cumana regna,* où Rome entière accourait à ses bains, et qui était le Spa de l'antiquité.

Pouzzoles (Pl. 50) est située dans le pays le plus beau, le plus curieux, le plus intéressant qui existe dans *le*



Pozzuoli. Tempio di Giove Serapide. *Pouzzoles. Temple de Jupiter Serapis.*



Pozzuoli. *Pouzzoles.*



Struit del. Audot edit.

Pozzuoli. Piazza. Pouzzoles. Place.

[illegible]

[illegible] le puits, et son nom [illegible]

[illegible] changé en cel[illegible]

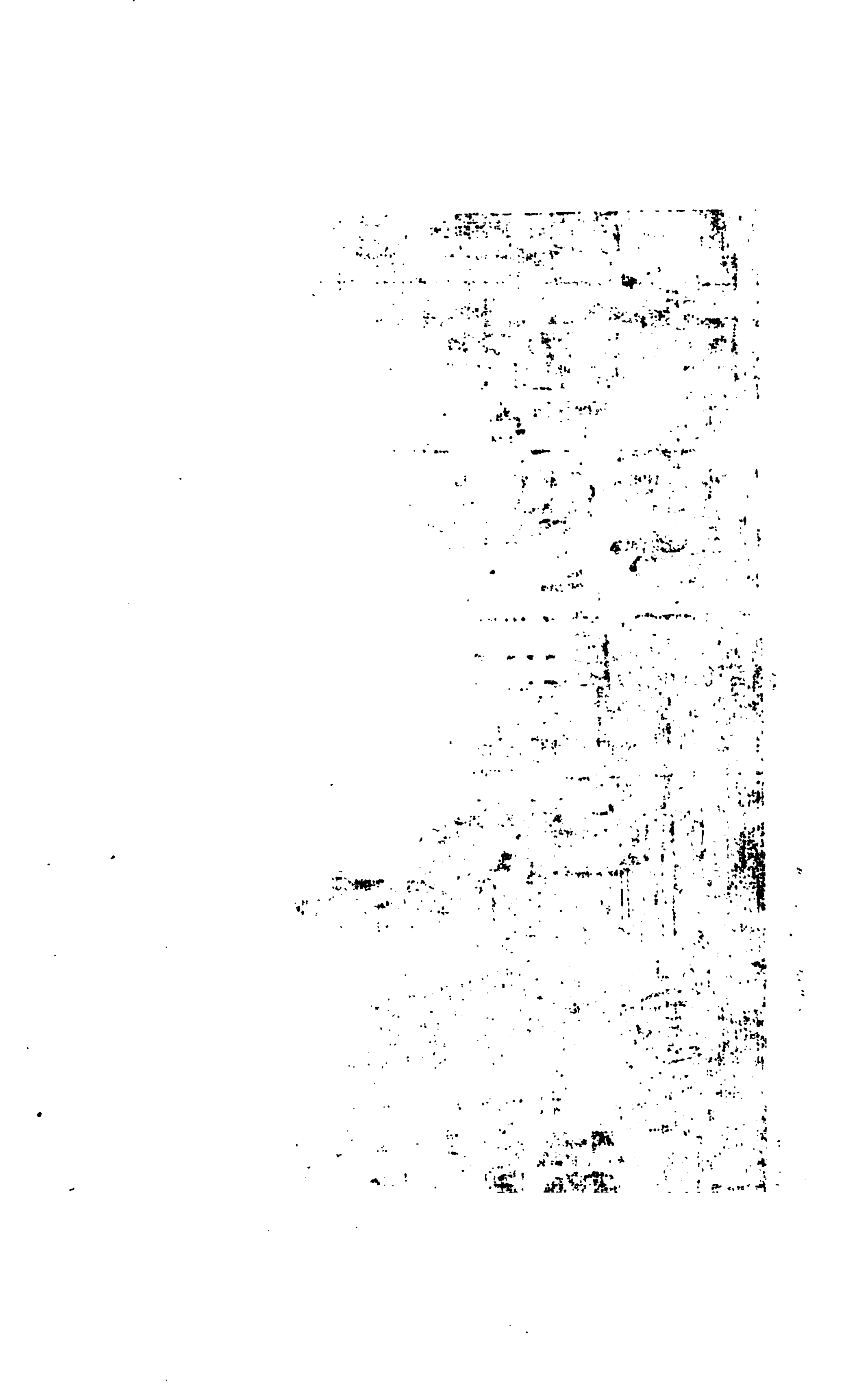
[illegible] le même C[illegible]

[illegible] pensa. C'est [illegible]

[illegible] des [illegible], et [illegible]

[illegible] la Solfatara, ont [illegible] cette ville. Dans le [illegible] des pluies extraor- [illegible] avec assez d'abon- [illegible] tellement [illegible] le [illegible] les eaux. Dans quelques en- [illegible] s'entrouvrit sans qu'il [illegible]

[illegible] m[illegible] autre [illegible]



monde, par les singularités naturelles de son sol, par les chefs-d'œuvre de l'art qui l'ont couvert si long-temps, et que les phénomènes de la nature ont enfouis. Il semble que les eaux, le feu, les hommes; l'art et la nature se soient disputé l'empire de ce petit coin de la terre, l'ayant alternativement occupé, dévasté, embelli, bouleversé, sans rien changer en lui que la manière d'être beau, et qu'ils n'aient fait qu'ajouter à l'intérêt de sa curiosité. Cet admirable canton, habité alternativement par le peuple le plus savant et le plus industrieux, ensuite par le plus riche en même temps que le plus puissant, renversé par des tremblemens de terre et englouti sous les cendres des volcans, est devenu et sera toujours le laboratoire des physiciens, et le médailler des historiens.

Les Romains, craignant que Pouzzoles ne tombât au pouvoir d'Annibal, y envoyèrent une colonie sous le commandement de Q. Fabius, qui, craignant de manquer d'eau, y fit creuser une multitude de puits, et son nom de Dicearchia fut changé en celui de Puteolana. Tacite la nomme Colonia Augusta Neronia, et une inscription trouvée sur le môle lui donne encore le nom de Colonia Flavia, en l'honneur de Vespasien, pour qui elle se déclara, et qui l'en récompensa. C'est à Pouzzoles que Sylla vint mourir, après avoir abdiqué.

Les incursions des barbares, les tremblemens de terre, et surtout la dernière éruption de la Solfatara, ont contribué à ruiner cette ville. Dans le mois d'août 1695, des pluies extraordinaires tombèrent avec assez d'abondance pour fortement endommager la ville, et entre autres l'aquéduc qui y apportait les eaux. Dans quelques endroits la terre s'entr'ouvrit sans qu'il y eût tremblement de terre, et découvrit une ancienne voie pavée en larges pierres. Le vice-roi, Pierre de Toledo, ordonna de réparer plusieurs de ces dégâts, et, pour rassurer les habitans effrayés, fit bâtir pour lui-même un palais, devenu aujourd'hui une caserne.

Sur la place (Pl. 51) du marché sont deux statues en regard, dont l'une, qui passe pour celle de saint Janvier, est la statue de saint Martin de Léon, évêque de Pouzzoles en 1650; elle semble donner la bénédiction à l'autre, qu'une fastueuse inscription m'apprend être d'Egnatius Lollius, prêteur, et Augure, personnage qui m'est aussi étranger que ces deux figures le sont l'une à l'autre. Cette dernière est d'un assez beau style.

Je me serais rendu avec plus de plaisir, je l'avoue, à notre auberge que vers le port, où la duchesse voulait à toute force m'entraîner pour se venger de l'abandon dans lequel nous l'avions laissée. Puisque des antiquités l'ont emporté sur moi, nous dit-elle, la vue d'un port, qui long-temps a passé pour le premier de l'Italie, peut bien vous faire retarder de quelques instans votre repas.

Nous n'y descendîmes cependant pas, et nous nous arrêtâmes à une petite place où je vis un piédestal en marbre blanc, orné de quatorze figures en bas-reliefs, personnifiant quatorze villes de l'Asie-Mineure renversées par un tremblement de terre, et rebâties par Tibère; puis, avec un sourire malin, la duchesse me dit qu'elle se bornerait à cette vengeance.

Notre dîner fut court; les auberges des environs de Naples ne sont pas renommées pour leur cuisine. Nous mangeâmes d'excellentes huîtres du Fusaro, meilleures là que sur les lieux, parce

qu'elles arrivent à Pouzzoles arrosées de l'eau de la me , et que, mangées sur le lac même, elles sont trop douces. Ces huîtres, autrement faites que celles que nous connaissons à Paris, ont une forme si irrégulière, qu'à la première vue on est tenté de les prendre pour de petits fragmens de rochers; elles sont engraissées dans une eau à demi salée, dont la pêche appartient au roi, qui l'afferme et en retire un lucre considérable.

Pouzzoles abonde en toutes sortes de fruits, et approvisionne Naples en primeurs.

Nous voulûmes visiter la cathédrale: c'était un dimanche; nous la trouvâmes ouverte; elle est bâtie sur les ruines d'un temple dédié à Auguste, et tout entier en marbre, ainsi qu'on le lit sur le fronton; il y avait autrefois des colonnes corinthiennes dont il reste des fragmens du côté de la cour; elles soutiennent une architrave bien travaillée.

Tout le long de la route, nous avions remarqué des restes nombreux de constructions antiques, des tronçons de colonnes et des débris d'inscriptions. En continuant une trentaine de pas au delà de l'édifice appelé *Sedile de la noblesse*, nous vîmes quatre marbres de trois pieds carrés avec des inscriptions arabes gravées en relief; il est probable qu'elles recouvraient des tombeaux; elles portent différentes dates, depuis 1200 jusqu'en 1600.

En descendant de la cathédrale, nous nous trouvâmes sur le rivage, proche du môle, restauré à la moderne, et où quelques misérables barques ont remplacé cette multitude de navires étrangers qui venaient trafiquer à Pouzzoles; nous nous dirigeâmes vers le lieu dit *pont de Caligula*. Ces ruines, sujet d'une controverse assez compliquée, se composent de treize gros piliers et de plusieurs arches, reste de vingt-cinq. Le duc, fort de l'autorité de Suétone, me demanda si je me souvenais de son récit; l'abbé vous ferait cette citation en latin, me dit-il en riant, moi je vais vous la faire en langue moderne, en ajoutant à Suétone ce que d'autres auteurs nous ont transmis.

« Le nom de pont de Caligula, qui est resté, a pour origine le spectacle extravagant que cet empereur a donné dans la pompe d'un triomphe où il sembla vouloir surpasser la démence de Xercès, et célébrer des victoires imaginaires contre les Parthes, les Daces et les Bretons.

» A cet effet, il fit construire un pont de plus d'une lieue de long. Ce pont s'attachait à l'extrémité des piles et traversait cette partie du golfe jusqu'à *Baïa*.

» Il était impossible de bâtir dans les profondeurs de la mer, sur une ligne de 2,818 toises. Il fallut donc réunir un grand nombre de vaisseaux, et même en construire de nouveaux qui, retenus par des ancres et attachés avec des chaînes, pussent permettre d'établir dessus une route bordée de parapets.

» La suspension des transports par mer occasiona une famine générale en Italie, et plus particulièrement à Rome; mais pour Caligula, les horreurs d'une calamiténe pouvaient qu'ajouter à l'éclat de son triomphe. La pompe dura deux jours.

» Le premier, l'empereur, revêtu de la chlamyde, armé de l'épée d'Alexandre le Grand, et le front orné d'une couronne de chêne, traversa le golfe à cheval; le jour suivant il revint de *Baïa* sur un quadrige, traînant à son char le jeune *Darius*, fils d'Artabane, donné en otage par les Parthes; et, pour que ce

triomphe fût complétement ridicule, il entra dans Pouzzoles comme un conquérant dans une ville ennemie prise d'assaut. Cette pompe, précédée de sacrifices offerts aux Dieux, et particulièrement à l'Envie, pour les consoler de sa gloire, fut suivie d'une nuit, pendant laquelle un grand nombre de feux brillèrent sur tous les points du golfe, et semblèrent seconder la puissance du triomphateur, en chassant les ténèbres, et en réunissant pour ainsi dire deux jours en un seul.

« L'espèce d'embrasement de la côte de *Baia*, le tableau magique d'un bassin immense, transformé en une plaine de feu sillonnée par des milliers de barques et de flambeaux, le mouvement tumultueux d'une armée sur le pont triomphal et sur la plage, l'air retentissant de toute part du son des instrumens guerriers, n'étaient pas un spectacle suffisant pour *la gloire* de Caligula. A la suite d'un festin somptueux, où il s'abandonna à la plus dégoûtante ivresse, il fit précipiter dans la mer ses amis, ainsi que les magistrats investis des premières dignités de l'empire, et prononça l'arrêt de mort des citoyens romains dont les richesses pouvaient payer les frais de son épouvantable triomphe. »

Le vrai motif de Caligula avait été révélé par ses courtisans intimes : c'était une prédiction de l'astrologue Thrasile, qui, voyant Tibère inquiet sur son successeur, à cause du penchant qu'il avait pour son petit-fils véritable, lui avait assuré que Caïus ne serait pas plus empereur qu'on ne le verrait courir à cheval à travers le golfe de Baïa.

Une inscription, trouvée dans la mer, et placée aujourd'hui au-dessus de la porte de la ville, atteste que les ruines sont celles du môle qui, renversé par les eaux, fut restauré par Antonin, et dont Sénèque a dit : « Aujourd'hui les navires alexandrins ont paru. La foule se porte sur le môle. »

En remontant par une petite ruelle, nous nous trouvâmes en face du temple de Jupiter-Sérapis (Pl. 50), long-temps enseveli sous les cendres volcaniques, et qui n'a été découvert qu'en 1750; malheureusement il ne revit le jour que pour être impitoyablement dépouillé de tout ce qu'il avait de plus précieux : les seize colonnes qui soutenaient la coupole, les statues et les vases qu'il renfermait, ornent depuis long-temps le palais de Caserte et le musée de Naples. Ce temple est inondé depuis le tremblement de terre de 1538.

Son enceinte est un carré long de cent trente-quatre pieds sur cent quinze; le temple est de forme circulaire, on reconnaît encore la place des seize colonnes de marbre rouge dont on l'a dépouillé; il reste à son péristyle trois des nombreuses colonnes qui l'entouraient; elles sont très-élevées et en marbre cipolin.

C'est encore le monument le plus curieux que l'on ait à voir à Pouzzoles; le pavé ainsi que les soubassemens étaient en marbre grec. Au centre du portique l'on voit un massif circulaire qui servait de base à un temple rond à jour, appelé *Monoptère*.

Autour de ce massif il existe encore deux vases de marbre, autrefois au nombre de douze, et deux anneaux de bronze fixés dans le pavé; ils servaient à attacher les victimes destinées à être immolées. Un seul existe en entier.

Ces magnifiques restes portent l'empreinte d'un phénomène; c'est une multitude de petits trous renfermant une espèce de coquillage que l'abbé crut reconnaître pour le *Dactylus-litofagus* et le *faladus*, d'où nous con

clûmes que l'eau de la mer avait autrefois recouvert ce temple. Mais pour que l'eau de la mer fût arrivée jusque-là, il faudrait supposer qu'une partie de la ville de Pouzzoles aurait été submergée; et la tradition n'en fait nulle mention. Mais encore, comment les eaux de la mer auraient-elles pu être si considérablement élevées sur ce point?

Dans quelle confusion d'idées de tels phénomènes laissent l'esprit! quelles preuves de mouvement et de balancement dans cette portion du continent! et quelle preuve encore de la nuit, de l'ignorance et de la barbarie dans lesquelles ce pays a été abandonné pendant tant de siècles, puisqu'il manque d'annales sur de si grands événemens, qui appartiennent également à l'histoire et au naturaliste!

« Des murs ruinés conservent encore le plan des chambres qui entouraient cette partie du temple. Un assez grand nombre de pièces de marbre blanc sont accumulées et placées sur champ : elles sont percées d'une lunette qui en indique l'usage, pour recouvrir le siége des bains de vapeurs: elles étaient situées à chaque angle de l'édifice, dans deux chambres comprises dans l'alignement du sanctuaire. Ces deux chambres, sous lesquelles passait un ruisseau d'eau thermale, renfermaient un grand nombre de ces lunettes. »

« On compte trente-deux chambres autour du portique, savoir : onze de chaque côté, six à l'entrée, et quatre sur les ailes du sanctuaire : celles de droite et de gauche avaient alternativement leurs portes en dedans et en dehors du temple. Ces chambres étaient occupées par les étrangers infirmes. »

Une inscription trouvée dans le temple ainsi qu'une petite statue, attestent qu'il était dédié à Jupiter-Sérapis, adoré chez les Égyptiens, et dont le culte avait été introduit à Dicearchia par ces Africains.

« L'eau thermale à laquelle les prêtres avaient donné le nom de *sacrée*, prend sa source dans la montagne, au pied de laquelle le temple est situé. La science des prêtres consistait à administrer cette eau dans les maladies dont elle pouvait triompher, et à attribuer uniquement à son usage la guérison des infirmités; ils en faisaient remonter le principal effet à la puissance de Jupiter-Sérapis, à la dévotion des malades, et à la valeur de leurs offrandes.

» En outre, pour se plier d'autant mieux à la confiance superstitieuse des malades étrangers, Grecs, Gaulois ou Germains, le temple renfermait un grand nombre de divinités exotiques; ainsi les malades pouvaient choisir et adresser leurs prières, et surtout leurs sacrifices, à des dieux subalternes adorés dans leurs pays.

» Enfin comme dans ce temps, de même qu'aujourd'hui, beaucoup de maladies avaient leur siége dans l'imagination, il suffisait, pour recouvrer la santé, d'avoir une vision ou une révélation en songe du dieu Sérapis. »

La nuit s'avançait; il fallait songer à un gîte, retourner à Naples c'était refaire la même route pour revenir le lendemain, il était beaucoup mieux de nous arranger à coucher à Pouzzoles; ce fut à ce dernier parti que nous nous arrêtâmes. Le duc écrivit quelques lignes pour obtenir du prince de Cardito un ordre de nous recevoir dans sa magnifique villa, située à mi-côte et regardant la mer.

Le lendemain nous devions commencer par le lac Averne; cependant on nous indiqua un reste de ruines que quelques paysans baptisaient du nom de maison de *Cicéron*; mais, comparant

nos souvenirs et les reportant sur l'inscription que nous avions lue dans le temple de Sérapis, nous en conjecturâmes que ce devait être le temple de *l'Honneur* peu éloigné de celui de Sérapis, et dont il n'était séparé que par la grande route; il est à côté de celui des Nymphes; tous deux, au surplus, n'offrent rien d'intéressant et parlent peu à l'imagination.

En portant nos yeux à droite, nous découvrions le mont Gauro, cité par Stace, Galien, Lucain et Juvénal, pour la bonté de ses vins. Il a la forme d'un cône tronqué et n'offre à la vue que des débris volcaniques, ce qui a fait changer son nom en celui de Monte Barbaro. D'un passage de Juvénal, on a conclu que Cumes avait été ensevelie sous ses cendres; mais il est probable qu'on a mal interprété la pensée du poëte.

On a recommencé les cultures au pied de ce mont.

Vis-à-vis est le *Monte-Nuovo*, dont j'ai parlé dans l'histoire des éruptions du Vésuve, et qui date de 1538. Son circuit est de trois milles, et sa hauteur d'un tiers de mille. Sa formation fut l'ouvrage de trois jours; il s'éleva sur les ruines de Tripergola; la terre s'ouvrit, des flammes, des laves, des pierres de feu s'en élancèrent; elles remplirent en partie le lac Lucrin, comblèrent le Portus Julius et l'ancien port de Pouzzoles, et détruisirent le village, dont la plupart des habitans passèrent, sans aucune transition, de la sécurité à l'anéantissement. La mer recula de plus de cent pas, et un fleuve de lave prit son cours jusque dans les eaux, y formant un rocher qu'il fallut percer pour reformer la route. Aujourd'hui le Monte-Nuovo est couvert d'arbres.

Nous ne nous arrêtions pas, nous arrivâmes de suite au lac Lucrin, petit, de figure irrégulière, et qui communique à la mer par un canal couvert. Tels sont les restes du fameux lac Lucrin, chanté par les poëtes, si renommé pour ses huîtres, et dont Horace dit :

Non me Lucrina juverint conchylia.
HOR., *Ep. Od.* 2.

Pour un pareil repas je donnerais cent fois
Les huîtres du Lucrin et la table des rois.
Trad. de DARU.

L'abbé était en train de nous parler latin, et, sans s'arrêter, allait nous citer Martial, Juvénal, et, pour peu que nous eussions insisté, tous les auteurs qui ont parlé du lac, si la duchesse ne lui eût fait observer que le latin avait pu être une langue sublime au temps d'Auguste, mais qu'elle était aujourd'hui peu appréciée par les dames. Il en convint, et continua en langue familière l'histoire que Pline rapporte de cet enfant qui avait apprivoisé un dauphin, habitant de ce lac, au point qu'il venait manger dans sa main, et le laissait monter sur son dos pour se transporter de Pouzzoles à Baïa, ajoutant que ce fait, après avoir excité l'étonnement de la multitude, était devenu si familier qu'on n'y prenait plus garde.

Autrefois le lac Lucrin était réuni au lac d'Averne par une tranchée, ouvrage d'Agrippa, qui, suivant le récit de Suétone, employa vingt mille esclaves à ouvrir une communication avec la mer, et jeter les fondemens du port Jules. Cette tranchée n'existe plus.

Le lac Averne (Pl. 52) est ovale, et présente un circuit d'une lieue et demie; ses eaux limpides sont douces, et sa profondeur à peu près de cent cinquante toises. Aucune émanation insalubre ne s'exhale de ses eaux. Le saule et d'autres arbres bordent son contour.

Ses bords sont émaillés de fleurs, et ses délicieuses rives sont peuplées de maisons de campagne. C'est cependant du lac Averne que Virgile fait la description suivante :

. . . . Tuta lacu nigro nemorumque tenebris,
Quam super haud ullæ poterant impunè volantes
Tendere iter pennis, talis sese halitus atris
. . . .
Undè locum Graii dixerunt nomine Avernum.
Æn. Lib. VI, v. 237.

. . . . Autour, des bois affreux,
Les eaux d'un lac noirâtre en défendent la route!
De ce gouffre infernal l'impure exhalaison
Dans l'air atteint l'oiseau frappé de son poison ;
Et de là, par les Grecs, il fut nommé l'Averne.
Trad. de DELILLE.

Il est difficile d'accorder cette description avec l'aspect de ces lieux aujourd'hui. En admettant que l'eau étant venue subitement prendre la place du feu et remplacer le cratère d'un volcan, les matières bitumineuses et sulfureuses, non encore détruites entièrement et mises en contact avec ce nouvel élément, occasionèrent des exhalaisons méphitiques qui donnaient la mort à toute créature vivante, et particulièrement aux oiseaux. En outre, les bords n'étant pas aussi élevés qu'ils le sont maintenant, une grande quantité d'arbres croissaient sur les bords de l'eau, et s'opposaient à ce que les vapeurs humides pussent s'élever et se perdre dans l'atmosphère. Baïa par cette raison était malsain. Agrippa en faisant abattre ces forêts assainit l'air, et rendit un service au pays.

Tout auprès de l'Averne, nous vîmes les vestiges du canal que Néron avait entrepris de faire creuser pour aller en barque de Baïa à Ostie. Ce canal, dit Suétone, entrepris pour éviter les risques de la mer, devait avoir cent soixante milles de long, et être assez large pour que deux galères à cinq rangs de rames pussent y passer de front ; mais le manque de fonds le força de l'interrompre.

A la gauche du lac sont les ruines d'un temple, d'Apollon pour le vulgaire, et de Pluton pour les iconographes qui réclament pour ce dieu protecteur de l'Averne les honneurs de cette dédicace, avec d'autant plus de justesse que Tite-Live nous apprend qu'Annibal, arrêté à Pouzzoles avec son armée, visita le lac Averne, et, pour attirer à son parti les habitans de ces contrées, en se conformant à leur croyance, ordonna un sacrifice à Pluton, divinité protectrice du lieu.

Vestibulum ante ipsum primisque in faucibus Orci,
Luctus et ultrices posuere cubilia curæ.
Æn. Lib. VI, v. 273.

Devant le vestibule, aux portes des enfers,
Habitent les soucis et les regrets amers.
Trad. de DELILLE.

Sur le bord opposé au temple de Pluton, au milieu d'arbrisseaux touffus, on découvre l'entrée d'un souterrain connu sous le nom de Grotte de la Sibylle :

Spelunca alta fuit, vastoque immanis hiatu
Scrupea. . . . .
Faucibus effundens supera ad convexa ferebat.
Æn. Lib. VI, v. 238.

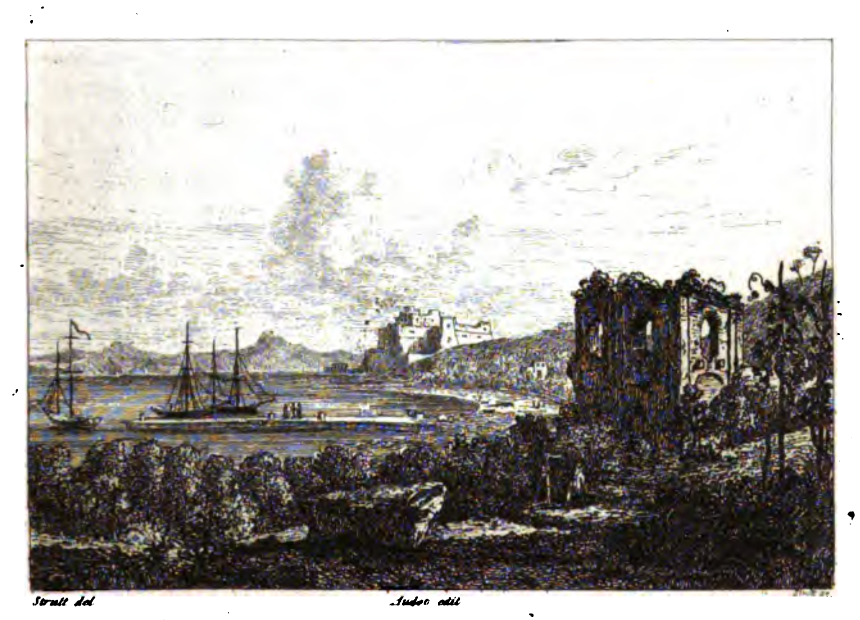
En un lieu sombre où règne une morne tristesse,
Sous d'énormes rochers, un antre ténébreux
Ouvre une bouche immense. . . . . . .
L'œil plonge avec effroi sous sa profonde voûte.
Trad. de DELILLE.

« L'entrée de cette grotte, selon la description de Faujas de Saint-Fond, n'est rien moins qu'imposante : les atterrissemens l'ont rendue étroite et basse, jusqu'à obliger de marcher en double ; ensuite elle s'élève et ressemble à celle de Pausilippe, sinon qu'elle est moins élevée et moins large ; mais elle devait lui ressembler absolument avant qu'on eût creusé de nouveau



Lago Averno. *Lac d'Averne.*

A droite Grotte dite de la Sybile.



Strutt del. Audot edit.

Baja. Tempio di Venere. *Baia. Temple de Venus.*

Plage où Agrippine a été assassinée.

cette dernière. On ne peut pénétrer maintenant dans celle-ci que jusqu'à la profondeur de deux cents pas environ. On trouve vers l'extrémité, à droite, une petite porte qui communique à des bains, dans lesquels on descendait par une longue rampe, et l'on n'y arrive qu'en se faisant porter sur les épaules des *ciceroni* qui vous y conduisent avec des torches.

» Sans doute une grande partie de ces souterrains se trouvent perdus par l'éboulement qui en a obstrué les communications, car il ne serait pas vraisemblable qu'on eût fait des dépenses aussi grandes pour arriver à deux baignoires, qui sont dans la seule pièce régulière qui reste encore décorée et revêtue de stuc, avec une corniche. L'eau n'y est que tiède, mais la vapeur y est plus chaude que l'eau; aussi y avait-il deux lits à l'usage des étuves. La vapeur ne nous a pas paru assez forte pour qu'elle pût servir maintenant à cet usage; mais il est à croire que plus anciennement ces restes de volcans pouvaient rendre des exhalaisons plus chaudes.

» Au reste, l'excès de difficultés surmontées pour se procurer de pareilles étuves, peut donner une idée du prix que les Grecs ou les Romains mettaient à l'usage qu'ils en faisaient; car il est difficile de décider si cette grotte, ou galerie souterraine, est un ouvrage de l'un ou l'autre de ces deux peuples. Le mystère répandu sur ce lieu, d'après les fictions de Virgile, peut au moins indiquer que de son temps il était fort ancien, puisque la seule antiquité a droit au merveilleux. »

Après être sortis de ce souterrain sans y avoir trouvé *ni remords, ni noirs soucis*, nous remarquâmes que la direction était sur Tritoli, et qu'il était à peu près hors de doute qu'il ait jamais communiqué avec l'antre de la sybile de Cumes, dont la situation est toute opposée. Son entrée est présentement déblayée et facile.

Chevauchant sur nos ânes, nous gravîmes une colline sur laquelle est le chemin qui conduit à Cumes, située à peu de distance. On y va facilement en voiture de Pouzzoles, en suivant la voie domitienne. Cette ville, ancienne colonie grecque, était bâtie sur une colline isolée. Elle était entourée par la mer d'un côté;

Et tandem Euboicis Cumarum allabitur oris.
Én. Lib. VI, v. 2.

De Cumes, enfant d'Eubée, ils ont touché les eaux.
Trad. de Delille.

de l'autre par deux lacs, assise sur un rocher élevé, et défendue par deux forts; situation qui l'avait rendue formidable, et l'avait mise en état de résister à Annibal, ainsi qu'à d'autres ennemis non moins redoutables. Les historiens vantent sa puissance et son luxe; elle tomba au pouvoir des Romains l'an 416 de Rome, et fut déclarée colonie sous Auguste. Sa destruction date du treizième siècle: alors, devenue l'asile des corsaires et des brigands qui infestèrent le royaume de Naples, elle fut renversée de fond en comble. Parmi les monumens découverts à Cumes, un des plus anciens était le tombeau de Tarquin le Superbe, qui, après avoir été banni de Rome, vint y mourir. Pétrarque l'y a vu et en parle dans son Itinéraire. Ce tombeau a été transporté à Naples. Un autre monument est l'*Arco-Felice*, ancienne porte de la ville, de fabrique réticulaire, haute de soixante pieds, et large de vingt. Tout à côté est une grotte découverte en 1688, de cinquante pas de long sur dix de large. On dit que c'était une conserve d'eau.

L'Arco-Felice est sur la route qui conduit au lac Fusaro, autrefois Palus Acherusia, ou Acherons en grec « Marais de douleur. » La couleur bleue de ses eaux et les vapeurs méphitiques qui s'en exhalaient lui méritèrent ce nom, et donnèrent lieu à la fiction des poëtes, et surtout à celle de Virgile, qui place là l'entrée des enfers. On a trouvé sur ses bords plusieurs tombeaux antiques.

. . . . . Hic inferni janua Regis
Dicitur, et tenebrosa palus Acheronte refuso.
Én. *Lib.* VI, v. 107.

. . . . . Ce lieu conduit aux portes de Pluton,
Et ce lac communique au sombre Phlégéton.
Trad. de Delille.

Aujourd'hui ses abords sont moins malsains; il a une communication avec la mer. On eut l'idée d'y transporter des huîtres, qui y prospérèrent tellement, qu'aujourd'hui elles approvisionnent la ville de Naples; le roi a fait construire en ce lieu un casin ouvert au public, et l'on y fait de charmantes parties de plaisir.

Avant d'arriver à la colline où était Cumes, on rencontre les ruines d'un édifice majestueux, désigné sous le nom de temple du Géant, parce qu'on y trouva le buste colossal de Jupiter Stator, vulgairement appelé le *Gigante*. Ce buste, après avoir long-temps décoré une rue de Naples, à côté du Palais-Royal, a été transporté au musée. Le temple, encore entier il y a quelques années, et détruit aujourd'hui, était petit et de figure elliptique.

Arrivés au sommet de la colline, nous jouîmes du plaisir de voir se développer devant nous tous les lieux que nous avions vus la veille, et d'anticiper sur notre journée, en promenant nos yeux sur ceux que nous allions encore parcourir. Les lieux que nous voyions sont trop intéressans pour négliger d'y fixer un regard qui en embrasse l'ensemble; nous planions sur la villa de Servilius Vacchia, qui, fuyant la cruauté de Tibère, se réfugia dans cette campagne pour savourer l'heureuse oisiveté de la solitude; Sénèque, en faisant la description de cette maison, vante le bonheur de son propriétaire. Au loin, nous apercevions au nord le lac de Licola, fameux par ses chasses au canard; plus loin encore, *Torre di Patria*, autrefois Literne. Ce nom me rappela les Martyrs de M. de Châteaubriand :

« Un jour, errant aux environs de Baïes, nous nous trouvâmes auprès de Literne Le tombeau de Scipion l'Africain frappa tout à coup nos regards : nous approchâmes avec respect. Le monument s'élève au bord de la mer. Une tempête a renversé la statue qui le couronnait. On lit encore cette inscription sur la table du sarcophage : INGRATE PATRIE, TU N'AURAS PAS MES OS.

» Nos yeux s'humectèrent de larmes au souvenir de la vertu et de l'exil du vainqueur d'Annibal. La grossièreté même du sépulcre, si frappante auprès des superbes mausolées de tant d'hommes inconnus qui couvrent l'Italie, servait à redoubler notre attendrissement. Nous n'osâmes pas nous reposer sur le tombeau même, mais nous nous assîmes à sa base, gardant un religieux silence, comme si nous eussions été au pied d'un autel. »

Revenant à nos idées profanes, nous cherchâmes les ruines de ce temple d'Apollon, où Énée vint sacrifier. D'après Virgile, il est dû à Dédale.

Dædalus, ut fama est, fugiens Minoia regna,
. . . .
Redditus his primùm terris, tibi, Phœbe, sacravit.
Én. *Lib.* VI, v. 14.



Lago d'Agnano e Grotta del Cane. *Lac d'Agnano et Grotte du Chien.*



Salathe del. Audot edit. Strutt sc.

Cuma. Grotta della Sibilla. *Cumes. Grotte de la Sibylle.*

. . . Trad. de Del. . .

. . . naît en Italie. . . . avait cent soixante-dix ans . . . cette sibylle . . . ses oracles . . . creusées . . .

. . . latus . . . rupis in antrum,
. . . ducunt aditus centum, ostia centum.

. . . flanc . . . les rocs . . .
Où cent larges chemins, où cent portes conduisent.
Trad. de Delille.

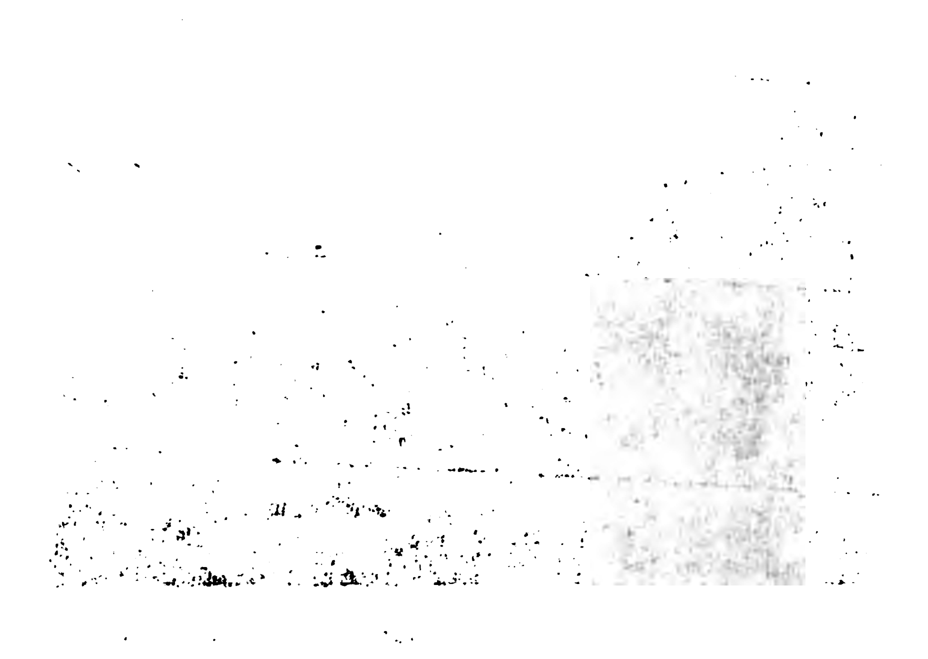
Nous vîmes dans la partie orientale de la colline une grotte qui communiquait peut-être autrefois avec ces larges chemins, mais qui à présent ne communique plus qu'avec la colline où elle a son ouverture, d'un accès difficile (Pl. 53).

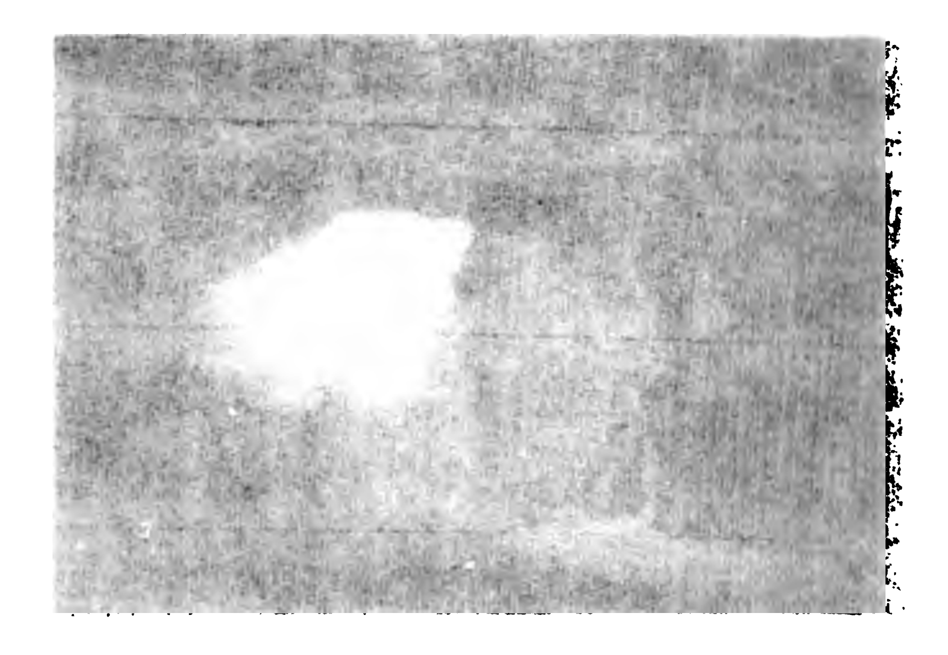
Le jour s'avançant, nous revînmes à la villa du Prince de C. . ., en visitant une autre petite . . . l'Arco-Felice, et . . . grotte de *Pietra di Pace*, faite pour communiquer de Cumes au lac Averne, en évitant la montagne. . . . lequel nous reconnûmes des . . . un véritable

. . . tout . . . est une . . . elle . . . de . . . ron, les autels de . . . dans des masses de . . . versé . . .

. . . le plus . . . des baignoires . . . dans lesquelles étaient . . . qui indiquent . . . de stuc avec des . . .

L'on raconte . . . Salerne, furieu. . .





Dédale de Minos fuyant la cruauté,

. . . .

Il s'élève un beau temple, ô dieu de la lumière !

Trad. de Delille.

Quelques antiquaires, nous dit l'abbé, veulent que ce soit dans ce temple que se tenait la sibylle. Saint Justin, qui vivait cent soixante-dix ans après Virgile, affirme avoir vu l'édifice consacré à cette sibylle. C'était une basilique creusée dans le roc, et d'où la prêtresse rendait ses oracles. Il dit que les Cuméens lui montrèrent trois baignoires également creusées dans la pierre et destinées à son usage; elle se revêtait d'une robe de lin, entrait dans la grotte tout à côté, où était un petit temple, et là prononçait ses décrets. Saint Justin affirme en outre avoir vu le tombeau en bronze où l'on conservait ses cendres.

Excisum Euboicæ latus ingens rupis in antrum,
Quò lati ducunt aditus centum; ostia centum.

Æn. *Lib.* vi, v. 42.

Un antre fut taillé dans les rocs eubéens,
Où cent larges chemins, où cent portes conduisent.

Trad. de Delille.

Nous vîmes dans la partie orientale de la colline une grotte qui communiquait peut-être autrefois avec les cent larges chemins, mais qui à présent ne communique plus qu'avec la colline où elle a son ouverture, d'un accès difficile. (Pl. 53.)

Le jour s'avançait, nous revînmes à la villa du Prince de Cardito, en visitant une autre petite caverne auprès de l'Arco-Felice, et appelée grotte de *Pietro di Pace*, faite pour communiquer de Cumes au lac Averne, en évitant la montagne. J'y ramassai un morceau de plomb de figure ovale, un peu oxidé, à peu près d'une once et demie et sur lequel nous reconnûmes des traces de lettres gravées; j'en fis cadeau à l'abbé, pour qui ce fut un véritable trésor, car il crut y reconnaître un de ces glands que les Romains lançaient avec la fronde en bataille rangée; seulement il se trouva en défaut lorsque nous le priâmes de nous expliquer les lettres que nous y distinguions. Il nous avoua qu'elles lui étaient totalement inconnues; il me remercia avec l'enthousiasme d'un antiquaire, et me promit d'en enrichir son musée.

Nous nous séparâmes après souper, en nous donnant rendez-vous au lendemain, pour achever ce qui nous restait à visiter sur cette plage où tout montre l'activité de la nature, mais une activité qui se dévore elle-même, une vivacité fébrile qui consume le sujet dans lequel elle brille, où le sol est une fournaise, où la terre, quand elle est frappée, exhale des vapeurs brûlantes, où partout les ruines du temps et de l'homme sont mêlées à des fragmens d'une création violente, et les amphithéâtres d'Auguste, la villa de Cicéron, les autels de Caligula identifiés dans des masses de marbre sculpté et renversé, sont semés au milieu des volcans éteints de Pouzzoles, où chaque rocher, chaque coin de terre, est le registre d'un crime ou la marque d'une aventure.

Le lendemain chacun fut exact à l'heure indiquée, et nous partîmes; arrivés aux bains de Tritoli ou de Néron, qui sont des étuves brûlantes pratiquées dans l'épaisseur de la montagne, nous entrâmes dans les deux salles qui sont le plus près du rivage; nous vîmes dix baignoires dégradées, et des niches dans lesquelles étaient, nous dit-on, des statues qui indiquaient de la main le nom des maladies dont ces bains guérissaient; les murs en étaient revêtus de stuc avec des bas-reliefs.

L'on raconte que trois médecins de Salerne, furieux de l'efficacité de ces

bains, résolurent de s'embarquer une nuit et vinrent débarquer à Baïa, les détruisirent de fond en comble, puis se rembarquèrent, firent naufrage et périrent près de Capri. Denis de Sarno rapporte que dans le palais de Ladislas, il existait un marbre retrouvé dans le lieu qu'on nomme les *Trois Colonnes*, portant une inscription qui donnait le nom de ces trois médecins.

Gravissant la montagne, nous nous trouvâmes en face des étuves supérieures; on y pénètre par plusieurs grottes. La plus profonde, qui a deux cent vingt-quatre pieds, descend, par une rampe très-étroite, très-rapide et très-glissante, jusqu'au niveau de la mer; on y trouve une source si brûlante, qu'il est impossible d'y tenir un seul instant la main, et, quoiqu'elle ne bouille pas, les œufs y cuisent en peu de temps; cette grotte, qui n'était autre que les fameux thermes de Baïa, au midi du lac Averne, est percée dans un tuf très-dur, dont la vapeur s'exhale de tous les points; il est difficile de comprendre comment cet ouvrage a pu s'exécuter, à cause de l'excès de la chaleur qu'on y éprouve; à peine y est-on cinq minutes qu'on se trouve inondé, soit de sa propre sueur, soit de la vapeur humide qui transpire de tous les côtés dans cet antre effrayant.

Cette source alimentait les bains délicieux de Néron, qui ont été décrits si fastueusement par les historiens du temps.

La montagne contient un si grand feu intérieur, que la chaleur se fait sentir à plusieurs toises en mer, et que le sable, quoique continuellement rafraîchi par la vague, est encore chaud au toucher, et devient brûlant dès qu'on y enfonce la main.

C'est à ces débris qu'est réduit aujourd'hui le fameux palais de Néron, où il avait ajouté à la richesse et à la magnificence tout ce que la volupté a de recherche. Il n'en reste plus que quelques débris suspendus qui menacent à chaque instant de s'écrouler et d'aller rejoindre leurs fondations que la mer couvre maintenant, comme si elle ne pouvait assez laver les crimes qui y furent projetés ou dont il fut le théâtre.

C'est là que ce monstre fit venir sa mère qu'il avait reléguée à Antium, qu'avec tous les signes de la plus affectueuse tendresse il la reconduisit au rivage, et que, l'embrassant tendrement, il ne s'arracha de ses bras que pour l'embarquer sur la superbe galère où elle devait périr.

Les bains de Néron ont inspiré à M. Casimir Delavigne quelques uns de ses plus beaux vers :

Ces temples du plaisir, par la mort habités,
Ces portiques, ces bains prolongés sous les ondes,
Ont vu Néron caché dans leurs grottes profondes,
Condamner Agrippine au sein des voluptés.
Au bruit des flots roulant sur cette voûte humide,
Il veillait, agité d'un espoir parricide;
Il jetait à Narcisse un regard satisfait,
Quand, muet d'épouvante et tremblant de colère,
Il apprit que ces flots, intrumens du forfait,
Se soulevant d'horreur, lui rejetaient sa mère

De là on arrive bientôt à Baïa au fond d'un golfe circulaire (Pl. 52.) Cette forme, et les matières volcaniques qui composent la montagne à laquelle Baïa est adossée, démontrent assez l'origine de ce lieu, qui fut autrefois un volcan. A en juger par la quantité de ruines qu'on y rencontre, on peut penser que Baïa commençait là où finissait Pouzzoles : c'était moins une ville qu'un village délicieusement situé, et consacré au plaisir et à la volupté, où l'opulence avait rassemblé tout ce qu'il était possible d'ajouter de délices à la plus riche nature. Les Romains avaient pour les bains un goût qui tenait de la passion;

ils donnaient la plus grande magnificence aux édifices qui y étaient destinés.

Tu secanda marmora
Locas sub ipsum funus, et sepulcri
Immemor, struis domos;
Marisque Baiis obstrepentis urges
Submovere littora,
Parum locuples continente ripa.
Hor. *Lib.* II, od. 15.

Chaque nuit disparaît, l'astre des nuits lui-même
Décroît, et voit pâlir son disque radieux,
Et vous faites tailler des marbres précieux,
Vous qui touchez à votre heure suprême !
Vous faites élever un palais fastueux,
Oubliant le tombeau qui s'ouvre sous vos yeux !
Trad. de Daru.

Martial ne sait quels éloges donner à la beauté de ce rivage; enfin Properce, Juvénal et tous les poëtes de l'antiquité ont cru devoir le célébrer dans leurs chants.

Nullus in orbe sinus Baiis prælucet amœnis.
Hor., *Ep.* I, *lib.* I, *v.* 116.

Il n'est pas sur la terre
Au beau site de Baie, un site qu'on préfère.
Trad. de Daru.

Toutes ces choses m'étaient dites à voix basse par l'abbé, qui n'osait plus se risquer à citer du latin à haute voix.

Le voisinage de Pouzzoles, et la multitude des temples qui s'y trouvent, ont fait appeler de ce nom trois ou quatre édifices qui probablement avaient une autre destination, et devaient être de vastes rotondes, servant de lieux d'assemblée ou de jeux. Ils étaient attenans aux salles de bains, ce qui nous confirma dans l'idée de leur usage profane.

Le premier porte le nom de temple de Vénus Génitrix (Pl. 52), et conserve encore la demi-circonférence d'une rotonde. La voussure est construite en brique et la voûte en tuf; mais les ornemens intérieurs et extérieurs ont disparu. Ils consistaient en un revêtement de marbre, dont on trouve encore quelques morceaux garnis de leurs attaches en bronze. Il est probable qu'à côté de cette rotonde étaient les bains et les habitations de ces femmes qui trafiquaient de leurs charmes, et que l'on nommait *ambubajæ;* nom qui s'étendit ensuite à toutes les chanteuses et danseuses. Suétone en parle dans la vie de Néron.

L'édifice désigné sous le nom de temple de Mercure est aussi une vaste rotonde de plus de cent pieds de diamètre, dont la voûte à jour, dans le centre, est percée de quatre fenêtres. Ces thermes auraient été un caldarium. Cependant la tradition en a fait un temple consacré à Mercure, sous le nom de Truglio, tirant son étymologie de *trullus*, rond, qu'on lui donna à cause de sa coupole.

Toujours, dans la même direction, est le temple de Diane Lucifère.

Plus grand que les deux précédens, il est également situé sur le bord de la mer. Tout donne à croire que, de même que les autres, c'était une piscine thermale, à en juger par les conduits d'eau aujourd'hui à découvert. Les murs, autrefois revêtus en marbre, sont nus; cette ruine est attenante à nombre de galeries devenues presque souterraines par les atterrissemens, à la suite desquelles on en rencontre d'autres appelées chambres de Vénus, à cause des bas-reliefs voluptueux et même licencieux dont les murailles et les frises étaient décorées.

Sur la droite de Baïa, et attenant au rivage qui borde la mer, est un édifice connu sous le nom de tombeau d'Agrippine; on y pénètre à l'aide de torches, par une entrée assez étroite. D'après sa construction, il nous semblait beaucoup plus naturel de croire que nous avions sous les yeux un théâtre plutôt qu'un tombeau: c'est, du reste, l'opinion de beaucoup d'antiquaires. Cependant, tant qu'on viendra à Baïa, on ira voir là le *tombeau d'Agrippine*, quoiqu'elle ait été enterrée sur la hau-

teur, près du chemin de Misène et de la maison de César.

A peu de distance de ces lieux, on voit dans la mer des ruines du temple élevé en l'honneur d'Hercule, d'après la croyance où l'on était que ce fut là qu'il déposa les bœufs qu'il avait pris en Espagne. On dit même qu'au fond de la mer sont des restes du chemin qu'il construisit, et dans lequel il les fit passer.

Pour nous rendre à Bauli, aujourd'hui Baccola, nous montâmes un petit sentier qui nous conduisit à la route du *Mercato del Sabbato*, « Champ du Sabat »; elle est entre deux files de sépulcres ruinés.

Il est certain que là furent les tombeaux de la ville; quelques inscriptions qu'on y a retrouvées indiquent la sépulture de personnages célèbres, peut-être même les cendres d'Agrippine y reposent-elles.

Le village de Baccola peut contenir environ trois cents habitans, dont la plupart ont pour demeure ces tombeaux.

Enfin nous voici à la Piscina Mirabile, un des monumens les plus magnifiques que nous aient laissés les Romains pour attester leur grandeur; sa construction remonte au temps où Pison commandait la flotte des Romains dans le port de Mare-Morto à Misène, d'autres l'attribuent à Lucullus, d'autres, à plus juste titre, à Agrippa, qui acheva le port commencé par Jules-César. On est effrayé en pensant aux frais énormes qu'on a dû faire pour y amener les eaux de plusieurs milles de distance à travers tant de montagnes et tant de difficultés à vaincre.

Sa forme est un carré long de deux cent seize pieds sur quatre-vingt-dix-sept, et sa voûte est portée par quarante-huit pilastres disposés en quatre files de quadruples arcs d'une hauteur extraordinaire; son mastic, recouvert d'une couche de stalactite très-dure, formée par le dépôt des eaux, a contribué autant que sa parfaite construction à sa conservation. Deux escaliers descendent jusqu'au bas, et au milieu une cavité ou alvéole, attirant et rassemblant le limon qui pouvait s'y amasser, en facilitait l'extraction.

Du côté où arrivaient les eaux, cette stalactite a jusqu'à huit pouces d'épaisseur, tandis que, par une dégradation successive, à l'extrémité opposée elle n'a plus qu'une ligne. La voûte a treize ouvertures par où peut-être on puisait l'eau.

A quatre pas de la piscine, nous trouvâmes les Cento Camerelle, dont l'entrée est un vestibule en arcades croisées, soutenu par onze pilastres; nous descendîmes dans un souterrain, intéressant seulement par l'idée qu'il dépendait du palais de Jules-César. On a formé cette conjecture parce qu'au-dessus se trouvent des pavés en mosaïque, indiquant des traces de distribution, qui ne permettent pas de douter qu'ils ne fussent les fondemens d'un édifice considérable, en même temps qu'ils auraient servi à renfermer les esclaves.

J'admire, en vérité, nous dit la duchesse, la patience et la minutie qu'apportent certains érudits à nous rompre la tête de leurs recherches puériles, pour en venir à savoir si ces arceaux ont pu servir de magasins, de prisons ou de fosses à grain; convenez que nous sommes trop peu initiés à la vie des anciens pour pouvoir décider d'après nos habitudes, et dans le fond il nous importe peu, à la vue de ces pierres humides et de ces murs dégradés par le temps, qu'ils aient pu servir à te



Ischia.



Salathe del. Audot edit. Aubert sc.

Campi Elisei. *Champs Elysées.*

ou tel usage; qu'en visitant un temple on cherche à deviner à quelle divinité il était consacré, je le conçois, je l'approuve; mais à propos de ces arceaux, qu'on ait écrit des volumes, c'est ce que je ne concevrai jamais. Cela fut dit au moment où l'on éteignait la dernière torche qui nous avait servi à les visiter.

L'intervalle qui existe entre le promontoire de Misène et la dernière pointe de Baïa est occupé par deux bassins séparés par une digue naturelle qui, rompue au milieu, a été réunie par un pont à trois arches, bâti en lave et en pierre volcanique, et si fortement construit, qu'il est encore intact. Ces deux bassins sont remplis par les eaux de la mer, il en résulte un port et un arrière-port encore plus grand, dont les eaux sont toujours calmes; c'est là qu'était la flotte romaine sous Auguste, c'est là aussi que commandait Pline le naturaliste lors de la première éruption du Vésuve. La ville de Misène était au bas du promontoire. Tite-Live en parle en disant qu'après la bataille de Cannes, Annibal s'avança jusqu'à Pouzzoles, Cumes et le cap Misène; une inscription, conservée au musée, indique qu'Auguste y établit une colonie romaine, et nous y vîmes une grande piscine et les ruines d'un théâtre sur le bord de la mer; ces ruines consistent en un demi-cercle, l'emplacement des gradins, et deux corridors, dont l'un va aboutir au port.

Cet arrière-port, aujourd'hui Mare Morto, est évidemment un ancien cratère.

CHAMPS ÉLYSÉES (Pl. 54).

Devenère locos lætos, et amœna vireta
Fortunatorum nemorum, sedesque beatas.
Largior hic campos æther, et lumine vestit
Purpureo; solemque suum, sua sidera nôrunt.

En., *lib.* VI, *v.* 639.

Des vergers odorans l'ombre voluptueuse,
Les prés délicieux et les bocages frais,
Tout dit : Voici les lieux de l'éternelle paix!
Ces beaux lieux ont leur ciel, leurs beaux jours, leurs étoiles,
Là de plus belles nuits éclaircissent leurs voiles.

Trad. de Delille.

C'étaient les Champs-Elysées des Anciens que Virgile chantait ainsi, et c'est sur cette *Mare Morto*, autrefois Stygia Palus, Marais du Styx, qu'il avait placé l'inexorable Caron et sa barque, destinée à transporter les âmes à leur destination. Celles des réprouvés étaient déposées près de l'Achéron, Palus Acherusia, aujourd'hui lac Fusaro, où elles étaient condamnées à des tourmens perpétuels, et les âmes bienheureuses restaient dans ces Champs-Élysées à l'ombre des bosquets de lauriers, d'arbres chargés de fruits, s'enivrant du parfum des fleurs dont les prairies étaient émaillées.

Rien de plus propre à l'inspiration que ces lieux qui joignent à la beauté du site la température la plus douce; l'aspect riant des collines qui les entourent et la fertilité du sol réalisent les brillantes fictions des poëtes. On conçoit qu'ils les aient choisis pour l'éternelle résidence et la récompense des justes.

Ému par la poésie de mes souvenirs, je voulus chercher ce fameux fleuve Styx; mais, hélas! je ne trouvai à sa place qu'un petit ruisseau qui serpentait lentement au milieu des joncs, et formait un marais. C'est pourtant là que Virgile fait aborder son héros conduit par la sibylle Déïphobe, qu'il lui fait rencontrer Palinure, et où le vieux Caron le reçoit dans sa barque.

Ecce gubernator sese Palinurus agebat,
Qui Libyco nuper cursu, dum sidera servat,
Exciderat puppi, mediis effusus in undis.
En., *lib.* VI, *v.* 338.

Palinure comme eux avait fini ses jours;
Des astres de la nuit il observait le cours,
Lorsqu'il tomba plongé dans la liquide plaine.
Trad. de Delille.

Ces fictions avaient probablement une réalité pour fondement, car toute cette terre était consacrée aux sépultures, dont on voit encore des restes considérables; on y transportait les cendres ou les corps des habitans de Misène, et comme il fallait traverser ce ruisseau pour y arriver, le batelier avait les mêmes fonctions que celles attribuées à Caron dans les enfers.

Portitor has horrendus aquas et flumina servat
Terribili squalore Charon. . . . .
En. *lib.* VI, *v.* 298.

L'effroyable Caron est nocher de cette onde.
Trad. de Delille.

Et dans le fait, tout autour du lac nous trouvâmes des débris de tombeaux antiques, quatre dalles qui avaient porté des colonnes, et une partie circulaire assez grande qui pourrait bien avoir été un temple.

L'abbé me parla d'une opinion entièrement opposée à la sienne, celle des commentateurs qui placent Caron à l'Achéron. Si cela est, ce batelier rendait le même service aux morts de Cumes, que l'on transportait de même aux Champs-Élysées, sépulture à égale distance de cette ville et de Misène, et qui pouvait leur être commune. Pour y arriver de Cumes, on passait l'Achéron, et de Misène, le fleuve Styx.

Navita quos jam indè ut Stygià prospexit ab undà.
En. *lib.* VI, *v.* 386.

Le nocher, qui du Styx fendait alors les flots.
Trad. de Delille.

Les Romains avaient autrefois un phare sur le sommet du mont de Misène, attaché à la terre ferme par un isthme si étroit, que dans un endroit il n'a pas vingt pas de largeur.

C'est au bas de ce mont, ainsi nommé par Énée, et dans une petite anse formée sur la mer Thyrénienne, qu'est la grotte Dragonaria, en face de l'île de Procida.

Monte sub aerio, qui nunc Misenus ab illo
Dicitur, æternumque tenet per secula nomen.
En., *lib.* VI, *v.* 235.

Et ces bords, ô Misène! ont conservé ton nom.
Trad. de Delille.

Nous eûmes la curiosité de nous y rendre, et faisant signe à une barque de pêcheur qui s'approcha, nous exécutâmes ce projet.

Cette grotte ou caverne nous offrit cinq corridors de différente longueur, celui du milieu a deux cent vingt-quatre pieds, les autres sont égaux entre eux et n'en ont que cent soixante-dix; leur largeur est de quatre pas, sur une hauteur de vingt pieds. Douze gros pilastres la soutiennent, et forment ces corridors, dont la construction réticulaire atteste l'antiquité. La tradition veut qu'elle soit dûe à Néron, qui en aurait fait un réservoir pour les eaux thermales de Baïa; mais l'abbé, fidèle à son système, attribue avec raison à Agrippa tous les ouvrages exécutés dans ces parages. Il veut que ce soit

un réservoir pour la flotte des cent mille hommes rassemblés à Misène, dont la Piscina Mirabile n'aurait été que la réserve, dans le cas où les eaux de la *Dragonaria* se seraient perdues. Cette grotte est remplie d'incrustations en stalactites produites par le séjour de ces eaux qui filtrent continuellement, et forment une espèce de fontaine.

Les abords en sont difficiles, et comme il n'y a point de plage, notre barque fut amarrée à la roche, d'où, grimpant par un petit escalier assez raide et taillé dans le vif, nous essayâmes de parcourir la grotte; elle est voûtée, et le sommet de sa voûte était autrefois couvert en tuiles.

Un peu après sont les ruines d'un édifice bâti par les premiers chrétiens, en l'honneur de saint Sozio, et détruit par les barbares en 850.

Suétone et Tacite parlent aussi d'une villa de Lucullus, située à Misène, et dont les antiquaires croient reconnaître les vestiges entre le théâtre et la grotte. C'est là qu'au rapport de Suétone vint mourir Tibère.

« Tibère se soutint encore quelque temps, après s'être fait transporter à Misène.... Résolu de retourner à quelque prix que ce fût à Capri, mais retenu par la tempête et par le redoublement de sa maladie, il mourut peu après dans la villa de Lucullus. »

En suivant cette plage dans la direction de l'ouest, nous serions allés à *Miliscola* « Militum Schola. » C'était le champ de Mars de l'armée, ainsi que l'atteste une inscription; c'est aussi le lieu de la célèbre entrevue des triumvirs Octave et Antoine, lorsqu'ils traitèrent avec Sextus Pompée; nous eussions visité le *Monte Procida*, que le chanoine Jorio prétend être le mont de Misène, d'après une découverte faite en 1808 de tombeaux et d'une inscription en l'honneur de Félix, évêque de Misène; mais cette opinion paraît encore trop hasardée. L'abbé se contenta de m'en parler et de me vanter les vins de cette montagne, qui sont très-renommés.

ISCHIA, PROCIDA.

J'avais visité Pouzzoles, exploré le territoire que les vers de Virgile ont immortalisé; accompagné de mes poétiques illusions, j'avais vu l'Achéron et l'Averne, et pénétré dans l'antre de la Sibylle; j'avais foulé ce sol, jadis couvert de monumens fastueux, maintenant jonché de débris informes, écouté le silence de ces ruines, et frémi de l'abandon de ce domaine de la pensée. Il me fallait une distraction pour dissiper la tristesse qu'inspire la vue des vestiges de l'antiquité; je résolus d'aller à Ischia, qui est aujourd'hui pour Naples ce que Baïa était pour les Anciens, le rendez-vous de la bonne société pour ses bains d'eaux minérales, et d'exécuter ce voyage par terre, ainsi que le disent plaisamment les Napolitains : pour cela, on va en voiture

jusqu'aux Bagnoli, où l'on trouve une barque sur laquelle on traverse le bras de mer appelé canal de Procida, et large de quatre à cinq milles. Ces barques vont à voiles et à rames. Ce fut sur un de ces esquifs que je me confiai au perfide élément qui, à mon départ, était calme et uni comme une glace, et dans lequel se reflétait le plus beau clair de lune. Je contemplais ce ravissant spectacle, et les vers de Lamartine se présentèrent à ma pensée :

Mortel, ouvre ton âme à ces torrens de vie ;
Reçois par tous les sens les charmes de la nuit :
A t'enivrer d'amour son ombre te convie ;
Son astre dans le ciel s'élève, et te conduit.
Maintenant sous le ciel tout repose, ou tout aime :
La vague en ondulant vient dormir sur le bord ;
La fleur dort sur sa tige et la nature même
Sous le dais de la nuit se recueille et s'endort.

Au moment où j'étais sous le charme de cette délicieuse poésie, l'impétueux *scirocco* vint changer la scène aussi rapidement qu'un coup de sifflet change celle de l'Opéra : il amoncela des nuages qui tirèrent un rideau sur toute la nature. La pluie survint, la mer fut tourmentée, quelques éclairs apparaissaient de temps en temps, ne laissant tomber sur le tableau que j'avais sous les yeux que quelques reflets de lumière; deux ou trois voiles blanchâtres se montraient seules aussi imprudentes que nous ; la tourmente fut forte, mais elle ne dura pas, nous abordâmes au Bourg d'*Ischia*.

Cette île (Pl. 54), la plus grande et la plus considérable de celles qui sont dans le golfe de Naples, s'est longtemps nommée Pythécuse, nom que les uns font dériver, on ne sait pourquoi, de la quantité de singes qu'elle renfermait, et dont quelques autres attribuent l'étymologie aux vases de terre dont on y rencontre beaucoup de fabriques. Homère, Pindare et Virgile l'ont nommée *Inarima*. Aujourd'hui elle porte le nom d'*Ischia*, mais elle n'en est en possession que depuis peu de temps. Personne ne s'est informé qui l'avait nommée ainsi, car les antiquités de trois cents ans ne sont pas dignes d'occuper les précieux momens des illustres antiquaires, il leur faut de bons milliers de siècles ou des ruines entièrement effacées.

Strabon nous dit que les premiers habitans d'Ischia furent des Erythréens, mais que ses volcans toujours allumés et leurs terribles éruptions les ayant obligés d'en sortir, elle resta déserte jusques en l'an 3540, quatre cent cinquante ans avant J.-C. Enfin les Romains, plus courageux, s'y établirent et la conservèrent jusqu'au temps d'Auguste qui, préférant Capri, fit échange de cette île avec les Napolitains. Ischia eut à souffrir des dissensions qui agitèrent le royaume de Naples, et, comme les habitans de la capitale, subit le joug des différens vainqueurs. En 1440, Alphonse d'Aragon en chassa tous les habitans mâles, et les remplaça par des Espagnols et des Catalans de son armée, auxquels il fit épouser les veuves et les filles des Ischiotes expulsés.

L'île d'Ischia est richement cultivée sur toute sa surface, sans en excepter l'Épomée, dont le cône a la même hauteur que le Vésuve, et se montre couvert de vignes jusques à son sommet. Elle peut être regardée comme un immense vignoble ; ses fruits sont exquis, et ses figues ont été vantées par Horace.

Et nux ornabat mensas cum duplice ficu.
Sat. II, *lib.* II, *v.* 121.

Quatre noix et la figue au plancher suspendue,
Par un joli dessert terminaient le festin.
Trad. de Daru.

Sa population est de vingt-quatre mille âmes, et ses habitans sont spiri-

tuels et industrieux; mais ce qui l'a rendue célèbre, ce sont ses sources d'eaux minérales, ses bains chauds et ses étuves de sable; on y trouve onze sources d'eau froide et trente-cinq d'eaux chaudes.

Tous ces détails me furent donnés par D. Francesco, pour qui j'avais une lettre de recommandation de notre ami D. Paolo, et chez qui j'allai passer la nuit.

D. Francesco est une espèce de sauvage africain qui déteste les Français, et qui, depuis 1806, a abandonné Naples pour venir s'enterrer vivant dans Ischia. Ce fut une chose plaisante que de le voir me combler de politesses par complaisance pour D. Paolo. Il me promit de me montrer le lendemain toutes les curiosités de l'île.

Ce lendemain arriva; alors, suivant les règles de l'hospitalité, il s'apprêta à m'accompagner; je crois, au reste, que malgré sa misanthropie il n'était pas fâché de faire un peu diversion à la vie monotone et triste qu'il a adoptée : il commença par me dissuader de monter à la ville d'Ischia, me disant que l'on n'y voit plus que les ruines de celle bâtie dans le moyen-âge, et détruite par l'éruption de l'Épomée en 1302, qui mit toute l'île en feu pendant deux mois. J'acquiesçai d'autant plus volontiers à cet avis, que, pour aller voir une ancienne cathédrale, l'archevêché, quelques paysans, et une cinquantaine de soldats invalides, il ne valait pas la peine de franchir des abords aussi difficiles, et que, pour nous y rendre, il aurait fallu gravir péniblement un rocher de lave. Nous nous bornâmes à visiter le Bourg très-peuplé et bien bâti. Les rues en sont larges, droites et ornées de plusieurs fontaines d'une eau vive qui prend source dans l'Épomée: nous montâmes sur des ânes, et nous entreprîmes une course dans le pays. Dix heures suffisent pour faire le tour entier de l'île.

A notre sortie du Bourg, nous vîmes avec intérêt le champ de lave de l'*Arso*, formé par l'éruption qui engloutit cette nouvelle Herculanum, et qui est une éminence d'environ cinquante pieds, séparant le Bourg des Bains. Cette lave, après cinq cent trente ans, garde encore son aspect effrayant et triste; combien de siècles encore pour la rendre à la végétation! De ce champ, nous descendîmes dans une plaine qui s'étend de la mer jusques au pied des deux anciens volcans. A gauche est une jolie villa qui appartient au roi, et à droite le *Lago d'Ischia*, isolé de la mer par un banc de sable de cinquante pieds de large. Avant d'y arriver, nous trouvâmes les Bains qui donnent leur nom à un petit hameau situé dans cette plaine, et qui sont alimentés par deux sources très-abondantes d'eaux chaudes.

Nous étions pressés d'arriver aux *Etuves de Castiglione*, construites immédiatement au-dessus d'ouvertures par où s'échappe du sein de la terre une vapeur chaude. On y vient prendre des bains de vapeurs dans une fosse à peu près de hauteur d'homme. Dans ces environs sont les ruines de plusieurs grands édifices antiques, de piscines et de réservoirs qui ont appartenu à l'ancienne ville des Eubéens, détruite par l'éruption de Rotaro.

Poursuivant notre route, nous passâmes par Foria, autre village assez riche, et où nous nous arrêtâmes un peu pour nous reposer. Foria offre l'image de l'aisance et quelquefois du luxe. Après une demi-heure nous reprîmes notre route droit à l'Épomée. Nous voilà donc sur le faîte de cette vaste pyramide dont nous avons fait le tour, en décrivant une spirale des bords

de la mer jusqu'au point culminant. Descendus de nos paisibles montures, un bon anachorète nous reçoit à la porte de son ermitage; il nous conduit par un corridor obscur sur une petite terrasse ouverte et située au bord d'un précipice. Il est impossible d'éprouver une sensation plus vive, et une plus agréable surprise que celle que nous cause la nouveauté de la scène qui se présente à nos regards. La montée longue, mais graduelle de Foria jusqu'au pic, nous avait empêchés d'apprécier la véritable élévation de cette montagne. Notre vue embrasse le territoire de *Casamice*, d'Ischia, de *Lacco*, de Foria, et des petits villages et hameaux semés sur la montagne même. L'île entière, vue de ce sommet, ressemble à une miniature, et présente les couleurs les plus brillantes et les teintes les plus harmonieuses. L'ermitage est entièrement taillé dans le roc, à l'exception de la seule façade de la chapelle qui est en maçonnerie. Le petit sanctuaire conserve sa simplicité primitive, malgré sa renommée de pèlerinage qui y attire toujours un concours très-nombreux. Le paisible habitant de cet antre mène une vie contemplative dans cette retraite la plus propre à nourrir les sentimens les plus purs, il y est pour ainsi dire placé entre le ciel et la terre.

Au lieu de descendre en droite ligne, nous fîmes le tour du reste de la base de l'Épomée; peu d'étrangers parcourent ce chemin solitaire et sauvage, rempli d'objets propres à faire oublier le surcroît de fatigue que peut causer cette dernière excursion. Nous devions arriver par-là à Casamice; mais, pour éviter une descente pénible, nous rebroussâmes chemin pour voir l'aquéduc, à fleur de terre, qui traverse la pente opposée de l'Épomée et porte les eaux de Buceto au Bourg. Demi-heure après, nous étions à Casamice, dont les bains ont tant de réputation. C'est ici que l'on afflue de tous les points du royaume, et que se trouve réunie toute la bonne société. Nous visitâmes en détail l'établissement des bains publics, où règnent une propreté et un ordre exemplaire, et où trois cents pauvres malades viennent chaque année se faire guérir aux frais de l'hôpital de Naples. Ces malheureux commencent par les bains, puis on les plonge dans le sable qui, même sous l'eau, conserve une chaleur brûlante.

Près de Casamice est un rocher d'ancienne lave formant caverne, où l'on rafraîchit les fruits et les boissons aussi fortement qu'avec de la glace: il n'est pas possible d'y rester plusieurs minutes sans souffrir des douleurs insupportables. Cette fraîcheur est d'autant plus étonnante, qu'elle n'est jamais accompagnée de vent. Il y a apparence qu'elle doit sa naissance à la prodigieuse quantité de nitre, dont tout le terrain abonde.

Nous ne pouvions manquer d'aller voir la fameuse fabrique de chapeaux de paille, où l'on fait aussi des corbeilles, dont quelques-unes verront la France.

C'était là tout ce que nous avions à voir, car les antiquités d'Ischia se bornent à quelques inscriptions et à quelques bas-reliefs: on y a trouvé cependant un vase funéraire en marbre blanc avec une inscription.

De retour de notre course, D. Francesco me fit servir un dîner dans lequel figurèrent des lapins, des poules d'eau et des volailles dont l'île abonde, et nous y bûmes l'excellent vin qu'elle fournit, mais il avait été obligé d'envoyer chercher la viande et le pain à Naples. Pendant le repas, nous fûmes servis par des femmes de l'île de *Pro-*

cida, dont le costume, dans le style grec, est très-élégant : il consiste en une robe de drap vert, ouverte sur le devant comme une simarre turque : les manches et le tour en sont bordés d'un galon d'or. C'est un vêtement de luxe, car il nécessite en-dessous une toilette complète composée d'une jupe de soie et d'un corset en satin blanc brodé en or. Ces femmes portent à leur cou de gros grains d'or, de corail et de perles ; leurs boucles d'oreilles sont énormes et en perles fines, avec une pierre précieuse au milieu. Il y en a dont le poids va jusqu'à seize onces et qui valent deux cents ducats «900 francs». Elles les attachent par un cordon qui vient nouer au-dessus de la tête. Pour chaussures, elles portent des mules en drap d'or et des bas de soie amaranthe : elles se coiffent avec un mouchoir de soie qu'elles serrent sur le front, laissant pendre les deux bouts sur leurs épaules. On comprend que tant de luxe ne se déploie que les dimanches et les fêtes. Les hommes y portent le bonnet phrygien. D. Francesco nous parla d'un usage que l'on pourrait qualifier de crime de *lèse-amour ;* c'est celui qu'elles ont de comprimer leur poitrine dans un corset entièrement garni de baleines ; cette cuirasse est faite de façon à empêcher le développement de la gorge et les rend presque toutes voûtées. Il nous dit encore qu'on ne rencontre dans cette île aucun monument remarquable, à l'exception de son château démantelé, qui s'élève orgueilleusement sur le faîte d'un rocher et dont on a fait un rendez-vous de chasse. A ce château se rattache le le souvenir affreux de Jean de Procida, seigneur de l'île, et auteur de la conjuration des Vêpres Siciliennes.

Les faisans étaient autrefois en grande abondance à Procida et la chasse en était réservée au roi : à ce sujet, D. Francesco nous raconta une histoire assez plaisante. Pour les conserver et les laisser pulluler, l'intendant conçut l'heureuse idée de faire tuer tous les chats, et d'obtenir un décret du roi qui les proscrivait de l'île ; il en résulta que les rats s'y multiplièrent tellement, que tout était dévoré par ces animaux, jusques aux morts qu'ils déterraient. Les paysans, ruinés et désolés, allèrent se jeter aux pieds du roi qui révoqua son arrêt, et en rendit un de rappel pour les proscrits.

Les habitans de Procida, *Prochyta*, passent pour les meilleurs marins de l'Italie, et l'air est si bon dans leur île, qu'ils poussent leur carrière jusqu'à un âge très-avancé.

Après le dîner, je dis adieu à l'île d'Ischia, et, remontant sur une barque qui partait pour Naples, je jouis, dans cette courte navigation, de la plus belle nuit ! L'étoile du jour était prête à disparaître sous l'horizon, je ne l'apercevais plus que par de longs rayons qu'elle laissait de temps en temps descendre sur les flots.

Puis les matelots crièrent *terre*, comme s'ils eussent achevé un voyage au long cours, et ils me débarquèrent au *Molo piccolo*.

POMPEI, HERCULANUM.

Je voulais me diriger vers Pompeï et visiter cette cité intéressante dans ses plus minutieux détails; ce ne pouvait être l'œuvre d'une journée. Le duc m'engagea à venir passer quelque temps à sa villa de Portici pour m'en rapprocher.

Me voilà installé chez lui comme si j'eusse été de la famille, et la partie arrangée pour le surlendemain. Ces deux jours d'intervalle passèrent avec la rapidité de l'éclair. Aux heures les plus chaudes de la journée, chacun se retirait chez soi pour faire la sieste ou lire. Le duc avait mis à ma disposition sa superbe bibliothéque.

Lamartine est l'auteur favori de la duchesse. Quand je veux émouvoir mon âme, nous dit-elle, par tout ce que le sentiment a de plus sublime, je me réfugie dans ses pages; et quand je me suis nourrie de cette lecture pendant quelques heures, mes facultés morales semblent être doublées : lui seul sait exprimer, avec cette exquise sensibilité, ce langage intuitif qui révèle en nous le sublime de notre organisation.

Je trouvai chez elle la traduction d'une des odes de ce poëte, en vers italiens, faite par l'avocat Vincenzo Marcucci, Florentin, qui a réussi à faire passer dans cette langue harmonieuse les beautés de l'original. Le duc, qui le connaît particulièrement, me dit qu'il travaillait à une traduction complète des œuvres de Lamartine dont il veut doter son pays.

A la pointe du jour désigné pour notre course à Pompeï, j'entendis rouler sous le vaste péristyle la voiture qui devait nous y transporter : c'était le signal du départ. Nous partîmes; grâces à l'activité de nos vigoureux chevaux, nous eûmes bientôt franchi la distance qui sépare Portici de Pompeï, et nous voilà jouissant du plaisir de nous voir face à face avec cette antiquité sur laquelle on a écrit tant de volumes. Rien de plus entier que ces ruines : comme elles parlent à l'imagination! le silence imposant qui règne autour de nous laisse un libre cours à la pensée qui se reporte au temps où cette ville florissante renfermait un peuple actif qui, fier de ses libertés, les défendait dans le forum par la parole, et les armes à la main sur le champ de bataille, et qui n'offre plus maintenant que le morne silence des tombeaux.

Quel est le peuple dont l'origine n'est pas enveloppée de merveilleux! Tous veulent descendre d'une race de demi-dieux, dont les exploits sont exagérés et embellis par les fictions de la poésie. A peine sortis de l'état de barbarie, avides déjà de gloire, les habitans d'une ville adoptent sans examen des fables qui flattent leur vanité : ce n'est qu'en approchant des âges civilisés qu'on retrouve des faits probables, et une narration portant les apparences de la vérité. Athènes et Rome, fondées par des dieux ou par leurs descendans, se sont réellement rendues dignes d'une si haute origine; mais ce ne fut que lorsque, bien des siècles après, elles furent devenues sans rivales, l'une dans les arts, l'autre dans la guerre. A ces

époques elles eurent des historiens dignes d'elles.

La Campanie, peuplée par des géans, a donc été visitée par Hercule : à Hercule succèdent les Osques, aux Osques les Étrusques et les Pelasges. La beauté du climat, la fertilité du sol, y appelaient les étrangers, et la vaillance et le courage des Samnites, qui défendirent long-temps leurs montagnes, ne les préservèrent pas d'être vaincus par les Romains. Ce fut sous cette domination, et même long-temps après que Pompeï et Herculanum commencèrent à sortir de leur obscurité.

Il en est des peuples comme des hommes ; les plus heureux sont ceux qui sont le moins ambitieux. Quoique honorée par Tacite et par Sénèque de l'épithète de célèbre, Pompeï occupe dans l'histoire une page assez insignifiante ; figurant peu dans les guerres qui ont ravagé ces contrées, à peine son nom est-il mentionné dans les annales de ses dominateurs, et sa catastrophe fait toute sa célébrité.

Comprise, sans doute, au nombre des villes qui se soumirent à Annibal, elle ne sort de son néant que dans la guerre sociale, quatre-vingt-onze ans avant l'ère chrétienne. A cette époque, Sylla ayant pris et saccagé Stabia, les Pompeïens, qui du haut de leurs murailles furent témoins des scènes de désolation, avant-coureurs de celles qui les attendaient, résolurent de se défendre. Connaissant d'ailleurs Sylla, et persuadés que rien ne pourrait fléchir son caractère cruel, et même qu'aucun traité, tel solennel fût-il, ne serait inviolable pour lui, deux fois Cluentius, général Samnite, arrêta ses efforts ; à une troisième il fut vaincu et perdit la vie. Mais Sylla, pressé par ses vues d'ambition, et n'ayant pas de temps à perdre, n'osa cependant pas mettre le siége devant la ville. Cicéron parle de l'état de désolation de la Campanie pendant cette guerre désastreuse. Quoique parmi ces villes malheureuses, Capoue soit celle qui souffrit le plus, puisqu'elle perdit ses magistrats et une grande partie de ses habitans, ne conservant que ceux indispensables à la culture des terres, les autres cités, entre autres Pompeï, conservèrent leurs priviléges.

Pendant sa dictature, Sylla ordonna que Pompeï serait réduite en colonie militaire ; il y envoya des troupes sous le commandement de son neveu Pub. Sylla ; mais les citoyens, les regardant comme des étrangers, leur refusèrent les droits de cité. Pub. Sylla fut accusé d'avoir suscité et fomenté des troubles. Cicéron le défendit, et nous apprend que cette cause fut portée devant le dictateur lui même.

En parlant des villes qui entourent le Vésuve, Vitruve les nomme *municipes*, d'où nous conjecturons que sous Auguste Pompeï fut une république régie par ses propres lois. On conclut, d'une inscription trouvée dans un théâtre, que vers la fin du règne de cet empereur, elle devint tout-à-fait sujette du gouvernement romain, et entièrement administrée comme ses autres colonies.

Néron en augmenta les habitans, et en peu de temps la ville devint belle et populeuse. Elle était située à l'embouchure du Sarnus, aujourd'hui le *Sarno*, qui coule plus loin. Il est même possible que son nom lui vînt de cette position, car ses deux syllabes, en chaldéen et en hébreu, veulent dire bord de l'embouchure.

Pompeï pouvait avoir deux milles ou une lieue de tour, et ses murs furent battus par la mer, aujourd'hui repoussée à plus d'un mille par la

lave et les cendres du Vésuve. Tite-Live et Florus parlent de son port, qui était magnifique, et propre à recevoir une armée navale. P. Cornelius y vint avec ses vaisseaux. Cette ville fut le centre du commerce de Nola, de Nuceria et d'Atella, villes fameuses dans ces temps-là, et c'est ce qui la rendit riche et opulente. Plusieurs illustres Romains y eurent des maisons de plaisance, entre autres Cicéron, qui en parle dans ses lettres à Atticus. Tacite la nomme deux fois : la première, pour raconter une rixe qui eut lieu entre ses habitans et ceux de Nuceria, à l'occasion d'un spectacle de gladiateurs donné dans l'amphithéâtre par Liveneius Régulus, sénateur dégradé, et où assistaient les habitans des villes voisines. « Des plaisanteries, dit-il, on en vint aux injures, et des injures aux coups, il y eut du sang répandu; les Pompeïens furent vainqueurs, et ceux de Nuceria portèrent leurs plaintes à Rome, implorant la justice de l'empereur. Néron en référa au sénat, qui, sur le rapport des consuls, ordonna l'interdiction pendant dix années de ces spectacles à Pompeï, et l'exil de Régulus, cause première du trouble dans lequel il avait pris une part très-active. »

La seconde fois, c'est pour parler du tremblement de terre de l'année 63. Sénèque le rapporte aussi, et il ajoute que non-seulement Pompeï et Herculanum, mais encore beaucoup d'autres villes de la Campanie en souffrirent plus ou moins. Ce tremblement de terre avait déjà détruit une basilique dans le Forum, lorsque l'éruption de 79 vint tout engloutir sous des cendres et sous un amas de pierres ponces, accompagnée d'un déluge d'eaux bouillantes.

La nature s'est réellement plue à doter ces contrées des beautés les plus enchanteresses, mais elles les a aussi mêlées aux plus effroyables horreurs; soit que nous nous reportions aux fictions des poëtes qui les ont chantées, soit que nous lisions les récits plus froids et conséquemment plus approchant de la vérité, des historiens, tous nous vantent l'Italie, et dans cette partie de l'Europe, la Campanie comme le pays des dieux.

« Le plus beau morceau, non-seulement de l'Italie, mais de la terre, est la Campanie. Rien de plus doux sous le ciel que son climat, où deux printemps se succèdent tour à tour, » dit Florus.

Déchiré par de continuels tremblemens de terre, dévasté par des torrens de feu, ou recouvert par des pluies de cendres, ce pays a vu disparaître ses cités; ce qui doit étonner, c'est que toujours de nouveaux habitans osent fouler un tel sol. Mais jetons nos regards sur des régions où tous ces fléaux existent encore plus horribles, par l'âpreté et l'excessive rigueur du climat le plus affreux, où des nappes de feu rompent seules l'uniformité des neiges, où des fleuves d'eau bouillante coulent sur un terrain glacé, et notre étonnement cessera. D'ailleurs souvenons-nous que lorsque la barbarie régnait seule sur l'Europe dégradée, ce coin de terre vit renaître les arts, et que la littérature vint se réchauffer à ce soleil du midi. Il faut donc qu'il existe un attrait qui l'emporte sur la crainte; cet attrait est celui, sans doute, que présente la fertilité de ces campagnes, et cette disposition du caractère de l'homme qui lui fait perdre la mémoire d'un danger qui n'est plus. La ville de Pompeï a été bâtie sur une lave provenant du Vésuve. Pline nous décrit les alarmes des habitans de Stabia et

de Misène distans du Vésuve, quelles durent être les angoisses de ceux de Pompeï et d'Herculanum, si près du lieu de la scène! Il est à présumer que ceux qui ne furent pas engloutis par les torrens de lave, furent atteints par cette grêle de matières volcaniques, et écrasés dans leur fuite vers la mer, leur unique espoir. La plus grosse pierre trouvée à Stabia n'excédait pas le poids d'une once, tandis qu'à Pompeï on en a trouvé de huit livres et plus, et à côté, des crânes brisés.

Titus vint au secours de ces villes, et s'occupa de leur sort avec la plus grande sollicitude; il désigna ceux d'entre les personnages consulaires qui auraient le soin de soulager la Campanie, et il affecta les biens de ceux qui avaient péri sans héritiers au rétablissement des édifices; il accorda la remise des taxes; enfin, il apporta tous les soulagemens qu'exigeaient les circonstances, encourageant personnellement ceux qui étaient dans le désespoir; cependant il ne paraît pas que les habitans aient fait le moindre effort pour déblayer leurs murs et les relever. Il est probable qu'ils se bornèrent à enlever ce qu'ils avaient de plus précieux.

L'opinion généralement répandue, est qu'on doit la première idée de l'existence de ces deux villes souterraines au prince d'Elbeuf, de la maison de Lorraine, envoyé en 1706 à la tête d'une armée impériale contre Philippe V. Marié en 1713 à une fille du prince de la Salsa, et décidé à se fixer à Naples, il se détermina à faire bâtir une maison à Portici, et, désirant l'orner à la manière des anciens, il acheta quelques morceaux rares trouvés par un cultivateur en creusant un puits dans les environs. Des objets, il passa à l'acquisition du terrain, qu'il fit fouiller en 1720. Ce travail lui procura d'abord de nouveaux marbres en abondance, des débris de colonnes et deux statues d'Hercule et de Cléopâtre. Poursuivant leurs recherches, les travailleurs rencontrèrent un temple circulaire avec vingt-quatre colonnes d'albâtre, à l'extérieur, et pareil nombre à l'intérieur, et sept nouvelles statues grecques, dont le prince fit présent au prince Eugène de Savoie. A cette découverte succéda celle d'une grande quantité de marbres d'Afrique très-précieux. Ces richesses, exagérées par la renommée, ouvrirent les yeux au gouvernement napolitain, qui ordonna de suspendre et de cesser les excavations.

Don Carlos, prince des Asturies, devenu roi de Naples sous le nom de Charles III, faisant bâtir le palais de Portici, se décida à faire poursuivre avec activité les fouilles commencées par le prince d'Elbeuf, dont il acheta la maison. Le succès dépassa de beaucoup son attente; la terre ayant été, par ses ordres, creusée jusques à quatre-vingts pieds de profondeur, on découvrit enfin une ville entière abîmée sous Portici et Resina, villages à six milles de Naples, entre le Vésuve et la mer. On n'eut plus alors aucun doute que ce ne fût *Herculanum*. Les excavations ayant été poussées plus avant, on en retira tant d'antiquités de toute espèce, que dans l'espace de six ou sept ans elles ont formé au roi des Deux-Siciles un musée unique, et dont chaque objet est d'un grand prix. On découvrit un temple de Jupiter où était une statue qui paraissait d'or.

Le fléau qui a détruit ces villes, en enfouissant et recouvrant de terre et de cendres tous les trésors qui pouvaient y être renfermés, a du moins mis à l'abri de la barbarie des hommes

un grand nombre de productions des arts, parmi lesquelles s'en trouvent plusieurs d'une rare beauté; il nous a ainsi initié au secret de la vie intérieure des Anciens, sans rien détruire des idées d'élégance qui s'attachent à leur souvenir.

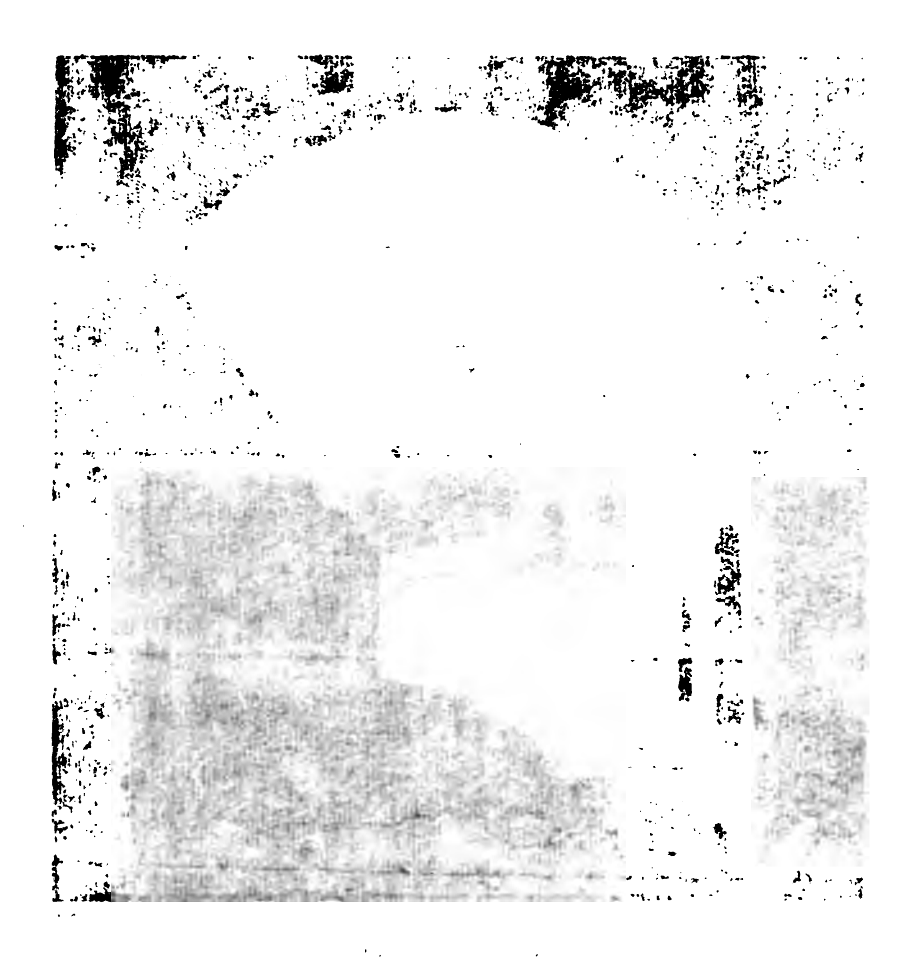
Plusieurs des colonnes qui décorent l'église de Saint-Janvier à Naples ont été prises à Herculanum.

Les fouilles de Pompeï commencèrent en 1748. Le hasard également y présida. Quelques paysans, travaillant à une vigne près du Sarno, trouvèrent les premiers objets. Le gouvernement, averti, se rendit possesseur du terrain et fit continuer le travail.

« On est d'autant plus étonné, dit M. Romanelli, de ce qu'on ait attendu si long-temps, et de l'ignorance de tous ceux qui jusque-là avaient cherché à parler de Pompeï que ces écrivains n'étaient pas sans mérite, et que de leur temps des pans de murs, des marbres, des colonnes qui paraissaient çà et là, et surtout le temple d'Hercule, d'architecture grecque, et qui était à découvert depuis des siècles, devaient être des guides pour eux. Ajoutons que Nicolas d'Alagny, père de la fameuse Lucrèce d'Alagny, créé par Alphonse Ier. comte de Sarno, fit creuser un aqueduc qui dut traverser tout le plan de Pompeï pour conduire l'eau jusqu'à la Torre. Il rencontra, pour exécuter cette opération, des temples, des maisons, des rues, des réservoirs, et d'autres monumens renversés, dont il employa même les matériaux. Bien plus, pour ne pas ruiner ce qui restait des édifices, il eut l'attention de faire faire des excavations souterraines en forme de grottes, comme sous le temple d'Isis, où tout le monde peut vérifier à quel point il a concouru à la conservation de ce monument. La situation de Pompeï était-elle donc alors si difficile à deviner? Enfin quelques fouilles exécutées en 1689, comme le dit *Bianchino*, à environ un mille de la mer, sur le flanc oriental du Vésuve, déterminèrent plus ostensiblement cette grande découverte. Parmi les choses précieuses que l'on déterra, on recueillit des inscriptions qui faisaient une mention expresse de Pompeï. »

Ce qui n'est qu'un témoignage de l'insouciance que les érudits ont apportée dans leurs recherches et de leur indolence à apprécier les données qu'ils avaient déjà.

Le plan de la ville (Pl. 55) présente toutes les excavations faites jusques à ce jour; on y peut voir tout ce qui reste encore à faire pour conduire à fin cette entreprise grandiose. Un quart seulement de la ville est déblayé. La partie la plus interéssante de ce déblai est dûe aux travaux exécutés sous les Français. Huit cents ouvriers y travaillaient chaque jour; on estime que s'ils eussent continué, un an aurait suffi pour découvrir le reste. La partie découverte renferme une portion des murailles, les deux théâtres, l'amphithéâtre, le forum, la basilique et quelques temples à coté, ainsi que la double rangée de tombeaux à la porte d'Herculanum. La voie Domitienne qui la traverse est large, mais beaucoup d'autres rues sont étroites, quoiqu'il soit à présumer que la partie nord en contient de très-belles. Mais ces rues sont désertes, les forums sont silencieux, et les temples, depuis vingt siècles sont sans dieux, sans prêtres et sans sacrifices. Je m'arrête dans une place publique, attendant que quelqu'un vienne au devant de moi et m'adresse la question qu'on fait à un étranger; je m'assieds sur une fontaine,



[illegible] grand nombre de productions [illegible] s'en trouver plusieurs d'une rare beauté. Il [illegible] secret de la vi[illegible] dé[illegible] fa[illegible]

[illegible]

[illegible] temps [illegible] ceux qui [illegible] Hercula[illegible] et qui était a [illegible] des siècles, devaient être [illegible] pour eux. Ajoutons que [illegible] d'Ala[illegible], frère de la fe[illegible] d'Albany, [illegible] par [illegible] comte d' Sorno, [illegible] [illegible]

[illegible] ter[illegible]

nument. La situation de Pompei était elle donc alors si difficile à deviner? Enfin quelques fouilles exécutées en 1689, comme le dit *Bianchi* [illegible] en [illegible] de [illegible] oriental du Vésuve, déterminer plus ostensiblement ce [illegible] couverte. Parmi les choses [illegible] que l'on déterra, on recueillit des inscriptions qui [illegible] expresse de Pompei [illegible]

Ce [illegible] n'est qu'un témoignage [illegible] que les érudits ont [illegible] dans leurs recherches et de [illegible] à apprécier les données [illegible] déjà.

Le plan de la ville (Pl. 55) [illegible] toutes les excavations faites [illegible] et jour; on y peut voir tout [illegible] reste encore à faire pour [illegible] à fin cette entreprise grandiose [illegible] quart seulement de la ville est [illegible] déblayé. La partie la plus intéres[illegible] est [illegible] les Français. Huit [illegible] ouvriers y travaillaient chaque jour, on estime que s'ils eussent continué, [illegible] an aurait suffi pour découvrir le reste. La partie découverte renferme une portion des murailles, les deux théâtres, l'amphithéâtre, le forum, la basilique et quelques temples à coté, ainsi que la double rangée de tombeaux à la porte d'Herculanum. La voie Domitienne qui la traverse est large, mais beaucoup d'autres rues sont étroites [illegible] qu'il sont [illegible] présumer que la partie [illegible] en contient de très-belles. Mais [illegible] sont déserts, les forums sont silencieux, et les temples, depuis vingt siècles sont sans dieux, sans prêtres et sans sacrifices. [illegible] dans une place publique, attendant que quelqu'un vienne au devant de moi [illegible] la question qu'on fait [illegible] étranger; je m'assieds sur une fontaine.

Cook del. Audot edit. Duran sc.

Pompei. Anfiteatro.

PIANTA
DI POMPEI
1834.

Porta del Vesuvio
Porta di Nola
Anfiteatro
Porto
Strada di Salerno
Audot del.

elle est tarie, je puis supposer que ce n'est que momentanément. Hélas! l'eau ne coulera plus, personne ne viendra au devant de moi! Des boutiques sont ouvertes, et me rappellent les boutiques de Naples; je parcours des maisons, j'appelle à haute voix, et la voix seule du Lazzarone qui me sert de guide, ou bien celle d'un ami qui parle ma langue, me répond. Je suis dans une ville déserte, les tombeaux seuls possèdent leurs habitans.

« La ville de Pompeï, dit M. de Châteaubriand, située à peu près à quatorze milles au sud-est de Naples, était bâtie en partie sur une éminence qui dominait une plaine fertile, et qui s'est considérablement accrue par l'immense quantité de matières volcaniques dont le Vésuve l'a recouverte. Les murailles de la ville et les murs de ces édifices ont retenu dans leur enceinte toutes les matières que le volcan y vomissait, et empêché les pluies de les emporter; de sorte que l'étendue de ces constructions est très-distinctement marquée par le monticule qu'ont formé l'amas des pierres ponces et l'accumulation graduelle de terres végétales qui le couvrent.

» L'éminence sur laquelle Pompeï fut bâtie doit avoir été formée à une époque très-reculée; elle est composée de produits volcaniques vomis par le Vésuve.

» En parcourant cette cité des morts, une idée me poursuivait. A mesure que l'on déchausse quelque édifice à Pompeï, on enlève ce que donne la fouille, ustensiles de ménage, instrumens de divers métiers, meubles, statues, manuscrits, etc., et l'on entasse le tout au *Musée Portici*. Il y aurait, selon moi, quelque chose de mieux à faire: ce serait de laisser les choses dans l'endroit où on les trouve et comme on les trouve, de remettre des toits, des plafonds, des planchers et des fenêtres, pour empêcher la dégradation des peintures et des murs; de relever l'ancienne enceinte de la ville, d'enclore les portes, enfin d'y établir une garde de soldats avec quelques savans versés dans les arts. Ne serait-ce pas là le plus merveilleux Musée de la terre? Une ville romaine conservée tout entière, comme si ses habitans venaient d'en sortir un quart d'heure auparavant. »

La reine Caroline Murat avait eu l'envie de réaliser cette idée en laissant à Pompeï tout ce qu'on y trouvait, et chaque objet à sa place; elle voulait même peupler cette ville d'habitans auxquels, pour première condition, on aurait assigné un costume grec dans toute sa pompe, et qui en auraient été les custodes. On lui fit comprendre que ce serait le moyen de détruire en peu d'années ce que les siècles avaient respecté; en outre, qu'il serait difficile de faire un choix d'hommes assez intègres pour leur confier les richesses immenses que renferme Pompeï. En effet, quelle religion, quelle morale n'eût-il pas fallu pour se contenter du strict nécessaire, entouré d'objets dont le moindre est d'un si haut prix!

Voici quelques observations faites par M. Taylor, dans une lettre à Charles Nodier:

« On a beaucoup écrit sur Pompeï, et l'on s'est souvent égaré. Par exemple, un savant, nommé Martorelli, fut employé, pendant deux années, à faire un mémoire énorme pour prouver que les Anciens n'avaient pas connu le verre de vitre, et quinze jours après la publication de son in-folio on découvrit une maison où il y avait des vitres à toutes les fenêtres. Il est cependant juste de dire que les Anciens n'ai-

maient pas beaucoup les croisées; le plus communément le jour venait par la porte; mais enfin, chez les patriciens, il y avait de très-belles glaces aux fenêtres, aussi transparentes que notre verre de Bohême, et les carreaux étaient joints avec des listels de bronze de bien meilleur goût que nos traverses en bois.

» Un voyageur de beaucoup d'esprit et de talent, qui a publié des lettres sur la Morée, et un grand nombre d'autres voyageurs, trouvent extraordinaire que les constructions modernes de l'Orient soient absolument semblables à celles de Pompeï. Avec un peu de réflexion cette ressemblance paraîtrait toute naturelle. Tous les arts nous viennent de l'Orient; c'est ce qu'on ne saurait trop répéter aux hommes qui ont le désir d'étudier et de s'éclairer.

» Pompeï a passé vingt siècles dans les entrailles de la terre; les nations ont passé sur son sol; ses monumens sont restés debout, et tous ses ornemens intacts » Un contemporain d'Auguste, s'il revenait, pourrait dire: « Salut, ô ma patrie! ma demeure est » la seule sur la terre qui ait conservé » sa forme, et jusqu'aux moindres ob» jets de mes affections. Voici ma cou» che; voici mes auteurs favoris. Mes » peintures sont encore aussi fraîches » qu'au jour où un artiste ingénieux » en orna ma demeure. Parcourons la » ville, allons au théâtre: je reconnais » la place où, pour la première fois, » j'applaudis aux belles scènes de *Té*» *rence* et d'*Euripide*.

» Rome n'est qu'un vaste musée; » *Pompei est une antiquité vivante.* »

Explication du plan de Pompeï (Pl. 55).

1. Villa d'Arrius Diomède, découverte en 1771.
2. Porte conduisant à Herculanum, 1763. Pl. 72.
3. Auberge d'Albino, 1769.
4. Thermopolium ou marchand de liqueurs 1769.
5. Maison des Vestales, 1770.
6. Douane.
7. Fontaine.
8. Marchand de liqueurs.
9. Four public. Pl. 65.
10. Maison de Saluste, 1809.
11. Pharmacie.
12. Taverne de Fortunata et fontaine. Pl. 56.
13. Maison de Pansa, 1811. Pl. 57, 58.
14. Maison du poëte dramatique, 1825. Pl. 67.
15. Fulonica, 1826.
16. Thermes publics, 1824. Pl. 66.
17. Maison du Faune ou de la Mosaïque, 1831. Pl. 62.
18. Maison du questeur. Pl. 65.
19. Temple de la Fortune. 1823.
20. Forum, 1817.
21. Temple de Jupiter, 1816.
22. Temple de Vénus ou de Bacchus, 1817. Pl. 66.
23. Basilique, 1817.
24. Panthéon, temple d'Auguste, 1821.
25. Comitium.
26. Temple de Mercure, 1817.
27. Portiques d'Eumachia, 1819.
28. Temple d'Hercule, 1767.
29. Tribunal, 1768.
30. Temple d'Isis, 1765. Pl. 63.
31. Grand théâtre, 1764. Pl. 64.
32. Petit théâtre, 1769. Pl. 64.
33. Forum nundinarium, 1766. Pl. 63.
34. Maison de Julia Félix, découverte en 1754 et recouverte depuis.
35. Villa attribuée à Cicéron.
36. Rue des Tombeaux.
37. Voie Domitienne ou de l'Arc.
38. Rue de la Fortune.
39. Rue de Mercure.

Nous débutons par l'amphithéâtre qui est isolé, et que par cette raison nous avons choisi pour premier point de notre exploration, afin qu'une fois dans la partie découverte de la ville nous n'ayons plus à nous en éloigner.

L'amphithéâtre de Pompeï était à l'extrémité de la ville et assez éloigné du quartier des théâtres. Cet édifice est de forme ovale. Les spectateurs

y étaient admis au moyen de billets, dont le nombre et la marque correspondaient avec ceux des places. Les personnes destinées à occuper les rangs inférieurs gagnaient leur place en suivant les arcades qui sont dans le bas. Les spectateurs d'un ordre supérieur se rendaient aux gradins qui leur étaient assignés, en montant un escalier dans la *cavea*, qui les conduisait à une terrasse, d'où ils passaient à leurs siéges, ou montaient encore à une rangée supérieure, divisée en compartimens, et destinée aux femmes.

Le grand diamètre de cet ovale est de quatre cents pieds environ, et le petit de trois cent quinze. L'architecture en est parfaite, et ne paraît nullement avoir souffert, soit dans ses fondations, soit dans sa superficie extérieure. Un très-beau corridor pavé en lave, autrefois garni de statues, dont les niches et les inscriptions subsistent encore, en marque l'entrée de deux côtés. Au nombre de ces statues était celle de C. Cuspius Pansa. On voit aussi trois passages conduisant à l'arène. Le plus étroit servait pour les bêtes féroces, un autre pour l'introduction des gladiateurs, et le troisième pour emporter les morts. L'amphithéâtre est construit en entier sur un crypto-portique, d'une solidité extraordinaire, puisqu'il supporte tout l'édifice. La cavea est séparée en trois parties au moyen de deux galeries. La première, plus basse, était réservée aux décemvirs, ou autres magistrats, aux augustals, aux prêtres ou prêtresses, en un mot, aux personnes élevées en dignité. La *media cavea*, composée de douze rangs de gradins, était destinée aux marchands, aux militaires et aux écoles, enfin la *summa cavea*, de dix-huit rangs de gradins, aux autres personnes de la ville. La populace se plaçait derrière, et derrière encore cette populace étaient des loges pour les femmes. Cette cavea contenait quarante escaliers correspondant à autant de *vomitoires* par lesquels les spectateurs gagnaient les galeries. Les femmes montaient par un escalier séparé pour aller dans leurs loges. Dans d'autres amphithéâtres, on n'a pas retrouvé cette disposition qui paraît seule affectée à celui-ci, où portion de ces loges avait été donnée aux femmes d'un rang distingué. Un grillage en fer semble avoir existé et avoir protégé les spectateurs qui étaient dans la partie inférieure, et les passages conduisant à l'arène auraient été pareillement garnis de portes en fer. Les murs du *Podium* étaient revêtus de peintures qui se dégradèrent en recevant les impressions de l'air, et à l'exception d'un bas-relief en marbre, représentant un cocher qui cherche à l'emporter sur son adversaire, et qu'on découvre encore dans la partie supérieure de l'amphithéâtre, à peine reste-t-il trace des décorations. Une galerie circulaire termine cette imposante structure, et des pierres énormes, percées pour recevoir des poteaux destinés à soutenir une tente, s'aperçoivent encore. Qu'on se figure le magnifique point de vue dont jouissaient les spectateurs, qui, de cette galerie, avaient en perspective le Vésuve, les monts Lactarii, Stabia, l'embouchure du Sarno et la majestueuse baie de Naples. Qu'on se figure encore les habitans de Pompeï et des cités environnantes, réunis, le 24 août de l'année 79, dans ce même amphithéâtre, contemplant avec effroi cette effrayante colonne de feu qui s'élancait du cratère, et qui en peu d'instans devait transformer cette ville en une montagne de substances volcaniques, et l'on aura une idée de cet horrible

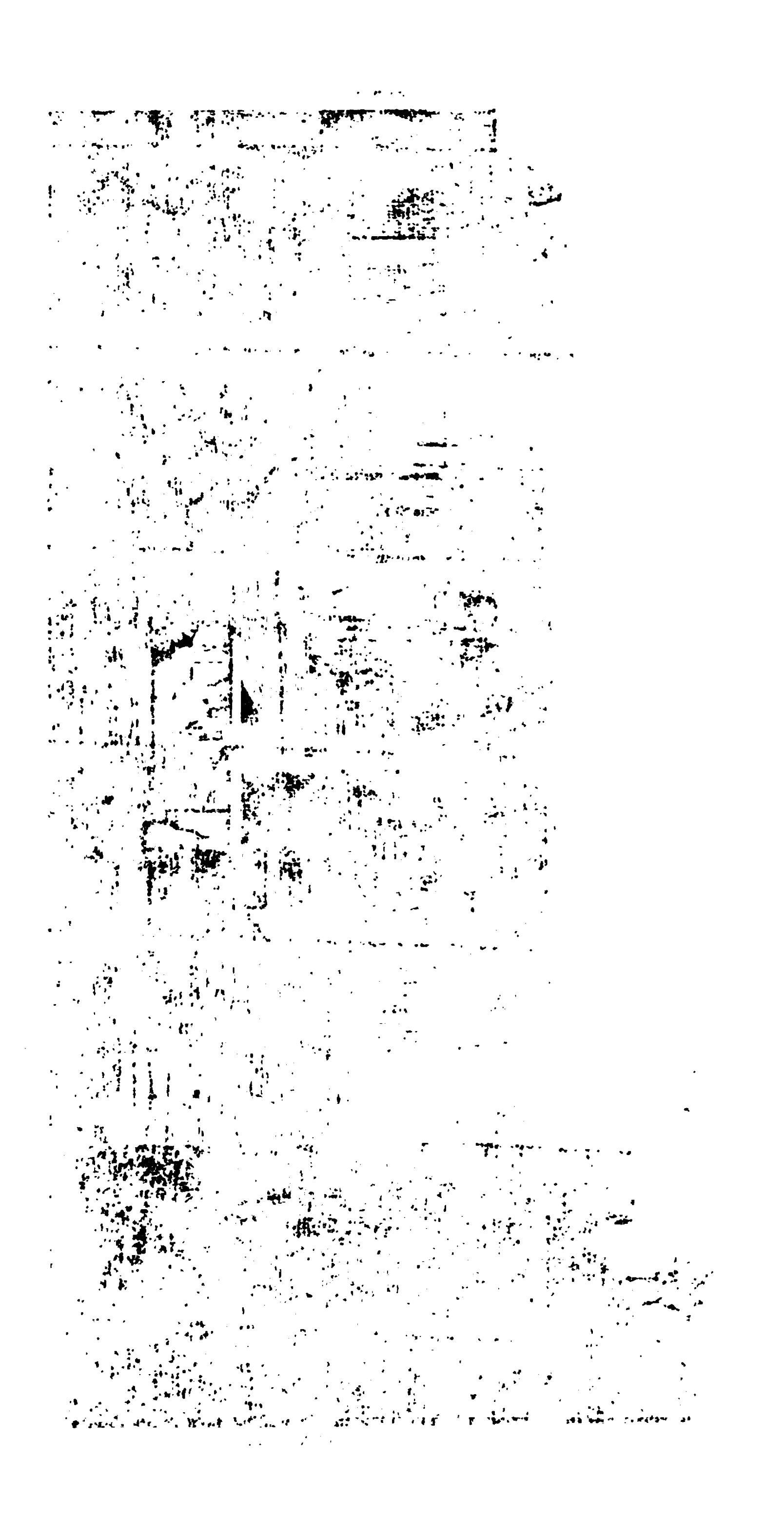
tableau. Comme on n'a pas trouvé un grand nombre de squelettes, il est probable que les habitans, instinctivement avertis de leur danger, coururent sans perte de temps, soit à la rivière soit à la mer, et là, montant dans des barques, se mirent à l'abri du danger. Quatre-vingt-dix-sept issues dûrent être à peine suffisantes pour donner à vingt mille personnes, qu'on suppose avoir été rassemblées en ce lieu, le temps de s'enfuir. Pline l'ancien, se dirigeant vers Stabia, aperçut sur la mer une immense quantité de chaloupes s'éloignant de la côte, et c'est en s'en approchant, poussé, soit par la curiosité, soit par l'espoir de leur porter secours, qu'il trouva la mort. D'après quelques auteurs, on n'aurait retrouvé dans l'amphithéâtre que les squelettes de huit lions et d'un homme leur conducteur; d'après d'autres on n'aurait rien trouvé. Mais le chanoine Jorio porte à cinq le nombre des squelettes humains. On trouva aussi deux anneaux dont un en or, portion d'une chaîne et quelques pièces de monnaie.

Après avoir visité l'amphithéâtre, nous allâmes parcourir la ville. L'abbé nous fit diriger du côté d'un carrefour à côté de la voie Domitienne (Pl. 56). J'ai à ma droite la maison de Pansa, en face une fontaine, et la maison de Fortunato ; à gauche une pharmacie ; mon œil pouvait tout embrasser à la fois, et même saisir les détails intérieurs. (N°. 11, 12, 13 du plan.)

Il est fort peu de rues dans Pompeï qui ne soient ornées de fontaines ; elles étaient alimentées par des canaux qui, apportant l'eau des points les plus éloignés de la ville, la distribuaient dans les rues, dans les édifices publics et dans les maisons particulières. D'où venaient ces eaux ? Il n'est pas probable qu'elles fussent fournies par le Sarnus, dont le niveau est plus bas que la ville, encore moins que ce fût un torrent qui les fournît ; mais on peut croire que c'était un aquéduc commençant aux hautes montagnes de Stabia. Les canaux dans la ville étaient en maçonnerie, en terre et quelquefois en bronze.

Cette fontaine consiste en un bassin carré, dans lequel l'eau tombait par un petit canal qui traversait une énorme pierre, placée au-dessus ; elle est décorée d'un bas relief grossièrement sculpté, représentant un aigle enlevant dans ses serres un lièvre ou un singe. On a retrouvé ce type dans une médaille d'Agrigente. Ce sujet a paru à quelques auteurs être allégorique, et signifier la vengeance divine prête à s'exercer contre ceux qui détruiraient ou pollueraient cette fontaine, objet de première nécessité. Immédiatement derrière la fontaine est, à ce qu'on croit, un *oinopolium* ou *thermopolium*, taverne où l'on vendait des boissons chaudes, désignée sous le nom de *Taverne de Fortunata*, à cause d'une inscription qu'on y a trouvée portant ce nom. On y voit un petit massif de pierre; dans le fond de ce massif est une pierre un peu plus haute qui aurait été la place du brasier et du feu destinée à conserver chaudes les boissons. Ce brasier et le massif ou comptoir sont revêtus en marbre, et il est à présumer que les coupes et les verres y étaient rangés en ordre, et formaient ainsi une décoration, en même temps qu'ils satisfaisaient au désir des buveurs.

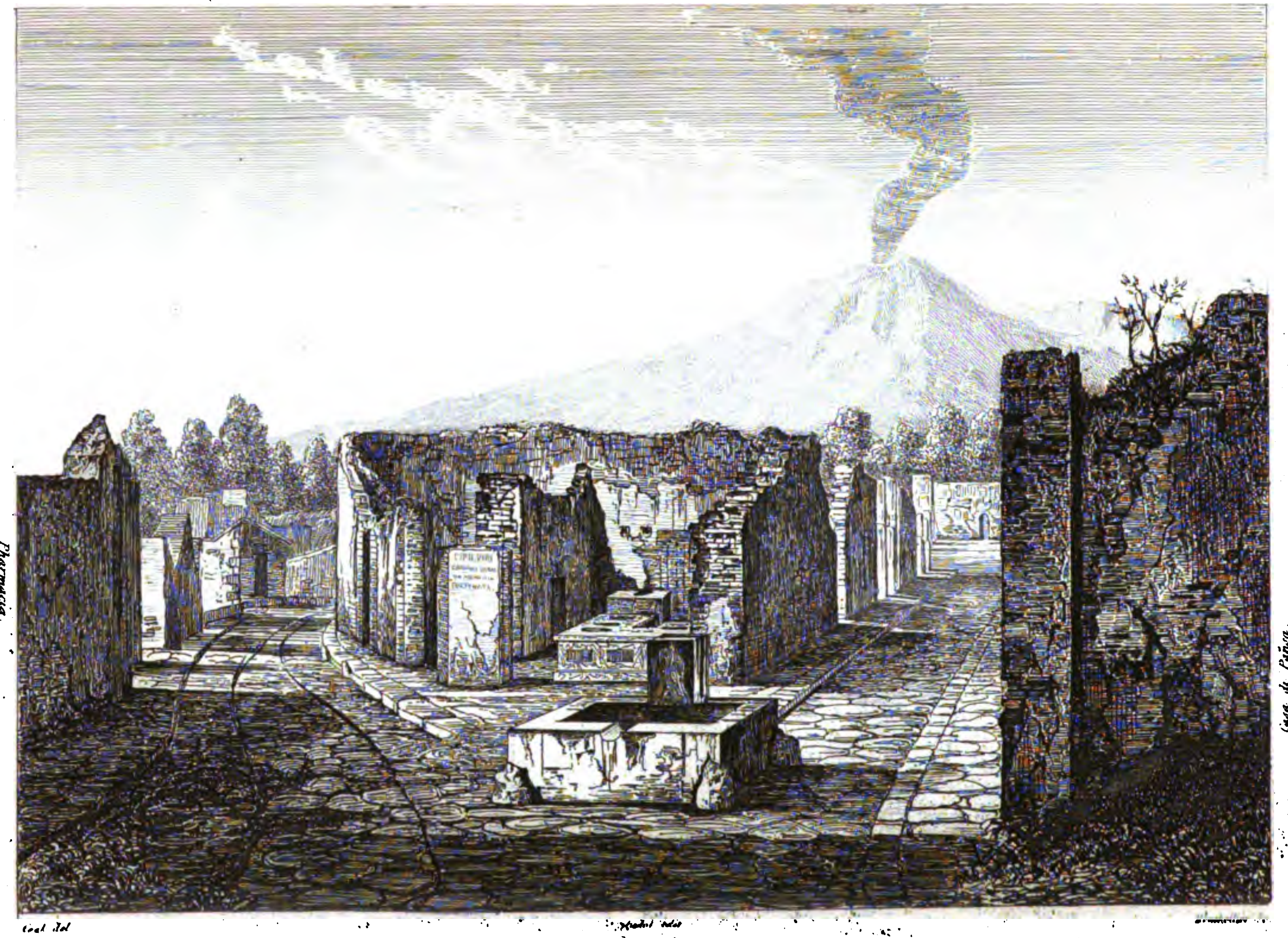
Plusieurs de ces boissons étaient prises comme digestifs, quelques autres comme irritans, et pour se procurer des vomissemens. Plaute traite souvent d'ivrognes ceux qui fréquentaient ces maisons. Les épicuriens avaient souvent recours à ces boissons, et Vitellius y trouva de grandes res-



dont le niveau est plus bas que le ... encore moins que ce fût un courant qui les fournît; mais on peut croire ... été fait un aquéduc ... hautes montagnes ... Les ... dans la ville étaient en maçonnerie, en terre et quelquefois en bronze.

Cette fontaine consiste en un ... carré, dans lequel l'eau tombait ... petit canal qui traversait une ... pierre, placée au-dessus ... grossièrement sculptés représentant ... enlevant dans ses serres un lièvre ... singe. On a retrouvé ce type dans une médaille d'Agrigente. Ce sujet ... à quelques auteurs une allégorie ... signifier la vengeance divine qui s'exerce contre ceux qui détruiraient ou pollueraient cette fontaine, objet de première nécessité. Immédiatement derrière la fontaine est, à ce qu'on croit, un ... *thermopolium*, ... où l'on vendait des boissons chaudes, désignée sous le nom de ... à cause d'une inscription qu'on y a trouvée portant ce nom. On y voit un petit massif ... pierre dans le ... massif ... qui ... la place du brasier et du feu ... à conserver chaudes les boissons. Ce brasier et le massif ou comptoir ... revêtus en marbre, et il est à présumer que les coupes et les verres y ... et leur aient ainsi décoration, en même temps qu'ils satisfaisaient au désir des buveurs.

Plusieurs de ces boissons étaient ... comme digestifs, quelques autres comme ... et pour ... Plaute ... souvent ... ceux qui fréquentaient ces maisons. Les ... avaient souvent recours à ces boissons et Vaillant y trouva de grandes ...



Crocevia di Fortunata

Pompei

Carrefour de Fortunata

sources en se ménageant à leur aide la faculté de manger toute la nuit.

Sur le massif de cette boutique, comme sur ceux de beaucoup d'autres thermopolium, on remarque l'empreinte des tasses, dont la liqueur a corrodé le marbre, ce qui ferait supposer qu'on la composait avec du miel.

On a pensé que le genre de commerce qui se faisait dans quelques maisons était désigné par des figures qui sont peintes ou sculptées sur le mur extérieur; c'est ce qui a fait prendre pour une pharmacie la boutique où l'on a trouvé une peinture représentant un serpent dévorant une pomme de pin. Mais peut-être n'indiquait-on ainsi que le génie sous la protection duquel la famille était placée, et ici ne faudrait-il voir qu'une allégorie. Le serpent est l'emblème de la prudence et de la prévoyance, et la pomme de pin celui de la mort; ce qui signifierait que ces deux vertus font triompher de la mort dont elles éloignent le terme.

Le serpent était aussi pour les Anciens une image de bon augure; aussi en trouve-t-on bon nombre sculptés sur les murs; dans cette boutique étaient beaucoup de vases, des médicamens desséchés, une grande quantité de *trochisques* ou tablettes rondes, des pilulles et un beau candelabre en bronze.

Voulant me faire connaître la distribution intérieure d'un édifice ancien, et ayant à choisir parmi tant de maisons, l'abbé me conseille de commencer par celle de Pansa comme une des plus belles et aussi des plus complètes. Il m'accompagne et m'explique tout dans le plus grand détail.

Sur la gauche de la voie Domitienne, en face de l'édifice des bains publics, est cette maison, complétement isolée, entre quatre rues. Les Anciens nommaient ces massifs *insulœ*, îles. Le centre de celle-ci est la maison proprement dite, elle est entourée par des boutiques, dont la location rapportait beaucoup au propriétaire.

Le commerce chez les Romains était considéré comme une occupation dégradante, surtout s'il n'était pas exercé en grand. Ils y employaient donc leurs esclaves ou d'autres mercenaires, à qui ils donnaient un logement chez eux; d'autres fois ils louaient ces appartemens à des gens qui étaient alors désignés par le nom *d'inquilinus*. Un esclave avait la surintendance de ces locations et en recevait le montant, on le nommait *insulaire;* quelquefois encore cet esclave vendait pour leur compte le superflu de la récolte, on l'appelait alors *dispensator*.

C'est ce qui se fait encore dans plusieurs grandes villes d'Italie, où beaucoup de grands seigneurs occupent les plus beaux appartemens de leur palais et louent les étages inférieurs. A Florence même chaque noble propriétaire fait vendre en détail son vin et son huile.

Ainsi avait fait Pansa. Il occupait le centre, et avait loué les appartemens extérieurs à un boulanger ou à d'autres petits commerçans, pour le trafic desquels ces boutiques étaient parfaitement adaptées.

Posticulum hoc recepit, cum ædes vendidit.

PLAUT.

Il garda ce réduit en vendant sa maison.

Dans Salluste, Catilina appelle Cicéron *civis inquilinus*, lui reprochant de donner ses maisons en location, et d'en tirer parti comme un entrepreneur.

L'on voit encore près de l'amphithéâtre un écriteau par lequel Julia Félix, fille de Spurnius, riche propriétaire, offre à bail pour six ans un vaste

édifice contenant un bain, un *venereum*, toujours voisin de ce dernier, et neuf cents boutiques avec leurs dépendances.

Le luxe de nos magasins à la mode existait dans ces boutiques qui formaient presque toujours le devant des habitations. Leur pavé était en mosaïque. Elles avaient ausi leur musée en plein vent. Un bœuf était peint sur la boutique d'un boucher, et le groupe des vendangeurs, représenté sur celle d'un marchand de vin, a été imité par le Poussin.

Les n°s. 1, 2 et 3. (Pl. 57) sont des boutiques où l'on a trouvé les couleurs nécessaires à la peinture à fresque. Il paraît, par des restes d'escaliers qui sont sur un des côtés, que ces boutiques communiquaient à l'étage supérieur; on y retrouve ces mêmes murs peu élevés, sur lesquels on mettait les jarres d'huiles ou les autres marchandises. La première a une fenêtre et tient à une cour de plein pied par laquelle on pénètre dans l'intérieur

De 4 à 14 sont autant de boutiques, parmi lesquelles le n°. 6, qui communiquait avec l'intérieur, aurait été celle où se tenait l'esclave chargé par Pansa de vendre ses denrées, *dispensator*.

Les n°s. 15 à 19 présentent la boutique d'un boulanger, le n°. 15 était celle où se détaillait le pain; le n°. 16 était le pistrinum, où est indiqué le nombre des moulins à grain et la place qu'ils occupaient; tout à côté était un magasin de bois n°. 17 et le four n°. 18; sur un des panneaux de ce four on lit cette inscription en rouge :

Hic habitat felicitas.

Ici habite la félicité.

et on voit un Phallus sculpté en bas-relief. C'est l'emblème d'un boulanger, qui servait aussi d'amulette chez les anciens, pour conjurer certains maléfices. M. Arditi a pensé que ce boulanger l'avait placé là comme une espèce d'assurance.

Dans le n°. 20 était un magasin attenant et dépendant du n°. 5.

Le n°. 21 semble avoir formé un quartier à part; deux des chambres ont des fenêtres sur la rue qui conduit au forum, situé du côté du midi. Une porte d'entrée ouvre sur la rue et ne communique pas avec l'intérieur. Les autres boutiques consistent en une ou plusieurs chambres avec des marches qui les élèvent au-dessus du sol; l'une d'elles seulement a une communication avec l'intérieur.

L'entrée principale de la maison n°. 22 est ornée de deux pilastres d'ordre corinthien; à côté d'un de ces pilastres on a trouvé l'inscription suivante :

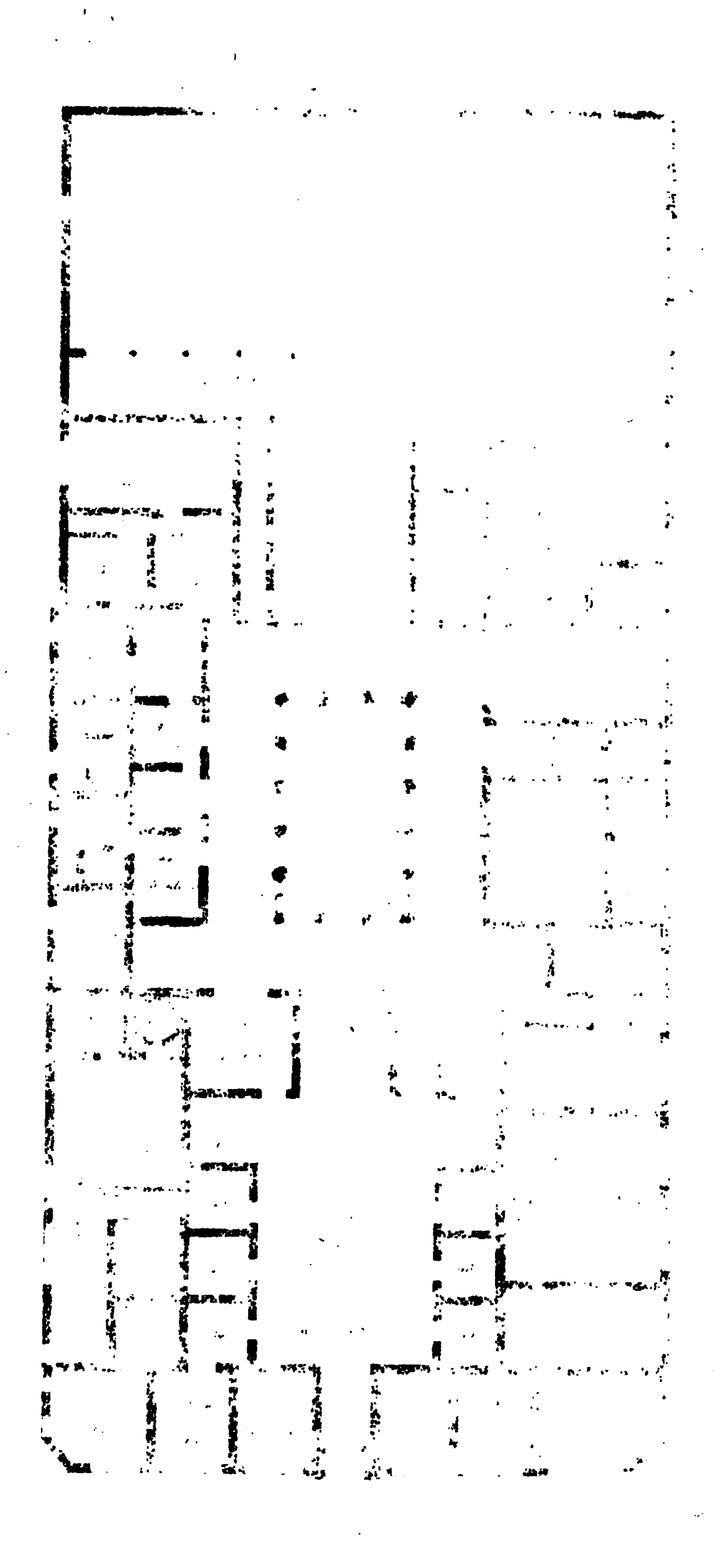
Pansam ædem Paratus rogat.

Elle fait présumer que Pansa était le maître, et Paratus sans doute l'esclave chargé de la vente dans la boutique dont nous avons parlé; ou bien Paratus était-il le propriétaire de la maison, et Pansa son patron à Rome?

Entre les deux pilastres était la porte extérieure et à l'autre extrémité du passage celle intérieure, toutes deux d'airain. D'après un règlement, les portes des maisons ne devaient s'ouvrir qu'en dedans. Le seul Lucius Verus Publicola obtint, par un décret du sénat, le privilége de faire ouvrir les siennes sur la rue.

Macrobe et Aulugelle donnent le nom de vestibule à cette portion de la maison, située entre l'entrée et la première cour; mais Servius et Cecilius Gallus veulent que ce soit cette portion en dehors de la porte, et qui cependant n'est pas encore dans la rue.

D'après Macrobe, le n°. 23 serait le



pour ... certains ...
M. ... a ... bul...
l'avait placé ...
d'assurance.

... du ...

Le n° ... quartier ... deux ...
... la rue ...

... et ... communica...

... de ... à côté ... l'inscr...

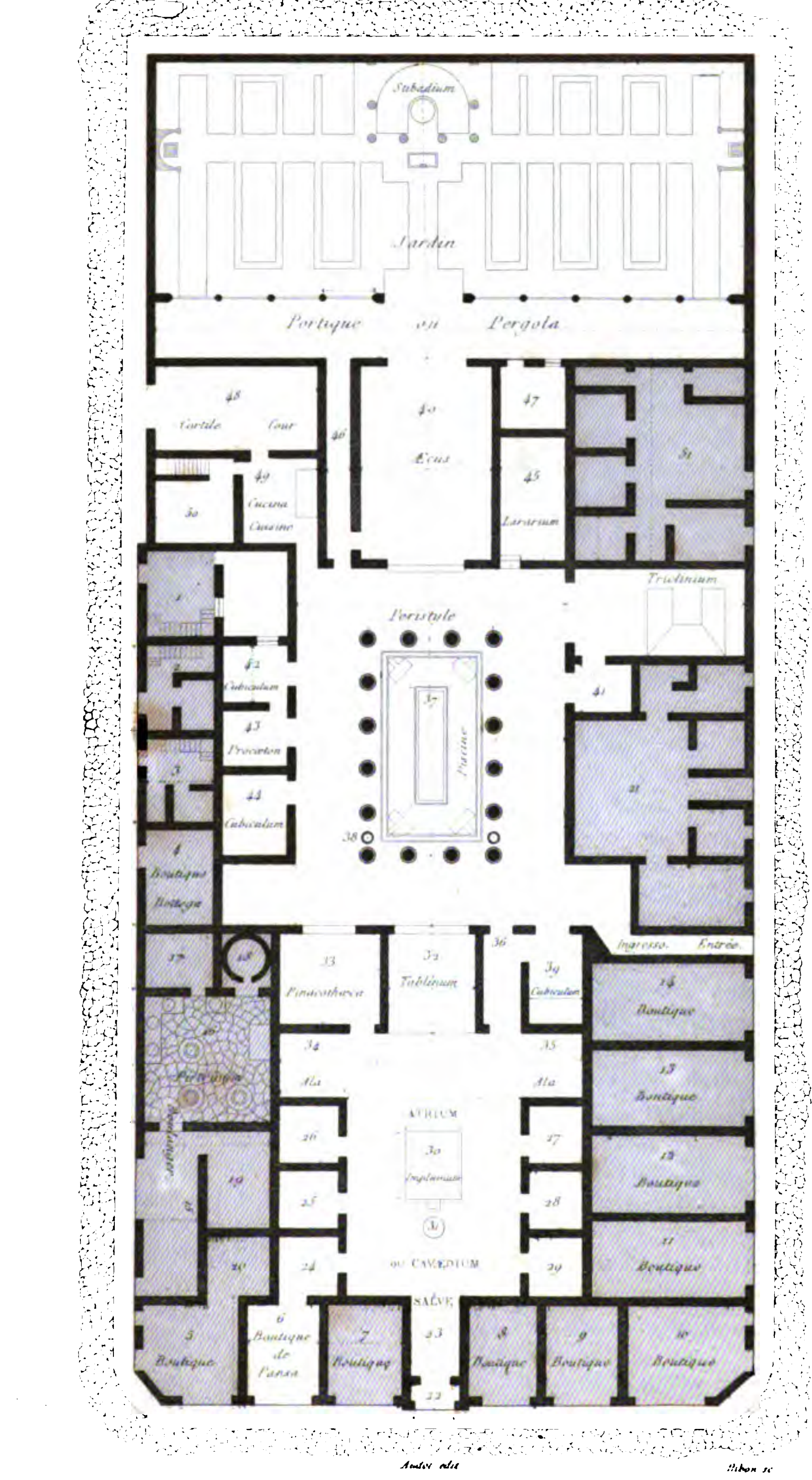
Pan... de ...

... présume que ... le maître, ... Par... esclave chargé de la vente dans la ... tune dont nous avons parlé ... Peratus était-il le propriétaire ... maison, et l'ansa son ... à P...

... deux ... côté ... et l'autre extrém... passage celle intérieure, toutes ... d'airain. D'après un règlement ... portes des maisons ne devaient ... qu'en dedans. Le seul Lucius V... Publicola ... donnant sur la rue.

Macrobe et Aulugelle donnent le nom de vestibule à cette portion de la maison, située entre l'entrée et ... Gallus veut que ce soit ... tion en dehors de la porte, et qui ... n'est pas encore dans le ...

D'après Macrobe, le n°. 12 ...



Pianta della casa di Pansa

Plan de la maison de Pansa

vestibule presque toujours orné de colonnes, et dont le pavé était recouvert d'une matière colorée; ce pavé est ici en marbre blanc. Cette entrée formait le protbyrum.

Nous voyons ici les effets de la superstition des payens. Un clou arraché à un sépulcre et enfoncé dans un des linteaux de la porte était supposé éloigner toutes les visions et les spectres de la nuit, appelés *larves*, ou bien des figures cabalistiques ou magiques tracées sur le mur préservaient les propriétaires de la crainte du feu. Un esclave se tenait dans ce vestibule, et y remplissait l'office de portier, *ostiarius*. Quelques uns veulent que cet esclave fût enchaîné avec un chien; mais cette assertion paraît peu probable; quelquefois un chien seul défendait l'entrée de la porte; dans quelques maisons on se contentait de le peindre sur la muraille avec cette inscription, *cave canem* « prenez garde au chien ». Suétone indique cette ancienne coutume. Sur le seuil était écrit en mosaïque SALVE, salut.

Pétrone décrivant la maison de Trimalchion, appelle ce passage *aditum*.

In aditu ipso stabat ostiarius prasinatus.
Pét. *Sat.* 18.

Dans le passage même se tenait le portier vêtu de vert.

Il ajoute qu'au-dessus du chien, peint sur la muraille avec cette même inscription, était une pie à laquelle on avait enseigné à prononcer le mot *salve*, en même temps que contre la porte était affiché un avis, menaçant de cent coups de bâton celui qui en franchirait le seuil sans permission.

Dans le palais d'Alcinoüs, ces chiens étaient d'or ou d'argent. Nous voyons des chiens sur les portes de Mycènes, sur celles des temples égyptiens, enfin les poëtes anciens ne les ont point oubliés à l'entrée des régions infernales.

La petite chambre n°. 29, la plus près de la porte, était la cellule du portier, *cœlla ostiarii*.

Dans le vestibule, les cliens d'un rang inférieur attendaient le bon plaisir du patron, tandis que ceux d'un rang plus élevé et les amis du maître passaient de suite dans l'*atrium* ou *cavædium*, qui était un carré long, le cortile de Florence et de Rome. Le cavædium de la maison de Pansa était toscan.

Les murailles sont ornées d'arabesques. Il est entouré d'une rangée de petites chambres séparées, disposées comme les cellules d'un cloître, et généralement moins grandes. Elles sont sans fenêtres, ne recevant de jour que par la porte d'entrée. Ces chambres, n°s. 25 à 29, sont destinées aux esclaves et à la domesticité.

C'est sur le seuil de l'atrium, et non sur celui de la première entrée, qu'est écrit le mot *salve*. La maison ayant deux vestibules, on l'a placé à l'entrée la plus noble. Ce mot indiquait que l'on serait le bien-venu. L'architecture et la distribution de cette maison, les ornemens, les fresques, tout indique l'opulence; elle appartenait à l'un des premiers citoyens de la ville; le marbre s'y voit de toute part.

Dans le centre est l'impluvium, n°. 30, ou réservoir pour l'eau de la pluie, qui y tombait par des canaux et allait ensuite se rendre dans une citerne, quelquefois contiguë, d'autres fois placée au-dessous. Cette eau servait pour les usages domestiques. Un petit seau avec sa corde était attaché à un puits. Le pavé de l'atrium est en mosaïque et en carreaux de marbre.

Servius dit que dans l'atrium étaient les autels des dieux. Nous voyons, n°. 31, un petit piédestal destiné à recevoir une statue.

Vient ensuite le tablinum, n°. 32, qui sépare l'atrium des appartemens plus intérieurs. Un rideau, *auleum*, semblable à celui d'un théâtre, en ferme l'entrée du côté opposé à l'atrium. On l'ouvrait lorsqu'on voulait jouir de la vue du péristyle. En été, ce tablinum servait de salle à manger.

Interea suspensa graves aulea ruinas
In patinam fecêre, trahentia pulveris atri.
Hor. *Lib.* II, *sat.* 8, v. 54.

Comme il parlait, du sein d'un nuage de poudre,
Avec un bruit pareil au fracas de la foudre,
Le dais qui nous couvrait vint à tomber sur nous.
Trad. de Daru.

Dans les maisons des grands, cette salle renfermait les documens et les titres de distinction, les arbres généalogiques, les inscriptions commémoratives des actes publics et des magistratures, les trophées, les bustes, les statues des ancêtres, en marbre, en cire ou en bronze, les tableaux et les portraits; le tout en si grande profusion, que souvent le tablinum en était rempli, de même que la salle contiguë n°. 33, appelée *pinacotheca* par les Anciens, et que nous nommons bibliothéque. D'autres commentateurs y placent l'exèdre. Ces salles étant celles dans lesquelles le public avait un libre accès, on y déployait la plus riche magnificence, pour donner aux étrangers l'idée la plus favorable de l'opulence et de la puissance du propriétaire.

En avant de ce tablinum étaient les *alæ*, n°. 34, 35, ou chambres entourées de trois rangs de siéges, et ressemblant aux galeries des maisons turques avec leurs divans : le pavé est de mosaïque. D'après Vitruve, ces *alæ* étaient bâties dans les proportions d'un septième de la longueur de l'atrium.

Jusqu'ici nous n'avons vu que la partie fréquentée par le public, qui ne pénétrait pas dans l'intérieur. Dans les premiers âges de Rome, l'atrium était affecté aux occupations domestiques, et la famille prenait ses repas dans cette portion de la maison; mais lorsque plus tard le luxe eut remplacé la simplicité primitive, l'atrium fut abandonné à la foule des cliens et des flatteurs et aux affranchis. Les visiteurs furent distingués entre eux par différens noms. D'abord ce furent les *salutores* qui venaient simplement payer le tribut de leur respect au maître de la maison. Les *déductores* l'accompagnaient aux assemblées, et les *assessores* ne le quittaient jamais en public. Tous avaient leurs vues, ils saisissaient les occasions favorables de le consulter sur différens points dont ils avaient besoin pour leurs affaires d'intérêt, se recommandaient à sa protection, et acquéraient de l'importance aux yeux du public par cette apparente intimité.

La communication de la partie publique à la partie privée de la maison se faisait par le moyen d'un passage, *fauces*, n°. 36, touchant au tablinum. Dans cette partie privée est une cour, avec un pérystyle carré long beaucoup plus vaste que l'atrium, soutenu dans sa largeur par quatre colonnes et dans sa longueur par six. Leur hauteur égale la longueur du péristyle dans les proportions exigées par Vitruve, une fois et demie sa largeur.

Au centre, dans un petit réservoir en marbre, n°. 37, nageaient des poissons aux écailles dorées. Les eaux de la pluie l'alimentaient en coulant par des canaux dans de petits bassins également de marbre, placés aux angles, d'où elles se rendaient au réservoir. Ses bords étaient décorés de fleurs, de plantes aquatiques et d'arbustes. Contre les colonnes on avait ménagé deux autres bassins ou citernes, qui

se voient encore n°. 38; ces colonnes, d'ordre ionique, avec un chapiteau corinthien, étaient cannelés au moyen de stuc. Dans beaucoup de maisons, l'entrecolonnement était rempli par un petit mur appelé *pluteum*, sur lequel on mettait des caisses ou des vases de fleurs. Les murailles, ornées d'arabesques en stuc, et les poutres et traverses sont, ainsi que les colonnes, peintes en couleurs variées.

La nuit, ce péristyle et l'atrium étaient éclairés par une lampe, dont la lumière se répandait dans les appartemens que nous voyons se développer autour.

Les chambres à coucher, *cubicula*, n°s. 39, 42, 44, beaucoup moins spacieuses que les nôtres, servaient uniquement pour dormir, et n'avaient que la largeur nécessaire pour contenir le lit, ordinairement en bronze, et placé sur une estrade. Dans les grandes maisons, une antichambre, *procœton*, n°. 43, précédait la chambre à coucher.

La bibliothéque était petite et ne contenait que les manuscrits. Vient ensuite le triclinum, n°. 40. Quelques architectes modernes veulent que ce soit ici le véritable œcus de Vitruve. Ils s'autorisent de la règle que Vitruve prescrit, que cette pièce soit ouverte au nord, carrée et donnant sur le jardin. Le triclinium devait être assez spacieux pour contenir deux tables et un espace vide entre elles; dispositions qu'on retrouve dans celui-ci. C'était dans le triclinum que l'on recevait les amis de la maison, ainsi que nous faisons dans nos salons modernes. Deux marches y conduisaient du péristyle, et une cloison le séparait du jardin. Il était garni tout autour de chaises où les femmes s'asseyaient, tandis que les hommes étaient couchés. Pline rappelle cet usage en parlant de la fête des Lectisternium, où l'on préparait des lits pour les dieux et des chaises pour les déesses.

Le nom de triclinium dérive des espèces de lits disposés le long des murs et tout autour, de trois côtés seulement, et sur lesquels les Anciens s'étendaient pour prendre leurs repas. Après avoir mangé ils faisaient la sieste. Les esclaves qui les y servaient s'appelaient *triclinaires*. Dans les maisons de moindre importance, les repas se prenaient dans le *cænaculum*, ou chambre de plein-pied. On recevait quelquefois dans l'exèdre.

In eam exedram venisse in quâ Crassus lecticulo posito recubuisset.

Cic. *De Or.*, 3.

Qu'il vint dans cette chambre où Crassus reposait couché sur un lit.

D'après des commentateurs qui veulent que le triclinium et l'exèdre ne fissent qu'un, le n°. 41 aurait été une petite chambre réservée aux amis intimes; si l'on n'admet pas cette supposition, ce serait un exèdre.

Aux numéros 42, 43 et 44 sont les *cellæ familiaricæ*, ou chambres de la famille. Les deux premières sont d'une beauté remarquable et pavées en mosaïque, la seconde est le procæton dont nous avons parlé. La troisième n'a pas de mosaïque. Dans une d'elles est une fenêtre ouvrant sur une petite cour intérieure.

N°. 45, lararium, ou chambre où étaient renfermées les images des dieux protecteurs de la famille, et quelquefois les statues des personnes chères au propriétaire.

Le n°. 46 n'est qu'un passage, *fauces*, pour aller au jardin disposé par bandes. Au fond est un stibadium, ou salle couverte, avec un pavillon où l'on

venait en été prendre ses repas et goûter toutes les jouissances du luxe. Une eau jaillissante remplissait des fontaines de marbre, et, s'échappant par des canaux en bronze, serpentait en ruisseaux le long des couches de fleurs. Des bancs rustiques, des statues, des autels consacrés à Flore, à Pan, à Pomone, et aux autres divinités des jardins, ajoutaient aux charmes de ce lieu. Devant la maison, une galerie couverte, nommée *pergola*, soutenue par des colonnes couvertes de vignes grimpantes, s'étend le long de la façade. C'est là que la famille, les jours de mauvais temps, venait jouir de la vue de cette promenade, et du parfum des fleurs. Une petite chambre, n°. 47, ouvrant sur cette galerie, était garnie de lits de repos que l'on destinait aux amis.

Près du passage, n°. 46, qui conduit au jardin, est une seconde cour assez grande, n°. 48, communiquant à l'intérieur, et qui donne accès dans la cuisine, n°. 49, dans laquelle on entre aussi par une seconde porte sous le péristyle; elle renfermait beaucoup d'ustensiles en poterie et en bronze; les fourneaux élevés avaient encore de la cendre. Sur les murs sont, d'un côté, deux serpens énormes protégeant l'autel consacré à *Fornax*, et les sacrifices qui s'y consommaient; de l'autre des attributs du lieu; un jambon, un lièvre, un verrat, des poissons, des tranches de chair et une hure. Contiguë à la cuisine est une autre chambre, n°. 50, de même dimension, garnie d'un petit banc pour les jarres d'huile, et à un angle une table pour faire le pain que beaucoup d'habitans faisaient pétrir chez eux. Dans un espace étroit se trouve indiqué un escalier conduisant au-dessus, probablement à l'*ergastulum*, ou chambre des esclaves, qui ouvrait sur la rue.

Toute la partie n°. 51 semble avoir constitué une portion distincte de la maison, et communiqué avec la rue par une porte particulière; c'était probablement celle où se tenait l'esclave chargé par Pansa de vendre ses denrées. Parmi les objets qu'on y a trouvés, il y avait quatre squelettes de femmes, à en juger par leurs boucles d'oreilles en or; on y a pris un candélabre, deux vases, une jolie tête de faune en marbre, des bracelets en or, des anneaux avec leurs pierres gravées, trente-deux pièces de monnaie d'argent, et beaucoup d'autres objets.

Telle est la distribution des appartemens inférieurs de cette intéressante maison. On ne peut former que des conjectures sur celles des chambres supérieures, dont les principales doivent avoir été affectées au ginécée, ou appartement des femmes. Les objets qu'on y a ramassés confirment dans cette opinion. Ils consistent en bracelets, boucles d'oreilles, colliers, chaînes, cordons, épingles d'or ou d'argent, petits pôts de parfumerie, cure-dents, ciseaux, étuis, et jusques à de petits verres remplis d'un onguent rouge.

Toutes les rues qui environnent la maison sont, de même que le reste de la ville, pavées en pierre du Vésuve; les trottoirs sont élevés d'une manière irrégulière, pour ne pas dire incommode. Il est à observer que nous n'avons pas trouvé un seul endroit ni une seule place où il fût possible de faire du feu, ni rien même qui indiquât comment la maison pouvait être chauffée. Pas même de poêles ou d'étuves. On se servait, selon toute probabilité, de brasières, telles qu'on les trouve encore aujourd'hui dans la partie basse de l'Italie. Dans ces brasières on met le charbon allumé, et on

Cook del. Audot edit. Tiben sc.

Casa di Pansa ristaurata — *Pompei.* — *Maison de Pansa restaurée*

les transporte d'appartemens en appartemens.

Voici encore la maison de Pansa (Pl. 58), mais telle qu'elle était avant que le Vésuve l'eût détruite; l'idée est venue à un architecte distingué de faire revivre cette maison, une des plus belles de Pompeï, dans un tableau que je retrouve chez le duc. La peinture en a fait un des plus jolis et des plus intéressans sujets, en en retraçant tous les détails d'élégance et de luxe. Il ne manque à cette somptueuse habitation que la présence du maître. L'œil est attristé de voir la solitude de ce péristyle, l'abandon de ces galeries en ruine où le froid de la mort règne seul. Hélas! la beauté, la jeunesse, ne l'habiteront plus! Cette maison est devenue le domaine d'une religieuse pensée de tristesse que le voyageur accorde au souvenir de la famille de Pansa!

La maison de Pansa, que nous avions visitée avec la plus minutieuse attention, et dans tous ses détails, avait bien employé notre journée. Nous revînmes à Portici, ayant besoin de quelques heures de repos. La duchesse en avait ordonné autrement. Le salon était éclairé avec un luxe qui promettait une brillante réunion pour la soirée.

Plusieurs voitures brillantes nous amenèrent tout le monde élégant de Portici. Nous eûmes un moment l'idée, Édouard et moi, de nous soustraire à cette fête; mais, outre que cela eût pu déplaire aux maîtres de la maison, nous n'étions pas fâchés de voir un salon composé de plusieurs familles, qui passent pour la meilleure société de Naples. Je fus enchanté de l'accueil que nous firent les dames napolitaines. Ce fut pour moi une surprise agréable, car on nous avait dit que l'on n'est quelque chose dans ce pays que lorsqu'on est parvenu à exciter la curiosité, et que la position d'un étranger débutant dans un salon italien y était fort désagréable..... Les jeunes femmes causent avec l'homme qu'elles préfèrent; les vieilles jouent; le malheureux étranger est donc réduit à la société des maris, qui se tiennent au milieu du salon, cherchant à masquer, par quelqu'apparence de conversation, les coups d'œil qu'ils échangent de loin en loin avec la femme qu'ils aiment. Ici l'esprit français, c'est-à-dire l'esprit brillant, n'est pas apprécié; on demande le bonheur aux émotions et non aux mots piquans, et les yeux se chargent de la partie éloquente du discours... Il est vrai qu'ils s'en acquittent admirablement. J'ai vu ce soir une jeune fille, dont les yeux peignaient l'amour tendre et heureux, avec une énergie que je n'avais jamais vue. On me l'avait vantée autant pour sa beauté que pour son esprit. Elle n'a pas dit un seul mot qui pût être entendu du cercle, mais elle a parlé toute la soirée à l'heureux objet de son culte.

Que de génie dans la mélancolique expression de son regard! Si l'on voulait peindre l'amabilité parfaite sans l'ombre de l'affectation, donner une figure à l'esprit, on copierait sans doute ses traits. Elle et une jeune femme qui a perdu un ami qu'elle adorait, m'ont occupé toute la soirée. Je ne saurais exprimer le mélange de ravissement et de peine que j'éprouvai en fixant mes regards sur cette dernière. L'expression angélique, la finesse, si calme de ses traits, cette tête, qui aurait tant de bonté, d'élévation, si elle pensait à vous, ne rêve qu'un bonheur absent, ou, pour mieux dire, un bonheur perdu sans retour; c'est une tombe qu

l'occupe! La coupe de son front, l'encadrement des yeux, en font le type de la beauté. Cette jeune femme si tendre, dont une passion brûlante et malheureuse a détruit l'existence, a conservé une apparence de pureté qui parerait une jeune fille. J'étais tellement subjugué, qu'il me semblait que j'aurais volontiers donné la moitié de ma vie pour consoler la sienne..... Elle se leva la première, et j'avoue que lorsque la porte par où elle s'échappa se fut refermée sur elle, rien au monde n'eût pu me décider à rester un quart d'heure de plus. Je me retirai chez moi, où je passai une partie de la nuit avec mes souvenirs du soir.

Le lendemain Édouard me dit que la soirée avait été terminée par une improvisation que je regrettai.

Nous nous sentions trop fatigués pour retourner à Pompeï le jour suivant. Le duc nous engagea à parcourir, dans cette journée de repos, une jolie collection de dessins, dont il a enrichi un album qu'il mit à notre disposition, et dans lequel j'ai copié ceux qui m'ont paru les plus intéressans.

La charmante figure n°. 1 (Pl. 59), est une danseuse, qui, avec les mouvemens les plus voluptueux, découvre une partie de son corps ; elle est enveloppée dans une tunique couleur paille, doublée en bleu, d'une étoffe légère et souple, qui voltige avec elle, et laisse deviner des formes gracieuses. Quel talent dans ce peintre, qui a su donner une telle apparence de vie! L'œil y saisit un mouvement de respiration. L'illusion est complète. L'espèce de tunique dont elle est revêtue, et qui paraît d'une seule pièce, était appelée par les Anciens *sistides*, ou *palium*. Un rang de perles est mêlé à ses cheveux, du plus beau blond; on croit qu'elle représentait Vénus.

La seconde, n°. 2, est une bacchante couronnée de lierre ; les cheveux épars, le sein demi-nu, et dans ce voluptueux désordre qui caractérise les joyeuses suivantes de Bacchus, elle danse et marque la mesure avec des cimbales d'or, elle semble écouter leurs vibrations ; son corps est admirable de forme et de fraîcheur, sa figure est belle et pâle. Le peintre en a fait le modèle d'un aimable désordre.

Le n°. 3 est une danseuse sous les traits animés d'une bacchante. Elle aussi est couronnée de lierre, et d'une presque entière nudité. Ses beaux bras sont ornés de bracelets en perles, et ses mains délicates agitent avec grâce un tambour. Quelques historiens nous apprennent qu'elles étaient appelées à égayer les banquets et confondre, dans les sons bruyans de leur musique, les refus et les derniers soupirs de la Pudeur. Leur présence était obligée, et signalait toujours une orgie.

Le n°. 4, autre bacchante; de la main droite elle se découvre, une gaze légère entoure une partie de sa tête, et sur son front retombe une chaîne. Le bas de ses jambes est orné de bracelets en perles, et ses petits pieds sont entièrement nus. Son attitude est souple et gracieuse; le plat qu'elle porte ôte de la poésie à cette figure, et semblerait peu d'accord avec sa profession de danseuse, si nous ne savions que ces femmes présidaient dans plusieurs banquets, et que même quelques-unes pouvaient être destinées à servir à table.

Les n°s. 5 et 6 sont deux nymphes exécutant une danse, dont le mérite consistait à prendre les positions les plus lascives, et dessiner les formes comme si le corps eût été nu. Ces danses, qui au signal du maître de la maison avaient lieu après le repas, en



[illegible] Le corps [illegible], l'en- [illegible] des yeux, en font le type de [illegible] jeune femme si ten- [illegible] brûlante et cal- [illegible], a con- [illegible]

[illegible]

[illegible] qués [illegible] son, [illegible] ont paru les plus [illegible] ressans.

La charmante figure n°. 1 (Pl. 5), [illegible] une danseuse, qui, avec les mouve- [illegible] voluptueux, découvre [illegible] enve- [illegible] une étoffe [illegible]

[illegible] re [illegible]

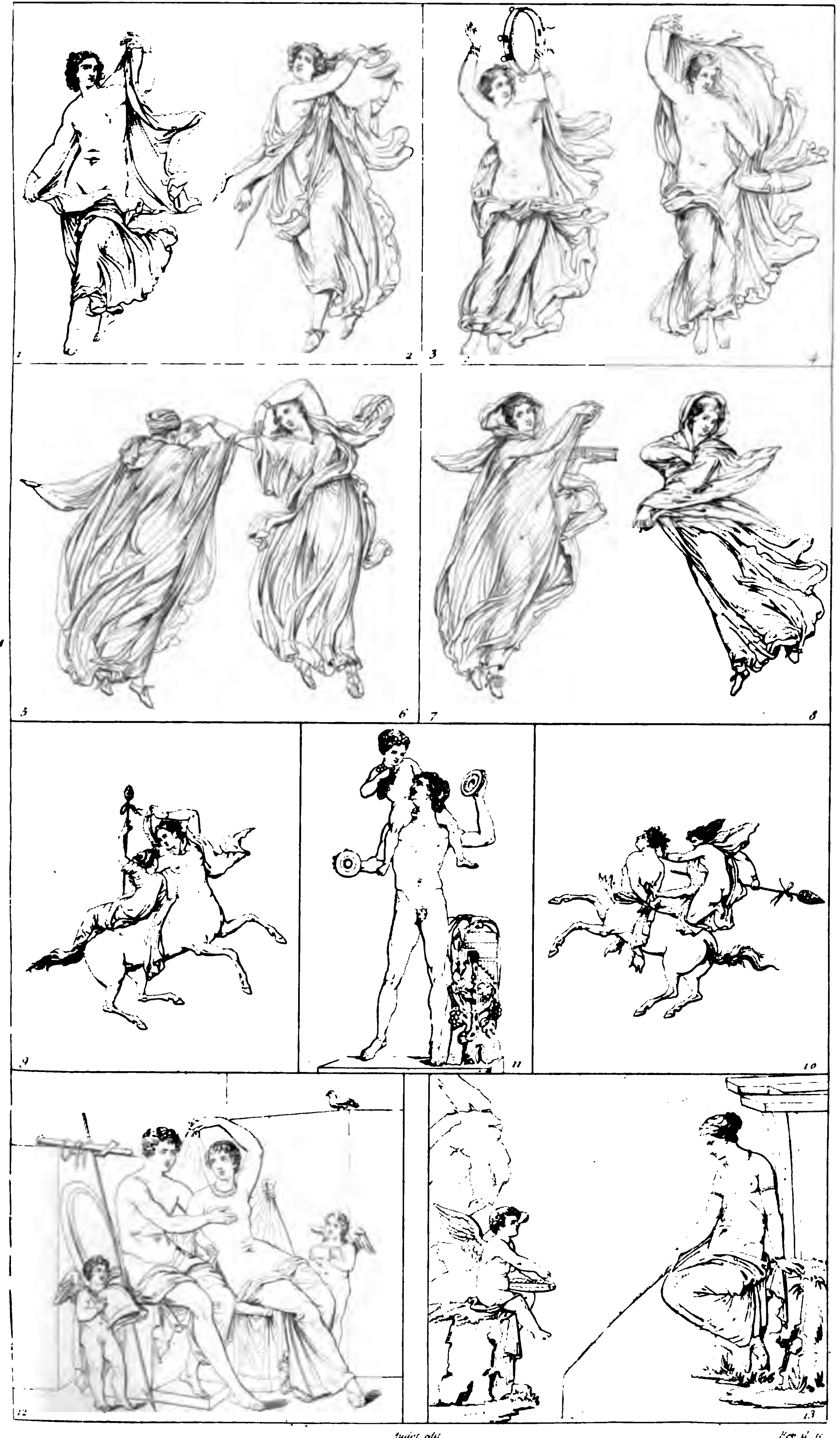
[illegible] ces yeux [illegible] représentant

La seconde [illegible] couronnée de lierre; les cheveux [illegible] le sein demi-nu, et dans ce volup- tueux désordre qui caractérise les joyeuses suivantes de Bacchus, elle danse et [illegible] la [illegible] d'or, elle semble [illegible] vibrans; son corps est [illegible] forme et de fraicheur, sa figure est [illegible] et pâle. Le peintre [illegible] aimable désordre.

Le n°. 3 est une [illegible] ses traits animés [illegible] est couronnée [illegible] presque entière nudité. Ses bras [illegible] sont ornés de bracelets en perles [illegible] mains délicates agitent avec [illegible] tambour. Quelques historiens nous [illegible] qu'elles [illegible] équipées [illegible] banquets [illegible] les sons bruyans de leurs [illegible] et les derniers soupirs de la [illegible]. Leur présence était [illegible] signalait toujours une orgie.

Le n°. 4 [illegible] main droite elle se [illegible] lierre entoure une partie de sa tête, sur son front retombe une chaîne [illegible] bas de ses jambes est orné de [illegible] en perles, et ses petits pieds sont [illegible] rement nus. Son attitude [illegible] [illegible] la poésie à cette figure, et semble [illegible] peu d'accord avec sa profession [illegible] danseuse, si nous ne savions que [illegible] présidaient dans plusieurs [illegible] quêtes, et que même quelques [illegible] pouvaient être destinées [illegible] [illegible] cie.

Les n°s. 5 et 6 sont deux [illegible] exécutant une danse, dont le [illegible] consistait à prendre les postures [illegible] plus lascives, et dessiner [illegible] comme si le [illegible] danses, qu'[illegible] maison avaient lieu après [illegible]



Pitture antiche . Pompei . Peintures antiques.

traînaient toujours des scènes de débauche, dont il est impossible de retracer ici les détails, mais que l'imagination peut aisément deviner, en réfléchissant à l'effet que devaient produire ces femmes parées de toute leur séduction dans un moment où le vin avait échauffé toutes les têtes, et venait encore ajouter au prestige.

La figure n°. 7 est revêtue d'une tunique de gaze bleue qui, par sa transparence, laisse deviner les formes les plus gracieuses. Elle porte une boîte d'or, où sont renfermés des souvenirs d'amour; sa figure pensive semble rêver de nouvelles séductions; puis, confiante en ses charmes, avec quelle grâce elle s'entoure de sa robe aérienne! Quelle pureté de style, que de poésie dans la courbe de ses bras!

Fraîcheur de coloris, élégance de dessin, charme dans la pose et dans l'expression de la figure, tout distingue le dessin n°. 8. L'ample robe qui la recouvre était le costume des femmes de cette profession; comédiennes ou danseuses, toutes portaient la robe flottante. L'Arioste vante le suave de ce costume qui voile sans cacher.

Più che le rose e i giglii un chiaro vetro.

Ainsi qu'un cristal léger des roses et des lis.

Ces huit danseuses ont été trouvées à Pompeï, dans une des premières fouilles, en 1749.

Le n°. 10 est un centaure.

La mythologie nous apprend que le fils d'Hésione fut commis à la surveillance des nymphes, qui le gardèrent prisonnier sur le mont Pelé en Thessalie. La difformité de son corps et les vices de son caractère ayant éloigné de lui toutes les nymphes, il s'unit aux cavales qui paissaient dans les vertes prairies. De cette union monstrueuse naquirent les centaures, qui, ne perdant rien de leur vicieuse origine, se livrèrent à tous les élans de leur brutale nature. Cachés sous les rives des fleuves, ils enlevaient les nymphes qui venaient s'y baigner, puis se livraient avec elles à tous les emportemens. Celui-ci vient de ravir une bacchante qui dissimule son ressentiment et le persuade de lui abandonner ses mains, elle s'en empare, les attache fortement, puis, le saisissant aux cheveux, elle parvient à lui échapper, après l'avoir étourdi par les rudes coups d'un thyrse qu'elle portait.

La peinture n°. 9 est une des plus heureuses compositions, par la grâce que le peintre a su donner à chaque objet. Lucien et Philostrate exaltent au plus haut degré le talent de l'artiste habile, dont les groupes respirent le charme et la vie, et qui, au torse blanc et potelé d'une jeune et belle femme, a su unir la robuste croupe du cheval. Avec quel art est faite cette gradation! comme toutes ces couleurs sont mariées, et ces contours gracieux! L'œil séduit n'y voit qu'un ensemble qui le transporte; il cesse de trouver hors nature cette union fantastique, créée par une imagination poétique. La centauresse, toute blanche, se détache sur un fond noir du plus bel effet. Elle conduit à la fête de Bacchus une jeune fille portée sur sa croupe légère, et vêtue d'une tunique d'un jaune tendre.

N°. 11. Bacchus enfant. La multiplicité de ce groupe, reproduit tant de fois, nous atteste le prix que les Anciens attachaient à cette heureuse production des Grecs.

Après qu'Ino, devenu fou par la volonté de Junon, se fut précipité dans la mer, Jupiter confia l'éducation de Bacchus aux nymphes de Nisos, île

dont Silène fut le premier roi. Ici Bacchus est représenté à cheval sur les épaules d'un disciple de Silène, qui lève la tête pour sourire au folâtre enfant. Dans ses mains sont des cimbales d'or, Bacchus lui montre une grappe de raisin d'un air d'indécision, comme cédant à regret au désir de l'offrir. Ce groupe, qui est au musée de Naples, vient de la villa Borghèse.

N°. 12. Mars et Vénus.

Les amours de Mars et de Vénus paraissent avoir été un sujet de prédilection pour les peintres de Pompeï. Soit que ce sujet portât à leur imagination et leur inspirât le désir de prouver avec quelle tyrannie l'amour règne, non-seulement sur les hommes, mais encore sur les dieux, soit que cette allégorie du courage et de la beauté leur semblât intéressante, ce groupe est souvent reproduit sur les fresques de Pompeï.

Les amans sont représentés demi-nus, dans une attitude voluptueuse; deux amours sont auprès d'eux; l'un a cherché à redoubler la passion du guerrier, puis, le voyant subjugué, s'empare de ses armes; l'autre vante à Vénus l'éclatante victoire qu'elle vient de remporter, et lui présente une boîte de parfums. La chevelure de Vénus, légèrement ondulée, est retenue par un bandeau d'or qui entoure son front radieux; une draperie bleu de ciel entoure les amans; et la colombe consacrée à la belle déesse préside à cette scène.

Cette autre fresque de Pompeï, n°. 13, a été retrouvée dans une petite maison de la plus chétive apparence, habitée par un peintre peu favorisé du destin, et qui, sans doute, cherchait dans la culture des beaux arts à oublier de longues infortunes.

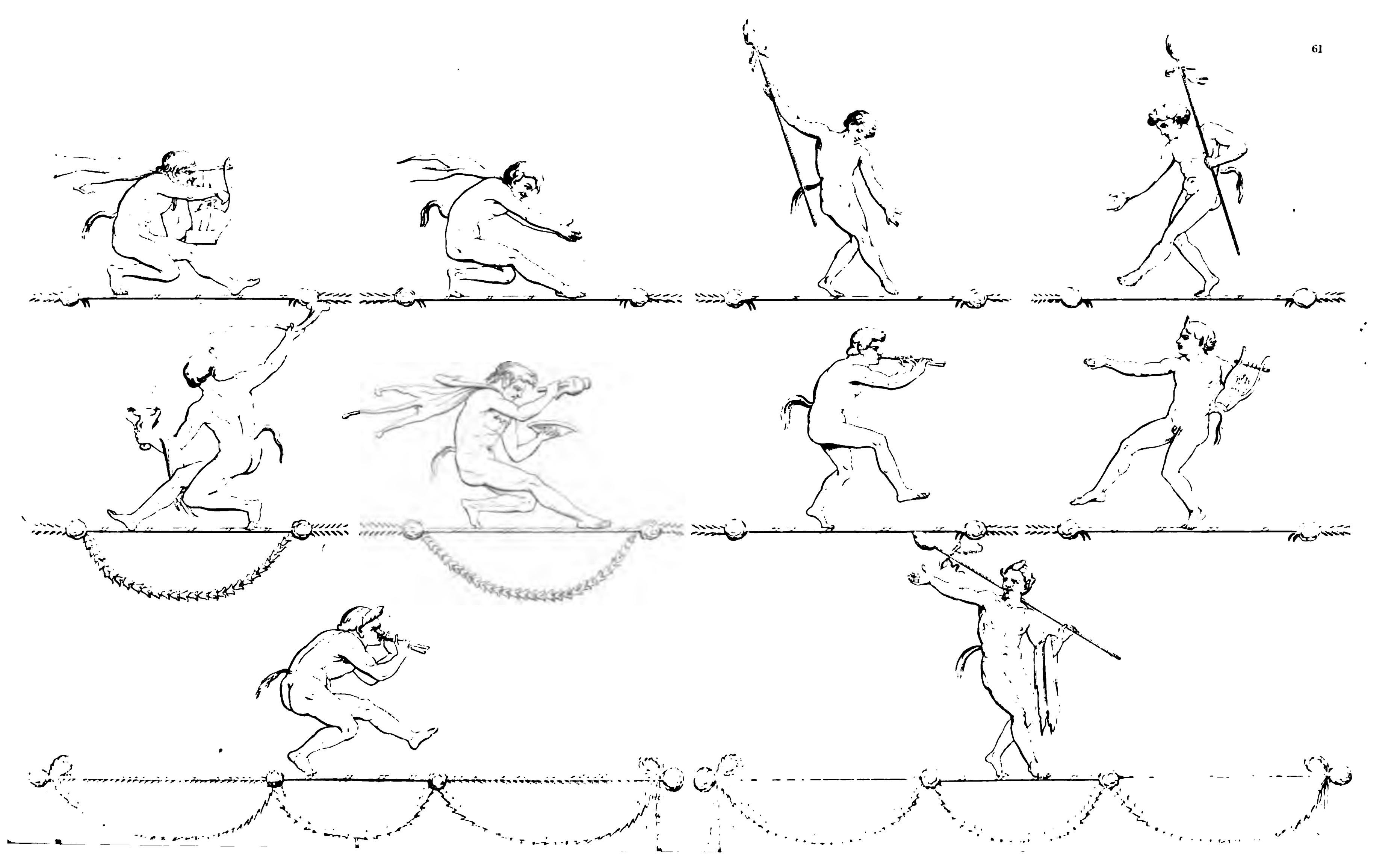
Vénus, pêchant à la ligne, est assise sur un rocher, elle regarde avec finesse l'appât qu'elle abandonne à l'onde; une tunique blanche entoure le bas de son corps et laisse à découvert une partie de ses formes délicates; une chaîne d'or, d'un travail précieux, pare son cou d'albâtre et croise sur sa poitrine. Sur un petit rocher, en face, on voit l'Amour assis. Ce maître, habile en perfidie, enseigne à sa mère les ruses de la pêche. Cette allégorie, des plus simples, fait allusion au pouvoir de la beauté, qui, par ses piéges trompeurs, fait passer sous la tyrannique domination de l'Amour la tourbe des amans qui se laissent subjuguer. Cette peinture est pleine de poésie, et brille par son élégante simplicité. La figure de Vénus est d'une exécution hardie et d'un fini admirable.

N°. 14 (Pl. 60). De toutes les peintures antiques découvertes jusqu'à ce jour, celle-ci est une des plus belles; sur un fond céleste, se détachent une bacchante et un faune, qui, se tenant embrassés, s'en vont ensemble sautant et gambadant; le faune soutient de sa main droite une peau d'animal sauvage, dans laquelle il porte des fruits, la nymphe agite son thyrse. Ce mouvement fait voltiger autour d'elle la belle et riche draperie qui l'entoure. La composition de cette figure est élégante, franche et bien entendue. Elle est si vigoureuse et si recherchée pour les couleurs et le fini des moindres détails qu'on croit voir une miniature.

N°. 15. Sur un fond jaune du meilleur effet sont groupés un faune et une bacchante qui exécutent une danse; la bacchante est couronnée de lierre, et porte des anneaux à ses oreilles. Son bras droit est levé, sa main paraît avoir soutenu un tambour de basque que le temps aurait effacé. Ses mouvemens



12 *Pitture antiche* *Pompei* *Peintures antiques*



Audot edit. Reveil sc.

Mosaica della casa del Fauno. Pompei. Mosaique de la maison du Faune.

[illegible] complet [illegible]
[illegible] et le jeu des muscles [illegible] observation. En [illegible]
[illegible] d'un naturel achevé. [illegible]
[illegible] La finesse [illegible]
[illegible]
[illegible] de la vie [illegible]
[illegible] avec plus [illegible]
[illegible]
[illegible] des danses [illegible] étant tous points [illegible]
[illegible]
[illegible]

ont porté le désordre dans la draperie qui l'entoure, et qui laisse une partie de son corps entièrement nue. Vive, caractéristique et naturelle est la pose du faune; il soutient avec son bras gauche une corbeille remplie de guirlandes de fleurs qu'il porte sur ses épaules, il saisit de sa main gauche le bras de la bacchante, et lui imprime le plus doux baiser. Ce qui est le plus remarquable dans ce groupe, c'est le gracieux des mouvemens de la bacchante et le jeu des muscles du faune, qui sont d'un naturel achevé.

N°. 16 (Pl. 61). Les funambules étaient très-admirés des anciens Romains, aussi excellaient-ils dans leur art. Comprenant que la gloire de leur renommée dépendait des difficultés qu'ils avaient à vaincre, ils étaient parvenus à faire danser des éléphans sur la corde. Pline, Suétone et Marc-Aurèle assurent ce fait, qui sans ces assertions pourrait bien rester en doute. Les danseurs de corde anciens étaient moins exposés que ceux de nos jours; pour éviter toute espèce d'accidens, on plaçait des filets sous le théâtre de leurs exercices. Cet usage prouve-t-il que les Romains fissent plus de cas de la vie des hommes? ou le désir de donner, avec plus de sécurité, plus d'audace à ces hommes vendus à leurs plaisirs, les animait-il seulement? C'est une question encore à résoudre.

Ces dix danseurs, étant tous peints sous les traits de faunes ivres, ont fait conjecturer que ces danses devaient faire partie des pompes bacchiques, et qu'on les faisait venir durant les repas pour égayer les convives. On parle d'une troupe de satyres qui avaient le corps bariolé de couleurs variées; les funambules représentés ici, et qui, comme les deux sujets précédens, viennent de Pompeï, dansent sur des thyrses suspendus à des cordes; on les voit boire, jouer de divers instrumens, en un mot, agir ainsi qu'ils auraient pu faire sur un plancher solide.

La mosaïque (Pl. 62) trouvée dans la maison du faune, à Pompeï, prouve que la peinture, quand elle atteint le plus haut degré de perfection, acquiert un langage qui se comprend avec la plus grande netteté. Cette mosaïque est un exemple de la justesse de mon observation. Elle représente une des batailles d'Alexandre. Le moment choisi est celui où la victoire est décidée. Le vainqueur est Alexandre, et le personnage sur le char Darius. Le guerrier à côté du char, qui est descendu de son cheval et qui l'offre à Darius, est Ocsatre, son frère, et les deux hommes blessés sous ses yeux, deux nobles persans. Le costume, la pose et le regard plein de feu du roi de Macédoine, la figure imposante et noble du malheureux roi vaincu, jusqu'à la grandeur de son arc, attribut caractéristique des rois de sa race, et qui surpassait en grandeur tous ceux des autres guerriers, tout porte à croire que cette bataille est celle d'Issus. L'arbre dépouillé de feuilles, les vêtemens qui entourent les Perses, et qui viennent même envelopper leur figure, montrent assez qu'ils combattent en hiver. Le char dégarni de faux que monte Darius, et qui se trouve seul, ainsi qu'il est dit dans Quinte-Curce, en est une preuve authentique. Il ne nous reste qu'à décider quel aurait été l'auteur de ce tableau, dont la mosaïque n'est qu'une copie.

Nicias, Protogène, Philoxène, Euphranor et Appelles, ont peint tour à tour les hauts faits d'Alexandre; mais le dernier fut le plus renommé. L'enthousiasme d'Alexandre pour ses ou-

vrages alla si loin, qu'il lui céda, comme preuve et récompense, Campaspe sa maîtresse. On ne doit donc pas hésiter à attribuer ce tableau à ce peintre célèbre, et l'on peut ajouter que c'est un de ses chefs-d'œuvre.

L'on y voit la rencontre des chefs des deux armées. Alexandre est monté sur un coursier fougueux; il frappe de droite et de gauche, tue, abat tout ce qui s'oppose à son passage. Darius, debout sur son char, serre avec une force convulsive l'arc qui reste immobile dans sa main redoutable. Il est frappé de stupeur à la vue d'un de ses généraux, qui vient d'être, sous ses yeux mêmes, mortellement blessé. Si la richesse du costume du guerrier qui succombe prouve qu'il occupait un rang supérieur dans l'armée, la douleur du roi démontre encore qu'ils étaient unis et par les armes et par le sang. Oubliant le soin de son salut, Darius ne doit la vie qu'au fidèle écuyer qui tourne bride, et l'arrache, par une fuite précipitée, à la mort et au triste spectacle de son ami mourant. Néanmoins il sera entraîné malgré lui vers les phalanges vaincues qui plient de toutes parts. Son âme se brise à la vue des malheureux qu'il ne peut plus guider à la victoire, qu'un ennemi vient de lui arracher. Tout cela est exprimé avec une vérité admirable. Comme elle est imposante et caractéristique l'attitude du chef des vaincus! Comme elle est admirablement exprimée, la sollicitude de l'écuyer qui le sauve, et qui anime ses chevaux du geste et de la voix! Que de nature dans la pose de ce soldat qui retient son cheval épouvanté!

On éprouve encore une vraie douleur en voyant ce guerrier qui vient d'être démonté. Son cheval tombe mort, et, au moment où il cherche à se débarrasser et sauter à terre, blessé lui-même, on le voit chercher à retirer le fer homicide qui vient de le frapper. Mais il aisé de prévoir que sa vie s'échappera avec les flots de sang qui sortiront de sa blessure. Cette scène est rendue avec une telle vérité, qu'il est impossible de fixer long-temps ce sujet, tant est vive l'émotion qu'il produit.

D'un côté tout est abattu ou en désordre, de l'autre les vainqueurs sont restés en ordre de bataille. L'élévation du char empêche de les voir, mais le haut des lances que l'on aperçoit permet à l'imagination de saisir tout ce qui est caché. On comprend que ces généreux guerriers opposent une opiniâtre résistance pour donner à Darius le temps de se sauver. La perfection du travail a donné à cette muette peinture plus d'éloquence qu'un habile orateur.

Après avoir vu le dessin de cette belle mosaïque, ma curiosité fut vive le lendemain d'aller la voir à Pompeï, et c'est sur le lieu même que j'ai écrit ce qui précède. Une circonstance nous engagea à nous diriger vers le forum, et à remettre à un autre jour la description de la maison du faune, où elle est soigneusement conservée.

Le *Forum* chez les Anciens était une place publique où le peuple se réunissait, d'abord pour discuter les affaires de l'état, dans les temps où il fut appelé à les décider; puis, dans la suite, pour ses affaires particulières et ses négociations. Avant la construction des amphithéâtres, ce fut le lieu où s'exécutèrent les combats de gladiateurs. On dut en conséquence l'entourer d'un portique, surmonté d'un double rang de colonnes, pour la convenance des curieux. Une ville, telle petite fût-elle, devait avoir son forum; quelques-unes

même, d'une plus haute importance, en eurent deux : le forum *flaminium*, civil ou judiciaire, et le *nundinarium*, ou forum des foires et des marchés. Dans celui-ci se traitaient les affaires, et se vendaient et s'achetaient toutes sortes de marchandises. Ce nom indique de plus un marché tous les neuf jours.

Sous les colonnes de ses galeries s'exercèrent tous les commerces; on y dressa des boutiques, on y construisit des thermes. Près du forum flaminium fut placé le temple où s'assemblait le sénat; la *curia*, affectée aux prêtres et aux augustals initiés aux sacrés mystères; la basilique, où se jugeaient les différens; le fisc, ou trésor public; le lieu destiné aux comices; les archives et les greniers publics. Là se discutaient les sujets les plus intéressans; là se célébraient les fêtes nationales et les solennités religieuses, et avaient lieu les imposantes processions des canéphores.

En suivant la rue Consulaire, dans l'intérieur de la ville, on aperçoit deux arcs de triomphe sur le même plan. L'un est plus qu'à moitié ruiné, l'autre est très-bas et sans ornemens. Servaient-ils de défense au forum dans le cas d'une émeute populaire, ou étaient-ils simplement construits pour appuis d'une grille en bois? C'est l'entrée du forum, où tous les édifices que je viens d'indiquer existent, et d'autres encore dont la destination nous est inconnue, faute d'inscriptions pour nous l'apprendre. D'après les ruines d'une arche délabrée, existante du côté de l'est, il est évident qu'on avait entrepris d'en changer tout-à-fait, non le plan, mais l'architecture. Les arcades avaient fait place à une colonnade dorique. Déjà trois côtés étaient terminés. Ces colonnes sont en travertin, espèce de pierre poreuse; quelques-unes même sont en brique. Elles ont douze pieds de haut. Dans les entrecolonnemens sont une multitude de piédestaux destinés aux statues des citoyens illustres de la colonie.

Sur l'un on lit le nom de Q. Salluste, sur un autre celui de Cuspius Pansa, dont la famille était une des plus considérées de Pompeï, à en juger par la multitude des inscriptions qu'on trouve en son honneur.

Au nord s'élève un temple qui paraît avoir été d'une magnificence extraordinaire. Son vestibule présente six colonnes de front et quatre latérales, en comptant les angles; elles ont trente pieds de haut. On y montait par des marches, aujourd'hui entièrement ruinées. A droite et à gauche sont deux énormes piédestaux destinés à des statues en marbre, dont on n'a retrouvé que des fragmens, consistant en deux jambes chaussées avec le cothurne impérial. C'est là qu'il faut supposer qu'on offrait les sacrifices.

Du vestibule on passe dans une nef quadrilatérale, formée par huit colonnes ioniques de chaque côté, et entourée de murs peints en rouge. Cet ordre de colonnes sur les deux ailes faisait donner à ces temples le nôm de péryptères. La nef est terminée par trois chambres où se conservaient les archives et le trésor de l'état; puis vient un escalier qui mène à une terrasse couronnant l'édifice, et d'où l'on jouissait d'un coup d'œil magnifique. Le pavé de ce temple est élégant; on a, dit-on, trouvé un cadran solaire près du vestibule.

On y a trouvé aussi un petit buste adhérent à la muraille, une espèce de bouclier, un groupe formé d'un vieillard tenant par la main un jeune garçon; tous deux coiffés du bonnet phry-

gien ; à leurs côtés est une femme avec un enfant dans ses bras. Ce groupe fut peut-être un ex-voto, ce qui prouverait que cette coutume, qui s'est conservée dans le midi de l'Europe, est fort ancienne.

Tous ces objets sont en bronze ; ceux en marbre consistent en une tête et un pied mutilés, un buste de vieillard, un bras et des fragmens de statues d'une grandeur colossale, un assez beau torse, également de grandeur colossale, et du plus beau fini, sur lequel est tracée l'ébauche d'une petite statue, et une tête de Jupiter. C'est ce qui, joint à sa position, porte à présumer que ce temple dut être consacré au maître des dieux. Les décurions durent, à l'exemple des sénateurs à Rome, s'assembler dans celui-ci, et le choisir pour le lieu de leurs délibérations. On l'a, en conséquence, appelé le *senaculum*.

Vient ensuite un vaste temple, auquel on a donné le nom de *Panthéon*. Sa forme approche de celle du temple de Sérapis à Pouzzoles ; on pourrait l'appeler la galerie des fêtes de Pompeï. Il offre un portique décoré de deux ordres de colonnes, et dans le milieu une cour au centre de laquelle est un autel environné de douze piédestaux, destinés aux douze divinités principales. Sur les murs de ce péristyle sont des peintures de tout ce qui peut servir à un repas : des poissons, des perdrix, des amphores pour le vin. Sur la partie gauche sont peints des moutons, des bœufs, une corne d'abondance qui se vide dans des plats, et Psyché suivant l'Amour à un festin. Sur la droite sont douze chambres, probablement les cellules des prêtres desservant le temple, et qu'on nommait augustals. Dans le haut est le sanctuaire avec quatre niches, et un piédestal qui devait soutenir la statue d'Auguste, dont on a retrouvé un seul bras portant un globe. Les niches étaient pratiquées pour recevoir les statues de la famille impériale. On a retrouvé celles de Livie dans tout l'éclat de sa beauté, et de Drusus adolescent, enveloppé d'une draperie. De là on passe dans un triclinium, où les prêtres ou Aruspices prenaient leurs repas ; il peut contenir jusqu'à trente personnes.

On y voit de grands autels en marbre, et des massifs où se posaient les instrumens sacrés, et où se dépeçaient les victimes qu'on distribuait au peuple. Sur le mur du fond est un tableau de Remus et Romulus : Larentia les allaite, tandis que les dieux de l'Olympe veillent sur eux. Sur la porte sont peints des quartiers de chair, une hache, des oiseaux morts, une tête de sanglier et des jambons. Au bas est un canal pour l'écoulement du sang. A côté de la porte était une cassette garnie de sa serrure, et dans laquelle étaient enfermées mille trente-six monnaies en bronze et quarante-une en argent.

Au sortir de ce Panthéon, nous entrâmes dans un autre édifice, formé par des murs en brique, suivant toute apparence fort anciens ; ils enferment une cour dont l'extrémité supérieure est un sanctuaire élevé de quatre pieds au-dessus du sol. Les fragmens de marbre que nous y vîmes font voir clairement que le temple en fut revêtu en entier. Vis-à-vis de ce sanctuaire est un joli autel de marbre de Paros, orné d'un beau bas-relief, que l'on croit représenter Cicéron en costume de sacrificateur. Cet édifice s'appelle communément le *Temple de Mercure ;* cependant M. C. Bonucci lui donne le nom de temple de Romulus, parce qu'à l'entrée

on trouva un piédestal supportant la statue de ce héros, avec l'inscription en grande partie mutilée :

« Romulus, fils de Mars, fonda Rome, et régna sur cette cité pendant quarante ans. Après avoir tué Acron, roi des Cæciniens, il consacra ses dépouilles opimes à Jupiter Férétrien; admis au nombre des dieux, il reçut des Romains le nom de Quirinus. »

Ce qui suit est extrait du *Voyage à Pompeï*, de Romanelli.

« Nous entrâmes ensuite dans la *Basilique :* son aspect présente la belle forme d'un carré long de deux cent cinquante palmes et large de cent, avec un grand péristyle ou portique couvert qui règne autour. Ce grand portique, en inclinant du côté de l'intérieur du temple, s'appuyait sur autant de demi-colonnes qui n'en sont pas encore disjointes; les colonnes ont environ quatre palmes de diamètre, et sont ornées de chapiteaux corinthiens. Leur base est de la même composition; à présent il n'en existe plus qu'une partie brisée ou renversée qu'on a rajustée en son lieu. Les chapiteaux et une grande partie des corniches sont amoncelées dans les angles du bâtiment. Presque tous les murs étaient écroulés par l'effet du tremblement de terre.

» Une tribune apparente dans la partie supérieure du côté de l'occident est décorée de six petites colonnes en stuc, cannelées; ce pouvait bien être la place destinée à la magistrature. Nous ne trouvâmes ni la porte de cette tribune, ni les gradins par lesquels on y montait; seulement deux petits escaliers conduisent de là à une chambre très-basse, et la communication s'y établit par deux ouvertures circulaires dans la voûte. Nous jugeâmes que ce souterrain était une prison, car les murs sont d'une grande épaisseur; les soupiraux sont garnis de barreaux de fer, et cette petite chambre est enterrée de vingt palmes sous le sol. »

Vis-à-vis de cette tribune, au milieu des quatre colonnes du péristyle, est érigé un grand piédestal recouvert de marbre blanc, qui certainement devait supporter une statue équestre.

Le corps de la basilique était entièrement découvert; les Anciens affectionnaient cette architecture, qu'ils nommaient hypètre, ou découverte, et que nous avons déjà remarquée dans toutes les maisons et dans tous les temples. C'est dans cette enceinte que devaient se tenir les assemblées et avoir lieu les délibérations des habitans de Pompeï; là ils créaient leurs magistrats, pourvoyaient aux frais de l'*annone*, c'est-à-dire aux subsistances pendant une année), et décidaient de la paix ou de la guerre. Sur le frontispice est écrit en lettres rouges : BASSILICA.

» On passe de la basilique au forum civil, que nous avons décrit, par cinq ouvertures; la manière dont ces ouvertures se fermaient est curieuse à remarquer; entre l'un et l'autre pilastre, au nombre de six (les deux derniers de chaque côté tenant au mur de l'édifice), tombaient cinq portes qui suivaient le trait des rainures qui étaient taillées dans chaque pilastre. Cette fermeture s'appelle présentement parmi nous *sarrazine*, parce que dans le temps du Bas-Empire, toutes les citadelles usaient de ce moyen de clôture; c'était aussi comme cela que se fermaient les portes publiques et extérieures de Pompeï.

» Nous sortîmes de la basilique par ces ouvertures pour parcourir de nouveau le forum, et aller visiter du côté droit des édifices fort curieux qui sont presque intacts. C'étaient trois autres petits

temples, ou plutôt trois chapelles. D'après leurs formes, quelques antiquaires prétendent même que ces chambres étaient dépendantes de la basilique.

» Nous n'avons pu deviner à quelles divinités ces trois temples étaient consacrés, parce que lors de leurs décombremens on les a trouvés dépouillés de tout ce qui pouvait servir à les caractériser. »

Laissant le forum et suivant la large rue qui conduit aux théâtres, et dans laquelle on entre par un passage, autrefois couvert, on lit une inscription en l'honneur d'*Eumachia*, prêtresse dont on trouva la statue dans le costume de vestale, et le nom sur le piédestal.

Des termes de cette inscription, les antiquaires ont conclu qu'Eumachia, de ses propres deniers, fit bâtir en son nom et en celui de son fils, un *chalcidicum* et un *crypto portique*, qu'elle dédia tous deux à la Concorde, destinant le premier à servir de lavoir pour les vêtemens des magistrats et des prêtres du collége sacré. Ce serait alors la reconnaissance qui lui aurait élevé cette statue. Ce chalcidicum était un bâtiment rectangle, faisant face au forum ; son architecture est tout-à-fait romaine. L'intérieur consiste en une vaste cour de cent dix pieds sur cinquante, ornée d'un portique de quarante-huit colonnes de marbre de Paros, élevées au-dessus du sol par des marches en marbre blanc qui l'entouraient. Il en manque quelques-unes, qui n'ont jamais été posées, mais qui allaient l'être, puisque, jusqu'au mortier qui devait servir, tout a été trouvé préparé dans un coin. Dans le haut de la cour, et dans une superbe *ædicula*, était la statue de la Concorde, et l'espace entre l'ædicula et le portique, était occupé par un bassin de marbre de forme rectangulaire, dans lequel un canal caché sous la pierre faisait tomber l'eau. Derrière l'ædicula, et dans le crypte, était la statue d'Eumachia. Tout l'édifice paraît avoir été très-élégant.

Dans une des fouilles on trouva deux hommes, dont un horriblement mutilé par la chute d'une colonne, dont les débris étaient à terre à côté de lui, et un autre la tête couverte d'un casque.

A la droite du temple est un vaste édifice. Peut-être était-ce le grenier public? Ce qui fortifierait cette conjecture, c'est la découverte d'une pierre où sont plusieurs cavités rondes, représentant des mesures de capacité ; on l'a transportée au musée, substituant à sa place une autre pierre, où on les a copiées. Un des côtés de la pierre portait l'inscription suivante :

« Aulus Clodius Flaccus, fils d'Aulus, et Narceus Arelianus Caledus, fils de Narceus, duumvirs, furent avec justice chargés, par décret des décurions, d'étalonner les mesures publiques. »

Cette pierre, un des plus curieux monumens de l'antiquité, a sept pieds de long sur deux de large. Chacune des profondeurs composant les cinq mesures, est en ligne droite avec les autres dans le milieu du massif, et a son ouverture par-dessous pour pouvoir retirer les graines sèches qui auraient été présentées au mesurage. Ce trou est garni d'une pièce en bronze, qui se tire quand on veut l'ouvrir, et qui se pousse quand on veut le fermer. Voilà bien la preuve que les cinq formes concaves servaient pour les graines sèches ; les quatre petites profondeurs qui étaient aux quatre angles de la même masse de tuf, ayant leurs ouvertures par le côté, servaient à jau-

ger les liquides. Il faut dire aussi que les cinq profondeurs du milieu avaient chacune leur inscription, qui paraissent avoir été détruites par les Pompeïens eux-mêmes. Peut-être y aurait-on lu le nom de chaque mesure? Quelques fiches en bronze scellées avec du plomb, incrustées près des ouvertures, nous ont fait penser que chacune d'elles avait eu son couvercle. Outre ce module de mesure publique, on avait encore découvert d'autres objets de la même utilité, tels que deux petites tables l'une sur l'autre, qui dans leur surface laissaient voir aussi trois incavations cylindriques de même nature que celles que nous avons décrites. De ces deux petites tables, l'une a été transportée au musée royal, l'autre a été laissée accolée à la muraille à la droite du forum, au lieu même où toutes deux furent trouvées.

A côté est un bâtiment demi-circulaire, renfermant des siéges et des niches pour des statues. D'après la forme et la décoration, de l'édifice, on a reconnu que c'était la *curia*, ou lieu de réunion des augustals.

Lorsqu'on arrive dans la *rue de Mercure*, à un petit carrefour formé par une ruelle qui la traverse, on trouve une fontaine comme il en existe beaucoup dans la ville; l'eau y était jetée par une tête de Mercure sculptée en bas-relief. Le trafic qui se faisait dans cette rue devait être considérable, à en juger par le nombre de boutiques qui s'y trouvaient, par les effigies de la Fortune et de Mercure qu'on voit sur les murailles, et par toutes les inscriptions qu'on y lit, inscriptions dans lesquelles les marchands imploraient la protection des édiles ou des duumvirs. Cette rue est une des plus larges de Pompeï, car elle a près de trente pieds; avant le carrefour on rencontre à gauche d'abord la foulerie, la maison de la grande fontaine, puis celle de la petite fontaine qui forme l'angle. A droite est la belle maison du navire, ainsi nommée à cause d'une trirême peinte sur le pilier de la boutique dans laquelle apparemment se vendait tout ce qui avait rapport à la marine. La principale entrée de cette maison est dans la rue appelée rue de l'Arc. Elle en a deux autres dans celle de Mercure, viennent ensuite deux boutiques et une taverne formant l'angle opposé. La découverte de cette taverne est intéressante, en ce que ses peintures nous initient à tel point aux mœurs et aux vices du bas peuple de ce temps, qu'elles ne laissent rien à désirer aux amateurs de l'antiquité.

Son entrée est dans la rue de Mercure, de là on va dans une arrière-boutique dont la sortie donne sur la ruelle. A en juger par les peintures obscènes qui recouvrent les murs de cette pièce, elle aurait été destinée aux plus honteuses débauches. La taverne est petite; elle est garnie d'un banc en maçonnerie, incrusté de morceaux de marbre, entre lesquels est un beau fragment de porphyre vert.

Dans ce banc sont trois cavités doublées en plomb, et destinées à contenir des liquides, et dans la partie attenante au mur, un petit gradin en marbre blanc, sur lequel on mettait en montre le comestible qu'on vendait, et qui se préparait sur un petit fourneau à droite de l'entrée.

Le dieu tutélaire est représenté ici sous la forme d'un serpent dévorant les offrandes déposées sur l'autel. On distingue des œufs et des fruits fort bien peints. Deux portes conduisent à deux petits cabinets destinés aux buveurs, et communiquant à la maison contiguë: sur leurs murailles était représentée

la fable de Persée délivrant Andromède.

La communication de cette taverne avec la chambre dont je viens de parler et avec la maison qui, à en juger par la beauté de ses fresques, devait appartenir à un riche personnage, ne se peut expliquer qu'en pensant que, plus avide que délicat, le propriétaire y faisait vendre le produit de ses domaines, et fermait les yeux sur ce moyen d'en obtenir un plus grand profit.

Sur les murailles d'un de ces petits cabinets sont peints deux chars à quatre roues chargés de vin; l'un est traîné par une paire de bœufs, et l'on est occupé à décharger l'autre. Au-dessus est grossièrement figurée une perspective avec une fenêtre, de laquelle sort un panier suspendu à un bâton, à peu près dans le genre de ce que nous voyons encore aujourd'hui dans les bas quartiers de Naples.

Dans le second cabinet sont d'autres peintures, Polyphême et Galatée; Polyphême est assis sur un rocher au bord de la mer, Galatée sur le dos d'un dauphin qui l'emporte : une nymphe pêche un Amour, et trois autres sont autour d'elle. Ce sujet est souvent répété sur les murs de Pompeï.

La troisième porte communique à la chambre des orgies, dont les peintures sont analogues à l'usage auquel elle servait. Ce sont des obscénités dignes du genre de peuple pour les yeux de qui elles étaient faites. Nous y trouvons cependant matière à une remarque intéressante au sujet du costume du peuple. Une femme y est représentée, portant au lieu de corset une pièce d'étoffe de laine rouge « *mamillare* » qui, lui serrant le buste, soutient la gorge et vient nouer sur l'épaule. Ce vêtement est encore porté dans quelques provinces du royaume de Naples. Un homme portant une tunique de couleur obscure verse à boire à un soldat revêtu d'une robe à larges manches, et par-dessus une autre laissant passer la tête, et taillée à peu près dans le genre des aubes de nos prêtres. Au-dessus du militaire est l'inscription :

« Marcus. Furius. Pila. Marcum. Tutillum. »

que l'abbé interprète, en ajoutant le mot *salutat*. Ce salut était probablement le bocal de vin. Le nom de Pila, qui signifie grand vase, peut être un sobriquet donné au garçon de la taverne pour sa vaillantise à boire, et à vider d'un seul trait un de ces vases pleins de vins. C'est ainsi que les Tarentins avaient surnommé *Bocal* ce buveur effréné, qui, en plein théâtre, souilla avec une coupe de vin les robes des ambassadeurs romains.

Au quatrième angle est une boutique à compartimens de marbre et à colonnes; deux piliers en soutiennent l'entrée.

Sur l'un on voit un prêtre conduisant un taureau à l'autel des sacrifices; sur l'autre est un tableau qui nous donne à croire que nous sommes dans le magasin d'un marchand d'aromates et de baume. Il nous montre une caisse énorme supportée par quatre hommes appuyés sur des bâtons; autour de la caisse sont plusieurs vases attachés ensemble, et remplis d'un liquide onctueux. Au-dessus plusieurs personnes sont occupées à parfumer un cadavre que l'on va brûler.

Immédiatement après la boutique est une maison, dont un des piliers qui décorent l'entrée a un Mercure peint avec tous ses attributs. A ses pieds est un globe, autour duquel se replie un serpent, dont la tête est

élevée vers le dieu qu'il semble implorer. J'ai déjà dit que le serpent était regardé par les Anciens comme un talisman de bon augure. Sur l'autre pilier est également un globe, une corne d'abondance pleine de raisins, et une Minerve, casque en tête, lance et bouclier à la main; elle verse de la liqueur sur un autel où une jeune fille tend le creux de sa main pour la recueillir. Le sens de cette allégorie est assez difficile à saisir. Dans la boutique sont un Jupiter et une Junon avec leurs emblêmes, l'aigle et le paon.

Dans une des récentes excavations, un des objets les plus attendrissans qui aient été trouvés, sont deux squelettes étroitement embrassés. La structure des os les a fait juger de sexes différens. Leurs dents, bien conservées, ont fait présumer qu'ils étaient dans la vigueur de l'âge. On devine qu'un tendre sentiment unissait ces deux malheureuses victimes, et qu'au lieu de fuir chacun de leur côté au signal du danger, ils employèrent à se chercher le temps qui devait assurer leur salut. Réunis, ils tentèrent ensemble de se soustraire à la mort; mais il était trop tard, les murs s'écroulaient, les cendres s'amoncelaient autour d'eux; ils voulurent alors exhaler leur dernier soupir dans une douce étreinte. Se précipitant dans les bras l'un de l'autre, les dernières convulsions d'une mort affreuse ne purent même les séparer! Qu'il devait être puissant ce sentiment qu'ils préféraient à la vie! Quand je les vis découvrir, il me semblait qu'autour d'eux s'émanait encore, après tant de siècles, quelque chose de cet amour si fort, si courageux, presque inconnu de nos jours.

La *maison des Bacchantes* doit son nom aux fresques dont ses murs sont ornés. Elle contient des boutiques, et, dans l'intérieur de l'atrium, est un puits grossièrement incrusté de mosaïques, représentant des griffons, des masques et autres objets. Sa toiture, de marbre africain, fut retrouvée brisée en pièces. Les murs, au moment de l'excavation de 1827, étaient couverts de superbes peintures, dont l'une, Zéphyr et Flore, a été transportée au musée. D'autres fresques représentent les dieux de premier ordre; parmi ces figures il faut distinguer un Bacchus assis, de toute beauté. Les arabesques sont de même fort élégans, et quelques chapiteaux offrent une couleur différente du corps de la colonne. On a trouvé dans cette maison quatre cercles de fer ressemblant à ceux qui entourent les roues d'un char.

La *maison des Vestales*, composée de deux habitations bien distinctes, semble avoir été fort légèrement nommée, car elle pouvait être aussi le lieu de deux familles amies. L'on voit sur le seuil de la seconde habitation le mot SALVE, en mosaïque. Le premier appartement présente un quadrangle ouvert, et dans la partie du haut une salle où l'on suppose qu'on avait déposé des archives. De chaque côté est une chambre probablement affectée à la réception des cliens, cérémonie qui avait lieu à l'aube du jour, suivant l'usage de Pompeï. Le second appartement est une salle de bains, et une chambre à coucher, ornée de peintures, un cabinet de toilette, une librairie, une galerie, un salon; au delà un lararium avec une place au centre pour le feu sacré, et trois niches pratiquées dans le mur. On a supposé que les mystères de la Bonne Déesse se célébraient dans ce réduit, et qu'on y offrait des sacrifices aux dieux familiers. Deux serpens étaient peints en mosaïque sur le seuil de ce lararium.

Une chambre plus petite offre, dans le centre de son pavé, un labyrinthe ou table, sur laquelle on jouait une sorte de jeu inconnu de nos jours. Une autre représente une corne d'abondance. On y a trouvé les squelettes d'un homme et d'un chien, un croissant d'argent, et divers ornemens de femme. Derrière la maison on trouva dix squelettes, un desquels avait quatre anneaux au même doigt, des boucles d'oreilles, un collier, deux bracelets, et une lanterne en bronze à la main.

La Campanie, appelée terre heureuse par les Anciens, par les modernes terre de labour, est couverte de vignes, qui, fécondées par les matières volcaniques dont est semé le sol, croissent en abondance et donnent un vin exquis.

Pompeï, au pied du Vésuve, par la proximité de la mer et la situation de son port, devait être naturellement l'entrepôt de ces vins. Il n'est donc pas étonnant que des propriétaires riches ou des marchands se soient occupés de ce commerce d'une manière à y acquérir des richesses immenses ; et, par suite de cette opulence, se soient donné chez eux toutes les jouissances du luxe. Ceci nous explique et la multiplicité et la nature des ornemens que nous trouvons dans une maison que le genre de ses peintures a fait nommer la *maison du Faune*. La quantité d'amphores qu'on y a trouvées fit d'abord croire que c'était un potier qui l'habitait; mais en y réfléchissant il est aisé de conjecturer que cette industrie est trop pauvre, et offre trop peu de ressources pour fournir à celui qui l'exerce des bénéfices qui le mettent dans le cas de vivre dans le faste. Il faut donc penser au contraire au riche commerce d'une denrée si abondante, et qui offre autant de ressources entre les mains de celui qui sait les mettre à profit. Les murs et les pavés en mosaïque sont couverts d'allégories, toutes ayant trait à Bacchus, et la disposition dans laquelle étaient rangées les amphores dans les cours et sous les portiques, donne à croire qu'on les y avait déposées en attendant la récolte, puisque ce fut vers la fin de l'été que la catastrophe eut lieu. Il cesse de paraître étonnant que ce trafic eût tellement enrichi un particulier, et qu'à l'exemple imité depuis à Gênes à Venise, et à Florence, il se fût fait bâtir une maison où il eût déployé tous les genres de somptuosités qu'on retrouvait chez les grands.

Cette maison, comme celle de Pansa, forme une île dessinée par quatre rues. L'entrée principale est dans celle qui longe le temple de la Fortune. La maison a trois vestibules, et les deux chambres, qui se présentent immédiatement à la suite, étaient destinées au commerce. Deux escaliers indiquent un étage supérieur. Le pavé est, ainsi que nous l'avons déjà indiqué, un mélange de morceaux de marbre de diverses couleurs; on y trouve le noir de Parangon, le vert et le rouge antiques; puis vient une guirlande en mosaïque de fleurs, de fruits et de masques. Il est à remarquer qu'il n'y entre aucun morceau de verre, que les Romains, au dire de Pline, mêlaient bien souvent dans leurs mosaïques. Outre que celles-ci, entièrement en marbre, présentent un travail exquis elles attestent encore la plus haute antiquité.

Une autre particularité de cette maison, ce sont les lames de plomb enfermées entre la masse du mur et le stuc dont on l'a recouvert. Ces lames sont ici attachées avec des clous semés en si grande abondance, qu'on

en compte quarante par pied carré. Il est à croire, qu'outre leur office d'attacher, les aspérités que produisent leurs têtes offraient une prise au stuc qui se serait trop facilement détaché d'une surface lisse. Ces lames étaient posées là dans le but de préserver le stuc de l'humidité d'un mur récemment construit.

Dans une des chambres on a trouvé une maçonnerie soutenant une machine qui devait contenir un liquide, et qui, par un trou pratiqué dans le mur, le versait dans la salle à côté. Cette chambre, sans ornemens, devait servir de laboratoire.

Quelle était cette machine? Ici tout indice nous manque.

Dans deux chambres contiguës on a trouvé des vases en bronze, un pied de lit en ivoire, ce qui prouve l'élégance des meubles dont se servaient les Romains; des bracelets, des anneaux en or, et des pierres précieuses. Par quelle bizarrerie ces objets se trouvaient-ils dans les appartemens du bas? Y étaient-ils tombés de ceux supérieurs, ou bien dans la confusion, qui toujours accompagne un semblable moment, avaient-ils été oubliés?

Sur quelques amphores étaient des inscriptions latines, et d'autres grecques. Nous avons décrit, page 139, et fait graver (Pl. 62) la magnifique mosaïque découverte dans cette maison le 24 octobre 1831.

Nous voici dans une maison qui paraît celle d'un pâtissier (*pistor dulciarius*). C'est au moins ce que donnent à penser les choses que l'on y voit.

L'espace étroit qu'elle occupe est si bien ménagé, si bien réparti en diverses chambres, qu'on pourrait lui appliquer ce mot de Cornelius Nepos, en parlant de la maison de Pomponius Atticus: « Ici j'ai mis plus de sagesse que de luxe! » Sur la rue est la boutique destinée à vendre la pâtisserie Une petite cour, dont les murs peints figurent un jardin émaillé de gazon et de fleurs, autour desquelles voltigent un essaim d'oiseaux, donne du jour à plusieurs petites chambres disposées tout autour, dans lesquelles sont des réservoirs d'eau et des robinets pour la fournir. Dans le fond on voit un four avec quatre petits moulins garnis de leurs manilles en fer, qu'un homme seul pouvait mettre en mouvement. Les Latins les appelaient *pistrillæ*: moins grands que ceux des boulangers; ils servaient à moudre la farine nécessaire aux pâtisseries.

Ce four, à réverbère, est d'une construction particulière. La fournaise est au bas avec sa voûte sphérique, et la chaleur pénètre par une bouche ovale dans le four proprement dit, où l'on mettait ce que l'on avait à faire cuire.

Quoique d'une extrême simplicité, cette maison est encore décorée avec élégance; la peinture y fait encore briller ses belles couleurs. Dans une chambre sont trois tableaux. L'un représente Persée, qui, pour contenter sans péril la curiosité d'Andromède, lui montre, réfléchie dans l'eau d'une fontaine, l'horrible figure de Méduse.

Dans une autre, Endymion dormant; son chien est à ses pieds; Diane, guidée par l'Amour, descend du ciel pour le contempler. Le dernier offre les attributs des dieux de la fable.

Parmi tous les usages que nous ont légués les Anciens, ceux que nous avons adoptés, et que nous continuons à suivre, doivent nous inspirer le plus grand intérêt. De ce nombre sont ceux qui ont rapport à l'art dramatique et aux représentations scéniques, qui chez eux dégénéraient en véritable passion. Rarement satisfaite,

et jamais éteinte par la satiété, cette passion se conservait dans toute son intensité. Les dépenses excessives qu'entraînait une représentation théâtrale y mettaient obstacle. Comme parfois elles absorbaient le revenu d'une province entière, elles n'avaient lieu qu'à l'occasion de quelque événement marquant, tel qu'une victoire signalée, l'avénement d'un empereur, la naissance ou l'adoption d'un César: d'autres fois, surtout sous la république, un homme riche parvenu au consulat, ou à une autre dignité non moins honorable, remerciait le peuple en lui donnant un spectacle à ses frais. Par la suite, et vers le temps de décadence, les ambitieux y trouvèrent un moyen de corruption. C'est à l'aide des spectacles qu'ils captaient les suffrages, car le peuple y assistait gratis.

Que cet art chez les Grecs doive son origine à Thespis, ou, suivant une autre version, qu'il ait d'abord pris naissance en Italie, où il aurait commencé par des processions que faisaient les paysans en l'honneur de Bacchus et de Cérès, pour célébrer l'heureuse réussite de leurs travaux rustiques; que plus tard, à ces processions, se soient mêlées celles plus imposantes, en l'honneur de *Pater Liber*, c'est ce que nous n'entreprendrons pas d'éclaircir. Sans en approfondir les causes, nous arriverons aux effets, et nous verrons les Romains, jaloux d'imiter les Grecs, chercher à les surpasser, et faire de leurs spectacles une source de plaisirs et même d'extravagances.

Enchérissant sur leurs devanciers, qui n'eurent que les représentations scéniques, les Romains imaginèrent les combats d'animaux et les naumachies, dans lesquelles se donnait un combat naval, simulacre d'un véritable combat, mais qui ne laissait pas de coûter la vie à beaucoup d'acteurs. Nous avons déjà vu l'amphithéâtre dans lequel avaient lieu les combats d'animaux et de gladiateurs. Jusqu'ici on n'a pas trouvé de naumachie dans Pompeï; il est même présumable qu'il n'y en avait pas, et que le port en tenait lieu; mais les excavations ont fait rencontrer deux théâtres, connus sous le nom de grand et de petit, ou de *théâtre tragique et comique* (Pl. 64). Ce dernier s'appelle encore Odeum.

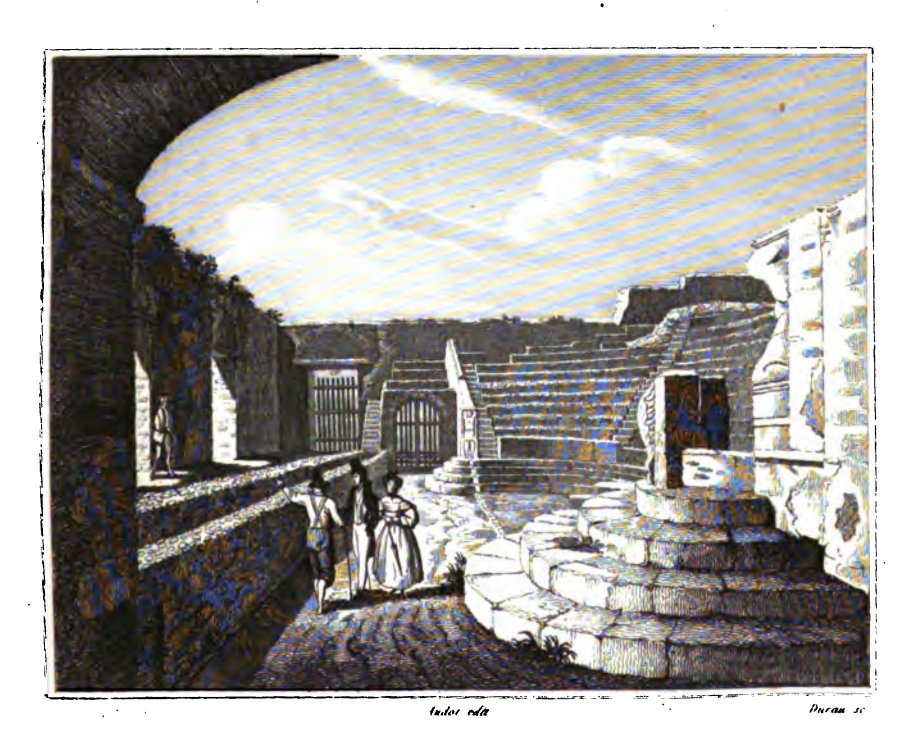
Ici plus de ces descriptions vagues, incertaines, puisées dans les livres des commentateurs, des antiquaires; c'est l'antiquité réelle, vivante; on la voit, on la touche.

La forme d'un théâtre était presque semi-circulaire, comme dans la plupart des nôtres, et sa dimension proportionnée à la population de la ville, et de celles à proximité, dont les habitans venaient aussi assister à ces représentations, où tout avait lieu en plein jour. Pline nous parle d'un théâtre de Scaurus, qui avait sept cents pieds de diamètre, et pouvait contenir jusqu'à quatre-vingt mille spectateurs assis. Par quel moyen les acteurs parvenaient-ils à se donner un volume de voix assez considérable pour se faire entendre de cette immense assemblée? C'est ce qu'il est impossible d'expliquer; ce qui seul nous est parvenu, c'est que les acteurs portaient des masques tout le temps qu'ils occupaient la scène. Ces masques leur couvraient, non-seulement le visage, mais encore toute la tête; la bouche en était béante, de manière à favoriser l'émission de la voix, qu'ils grossissaient au moyen de lames d'acier. Ils devaient offrir une grande ressemblance avec les personnages que l'on voulait représenter, car la comédie, chez les Anciens, était une satire per

[illegible]



Pompei. Teatro tragico.



Indot edit — Duran sc

Picolo teatro. Pompei. Petit théâtre

sonnelle, comme la tragédie la représentation des exploits de leurs dieux ou de leurs héros.

Pour la construction d'un théâtre, on choisissait d'ordinaire la partie la plus élevée de la ville, et la plus favorable à la transmission des sons. La déclivité d'une montagne facilitait beaucoup le travail, et épargnait des dépenses; on recherchait encore le voisinage de portiques, pour trouver de suite un abri lorsqu'un orage subit venait forcément interrompre la représentation; quand il n'en existait pas, on en construisait exprès; ainsi avait-on fait à Pompeï.

La cavea était formée par une série de gradins sur lesquels il était accordé à chaque spectateur un espace de seize pouces, ainsi qu'il est aisé de le vérifier dans le grand théâtre, où les divisions sont marquées. Celui-ci pouvait contenir cinq mille spectateurs.

Entre le scenium et la cavea était le *proscenium*, espace étroit enfermé entre des murs à hauteur d'appui, dans lesquels étaient pratiquées des niches où se tenaient les musiciens, nommés thymelici, à cause des siéges en pierre sur lesquels ils s'asseyaient. L'espace immédiatement après se nommait orchestre; comme c'était le lieu le plus rapproché de la scène, on y avait établi des places réservées aux sénateurs, aux patriciens et aux magistrats qui s'y plaçaient sur des siéges que leur portaient des esclaves, ou sur un *bisellium*, siége d'honneur que leur avait accordé la ville. Cette distinction était des plus honorables. Venait ensuite la partie affectée au vulgaire; enfin les derniers gradins, divisés en compartimens comme nos loges, étaient la partie réservée aux femmes. Cette partie, dans quelques théâtres, était recouverte; des deux côtés de l'orchestre, et un peu plus élevées, étaient deux divisions «*Podium*», l'une à droite destinée aux proconsuls ou aux duumvirs, qui présidaient aux représentations, et à leurs officiers; à Rome c'était la place de l'empereur. L'autre était affectée aux vestales. Ainsi dans ces théâtres, par orchestre on entendait notre parterre, et par proscenium, ce que nous nommons orchestre; le scenium était le théâtre proprement dit; enfin le postscenium était le lieu où on déposait les machines et où s'habillaient les acteurs.

Toutes ces divisions n'existaient pas avant Scipion l'Africain; le peuple entrait pêle-mêle, les premiers arrivans étaient les premiers occupans, ce qui devait donner lieu à beaucoup de désordres. Scipion, le premier, sépara les sénateurs des plébéiens. La loi Roscia réserva les quatorze rangs inférieurs de gradins pour les personnes élevées en dignité; enfin Pompée, et après lui Auguste, entreprirent une réforme complète dans cet usage, et ce dernier l'exécuta. Voici le récit qu'en fait Suétone :

« Frappé de l'injure faite à un sénateur, à qui, dans les jeux célébrés à Pouzzoles, aucun des nombreux spectateurs n'avait fait place, il corrigea le désordre et la confusion qui régnaient dans les spectacles. Il fit pour cela décréter par le sénat, qu'à tout spectacle public, et en quelque lieu que ce fût, le premier rang des siéges resterait vacant pour les sénateurs; il défendit que les ambassadeurs des nations libres et alliées fussent assis à l'orchestre, parce qu'il découvrit que quelques-uns d'entre eux étaient fils d'affranchis. Il sépara le peuple des soldats; les plébéiens mariés eurent une place marquée : il y en eut une pour les

enfans, et auprès d'eux d'autres pour leurs précepteurs. Il ordonna que les gens mal vêtus ne pourraient se placer à l'amphithéâtre. Il ne permit aux femmes de voir les combats de gladiateurs que du lieu le plus élevé, tandis qu'elles étaient accoutumées auparavant à rester confondues avec les autres spectateurs. Il n'accorda qu'aux seules vestales une place séparée au théâtre, et vis-à-vis le tribunal du prêteur. Il éloigna tellement les femmes de la vue des athlètes, que dans les jeux qu'il donna comme pontife, le peuple lui demandant un couple de lutteurs, il le remit au lendemain matin, et proclama qu'il ne trouvait pas bon que les femmes vinssent au théâtre avant la cinquième heure du jour.

« Nous arrivâmes à des places où la tourbe en haillons, et mêlée à des femmes, jouissait du spectacle. »

(*Titus Calphurnius*, tit. 7.)

Toutes ces divisions sont observées dans les théâtres de Pompeï.

Les approches du grand théâtre de Pompeï sont ménagées pour en faciliter l'accès. Le corridor est de niveau avec les écoles et le temple d'Hercule, il a quatre portes d'entrée extérieures et six intérieures ou *vomitoria*, ouvrant sur la cavea : trois grands escaliers conduisent aux gradins des femmes, et deux autres plus petits permettent d'aborder les places vacantes. Les spectateurs n'étaient pas placés très-commodément puisqu'ils étaient exposés aux ardeurs du soleil et à la pluie. Les auteurs anciens nous apprennent qu'on se préservait du premier au moyen de chapeaux à larges bords, et de la pluie avec des manteaux ou des capuchons presque toujours blancs. Mais les Campaniens, qui poussaient le luxe au dernier point de rafinement, ce qui était même passé en proverbe, inventèrent de larges tentes qui recouvraient le théâtre par le moyen de cordes tendues à la partie supérieure et attachées à des mâts enfoncés dans des blocs de pierre.

Les voiles tendues sur le théâtre devinrent un objet d'un luxe extraordinaire; on en fit en lin d'une grande finesse. Néron en fit teindre en pourpre parsemées d'étoiles d'or, et au milieu desquelles il était représenté sur un char conduisant les chevaux du soleil.

On avait imaginé de faire monter, par une infinité de tuyaux, une grande quantité d'eau jusqu'à la partie supérieure de l'édifice, et souvent jusque dans les statues qui décoraient la sommité; l'eau une fois arrivée à cette hauteur, il était aisé de la répandre en pluie légère sur tout le théâtre, et on avait porté la recherche jusqu'à donner à cette pluie une odeur agréable en la parfumant avec des essences.

Après avoir décrit la partie réservée aux spectateurs, il reste à examiner les détails de la scène.

Le plancher, appelé *pulpitum* de ce qu'il était incliné en pupitre, se trouvait élevé de cinq pieds au-dessus du proscenium. Le fond du théâtre, toujours orné de colonnes et de statues en marbre, avait trois portes. Par celle du centre, ou porte royale, entrait le principal personnage nommé *Protagonista*; il était toujours censé venir de son palais; celle de droite simulait l'entrée de l'habitation du second acteur *Deuteragonista*, enfin la troisième servait au *Tetragonista*, troisième acteur. Il y avait en outre, de chaque côté du théâtre, deux autres portes à l'usage des personnages vulgaires supposés venir du dehors, du port ou de la ville.

Les Anciens se servaient de trois espèces de décorations, une tragique, une comique et l'autre satirique ou pastorale. La première était la décoration architecturale en marbre avec ses colonnes et ses statues: elle représentait un palais; la décoration comique, mobile, prenait la forme d'édifices privés, d'appartemens ou de corridors. On voyait sur la dernière des arbres, des cavernes, des montagnes et autres objets pris dans la nature agreste.

Derrière la scène était le *postscenium* divisé en plusieurs chambres où s'habillaient les acteurs.

C'est ainsi que se construisaient les théâtres romains, et l'on voit que, même dans l'enfance de l'art, tout était calculé avec intelligence pour l'effet du drame. On ne manquait pas même de moyens mécaniques: sous le théâtre se plaçaient les instrumens propres à imiter le tonnerre: des trappes étaient ménagées pour produire toutes sortes d'effets et d'illusions. Les divinités de l'Olympe descendaient dans des chars ou sur des nuages suspendus dans les airs. Le proscenium du grand théâtre contient sept niches demi-circulaires pour les musiciens, et sur le devant tout prouve qu'il y avait un rideau qui se levait comme sur nos théâtres.

Dans celui-ci cinq gradins en marbre de Paros entouraient l'orchestre; c'étaient ceux des magistrats. On voyait au pied de la seconde cavea trois statues, dont une, d'après une inscription incrustée dans le piédestal, était celle de M. O. Rufus, protecteur de la colonie. Dans un des *podium*, ou tribune des vestales et des magistrats, on a retrouvé une chaise curule. Deux inscriptions indiquent que le théâtre fut bâti sous Auguste, aux frais de Marcus Olconius Rufus, et Celer, duumvirs, pour l'embellissement de la colonie. Un escalier descend de la galerie supérieure dans le forum voisin, dit le quartier des soldats.

On n'a trouvé aucune décoration scénique en marbre, ce qui nous porterait à croire que les habitans les trouvèrent d'une trop grande valeur pour les abandonner lors des fouilles qu'ils firent après l'éruption. Cependant, dans cette partie de l'édifice qui communique au forum triangulaire, il y avait des fragmens de statues de marbre outre une grande quantité de bois carbonisé, des morceaux de draperies appartenant à des statues de bronze, une énorme quantité de tuiles, et des inscriptions presque toutes frustes.

Ce théâtre est situé sur le versant d'une colline, au sommet de laquelle est le portique destiné à abriter les spectateurs dans le mauvais temps; il pouvait également servir aux jeux gymnastiques, et pour la promenade. On y jouit d'un superbe point de vue.

Le petit théâtre, construit à côté du grand, et auquel on avait donné le nom d'*Odeum*, est construit et distribué de la même manière, et beaucoup mieux; il était couvert et pouvait contenir quinze cents spectateurs. Il servait aux représentations comiques, aux répétitions et aux concours poétiques, dont les prix étaient des trépieds. Une inscription nous apprend que les duumvirs, C. Q. Valgus et M. Porcius, par un décret des décurions, assignèrent une somme pour la construction d'un théâtre couvert, dont ils inspectèrent la construction.

Un couloir est rempli d'inscriptions qui n'ont pas été dictées par les strictes règles de la convenance. On voit qu'elles ont été mutilées avec des pointes en fer par le peuple qui atten-

dait son admission dans l'enceinte; elles sont à peine visibles, et tous les jours le deviennent un peu moins. A côté du postcenium on a trouvé les pieds d'une chaise de fer, probablement un bisellium; des fragmens d'étoffes, peut-être du coussin qu'on y posait; des restes de petites figures avec des ailes, des figures de femmes avec des fleurs dans leur tablier, deux têtes de bœufs et une amulette.

Ce théâtre paraît avoir beaucoup souffert lors du tremblement de terre en 63. Les Pompeïens le reconstruisirent et en refirent la toiture, mode de construction peu usité chez les Anciens.

On a aussi trouvé deux billets d'entrée pour des représentations théâtrales. Ce sont des morceaux d'os circulaires. Sur l'un est un mot grec, au-dessus de ce mot le chiffre romain XII. Sur le second est pareillement un mot grec qui semble signifier «hémicycle», au-dessus le chiffre XI. Sur le revers de ces deux billets est grossièrement tracée la figure du théâtre. Ces contremarques en os étaient-elles achetées pour de l'argent, ce qui serait contraire aux usages des Anciens, dont les représentations étaient aux frais du gouvernement ou des particuliers qui les donnaient, ou marquaient-elles simplement la place que devait occuper celui auquel on les donnait?

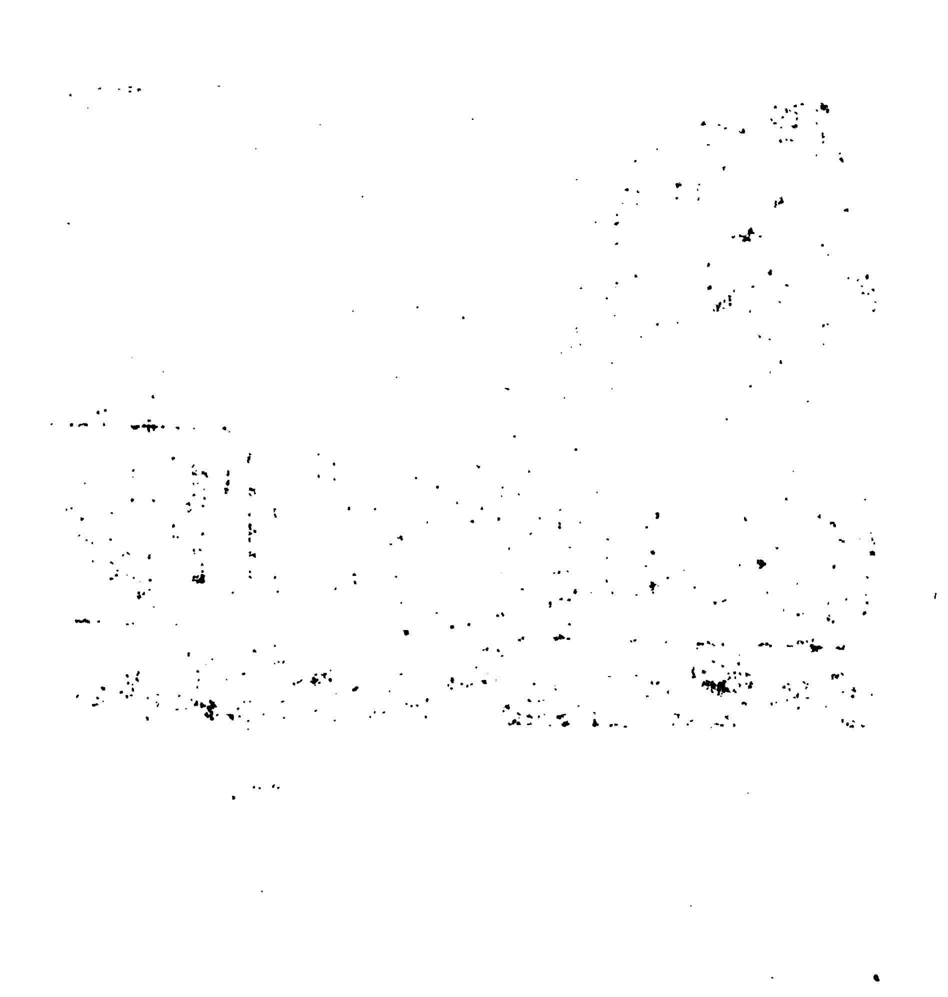
Lipse, Casaubon et autres diffèrent d'opinion à cet égard. Lipse croit qu'il fallait payer. Il appuie son opinion du passage de Suétone, dans la vie de Caligula. « Il devint inquiet du murmure de ceux qui occupaient les places gratuites. » Delà il conjecture que, puisqu'on distinguait des places non payées, une portion devait se payer. Il rapporte encore à l'appui des vers de Plaute, dans le prologue du *Manteau* : « Que les esclaves n'augmentent pas la foule, afin qu'il y ait place pour les hommes libres, ou qu'ils donnent un as par personne. » Casaubon dit tout le contraire.

On voit au musée de Naples d'autres contremarques, ou *tesseræ* en terre cuite, ou en bronze, représentant des oiseaux, des fruits, etc. Le nom du théâtre était inscrit dessus, ainsi que le numéro du gradin.

Du théâtre nous passâmes dans le *quartier des soldats*, ou *forum nundinarium* (Pl. 63). De ces deux noms, l'un est moderne et lui fut donné parce que, lors des fouilles, on y trouva des squelettes avec des armures. L'autre est celui qu'on lui suppose avoir porté dans le temps. D'après des conjectures, qui ne laissent plus aucun doute, ce lieu aurait été un marché public où se tenait une foire tous les neuf jours, ainsi que l'indique le mot *nundinarium*. Des soldats auraient pu y être logés pour maintenir l'ordre.

C'est un large portique formé par soixante-quatorze colonnes doriques sans base. Quarante-deux chambres ou boutiques avaient leur entrée sous ce portique; dans l'une se trouvait une fabrique de savon.

Dans une autre, Denon a vu, peu de temps après la découverte, un moulin à bras d'une construction fort ingénieuse : « Une pièce voisine, dit-il, était une prison; on y mettait aux fers les soldats. Ces fers ont été portés au musée; ils consistaient en de simples morceaux de fer rangés en ligne droite, et qui s'élevaient à quatre pouces de dessus un plateau de bois épais, dans lequel ils étaient plantés et rivés. Ces chevilles de fer étaient terminées par une clavette dans laquelle on passait une barre du même métal, qui tenait les jambes du prisonnier engagées, de manière qu'il pouvait être couché,



[illegible] qu'il y ait place [illegible]
[illegible] les hommes [illegible]
[illegible]

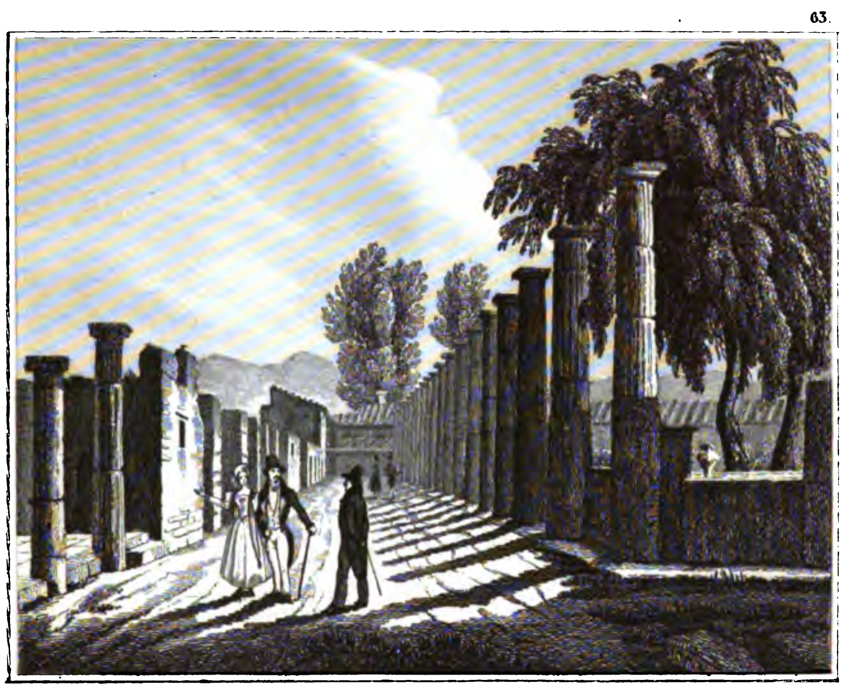
[illegible] des armes [illegible]

[illegible] près [illegible] en [illegible] conte, [illegible]
[illegible] un marché [illegible]
[illegible] tous les [illegible]
[illegible] lique le [illegible]

[illegible] en base [illegible] soixante-quatorze [illegible] sans base. Quarante-deux [illegible] ou boutiques avaient leur entrée [illegible] de sable.

[illegible] de temps après la découverte [illegible] Une petite voûte [illegible] Les fers ont été [illegible] consistaient en des [illegible] de fer rangés en [illegible] quatre [illegible] un plateau de bois [illegible]

[illegible]



Foro nundinario. Pompei. Forum nundinarium.



Tempio d'Iside. Pompei. Temple d'Isis.

assis, et se tourner sur ses deux hanches, mais jamais se relever ni tirer les pieds de cette entrave, qui ne pouvait laisser échapper à la fois le talon et le coude-pied. Cette manière était très-économique pour l'espace, et pouvait contenir une grand nombre de prisonniers dans une petite prison. Les squelettes que l'on a trouvés, et que l'on voit encore dans cette pièce, attestent que l'usage en était existant lors de l'éruption, ou du moins que cette chambre servait de prison aux malheureux oubliés sans doute dans un moment si effrayant, et qui ont été trouvés accroupis contre la porte. »

« En poursuivant nos opérations, dit encore Denon, nous arrivâmes à un logement considérable, qui probablement était celui du commandant; ce qui l'a fait soupçonner, c'est qu'on a trouvé auprès, les squelettes de plusieurs esclaves, et d'un cheval chargé d'effets précieux, d'habits et d'étoffes que l'on enlevait sans doute afin de les sauver. Fort près de ce logement nous trouvâmes une conserve d'eau, ou jarre de terre cuite, qui, par sa taille et le son qu'elle rendait en la frappant, peut rendre compte du degré de perfection où ils portaient le travail et la cuisson de ce genre de matière. »

Dans presque toutes les chambres du haut étaient des squelettes d'hommes et d'enfans, au nombre de soixante-trois; si c'étaient ceux des soldats, ils ne voulurent pas abandonner leur patrie ni déserter leurs étendards, et ils périrent victimes de la discipline romaine.

On y trouva aussi un singulier instrument, c'était une trompette en airain, terminée par six flûtes en ivoire, sans trous pour les doigts, et à laquelle pendait une chaîne également en airain.

Les colonnes de ce forum, cannelées aux deux tiers de leur hauteur, sont d'une pierre commune, recouvertes en stuc, et colorées alternativement en rouge et en jaune, à l'exception des deux du centre de chaque galerie, qui le sont en bleu. La partie inférieure de chacune est lisse et colorée en rouge; dans l'entrecolonnement paraît avoir existé un piédestal.

Denon fait la remarque que l'on n'a retrouvé aucun vestige de lits dans les chambres du quartier des soldats; ce qui pourrait faire croire qu'ils ne s'y rassemblaient que pour les exercices ou jeux gymnastiques. D'ailleurs tout ce que l'on a trouvé d'armures semblait plus fait pour la parade d'un spectacle que pour la guerre : cette grande arène, carrée et fort longue, entourée de la galerie, paraissait très-propre à cet usage. S'il est vrai que de petites choses servent quelquefois à découvrir des vérités, je pourrais citer des dessins faits à la pointe du couteau sur l'enduit des colonnes, où sont représentés des lutteurs armés des mêmes armures trouvées dans les chambres des soldats, et qui n'avaient de couvert que le côté gauche qu'ils présentaient au combat. Ces indices, quoique informes, n'étaient sûrement pas un jeu de l'imagination; ils ont la naïveté de la vérité qu'ils décèlent, vérité qui n'a pu être fardée par des mains grossières. Le soin que l'on avait pris que l'arène ne fût point gâtée par l'écoulement des eaux, pourrait encore servir d'assertion à l'opinion qu'elle servait aux jeux : un conduit en pierres de taille recevait les eaux du toit de la galerie, et les conduisait à chaque angle du carré par un puisart dans une citerne d'où on la tirait au besoin.

On a restauré aujourd'hui quelques-

unes de ces chambres, ainsi que la seconde galerie couverte, dont une partie a été nouvellement rétablie à l'aide des scellemens et des restes de solives qui indiquaient leur premier état. Elles sont occupées par les gardiens de la ville; l'ancienne cuisine est surtout parfaitement en état; et, comme dans le forum, il existe une petite table antique, et une large table moderne, ombragée de saules pleureurs, ainsi qu'une excellente fontaine; nous y déjeunâmes, après quoi l'abbé nous proposa d'aller visiter le *temple d'Isis* (Pl. 66) attenant au théâtre.

Nous placerons ici la description du savant Denon :

« Bâti en briques, revêtu en stuc, d'un style plus agréable que noble, les détails en sont infiniment curieux et très-bien conservés. On sait que le culte d'Isis fut apporté d'Égypte, qu'il n'était adopté chez les Romains que comme un culte étranger, et ne formait que des associations mystérieuses, où il y avait des initiés, comme de nos jours on pourrait citer nos francs-maçons; aussi le temple d'Isis ressemble-t-il parfaitement à une loge.

» Les cérémonies et les initiations nocturnes du culte de cette déesse devinrent suspectes, et furent défendues par les empereurs pendant plusieurs siècles. Cependant on peut assurer qu'il était en exercice sous Titus, à qui rien n'a été suspect; car à *Pompeï* on a trouvé tout le temple habité, tous les ustensiles servant aux cérémonies; les habits des prêtres, leurs squelettes même; les cendres et les charbons sur l'autel des sacrifices; tous les ornemens qui décoraient ce temple; une grande quantité de lampes, des candélabres représentant la plante et la fleur du *lotus;* des sistres dont les prêtres faisaient usage; des vases pour l'eau lustrale; des patères pour contenir l'eau avec laquelle on arrosait les victimes; d'autres vases à recevoir les entrailles; des *lectisternium*, ou lits de table pour coucher la divinité lorsqu'on lui faisait des offrandes; les ornemens du purificatoire, modelés en stuc, portant tous les attributs d'Isis; l'ibis, l'hippopotame, etc. Sur les murs étaient peints les mêmes emblèmes, avec la représentation des prêtres dans leur costume de lin blanc, la tête rasée, et les pieds couverts d'un tissu si fin, qu'il laissait voir le nu.

» On mêlait apparemment le simulacre d'autres divinités au culte de cette déesse; car on a trouvé des statues de Vénus, de Bacchus, deux Thermes, et un Priape. La plupart de ces statues étaient en bois, avec la tête, les mains seulement en marbre. On a trouvé aussi les tables isiaques, plus difficiles encore à déchiffrer que ne l'ont été les manuscrits d'*Herculanum*, et dont je n'ai pas vu qu'on cherchât à tirer plus de lumière.

» On doit remarquer un escalier dérobé par où l'on peut croire que se rendaient les prêtres pour se placer sous le trépied avant qu'on ouvrît la porte principale de l'enceinte sacrée. Cette porte s'ouvrait à deux battans, dont l'un se brisait deux fois par des charnières qui sont en bronze. J'ai vu les dessins de cette porte, qui était à panneaux et d'une belle simplicité. Au-dessous on lisait cette inscription :

N. POPIDIVS N. F. CELSINVS
ÆDEM ISIDIS TERRÆ MOTV
CONLAPSAM
A FVNDAMENTO P. S. RESTITVIT.
HVNC DECVRIONES OB LIBERALITATEM
CVM ESSET ANNOR. SEXS.
ORDINI SVO GRATIS ADLEGERVNT.

C'est-à-dire :

» *Nonius Popidius*, fils de *Nonius*





Tempio di Venere. Pompei Temple de Venus.



Audot del. Duran sc.

Terme pubbliche. Pompei Bains publics.

Celsinus, ayant fait relever à ses frais ce temple d'Isis renversé par un tremblement de terre, les décurions l'ont associé gratis à leur ordre, quoiqu'il eût soixante ans.

» Cette inscription est d'autant plus intéressante, qu'elle peut éclaircir une partie des inconséquences que l'on trouve dans l'architecture de cet édifice, ainsi que de ceux qui l'avoisinent, tels que le déplacement de quelques colonnes, le revêtement de mauvais goût que l'on trouve au quartier des soldats, et qui n'a eu lieu probablement qu'après le tremblement de terre, dont l'inscription fait mention, et qui avait précédé de plusieurs années l'éruption de 79, puisqu'on avait eu le temps de réparer les dommages, et que *Popidius* avait pu restaurer le temple à ses frais. Ce tremblement était, selon toute apparence, celui de 63, dont parlent Sénèque et Strabon, et qui ébranla si fort *Herculanum* et *Pompeï*, que la plupart des édifices furent renversés, et que les habitans effrayés abandonnèrent leurs maisons et la ville, et qu'à Rome le sénat mit en délibération s'il serait ordonné d'abandonner *Pompeï*, ou si l'on en permettrait la restauration.

» La statue d'Isis, en marbre blanc, était sur un piédestal dans le temple; mais on l'a transportée au *museum*. Elle tient d'une main cet instrument que l'on a coutume de regarder comme étant la clef des écluses du Nil : elle est dans le goût égyptien pour la forme et pour la pose, mais plus agréable par le travail que ces figures n'ont coutume de l'être ordinairement.

» On y voit aussi une statue de Vénus, et une de l'Amour.

» Dans une grande pièce ouverte par trois portiques, on lit sur la mosaïque plusieurs noms propres. On prétend que c'était là qu'étaient retenus ceux qui devaient être admis à l'initiation. On dit que les murs étaient peints et couverts de figures gigantesques et fantastiques. On y a trouvé le squelette d'un homme assis auprès d'une table de marbre, et occupé à manger un poisson dont les arêtes étaient encore dans un plat. Auprès de lui étaient les ustensiles nécessaires à faire réchauffer ou cuire.

« Une pièce à côté de celle-là renfermait la plus grande partie des ustensiles propres aux sacrifices, et une grande quantité de lampes en terre cuite, qui éclairaient apparemment les cérémonies nocturnes. »

Le *temple de Vénus*, appelé encore par les uns *temple de Bacchus* (Pl. 66), est le plus grand, comme aussi le plus beau de tous ceux trouvés jusqu'à ce jour dans Pompeï; la magnificence de ses décorations éclipsait toutes celles des autres. Son parvis est presque un carré, mesurant à peu près cent pieds; il est environné d'un portique formé de superbes colonnes, et rendu plus imposant encore par de nombreuses statues. Dans le centre est le temple, autrefois orné d'un magnifique péristyle, de six colonnes de front, et probablement de onze sur le côté, et élevé de huit pieds au-dessus du terrain au moyen d'un soubassement sur lequel on monte par quinze marches en marbre.

Dans les jours solennels, et lorsque la foule obstruait les parvis d'un temple, les sacrifices publics étaient consommés sur un autel en dehors, en face de l'entrée, afin que le peuple pût en être témoin. Les offrandes des particuliers, leur tribut de gratitude envers la Divinité, en un mot, leurs sacrifices étaient reçus dans le temple, et placés sur une petite table, près de la sta-

tue du dieu. Attaché à la colonne de droite est un *monopodium*, ou piédestal à un pied, avec un bassin dans lequel un tuyau caché dans la colonne même, apportait l'eau pour les lustrations.

Quoique superbes dans leur arrangement, les colonnes de ce parvis offrent des idées de caprice dans leur goût et dans leurs décorations. Leurs chapiteaux sont en stuc, originairement ils étaient doriques; une simple feuille en a fait des chapiteaux corinthiens. Les murs du parvis sont recouverts de peintures en couleurs vives, et représentant généralement des paysages, des vues de maisons, des chambres d'intérieur avec des figures d'hommes et de femmes. Le peintre a donné à ces sujets des proportions d'enfans, et des têtes d'hommes, ce qui valut à cet édifice le nom de maison des Nains, jusqu'à ce que la fouille ayant été continuée en 1817, on découvrit que c'était un temple. Dans quelques compositions, ces figures sont représentées jouant ensemble, combattant des crocodiles, ou occupées à des travaux domestiques : l'une représente Hector attaché au char d'Achille, une autre Agamemnon et Achille. Le sanctuaire ne présente plus que les quatre murs noirs, élevés sur une petite base autrefois enrichie de marbre, aujourd'hui nue.

Au fond de la cour, vis-à-vis de l'entrée, est une petite chambre où se trouve une peinture inestimable, Silène et Bacchus; celui-ci tient dans ses mains un thyrse et un vase, et Silène lui enseigne à jouer de la lyre. Dans le mur est une niche, probablement pour les dieux lares. Pendant quelques années ce temple a été censé dédié à Bacchus; mais des débris de deux statues de Vénus, et une inscription remarquable, ont fait adopter une autre version, et substituer le nom de Vénus à celui de Bacchus.

Nous voici aux *bains publics*, ou *thermes*, en face du temple de la Fortune.

Sénèque place l'usage des bains au nombre de ceux indispensables pour la santé, qu'ils entretiennent, en facilitant la transpiration et une bonne digestion; d'un autre côté, il est à présumer que la chaussure des Anciens, consistant en sandales, donnait un accès trop facile à la poussière et à la boue, et rendait les ablutions indispensables; aussi les thermes publics étaient-ils en grande quantité chez eux.

« Dans les premiers temps les bains avaient été très-favorables à la santé du peuple de Rome, qui pouvait se procurer cet avantage en payant par individu un quadrant (environ deux centimes); les plus honorables édiles ne dédaignaient point d'en être eux-mêmes les inspecteurs; ils entraient dans les salles où le peuple se baignait, et réglaient tout ce qui avait rapport à la propreté, et même à la température. Ces mêmes édiles avaient ordonné que le lieu destiné aux bains serait construit de façon à être à l'abri du vent froid. Les bains chauds, en particulier, étaient exposés au midi.

» Long-temps on se trouvait si bien à Rome de l'usage des bains, qu'au témoignage de Pline on n'y connut point d'autre médecine pendant six cents ans. Les bains chauds étaient le plus généralement recherchés; cependant, après la guérison d'Auguste, par Musa, au moyen du bain froid, celui-ci fut mis à la mode. » (*Dict. des Sc. Méd.*, article BAINS.)

Plusieurs prenaient deux bains par jour. On appelait ces établissemens *balneæ* ou *thermes*. Le premier de ces

noms s'appliquait plus particulièrement aux bains privés, l'autre à ces monumens élevés sous les empereurs, et qui contenaient, outre les salles de bains, des jardins, des portiques, des places, une bibliothéque, et tout ce qu'on trouvait dans les gymnases et dans les palestres des Grecs. Quoique les thermes de Pompeï ne fussent pas construits avec cette magnificence, ils étaient cependant fournis de tout ce qui pouvait y paraître nécessaire.

On les ouvrait à la pointe du jour; les personnes riches ne les fréquentaient pas aux premières heures de la journée, elles préféraient y aller entre midi et le coucher du soleil. Les débauchés différaient jusqu'après souper, et aux heures avancées de la nuit, comme plus propices à favoriser les plaisirs qu'ils allaient y chercher.

Les thermes de Pompeï ont été découverts en 1824. Voici ce qu'en a écrit M. de Châteaubriand:

« Les fouilles se continuent avec persévérance et avec beaucoup d'ordre et de soin : on vient de découvrir un nouveau quartier et des thermes superbes. Dans une des salles, j'ai particulièrement remarqué trois siéges en bronze, d'une forme tout-à-fait inconnue, et de la plus belle conservation. Sur l'un d'eux était placé le squelette d'une femme dont les bras étaient couverts de bijoux, en outre des bracelets d'or, dont la forme était déjà connue; j'ai détaché un collier qui est vraiment d'un travail miraculeux. Je vous assure que nos bijoutiers les plus experts ne pourraient rien faire de plus précieux ni d'un meilleur goût.

» Il est difficile de peindre le charme que l'on éprouve à toucher ces objets sur les lieux mêmes où ils ont reposé tant de siècles, et avant que le prestige ne soit tout-à-fait détruit. Une des croisées était couverte de très-belles vitres, que l'on vient de faire remettre au musée de Naples. »

Ces thermes ont six entrées. Celle par où l'on pénètre aujourd'hui donne dans un vestibule couvert, longeant un atrium, rendez-vous des personnes qui se présentaient pour prendre le bain. Ce vestibule, garni de siéges en bronze, se nommait *apoditerium* ou *spoliatorium*; au-dessus sont des trous dans le mur où étaient enfoncées des chevilles en bois pour pendre les habits; on en a même trouvé quelques-unes à moitié brûlées. Les vêtemens étaient confiés à la garde d'un homme appelé *Capsarius*, qui suffisait, malgré la foule, pour prévenir les vols, grâces à la sévérité des lois, qui ne sauraient trop protéger les intérêts particuliers dans les établissemens publics. Quelquefois l'apoditerium était garni de couchettes fermées par des rideaux, coutume qu'on retrouve dans les bains turcs.

Une fois dépouillé de ses vêtemens, on entrait d'abord dans le frigidarium. Celui de Pompeï est construit circulairement avec des niches dans le mur, garnies de petites baignoires; dans le haut se trouve une ouverture, fermée par de larges carreaux de verre. On y a trouvé treize cents lampes de terre cuite, d'une même forme et à un seul bec, deux verres fixés dans des cadres de bronze, et une infinité de carreaux de verre cassés, dont quelques-uns sont convexes, une épée avec sa poignée en ivoire, les débris d'une statue équestre en bronze d'un travail médiocre, un squelette et une soixantaine de monnaies d'argent.

Ceux qui fréquentaient les bains dans un but sanitaire, ne dépassaient guères le frigidarium, qui contenait en outre un large bassin « piscine »

où l'on se livrait à l'exercice de la natation.

Le luxe introduisit dans les bains les eaux de la mer, et y fit descendre la neige des montagnes; c'est ce que l'on voyait dans les bains de Néron. La volupté y jeta à pleines mains du safran et d'autres substances odorantes, et la médecine les modifia à son tour, pour les rendre plus utiles à l'homme malade.

A la suite du frigidarium venait le *tepidarium*, d'une température plus élevée. Le baigneur s'y arrêtait pour se préparer à entrer dans la salle suivante. C'était le lieu que les philosophes choisissaient pour leur entretien. Des jongleurs, des bateleurs, des mimes, y entraient aussi, et moyennant une légère rétribution divertissaient les assistans. Cette salle, à Pompeï, est oblongue avec une voûte à compartiment en stuc (Pl. 66); sa décoration est en bas-relief si beau, qu'il fait regretter de n'en avoir pas trouvé beaucoup de semblables. Dans les murs sont des niches ornées de petites figures d'Atlas. Plusieurs de ces niches contenaient des lampes; d'autres sont supposées avoir contenu des essences pour les baigneurs. Cet appartement aurait alors été non-seulement un tepidarium, mais aussi un *unctuarium*. Dans la partie supérieure de la voûte est une ouverture pour donner le jour, et dans la salle un immense brasier en bronze, d'une forme élégante et ornée d'une figure de bœuf, peut-être le bœuf Apis. On y voit aussi deux bancs en bronze sur lesquels on lit :

M. NIGIDIVS. VACCVL. A. P. S.

Près du tepidarium est le *calidarium* ou *sudatorium*, qui dans son extrémité supérieure contient une grande cuve oblongue, en marbre, élevée sur des marches également en marbre; c'était un récipient pour l'eau chaude. Cette cuve est près d'un mur, le long duquel les baigneurs étaient assis, les jambes plongeant dans l'eau. Il pouvait y avoir six personnes à la fois. Le mur était garni de draperies, et sous le plancher était une cavité pour l'admission et la circulation de la vapeur. Les conduits s'en distinguent parfaitement. A l'extrémité opposée est un enfoncement semi-circulaire, *laconicum*, orné d'un superbe bassin, *labrum*, d'une seule pièce de marbre blanc, au centre est un jet pour l'eau bouillante. Une inscription sur une des parois de ce bassin fait connaître le nom de celui qui présida à ce travail, et le paya sept cent cinquante sesterces. Le mur, recouvert de stuc, a trois larges ouvertures pour l'eau froide, afin de tempérer la chaleur lorsqu'elle devenait trop insupportable; près du jet d'eau sont deux autres ouvertures pour l'air.

Du sudatorium, les baigneurs revenaient dans le tepidarium, où les esclaves les frottaient avec un instrument nommé strigile, composé d'une petite lame de la forme d'une serpette, en or, en argent ou en ivoire, avec laquelle on enlevait la sueur.

Lorsque la peau était bien séchée au moyen de linges chauds, ils les parfumaient de la tête aux pieds, avec des huiles ou des onguens odoriférans, renfermés dans des boîtes de corne, d'albâtre ou de verre, appelés *guttuli*, parceque la liqueur qu'elles renfermaient ne tombait que goutte à goutte; puis, se couvrant d'une couverture légère «sindon», ils revenaient au spoliatorium ou première pièce, et là, après avoir attendu quelques instans pour s'accoutumer à la température et se préparer à celle du dehors, ils prenaient une boisson chaude et se revê-

taient de leur robe. Quelques-uns se faisaient faire deux onctions, l'une avant, l'autre après le bain. Ceux d'une constitution plus robuste, au sortir du sudatorium, se plongeaient dans la piscine du frigidarium, ce qui les fortifiait encore davantage.

Dans les premiers âges, un père ne se fût jamais baigné avec son fils ni même avec son gendre. Aucun homme n'était admis dans ces établissemens avant l'âge de quatorze ans ; mais lorsque la corruption fut arrivée à son comble, on en vint au point du mélange des sexes dans les mêmes bains. Cependant un édit impérial entreprit de poser un frein à cette licence.

Au delà de ces thermes est un autre établissement de bains destiné au peuple ou aux femmes, et composé de petites chambres voûtées et obscures qui fournissent peu d'indication sur leur usage.

Ces thermes paraissent avoir été richement décorés. Ces édifices, comme les gymnases chez les Grecs, étant fréquentés par un grand nombre de personnes, recevaient tous les embellissemens dont l'art pouvait disposer. A Rome on en a trouvé de magnifiques. La lumière du jour n'y pénétrant pas, ils recevaient la clarté par de superbes candelabres, et une multitude de lampes répandaient leurs lumières sur des peintures variées. Les murs en marbre coloré, les nombreuses statues qui décoraient les niches et les mosaïques des planchers, les productions les plus précieuses du pinceau ou du ciseau grec qui les décoraient, les rendaient les monumens les plus remarquables du goût et du luxe des Anciens.

Proche des thermes, est une petite place de forme oblongue, environnée de boutiques, de magasins et d'habitations; on la nomme place de la *Fulonica*. A l'une de ses extrémités est un passage aboutissant à la rue de Mercure. Ce passage était autrefois surmonté d'un large portique, dont un pilier est encore debout; sur une des faces de ce pilier on a retrouvé des fresques qu'on peut considérer comme une espèce d'enseigne annonçant le commerce qui se faisait sur cette place. Elles représentent trois larges jarres à demi pleines d'eau; dans l'une un homme lave des étoffes de laine. Une femme, probablement la maîtresse de l'établissement, est assise à côté, et surveille les ouvriers. Dans un autre tableau au-dessus, on voit un homme nettoyant une étoffe que l'on reconnaît pour une toge; il l'étend sur une balustrade, un autre porte sur ses épaules un étendoir et un petit vase plein de braise. Sur une autre face du pilier est une presse, avec tout ce qu'il faut pour s'en servir; elle ressemble exactement à celles qu'on emploie aujourd'hui pour extraire l'huile des olives.

Cette construction en portique, et ces peintures, sont encore en usage dans les vieux quartiers de Naples.

Dans le haut de la place est un lavoir consistant en quatre bassins où les ouvriers se plaçaient pour laver les étoffes; les fresques du pilier qui aident à l'explication de ces différens travaux, rappellent la plus haute antiquité. Dans l'Odyssée, les filles d'Alcinoüs et les dames phéaciennes lavent leurs vêtemens dans des bassins de marbre aux portes de la ville.

Une boutique de cette place contient un four avec trois tubes pour l'évaporation de la fumée; dans un autre on a trouvé une matière glutineuse, probablement de la terre à dégraisser; enfin, vis-à-vis était une presse qui

aura servi de modèle à celle du pilier. Attenans au portique sont une fontaine et un puits ; à côté du lavoir, sur un autre pilier, est encore une peinture de deux serpens ; peut-être était-ce un talisman contre la jettatura ou le mal'occhio ; car, je l'ai dit, les Anciens y croyaient, et à tout moment Pompeï nous en fournit la preuve.

La fascination était surtout considérée par eux comme le résultat d'un charme irrésistible, et pour s'en préserver, Plutarque affirme qu'on mettait en usage les moyens les plus ridicules, citant même jusques à l'emploi du phallus ; non-seulement les hommes, mais les femmes et les enfans, le portaient pendu à leur col ou gravé sur des anneaux ; ils poussaient encore l'absurdité jusqu'à le porter en procession à travers les campagnes, comme l'atteste saint Augustin.

Il est probable que la corne que les Napolitains portaient, comme préservatif de la jettatura, et dont j'ai parlé, n'est autre que ce phallus, que nos mœurs plus décentes ont altéré dans sa forme.

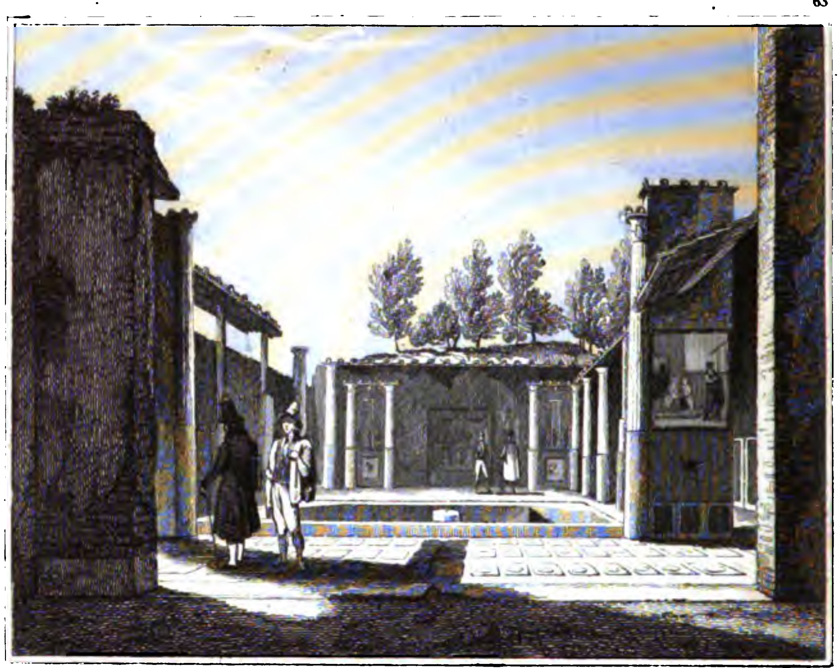
On a trouvé dans cette place beaucoup d'objets divers, entre autres cinq bouteilles carrées à col circulaire ; l'une encore pleine d'une liqueur qui s'échappa au moment où on la découvrit ; une autre contenait du *caviar* ou œufs de poissons préparés, une troisième des olives conservées dans l'huile et qui ont traversé dix-huit siècles.

A côté de la fulonica est la *maison de la Grande-Fontaine*, située dans la rue de Mercure, ainsi nommée à cause de la quantité de statues de ce dieu qu'on y a trouvées. Dans une petite grotte ornée de coquillages et de mosaïque, est une fontaine de marbre blanc ornée de masques ; sur le mur du fond sont peints des arbres et des fleurs. Une chambre latérale contient une peinture représentant une scène dramatique ; deux acteurs masqués déclament ; trois autres personnages sont dans le fond et ont le visage découvert ; sur un des côtés du tableau on voit un magistrat assis dans sa chaire. L'inscription de la façade extérieure ferait soupçonner que la maison appartenait à cet Holconius, dont le nom était écrit en lettres de bronze sur le pavé de l'*Odeum*, au pied de sa statue.

Une autre maison connue sous le nom de la *petite fontaine*, est attenante à celle que je viens de décrire. Elle ne présente d'ailleurs aucune autre particularité remarquable.

Les taxes qui alimentaient le trésor public chez les Romains, spécialement au temps de l'empire, durent nécessairement exiger un nombre proportionné d'employés pour les percevoir ; ce besoin dut surtout se faire sentir dans les villes maritimes qui, comme Pompeï, faisaient un grand commerce. Ces fonctions consistaient, non-seulement dans la perception des impôts, mais dans le payement des approvisionnemens pour les armées, les flottes, et généralement de toutes les dépenses qu'exigeait un gouvernement aussi étendu.

D'après les probabilités, Pompeï devait avoir un questeur, ou du moins un délégué du trésor, et ses fonctions, eu égard à l'activité du commerce, à la situation et aux richesses d'une des villes les plus célèbres de la Campanie, devaient en faire un office important. La découverte de deux coffres dans une maison située dans un des quartiers le plus fréquenté, la grandeur, la force et la magnificence de ces coffres, qui outrepassent celles qui auraient pu suffire au commerce d'un particulier, tout porte à présumer que leur destination était affectée au service du trésor



Casa del Questore. Pompei. Maison du Questeur.



Andot dis. Duran sc.

Forno e Mulino. Pompei. Maison de Boulanger.

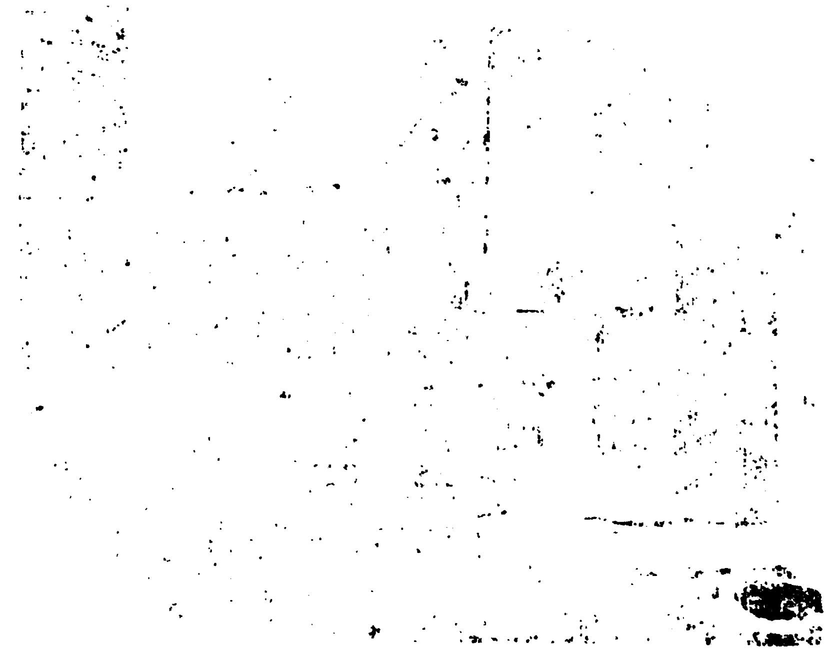
[illegible] et l [illegible]

[illegible] Mercure [illegible]

[illegible] dans un atmo [illegible]

[illegible] enfin [illegible]

[illegible] en œil [illegible]



public, et à conjecturer qu'un officier du questeur ou le questeur lui-même habitait cette maison.

Lorsqu'on en fit la découverte en 1828 et 1829, les fresques qui l'ornaient, au nombre desquelles se trouvait celle de *Castor et Pollux*, lui firent donner ce nom en même temps que celui des *Dioscures*; aujourd'hui on lui a substitué celui de *maison du Questeur*, et elle est connue sous ces différentes dénominations. Cet édifice est divisé en deux habitations bien distinctes, dont la plus grande et la mieux ornée aurait été destinée aux affaires publiques, et l'autre à la famille et aux esclaves du propriétaire.

Elle présente deux entrées donnant sur la rue de Mercure, et deux autres portes de derrière; tout près est un troisième corps de bâtiment, où sont des boutiques qui communiquent avec l'intérieur; c'est là que le propriétaire faisait vendre ses denrées.

De toutes les habitations particulières, celle-ci est la plus belle et la plus riche qu'on ait découverte jusqu'à ce jour. La façade est revêtue en stuc d'un travail exquis. Sur un fond rouge ressortent des reliefs en stuc blanc, dont les creux sont d'azur; la corniche est revêtue de stuc travaillé au moule; les parties saillantes sont rouges et noires, et le fond bleu céleste. Au-dessous est sculpté un Mercure, une bourse à la main et dans l'attitude d'un coureur. Il est difficile de ne pas admirer la perspective qu'on a de cette entrée; l'œil plane dans un atrium, et entre les douze colonnes on aperçoit l'impluvium et sa fontaine, au milieu, le tablinum et ses superbes peintures, puis enfin le péristyle et le jardin, terminé par l'ædicula, ou petit autel des dieux tutélaires; le vestibule et la cour sont pavés en émail blanc.

Les murs de cette entrée ont des peintures dans des compartimens variés, jaunes ou rouges, et représentant divers sujets; c'est là qu'on voit Castor et Pollux; au milieu de l'impluvium est une fontaine où sont sculptés des grenouilles, des lézards et autres figures d'animaux. C'est dans l'atrium et à côté du tablinum qu'on a trouvé les deux coffres dont j'ai fait mention; tous deux étaient posés sur un socle en maçonnerie incrustée de marbre; ils étaient en bois, l'intérieur doublé en cuivre, et garnis extérieurement de lames et de manilles en fer, serrures et ornemens en bronze, le tout oxidé, et le bois tombant en pourriture. Dans l'un on a trouvé quarante-cinq monnaies d'or et cinq en argent. Il est à présumer que les sommes qui devaient y être déposées auront été enlevées par les habitans. On a retrouvé un trou dans le mur de la salle contiguë; il est donc probable qu'en faisant leurs fouilles, les habitués de la maison, ou peut-être des étrangers, au lieu d'arriver directement aux caisses, se trompèrent et se trouvèrent dans la chambre à côté. Cet atrium était décoré de fresques; dans celui du second bâtiment, on a trouvé également des peintures, entre autres un Pan et un hermaphrodite, composition pleine de fraîcheur et de grâce, et des paysages dans le genre de ceux du Poussin. Partout où les yeux pouvaient se porter, on ne voyait que peintures, même sur les murs du jardin. La plus grande pièce, non-seulement de la maison, mais on peut dire de toutes celles retrouvées jusqu'ici, était aussi la plus somptueuse par son pavé et ses murs incrustés en marbre d'Afrique de diverses couleurs. Ces marbres furent enlevés lors de l'éruption même, ou peut-être avant; il en

est cependant resté assez pour faire juger de sa magnificence; c'est le marbre sanguin, le rouge et le jaune antique, et jusqu'à des morceaux d'albâtre d'Orient.

Dans le troisième corps de bâtimens on a trouvé peint sur un mur blanc, une miniature représentant une danse de bacchantes d'une composition exquise. Par terre était un candelabre en bronze, monté sur trois pieds, disposés de manière à figurer l'emblème de la Sicile. Dans l'appartement derrière l'atrium étaient de superbes vases en bronze et des lampes.

La seconde porte d'entrée communique à cette partie, qui fut découverte en 1829, et qu'on nomme *maison d'Apollon*. Ce nom lui vient des nombreuses peintures de ce dieu qu'on y a retrouvées. Les murs de quelques-unes des chambres sont couverts d'arabesques en état parfait de conservation, et d'ornemens en stuc, dont un, le seul de cette nature, représentait des objets licencieux; sur le mur, en face, étaient deux superbes peintures dont on n'a pas pu deviner les sujets. On a découvert aussi une jolie table oblongue de marbre blanc, supportée par des pates de griffons ailés, et si bien conservée, qu'elle semble sortir des mains du sculpteur; un pavé en mosaïque, représentant des Amours enchaînant un lion avec des guirlandes de fleurs : des prêtres de Bacchus entourent le lion et les Amours.

Les fouilles de la maison d'Apollon ont donné au musée un buste de grandeur naturelle, et un petit buste de Tibère dans sa jeunesse, tous deux en bronze, un mortier et son pilon en bronze antique, une romaine avec son contre-poids représentant Mercure, des candelabres, une boîte de pilules et une singulière statuette, en marbre, d'Hercule donnant à manger à un chien.

Toute la rue de Mercure est le théâtre des nouvelles fouilles; on les a continuées jusqu'aux murailles de la ville qui la terminent, et ensuite on a repris une ligne latérale, dans laquelle on a commencé par la maison du Faune, ou de la Mosaïque. Je voudrais communiquer au lecteur le plaisir que j'éprouve à parcourir toutes ces habitations, dont les peintures, à peine sorties de terre, ont conservé les couleurs les plus vives. Les amis des arts doivent rendre grâces aux conservateurs de Pompeï, car c'est ici que l'on a apporté plus de soins à couvrir de toits les restes si intéressans de la ville ressuscitée.

Dans cette rue de Mercure on a trouvé un grand nombre de squelettes, une petite chaîne en or émaillé, quatre bracelets, quatre anneaux d'or, une pièce d'or à l'effigie de Vespasien, soixante-trois monnaies d'argent et vingt-huit de bronze[1].

Le blé chez les Romains, comme chez les modernes Italiens, formait la principale base de la nourriture. Avant la guerre contre Persée, roi de Macédoine, il n'existait point de boulanger dans Rome, chaque famille faisait son pain chez elle, usage encore existant dans le royaume de Naples. Dans la classe peu aisée on chargeait les femmes de ces fonctions; chez les riches c'étaient les esclaves, qui réduisaient ainsi le blé en farine au moyen de pilons; par la suite des boulangers s'acquittèrent de ce travail, ils furent appelés pour cela *pistores*, et leur établissement *pis-*

[1] Souvent nous passons sous silence, ainsi que nous le faisons ici, le détail des peintures, statues, figurines, candélabres et autres objets précieux qui ont été recueillis dans les fouilles. On conçoit en effet que ce détail deviendrait très-fastidieux à force de répétition.

trinum. Les moulins étaient connus en Grèce et en Asie, long-temps avant que leur usage fût introduit en Italie, et Rome n'en dut la connaissance qu'aux victoires de Paul Emile qui les importa de la Grèce.

Par ce mot moulin, qu'on n'aille pas se figurer les machines que nous connaissons : un moulin, chez les Anciens, était formé de deux pierres volcaniques dont une à base ronde et taillée en pyramide, s'adaptant dans le creux d'une autre pierre taillée en double entonnoir et de la forme d'un sablier. En faisant tourner cette dernière au moyen de deux anses latérales (*voyez* la figure, Planche 65) que traversaient deux barres de bois, le grain versé dans l'entonnoir supérieur tombait par un trou, entre l'entonnoir renversé et la pierre conique, et le mouvement de rotation le réduisait en farine. L'intérieur de la pierre creuse est doublé en fer, et le cône de celle inférieure traversé par un pivot en même métal. On employait aussi pour tourner les moulins des gens à gages. Plaute, réduit par la misère à gagner sa vie du travail de ses mains, fut long-temps occupé à ce rude métier, et c'est dans les intervalles qu'il trouva le temps de composer quelques-uns de ses incomparables ouvrages. Par la suite on y condamna les malfaiteurs, et l'art ayant fait des progrès, l'on y appliqua des bêtes de somme.

La boutique que nous voyons ici est à gauche sur la voie domitienne. Elle contient trois moulins, une petite écurie pour les chevaux employés à les faire agir, et auxquels on bandait les yeux ; des fours où cuisait le pain, des vases pour contenir l'eau, des amphores pour la farine et des monceaux de grains. Ces fours diffèrent si peu de ceux aujourd'hui en usage, qu'en les réparant il serait aisé de s'en servir encore.

On y a retrouvé jusqu'à des pains ; sur l'un d'eux, de huit pouces de diamètre, sont tracés ces mots : « Siligo. granii » ; sur d'autres : « E. cicera. » Par siligo on entendait une farine blanche, peu nutritive ; il est à croire que c'est le seigle. Cicera voulait dire des pois-chiches, qu'apparemment on mêlait avec la farine. « La faim fit trouver tendre, même jusqu'à ce mauvais pain de seigle. » (Sénèque, l. 123.)

L'abbé Barthélemy prouve que ces marques étaient ordonnées par la police pour désigner l'espèce de farine dont on se servait. Elles étaient formées par des lettres séparées.

Puisque la rencontre de la boutique du boulanger m'a engagé à parler d'un objet de première nécessité, je reviens sur le logement des Romains, et j'ajouterai quelques réflexions qui compléteront ce que j'ai dit en décrivant la maison de Pansa.

Les maisons des premiers Romains furent, dans l'origine, très-petites. Les portes restaient ouvertes pour éclairer pendant le seul repas qui, dans des temps de frugalité, suffisaient à ces guerriers pauvres et sobres. A mesure que la civilisation et le luxe s'introduisirent chez eux, ils les agrandirent de telle sorte, qu'y loger quatre cents esclaves ne fut plus regardé comme une chose extraordinaire. On les entoura de jardins ombragés, et leur décoration intérieure dépendit du goût et de l'opulence du propriétaire. Auguste, dont l'indulgence n'alla jamais jusqu'à tolérer les extravagances de ce genre, entreprit d'y poser des bornes ; il fixa la hauteur des maisons à soixante-dix pieds ; mais ce règlement fut souvent éludé. Cette infraction amena de l'irrégularité dans la symétrie des édifices,

au point que l'incendie arrivé sous Néron fut presque considéré comme un bien, puisque, obligé de rebâtir Rome, on en fit pour la première fois une ville régulière. L'uniformité de plan n'entraîna pas l'uniformité de détails, mais il est des idées de convenances et de bien-être que les Anciens ignorèrent entièrement; ainsi, jamais ils ne surent ce qu'était une cheminée, et ils ne connurent point les fenêtres sur la rue. Presque toutes leurs chambres, ne recevant le jour que par la porte, lorsqu'elle était fermée, ils étaient plongés dans une obscurité complète.

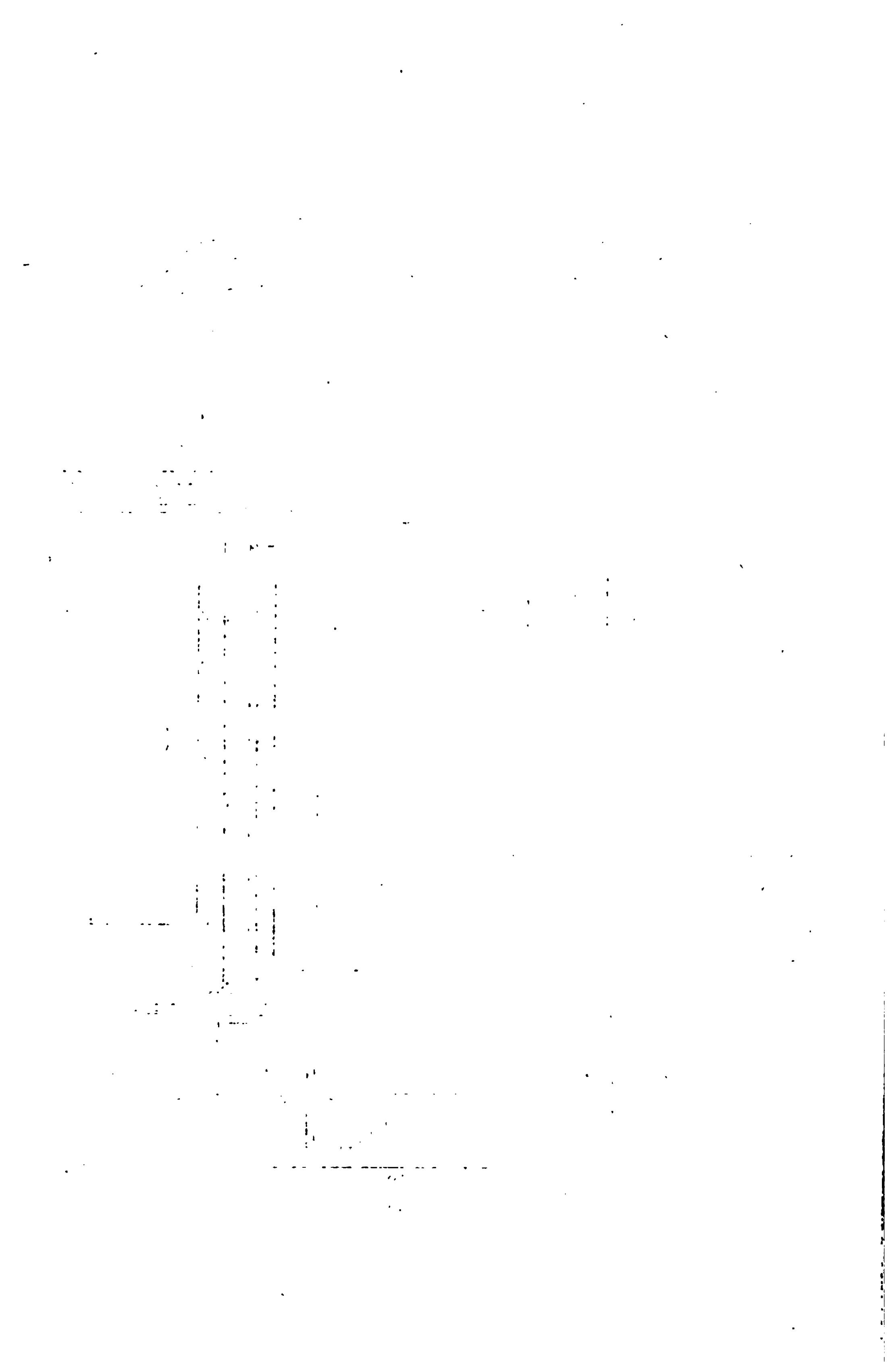
A la vérité les Romains et les Grecs ne sont pas des peuples qu'il faut voir chez eux. C'est au forum et sous les portiques qu'il faut aller les chercher. Ils aimaient la grandeur et la magnificence dans les édifices publics, principalement dans ceux destinés au culte de la Divinité; mais dans leurs habitations ils se contentaient du nécessaire.

Vitruve est le seul auteur de l'antiquité qui nous donne des détails généraux sur les maisons; mais son traité ne nous est pas parvenu avec les figures qui contribuaient à l'expliquer. Pompeï est donc, pour l'antiquaire, un livre vivant qui a manqué à ceux qui nous précédèrent. Nous y voyons des maisons construites et habitées dans le temps que Vitruve écrivait, et, son ouvrage à la main, nous pouvons les parcourir; l'œil nous donne l'explication des passages que l'esprit n'a pu comprendre.

Combien nos peintures sont inférieures à celles que nous retrouvons dans Pompeï! Quel art dans la composition de ces couleurs qui ont la transparence du cristal, et qui, malgré l'humidité de la terre dans laquelle elles sont restées enfouies, ont pu résister pendant des siècles! quelle régularité dans le dessin! quelle grâce dans les poses! quelle variété dans l'expression! Mais aussi remarquons que le goût des décorations était général chez eux. Pauvres ou riches, tous décoraient de peintures leurs maisons, leurs chambres, leurs murs extérieurs et intérieurs. Et ces mosaïques qui reviennent partout! quelles sommes n'exigerait pas aujourd'hui le pavé d'un seul de nos appartemens! Cependant nous les trouvons à chaque pas, non-seulement à Rome, mais dans tous les lieux qui ont été habités par les Romains.

La Pl. 67 représente un panneau de décoration, pris dans la villa de Diomèdes. Elle peut donner une idée des peintures qui ornaient les édifices des personnages riches. Le fond de la partie principale est de couleur fauve. Celui du ceintre est lilas. La plinthe du bas, sous les guirlandes, est violet-bleu. Les panneaux du haut sont de divers bleus, et ceux du bas d'un rouge brillant. Les colonnettes sont bleu-foncé, et tous les sujets, d'un dessin charmant, ont les couleurs qui leurs sont propres. L'ensemble des couleurs est en harmonie. Nous pourrions donner mille exemples variés pris à Pompeï et à Herculanum; on serait étonné de la fertilité d'imagination des artistes anciens. Aussi les avons-nous copiés dans nos décorations d'appartemens, et ce n'est pas l'époque où nous avons montré le moins de goût.

L'art de la statuaire ne le cédait guères à celui de la peinture. Combien de figures en bronze, de petites statues d'Hercule, de Pallas, de Jupiter, de Mercure, placées au devant des portes des maisons, ou comme limites de leurs héritage! Longue serait l'énumération de tous les objets qui mettent à portée de juger à quel point ils culti-

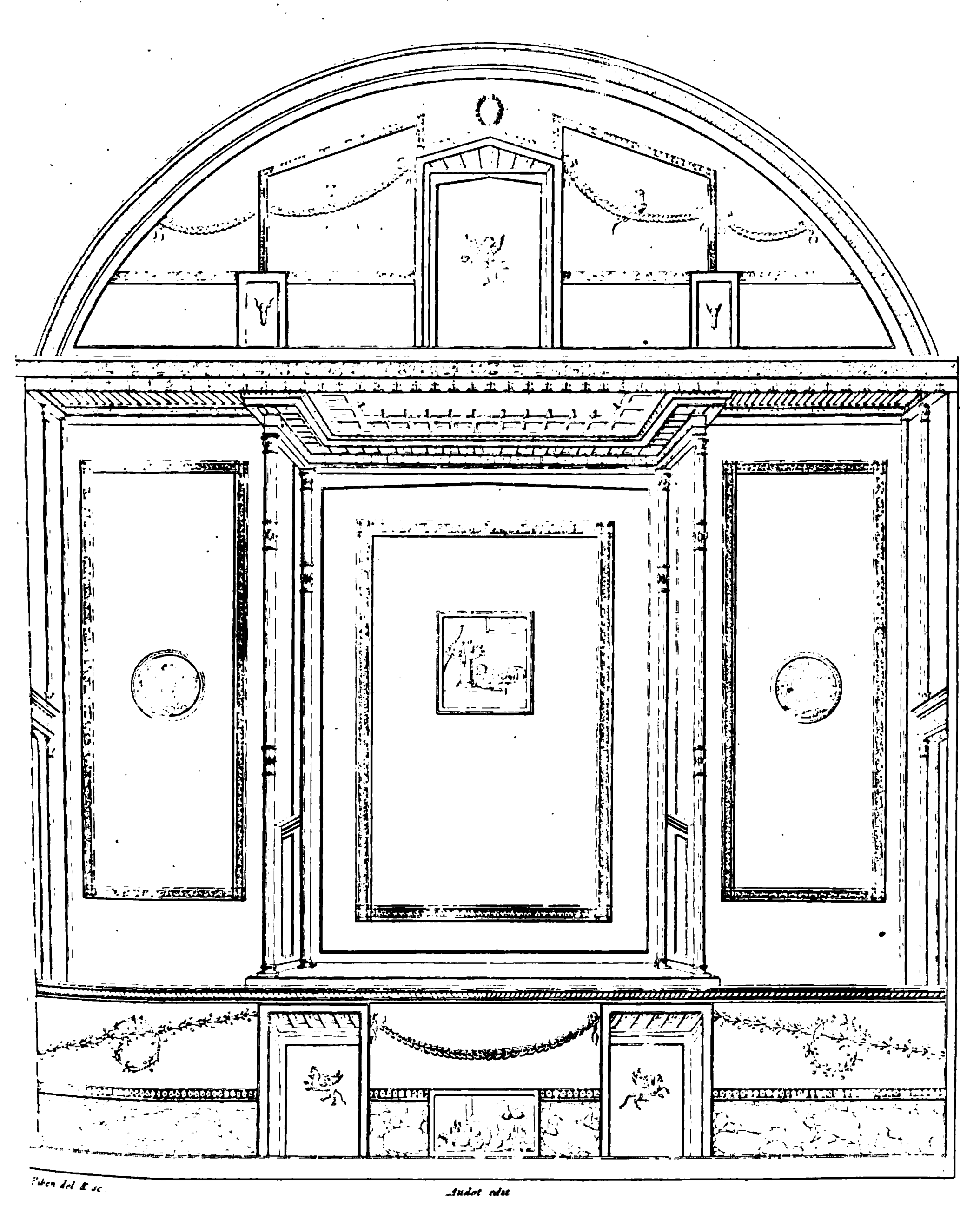


[illegible] aussi [illegible]

[illegible] hommes [illegible]

[illegible] représente un [illegible] pas dans la [illegible] peut donc [illegible] personnages riches. Le fond de [illegible] principale est de couleur [illegible] centre est bas. La plus [illegible] sous les guirlandes, est [illegible] sont [illegible] les couleurs [illegible] en serait élégant [illegible] l'imagination de l'artiste [illegible] avons-nous copiés [illegible] appartements, et [illegible] nous avons [illegible]

L'art de la [illegible] celui de la [illegible] d'Hercule, [illegible] Mercure, [illegible]



Pompei.

vaient les beaux-arts, et combien ils les avaient perfectionnés.

A la vérité l'art de construire, du moins à Pompeï, n'offre pas le même degré de perfection; peut-être la localité en est-elle cause. De bonnes fondations, des murs solides n'y ont pas été regardés comme indispensables, et le talent de l'architecte a dû plutôt se diriger sur les moyens de préserver de la chaleur. Aussi ne trouvons-nous dans Pompeï que des maisons, dont un enduit, plus ou moins épais, recouvre des murs mal construits, en mauvaises briques jointes ensemble par un ciment, et dont l'épaisseur ne correspond pas même à l'usage auquel ils étaient destinés; c'est à cet enduit qu'ils sont redevables de leur conservation, il les préservait de l'humidité, qui seule était à craindre.

L'architecture des maisons nous étant connue, nous pouvons aisément nous représenter les convives prenant leur repas; nous n'avions encore à ce sujet que des notions vagues.

Au milieu de la salle à manger « triclinium » s'élevait une table en bois de citronnier, d'ébène, d'ivoire ou de bronze. Les convives sur leurs lits étaient placés autour, mollement appuyés sur des coussins couverts d'étoffes précieuses brodées en or.

Les repas se composaient de trois services : le premier en œufs, olives, huîtres, salades, et autres hors-d'œuvre; le second, en ragoûts, poissons et viandes rôties; enfin, le troisième, en pâtisserie, mets sucrés et fruits, ordonnance qui se rapproche plus ou moins de celle que nous observons; mais il nous était difficile de nous former une idée de leur cuisine. A la vérité Horace parle souvent de repas; mais comme ce n'est que sur le ton de la satire, nous ne pouvions nous en rapporter à lui. Voici qu'une fresque à Pompeï vient à notre secours et nous permet d'asseoir quelques idées à ce sujet.

Sur une table est servi un large plateau carré. Aux quatre angles sont quatre paons dont les ailes déployées forment un vaste dôme. Entre ces paons sont placés quatre homards, le premier tenant dans ses pinces un œuf bleu, le second une huître, le troisième un loir, et le quatrième un panier de sauterelles. Cet immense plateau est accompagné de quatre autres, chargés de poissons, de perdrix, de lièvres et d'écureuils, chacun leur tête entre leurs pates et nageant dans la sauce; viennent ensuite une rangée de jaunes d'œufs, une de pêches, de petits melons et de cerises, et enfin une autre de légumes de différentes espèces.

Dans les banquets ordinaires, lorsque tous étaient égaux en dignité, le maître de la maison se plaçait au milieu, et les hôtes indifféremment, à sa droite et à sa gauche. Dans les occasions solennelles, telles, par exemple, que l'invitation faite à un consul ou à tout autre magistrat, celui-ci occupait la place d'honneur, les maîtres de la maison venaient ensuite, de chaque côté les invités et la tourbe des parasites. Les convives placés, on leur présentait une couronne de fleurs arrosée de parfums, après quoi on faisait les libations en l'honneur des pénates et des divinités hospitalières. L'on élisait ensuite ou on tirait au sort un tatiarcham, ou roi, qui pendant toute la durée de la fête exerçait une autorité suprême.

> . . . . . . Quem Venus arbitrum
> Dicet bibendi. . . . .
>
> Hor., *lib.* II, *od.* 5.
>
> Quel est le roi que Vénus donne
> A cette troupe de buveurs.
>
> *Trad.* de Daru.

Les vins portaient le nom des consuls sous lesquels ils étaient faits.

Tant qu'on s'en tint à ces coutumes joyeuses, il n'y eut rien de répréhensible; mais lorsque plus tard la sensualité et les excès usurpèrent la place de la tempérance et de la frugalité, c'est alors que les repas devinrent condamnables. Ces fêtes semblaient incomplètes lorsqu'elles n'étaient pas accompagnées et suivies de scènes où l'humanité et les mœurs fussent également outragées; souvent des gladiateurs teignirent de leur sang le plancher, où précédemment on se contentait de répandre des libations. D'autres fois eurent lieu des scènes de turpitude, sur lesquelles il est mieux de tirer le rideau! Au moment de quitter la table, une coupe, consacrée au dieu du sommeil, circulait à la ronde; on invoquait ce dieu en faveur des convives, à qui l'on distribuait des présens qu'ils emportaient eux-mêmes, ou qu'on faisait porter chez eux par des esclaves.

Martial fait allusion à cet usage.

Præmia convivæ det sua quisque suo.
Lib. XIV, *ep.* 1.

Que chacun fasse ses présens à son convive.

Après cette digression, nous allâmes visiter le *temple Grec*, le plus antique et le plus majestueux qui ait été construit à Pompeï. A peine peut-on discerner entièrement son étendue, qui est un carré long de quatre-vingt-onze pieds, et de cinquante-trois de large. La façade était décorée de huit colonnes de l'ordre dorique employé à Pestum, de quatre pieds de diamètre, et construites en tuf, ainsi que les onze qui ornent chaque côté.

On reconnaît dans ce temple, qui paraît avoir été dédié à Hercule, la plus noble construction du style grec, et, selon l'opinion de Romanelli, l'ouvrage des Étrusques. Vitruve le décrit et indique sa position non loin des théâtres dont en effet il est très-voisin.

Des débris d'immenses colonnes cannelées s'y voient encore, ainsi que trois autels du côté de l'orient; celui du centre est plus petit; il était destiné probablement au feu sacré. Ceux des côtés sont larges, bas et construits en forme de sarcophages. Cette espèce d'autel, *ara*, était celui où l'on brûlait les victimes. A côté est un massif bas et circulaire, qui semble avoir été consacré à recevoir les cendres. Il en existe ainsi dans tous les parvis des temples païens. Celui-ci était couvert et avait une inscription osque, où on lisait que Nitribius, pour la deuxième fois grand prêtre ou chef des magistrats, fit construire le péristyle, ou bidental, dénomination appliquée aux lieux frappés par la foudre, en horreur aux Anciens, qui les regardaient comme voués à la colère céleste et y sacrifiaient des brebis de deux ans.

Nous redescendîmes dans l'intérieur de la ville, et, reprenant nos explorations où nous les avions laissées la veille, nous nous trouvâmes dans la voie domitienne, à côté de la *maison d'Actéon*, ou de *Salluste*.

Cette maison est désignée par ces deux noms; le premier lui vient d'une peinture trouvée sur un des murs de l'intérieur; le second, parce qu'on a trouvé des preuves qu'elle avait appartenu à un personnage nommé Salluste. Elle est une des plus grandes de la voie domitienne, et quoique sa forme soit irrégulière, sa distribution ressemble, à peu de chose près, à celle de Pansa. A gauche de la porte d'entrée est une boutique, dans laquelle on a trouvé des fours, des tables, six trous ou fourneaux, et des amphores qui contenaient des olives, de l'huile, du poisson salé,

et beaucoup de vin; on peut supposer que cette boutique était un restaurant. D'après Claverius, les Anciens faisaient bouillir leurs vins; il ne serait donc pas surprenant de voir des fours dans le lieu où le propriétaire en aurait établi la vente.

Comme chez Pansa, le cavædium contient un impluvium, dans l'intérieur duquel on a trouvé une belle biche en bronze, jetant de l'eau dans une coupe de marbre grec; à cheval sur cette biche était un jeune Hercule. Une des chambres avait des fresques, représentant des masques comiques, des oiseaux et des quadrupèdes, sur des fonds de couleurs variées. A la gauche du cavædium étaient les appartemens intimes, qui n'ont pas dix pieds carrés. On y a trouvé une petite idole, un vase en or, douze médailles en bronze de Vespasien, et huit petites colonnes également en bronze, qui semblent avoir fait partie d'un lit.

Sur le devant de la maison est le xistus, d'où on va au jardin par deux escaliers, séparés par un *viridarium*, ou mur double élevé de trois pieds, tout couvert de peintures, et formant une espèce de caisse remplie de terre, et destinée à recevoir des fleurs. Dans le jardin était d'un côté une volière, de l'autre une salle à manger avec un piédestal pour recevoir une table; à côté un petit bain « nympheo », et une fontaine.

Dans cette maison est un second corps de bâtiment composé de deux cours, dont l'une est entourée d'un portique formé par huit colonnes octogones peintes en rouge; au milieu est un impluvium, et aux deux angles deux chambres, dont une décorée d'un beau pavé de marbre africain de différentes couleurs, avec des fresques représentant Mars et Vénus, et l'Amour. Entre ces deux chambres est un espace couvert dont les fresques représentent la métamorphose d'Actéon.

Les opinions se partagent au sujet de cette partie de la maison de Salluste; les uns veulent que ce soit le ginécée, ou appartement des femmes, d'autres que ce fût un venereum, lieu où les Romains se retiraient pour célébrer des mystères, qui faisaient partie de leur religion et de leur culte à la déesse de Paphos. Quoi qu'il en soit, cette partie est ici parfaitement isolée.

La maison de Salluste paraît avoir été décorée plus élégamment que celle de Pansa; tout porte à croire qu'elle a été fouillée par les Anciens eux-mêmes, car on n'y a presque rien trouvé. Dans une ruelle à côté était le squelette d'une femme, qu'on suppose avoir été la maîtresse de la maison, et trois autres squelettes, probablement de ses esclaves; on a retrouvé aussi un petit miroir d'argent, que les femmes en Grèce portaient toujours avec elles, trois anneaux d'or, dont un avec une agathe transparente, sur laquelle étaient gravés un cheval, des boucles d'oreilles, un collier composé de chaînes d'or, cinq bracelets de même métal, et trente-deux pièces de monnaie.

Dans la maison de Salluste, entre autres objets curieux, on a trouvé une lampe de la forme d'une barque avec six becs de chaque côté.

On laisse la rue pour entrer dans une ruelle, au milieu de laquelle est une pierre pour faciliter le passage pendant la grande pluie. On rencontre fréquemment à Pompeï de ces pierres fixées dans le pavé. Une inscription sur le mur indique de suite à gauche la *maison de Modeste*, qui nous donne une idée des maisons ordinaires de

Pompeï. Ici rien ne se rapproche de celles que nous avons visitées ; c'est l'habitation non d'un riche, mais d'un homme d'une fortune médiocre. Cependant toujours des fresques. Celle du mur extérieur représentait Ulysse repoussant le breuvage qui lui est offert par Circé. Comme ce Modeste paraît avoir été un marchand de liqueurs, quelques personnes veulent voir dans cette peinture ce que nous nommerions aujourd'hui une enseigne.

En face de cette habitation en est une autre qu'on a nommée *maison des Fleurs* ou du sanglier, à cause d'une mosaïque sur le seuil, représentant un sanglier poursuivi par un chasseur et par un chien, et des peintures de nymphes folâtrant au milieu des fleurs.

Revenant dans la voie domitienne, nous trouvâmes la boutique d'un maréchal ferrant ou charron. Sur le devant était une enseigne pareille à celle de Modeste.

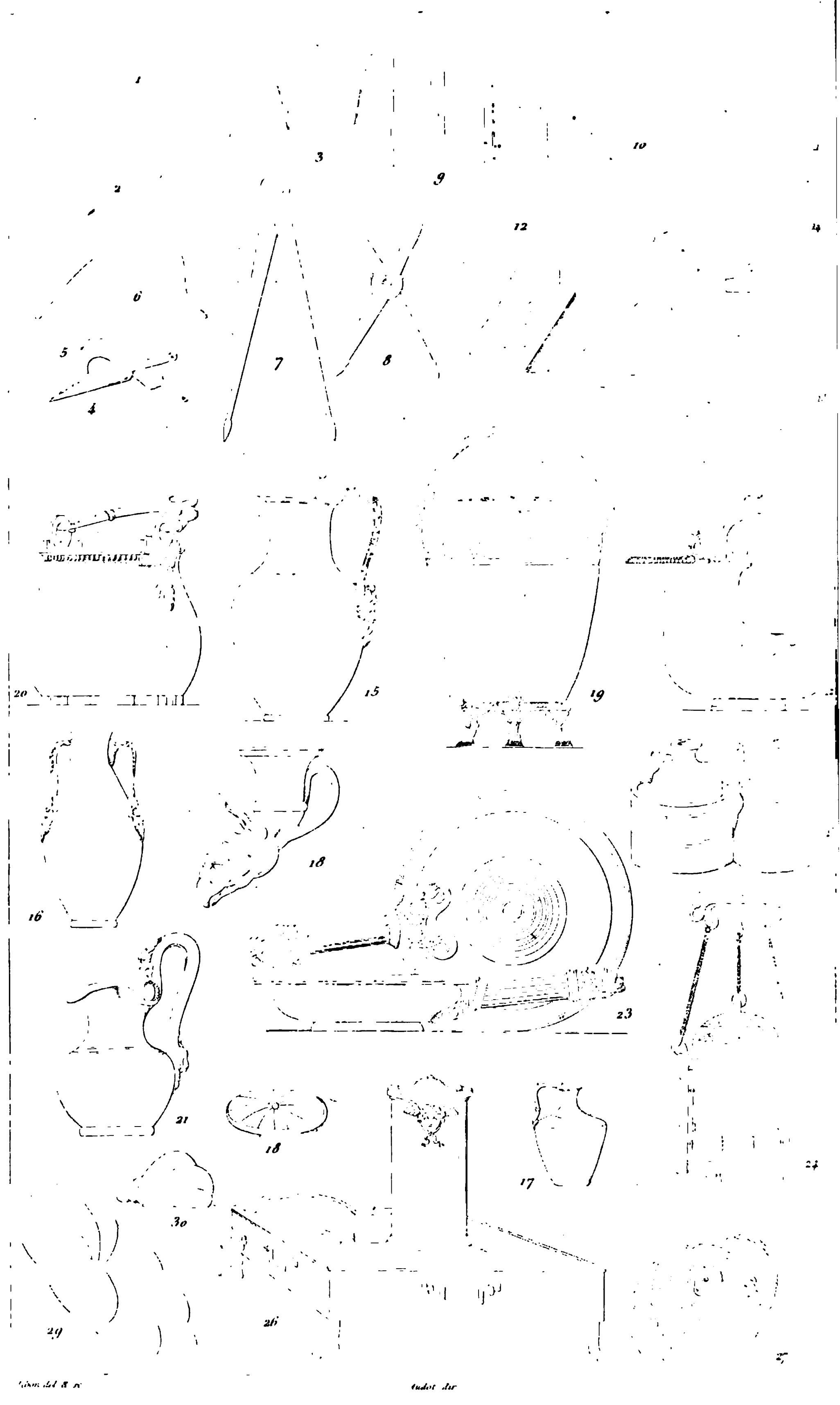
Après quelques maisons ruinées et auxquelles on ne s'arrête pas, nous vîmes celle de *C. Julius Polybe*, spacieuse et ornée de deux vestibules et d'un atrium entouré d'un portique, autrefois fermé par des cloisons et des vitres. On y voit des mosaïques, des peintures et sur les murs cette inscription : « Equanus et Vatia se recommandent au duumvir C. Jul. Polybe ».

Un auteur, qui en 1811 a publié une traduction nouvelle des fables de Phèdre, a émis l'opinion que Polybe n'est autre que Phèdre, qui, pour fuir la persécution de Tibère, s'était retiré à Pompeï ; dans ce cas Phèdre n'aurait été qu'un surnom. D'après lui encore, ce Vatia serait celui que nomme Sénèque, ép. 55, et qui, pour les mêmes motifs, vint dans la Campanie.

Bientôt après, en tournant le coude que fait la voie domitienne ou consulaire, dans la partie appelée rue de l'Arc et en face des thermes publics, nous rencontrons l'habitation appelée par les uns *maison du Poëte dramatique*, et par d'autres *maison Homérique*, *casa Omerica* (Pl. 68).

C'est une des plus richement ornées et des plus élégantes qui aient été trouvées jusques à ce jour à Pompeï. Un pavé en mosaïque sur le seuil de la porte d'entrée représente un chien enchaîné, avec ces mots CAVE CANEM ; sur le mur à droite, et près de l'entrée, on trouva des peintures représentant Thétis et Achille enfant, Hélène rendue à Ménélas, et la dernière entrevue d'Achille et de Briséis, une des plus jolies peintures antiques qu'on possède. La partie inférieure a été mutilée, mais la tête de Briséis et beaucoup d'autres, qui sont superbes, n'ont reçu aucune injure. Des artistes ont assimilé ces fresques aux chefs-d'œuvre de Raphaël. On les a transportées au musée.

Sur le mur à gauche on trouva une Vénus ressemblant un peu à la Vénus de Médicis, à ses pieds une colombe tenant une branche de myrte dans son bec. Les figures de femmes dans ces peintures antiques portent toutes sur le doigt annulaire des camées, taillés en anneaux romains, et supposés être des emblèmes de famille, ce qui a fait conjecturer que ces figures étaient des portraits. Sur un des côtés du rectangle on a trouvé une peinture représentant Dédale volant vers la grande Grèce, et Icare se noyant dans la mer Égée, une divinité marine s'efforce de le sauver. De ce côté sont également de petites chambres décorées de peintures. Dans l'une sont des guerriers à pied et des amazones sur des chars. Sous la frise, une Néréide appuyée sur un taureau ma-



Pompeï.

[illegible] est [illegible]
[illegible] compris, [illegible] la [illegible]
[illegible] ; elle est [illegible]
[illegible]
[illegible] reçu les [illegible]
[illegible] qu'une ceinture [illegible]
[illegible] qui [illegible]
[illegible]
[illegible] est un péristyle [illegible]
[illegible] leurs chapiteaux, [illegible]
[illegible] nouvelle et élégante, [illegible]
[illegible] sont des [illegible]
[illegible] cour large et les [illegible]
[illegible] de la famille. [illegible]
[illegible] ; l'édifice est [illegible]
[illegible] décoré [illegible]
[illegible]

rin qu'elle semble caresser. Vis-à-vis est un tableau obscène que l'on a sagement recouvert avec des planches. Dans une autre chambre, un Amour pêcheur, Ariane abandonnée et Narcisse.

Dans le tablinum, une peinture médiocre en elle-même nous parut intéressante par le sujet. C'est celle qui a fait nommer cette maison « *maison du Poëte* ».

Un esclave est assis et fait la lecture devant six personnages, deux desquels, Apollon et Minerve, semblent l'encourager. Dans cet esclave on a cru reconnaître Térence. Le pavé est une mosaïque et formait plusieurs tableaux. Celui du milieu, transporté au musée, et dont j'ai un dessin sous les yeux, représente un *coragium* ou portique derrière la scène. Le *coragus*, ou directeur du théâtre, distribue aux acteurs des masques et des costumes. Dans le fond on aperçoit les colonnes du théâtre. Un joueur de flûte ajuste son instrument, à côté est une chaise recouverte en pourpre, sur laquelle est un masque; elle est probablement destinée pour la scène. Le directeur prend un des trois masques qui sont sur un escabeau à ses pieds. Les choristes ont déjà reçu les leurs; ils sont nus et n'ont qu'une ceinture en peau. L'un d'eux, prêt à se masquer, écoute le directeur qui lui adresse la parole; un autre se revêt d'une tunique et se fait aider par son compagnon.

Plus loin est un péristyle entouré de colonnes avec leurs chapiteaux, d'une forme nouvelle et élégante, et terminé par un lararium où sont des niches pour les dieux Lares et les autres déités de la famille. On y a trouvé un petit faune; l'exèdre est à droite du péristyle. Il a été trouvé décoré de fresques.

L'édifice a deux étages et deux boutiques communiquant avec le vestibule. Dans les boutiques on a trouvé des bracelets et d'autres bijoux de femmes, des monnaies d'or et d'argent, et divers ustensiles en poterie et en bronze, un petit poêle portatif d'une forme bizarre et une magnifique lampe.

L'abbé, à qui son goût et sa position permettent de s'adonner exclusivement aux recherches estétiques et archéologiques sur les Anciens, a formé une collection qu'il met à ma disposition. C'est un assemblage de différens instrumens ou ustensiles, dont les originaux ont été retrouvés dans Pompeï; il s'est plu à faire exécuter les uns en nature, et à faire peindre les autres, en s'appliquant à en deviner et à en décrire l'usage. C'est dans cette collection que je puise. Laissant de côté des objets qui déjà ont été donnés au public, et dont beaucoup de recueils sont remplis, je vais en choisir quelques-uns des plus communs, dont une grande partie provient des nouvelles découvertes, et dont quelques autres ont été dédaignés par les auteurs qui ont parlé de Pompeï jusqu'à ce jour.

Les n°s. de 1 à 6 (Pl. 69) sont des instrumens d'agriculture en fer, faucille, serpe, couteau, pioche.

N°s. 7 et 8, deux compas en bronze. Le compas, appelé par les Latins *circinus*, fut inventé par Perdicus, fils de la sœur de Dédale.

Les n°s. 9, 10 et 11 sont des fragmens de peintures indiquant les divers objets dont les Anciens se servaient pour écrire. Le n°. 10 est une écritoire composée de deux vases joints ensemble; l'un destiné à contenir l'encre noire, l'autre, la rouge, appelée *cinnabaris*, *minium* ou *sinopis*. Un de ces vases est découvert; de côté est un pe-

tit anneau ou simplement une anse pour le suspendre à la ceinture, ainsi que nous le dit Horace. Nous voyons à côté le roseau taillé en pointe avec lequel on écrivait avant d'avoir adopté les plumes d'oie, usage qui ne date que du cinquième siècle. Ce roseau fut nommé *calamos* par les Grecs, par Celse, *calamus scriptorius*, et par Apulée, *calamus chartarius*. Le n°. 9 est un livre composé de plusieurs tablettes enduites de cire, sur lesquelles on écrivait avec une petite pointe *stylum*, dont l'extrémité opposée était plate, et servait à effacer.

On nommait ces livres *tabellæ*. Il y avait d'autres tablettes qui n'étaient pas liées entr'elles, alors on les suspendait aux colonnes. On en voyait un grand nombre dans les temples de Tricca, de Cos et d'Épidaure, sur lesquels étaient écrits les remèdes à employer pour guérir telle ou telle maladie..... Hipocrate y puisa plus d'un aphorisme. Le n°. 11 est un papyrus, ou volumen, ouvert et roulé des deux côtés; les caractères en sont presque effacés, mais ils paraissent latins.

Le n°. 12 est une espèce de coffre cylindrique dont le couvercle est retenu par des courroies. On le nommait *scrinium* ou *capsula*, et on y plaçait les volumes verticalement. Catulle s'excusait auprès de Manlius de ne lui avoir pas envoyé les vers qu'il lui demandait parce qu'il n'avait qu'une seule cassette.

Huc una e multis capsula me sequitur.

Et de mes cassettes nombreuses
Une seule ici m'a suivi.

Le n°. 13 était un peigne à lisser les cheveux, absolument de la forme et de la matière des nôtres, en corne noire. Probablement cette matière n'était pas la seule qu'ils employassent, ils devaient, comme nous, se servir de buis et d'ivoire.

Le peigne en bronze, n°. 14, était évidemment destiné à retenir les cheveux; sa forme demi-circulaire n'avait rien d'élégant, tout son mérite devait être dans les ornemens qui paraissent riches et très-compliqués; l'anneau qui est au-dessus servait sans doute à le retirer avec plus de facilité, ou à retenir un voile; il paraît que de tout temps les dames italiennes ont porté leurs peignes d'une forme très-élevée, ce qui, en grandissant la tête, ajoute encore au ton sévère de leurs figures; elles sont à juste titre vaines de leur chevelure, qu'elles ont en général fort belle, et presque toujours noire. Dans la classe du peuple, à Naples, elles vont nu-tête, même en hiver, ne voulant pas soustraire à la vue une de leurs plus grandes beautés. Leurs peignes sont en argent doré ou en corne, mais alors chargés de clinquans.

Le vase, n°. 15, est en bronze, sa forme est de celle appelée *mesure*. *Diota* est le nom du vase n°. 16.

Le n°. 17 est un vase destiné à contenir des liquides.

Le n°. 18 est le célèbre *Ryton*. Par une épigramme de Martial, nous apprenons que les artistes faisaient souvent des vases avec des figures plus ou moins grotesques, et leur donnaient ensuite des noms analogues; c'est ainsi que quelques-uns portaient celui de *mormolicion* chez les Grecs, et de *lamia* et *mania* chez les Latins, ce qui voulait dire, *figure à faire peur*. D'autres tiraient leur nom de leur forme seule. Celui-ci, en terre cuite et de dix pouces de haut, était de l'espèce appelée rhyta, rhytoi, rhysides, il avait la forme d'une corne dont les Anciens se servaient dans les temps les plus reculés, au lieu de verre. Le bout

en était percé, et le buveur était obligé de placer son doigt sous cette ouverture pendant qu'on lui versait à boire, après quoi, l'élevant au-dessus de sa bouche, il en laissait échapper la liqueur; plus tard on eut l'idée d'adapter une ou deux anses à ces cornes, puis on chercha à les embellir par des peintures représentant divers animaux; on disposait l'extrémité de façon à en faire des têtes de bœufs, de cerfs ou autres, à celui-ci est une tête d'aigle avec des oreilles de bélier; les artistes de ce temps s'amusaient avec des peintures, espèce de caricatures quelquefois d'une exécution parfaite.

Voici, n°. 19, un des vases en bronze les plus élégans qui ait été retrouvé, tant par sa forme que pour les ornemens qui le décorent. Il est haut d'un pied. Les deux anses mobiles sont mêlées d'argent et ciselées dans la dernière perfection; baissées, elles se dissimulent dans le rebord; relevées, elles se réunissent dans le haut, et servent à saisir le vase commodément, et à le transporter sans la moindre oscillation de la liqueur qu'il peut contenir, à cause de la parfaite observation des lois de l'équilibre. La bordure supérieure est ornée d'argent et semée de clous en or. C'était le goût de l'antiquité la plus reculée. Homère, faisant la description du sceptre d'Achille, dit qu'il était orné de clous dorés.

Sur les deux anses est gravé le nom de la propriétaire du vase, *Cornelia Chelidone*, ce qui le range dans la classe de ceux appelés *litterati*, que nous traduirons par *lettrés*.

Plaute fait allusion à cet usage lorsque, parlant d'une urne, il dit :

Nam hac litterata est : ab se canta cuja sit.
RUD., act. II, sc. 5, v. 21.

Elle est lettrée, d'elle-même elle dit à qui elle appartient.

N.

N°. 20. Ce vase en bronze était destiné aux usages domestiques, il servait à porter toute sorte de liqueur; il n'est pas inutile d'observer que, quoique privé d'ornemens, il n'en fait pas moins ressortir les idées ingénieuses des Anciens. Avec quel goût est fait ce rebord aux parois supérieures du vase, et ces pointes qui entourent les anneaux par où passe l'anse! Ces pointes sont faites pour empêcher l'anse de venir en retombant rayer et abîmer le vase; quel travail délicat dans le seul ornement qu'on y voit!

N°. 21. Vase en bronze de huit pouces. Sa forme est très-belle et il est simple dans les ornemens.

N°. 22. Vase en bronze, haut de dix pouces et demi. Si l'on en ôte l'anse, sa forme est presque celle d'un cothurne; il est d'un fini achevé; mais ce qui le rend précieux, c'est son anse formée d'une branche courbe ornée de feuillages, et appuyée dans ses deux rameaux sur deux cornes d'abondance.

Ce vase, par ses ornemens et ses emblêmes, paraît appartenir à ceux destinés pour le vin, et qui auraient été adoptés, tant dans les sacrifices que pour les usages domestiques. Cependant leur petitesse paraîtrait faire supposer qu'on s'en servait plus particulièrement dans les cérémonies religieuses, peut-être en l'honneur de Bacchus. Alors l'enfant ailé serait un Bacchus. Sa jeunesse, sa beauté, l'outre qu'il tient dans ses mains, seraient autant de signes auxquels il faudrait le reconnaître. Les ailes ne pourraient pas sembler étranges, puisque souvent ce dieu est représenté avec cet attribut. Pausanias parle de Bacchus *Psila*, c'est-à-dire ailé, en disant qu'on peut bien lui attribuer des ailes, puisque le vin ranime les hommes et rend leur

esprit plus léger que les ailes d'un oiseau.

Celui qui ne voudrait pas y reconnaître Bacchus pourrait fort bien le prendre pour un génie bacchique. Nous savons que les Anciens faisaient de leurs génies autant de dieux du plaisir, et leur sacrifiaient de l'huile, du vin, de l'encens, des fleurs et des fruits, jamais du sang, parce qu'on le croyait principe de la vie. Ce n'avait donc pas été sans raison qu'on aurait posé un génie sur un vase destiné à contenir du vin, pour indiquer l'exaltation à laquelle porte cette liqueur, qui anime la verve poétique, et dont l'effet fait dire à Horace :

> . . . . . . Forum putealque Libonis
> Mandabo siccis. . . . .
>
> Ep., *l.* 1, *ep.* 19, *v.* 8.

> Voyez-le, en sa bacchique audace,
> Des bois du Pinde et du Parnasse,
> Chassant les timides buveurs,
> Les renvoyer à la tribune
> De Thémis et de la Fortune.
>
> Daru.

Le n°. 23 est une casserole en bronze d'un travail exquis. L'ouvrier semble avoir pris à tâche de donner, à cet ustensile de l'usage le plus commun, tous les enjolivemens qui pourraient orner le meuble le plus élégant. Il servait aussi de patère pour les sacrifices.

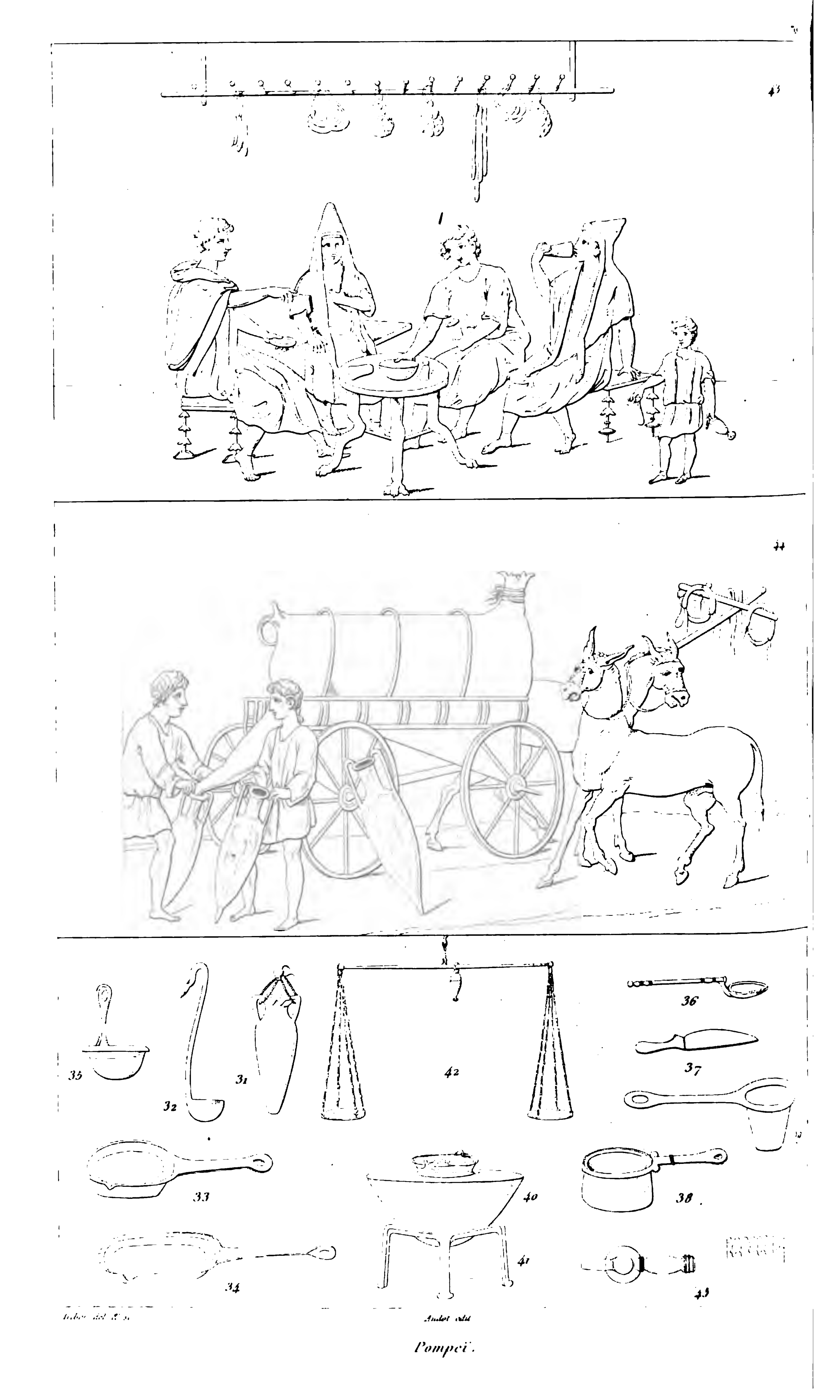
N°. 24. Lanterne de forme élégante et même riche; de chaque côté sont deux petits montans, servant à assujettir les carreaux de vitre ou autre matière qui ferment la lanterne; vient ensuite le récipient de l'huile placé dans une petite cavité au centre, et attaché par une pointe de fer. Sa bobèche mouvante est inclinée et percée afin de donner passage à la mèche, et en même temps faire couler l'huile dans le récipient. On voit aussi un couvercle, un anneau rond dont on se servait quand on voulait la porter à la main, et dans lequel on passait aussi des chaînes pour suspendre ces lanternes dans les vestibules ou dans les offices.

Sous le n°. 25 sont deux vases en verre contenus dans deux autres en terre cuite, n'en formant qu'un propre à les recevoir. Ces vases servaient sans doute à contenir l'eau destinée au repas. On l'y mettait rafraîchir, comme on fait encore, en plaçant de la neige tout autour dans les vases de terre.

Le n°. 26 est une espèce de brasière fort usitée chez les Pompeïens et les Herculanéens, car on en a retrouvé un certain nombre. Elle sert en même temps à différens emplois. Dans le milieu s'élève un récipient pour l'eau; aux angles sont des cavités ou espèces de fourneaux dans lesquels on plaçait les casseroles ou les petites marmites pour faire cuire ou réchauffer les alimens. Le centre était destiné à recevoir des charbons enflammés : ainsi on avait à la fois l'eau pour les ablutions avec le feu qui chauffait les appartemens. Quatre anses adaptées aux quatre côtés, donnent la facilité de transporter cette brasière ou cuisine portative. Elle nous fournit une preuve que déjà les Anciens recherchaient ainsi que nous l'économie du combustible.

Les n°s. 27 et 28 sont deux jolies peintures retrouvées aussi à Pompeï, et qui décoraient les murs d'une cuisine. Le n°. 27 représente un panier renversé où étaient des poissons. Le n°. 28 est un pain; cette peinture s'est conservée avec une fraîcheur de coloris telle, qu'on la dirait achevée d'hier.

Parmi les choses intéressantes qui étaient dans une boutique de boulanger ou pâtissier, sont deux pains dont l'un, n°. 29, est de la forme d'une couronne massive, et l'autre, n°. 30, de



Pompei.

[illegible]

celle à peu près d'une brioche. Ces pains, que l'on peut présumer être de luxe, étaient préparés avec des jaunes d'œuf, ce qui leur donnait une belle couleur dorée et les faisait nommer *artoi lecithitai*, pour les distinguer des pains ordinaires; ils sont déposés au musée de Naples, et considérés comme une des choses curieuses entre toutes celles qui meublent ce riche bazar.

N°. 31, Pl. 70. Vase dont le couvercle est recouvert avec un morceau de parchemin, soigneusement attaché avec une cordelle qui passe dans les anses et vient nouer au-dessus. Columelle dit que c'était dans ces vases que les Pompeïens renfermaient leurs raisins secs.

La figure n°. 32 est une cuillère en bronze, dont les Anciens se servaient pour prendre les liqueurs contenues dans de grands vases.

Les n°s. 33 et 34 offrent deux poêles à frire. La première d'une longueur d'environ un pied, la seconde d'un pied et demi. Elles diffèrent des poêles dont on se sert dans nos cuisines. Les Latins les nommaient *sartagines*. Juvénal, parlant de la statue en bronze de Séjan, fondue après sa chute, dit :

. . . . . Ex facie toto orbe secunda
Fiat arceoli, pelves, sartago, patellæ.
Sat. x, *v.* 63.

« Cette tête, autrefois la seconde du monde,
» Mise en fonte, devient, au gré de l'artisan,
» Jatte, poêle ou marmite ».

Le n°. 35 est aussi une casserole, mais d'une forme très-remarquable.

N°. 36. Cuillère très-élégante, qui pourrait servir de modèle. Ces deux derniers objets sont pareillement en bronze.

Le n°. 37 est un grand couteau de cuisine.

N°. 38. Casserole en bronze, d'une forme presque égale aux nôtres. Elle est de onze pouces et demi de longueur. La ciselure qui l'entoure est remarquable par son fini, et peut nous faire juger de l'immense distance qui séparent encore nos ouvriers des artistes de ce temps, et de la perfection avec laquelle ces derniers exécutaient les objets les plus communs.

La figure n°. 39 vient à l'appui de cette assertion. Ce n'est qu'une passoire, sa forme est de la plus grande simplicité, mais tout l'ustensile est d'un fini achevé. J'ai choisi celle-ci dans la quantité de celles que j'ai sous les yeux, qui sont presque toutes plates, et qui pour cette raison se nommaient truæ, ou trullæ celles d'une moindre dimension, du verbe *truare*, « remuer, agiter ». Ce mot désigne assez leur emploi. Caton, faisant l'énumération de divers objets de cuisine du plus commun usage, dit :

« Pour l'huile, une; grandes conques, deux; écumoires pour marmites, trois; amphores, deux ».

Le n°. 40 est une marmite en bronze « ahenum », posée sur son trépied en fer, n°. 41.

Le n°. 42 est une balance du genre de celles appelées par les Grecs *zygi*, à cause du fléau ou barre à laquelle sont suspendus les deux plateaux. Les Latins les nommaient *libræ* ou *bilances*. Les plateaux sont ornés d'une ciselure d'un travail exquis. La hauteur de la balance est de treize pouces et demi. Sur le fléau sont marquées des lignes servant à graduer les fractions de poids, sans avoir besoin, ainsi que nous faisons, de cette multiplicité de signes spécifiques que nous sommes obligés de placer dans le plateau opposé. Parmi les objets que l'on cherche à copier des Anciens, les artistes ne devraient pas mettre celui-ci en dernière ligne; quelques-unes de

ces balances ont été faites et livrées comme modèles dans un pays qui revendique toutes les inventions utiles; il est évident que l'artiste avait copié celle-ci et qu'il en avait emporté le dessin, afin de s'en faire proclamer l'inventeur.

Le n°. 43 représente une des peintures que l'on a retrouvées dans une taverne. L'on voit quatre hommes assis autour d'une table, mangeant et buvant, et un enfant qui leur porte du vin. A une barre suspendue au plancher sont accrochés divers comestibles, parmi lesquels on distingue des ognons et des saucisses ou saucissons. Le vêtement des convives est remarquable, surtout celui des deux hommes couverts d'une tunique qui descend jusques à mi-jambes, avec une sorte de camail noir par-dessus, et une étole, ou bande de drap, tombant jusqu'à la ceinture. Les deux autres, non moins curieux, portent aussi sur leurs longues tuniques un autre accoutrement de couleur, ouvert devant et derrière. Il est à présumer que c'était un repas d'ouvriers. Leur costume et la salle où ils se trouvaient en donne une quasi certitude; nous savons que les Anciens mangeaient couchés; mais il est à croire que cette coutume efféminée ne s'étendait pas au peuple.

Le n°. 44 est un char antique à quatre roues, chargé d'une outre remplie de vin. On le voit au moment où on va le vider. Sur le devant sont deux mules en liberté; remarquons que ces animaux sont attelés avec une espèce de joug ressemblant à celui dont on se sert aujourd'hui pour les bœufs. L'outre, qui paraît une peau de bœuf, est de la longueur du char qu'on a entouré d'un treillage; au-dessus s'élèvent trois cercles pour la contenir. Son orifice est lié par une corde. Trois amphores sont préparées pour recevoir la liqueur; leur forme est celle la plus usitée par les Anciens; elle indique d'une manière précise leur manière de conserver le vin dans les caves. La pointe du bas s'enfonçait dans la terre, seul moyen de les faire tenir debout; on les bouchait en versant un peu d'huile sur le vin, usage que l'on retrouve encore en Italie. Il s'en est trouvé un grand nombre à Rome, à Herculanum, dans les maisons de Pompeï, etc.

Les deux hommes occupés à décharger le char font couler le vin dans les amphores par une des jambes de l'outre; leur costume est une simple tunique ou chemise fermée par le haut et attachée au bas des reins par une ceinture ou une corde.

N°. 45. Cette clef est une des choses retrouvées qui mérite quelque attention; sa forme fait supposer une grande complication dans les serrures de ce temps. Il est aisé de s'en rendre compte en examinant les détails qui sont sur la dent, dont la figure est presque une scie; la forme de la poignée devait être incommode, puisque l'anneau qui la termine offre peu de prise à la main. Il est à supposer que l'annelet, placé au-dessus de l'anneau tout à-fait à l'extrémité, servait à la suspendre à un trousseau qui réunissait toutes les clefs soit du temple, soit de la maison à laquelle elle appartenait.

Les routes publiques peuvent à juste titre être rangées parmi les plus beaux monumens que nous ont laissés les Romains. De nombreux travaux et des sommes immenses étaient consacrés à les semer du pied du Capitole jusques aux dernières limites du monde connu; plusieurs même ont survécu aux empires dont elles étaient pour ainsi dire les artères. Indispensables à la sécurité de Rome, leur construction

n'attirait pas seule l'attention de ses plus grands hommes, mais leur entretien devenait encore l'objet de leur sollicitude. Personne n'était exempté de cet office, et déjà, au faîte du pouvoir, Auguste tint à honneur d'exercer cette surintendance.

Ces routes étaient formées de trois couches, dont la dernière était en pierres plates, jointes entre elles d'une manière si solide, que, malgré les siècles qui se sont écoulés, il n'est pas rare d'en retrouver encore des fragmens intacts.

Auprès des villes, les routes se bordaient de trottoirs « *margines* », et la partie du milieu « *agger* » était disposée en chaussée pour l'écoulement des eaux. Dans Pompeï, l'agger, formé en lave, avait environ treize pieds, et les trottoirs, élevés de dix pouces, en avaient de deux à quatre. Sur les grandes routes, par intervalles de dix à douze pieds, sont des espèces de bornes dépassant le trottoir pour servir d'indication aux voyageurs lorsque ces routes étaient encombrées, soit par la terre qu'apportaient les pluies, soit par les neiges.

Parmi ces routes, la voie Appienne, construite avec encore plus de soin que toutes celles auxquelles elle servit de modèle, mérita le nom de Reine des routes, *Regina viarum*. Entreprise sous les ordres et par les soins d'Appius Claudius Senex, dans l'origine elle s'arrêta à Capoue, par la suite on la poussa jusques à Brindisi, et de cette route partit la voie Domitienne, dont les ramifications nombreuses se dirigèrent en divers sens. Une de ses branches passa à Pouzzoles et à Baïa, tandis, que longeant la côte, une autre s'étendit jusqu'à Herculanum, Oplonti et Pompeï, où elle se termina à la rue des Tombeaux, ou porte d'Herculanum. A la porte de Nola commença la voie Popilienne, qui conduisait à *Rheggium*, Reggio.

Ces diverses routes, traversant une contrée enrichie par la nature, furent ornées de tout ce que la magnificence des hommes put inventer : des temples, des arcs de triomphe, des villas, des tombeaux, furent tour à tour semés de côté et d'autre, dans une pittoresque irrégularité. Les Anciens avaient le génie des grandes choses, des conceptions nobles et grandioses. Le secret de leur art ne réside pas uniquement dans la simplicité et la correction du style, il étend son action au dehors, il en recule les limites, il va chercher des effets dans le choix d'un emplacement favorable, il combine ses beautés avec celles de la nature. Les Anciens ne faisaient rien au hasard; dans le choix d'un site, indépendamment des effets du paysage, ils recherchaient des rapports moraux, ils ménageaient des leçons de piété, de patriotisme, de gratitude, langage éloquent! Élevaient-ils un temple, c'était sur un promontoire; des tombeaux, ils en bordaient le rivage des mers, le lit d'un fleuve, la chaussée d'un grand chemin. Ils voulaient que le voyageur apprît un nom peut-être trop tôt effacé de la mémoire des hommes, et qu'interrogeant l'inscription sépulcrale, il y lût des leçons de morale et de vertu.

Ces monumens étaient d'une magnificence en rapport avec la richesse et le goût de celui pour qui ils étaient élevés. C'était tout ce qui restait de lui. Cet usage d'honorer les hommes après leur mort fut, dit Polybe, une des causes de la supériorité des Romains sur leurs rivaux par l'émulation qu'elle excitait. Lorsqu'un homme dont la vie avait été digne d'admiration mourait, ses restes étaient entourés de

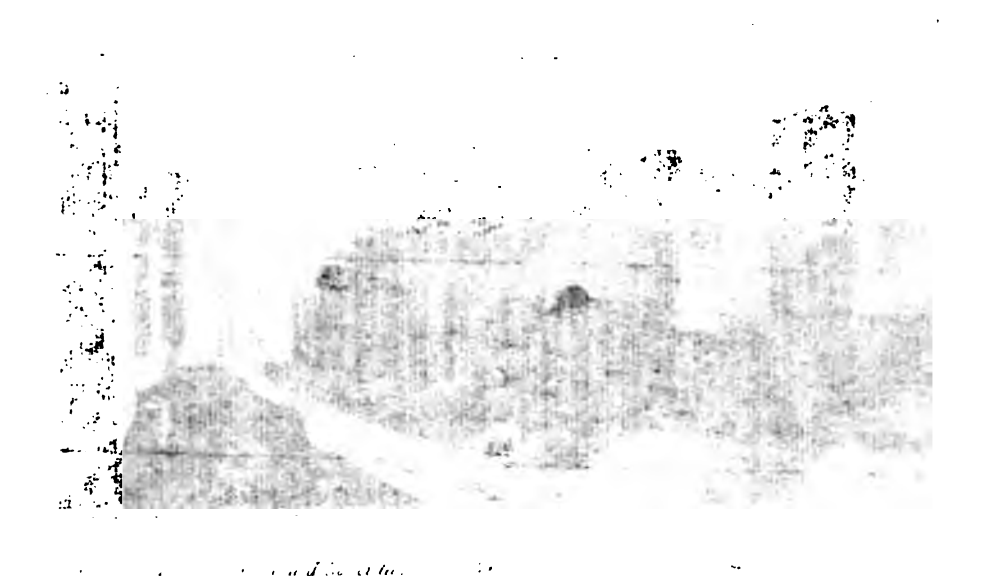
respects, son corps, apporté dans le forum, était placé sur une estrade, en vue de tous, et la multitude haranguée par un panégyriste qui, montant aux rostres, prononçait une oraison funèbre. Il avait le soin de citer les actions où avaient pris part quelques-uns de ceux encore vivans et probablement au nombre des auditeurs; ainsi la louange donnée au mort s'étendait à tous, et la perte d'un individu devenait en même temps une source de deuil et de stimulation.

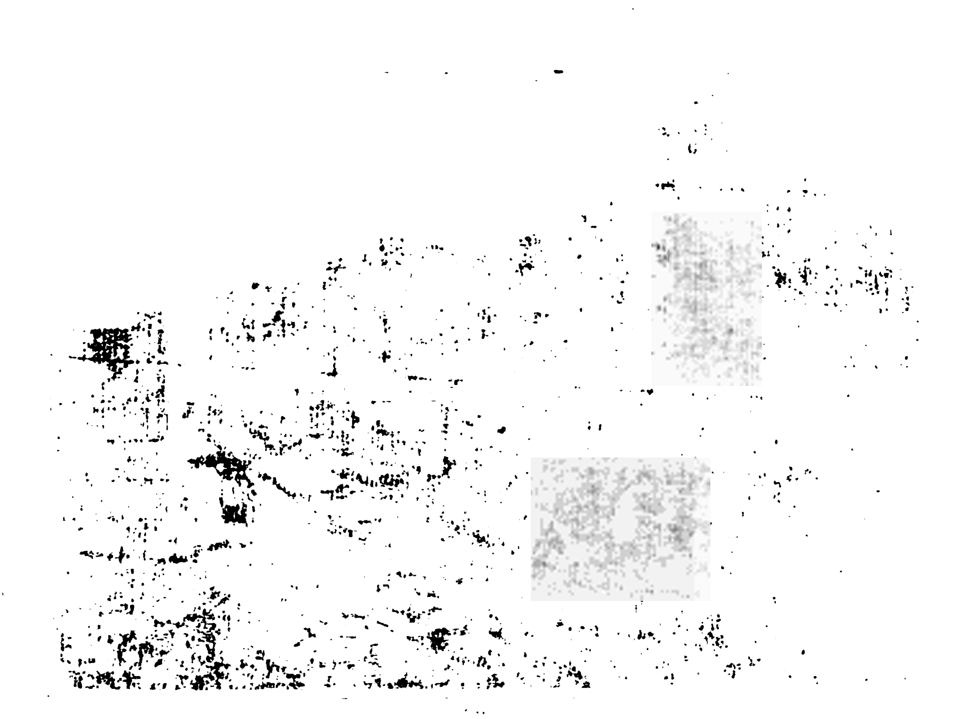
Que l'un des descendans de ces grands hommes se fût montré digne émule de ses ancêtres, les bustes de sa famille, revêtus des insignes de leurs dignités, étaient, dans les occasions solennelles, exposés au lieu le plus apparent et portés en procession au forum. Là, les mêmes chaises curules les recevaient; morts, ils siégeaient encore dans ce sénat où ils avaient siégé vivans, et l'orateur, après un court éloge du défunt, revenait à celui de ses ancêtres; ainsi d'âge en âge se transmettait la gloire et se perpétuaient les souvenirs. Quel plus beau, plus noble spectacle! Qui plus dignement peut inspirer l'homme que le souvenir de ceux dont les vertus ont si éminemment brillé, et la pensée qu'un jour des honneurs semblables lui seront rendus!

C'est dans le but d'honorer les morts, et de les offrir en exemple à la génération vivante, que nous voyons ces mausolées s'élever à l'entrée des cités. A Pompeï, ceux qu'on a découverts sont dans le faubourg appelé *Augustus Felix*, sur la route que l'on suit en venant d'Herculanum. Ils forment une série de monumens, et l'on est dans l'usage d'appeler cette voie la rue des Tombeaux (*Voyez* Pl. 71).

L'entrée du faubourg est marquée par la maison de campagne de l'affranchi *Arrius Diomèdes*. On y monte par un escalier de quelques marches, en brique, terminé par deux petites colonnes latérales. Ce fut une des premières découvertes; j'emprunterai encore ici un récit très-curieux de Denon.

«Nous descendîmes ce jour-là dans la cave où l'on voit vingt-sept squelettes de femmes, qui vraisemblablement, dans l'horrible confusion de cette fatale journée, s'étaient cachées dans cet endroit retiré où elles se croyaient à l'abri des cendres; elles avaient placé des planches en talus pour en faire une espèce de toit sous lequel elles pussent respirer, et c'est là-dessous qu'on a retrouvé leurs déplorables restes. Elles s'étaient toutes placées à côté l'une de l'autre, et entre leurs os on a trouvé, sur la cendre durcie, les moules d'une grande partie de leurs corps. On conserve au muséum l'empreinte de la gorge de l'une d'elles qui devait être fort belle. On y conserve aussi leurs anneaux, leurs bracelets, leurs chaînes de cou et leurs boucles d'oreilles. Tout cela est d'or, et prouve que ces vingt-sept malheureuses femmes étaient d'un rang distingué. On voyait aussi dans cette cave les vingt-sept têtes de ces infortunées. L'une d'elles, qui est encore garnie de cheveux, a été portée au muséum et mise sous verre. Je ne sais si on continuera d'en montrer vingt-six, mais j'avoue qu'il ne peut plus y en avoir que vingt-cinq véritables, car je ne pus résister au désir d'avoir en bonne fortune la tête d'une dame romaine; et, ayant trouvé le moyen de l'emporter à l'aide d'un très-grand manteau, je suis parvenu à la faire passer en France, où nos jolies Françaises pourront s'étonner de la dimension et des formes qui faisaient la beauté de ce temps. J'aurais bien voulu pouvoir prendre du vin dont étaient sans doute





les siècles, son corps, ... étoit placé sur une estrade, en vue de tous, et la multitude haranguée par un [illegible] qui, montant à [illegible] [illegible] une partie des [illegible] [illegible] de cet [illegible] [illegible]

[illegible]

... les souvenirs, ... plus noble spectacle! [illegible] dignement peut-il [illegible] que le souvenir de ces [illegible] si éminemment [illegible] et la pensée qu'un jour [illegible] semblables lui seront [illegible]!

[illegible]

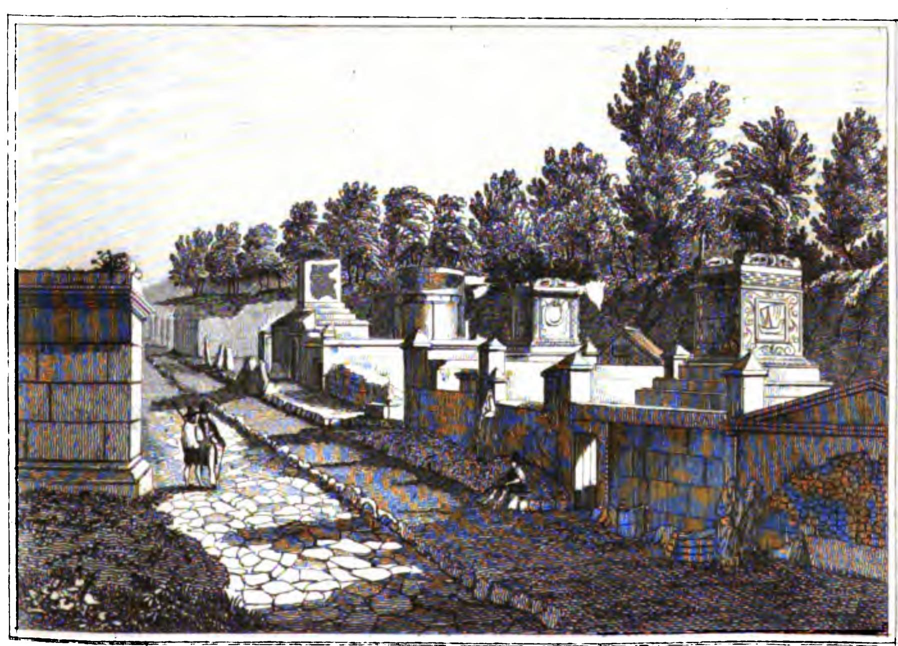
ciu *Arrius Diomèdes*. On y [illegible] par un escalier de quelques marches [illegible], terminé par deux [illegible] colonnes latérales. Ce fut une des premières découvertes, [illegible] encore un récit très-étendu [illegible]

« Nous descendîmes ce [illegible] la cave où l'on voit vingt-sept [illegible] de femmes, qui vraisemblablement, dans l'horrible confusion de [illegible] [illegible] s'étoient [illegible] [illegible] [illegible] retiré [illegible] [illegible] des [illegible] elles avoient [illegible] des planches en talus pour en faire une espèce de toit sous lequel [illegible] respirer, et c'est là-dessous qu'on a retrouvé les os de [illegible]; les restes s'étoient toutes placées à côté l'une de l'autre, et entre leurs os on a trouvé sur la cendre durcie, les [illegible] de la grande partie de leurs corps. On conserve au muséum l'empreinte [illegible] gorge de l'une d'elles qui [illegible] fort belle. On y conserve aussi [illegible] anneaux, leurs bracelets, leurs [illegible] de cou et leurs boucles d'oreilles. Tout cela est d'or, et prouve que [illegible] vingt-sept malheureuses femmes [illegible] d'un rang distingué. On [illegible] dans cette cave les [illegible] de ces infortunées. L'une d'elles, qui [illegible] encore garnie de cheveux, a été portée au muséum et mise sous verre. Je ne sais si on continuera d'en montrer vingt-six, mais j'avoue qu'il ne peut [illegible] en avoir que vingt-cinq véritables, car je n'ai pu résister au désir d'avoir [illegible] bonne fortune la tête d'une dame romaine; et, ayant trouvé le moyen de l'emporter à l'aide d'un très-grand manteau, je suis parvenu à la faire passer en France, où nos jolies Françaises pourront [illegible] de la dimension des femmes qui [illegible] la beauté en ce temps. J'aurais bien voulu pouvoir prendre [illegible] sans doute



Cook del.

Via consolare nell' intrata della città. *Pompei.* *Voie consulaire. Entrée de la ville.*



Huber del. Audot edit. Dutuc sc.

Strada de' sepolcri. *Pompei.* *Rue des tombeaux.*

remplies des grandes cruches rangées contre le mur de cette même cave, mais la cendre ayant pénétré dans ces vases s'est emparée de cette matière fluide, et en a détruit la substance. Ces amphores étaient hautes de trois pieds et demi.

» On a trouvé ailleurs, dans des vases de cristal, du vin qui s'était coagulé, et avait pris la consistance de la résine. J'ai essayé de manger de cette matière qui paraissait à l'œil avoir de la ténacité sous la dent; elle s'est brisée, comme une substance calcinée, sans laisser dans la bouche aucune espèce de saveur, et sans s'y délayer davantage que la poussière de charbon.

» Auprès de la porte qui donne sur la rue, on nous montra l'endroit où l'on avait trouvé deux squelettes, qui étaient vraisemblablement ceux du maître de la maison et de l'un de ses esclaves; le premier tenait une clef à la main et de l'autre un sac où étaient de l'argent, des médailles et des camées. L'esclave portait un coffre rempli d'effets précieux, comme vases d'argent, de bronze, etc. Il est probable que, cherchant à fuir avec ses bijoux, il avait perdu trop de temps, qu'en arrivant près de la porte il la trouva comblée par les cendres, et qu'en allant l'ouvrir il fut renversé et enterré sous cette masse[1] ».

En face de la maison est le tombeau de la famille, indiqué par une inscription tumulaire, deux bustes, et les noms de deux enfans de Diomèdes.

Tout près est le triclinium funèbre, salle à ciel ouvert, ornée de fresques, et où l'on se réunissait pour célébrer le *silicernum*, ou repas funèbre. « La cérémonie des funérailles se terminait par un festin qui était ordinairement un souper que l'on donnait aux parens et aux amis; quelquefois même on distribuait de la viande au peuple; et neuf jours après on faisait un autre festin qu'on appelait *le grand souper*, la *novendiale*, c'est-à-dire la neuvaine; on observait dans ce dernier repas de quitter les habits noirs et d'en prendre de blancs.» (*Encyclop. Antiq.*, art. Funérailles.) Ce repas fournissait l'occasion de déployer un très-grand luxe. Fréquemment la table était d'argent, et soigneusement travaillée. Entre la porte et la table on voit encore à Pompeï l'autel où l'on sacrifiait aux divinités infernales.

Après ce triclinium est le tombeau de Naevoleia Tyché, affranchie de Julie. (*Voyez* Pl. 71, le premier tombeau.) Le cype en marbre qui le surmonte, élevé de deux marches et sculpté de trois côtés, est terminé par une corniche élégante. Sur le côté faisant face à la rue, je lus une inscription en l'honneur de cette Naevoleia, qui « pendant sa vie éleva ce monument » pour elle et pour C. Munatius Faus- » tus, Augustal, habitant de ce bourg, » à qui, de concert avec le peuple, les » décurions accordèrent les honneurs » du bisellium. Elle l'érigea aussi pour » ses affranchis et ses affranchies ».

Au-dessous de l'inscription, un bas-relief représente un sacrifice et deux groupes de plusieurs personnages. Du côté de Pompeï, je vis, sculpté, ce *bisellium*, ou siége honorifique, dont l'inscription fait mention, et qui si

[1] Ce qui précède a été observé par Denon en 1777, trois ans après la découverte. Aujourd'hui les squelettes n'y sont plus, mais les amphores sont restées dans la même position. Denon fait, non sans raison, des réflexions sur cette fuite d'Arrius Diomèdes. Les vingt-sept femmes étaient à la cave, et sans doute ce n'était pas pour les aller retrouver qu'il s'était chargé de tous ses effets précieux, et qu'il passait le seuil de la porte. On pourra ici, sans avoir envie de médire, penser à l'avarice de ce propriétaire et à son inhumanité. (*Note de l'Éditeur.*)

long-temps exerça la sagacité des antiquaires. C'est un siége oblong sans dossier, à quatre pieds, et couvert d'un coussin avec des franges. La ville le décernait, et ceux qui en étaient honorés avaient le privilége de le faire porter dans les réunions populaires et dans les fêtes publiques. Sur un autre côté est une barque sans rames, à deux mâts, l'un dressé, l'autre penché. Un homme vêtu d'une tunique tient le timon. Le premier mât porte une voile carrée. Deux jeunes gens, dans l'état de nudité, cherchent à amener la voile du second, deux autres se laissent couler sur les cordes qu'un troisième réunit. Le sens de ce tableau, qu'on peut prendre pour une allégorie, serait qu'après avoir souffert les tempêtes de la vie l'homme peut se réfugier au port.

Le caveau (Pl. 73), d'environ six pieds carrés, est formé par des murs revêtus d'un mauvais stuc, où sur deux rangs sont pratiquées des niches destinées à recevoir les urnes cinéraires; dans la plus grande, en face de l'entrée, était une grande amphore d'argile contenant des cendres et des ossemens, peut-être les restes de Naevoleia et de Munatius. Trois autres urnes en verre, hautes de quinze pouces, contenaient une liqueur que l'analyse a fait reconnaître pour un mélange de vin, d'eau et d'huile, dans lequel nageaient des ossemens à demi brûlés. Auprès de chaque urne, une petite lampe et une pièce de monnaie destinée à Caron. Dans une encoignure étaient plusieurs de ces lampes en terre rouge. Ces différens objets ont été conservés en place et on les voit encore.

Le tombeau de *Calvensius* (Pl. 71, deuxième tombeau), en marbre blanc, est d'un très-beau style. Sa forme est celle d'un autel carré, posé sur un piédestal, élevé de trois marches sur le sol; il n'y a point de caveau sépulcral. Ce tombeau était un de ceux que la reconnaissance publique élevait à la mémoire des citoyens morts honorablement hors de leur patrie; dans les bas-reliefs on retrouve le bisellium, une inscription, des couronnes de chêne et un entrelacs de feuilles de palmier et de laurier.

En face, à gauche, est un tombeau revêtu d'ouvrages en forme de réseau « réticulaire » dont la découverte (1er. mai 1813) excita vivement la curiosité à cause des objets qu'il renfermait.

Le caveau sépulcral, de dix pieds sur quatre, est éclairé et aéré par un soupirail, au-dessous duquel, dans une niche, ornée d'un frontispice, on a trouvé un grand vase d'albâtre oriental, orné de deux belles anses, de la forme la plus élégante, et rempli de cendres et d'os; la niche renfermait aussi un autre vase en marbre, ainsi qu'un grand anneau en or, orné d'une pierre d'agathe saphirine, sur laquelle était gravé, dans une grande perfection, un cerf se grattant le ventre avec son pied. Il y avait aussi différens vases et lacrymatoires en verre, dont plusieurs cassés, un petit autel en terre cuite, et des amphores que l'on y voit encore fichées en terre. Mais une particularité des plus remarquables, c'est la porte, que l'on a conservée et restaurée, et qui est en marbre blanc de quatre pouces d'épaisseur.

Le troisième tombeau (Pl. 71), de forme circulaire, est inconnu. Malgré sa beauté et son élégance extérieures, il ne renferme que quelques urnes d'une terre grossière et une tête de Méduse, peinte à fresque.

J'avais entendu vanter le monument élevé à Scaurus, comme le plus beau de ceux qui ornent cette route. Il consiste en une grande base carrée en tuf,

posant sur trois gradins que supporte une autre base carrée plus grande. (Quatrième tombeau, Pl. 71.) Sur la partie de ces gradins qui fait face à la rue, étaient représentés des figures de génies, des animaux et des chasses. Quelques scènes étaient exécutées par des gladiateurs, dont la visière, sans ouverture, ne leur permettait pas la vue des animeux qu'ils chassaient. Ce combat d'aveugles devait être un véritable spectacle populaire. Les noms des gladiateurs étaient inscrits au-dessus de chacun d'eux, tels que : *Bobrix*, *Hypolitus*, *Nobilton*, *Nitimus*, et celui du chef de cette *famille* de gladiateurs, *Ampliatus*. Le temps a déjà détruit ces bas-reliefs. L'inscription nous apprend que les décurions assignèrent ce lieu pour le monument, deux mille sesterces pour la pompe funèbre, et décernèrent à Scaurus une statue équestre dans le forum. De tant d'urnes qui ont dû remplir les niches du caveau, aucune ne s'est retrouvée, mais seulement quelques petits monceaux d'ossemens et de cendres.

Non loin de ce monument, devant une enceinte de murailles, on voit un buste de femme avec une inscription, où nous lisons que c'est celui d'une autre *Tyché*, entremetteuse des plaisirs de Julie, fille d'Auguste. Ce titre autrefois n'avait donc rien d'offensant, puisqu'on s'en glorifiait. Tacite nous dit que Pétrone exerçait *fort honorablement* cette fonction auprès de Néron. Autres temps, autres mœurs!

Pompeï doit avoir eu d'autres tombeaux, car on se demande où ont été placés ceux de ces hommes dont nous avons vu les noms figurer sur les monumens de la ville : les Pansa, les Holconius, les Verus et autres. Peut-être les trouvera-t-on près d'une autre porte. Peut-être aussi, quand on aura déblayé plus avant le côté gauche de la voie des tombeaux, de nouveaux monumens apparaîtront-ils à la vue. Ainsi qu'il a été aisé d'en juger par les excavations faites dans ce quartier, c'est celui qui a le moins souffert, et comme il était le séjour des habitans opulens, à en juger par l'élégance des maisons et la largeur des rues, il est à croire que beaucoup de richesses nous attendent encore.

Quelques auteurs vont même plus loin, et prétendent que Pompeï avait, en outre de ces tombeaux, deux cimetières, l'un aux habitans primitifs de la ville, l'autre aux Romains ; cependant on n'en a encore retrouvé aucune trace, à moins qu'on ne prenne pour telles deux enceintes, dans l'une desquelles on trouva beaucoup de masques en terre cuite, et dans l'autre quantité de têtes de chevaux enfoncées dans un mur. Ces masques et ces têtes de chevaux ont disparu. L'on prétendit d'abord que c'était un charnier d'animaux ; mais des cendres et des os à demi brûlés firent abandonner cette idée, et penser que c'était un de ces lieux nommés *ustrina*, et destinés à brûler les cadavres, cérémonie qui exigeait une grande pompe et était fort dispendieuse. Les chairs consumées, les os étaient recueillis avec soin, et les cendres déposées dans des urnes funéraires. Le vulgaire était rendu à la terre, et l'on mettait une obole dans la bouche du mort ; ces lieux devaient être écartés, loin des habitations, ou bien dans des souterrains appelés par les Romains cryptes, et hypogées par les Grecs.

Virgile, exact à décrire les usages du temps, nous donne les détails suivans :

. . . . Congesta cremantur
Turea dona, dapes, fuso crateres olivo.

Postquàm collapsi cineres, et flamma quievit,
Relliquias vino et bibulam lavêre favillam,
Ossaque lecta cado texit Corynæus aheno.
Æn., *lib.* VI, *v.* 225.

L'encens, l'huile, les mets, les offrandes pieuses,
Que jettent dans le feu leurs mains religieuses,
Brûlent avec le corps : des parfums onctueux
Arrosent les débris qu'épargnèrent les feux;
La douleur les confie à l'urne sépulcrale.

Sur la droite de la route, derrière le dernier tombeau de la Planche 71, est une villa en partie ruinée, que l'on attribue à *Cicéron*. Quelques raisons plausibles, et peut-être plus encore le désir de retrouver une habitation du grand orateur, ont pu faire naître cette conjecture dans l'esprit des érudits.

Dans le livre de Cicéron, intitulé *Lucullus*, on lit ce passage : « De ce lieu (Bauli), je vois la partie de Cumes où est la maison de campagne de Catulle, mais je ne vois pas la mienne de Pompeï, non qu'une montagne me la dérobe, mais parce que ma vue ne peut atteindre jusqu'à elle. » Or, faisant l'application sur Pompeï de cette remarque de Cicéron, il est constant que de la maison en question, à Pompeï, la vue s'étend sans obstacle, jusqu'à Bauli, et que, de Bauli, les autres maisons de Pompeï étaient dérobées aux regards par le Pausilippe.

Ce qui reste de cette villa est suffisant pour nous prouver qu'elle aurait pu être digne de son illustre propriétaire par la beauté des appartemens, des marbres sculptés et des mosaïques ; comme dans la cave de Diomèdes on voit ici une certaine quantité d'amphores.

En continuant de suivre la rue des Tombeaux, et après avoir dépassé la maison de Cicéron, on se trouve très-près de la porte de la ville (Pl. 72). Je passe sous silence une foule de monumens plus ou moins entiers, plus ou moins ruinés, mais dont l'ensemble donne l'idée d'une ville populeuse, et je me repose sur l'un de ces *sédiles*, bancs semi-circulaires, en pierre volcanique, éloquent témoignage de l'hospitalité des Anciens; sans doute aussi le lieu de causerie des Pompeïens, peut-être celui où on prononçait les sentences ; ils ont été imités en marbre dans les bosquets du jardin des Tuileries à Paris. L'inscription suivante, en gros caractères rouges, tracée sur le premier de ces siéges, indique que près de là était la sépulture de la prêtresse *Mammia* :

MAMMIA P. F. SACERDOTI PVBLICÆ LOCVS SEPVLTVRÆ DATVS DECVRIONVM DECRETO.

A Mammia, fille de Publius, prêtresse publique. Lieu de sépulture donné par décret des décurions.

Son tombeau a été élevé derrière ce siége, et ses cendres reposaient dans une grande urne en terre cuite, recouverte d'une autre en plomb.

A ma droite, et près la porte de la ville, est une niche isolée, dans laquelle les fouilles ont fait découvrir un squelette armé d'une lance et d'un casque. Ce gardien fidèle mourut à son poste.

On a trouvé ici, sous les décombres, le squelette d'une malheureuse mère portant un jeune enfant dans ses bras; deux plus grands la tenaient embrassée, et leurs os réunis prouvaient de la manière la plus touchante que cette famille infortunée rendit au même moment le dernier soupir lors de l'épouvantable désastre. Deux paires de pendans d'oreilles, garnis de perles fines d'un grand prix, et trois anneaux d'or, se trouvaient parmi leurs ossemens. Les pendans d'oreilles étaient en forme de balances, c'est-à-dire composés d'une aiguille transversale à laquelle étaient suspendues par un fil d'or deux perles vacillantes.

Pompeï avait plusieurs portes. Jus-

72



Vogel del. — Audot edit. — Paton sc.

Porta della città, dalla parte di Ercolano — *Pompei.* — *Porte du côté d'Herculanum.*

ont été découvertes dans

du Sénat de ...

trois ...

...ze pieds de ...

... vingt de ...

Au lieu de ...

... fort, ...

... quatre ...

... dans ...

... dans nos précéde...

La première maison à droite, dans

est celle d'*Albinus*

... Cette maison, ...

... stations de poste ...

... de Suétone, par ...

... cette opinion est ...

... dans une écurie, d'os ...

... chevaux et d'anneaux scellés dans

... ainsi que des ...

... l'auberge

... plus grac...

une maison ...

... maintenant, ...

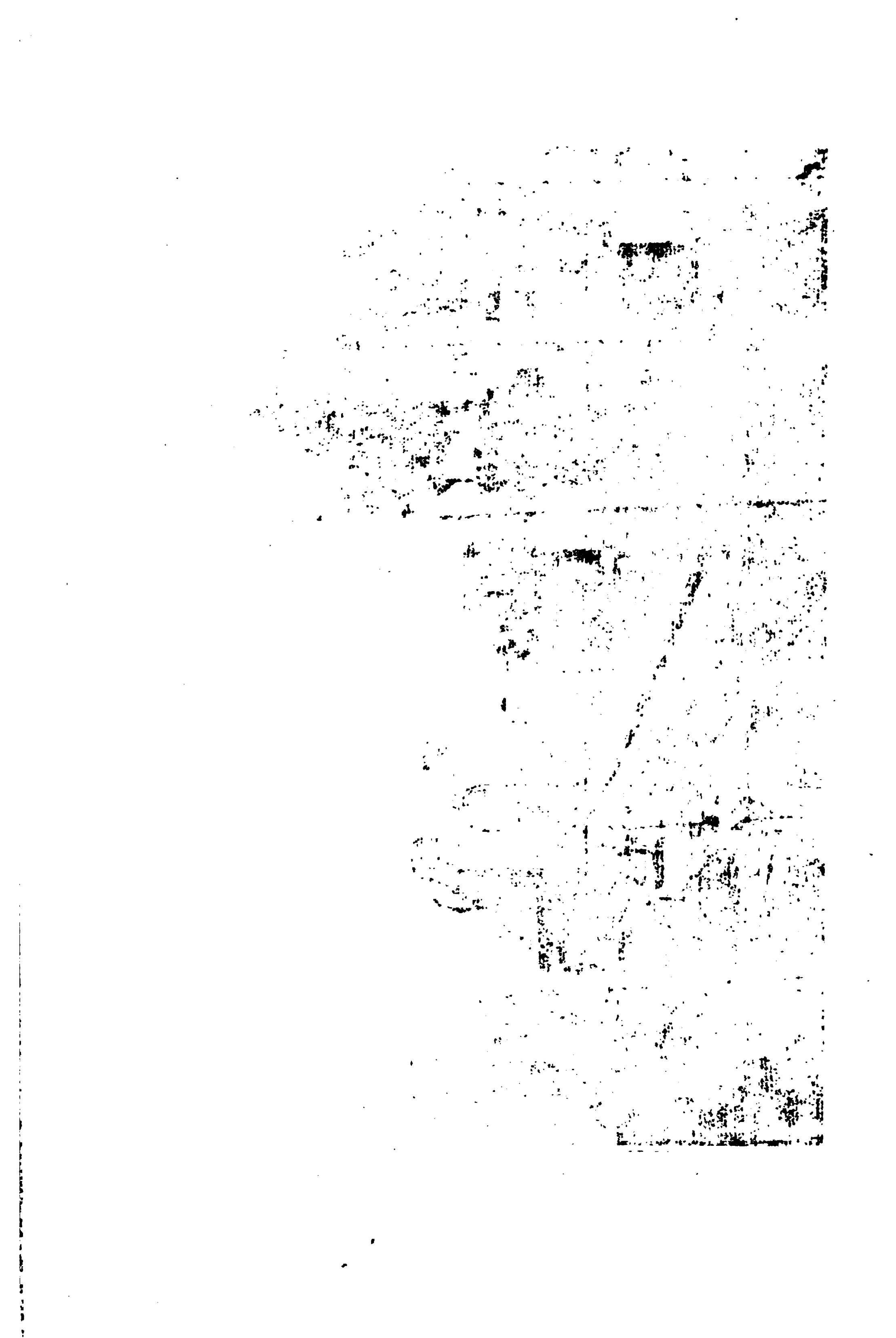
... trouvés dans la ...

... il servait de ...

... représentation de ...

... y vendait, c'est-à-dire ...

... on en a trouvé ...



qu'ici cinq ont été découvertes : celles d'Herculanum, du Vésuve, de Nola ou d'Isis, du Sarno et de Stabia.

La *porte d'Herculanum* (Pl. 72) présente trois ouvertures. Celle du milieu, où passe la voie domitienne, a quatorze pieds de large, et pouvait en avoir vingt de hauteur. La voûte est écroulée. Au lieu de gonds dont on ne retrouve aucune trace, deux rainures profondes font présumer qu'elle se fermait par une herse. Les ouvertures latérales, qui ont conservé leurs voûtes, ont quatre pieds et sont hautes de dix. Franchissons la porte et acheminons-nous dans la voie consulaire qui monte légèrement, et que j'ai déjà parcourue dans mes précédentes relations

La première maison à droite, dans la ville, est celle d'*Albinus* (Pl. 71) : une inscription, lisible encore, nous retrace ce nom. Cette maison, où l'on a trouvé divers objets de différentes natures, est aujourd'hui généralement reconnue comme ayant été une auberge, ou plutôt une de ces stations de poste, établies, au rapport de Suétone, par Auguste sur les routes consulaires. Ce qui a suggéré cette opinion est la trouvaille, qu'on fit dans une écurie, d'ossemens de chevaux et d'anneaux scellés dans le mur, ainsi que des chars et des pièces de fer taillées en essieux.

Immédiatement à côté de l'auberge d'Albinus s'élève le célèbre pilier portant en relief un phallus. Mille commentaires ont été faits sur ce bas-relief : selon le plus grand nombre, il indiquait une maison de prostitution. Il est reconnu maintenant, après examen fait des objets trouvés dans la boutique à laquelle il servait d'enseigne, qu'il était la représentation de l'objet même que l'on y vendait, c'est-à-dire d'une amulette. En effet, on en a trouvé dans cette maison, un grand nombre en or, en argent, en bronze et en corail, et, je crois, encore d'autres bijoux. C'était donc l'atelier et la boutique d'un bijoutier.

Ainsi que l'histoire nous transmet les faits et les actions d'un peuple qui n'est plus, les monumens servent à nous initier à ses usages, et quelquefois nous en donnent la physionomie. C'est pour cela que nous voyons chaque nation civilisée en élever pour attester un jour et son opulence et sa gloire. La vue de Pompeï ressuscitée, que dix-huit siècles nous ont conservée comme monument, nous met infiniment plus en rapport avec les mœurs des Pompeïens, que n'eussent pu le faire les mémoires les plus détaillés. Ce n'est plus un froid récit, c'est un drame auquel on assiste. Quelle bizarrerie dans les vicissitudes humaines ! Un événement affreux, imprévu, qui porte le deuil et la désolation sert, dix-huit cents ans après, de sujet d'études à des générations nouvelles, et devient une source incessante d'émotions. Sans cette éruption, alors si fatale, que de choses ne seraient jamais parvenues jusques à nous ! Ici l'on pénètre dans l'intérieur d'une famille, on assiste au lever d'un Romain, on voit une femme à sa toilette, une autre à son ménage : un magistrat dans les affaires publiques, on le suit au forum, on le voit à table avec ses amis. Ces fiers républicains, que l'histoire nous fait si grands ! nous les voyons esclaves de mille superstitions, trembler devant l'autorité, flatter le pouvoir, et implorer le protecteur en qui ils ont espoir. C'est ainsi que dans toutes leurs inscriptions se trouve une dédicace à un personnage puissant, et ces mots : ...... *Rogat ut faveat,* « ...... *prie afin qu'il lui soit faavorble* ».

De Samnites qu'ils étaient, en devenant Romains, les Pompeïens durent adopter leurs usages, surtout celui du patronage et de la clientelle. Le client, en écrivant le nom de son patron, dut le faire suivre de la formule ordinaire. Le marchand implora la protection de l'édile ou du magistrat; et non content de couvrir de ces adulations les murs de leurs habitations, ils les répétaient sur les édifices publics.

Dans un temps où l'imprimerie n'était pas connue, on dut suppléer aux affiches par des inscriptions au pinceau ou gravées au ciseau. On les traça sur les murs des lieux les plus fréquentés en lettres noires ou rouges, en caractères latins, osques ou samnites, quelques-unes même en grec. Elles servirent encore à faire connaître le nombre des maisons, à dénommer leurs habitans; ce sont des espèces de manifestes, d'affiches, d'avis au public, des annonces de fêtes, de chasses, de jeux scéniques ou de gladiateurs. Des programmes de vente et de location, dont le magistrat ou les particuliers donnaient avis au public. Elles indiquaient le jour et l'heure, et spécifiaient toutes les particularités pour fixer la résolution du lecteur.

Quelques-unes avaient pour but d'empêcher les dégradations, en vouant à la vengeance des dieux celui qui se les permettrait.

Voici la manière dont on annonçait les spectacles:

La famille de gladiateurs d'Aulus Svezius Cerius, édile, combattra dans Pompeï le dernier jour des calendes de juin, il y aura chasse et tentes.

L'édile était le magistrat qui, à Rome, gratifiait le peuple de spectacles; il en devait être ainsi dans les colonies. Une famille de gladiateurs, *ludus gladiatorius*, se composait d'une troupe sous les ordres d'un chef « *lanista* ». Beaucoup de personnes riches en entretenaient à leur frais. Pour célébrer son avénement à l'édilité, Svézius Cerius dut se conformer à l'usage, et donner un spectacle.

Combat et chasse pour le 5 *des nones d'avril; les mâts seront dressés*, ou, *les voiles seront tendues;* c'est-à-dire l'amphithéâtre sera couvert.

Par *chasse* on entendait le combat des gladiateurs contre des bêtes sauvages. Suétone nous fait part de la satisfaction qu'éprouvait l'empereur Claude à ce spectacle: « Il avait tant » de plaisir à voir ceux qui combat- » taient contre les bêtes, et ceux qui » comparaissaient dans l'arène au spec- » tacle de midi, qu'il allait prendre sa » place dès le point du jour, et quand le » peuple s'en allait dîner il restait ».

Trente paires de gladiateurs combattront au lever du soleil.

Valente, flamine perpétuel de Néron, Auguste et Heureux, fils de Decius Lucretius Valens, donnera une chasse le 5 *des calendes d'avril, dans la colonie pompeïenne; les voiles seront déployées.*

Des affiches ont été effacées pour faire place à d'autres. En général elles disparaissent aussitôt qu'elles sont découvertes, aussi a-t-on soin de les copier. Plusieurs ont été enlevées avec la superficie des murs et portées au musée, ainsi qu'on a fait pour les tableaux.

Voici l'inscription dont j'ai parlé page 129. Découvert en 1755, l'édifice a été rechargé de décombres. Cette habitation de Julia Félix méritait cependant d'être conservée au jour à cause de son étendue et de sa richesse.

IN PRAEDIIS IVLIAE S. P. F. FELICIS LOCANTVR BALNEVM VENERIVM ET NONGENTVM. TABERNAE PERGVLAE COENACVLA EX IDIBVS

AVG. PRIMIS IN IDVS AVG. SEXTAS ANNOS CONTINVOS QUINQVE S. Q. D. L. E. N. C.

Julia Félix, fille de Spurius, propose à loyer, du 1er. au 6 des ides d'août, la partie suivante de ses biens : un appartement de bains, un venereum, 900 boutiques et étaux, et l'appartement du premier étage, pour 5 années continues, avec la condition que si on y établit un lieu de prostitution, le bail sera résilié.

Le venereum était un lieu consacré aux plaisirs des sens, la condition était donc faite seulement pour les boutiques et leur dépendance.

Cette inscription, la plus singulière de toutes celles dont j'ai eu connaissance, donne une idée de la richesse de quelques propriétaires de Pompeï et de l'étendue de ses relations et de son commerce.

C'est au musée que l'on la voit, et non à Pompeï, comme je l'ai dit par erreur.

Cneius Pompeius Diogenes, louera aux calendes de juillet l'étage supérieur de sa maison.

L'inscription suivante était sur une colonne dans le forum :

Lucius Sepunius Sandilianus, fils de Lucius; Marcus Herennius Epidianus, fils d'Aulus, duumvirs pour rendre la justice, ont été chargés du soin des sacrifices publics.

Autres inscriptions.

Voyageur, en traversant d'ici jusqu'à la douzième tour, là, Sarinus, fils de Publius, tient auberge. Porte-toi bien.

Colepius prie Marcum Cerrininium, homme bon, afin qu'il lui soit favorable. Sur d'autres inscriptions on lit : *Homme probe, magnifique, digne de la république, etc.*

Les charpentiers et les carrossiers font des vœux pour Marcellus, l'édile.

Phœbus et sa société supplient Olconius Priscus et C. Cavius Rufus, duumvir.

Voici un billet de théâtre que j'ai omis de citer :

CAV. II.
CVN. III.
GRAD. VIII.
CASINA.
PLAUTI.

IIe. *travée*, IIIe. *coin*, VIIIe. *gradin. Casina, comédie de Plaute.*

. . . . Contento poplite miror
Prælia, rubricâ picta aut carbone; velut si
Re verâ pugnent, feriant vitentque moventes
Arma viri? . . . .
Hor., *lib.* II, *sat.* 7, *v.* 71.

Dans la rue en passant quelquefois je m'amuse
A regarder l'enseigne où l'on a charbonné
De deux gladiateurs le combat acharné.
Trad. de Daru.

Dans la rue qui longe le temple de Jupiter est un pilier où sont peints deux gladiateurs se préparant au combat. Sur un autre plan, le combat est terminé. Au poisson sculpté sur leurs casques on juge qu'ils appartiennent à la troupe des *mirmillones*; l'un d'eux est vaincu, l'autre s'apprête à redoubler les coups avec une épée en forme de faux. Un juge du camp, vêtu d'une tunique blanche, s'avance sans armes, l'arrête, et lui présente une baguette, récompense de son adresse.

A côté est une inscription traduite ainsi : *Retraites et Prudes. Prudes vainqueur dans le dix-huitième, Retraites vaincu dans le dixième.* (Combat.)

Voici la manière dont se trouve disposé le terrain qui nous cache Pompeï, et les différentes couches qui le composent à environ dix-neuf pieds.

Sur l'ancien sol, environ une palme (dix pouces français), d'une cendre

noire excessivement fine. Au-dessus une couche de sept pieds de lapillo, ou petites pierres ponces, une troisième de cendre qui peut avoir deux pouces, une de lapillo de même épaisseur, puis revient la cendre à vingt pouces, et le lapillo à quinze; enfin la dernière couche de cendres peut avoir quatre pieds. Le tout est recouvert par une couche de terre végétale de même épaisseur. Cette terre n'est autre que de la cendre décomposée par l'air et rendue à la végétation.

De cette disposition on peut conclure que ce ne fut ni un torrent de feu, ni un torrent d'eau qui ensevelit cette malheureuse ville, mais une pluie de matières volcaniques.

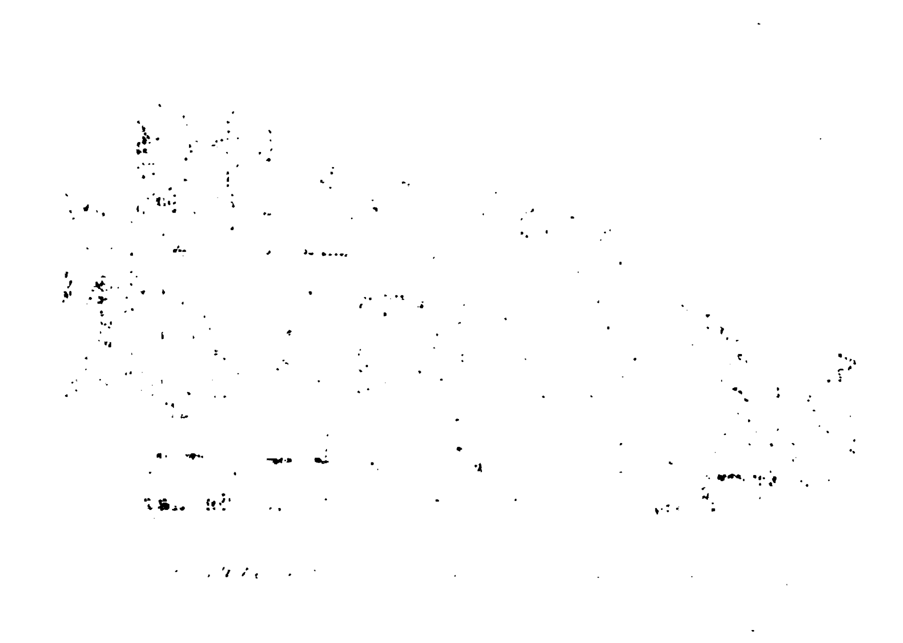
L'éruption apaisée, les malheureux habitans, remis un peu de leur frayeur, revinrent, et, faisant quelques excavations, découvrirent d'abord les édifices publics, puis les maisons où ils espérèrent trouver des objets précieux. C'est ce qui explique l'état de spoliation dans lequel on en a trouvé plusieurs. Il est prouvé qu'ils ne pensèrent pas à rebâtir une ville ainsi enfouie sous vingt pieds de matières volcaniques.

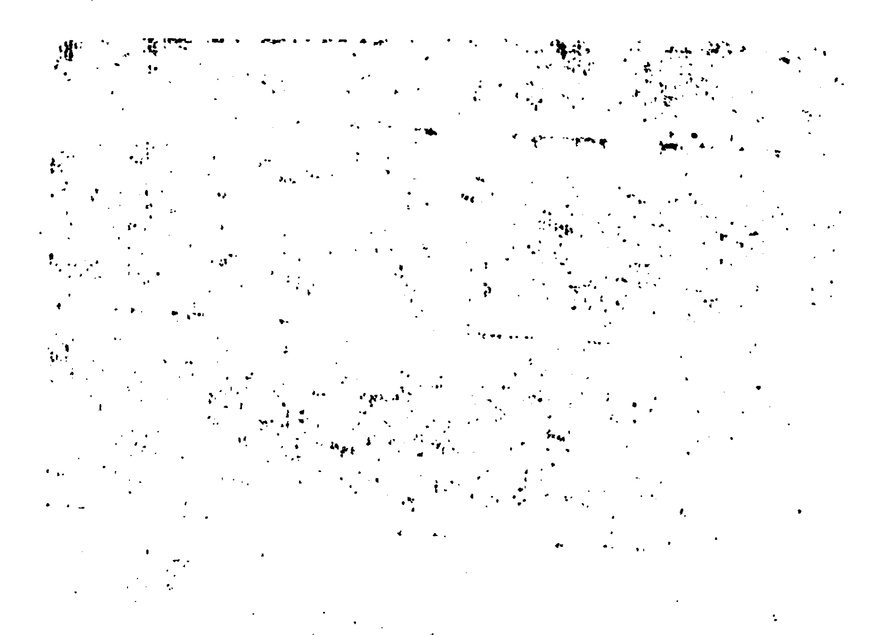
Les édifices souffrirent plus ou moins des tremblemens de terre, dont la violence fut telle, dit Pline, que nonseulement les maisons semblaient se mouvoir, mais qu'elles paraissaient arrachées de leurs fondemens et s'écroulaient. Ainsi disparut Pompeï, ensevelie sous la cendre. Il n'est donc pas surprenant qu'on ne retrouve plus les parties supérieures des édifices. Les monumens publics sont les plus dépouillés, parce que, plus en vue, ils arrêtèrent davantage l'attention de ceux qui revinrent fouiller les ruines encore fumantes. En effet, on retrouve intacts les stucs et les peintures, et il reste à peine quelques vestiges des marbres. Ainsi les soixante colonnes en stuc de la basilique sont encore debout, tandis qu'il en reste à peine une des portiques d'Eumachia. Les pavés en mosaïque se voient encore et ceux en marbre ont disparu. Quant aux bijoux ou aux pièces de monnaies, c'est auprès des squelettes et dans les rues écartées qu'on les a retrouvés. L'erreur des malheureux habitans fut de voir leur salut dans les souterrains, et ils en furent les victimes, comme l'atteste le grand nombre de corps que l'on y a retrouvés, tandis que dans les rues ou les places publiques il n'y en avait que très-peu. Dans un souterrain, près du temple grec, on en trouva sept qui s'étaient munis de leurs trésors, consistant en soixante-huit monnaies d'or à l'effigie de Vespasien, et onze cents en argent. La maison de Diomèdes, la basilique et plusieurs maisons sont encore des exemples de cette imprudence.

Jusqu'ici on porte à quatre ou cinq cents le nombre des squelettes retrouvés; ce nombre est faible, eu égard à la population d'une ville que des calculs modérés supposent avoir renfermé dans ses murs quarante mille habitans, mais il faut se souvenir qu'un quart de la ville seulement est déblayé.

Il est vraisemblable que la résolution de fuir fut prise avec une grande promptitude et exécutée de même, et l'on peut juger de la précipitation des fuyards par la quantité d'ustensiles pesans qu'on a déterrés loin des maisons et qui avaient probablement été abandonnés dans cette fuite.

Les remparts de Pompeï étaient doubles, ou superposés en terrasses, de manière que, quand le premier était escaladé, il fallait encore franchir le second. Cet usage s'est perpétué dans





... Au-dessus ... sept pieds de lapillo, ... pierres, une trei- ... d'eux ...

... portes ... la ... par ... même ...

... leur ... geur, ... quel- ... exe... ...

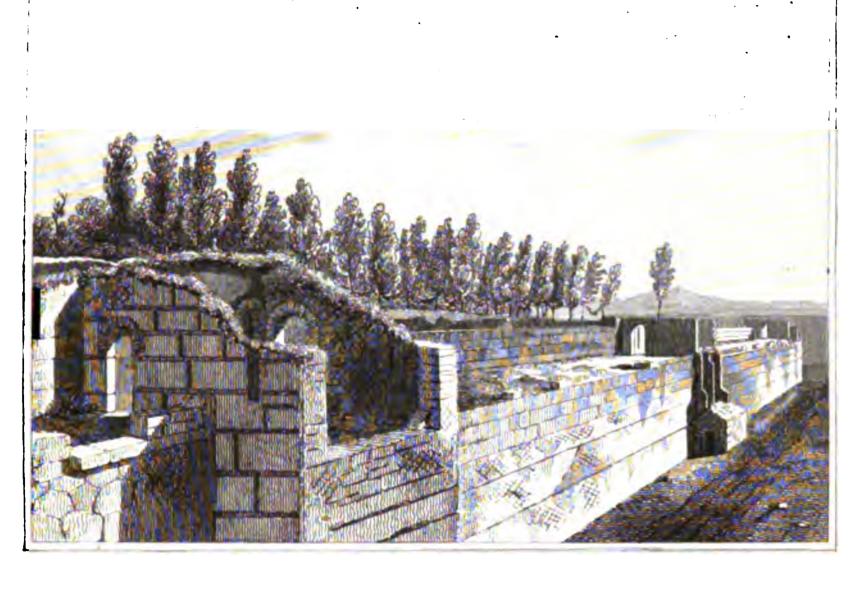
... qu'ils ne ... vingt pieds ...

... terre, dont ... semblaient se ... paraissent ar- ... donc pas ... les ... Les ...

reste à peine quelques vestiges ... marbres. Ainsi les ... de la basilique ... tandis qu'il en reste ... des ... en marbre ... joux ou aux pièces de monnaie ... auprès des squelettes et ... écartés ... on les a ... il ... tout le ... nombre ... il n'y a ... près du ... a sept qui ... trésors, consistant en soixante monnaies d'or à l'effigie de Vespasien et onze cents en argent. La ... Diomèdes, la basilique ... encore des ... cette imprudence.

Jusqu'ici on porte ... quatre ... cents le nombre des squelettes ... est faible eu ... tion d'une ville ... quarante mille ... il faut se souvenir qu'une ... ville seulement est déblayée.

Il est vraisemblable que ... de fuir ... avec ... et exécuter de ... peut juger de la précipitation ... regards par la quantité d'ustensiles ... sans qu'on a découverts loin des ... et qui avaient probablement ... dans cette fuite ...



Pubbliche mura. *Pompei.* *Murs de la ville.*



Gell & Gandy del. Mulot dis. Duran sc.

Sepolcro di Nevoleia Tiche. *Pompei.* *Tombeau de Naevoleia Tyché.*

l'Orient, et il y a été retrouvé par les croisés. Soutenus à l'intérieur et à l'extérieur par des murs en grandes pierres de lave sans ciment, leur épaisseur était de quatorze pieds, la hauteur du mur extérieur est de vingt-cinq pieds, et celle du contre-mur s'élevait encore d'environ huit pieds. Quelques-unes des pierres sont entaillées et encastrées l'une dans l'autre, de manière à se maintenir mutuellement, méthode de construction qui tient des murailles pélasgiques ou cyclopéennes, et qui fait conjecturer que les parties ainsi bâties sont l'ouvrage des Osques ou du moins des premières colonies grecques qui vinrent s'établir dans la Campanie. Les deux murs étaient crénelés et présentaient l'apparence d'une double enceinte de remparts (*Voy.* Pl. 73).

Ces murailles sont dans un désordre que l'on ne peut attribuer aux tremblemens de terre seulement, et qui paraît indiquer qu'elles ont été plus d'une fois attaquées et démantelées. Les tours, qui servaient en même temps de poternes, sont d'une construction moins ancienne.

HERCULANUM.

Suivant les uns, ville des Osques ou des Étrusques, et l'une des douze cités que ces peuples fondèrent dans la Campanie: suivant les autres, colonie grecque ou phénicienne qui doit à Hercule son origine, Herculanum a acquis plus de renommée par sa résurrection que jamais elle n'en eut dans les temps de sa plus grande splendeur.

Elle ne commence à dater qu'à partir de la guerre sociale. Tite-Live nous dit que les Romains l'enlevèrent aux Samnites, alors maîtres de la Campanie. Sp. Carvilius, l'an de Rome 460, en fit le premier siége, et Titus Didius, proconsul, s'en empara deux cents ans après. Les Romains la gardèrent long-temps comme ville confédérée, puis, à la fin de la guerre marsique, l'agrégèrent à la république, dont elle devint colonie, titre qu'elle prend dans une inscription consacrée à L. Munatius Concessanus, son protecteur. Cette inscription, maintenant à Naples, a été retrouvée à la Torre del Greco.

Sa situation, sur un promontoire et entre deux fleuves aujourd'hui desséchés, a dû la rendre précieuse aux Romains, qui vinrent en grand nombre s'y établir et y créer des villas. Cicéron, dans ses lettres, parle de la villa qui appartenait aux deux frères Fabius; Sénèque cite une maison de Caligula, que cet empereur fit abattre parce que sa mère y avait été retenue prisonnière par Tibère, et dont la magnificence était au-dessus de toute description. Stace vante la somptuosité et surtout le goût qui décorait ses palais:

On y voyait briller ces chefs-d'œuvre des arts
Qu'enfanta le pinceau d'Apelles,
L'image des héros favoris du dieu Mars,
Et de l'antiquité les plus riches modèles.
De Phidias le ciseau créateur
Au marbre y conservait la vie,
Le bronze, obéissant soumis à son génie,
Y multipliait la splendeur
En ornemens divers que l'art seul pouvait rendre.
Partout brillait sur les lambris
Ce métal précieux qui de Corinthe en cendre
Enrichit un jour les débris.

CAUVAIN, *trad.* de STACE.

Le commerce y avait accumulé des richesses que les habitans dépensaient à décorer leurs édifices, en général

plus élégans que ceux de Pompeï. Retina paraît avoir fait presque partie d'Herculanum.

En 63 la ville s'écroula, et lors de la catastrophe de 79, une cendre fine, vomie par le Vésuve et durcie par l'eau, acheva d'engloutir cette malheureuse cité, en frappant de mort une partie de ses habitans. « Une quantité incroyable de cendres emportée par le vent remplit l'air, la terre et la mer, étouffa les hommes, les troupeaux, les poissons et les oiseaux, et engloutit deux villes entières, Herculanum et Pompeï, dans le temps même que le peuple était assis au spectacle. » (DION CASSIUS, *l.* 66.) Cependant Florus, vingt ans après, parlait encore d'Herculanum comme d'une ville existante. Une chose vraiment étonnante, c'est que Pline n'en fasse aucune mention dans ses lettres à Tacite, où il parle de Pompeï et de Stabia. Peut-être alors avait-elle perdu une partie de son importance par l'effet désastreux du tremblement de terre, arrivé seize ans avant, et se trouvait-elle déserte. On retrouve ses bâtimens, dit Lalande, à soixante-huit pieds de profondeur dans l'endroit où était le théâtre. Le massif dont elle est recouverte est une cendre fine, gris clair et brillante, qui, ayant été mêlée avec de l'eau, a formé une masse que l'on brise avec quelque peine quoiqu'elle soit assez friable; il y a des endroits où elle se détache d'elle-même, et s'éboulerait promptement si on ne la soutenait par des planches et des étais. En regardant cette poussière au microscope, on y voit des parties noires et bitumineuses, des parties vitrifiées, d'autres minérales et métalliques, et on lui trouve une qualité saline, un peu alumineuse, ce qui prouve qu'elle est d'une matière de même nature que la lave.

Cette matière ne couvrit que peu à peu la ville, et laissa aux habitans toute liberté de s'enfuir. On y a découvert fort peu de squelettes, fort peu d'or et d'effets précieux, si ce n'est de ceux qu'il était difficile d'emporter.

Cette poussière était encore brûlante lorsqu'elle tomba, car l'on trouve toutes les boiseries des maisons presque carbonisées, même dans celles où la lave n'avait pas pénétré; tout avait été réduit en charbon par le seul effet de la chaleur, mais sans être consumé, tels sont les papyrus. Beaucoup de maisons sont remplies de cette matière, ce qui paraît indiquer que l'eau, se mêlant à la cendre, l'entraîna dans l'intérieur où elle a rempli toutes les cavités. Des murs ont fléchi, d'autres ont été renversés, et le ciment que cette cendre a formé est si compact qu'il a garanti de l'humidité tout ce qu'il a envahi, et a conservé les couleurs des peintures que les acides et les alcalis auraient rongées.

Au-dessus de cette lave de la première éruption l'on trouve une poudre blanche disposée par lits, qui provient sans doute des pluies de cendres survenues depuis; par-dessus cette cendre, dix à douze pieds de terre, dans laquelle on rencontre d'anciens tombeaux, puis une pierre très-dure en grandes masses; enfin la terre végétale, et dessus cette terre se bâtirent Portici et la moderne Resina.

La difficulté d'exécuter les fouilles y fit procéder lentement. Il s'agit de tailler une pierre aussi dure que le roc, ce qui est long et coûteux. C'est dans cette partie dure que se firent les premières excavations; cette cause et la découverte de Pompeï, qui promettait beaucoup plus sans autant de travail, les firent suspendre. Si Portici pouvait disparaître pour laisser voir Herculanum à sa place dans toute sa magnifi-

Vogel del.　　　　Audot edit.　　　　Duran sc.

Ercolano. Ultimi scavi.　　　　*Herculanum. Dernières fouilles.*

cence, que l'on pût parcourir ces rues tirées au cordeau avec ses trottoirs; celle surtout bordée de colonnades, qui conduisait à deux temples superbes, combien le voyageur serait plus satisfait, car si Pompeï attriste l'âme, Herculanum la fait mourir. Dans Pompeï on voit briller le soleil : ce spectacle parle au cœur; mais en entrant dans Herculanum on croit être sorti de la nature. Dans cette ville souterraine, on entend le bruit et le mouvement de Portici que l'on a sur la tête. Rien n'est plus étrange que d'entendre rouler sur ces voûtes antiques les voitures qui passent dans la ville moderne. On se hâte de sortir de ce séjour de ténèbres, et de se distraire des émotions que l'on vient d'éprouver. On revoit avec plaisir le jour et la vie.

Le théâtre, trouvé dès les premières fouilles, était décoré de marbres de diverses couleurs, de colonnes, de statues; on trouva sur l'avant-scène les statues en bronze des neuf muses; les bases de quelques colonnes étaient en albâtre fleuri. On y a trouvé des fragmens de chevaux en bronze, qui probablement étaient placés au haut des gradins; une partie des murs était recouverte en marbre de Paros. C'est le plus intact de tous les théâtres qui sont parvenus jusqu'à nous.

Le forum est entouré de portiques soutenus par des colonnes et pavé en marbre; à l'entrée étaient des arcades ornées de statues équestres en marbre : c'est là qu'on a trouvé celles des Balbus; dans un enfoncement on voit un sanctuaire élevé sur trois marches, où était la statue de Vespasien, et à ses côtés deux personnages dans des chaises curules, peut-être ses deux fils. A droite et à gauche, dans deux niches, les statues en bronze de Néron et de Germanicus.

N.

Après le forum vient un autre portique et deux temples voûtés, ornés intérieurement de colonnes, de peintures à fresque et d'inscriptions en bronze. Plus loin un troisième temple, un monument funéraire entouré de piédestaux et renfermant des urnes; ensuite des rues et une foule d'habitations particulières, entre autres celle appelée maison des Papyrus, à cause de ceux que l'on y trouva au nombre de huit cents. C'est dans cette maison qu'était la statue d'Aristide que l'on va admirer au musée. Herculanum a enrichi le musée de peintures, de verres, de médailles, d'ustensiles, de bustes, d'idoles, et surtout des deux seules statues équestres en marbre que l'antiquité nous ait transmises : celles des Balbus père et fils.

En janvier 1828, en attaquant la partie voisine de la mer, on découvrit une rue droite et large, pavée en dalles, conduisant au port, et bordée de maisons dont l'accès est libre comme celles de Pompeï (Pl. 74); nous distinguons des morceaux de poutres et quelquefois des architraves pour soutenir un étage supérieur, dont parfois on retrouve les murs ainsi que la charpente du toit. Une particularité d'Herculanum, inconnue à Pompeï, ce sont des vestiges de cheminées, du reste même pavé en mosaïque, même distribution intérieure, même goût dans les ornemens et les fresques. Çà et là sont semées des habitations de pauvres ouvriers, à côté des traces de l'opulence; de longues colonnades entourent un jardin, des salles de bains et jusqu'aux tringles pour soutenir des rideaux, et des sonnettes pour appeler les esclaves. Tout est là, et intact. On a trouvé, dans ces habitations, de la farine dans l'état de pâte, un torchon plié, des vases de terre cuite remplis de graines, de blé,

de lentilles, de gruau, une carafe avec de l'huile desséchée et un pot d'onguent, tous objets insignifians par eux-mêmes, mais à qui dix-huit cents ans écoulés, en les conservant, ont donné un prix inestimable. Là était aussi un vase de verre contenant du rouge qui a servi à l'usage de la toilette des dames d'Herculanum. On connaissait bien le goût des dames romaines pour la parure, on savait qu'elles mettaient du rouge, il ne manquait plus que de trouver un échantillon de cosmétique, le nec-plus-ultra de la coquetterie; on a déterré deux médaillons en argent, faits pour être accrochés au mur comme nos tableaux, et représentant Apollon et Diane.

Tous les objets découverts à Herculanum ont été portés au musée.

Note de l'Éditeur.

Nous regrettons que l'espace dans lequel nous sommes obligés de circonscrire notre collection ne nous permette pas de donner une plus grande place aux objets qui ont été recueillis à Herculanum et à Pompeï.

Il faut convenir, à la vérité, que le nombre de ces dépouilles de l'antiquité est si grand, que le choix est difficile à faire, et que les recueils seuls de figures formeraient une bibliothéque considérable. En 1792 on avait déjà mis au jour, outre une foule d'ouvrages, *Le Antichità di Ercolano, etc.*, en neuf volumes grand in-folio, publiés par ordre du gouvernement napolitain.

Nous pensons donc prévenir le désir de quelques personnes en leur indiquant les moyens de satisfaire une louable curiosité.

Le meilleur et le plus nouvel ouvrage qui puisse faire connaître complétement le musée de Naples, a été publié sous le titre de Real Museo Borbonico, in-4°.; les dessins, faits par des artistes du premier mérite, et les descriptions par des savans napolitains, dont toute la vie a été consacrée aux recherches archéologiques, donnent le plus grand intérêt à cet ouvrage, dont la direction est confiée au savant et habile cavaliere Nicolini, président de l'académie des beaux-arts du royaume des Deux-Siciles, et à qui l'on doit, entre autres services éminens rendus aux arts, la reconstruction du théâtre Saint-Charles.

La collection contiendra soixante-quatre livraisons, dont quarante-cinq ont déjà paru. On y donne la relation des fouilles de chaque année.

CAPOUE, CASERTE, BENEVENT, MONT-CASSIN, ETC.

Depuis long-temps j'avais le désir de faire une visite au Mont-Cassin, monastère de bénédictins fameux dès le moyen-âge; mais j'avais différé afin d'attendre la fin de la saison chaude, trop incommode pour voyager. L'expérience m'avait appris qu'un voyage est à Naples plutôt une fatigue qu'un amusement; les premières pluies d'octobre était venues rafraîchir l'atmosphère, je me mis en route, ne voulant pas me laisser surprendre par les pluies de l'hiver, qui souvent commencent en novembre et continuent avec abondance.

Les routes principales sont assez belles des provinces à la capitale; mais celles de traverse ne sont guère praticables, et sont même peu sûres, surtout à ces époques. Le manque d'auberges augmente les désagrémens du voyage, ce qui explique le peu de goût du Napolitain pour le déplacement. Lorsque l'occasion, rare à la vérité, le force à

changer de lieu, il lui faut avoir recours à la méthode que lui ont léguée ses pères, et que ceux-ci tenaient des Grecs leurs aïeux, il se pourvoit de lettres de recommandation pour les villes où il doit s'arrêter; il est reçu avec plaisir par les familles auxquelles il est adressé, et quelle que soit la durée de son séjour sous le toit hospitalier, il n'en est pas moins toujours bien traité.

A Naples il n'existe pas, ainsi qu'en France, des diligences sillonnant le pays dans tous les sens; on trouve des voitures, pour un voyage quelconque, à la porte Capouana, arc de triomphe en marbre blanc, et orné de bas-reliefs remarquables. Construit à quelque distance du lieu où il est aujourd'hui, il en fut déplacé par Ferdinand d'Arragon, qui sans doute, en mémoire de cet acte, y fit poser sa statue, que l'on enleva, l'on ne sait pourquoi, lors de l'entrée de Charles-Quint.

De la porte Capouana, en suivant la rue de *Sant-Antonio Abbate*, et laissant à droite *Ponte Oscuro*, quartier crapuleux de la ville, on arrive à *Capo di Chino*, hauteur qui domine Naples, où Murat avait fait son Champ-de-Mars, et où il faisait manœuvrer l'armée qu'avec tant de peine il avait organisée dans son royaume. Deux routes y conduisent, l'ancienne est une montée rapide et très-désagréable en hiver. La Nouvelle, appelée *route du Camp*, fut construite par les Français. Sa pente douce et ses nombreux zigzags en ont fait une promenade fort belle, mais déserte une grande portion de l'année. Les jours de revue ou de courses de chevaux, qui ont toujours lieu au camp, elle est couverte d'équipages, et le lendemain elle retombe dans sa solitude habituelle.

Sur la hauteur de Capo di Chino est le bâtiment de l'octroi, qui par sa forme ronde ressemble à un petit temple surmonté d'un dôme. Ici la scène change, plus de maisons, plus de pavé, plus de bruit, on jouit du calme de la campagne : des peupliers, des ormeaux servent de soutien à la vigne, dont les ceps, chargés de raisins, protégent de leur ombre les jeunes plantes confiées à la terre, et qu'une chaleur dévorante brûlerait. C'était au moment de la vendange : des hommes robustes, au visage coloré, debout sur des échelles, dépouillaient les ceps de leurs fruits, tandis que de jeunes filles à la noire chevelure les recevaient dans des corbeilles. Ces pampres, jetés d'un arbre à l'autre, s'enlacent gracieusement aux branches, forment une triple guirlande de feuillage au-dessus des plus beaux tapis de verdure, et donnent toute l'année à la campagne, éclairée par un soleil sans cesse radieux, un air de fête. C'est *l'ulmis adjungere vites* de Virgile.

Ergo aut adulta vitium propagine
Altas maritat populos.
Hor., *Epod.* II, v. 9.

Tel nous voyons le lierre s'enlacer aux ormeaux,
La vigne au peuplier mariait ses rameaux.
Trad. de Cauvain.

L'heure du repas arrive-t-elle, les vendangeurs suspendent tous travaux. A peine terminé, le tambour de basque se fait entendre, et tandis que les plus âgés restent assis et se passent les bouteilles à la ronde, en marquant la mesure, les plus jeunes se lèvent et dansent la tarentelle, cette danse nationale, que l'on retrouve en province comme dans la capitale. Je m'arrêtai souvent pour contempler ces scènes d'un paisible bonheur.

Voici de quelle manière M. Lullin

de Châteauvieux nous peint la campagne de Naples, éternel sujet de mon admiration.

« Sous cet ombrage je voyais croître avec vigueur de jeunes plantes de fèves, dont la semence n'avait été confiée à la terre que depuis la moisson; cette végétation naissante me rappelait le printemps de mon pays. Plus loin s'élevaient des tiges de maïs, une teinte purpurine annonçait leur prochaine maturité. Dans le champ voisin, de longues rangées de melons répandaient leur parfum dans les airs. Des touffes de figuiers, de pêchers et d'aloès s'étaient établis d'eux-mêmes sur les bordures de ces champs, et semblaient offrir avec complaisance leurs fruits aux laboureurs. Je me suis arrêté pour contempler cette scène champêtre, et je vis venir à moi de jeunes villageoises, conduites aux travaux des champs par le son du tambour de basque; elles se tenaient par la main et dansaient en se suivant dans le sentier que j'avais choisi.

» J'aurais voulu prêter à ces filles du Midi le costume et la fraîcheur des paysanes de Florence; car elles n'avaient des femmes de la Toscane que la gaieté et l'abandon. La nature, en donnant aux Napolitaines tant de moyens de bonheur, leur a refusé celui de plaire par une grâce naïve et par une fraîcheur attrayante. Leur physionomie est dure, leur teint olivâtre, et rien ne plaît en elles, si ce n'est l'instinct merveilleux, au moyen duquel elles devinent les accords secrets qui existent entre les mouvemens, les sons et les pensées.

» Je rencontrai des laboureurs, qui m'indiquèrent le chemin que je devais suivre. J'en pris occasion de les questionner sur leurs travaux champêtres. Ces villageois étaient les métayers, et le plus intelligent d'entre eux m'expliqua en ces termes l'économie rurale adoptée dans les terres à cendres des environs de Naples:

» Nous autres pauvres métayers, me dit-il, ne prenons à ferme que l'espace que nous pouvons cultiver avec notre famille, c'est-à-dire quatre ou cinq arpens. Notre condition n'est pas heureuse, puisque nous ne gardons pour nos peines que le tiers des récoltes, les deux autres appartiennent au maître, et nous les acquittons en nature. Nous n'avons pas de charrues et cultivons tout à la bêche : il est vrai que la terre mêlée de cendres se remue aisément, et nos enfans même nous aident dans ce travail. De temps à autre, le Vésuve verse des pluies de cendres sur nos champs pour les fertiliser.

» Les arbres que vous voyez dans nos terres ne sont pas inutiles; ils portent de la vigne et donnent des fruits, mais nous cueillons encore avec soin leur feuillage; c'est la dernière récolte de l'automne, elle sert à nourrir nos bestiaux pendant l'hiver. Nous cultivons successivement, entre les rangées d'ormeaux, des melons que nous portons vendre à la ville, après lesquels nous semons du blé. Dès qu'il est enlevé, nous allons avec notre famille retourner le chaume à la bêche pour y semer des fèves ou du trèfle à fleur pourpre. Pendant six mois nos enfans viennent chaque matin couper avec la faucille une charge de cette herbe pour en nourrir nos vaches. Nous préférons à celles-ci les femelles de buffle, parce qu'elles donnent un lait plus abondant. Nous avons aussi des chèvres et quelquefois un âne ou un petit cheval pour aller à la ville et porter nos fardeaux; mais cet avantage n'appartient qu'aux riches métayers.

» Au printemps suivant, nous plantons le maïs sur le chaume du trèfle ou

des fèves. Nous engraissons alors nos terres, parce que cette plante doit nourrir notre famille; aussi cette culture nous intéresse plus que toutes les autres, et le jour de cette récolte est un jour de fête dans nos campagnes. Tous les villageois y vont ensemble, les jeunes filles en dansant, et nous autres plus lentement, parce que nous sommes chargés de nos outils. Arrivés près de nos domaines, chaque famille va dans le sien; mais ils sont si près les uns des autres, que nous pouvons nous entendre et nous répondre.

» Nous cueillons souvent jusqu'à sept épis sur la même tige et plusieurs ont trois palmes de long. Lorsque le soleil s'est levé, le père de famille va chercher des melons dans le champ voisin, pendant que les enfans cueillent des fruits sur les figuiers d'alentour. On rapporte ces fruits sous un ormeau, autour duquel tout le ménage vient s'asseoir, puis le travail recommence après ce repas et ne cesse qu'à la fin du jour. Alors chaque famille va visiter ses voisins, et se raconte les richesses que lui a values la saison.

» A peine avons-nous récolté le maïs, que nous retournons la terre pour y semer de nouveau du blé. Après cette seconde récolte, nous ne cultivons plus dans nos champs que des légumes de diverses espèces. Nos terres produisent ainsi du vin et des fruits, des grains et des légumes, des feuilles et de l'herbe pour nos bestiaux. Nous ne nous plaignons pas de leur fertilité; mais nos conditions sont dures, on nous laisse bien peu de chose pour nos peines, et si l'année n'est pas propice, le métayer est bien à plaindre ».

Qui croirait qu'avec la fertilité de son sol, Naples pût éprouver les horreurs de la famine; c'est pourtant ce qui arriva en 1764. Des spéculateurs agiotèrent sur les blés; le maïs, qui fait la nourriture principale des paysans, manqua, et le peuple fut réduit à se nourrir de l'herbe des prairies. Cette famine fut si terrible, que les hommes périssaient de misère et de faim, et les maladies épidémiques vinrent augmenter ces horreurs.

Me voici à *Aversa*, fondée en 1033 par les Normands, et capitale de ces aventuriers. Je voulus en la traversant jeter un coup d'œil sur sa citadelle, peu élevée, et ressemblant plus à un palais de roi qu'à une forteresse. Aussi la cour l'habita plus d'une fois, et c'est dans son enceinte que l'infortuné André de Hongrie, mari de Jeanne Ière., reine alors, âgée de dix-huit ans, fut étranglé et jeté par la fenêtre(1). Dans la ville, je visitai l'hôpital des fous, transporté de Naples à Aversa par Murat, qui lui affecta l'édifice de la Madeleine, grand et élégant monastère, avec un jardin et une jolie église, et qui peut contenir cinq cents aliénés. Mon guide me montra aussi le bâtiment où madame Murat avait établi une succursale de sa maison d'éducation des Miracoli.

Au sortir d'Aversa, je vis sur les

(1) Elle eut pour son premier mary Andreasse, son cousin en premier degré, et après avoir tenu le royaume ensemble, elle s'en fascha; et étant tous deux dans la ville d'Aversa, elle l'envoya quérir une nuit sous couleur de lui vouloir parler d'affaires nouvellement advenuës, et en allant à elle se rencontrant sous un poteau qui était là, fut pris et étranglé par la volonté et charge de la reyne audit poteau.

. . . . . . Et se conte encore à Naples et ailleurs que ladite dame faisant un cordon d'or un jour assez gros, Andreasse lui demandait pourquoy elle faisait ce cordon, elle lui répondit en souriant qu'elle le faisait pour le pendre; elle en tenait si peu de compte qu'elle ne craignait rien de luy tenir telles paroles ausquelles Andreasse, comme simple et bonhomme qu'il était, n'y prit point garde.

(BRANTOME, *Dames illustres*.)

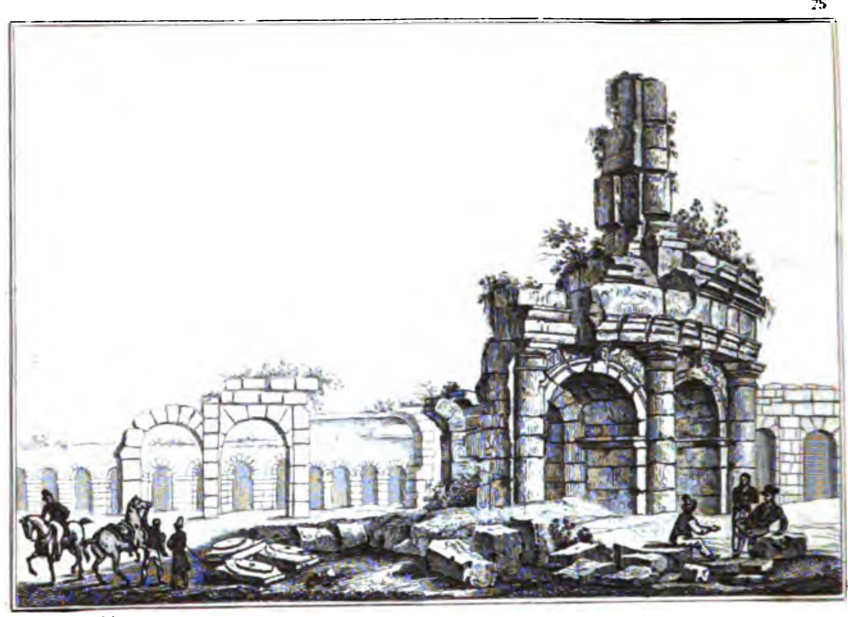
murs qui bordent le chemin deux squelettes armés de faux; sur un autre, près d'une taverne, sont des moines, des papes mêmes, le scapulaire au cou, qui brûlent dans les flammes de l'enfer; ceci me rappelle M. Delécluse, qui voit dans ces tableaux la législation naturelle des peuples. Personne ici, dit-il, n'a l'idée de trouver cela singulier. Figurez-vous ces tableaux sur les murs de la rue Vivienne... C'est ici un autre monde, d'autres préjugés, d'autres mœurs, par conséquent d'autres lois.

Je continuai d'un trait jusqu'à Sainte-Marie, ou *Capoue* l'antique, autrefois capitale de la Campanie, lieu funeste à Annibal, où m'attendaient tant de souvenirs : j'avais une lettre pour D. Clémente Marotta, sans doute l'un des descendans d'un des membres de ce sénat qui tint tête à Rome, et si long-temps balança les destins de cette ville orgueilleuse. Plein des souvenirs de ces contrées, mon imagination se perdant dans le vague, les six milles qui me restaient encore à parcourir se firent sans que je m'en aperçusse; je me voyais dans cette Capoue, ville aux sept portes, fondée par les Etrusques cinquante ans avant Rome, conquise par les Samnites, puis subjuguée par les Romains, et si cruellement punie par le massacre de ses sénateurs, et l'esclavage de ses citoyens vendus à l'encan pour avoir épousé la cause d'Annibal, relevée enfin par César, et mise au rang des colonies, mais qui ne recouvra son éclat que sous Auguste. Cicéron vantait à Atticus son école de gladiateurs, où l'on entretenait quatre mille élèves. Cette ville était célèbre par son luxe, la mollesse de ses habitans et la beauté de ses femmes. Autrefois elle était divisée en deux quartiers, *Steplasia* et *Albana*. Le premier paraît avoir tiré son nom de la quantité de parfums qu'on y vendait. Ses roses étaient renommées à l'égal de celles de Pestum. Je m'égarais dans ce bazar oriental, je savourais ces parfums, lorsque bien réellement mon odorat, me réveillant de mon extase, me rappela au sentiment de la réalité. O vicissitude! une odeur infecte s'échappait de chacun de ces cloaques qu'on nomme habitation, des rues sales et tortueuses, des cuirs de bœuf cloués aux murs de chaque maison, voilà ce que j'avais sous les yeux, dans une ville de tanneurs!

Don Clemente est avocat, ce qui à Naples, où beaucoup de personnes sont dans le barreau, s'appelle être *della professione*. D. Paolo m'avait prévenu que je trouverais chez son ami gîte, souper, avec invitation de séjourner *in casa del servitore mio*, aussi long-temps qu'il me plairait. L'offre faite avec cordialité, acceptée de même, me voilà instalé, prenant part au souper de famille, et accablé de questions sur tous les sujets, hors la politique, car, dans ce royaume, on n'en parle jamais, laissant le soin de régir l'état à ceux que leur position lance dans cette carrière. Loin d'eux la prétention de s'ériger en censeurs du souverain, et surtout de troubler leur repos à ce sujet.

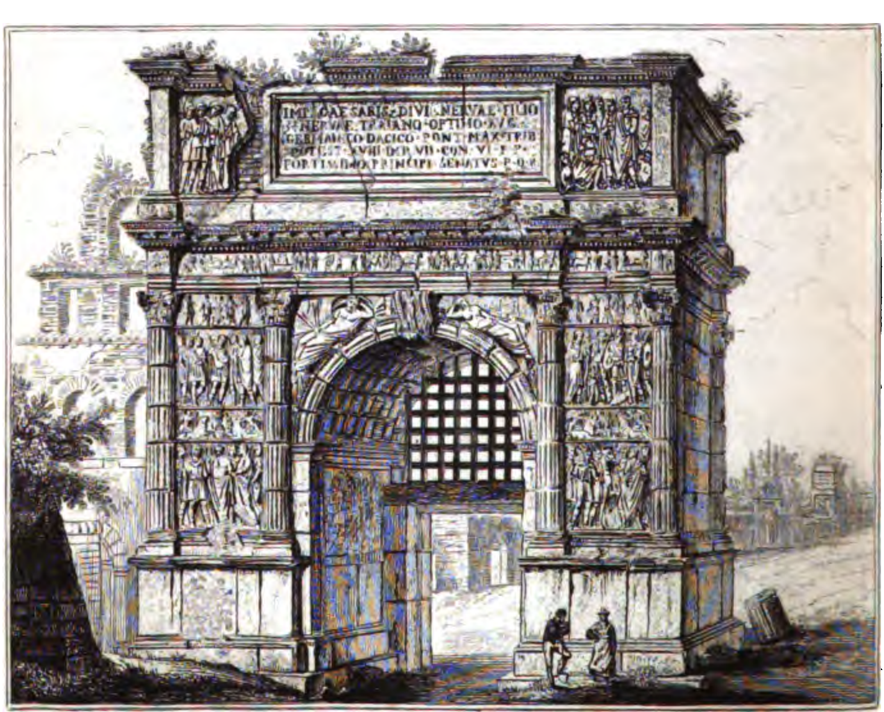
D. Clemente me félicite d'arriver la veille d'une course ou chasse au buffle, dont la place devait être le théâtre, et que je verrais de ses fenêtres. Je savais qu'à cette époque de l'année ces courses, faibles parodies de celles de taureaux qui ont lieu en Espagne, se font tour à tour dans chaque village.

A deux heures après midi, la foule obstruait la place où étaient dressés des tréteaux adossés aux maisons. Les balcons étaient pavoisés et garnis de



D. Berthault del.

Antica Capoua. Anfiteatro. *Ancienne Capoue. Amphithéâtre.*



Piranesi del. Audot edit. Bovinet sc.

Benevento Arco di Trajano. *Benevent. Arc de Trajan.*

curieux ; la population affluait des villages environnans : tout à coup des cris de joie, des hurras s'élèvent de toutes parts, on bat des mains ; un flux et reflux a lieu, et cette place si encombrée, si pleine, présente en un instant un vide immense : un buffle, animal hideux, au cuir noir, aux cornes recourbées, est en liberté au milieu de l'enceinte ! en un clin d'œil les tréteaux envahis ploient sous le faix, hommes, femmes et enfans forment un mur compact le long des murailles. Le buffle promène des regards étonnés sur les différens groupes ; puis, excité par les cris, les aboiemens des chiens et par des hommes armés de lances, il galope dans ce cercle où la multitude le tient enfermé. L'agitation se communique à cette foule, les spectateurs sont forcés de prendre part à l'action ; tour à tour on les voit assaillir le buffle ou fuir devant lui jusqu'à ce que, après deux ou trois heures écoulées dans cet exercice, on donne le signal de sa mort, et l'on commence à lui faire des blessures qui bientôt le mettent hors de combat. Alors la tourbe de se ruer et d'envahir de nouveau l'enceinte, chacun tient à honneur de contempler l'ennemi vaincu.

Malgré cette confusion, il est rare que l'on cite des accidens ; cependant je n'éprouvai aucun désir de descendre dans l'arène. D. Clemente me donna des détails sur le sort de cet animal, dont la chair serait immangeable sans cet exercice forcé, nécessaire pour la macérer.

Le jour suivant il m'accompagne à l'amphithéâtre, hors de la ville (Pl. 75).

De tous les monumens de ce genre, c'est celui qui approche le plus du colysée de Rome par son périmètre de deux cent cinquante toises et sa hauteur de vingt. Si une partie de ses murailles est encore debout, on le doit à leur solidité, car l'on n'a rien fait pour les mettre à l'abri de la dégradation ; loin de là, dans les premiers âges, il fut converti en forteresse, et les cavernes de bêtes féroces servirent de chambres aux officiers. Ses murs sont d'immenses blocs de pierres travertines, posés les uns sur les autres sans ciment, et simplement attachés par des crampons de fer ou de bronze. Quatre portes principales y donnaient accès, et l'on porte à soixante le nombre de ses vomitoires. Aujourd'hui ouvert de toutes parts, l'herbe croît dans son enceinte, et le pâtre y conduit ses troupeaux.

Ici, comme à Cumes et à Rome, le sol était recouvert de décombres, et l'édifice enterré jusqu'à la première galerie. Francesco I°. ordonna un déblai extérieur qui découvrit la base des colonnes et des corridors. Tout autour règne une galerie où l'on voit des bancs en marbre, sur lesquels probablement s'asseyaient les gladiateurs. C'est à Capoue que ces spectacles avaient pris naissance.

Toute la partie qui formait les gradins pour les spectateurs subsiste encore ; c'est un talus peu incliné, qui paraît n'avoir jamais été recouvert en pierre. Sa surface est revêtue d'un enduit très-lisse, parfaitement conservé, ce qui a fait conjecturer que les spectateurs devaient avoir été assis sur des gradins en bois. Une inscription dans le milieu est antique, les extrémités en ont été devinées et rétablies ; aujourd'hui incrustée dans les murs de l'hôtel-de-ville, elle indique que la colonie Julia, envoyée par César à Capoue, fit construire ce monument, et qu'Adrien le fit restaurer ; sur un des piliers de ce même hôtel-de-ville est un bas-relief

d'un travail grossier, représentant un sénateur assis, faisant peser des marchandises avec une balance de la forme de celles que nous nommons *romaines*.

La ville n'offrant rien d'intéressant, je me dirigeai sur *Caserte*, par une route si belle et si agréable, que j'en fis une partie à pied. Après avoir dépassé plusieurs tombeaux antiques, elle ne me présentait plus qu'une suite de prairies émaillées de fleurs comme au printemps.

Celui qui veut jouir de la perspective qu'offre le palais de Caserte, ne doit pas venir de Sainte-Marie, il doit le voir venant de Naples; à un mille de distance il aperçoit déjà sa façade immense, et surtout cette belle cascade qui se précipite d'une hauteur de trois milles, et dessine une ligne d'écume plus éclatante que la neige. Caserte est le Versailles de Naples, bâti par Charles III, le Louis XIV de ce royaume, qui eut à vaincre les mêmes difficultés, et qui, ainsi que son modèle, dépensa des millions. Le palais, sans contredit, est un des plus beaux et des plus remarquables de l'Europe, par la richesse de ses marbres tant anciens que modernes.

On peut se faire une idée du palais de Caserte (Pl. 76) en regardant le Louvre du côté de la rivière; mais au lieu d'une cour comme celle du Louvre, le palais de Caserte, construit sur un plan presque carré, est divisé en quatre cours par deux corps de bâtimens en croix. Pour faire juger de l'immensité des appartemens qu'il contient, je dirai qu'un seul des corps de bâtiment suffisait à Murat pour loger toute sa cour qui était nombreuse. Ce grand et magnifique palais fut construit sur les dessins de Vanvitelli.

On y entre par trois portes principales, dont une donne entrée sous un superbe portique que l'on traverse en voiture. Au centre est un vestibule octogone orné de vingt colonnes doriques, qui communique à l'escalier principal, d'une richesse incomparable, et composé de cent dix-sept marches, la plupart d'une seule pièce. Les marbres précieux dont est revêtu cet escalier et ses deux rampes d'une grande proportion, ont quelque chose de noble et d'imposant. Sous le rapport de l'architecture, cette partie du palais mérite le plus d'éloges. Dans le vestibule on retrouve des traces de la guerre civile; des écornures sur les colonnes attestent que, lors de la réaction de 1799, l'on se battit sous ces voûtes.

Tout ce que le royaume a pu fournir de précieuses dépouilles d'antiquité en marbre, et particulièrement celles qu'on a tirées du temple de Sérapis à Pouzzoles est là jeté à profusion. La chapelle surtout est d'une magnificence qui a fait dire à sir John Eustace que, construite sur le plan de celle de Versailles pour la forme, elle lui est de beaucoup supérieure pour la richesse des matériaux.

L'appartemment du roi et de la reine, dit une personne admise dans l'intimité de la cour, madame la princesse de Gonzague, qui écrivait en 1783, est noble : mais aucun souverain ne serait assez riche pour orner et meubler ce palais d'une manière analogue à la magnificence de sa construction.

Le théâtre est un modèle de goût et d'élégance; il est enrichi de colonnes d'albâtre tirées aussi du temple de Sérapis, et qui soutiennent le plafond et les loges richement décorées.

Le parc, d'un mille de longueur, se termine d'une manière heureuse par la belle cascade dont les eaux écu-



Caserta.



Vallo di Caudium — *Vallée des fourches caudines*

[illegible] représentent [illegible]

[illegible] les mains [illegible]

groupes [illegible]

entourée de ses nymphes [illegible]

[illegible] la métamorphose [illegible]

Ces groupes sont placés [illegible]

[illegible] petites îles qu'on [illegible]

[illegible]

[illegible] des troupes d'eau [illegible]

[illegible] temples [illegible]

[illegible]

[illegible] des allées [illegible]

[illegible] montre aussi [illegible]

[illegible] pont-levis [illegible]

[illegible] élevé [illegible]

[illegible] en chaume. Le toit [illegible]

[illegible] si [illegible]

[illegible] ferme, c'est que [illegible]

[illegible]

[illegible] dans cette [illegible]

[illegible] dans les [illegible]

[illegible] un siècle [illegible]

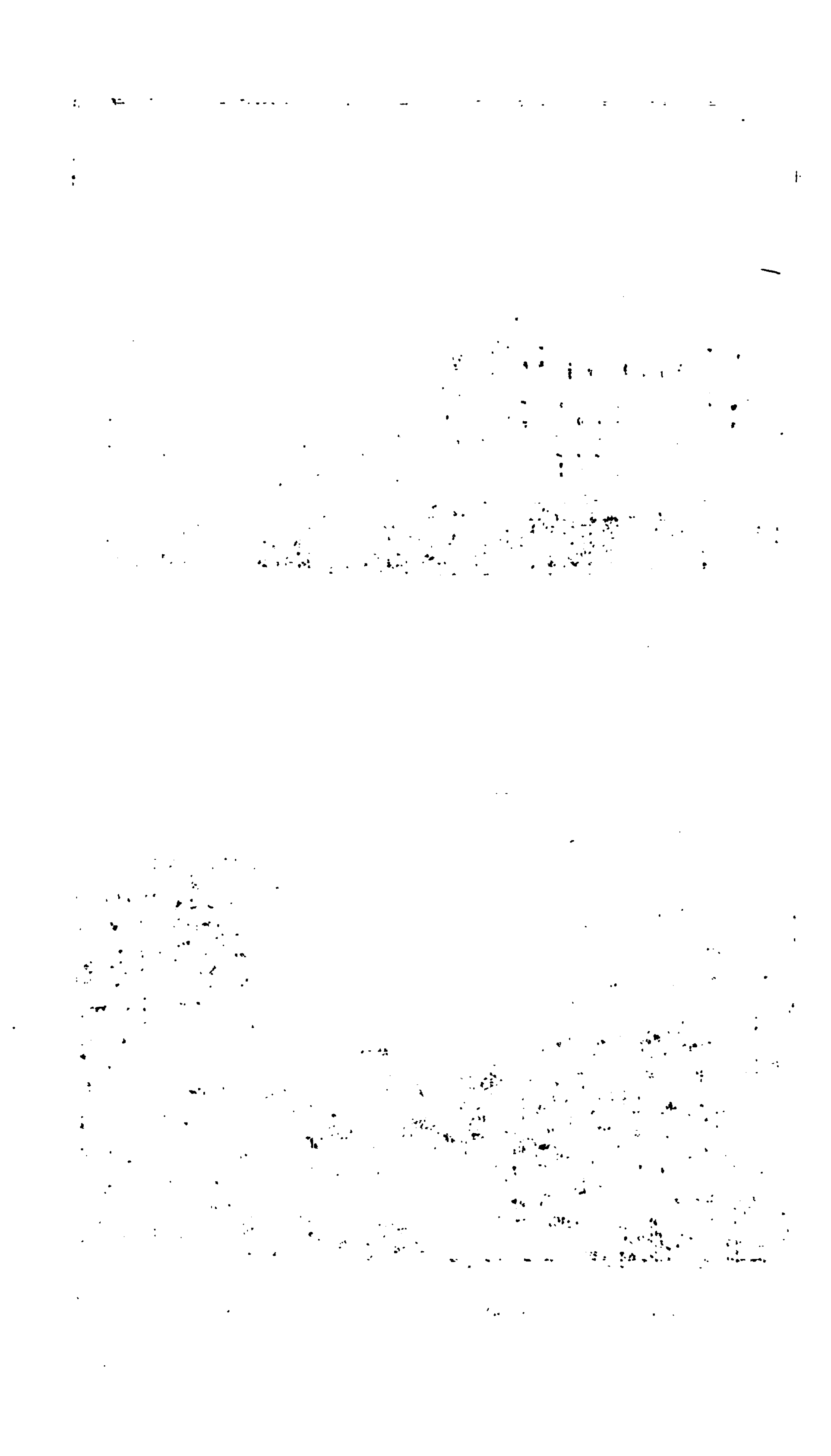
[illegible] de la cour [illegible]

[illegible] beaucoup de [illegible]

[illegible]

[illegible] situé [illegible] favori [illegible]

[illegible]



mantes se précipitent dans un vaste bassin de marbre blanc, où sont deux groupes, l'un de Diane au bain, entourée de ses nymphes, l'autre représentant la métamorphose d'Actéon. Ces groupes sont placés au milieu de deux petites îles que renferme ce vaste bassin. A la suite, le long de la grande allée, sont des fontaines, des cascades, des nappes d'eau de distance en distance; des grottes, des galeries, de petits temples rustiques, où Neptune, environné de sa cour, jouit de son empire. Toutes ces différentes scènes d'eau forment une petite rivière qui surprend dans ce vaste jardin. Le plus joli, le plus frais et le plus orné des jardins paysagers est contigu au parc, et il est à regretter qu'on l'ait planté si loin du palais, car on a oublié, ce qui était si essentiel sous un tel climat, des allées ombragées; il faut traverser une zone torride pour sortir du palais et trouver l'ombre. L'on me montra aussi sous un massif d'arbres séculaires un charmant petit château-fort, entouré d'un fossé et défendu par un pont-levis et des meurtrières. Sur une partie élevée est une guérite en chaume. Le tout dans des proportions si mignonnes, que je ne pus résister à l'idée qu'il eût été construit par une femme. Ce qui ajoute encore au charme, c'est que madame Murat, venant souvent à Caserte qu'elle affectionnait, s'amusait à se renfermer avec ses dames dans ce fort; plaçant des sentinelles dans les guérites, et levant le pont-levis, elle soutenait un siége en règle contre le roi et les seigneurs de la cour, qui quelquefois avaient beaucoup de peine à obtenir la victoire.

Je mis une journée à tout parcourir, donnant partout la *buona mano* « le pour boire. »

« Lorsque l'on donne la rétribution d'usage, dit M. Delécluse, quelle que soit la somme, elle est reçue avec une joie sincère et qui s'exprime ordinairement d'une manière non équivoque. Je suis tout-à-fait à l'aise en remplissant cette formalité, parce qu'on reçoit l'offrande sans honte, ce qui la fait donner avec plaisir. Il y a dans cet usage une bonhomie, une absence de vanité qui me donne une idée favorable de ceux qui s'y soumettent. En France, on a souvent l'occasion d'offrir de semblables récompenses; mais on se cache pour la donner, on baisse les yeux en la recevant, et au fait les deux contractans sont en défaut. Ici le gardien a le droit de recevoir, on lui donne ouvertement; il vous remercie avec franchise; et l'on se quitte satisfait l'un de l'autre. »

Gâté par le séjour bruyant de Naples, je trouvai triste la ville de Caserte. D'un côté une vaste plaine que rien ne borne, et où les objets se perdent dans l'espace, de l'autre des montagnes incultes. Charles III, voulant faire de Caserte le séjour de sa cour, avait fait tracer le plan d'une route tirée au cordeau jusqu'à Naples, sur une largeur proportionnée. Mais qui exécutera ce projet grandiose? qui fera cette route gigantesque percée seulement l'espace d'un mille et demi?

Attenant à Caserte, et sur la gauche, est le site royal de Santo-Leucio, où Ferdinand Ier. établit en 1789 une manufacture de soieries. Un petit casin non encore terminé, situé dans une position très-salubre, était la demeure favorite de ce roi, qui y fonda une colonie, en la dotant de lois particulières. Ce monarque, en bon père de famille, se plaisait à se promener au milieu de cette colonie, dont les habi-

tans, portant un uniforme particulier, forment encore peuplade à part.

Dans la fabrique on me montra des métiers de Lyon; mais il s'en faut que les étoffes y aient acquis la perfection française.

En construisant le château de Caserte, Charles III n'avait pas songé à l'eau qui manquait à cette somptueuse demeure; le génie de Vanvitelli y suppléa, et le magnifique aquéduc de Maddalone, ou *Carolino*, fut construit.

Nous n'avons point d'ouvrage moderne qui approche de cette magnificence, dit Lalande, qui ne trouve à lui comparer en France que l'aquéduc de Maintenon s'il eût été achevé, et à peine celui du Buc, beaucoup trop petit.

Dans cet aquéduc, qui part du mont *Taburnus* et arrive à Caserte sur une longueur de vingt et un mille cent trente-trois toises, et par une pente d'un pied sur quatre mille huit cents, il faut surtout admirer la portion appelée *Ponti di Maddalone*, ou *della Valle*, construite dans la plaine qui sépare les monts *Longano* et *Gargano*. « Au milieu de cette vallée solitaire, dit Eustace, le voyageur est surpris à la vue d'un magnifique pont, construit sur trois rangées d'arcs très-élevés qui la traversent majestueusement. Il forme une portion de l'aquéduc de Caserte. Sa longueur est d'environ deux mille pieds et sa hauteur deux cents. Au-dessus passe un fleuve dont les eaux limpides prennent leur source dans les environs du mont Taburnus, et traversent un pays montueux. Mais quelles que soient les difficultés, sa plus grande magnificence se déploie dans cette vallée, où, par sa longueur et par son élévation, cet aquéduc surpasse tout édifice de construction moderne, et le dispute en hardiesse aux plus beaux ouvrages de Rome. »

Les constructions sous terre sont aussi considérables que celles extérieures. On dut percer cinq fois la montagne à des profondeurs poussées parfois jusqu'à cent vingt pieds, sur des espaces plus ou moins longs, dont un de onze cents toises. Quelques-uns des puits ont été forés à deux cent cinquante pieds sur dix de diamètre. C'est en creusant ces fondations, près du *Longano*, que l'on trouva à quatre-vingt-dix pieds, dans une cave spacieuse, quantité de squelettes à demi réduits en poussière. De quelle antiquité devait être cette sépulture, puisque les ouvrages des Romains prouvent que le terrain était à peu de chose près au même niveau qu'aujourd'hui, et que l'on ne peut guères supposer que ces cadavres aient été enterrés à plus de vingt pieds. Combien de siècles a-t-il fallu pour former les soixante-dix autres!

Quittant ces lieux et ces monumens vraiment grandioses, la route me conduisit bientôt à un petit hameau appelé aujourd'hui *Forchia*, où l'on reconnaît le célèbre défilé des Fourches Caudines, si fatal aux aigles romaines (Pl. 76). L'armée, d'après Tite-Live, était campée au midi de *Calatia* « Galazze », à six milles de Capoue. Le général samnite était retranché à Caudium, dont Arpaja occupe le site. Ce fut dans cette vallée qu'il eut l'adresse de faire engager les légions romaines, et qu'après les avoir vaincues il les fit passer sous le joug; victoire qui par la suite fut si fatale aux Samnites, et dont la honte ne fut lavée que par la destruction de ce peuple vaillant.

Il est à croire que le terrain a beaucoup changé d'aspect par les travaux que les Romains auront entrepris pour

y faire passer la voie Appienne, et qu'une grande quantité de bois, dont ces montagnes devaient être couvertes alors, en rendait le passage plus difficile. Autrement on aurait peine à reconnaître la forme du défilé, auquel la vallée devait une sortie impraticable.

Horace, dans son voyage à Brindisi, traversa Caudium, où il trouva son ami Cocceius, qui le mena à sa villa :

Hinc nos Coccei recipit plenissima villa,
Quæ super est Caudî.
Hor., *lib.* 1, *sat.* 5, *v.* 50.

Dejà dans un château qu'habite Cocceius',
Non loin de Caudium nous fûmes bien reçus.
Trad. de Daru.

Bientôt on quitte la terre de labour, et l'on entre sur le territoire de *Bénévent*, contrée charmante, arrosée par deux rivières, le *Sabbato* et le *Calore*. Près de leur confluent, dans un vallon enchanté, abrité par de riantes montagnes, est située la ville, dans laquelle on entre sur un ancien et superbe pont romain.

Strabon en attribue la fondation à Diomède, au retour de la guerre de Troie. Elle devint successivement la proie des Samnites et des Romains sous les empereurs. Tite-Live nous raconte qu'autrefois elle fut nommée *Maleventum*, à cause de la violence des vents qui la tourmentaient; mais, en devenant colonie romaine, elle changea ce nom en celui de *Beneventum*. Vitinius y fit construire un magnifique amphithéâtre, dont on ne voit plus que le soubassement, et le sénat et le peuple la dotèrent d'un superbe arc de triomphe. Isis fut la divinité des Bénéventins, et deux obélisques égyptiens encore debout rappellent que Domitien fit réparer son temple. Saccagée en 490 par les Goths, au neuvième siècle cette ville tomba entre les mains des Lombards, qui en firent la capitale d'un puissant duché. Charlemagne s'en empara, et l'empereur Henri III, en 1077, la donna au pape Léon IX, en échange de Bamberg en Franconie. Elle est entourée de remparts et contient dix-huit mille habitans. Napoléon l'érigea en principauté, en faveur de M. de Talleyrand; mais les traités de 1814 la rendirent au saint-siége, auquel, bien qu'enclavée dans les terres de Naples, elle appartient encore.

L'arc de triomphe, en marbre de Paros, et orné de colonnes composites cannelées, sert d'entrée à la ville, sous le nom de *Porta Aurea*. C'est le mieux conservé que l'antiquité nous ait légué; comme celui d'Ancône, il est attribué à l'architecte Apollodore; mais il le surpasse de beaucoup en richesse par ses sculptures. Tous deux sont dédiés à Trajan. Celui-ci, élevé à l'occasion de ses victoires sur les Daces et les Germains, est tellement empreint de beautés architecturales antiques, qu'il dispute de mérite avec celui si justement fameux de Titus dans Rome. On ne saurait aborder sans une espèce de respect religieux un monument dont la consécration n'est pas moins solennelle, que l'ouvrage en est rare et précieux sa hauteur est de cinquante pieds. (Pl. 75).

Excepté Rome, il n'y a pas de ville qui offre un aussi grand nombre de fragmens d'anciennes sculptures; on y trouve à peine un mur dans la construction duquel il n'entre des fragmens de colonnes, d'autels, de tombeaux. La coupole de l'église de Sainte-Sophie, à Bénévent, est soutenue par une colonnade de marbre antique.

Je visitai le palais public, d'une belle architecture, la cathédrale ornée de marbres et peintures (dans quelle église d'Italie n'y a-t-il pas des marbres et des peintures!) et d'une belle porte

en bronze, couverte de bas-reliefs; je vis encore le pont moderne, construit par Vanvitelli, et je dis adieu à Bénévent et à la voie Appienne, qui m'aurait conduit à Brindisi, sur la route suivie par Horace. J'en pris une de traverse pour me rendre au mont Cassin. Par accord avec mon voiturier, je me nourrissais dans la journée, et le soir il était obligé de pourvoir à mon souper et à mon gîte. La chère que je faisais n'était pas des plus succulentes, du porc frais et des œufs cuits sous la cendre en faisaient presque toujours la base principale; pour le vin il était bon partout; mais le pain était mal pétri et mal cuit, détestable, quoique fait du plus pur froment.

De Bénévent j'allai à *Piedimonte d'Alife;* cette petite ville m'éloignait de ma route, mais il m'était impossible de ne pas me détourner, c'était ma seule station jusqu'à Venafro, que je ne pouvais gagner en un jour. Cotoyant la rive droite du Volturne, fleuve aux eaux jaunâtres et bourbeuses qui ne peut porter bateau, j'arrivai en face d'une jolie avenue de peupliers tirée au cordeau, qui me conduisit jusqu'à la ville peuplée de six mille âmes, et faisant partie des fiefs du duc de Laurenzana. J'avais une lettre pour lui; j'en fus reçu avec aménité, et l'ordre fut donné de me préparer un logement dans le palais, château-fort du moyen-âge, sur la hauteur, et capable de soutenir un siége. Le duc eut la bonté de m'indiquer les choses les plus remarquables, s'offrant de me servir de guide.

Piedimonte, ville toute moderne, qui passerait pour village en France, mais qui dans le royaume est une sous-préfecture, est mal bâtie, dans l'encognure de deux montagnes auxquelles elle est adossée. Elle a des ressources immenses dans une source d'eaux vives, qui se partagent en plusieurs ruisseaux dans la ville, se réunissent à la sortie, et forment ce qu'on nomme dans le pays *le torrent*, qui va se jeter dans le Volturne, à quatre milles. Combien de villes manufacturières se trouveraient riches avec une source semblable! Une papeterie et trois fouleries de drap mal construites sont les seules usines qu'on y voit. En 1806, un Suisse, frappé de ces avantages, fit venir une colonie de son pays, et sacrifia des sommes considérables pour y établir une manufacture de toiles de coton qui s'y traîne péniblement.

Accompagné par ce bon M. Egg, que j'avais connu à Naples, véritable type suisse, franc et loyal, et joignant à la simplicité des mœurs de ses montagnes la plus grande science, j'allai faire une visite à la source du torrent. Ce site lui plaisait par sa ressemblance avec le Saint-Gothard, et lui rappelait sa patrie.

Du bas de cette montagne, nous nous dirigeâmes vers la *solitude*, à mi-côte, et qu'on appelle couvent de Saint-Pascal. Ici les champs s'élèvent en terrasse, et des gradins soutiennent la terre qui serait emportée par les avalanches d'eau. La vigne, le peuplier, les ormes, se groupent partout avec grâce, l'olivier y mêle son pâle feuillage, et semble placé là pour adoucir les teintes, et donner à la campagne quelque chose de vaporeux, d'aérien, d'un charme indicible. Sur la route, mon compagnon me fit voir une grotte sur les parois de laquelle sont des fresques grossières, datant, suivant la chronique du pays, de la persécution des chrétiens sous Dioclétien. Le couvent, habité par un petit nombre de moines mendians, offre le site le plus romantique. La chapelle, le réfectoire,

la salle des moines, tout l'édifice, en un mot, qui est fort petit, est très-proprement tenu, au milieu d'une forêt de chênes et de châtaigniers.

Chemin faisant, mon compagnon me proposa une course au lac Matèse, sur une des plus hautes montagnes, et où l'on jouit de la vue de vingt-deux villes; mais les deux jours qu'il m'eût fallu pour y monter m'effrayèrent, et j'en fus d'autant moins tenté que la route n'est pas sûre.

Quelques jours avant, un malheureux jeune homme avait été assassiné. Parti seul de Piedimonte pour se rendre dans un pays voisin; à une lieue de la ville il avait été pris par des brigands, qui sur-le-champ avaient envoyé un message aux parens pour les avertir de leur capture, et du prix qu'ils mettaient à sa rançon, avec menace de donner la mort à leur prisonnier si la somme n'était déposée à jour et à heure fixes dans un lieu indiqué. Les malheureux parens n'avaient rien à donner, ils reçurent le corps de leur fils.

De prime-abord il semble que rien ne dût être plus aisé que de faire cesser ce fléau, en détruisant ces bandes, ou *comitives ;* mais tous les jours l'expérience prouve le contraire. L'homme déterminé, qui pour l'ordinaire en est le chef, connaît les localités; il a soin d'entretenir des relations d'amitié et de terreur avec les habitans. Les mesures que prend l'autorité sont toujours déjouées par les intelligences qu'il sait se ménager. Rarement a-t-on pu faire la capture d'un chef, et si elle a lieu, le hasard seul en est la cause, ou une vengeance particulière ; ces hommes, qui se battent pour de l'argent, n'ont jamais trahi leur chef, quelle que soit la somme promise pour sa tête. Il règne chez eux une sorte d'honneur.

N.

Quelquefois, et ce n'est pas rare, un homme, après avoir tenu la campagne, c'est leur expression, pendant quelque temps, est revenu dans son village jouir en paix du bien qu'il a amassé et y vivre aimé, mais surtout redouté de ses voisins, qui disent en parlant de lui : « *Che volete*, *era poveretto*, » que voulez-vous, il était pauvre.

Souvent un chef a sû se rendre si formidable, que le gouvernement n'a vu d'autre moyen de le réduire que l'amnistie et l'incorporation de sa bande dans l'armée régulière. C'est ainsi que Joseph Napoléon en usa à l'égard de deux comitives, dont les chefs lui demeurèrent fidèles. Qui n'a pas entendu parler des *Vardarelli*, troupe dont le courage était digne d'une meilleure cause, qui, après s'être long-temps défendus en bataille rangée contre les troupes royales, finirent par y être incorporés, et dont la mort malheureuse a fait oublier les fautes : je ne sache pas leur avoir entendu reprocher la moindre cruauté.

Dans le séjour que je fis à Piedimonte, j'eus le loisir d'admirer la beauté des dents des habitans; j'attribuai cet avantage à la qualité des eaux; leur comparaison avec celles des Napolitains est loin d'être à l'avantage de ces derniers. Je remarquai aussi leur langage de toute pureté. Les moindres choses sont exprimées même par les paysans avec grâce, j'ajouterai avec poésie.

Je dînais chez le duc, ministre à Naples du temps des Français; et, chose à laquelle j'étais loin de m'attendre, j'eus l'occasion d'assister au spectacle. Au temps de la féodalité, lorsque des acteurs venaient à Piedimonte, le duc fournissait à leurs frais, et les représentations étaient gratuites; aujour-

d'hui on se contente de leur prêter la salle qui fait partie du palais, et dont ils tirent parti à des prix modérés. Tous les jours on nous attendait pour commencer, et, placé dans la loge ducale au centre de la salle, je vis représenter, entre autres ouvrages, par une troupe venue de Naples, la comédie de César en Égypte, avec *Pulcinella servo di Cesare*. Des éclats de rire me prouvèrent qu'à Piedimonte ces modernes *Atellanes* sont tout aussi appréciées qu'à Naples.

Quittant Piedimonte, je passai devant Alife ou plutôt devant ses ruines. Alife, fameuse dans les annales du Samnium, qui, sept fois assiégée par le peuple géant, tel qu'Illion, a vu ses remparts disparaître. Trois tours démantelées sont les seuls restes des anciennes constructions. La croyance populaire les suppose hantées par le diable. Mon voiturier eût cru déroger à sa vocation s'il ne m'eût raconté cinq à six histoires de personnes qui, trop hardies, avaient osé y pénétrer, et avaient été dévorées par le malin esprit.

Tous ces environs sont malsains, et la *mal'aria, mauvais air*, y exerce ses ravages. Le voisinage du Volturne y entretient des brouillards continuels.

De Teano je m'acheminai à San Germano, l'antique *Casinum*, par une route magnifique, bordée de superbes chênes et de forêts dans le lointain. Les Apennins qui les couronnent terminent heureusement le paysage; un beau pont en pierre, terminé en 1822, est jeté sur la Melfa, qu'auparavant on traversait à l'aide d'un bac. Enfin me voilà à *San Germano*, bâti par Bertarius, abbé du mont Cassin, sur l'emplacement du forum de Casinum.

A peine fondé, San Germano est détruit par les Sarrasins, mais il est construit de nouveau par les abbés. L'ancienne citadelle, sur une hauteur, devint le château; la cathédrale, ainsi que l'église de *Cinque Torri*, s'élèvent sur les emplacemens de la basilique et de la Curia, dont elles empruntèrent quantité de colonnes de granit et de marbre cipollin. A un mille de San Germano, au bas de la montagne, est un fragment de rue antique, avec les traces des roues et une portion de trottoirs. J'y vis également les ruines du théâtre. Plus loin sont des restes de sépulcres et d'un amphithéâtre. Casinum fut saccagée et brûlée en entier par Théodoric, à l'exception d'un temple que la femme de Gisulphe II, duc de Bénévent consacra depuis à saint Pierre. Dans nos dernières époques, San Germano a presque éprouvé le même sort.

Tout ce canton autour de San Germano, dont la position est des plus riantes et le territoire des plus fertiles, et où je vis avec étonnement semer du lin en octobre, fait partie des immenses domaines de l'abbaye du mont Cassin, fondée par saint Benoît en 525. Accompagné de deux disciples, précédé de deux anges, et suivi par trois corbeaux dont on nourrit les descendans dans le monastère, saint Benoît quittant sa cellule de Subiaco, près de Rome, vint s'établir dans un ermitage où vivait un bon anachorète qui lui céda sa place. La ville de Casino était en partie idolâtre, et l'objet de son culte était Apollon, qui avait un temple fameux sur la montagne; saint Benoît renversa l'idole, détruisit le temple qu'il remplaça par un monastère, convertit les infidèles, prêcha les chrétiens abandonnés par leurs évêques, et, après avoir fondé l'ordre monastique le plus illustre de l'Occident, mourut seigneur temporel et spi-



Monte Casino. *Mont Cassin.*



Vogel del. Audot edit. D. ... sc.

Monte Casino. Cortile dell' abbatiale. *Mont Cassin. Cour de l'abbaye.*

[illegible]

[illegible] perpetuel [illegible]

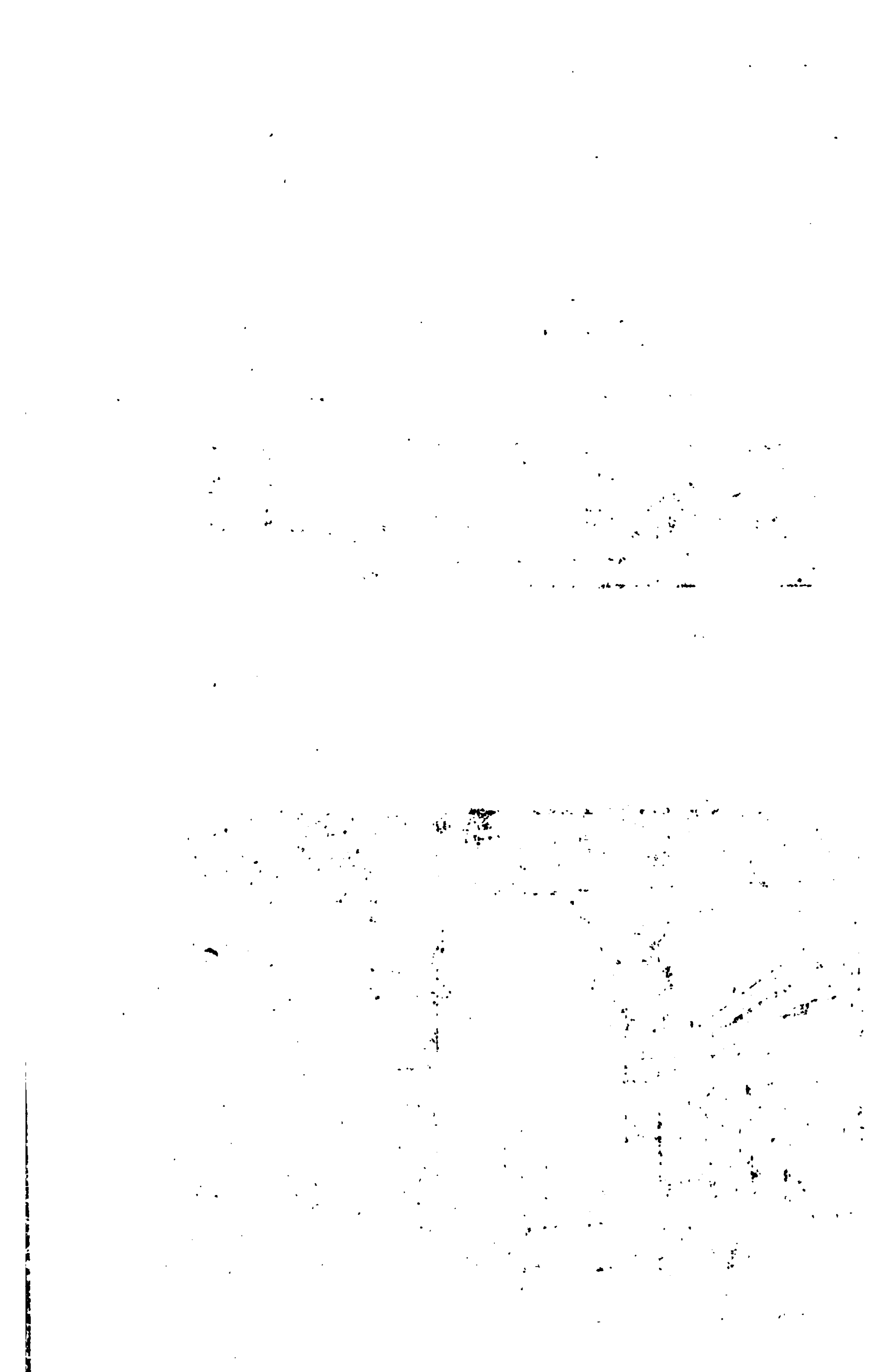
[illegible] monter [illegible]

[illegible] tranquille. Ce [illegible]

[illegible] siècles [illegible]

[illegible] secours et relevé [illegible]

[illegible]



ritucl du territoire et de ses habitans. Tout cela se passait dans le temps que, devenue la proie des barbares, l'Italie obéissait aux Goths.

L'abbé était dans la ville depuis quelques jours ; je me hâtai d'aller lui présenter mes devoirs. Je trouvai un homme d'un extérieur doux et avec les manières du grand monde, qui m'engagea à remettre mon voyage à l'après midi, redoutant pour moi un dîner dans un couvent où l'on ne vit que de légumes apprêtés à l'huile ; mais apercevant le monastère qui paraissait peu éloigné, je n'en tins compte et je me mis en route à pied, me moquant de ceux que je vis partir à dos de mulet. L'escarpement de la montagne est adouci par un chemin taillé dans le roc, zigzag perpétuel que l'on met deux heures à monter. Par le plan et par l'exécution, ce chemin ressemble beaucoup à celui de l'Alsace, lorsqu'on y entre par la montagne de Saverne.

Ce monastère (Pl. 77) conserve au dehors, et au bas de la montagne, quelque chose d'une citadelle, aspect que justifient les événemens dont il fut le théâtre dans les premiers siècles de son existence ; alors la vie de couvent était loin d'être tranquille. Ces couvens soutenaient des siéges, et la nécessité les faisait fortifier ; après les barbares, les tremblemens de terre vinrent attaquer ce vénérable monument. Deux fois détruit de fond en comble, il fut généreusement secouru et relevé par plusieurs papes, parmi lesquels se distingue Urbain V, ami de Pétrarque, qui, par sa piété et son goût pour les arts, fit honneur à l'ordre de saint Benoît. Le mont Cassin se rattache encore d'une manière éclatante à l'histoire des lettres. Dans le naufrage de la civilisation, ses religieux sauvèrent les ouvrages des grands hommes de l'antiquité, et dès le onzième siècle, l'illustre Didier, depuis pape sous le nom de Victor III, faisait copier à ses religieux Homère, Virgile, et tous les poëtes ou historiens grecs et latins. Il appelait de Constantinople des artistes pour orner de mosaïques son monastère, et préparait ainsi de loin l'époque de la renaissance.

Pour entrer au mont Cassin, je traversai un long et sombre passage souterrain, dans lequel est pratiqué un escalier de quarante marches, et qui, selon la tradition populaire, aurait été habité par saint Benoît. Le grand caractère de la cour et de l'escalier du premier parvis paraît encore plus imposant à la sortie de cette espèce de caverne. Si la grille eût été posée vis-à-vis de la façade, projet que la dépense empêcha d'exécuter, cet effet, malgré la beauté du coup d'œil, eût été manqué (Pl. 77).

L'apparition de cette église et de son double parvis, au sommet d'une montagne et dans la solitude sauvage de l'Apennin, est tout-à-fait merveilleuse ; elle me frappa, et j'étais encore en extase, les yeux en l'air, n'apercevant plus rien autour de moi, lorsque tout à coup une large main passée derrière mon épaule, me communique une impulsion à laquelle il m'est impossible de résister, et ces mots, *carissimo amico*, frappent mon oreille. Dans ce robuste interlocuteur, je reconnais mon compagnon de voyage du bateau à vapeur. Sa rude accolade me rappela l'habitude napolitaine, d'accabler de caresses au milieu de la rue la moindre connaissance. Je fus charmé de cette rencontre. Il avait été mon cicerone à bord, il allait le devenir ici, d'autant plus volontiers qu'il était sur son terrain.

Il fut toute effusion, et me témoi-

gna tant de cordialité qu'il n'eût tenu qu'à moi de me croire le meilleur de ses amis. Pour ces bons cénobites, la vue d'un étranger est chose fréquente, mais rarement ils ont occasion de voir deux fois celui qu'ils ont accueilli une première. S'emparant de moi, il me conduisit, me montrant tout dans le plus grand détail, et s'empressant de prévenir mes moindres questions.

Nous commençâmes par l'église ; pour y arriver, on traverse trois cours, les deux premières renferment deux tronçons de colonnes, l'un de granit, l'autre du plus beau porphyre, tous les deux de neuf pieds de circonférence.

D'une cour à l'autre, on monte par des escaliers décorés avec magnificence, la troisième porte le nom de *Paradis*. Auprès de l'église est un large escalier de quarante degrés, au pied duquel sont les statues colossales de saint Benoît et de sainte Scolastique, sa sœur ; cet escalier est couronné d'un péristyle que termine une riche balustrade dont les massifs portent quatre bustes antiques. Ce péristyle sert de portique à une cour plus riche encore qui forme le parvis de l'église, il est en colonnes de granit oriental, et à l'entour sont seize niches renfermant les statues des bienfaiteurs du couvent, parmi lesquels figure Charlemagne.

Trois portes magnifiques ferment cette église. Celle du milieu vient de Constantinople. Le moine, avec une sorte d'orgueil, m'y fit lire, en lettres d'argent, les noms des terres, châteaux et villages autrefois dépendans du monastère.

L'intérieur de l'église est richement orné. Marbres, sculptures, peintures, arabesques, tout y abonde ; son ensemble a quelque chose de magique, surtout à la chute du jour. Les colonnes de la nef sont de granit oriental. J'y vis l'orgue si vanté pour le fracas de ses tonnerres et les fanfares de ses trompettes ; et les mausolées de Guido Feramosca, dernier prince de Mignano, et de Pierre de Médicis, frère de Léon X, noyé au passage du Garigliano. L'architecture de ce dernier monument est d'Antonio de San Gallo, qui le commença en 1532. Les statues sont de Francesco, son neveu, et d'un sculpteur, Matteo Quaranta ; Solosmo de Settignano le termina en 1334.

Nulle part je n'ai vu des archives aussi bien logées et aussi bien tenues. Elles remplissent trois grandes salles, dans lesquelles sont des peintures fort belles, et un grand nombre de diplômes originaux, dont le plus ancien date de 884, et vient d'Ajon, prince de Bénévent. En tête de chaque diplôme, une miniature représente le prince couronné assis, le sceptre à la main, ou debout, avec l'épée et le bouclier, et environné de soldats et de moines. C'est là que je vis la belle chaise de marbre rouge antique, artistement travaillée, et trouvée à Minturnes dans le dix-septième siècle. La partie sur laquelle on s'assied est percée circulairement et entaillée sur le devant, comme celle d'un semblable siége que l'on voit au musée du Louvre, et qui vient, je crois, de Rome. Il servait à l'usage des bains et il a été, mal à propos, le texte de conjectures ridicules au sujet de la papesse Jeanne et de l'installation des papes. Le musée, très-riche, possède l'un des meilleurs tableaux de l'Albano et un Christ en ivoire, morceau très-estimé de l'école florentine. La bibliothéque renferme plus de dix-huit mille volumes.

L'église souterraine (Pl. 78), dite *Tugurio*, consacrée à saint Benoît et à sa sœur, dont les restes y reposent, offre des peintures de Marc de Sienne, au-

[illegible] d'Acro[illegible] [illegible]

[illegible] temps [illegible]

[illegible] statues [illegible]

[illegible] l'Albanie [illegible]

[illegible]



Vogel del. Audot édit. Dormier sc.

Monte Casino. Chiesa soterranea. *Mont Cassin. Eglise souterraine.*

jourd'hui fort altérées par l'humidité. C'est là que, pendant l'hiver toujours vif et piquant sur cette montagne, les religieux viennent officier. Le Tasse, allant à Rome recevoir le triomphe et y trouver la mort, séjourna quelque temps au mont Cassin; il descendit dans cette église pour y vénérer saint Benoît, auquel il avait une dévotion particulière.

Le moine me fit voir encore l'emplacement de la tour qu'avait habitée saint Benoît; une chapelle inférieure, ornée en mosaïque, passe pour avoir été sa cellule.

J'allais dire adieu au moine, lorsqu'il m'engagea à accepter ma part d'un succulent repas, composé de poissons exquis et parfaitement apprêtés, qui me prouva qu'au moins ces bons pères savent faire une chère délicate, après quoi je redescendis à San Germano, non sans plus d'une fois avoir admiré le point de vue que l'on découvre, lorsque, placé sur les rochers escarpés de la route tortueuse qui mène au monastère, on plane sur les beaux vallons dans lesquels serpente le *Rapido*, divisé et subdivisé en mille canaux qui arrosent les riches possessions de l'abbaye.

ABRUZZES, POUILLE, CALABRES, ETC.

(Cet article nous a été communiqué par M. P***.)

Ne pas comprendre les Abruzzes, la Pouille et les Calabres dans un panorama de l'Italie, est une lacune que laissent fréquemment à leurs voyages MM. les touristes, et autres amis de la belle Italie, lorsqu'ils viennent se réchauffer à son soleil étincelant, et fouler sa terre chargée des riches dépouilles de deux âges, pères de deux civilisations diverses et de tout ce que les arts produisirent de plus grandiose et de plus séduisant. Cette lacune nous l'éviterons, et c'est pleins du désir de la combler que nous allons conduire nos lecteurs dans le comté de Molise d'abord, pour ensuite le guider au travers du sol pulvérulent, mais éminemment fertile, de la Pouille, et des verdoyantes et pittoresques Calabres.

Patrie des Samnites, le comté de Molise (dans lequel on entre lorsqu'on laisse, à la distance de quelques lieues seulement, *l'heureuse Campanie*), contraste d'une façon aussi douloureuse qu'étrange avec cette province, la plus belle du royaume de Naples. Aride, sombre et labouré, ou plutôt crevassé par les volcans, qui en 1805 encore, enlevèrent vingt mille de ses habitans, son sol, brûlant comme celui du Vésuve, dit au voyageur qui vient l'explorer : là vécut jadis un peuple que put seul anéantir la colère de Rome, et qui ne disparut, après la guerre sociale, que parce qu'il fut sans clémence ainsi que sans justice. La confédération des Samnites existait dans le comté de Molise, dont *Isernia*, dans laquelle nous entrons, était la métropole, comme Philadelphie l'est des États-Unis; mais passons, sans trop nous arrêter, parmi ces ruines encore fumantes, et, poursuivant notre chemin parmi les décombres gisans à chaque angle de ses rues et de ses places publiques, pénétrons dans la première des Abruzzes, aussi riante qu'est triste le comté de Molise.

La nature n'a pas moins doté l'Italie de ses beautés que les arts, dont elle possède les plus riches monumens, et c'est pourquoi elle est, par excellence, le pays des contrastes et des prodiges. Voyez comme, au sortir du sol désastreux d'où nous sortons, tout change autour de nous! Le ciel se nuance des plus éclatantes couleurs, l'air s'épure, et se dégage des vapeurs de l'hydrogène carboné qui abonde autour des volcans, l'horizon se dessine en longues lignes ondoyantes, d'où surgissent les pics, les cônes, les dômes, aussi vastes qu'imposans des montagnes. Nous traversons une mer de sables qui, en hiver, se change en mer de glace; mais après avoir franchi *il Piano delle sette mille,* « Plaine des sept milles, » naguères encore si redoutable par ses brigands, nous entendons le chant des oiseaux, et voyons jaillir des rochers environnans des eaux limpides, et bientôt apparaît à nos yeux la ville, berceau du poëte qui, après Virgile, chanta le mieux l'amour, et ce nom ne dit-il pas tout ce que les Abruzzes ont d'inspirateur, dans Ovide qui les a illustrées et les invincibles Samnites qui furent ses concitoyens!

Sulmone, où nous entrons, dit tout cela à l'œil du voyageur. Entourée de montagnes, comme Rome l'est de ses sept collines, l'aspect en est mélancolique, mais elle est arrosée par des eaux abondantes, et couverte çà et là de peupliers qui bruissent sous l'aile des zéphyrs, et courbent leurs têtes gigantesques et pyramidales. On sent qu'Ovide a dû naître en des lieux qui, eux-mêmes, sont pleins de contrastes et de poésie.

Popoli, bourg obscur et malpropre, apparaît après Sulmone, mais le dispute à cette ville pour sa situation, une des plus pittoresques, non-seulement de l'antique *Samnium*, mais de tout le royaume de Naples : l'âge antique s'y groupe au moyen, et si la patrie du chantre de l'*Art* d'*Aimer* nous a rappelé l'un, Popoli rappelle on ne peut mieux l'autre. On dirait que l'Arioste est venu s'y inspirer de ses souvenirs les plus chevaleresques, après que son devancier s'y est inspiré de ceux de la galanterie romaine, et les débris des manoirs qui parsèment cette solitude où l'on n'entend que le bruit des torrens et les cris des aigles, accusent la présence de plus d'un chevalier, jadis le féodal tyran d'une contrée fameuse. Là Pescara, aux ondes limoneuses, comme celles d'un des fleuves de l'enfer mythologique, gémit entre les roseaux épais debout sur son rivage. Elle nous annonce l'antique Theate, actuellement *Chieti*, métropole des Abruzzes. Hâtons nos pas, et bientôt nous saluerons cette moderne métropole, après avoir salué l'antique.

Rien n'est plus beau que la vallée profonde à l'abri de laquelle on arrive à cette ville; dominée par la Majella, dont le sommet est couvert de neiges perpétuelles, le tableau qu'elle offre aux regards du voyageur est un paysage digne du Guaspre ou de Claude Lorrain.

Une végétation aussi fraîche qu'elle est touffue sourit aux yeux, tandis que l'odorat est enivré de ses suaves émanations, et c'est après avoir erré parmi des rangs épais d'oliviers qui croissent dans des champs, où les plantes les plus aromatiques foisonnent, que l'on entre dans une cité dont le territoire, comme on voit, est fertile en richesses rurales.

Bien bâtie, et possédant des palais et des places publiques aussi larges qu'elles sont nombreuses, *Chieti* compte

aussi des rues opulentes, embellies par les recherches et les trésors de l'industrie. Ici plus de traces de volcans, et des désastres dont ils ont comblé les vallées; une population active, autant qu'elle est intelligente, va, vient, retourne, circule, et se montre, au jour naissant ainsi qu'à son déclin, dans des murs qui renferment un *presidio* ou préfecture, et des tribunaux de première et seconde instances. Empreinte de plus d'un usage français, qu'elle prit lors de la présence de notre armée dans ses murs, cette population est à coup sûr une des plus civilisées du royaume de Naples, et pourtant, malgré toutes ces causes de civilisation et de bonne police, surgissent souvent encore sur son territoire des brigands, dont il semble que la race homicide soit indestructible dans ces belles et fécondes contrées. Là, les *Vardarelli* ont, entre autres, long-temps exercé leurs rapines dévastatrices, et ce n'est qu'après les efforts incessans et courageux du pouvoir, que ces brigands ont enfin disparu.

Au pied de Chieti, où, indépendamment d'un préfet, réside un archevêque, est une autre cité qu'on dirait sa fille, mais qui pourtant est beaucoup plus importante, car elle est une des clefs du beau et fertile royaume de Naples qu'elle défend. Cette ville est *Pescara*, dont le nom est le même que celui de la rivière qui la baigne à l'occident. Des fortifications à la Vauban, une population uniquement composée de la garnison et de pêcheurs, voilà tout ce qu'on y trouve; et, malgré cela, il est impossible de voir un site plus magique que celui dans lequel Pescara est placée. Baignée par les eaux douces d'un fleuve, elle l'est encore par les flots bruyans de la mer Adriatique. Son horizon est çà et là semé de montagnes qui semblent autant de géans escaladant le ciel, et des forêts de pins, jointes à de vastes et opulentes rizières, composent ses richesses agricoles.

Continuons notre exploration des pittoresques Abruzzes, en évitant toutefois le rivage de la mer, qui, toujours plat, et privé de villes et même de hameaux, révèle l'indigence au lieu de la richesse. L'intérieur des terres est ce qui nous convient, et déjà les campanilles ou clochers des églises de *Lanciano*, bourg aussi opulent qu'il est étendu, signalent le chef-lieu de la deuxième Abruzze.

En attendant que nous y entrions, parlons un peu des héroïques Samnites, car bientôt nous quitterons le sol où leurs ossemens sont enfouis, et nous aurons occasion de parler d'autres peuples. Divisés en Samnites, *Pentri* et *Irpini*, leur territoire s'étendait de la Campanie à Bénévent. Le *Taburne*, mont célèbre dans les *Géorgiques* de Virgile, les séparait ainsi que le *Mateso*, dans lequel gronde encore le volcan qui désole leurs descendans. Papirius fut d'abord le consul que Rome leur opposa, et sous les coups duquel tombèrent *Sepinum*, une de leurs cités les plus opulentes; *Murgantium*, *Volacium* et *Duronium* la suivirent, et bientôt tout le Samnium qu'acheva de saccager Livius, successeur de Papirius, ne fut plus qu'un théâtre de désespoir et de ruines. En vain, habiles à réparer leurs pertes, et prompts à se remettre en campagne, les Samnites y reparurent et luttèrent pendant près d'un siècle contre leurs oppresseurs; ils durent succomber, et ne recueillirent de gloire que celle de les faire passer sous les Fourches Caudines. Mais, indépendamment de cette sorte de pilori auquel ils attachèrent justement leurs vainqueurs, ils leur causèrent la mort

des deux Décius, sans contredit les plus grands de leurs généraux et de leurs plus grands hommes. Rome n'eut pas, dans Caton lui-même, de meilleurs citoyens, et seuls, ils résument le héros d'Utique et celui de Philippes.

Situé dans un territoire non moins fertile que Chieti, Lanciano est loin cependant d'offrir au voyageur l'aimable et commode hospitalité de la première de ces villes. Mais comme elle a une foire annuelle à laquelle se rendent la plupart des populations des Abruzzes, félicitez-vous d'arriver dans ses murs en de pareils jours; vous y trouverez force produits de manufactures indigènes, et surtout des races de ces chevaux napolitains qui, Andaloux d'origine, ne sont ni sans ardeur, ni sans vitesse.

L'agriculture de l'Abruzze est, en général, la même que celle de la terre de labour, quoiqu'il soit plus difficile au cultivateur de la perfectionner dans l'une que dans l'autre de ces provinces. Mais les blés, les olives et les vins y sont partout l'objet de ses soins et le triple produit de ses récoltes abondantes. De grands bœufs blancs, aux cornes immenses, tels que l'étaient ceux que ses antiques devanciers livraient aux pontifes pour les sacrifices, traînent la charrue, comme elle est traînée par des chevaux dans la fertile Neustrie. Une race de moutons, hauts sur jambes, tels que le sont ceux de la Lombardie, pâture en ses champs, et ne vaut pas, à beaucoup près, celle plus petite dont bientôt nous verrons d'innombrables troupeaux en Pouille. Le gibier abonde aussi dans les Abruzzes, ainsi que le poisson de mer et de rivières, si bien que rien ne manque à l'homme dans ces contrées privilégiées du ciel, si ce n'est plus d'instruction et de meilleures lois, que les princes sans doute lui donneront un jour.

Mais nous ne laisserons ni le comté de Molise, ni les Abruzzes, sans parler des costumes pittoresques de leurs rustiques habitans (Pl. 83). Tout grossiers qu'ils sont, et faits d'une laine indigène tramée sur des métiers dont un art élémentaire a seul croisé et recroisé les fils, s'ils ne brillent pas par leur tissu, il n'en est point ainsi de leurs couleurs, toutes éclatantes, ni de leurs formes, remarquables par leur ampleur. Chose singulière, et que l'on aurait de la peine à croire si elle n'avait le caractère irrévocable de l'évidence; celui de la femme du comté de Molise se compose d'abord d'une coiffure que l'on dirait empruntée aux antiques prêtresses d'Isis, puis d'un corset largement évasé, auquel se rattachent des manches bouffantes par le haut, et qui sont retroussées par le bas; un tablier festonné se déroule au-dessous, et recouvre une jupe immense que borde un triple rang de rubans de couleurs variées.

La bure, avec laquelle la robe est faite, est souvent rayée; des chaînes d'or, et autres bijoux, parent celle qui la porte, et tout dans elle, malgré l'indigence rustique, annonce l'aisance et le contentement. Quant au contadino, ou paysan, malgré le drap grossier dont il est vêtu, la recherche ne s'y fait pas moins remarquer dans les ornemens et les bordures. L'habit est long, carré; le gilet large, galonné; les culottes et les bas d'une couleur uniforme, et le chapeau ordinairement serré par un ruban pourpre. Rien de plus pittoresque qu'un semblable costume, dont l'origine est bien certainement antique, tant pour la femme que pour l'homme, mais qu'éclipse, par sa recherche et sa richesse,

celui de la femme de l'Abruzze ultérieure.

Quelle que soit en effet la somptuosité des vêtemens des dames de Londres et de Paris, il est difficile qu'ils aient (du moins quant à la forme) plus de recherche et d'opulence. Sous une coiffure faite d'un tissu aussi ample qu'il est léger, élégamment brodé et festonné, se dessine un riche corset dont les manches bouffantes sont attachées par des nœuds de rubans roses à la robe qu'il surmonte. Une grande jupe aurore flotte en plis ondoyans, et dessous, un tablier blanc empreint d'une large bordure brodée, achève l'ensemble du vêtement. De longs et larges anneaux d'or pendent aux oreilles de l'opulente paysanne; et, douée qu'elle est d'une haute stature, son aspect n'est pas moins agréable qu'il est imposant.

Il serait difficile en effet de trouver (si ce n'est dans la Lombardie dont nous parlerons plus tard), dans les femmes des provinces du royaume de Naples, des formes plus nobles et un plus beau sang! Et nous attestons, à cet égard, le pinceau des Scheffer et des Delacroix, qui se sont complus à les peindre. Mais que sont-ils auprès des habitans de Badessa, leurs voisins!

Albanais d'origine, et venus dans l'Abruzze depuis plusieurs siècles, la femme est colossale, ainsi que l'homme, et douée d'une de ces figures grecques faite de l'ovale le plus régulier; elle porte une longue tunique sur un jupon brodé comme l'étaient les vêtemens des Héraclides, tandis que l'autre en porte une courte que retient une large ceinture. Des croix, un amas de bijoux, ornent le sein de la femme, et un yatthagan, ou large poignard, la poitrine de l'homme. Un long sabre, un long fusil, des pistolets, complètent cette armure, qui brille sous un vêtement, mélange informe du costume des Grecs antiques et de ceux de nos jours. Un large bonnet, entouré d'une épaisse fourrure, s'arrondit sur la figure pleine d'expression et d'ardeur de ce fantassin, errant par monts et par vaux, et qu'emploie le seigneur des lieux qu'il habite à la garde de ses bois. Tel est l'Albanais de Badessa.

Mais il est temps de nous diriger sur la Pouille, féconde en oppositions de terrain, différentes en tout de celles qu'offrent l'Abruzze, et d'y aller puiser de nouvelles émotions.

Rien ne ressemble moins, en effet, à la première de ces provinces que celle dans laquelle nous allons entrer; mais nous n'en goûterons que mieux le plaisir des contrastes.

Après quelques jours de trajet au travers de montagnes, les unes arides, les autres fécondes, mais toutes vastes, hardies, imposantes, intersectées de vallées aussi variées dans leurs formes que fertiles en paysages ravissans, nous voici parvenus à l'antique *Equatuticum*, citée, non-seulement dans l'itinéraire d'Antonin, mais dans le sixième livre des lettres de Cicéron à Atticus, et le huitième de Virgile; elle nous annonce à la fois *Luceria* et *Fogia* villes, toutes deux importantes de la Pouille, et même *Troya*, qui, placée sur la dernière éminence de l'Apennin expirant, n'a de célèbre que son nom.

Ces belles contrées n'ont point d'hiver, et l'on est en droit de les doter, sans hyperbole poétique, d'un éternel printemps. A l'époque où nous les saluons, il s'offre à nous dans toute sa grâce et sa magnificence! Arrivés dans Lucera, nous nous retrouvons sur le sol désolé des Samnites, qui là, virent

se consommer leur infortune : car Pontius, leur général, qui fut pour eux ce que Camille fut pour les Romains, y subit à son tour le supplice qu'endurèrent ces derniers dans la vallée de Caudium. Singulier autant que malheureux destin ! Lucera, située dans un territoire inépuisablement fertile, se releva de ses ruines; mais l'aïeul de l'immortel Julien, l'empereur Constance et les Lombards, les plus féroces des barbares, la détruisirent de nouveau, et depuis ce temps elle n'a pu recouvrer sa splendeur passée.

Charles II d'Anjou, roi de Naples, a doté Lucera d'une cathédrale bâtie des décombres de la cité des Samnites, et bien que frustes, une foule de statues, que l'on trouve encore parmi ces décombres, attestent l'art étrusque et campanien, qui a plus d'un rapport avec celui de la vieille Egypte.

Voici la ville où mourut le vainqueur inhumain de la maison de Souabe, et *Foggia*, dans laquelle nous entrons, console de sa mémoire sanglante par le tableau aussi riant qu'animé qu'elle offre aux regards du voyageur.

Assise au milieu d'une plaine de vingt milles d'étendue, située entre la mer Adriatique et la mer Méditerranée, et l'entrepôt des denrées, tant exotiques qu'indigènes, du royaume de Naples, Foggia sourit en effet à l'œil de l'ami de l'humanité; et la foire qu'elle tient dans l'été a pour objet d'écouler la foule de produits agricoles qu'elle renferme dans ses murailles : toutes les populations y accourent, et reine pour ainsi dire de la Pouille, elle verse au loin les trésors du commerce et de l'abondance; en vain le terrain que l'on foule en sortant de ses murs est pulvérulent dans l'été; il n'en est pas moins fertile, et d'innombrables moissons d'épis y surgissent de toutes parts. Des chiens énormes sont les gardiens de troupeaux immenses, et tout annonce sinon l'opulence, du moins une aisance, garant du bien-être de ses habitans. Véritables *transhumantes*, les moutons, qui tels que les flots écumeux de la mer recouvrent son territoire, la quittent dans l'été pour aller paître sur les Apennins, et reviennent, au printemps et dans l'hiver, engraissés par la lavande et le thym dont ils se nourrissent dans les montagnes.

Nous voici foulant à chaque pas le sol des héros, tant du moyen que de l'ancien âge. A peu de distance de Foggia est *Manfredonia*, dont le nom rappelle le digne et malheureux rejeton du fier Frédéric II, et nous saluons à la fois et ses murs et les ruines de *Sipuntum*, cité fondée par Diomède, à son retour du siége de Troie.

Manfredonia est bien percée et commerçante, sinon autant que Foggia, mais à proportion de sa population de moitié moins grande que celle de cette dernière ville; Diomède, surnommé le bâtisseur de villes, construisit Sipuntum auprès des ruines de laquelle s'élève le *Monte Gargano*, où Saint-Ange, célèbre par les pèlerins nombreux qui y allaient visiter un des premiers sanctuaires de la catholicité.

Rentrés dans la brûlante plaine de la Pouille, nous allons l'explorer sur ses points les plus importans; et Cannes, où Rome fut à la veille de périr à son berceau par les mains d'Annibal, va fixer pendant quelque temps nos pas.

Campo del Sangue, où Champ du Sang, tel est le nom que porte encore de nos jours Cannes et son territoire, si douloureusement célèbre; nous y arrivons, et décrirons succinctement le combat qui ne lui a que trop bien mérité cette épithète.

Représentez-vous une plaine immense, unie et rase, tel que l'est le plancher d'un salon, et que sillonne seulement de ses ondes indigentes et paresseuses l'Offanto, qui seul la divise et ne l'arrose qu'imparfaitement. Annibal, le plus rusé, en même temps que le plus intrépide des capitaines de son temps, n'a que cinquante mille hommes à opposer à Rome, dont l'armée en compte quatre-vingt mille; mais son expérience, sa duplicité, sa valeur, lui sont un garant que *Terrentius Varro*, qui commande ses ennemis, doit succomber aux embûches de son adresse, aux piéges que lui tend son génie.

Les deux armées sont, aux premières clartés d'un beau jour, déjà rassemblées sur le théâtre du duel que vont se livrer, d'une part, la maîtresse des mers, de l'autre la maîtresse de la terre, et Annibal voit d'un œil satisfait que Varron accepte la bataille dans le lieu même où il a su si adroitement l'attirer. Un vent, dont le nom peint toute l'impétuosité, le *vulturne* s'élève, ainsi qu'il l'a prévu, sur la plaine aride et brûlante; il enveloppe les Romains de sa poussière subtile et cuisante; il le tourne contre eux, et cet auxiliaire puissant, que le ciel semble lui envoyer, jugé faible par Varron contre ses légions jusqu'ici indomptables, est ce qui doit assurer à son rival la plus brillante comme la plus sanglante des victoires.

Les armées s'ébranlent, Varron fait passer le fleuve à ses troupes, et bientôt elles sont en présence des Gaulois, des Espagnols et des Numides, qui composent l'armée carthaginoise.

O fortune! tu trahis les Romains dès les premiers coups que leur portent leurs adversaires; Paul Emile, le seul homme qui, consul et commandant sous Varron, peut empêcher leur perte, est mortellement blessé, et quelle que soit la valeur des légions, leur dévouement et le brûlant désir qu'elles ont de faire triompher Rome et la venger de la mort de l'un de ses plus grands citoyens: vains efforts! un piége horrible leur est tendu par Annibal, qui, avec le vent qui les aveugle, va rendre infructueuses tant de vertus et de bravoure!

Au milieu même de l'action, et pendant que Romains et Carthaginois s'acharnent tels que des vautours les uns contre les autres, qui le croirait! Annibal prescrit à cinq cents de ses Numides de cacher leurs armes sous leurs tuniques, feindre de déserter ses rangs et de se présenter aux Romains, « tels que des transfuges qui viennent se réunir à eux, las qu'ils sont de servir Carthage, prodigue de leur sang, et qui n'acquitte par aucune récompense celui qu'ils ont déjà versé pour elle. » Leur air indigné, et jusqu'aux larmes qu'ils feignent de répandre, trompent les Romains qui les reçoivent parmi eux; mais que font les faux déserteurs? ils ouvrent avec leurs dagues, jusque-là cachées, les flancs des chevaux de la cavalerie romaine, et, privé qu'est Varron d'un nombre considérable de ses cavaliers au moment où les Numides débordent ses ailes de toutes parts, il donne en frémissant le signal de la retraite pour sauver au moins le peu de Romains qui lui restent.

Paul Emile, deux proconsuls, vingt-neuf tribuns militaires, plus de quatre-vingts sénateurs et soixante-dix mille hommes meurent à cette bataille, tandis que, dans les rangs carthaginois, il ne périt que quatre mille Gaulois leurs auxiliaires, et quinze cents Africains ou Espagnols.

Mais laissons cet horrible champ de

carnage, dont les ossemens semblent encore se dresser pour accuser les deux ambitions les plus funestes à l'humanité dans l'ancien âge : l'ambition de Rome et celle de sa rivale, et saluons en passant, pleins d'amour et de respect, les restes du palais de cette opulente Apulienne qui reçut et sauva si généreusement ce que comptaient de plus illustre les débris de l'armée romaine. *Busa*, femme sublime et courageuse! ton nom, que nous a transmis Tite-Live, fut digne des honneurs que Rome reconnaissante te rendit lorsqu'elle vit rentrer, grâces à toi, dans ses murs une foule de jeunes hommes, enfans de ses plus dignes patriciens auxquels tu prodiguas tout, trésors, vêtemens, et surtout ta bienfaisante et touchante pitié.

Après Cannes, Venosa, autrefois Venusium, se montre à nos regards. Là, respira l'auteur de l'*Art poétique*, le chantre de la philosophie et des grâces; c'est là que fut son berceau, d'où semblent s'exhaler encore les vers, doux interprètes de son âme. Les Grecs eux-mêmes n'eurent pas de poëte plus suave, plus pénétrant; il s'élève dans l'ode aux immenses hauteurs de Pindare, tandis que dans ses épîtres il descend au langage le plus facile et le plus intime.

Barletta va nous consoler des champs de Cannes. Cette ville, où l'on entre au retour de notre excursion, est sans contredit une des mieux bâties du royaume de Naples. Larges, bien pavées, ses rues répondent aux palais et aux églises qui les décorent, tout annonce l'aisance, si ce n'est l'opulence dans ses habitans; son architecture est de la renaissance; elle dut cette splendeur aux princes de la maison d'Arragon, successeurs des princes angevins, et aux dominateurs normands. L'intrépide Mainfroy y tint les états généraux de son royaume pour s'arracher à la détresse dans laquelle il était; mais ses efforts furent sans fruit. Le seul monument remarquable de Barletta est la statue colossale en bronze que l'on voit adossée à l'un de ses palais (Pl. 79), et que les uns disent être Rachis, un des rois lombards qui opprimèrent l'Italie au lieu de la faire fleurir, mais qui est bien reconnue pour être un Héraclius. Aussi mal dessinée que mal posée, cette statue est ignoble et sans grâce, et la croix qu'elle tient dans les mains et qu'elle semble montrer au peuple de l'antique Bardulum, assemblé autour d'elle, loin de lui imprimer de la grandeur, ajoute encore à son manque de dignité.

Trani, distante seulement de six milles de Barletta, fut, dit-on, bâtie par Tirennius, fils de Diomède; agrandie et ornée par Trajan, qui lui donna le nom de *Trajanapolis*, elle rivalise avec Barletta d'élégance dans la construction de ses maisons et de ses places publiques. Le commerce considérable qu'elle fait en blé, ainsi qu'en sel, est la source de son aisance. Sa cathédrale est un gothique-saxon, et date au moins de six siècles; elle s'élève au delà de son port exigu et de peu d'utilité. Quant à son château, dramatiquement célèbre, on le cite surtout par le supplice qu'osa y faire endurer, au fils du doge de Venise, Tiépolo, Frédéric II, qui le fit pendre à la vue même des galères de la république!

C'est encore à Trani qu'eut lieu le grand duel de douze Français de l'armée du duc de Nemours, et de douze Espagnols de celle de Gonsalve de Cordoue, dont il ne resta que six Espagnols et quatre Français.

[illegible]

[illegible] France [illegible] Français [illegible]

[illegible] resta qui se [illegible]





Barletta.



Aubert del. & n. *Amlot edit.*

Avellino.



Brindisi.



Aubert del. & sc. — Audot edit.

Chiesa sotterranea di San Nicola. Bari. Eglise souterraine de St Nicolas.

[illegible] lorsqu [illegible]

[illegible] haut [illegible]

[illegible] pittoresque et saisissante que [illegible] empressés d'en [illegible] des ondes [illegible] Des [illegible]



Soutenir l'honneur de leur pays fut le seul sentiment qui guidait ces braves en champ clos lorsqu'ils y furent chercher la mort, et les quatre Français qui y surgirent se firent tellement remarquer par leur bravoure, qu'on les vit se faire un rempart des corps de leurs généreux coursiers tombés à leurs pieds, plutôt que de rendre leurs armes.

Bisceglia, autrefois *Vigilium*, parce qu'elle servait de sentinelle au camp des Romains du temps de Pyrrhus, et *Molfetta*, sont deux villes opulentes que l'on trouve au sortir de Trani; mais Molfetta l'emporte sur sa voisine, car elle est une des plus commerçantes de la Pouille et ne le cède qu'à Bari, sa métropole, pour la richesse de son territoire.

Piscosi mœnia Bari, ville poissonneuse, disait Horace, de cette cité peu distante de Venusium sa charmante patrie, et Bari est célèbre à plus d'un titre.

Un catapan, ou vice-roi des Grecs du Bas-Empire, y fit long-temps sa résidence au nom de l'empereur son maître; et quand de simples gentilshommes normands, fils du sire de Hauteville, l'en chassèrent, pour se fonder un trône dans la Pouille, Tancrède et Boëmond, l'un illustre dans les Annales dramatiques de France, et l'autre dans l'épopée du Tasse, régnèrent dans une ville où l'on croit entendre encore retentir leurs noms héroïques. Bari a une population analogue à l'inépuisable fertilité de la Pouille, et sa cathédrale se fait remarquer par le plus haut clocher de toute la contrée. L'église de Saint-Nicolas renferme une chapelle souterraine tellement pittoresque et saisissante, que nous nous sommes empressés d'en reproduire l'effet aussi neuf que piquant dans la Pl. 80. Des myriades d'oliviers, au feuillage pâle et décoloré, ombragent de toutes parts les environs de cette ville animée et commerçante; mais la monotonie de leur teinte grisâtre est agréablement coupée par le vert éclatant des orangers, des citronniers, qui marient leurs rameaux à leurs troncs épais et noueux. Ces ombrages sont on ne peut plus secourables au voyageur sous un ciel tout de flamme, et ce n'est que là qu'il trouve la fraîcheur aussi douce qu'elle est rare : ils s'étendent à perte de vue, et l'on en est couvert jusqu'à *Polignano et Monopoli*, ville riante que l'on croit être l'antique Egnatia ou *Egnaticulum*, jadis célèbre dans l'Apulie. Chaque bourgeois des champs recueille ici plus de salmes d'huile que celui de la Campanie, quelque féconde qu'elle soit en pampres, n'en recueille de vin. Mais il est temps de nous diriger vers *Brindisi* (Pl. 80), autrefois *Brundusium*, avant d'aller plus loin; car cette ville, qui jadis eut tant de retentissement dans le monde romain, est empreinte de ses plus puissans souvenirs. De là, continuant notre pèlerinage jusqu'à la grande Grèce, nous atteindrons le terme de notre excursion.

Au bout d'une route, tantôt riante parce qu'elle est fleurie, et tantôt importune parce qu'elle est poudreuse, apparaît Brindes, où Rome tout entière se transporta, pour de là se ruer avec ses légions, Pompée, César, et son sénat divisé, dans les plaines de Pharsale, d'où elle ne surgit que pour subir le joug du plus dangereux de ses citoyens. Il en est des villes comme des individus, et souvent leur seul aspect suffit pour exprimer aux yeux du voyageur intelligent les vicissitudes qu'elles éprouvèrent. Triste, et n'offrant que des ruines, de ce nombre est celle où nous entrons, fameuse à la fois par ses

gloires et ses misères. Une colonne colossale est d'abord ce qu'on y aperçoit, puis des maisons d'où s'élancent des touffes de palmiers au feuillage toujours vert; des dômes, des clochers, se groupent à ce tableau architectural, et suffisent pour le rendre imposant et grandiose. Brentus, fils d'Hercule, fut, dit-on, le fondateur de Brindes, où deux collines, séparées par une étroite vallée, s'élevaient pour en rendre l'intérieur aussi pittoresque qu'il était vaste. Deux temples, l'un dédié à Apollon et l'autre à Diane sa sœur, y brillaient à l'envi, et c'est dans la place qu'occupait ce dernier que s'élève de nos jours la cathédrale bâtie au douzième siècle par Roger, d'abord duc, et ensuite roi de Sicile. Indépendamment de la colonne, haute de soixante-trois pieds, de laquelle nous venons de parler, deux autres, du fût le plus élégant et du marbre le plus pur, brillent à l'entrée du port, jadis rempli des trirêmes romaines. Virgile y mourut, Agrippine y rapporta les cendres de Germanicus, et Cicéron qui y promena sa cruelle incertitude, alors qu'il attendait les sanglans résultats de Pharsale, apparaissent successivement dans ces murs, où l'on croit encore les voir errer.

Au sortir de Brindes, fouler le sol de l'antique Japigie, à laquelle un fils de Dédale donna son nom, est l'espace qui nous reste à franchir avant de quitter la Pouille. Lieux célèbres qui réveillent, comme on voit, les plus grands et les plus touchans souvenirs, Virgile les chante au troisième livre de son Épopée, et *Lictius Idomeneus*, un des héros vainqueurs de Troie, fonda, dit-on, la cité dans laquelle nous entrons, après un trajet aussi rapide qu'il a été riant.

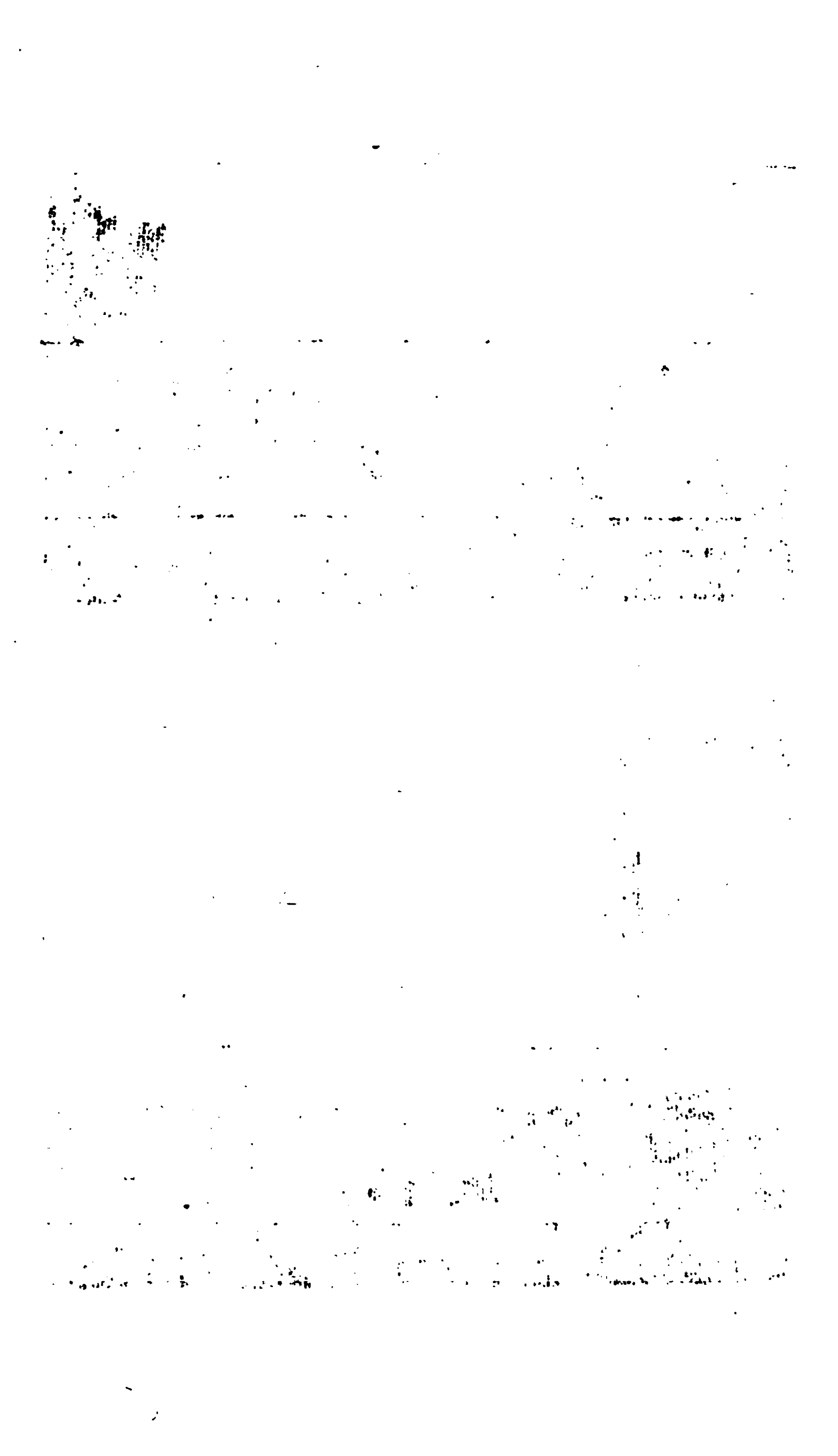
Plus splendide encore que ne le sont Barletta, Trani et Bari même, et placée entre les mers Adriatique et Ionienne, Lecce possède, indépendamment de son territoire, aussi fertile qu'il est vaste, des rues larges, aérées, bien pavées, et, entre autres monumens, un cloître appartenant à un ancien couvent de dominicains que l'on s'empresse de voir, tant l'effet en est saisissant et l'aspect grandiose! Une place publique s'y fait aussi remarquer par une statue du despotique Philippe II, ainsi qu'un vaste marché, dont nous donnons le tableau à la 81ᵉ. de nos planches. L'olive, l'orange, le safran, la plante du tabac, croissent en abondance autour de cette ville, et elle doit les édifices, aussi solides qu'élégamment construits dont elle s'enorgueillit, au tuf, qui porte son nom, pierre aussi dure qu'elle est abondante. Ce fut dans cette ville que descendit Auguste, alors Octave, lorsqu'il accourut d'Apolonie à la nouvelle de l'assassinat de César, qui lui laissa le monde pour héritage; *Godefroi*, un des douze fils du sire de Hauteville, en fit bâtir la cathédrale au douzième siècle. Tancrède, un de ses descendans, y naquit, et Frédéric II, prince aussi célèbre que malheureux, y fut élevé et la gouverna long-temps. Nous ne sortirons point de Lecce sans prévenir nos lecteurs, qu'éloignée de la mer à une distance considérable, elle n'est point l'antique Salente qui existait, selon toutes les probabilités, au village appelé *Soletta*, près des ruines d'*Hydruntum* et de Monopoli. Mais il est temps de nous rendre à Otrante, cité qui, non moins illustre que celle où nous sommes, nous invite à la visiter.

Au fond de la plus belle des Péninsules, lieu vulgairement appelé le *Talon de la Botte*, c'est là que s'élève *Otrante*, tellement proche de l'Epire,



Aubert del. & sc.   Audot edit.

Lecce.







Taranto.



Aubert del. & sc. Audot edit.

Otranto.

que non-seulement on en voit le rivage, mais que Pyrrhus y voulut faire construire un pont qui aurait joint la Grèce à l'Italie : nous y entrons au jour naissant, et n'avons qu'à nous féliciter de la plus flatteuse et douce des visites.

Il est peu de villes qui soit plus illustre qu'est Otrante, appelée jadis du nom grec d'*Hydrus* ou *Hydruntum*, à cause des sources qui surgissent limpides sur son territoire. L'illustre secrétaire de Théodoric, Cassiodore, lui donne encore celui de *Tyr des Italiens*, ensuite de l'innombrable quantité de murex que nourrit la mer qui baigne ses murailles, et l'on sait que ce coquillage teint les étoffes du pourpre le plus vif. Onze stades suffisaient à peine dans ces temps à faire le circuit de l'enceinte d'Otrante, que protégeaient cent tours dont on voit encore les restes dans notre 82e. planche. Mais tombée depuis ce temps du faîte de la gloire, le moyen-âge sonne le glas funèbre de sa mort, et Mahomet II, que ne craignirent pas de soulever contre elle et Venise et Florence, jalouses de sa fortune, après l'avoir fait assiéger par Géduc, un de ses bachas, l'ensevelit sous ses ruines, et depuis ce temps Otrante n'eut pour se consoler de sa chute que les richesses rurales de son territoire, un des plus fertile de l'Italie. La vigne s'y marie au peuplier, le caroubier au palmier gigantesque, et l'on y voit briller ensemble, et la végétation de l'Europe et celle de l'Asie ; mais la Grèce, sa voisine, se restaure, Athènes se reconstruit, et les jours de prospérité reviendront peut-être. Toutefois n'oublions pas, avant de quitter cette ville, un trait de courage de l'un de ses défenseurs, digne de figurer à côté de celui des Décius et de Régulus.

Marco était le nom de ce citoyen; il commandait dans la cité quand Géduc en faisait, au nom de Mahomet, le siége. Déjà une grêle d'immenses boulets de pierre avait presque écrasé Otrante, et tout annonçait qu'elle allait succomber, quand Géduc en fait demander les clefs au gouverneur par un parlementaire ; mais celui-ci, au lieu de les donner, les jeta dans la mer, et dit au député d'aller porter cette nouvelle à son maître.

Mais, après Otrante, *Tarente*, dont les rivages sont les plus suaves de tous ceux de ces belles contrées, nous invite à l'aller visiter, gisante qu'elle est aussi dans la poussière : nous nous rendons aux vœux de l'illustre veuve, et, passant successivement devant *Mandurium*, l'une des métropoles de l'antique Messapie, et Monopoli, riante ville moderne, nous entrons dans ses murs aussi humbles de nos jours qu'ils étaient jadis superbes.

Reine de l'Italie, avant que Rome surgît, pour l'opprimer et en agrandir la gloire, Tarente était majestueusement assise aux bords de son golfe, qui le dispute d'étendue et de beauté avec celui de Naples. *Tara*, fils de Neptune, en fut le fondateur, et *Phalante*, jeune héros, envoyé de Sparte, vint en accroître la puissance en y versant le trop plein de la population de sa patrie; depuis ce temps jusqu'aux jours où Rome devint à son tour florissante, la fortune ne cessa d'ajouter à la gloire comme au bonheur de Tarente. Des temples, des palais, des forums et des théâtres s'élevaient de toutes parts dans son enceinte, et métropole de la confédération des républiques de la grande Grèce, Architas, à la fois poëte, orateur, géomètre, philosophe et grand capitaine, non-seulement la gouvernait, mais quand Platon vint le visi-

ter, il conduisait à la victoire les essaims de fantassins et de cavaliers qu'elle nourrissait dans ses murs. Bientôt Rome devint jalouse de tant de grandeur et de tant de gloire, et déjà toute puissante, il fallut, pour la combattre, appeler d'abord Alexandre Molosses, roi d'Épire, et ensuite l'habile et intrépide Pyrrhus, l'un de ses successeurs. Le compagnon de Cinéas fut vaincu par Fabricius; Annibal lui succéda dans sa haine comme dans sa fortune, et Fabius Maximus vengea Rome en étouffant sa rivale. Il l'assiégea et l'arracha aux mains du héros carthaginois, et Tarente vit non-seulement traîner en esclavage trente mille de ses citoyens, mais les monumens de ses arts allèrent, tels que ceux de Corinthe, embellir la ville éternelle; la statue colossale d'or, ouvrage de l'immortel Lisippe, fut de ce nombre, et elle cessa d'appeler l'univers civilisé dans la grande Grèce. En vain les barbares vinrent plus tard venger Tarente en se ruant sur Rome, que telle qu'une victime ils immolèrent; Tottila l'enlève aux Grecs de Constantinople, et Narses à Tottila, sans la rendre plus heureuse, et pour combler ses infortunes dans le moyen-âge, comme Rome les avait comblées dans l'ancien, le roi sanguinaire, qui causa par sa tyrannie les vêpres sanglantes de Sicile, fit peser sur elle son sceptre de fer, sans que rien la soulage de ses disgrâces!

Mais que dis-je! le Galèse, aux bords duquel Virgile composa plus d'une de ses Bucoliques, et ses coteaux où croissent encore des pampres rivaux de ceux de Falernes, chantés par Horace, lui restent avec son ciel suave, l'air balsamique que sa végétation exhale, et les innombrables essaims de poissons, tous exquis que lui fournissent tant sa grande que sa petite mer, et nul n'est malheureux avec de tels trésors.

Nous ne quitterons pas Tarente sans rappeler ce qu'en dit l'amant de Lalagé:

Ille terrarum mihi præter omnes
Angulus ridet; ubi non Hymette
Mella decedunt, viridique certat
Bacca Venafro.

Ver ubi longum, tepidaque præbet
Jupiter brumas; amicus Aulon,
Fertile Baccho, minimum falernis
Invidet uvis.

Ille te mecum locus, et beatæ
Postulant arces: ibi tu calentem
Debita sparges lacryma favillam
Vatis amici.

Ce petit espace de terre m'est plus agréable que tout autre pays; le mont Hymette ne produit pas de meilleur miel, ni Venafro d'olives plus délicates; le printemps y est presque continuel, et le père des saisons y tempère le froid pendant les hivers; aussi les vins qu'on cueille dans les environs et sur le coteau d'Aulon, si favorisé de Bacchus, ne le cèdent-ils en rien aux vins de Falerne.

Après une navigation de vingt-quatre milles d'étendue, faite sur le vaste et tranquille golfe de cette ville, si vous descendez à l'embouchure du Casiento, qui est l'ancien *Metapontus*, là vous touchez au sol qui dispute avec Samos, Philiunte et Tyr, l'honneur d'avoir donné le jour à Pythagore, et vous vous investissez de la magie des plus puissans souvenirs.

Antoine et Auguste, se disputant le monde, vous apparaissent dans ces lieux. L'infortunée et tendre Octavie parvint à les y réunir afin de les réconcilier. Antoine sauta dans un esquif qui était au bord du fleuve, et tandis qu'il le traversait, Auguste vint à sa rencontre dans un autre bateau. Les deux armées des maîtres de la terre, rangées en bataille sur les bords opposés du Casiento, les suivirent à Tarente, où Antoine consentit de se rendre pour convenir, avec son co-

partageant, d'un plan pour affermir et régir l'empire romain, devenu leur héritage.

Métaponte brillait jadis aux bords du fleuve qui lui a donné son nom ; mais l'on ne trouve d'elle maintenant que quelques colonnes d'ordre dorique, bien moins faites pour fixer l'attention du voyageur, que pour rappeler les souvenirs du philosophe qui, de tous ceux de l'antiquité, eut le caractère le plus élevé, et professa la doctrine la plus sublime. Législateur et réformateur de la grande Grèce, c'est à lui comme à ses disciples qu'elle dut une illustration dont le monde retentit encore, et des prospérités qui, sans l'ambition romaine, auraient éclipsé l'éclat dont Sparte et Athènes jouirent pendant une longue série de siècles. Admirateur des splendeurs de l'univers, le sage appelait Dieu le grand *architecte des choses*, et ses découvertes dans la physique, les mathématiques, jointes à la fondation de sociétés secrètes dans lesquelles les adeptes se formaient aux talens comme aux vertus, ne furent qu'une partie de ses grands et immortels travaux. Pythagore reprochait à Homère ses dieux aux passions et aux faiblesses humaines, et ceux de la théogonie d'Hésiode étaient également le juste objet de ses mépris; il n'y a qu'un Dieu, disait-il, et la pluralité de ceux chantés par ces grands poëtes est un outrage à la raison ainsi qu'à ce Dieu lui-même : de sorte que Pythagore était biblique sans le savoir, ou peut-être avait appris dans l'Orient, où il avait voyagé, la théogonie de Moïse. Son *demi-urgos* est le Jéhova des Hébreux. Il fonda à Crotone, où nous allons nous transporter, une de ses écoles les plus suivies et les plus célèbres; un temple hexastyle de cent pieds de long sur cinquante de large, y brillait adossé à un bâtiment immense, et c'est dans ce dernier que, sur des gradins, assis, une foule de jeunes initiés étudaient, et les jours et les nuits, les lois de l'univers et celles des sciences. Mais il est temps de nous rendre à Héraclée, qui dispute à Métaponte sa gloire et sa célébrité.

Située entre l'*Acris* et le *Syris*, fleuves qui baignaient ses antiques murailles, *Héraclée*, dont comme Métaponte il ne reste que la poussière, fut la patrie de Zeuxis, qui y peignit son tableau de Vénus, et l'y présenta à toute la Grèce assemblée; Héraclée est, comme on voit, une ville aux doux et touchans souvenirs; *Pandosia*, actuellement Anglone, était peu éloignée de ses murs, et, privés que nous sommes d'en contempler les restes, nous jouissons du moins d'en voir le site enchanteur, et les campagnes aussi vastes qu'elles sont riantes et fécondes! L'air y est imprégné de l'esprit des fleurs, et tout y révèle la magnificence de la nature. Le *fraxinus ornus*, ou frêne à la manne, s'y fait remarquer parmi les palmiers, les orangers et les opuntia, et les plaines de Sennaar, où ce fruit médicinal nourrit les Hébreux, ne sont pas plus fertiles.

Des débris d'aquéducs, de tombeaux et de colonnes, jonchent à vingt milles de ces lieux le sol de toutes parts : ce sont les ruines de Sybaris, à la fois glorieusement et honteusement célèbre.

Assise aux bords d'un fleuve qui portait son nom, *Sybaris*, la plus ancienne colonie des Grecs dans l'Italie, comptait vingt-cinq cités dans le territoire de sa république, commandait à quatre peuples différens, et entretenait une armée de trois cent mille hommes; mais ce qui reste de sa puissance, perdue par le luxe, la mollesse, la corruption, n'est qu'un étroit espace d'historique poussière que nous franchissons pour nous transporter dans

celui qui renferme les ruines de *Crotone*, sa rivale et son implacable ennemie. Nous y arrivons le jour suivant et ne trouvons également dans l'illustre patrie de l'athlète Milon que décombres et que poudre. En vain cherchons-nous encore dans ces belles contrées les traces de *Thurium*, colonie des Athéniens, qui mit à profit la belle situation dans laquelle était Crotone, et fut la patrie de Charondas; nous ne trouvons les cendres de l'une ni celles de l'autre, et la mémoire seule de ce grand législateur, qui se tua pour avoir, quoique involontairement, violé ses propres lois, survit aux lieux qui le virent naître (1). Hérodote vint dans Thurium lire aux Grecs assemblés la grande histoire, fruit de son expérience et de ses voyages, et cette colonie fut appelée aux mêmes honneurs dont jouit Olympie.

C'est à huit milles seulement de Crotone qu'apparaît encore de nos jours le *cap Colonne;* nous ne saurions nous éloigner de l'une sans parler de l'autre : car ce cap n'a pas moins d'illustration que la cité.

Formé d'un carré long de près de cent soixante-quatre pieds de large sur cent quinze de profondeur, le temple de *Junon Lacinienne*, d'ordre dorique comme ceux de *Pæstum*, fut bâti sur ce promontoire. Dominant la mer et la terre, il planait pour ainsi dire sur les deux élémens à la fois; et quoique détruit par le temps, bien moins que par les hommes, sa mémoire est vivante encore dans les fastes des arts. Les guerriers, soit qu'ils volent à la conquête ou à la défense des empires, n'en ménagent pas toujours les monumens; et celui qui porta le coup le plus fatal à l'un des plus grands sanctuaires de Junon, fut Annibal. Les Grecs, qui faisaient partie de son armée, lorsqu'il dut abandonner l'Italie pour retourner fugitif en Afrique, ne l'y voulurent pas suivre, et, se retirant dans ce temple, il les y assiégea, les vainquit, et sa vengeance s'étendit jusque sur un monument, l'objet à la fois de la vénération des peuples et de l'admiration des artistes.

Voici *Catanzaro*, bâtie au dixième siècle, sous le règne de Nicéphore Phocas, qui régnait à Bizance; *Squillace*, que Virgile qualifie de l'épithète de *Navifragum*, en est peu éloigné, et tout nous annonce *Gérace*, sous laquelle gît l'antique *Locres*, patrie de Zaleucus, et l'une des quatre républiques, gloire jadis de la grande Grèce.

Colonie des Locriens hellènes, Locres ne tarda pas, fille heureuse et superbe, d'éclipser sa mère par une suite non interrompue de longues prospérités; mais elle reçut Denys le jeune, tyran de Syracuse, dans ses murs, lorsqu'il se sauva de cette ville, et fut payé par lui de la plus noire ingratitude, car il la ravagea sans pitié; les Romains et le temps firent le reste, et Locres subit, comme ses voisines, le sort souvent attaché à ce qui est grand sur la terre; elle périt en laissant seulement une faible empreinte de ses traces; mais fière d'avoir donné le jour à Zaleucus. Jusqu'à ce législateur, les peines, loin d'être proportionnées aux délits envers les coupables, étaient entierement livrées à la volonté du juge, et tout prescrivait le devoir de

(1) Charondas avait défendu, sous peine de mort, de se présenter armé aux assemblées du peuple. Obligé de sortir de Thurium pour poursuivre des brigands qui dévastaient son territoire, il y entra et se présenta à l'assemblée, sans se rappeler qu'il n'avait pas encore déposé son épée lorsqu'un des citoyens lui dit : Tu violes toi-même la loi que tu nous as donnée : je la confirme, répondit-il en tirant son épée, et il se tua dans le même instant.

les déterminer : il le fit ; et Thémis, grâce à son génie, retint ou appesantit avec plus d'équité son glaive sur les têtes des coupables. Zaleucus fit plus, et, non moins judicieux en matière civile qu'en matière criminelle, il fonda ces tribunaux arbitraux, qui, garans de la paix des familles, en devaient terminer tous les débats sans avoir besoin de recourir à d'autres qu'à elles-mêmes pour assurer le repos et le bonheur des foyers domestiques : enfin, s'élevant des considérations du procès criminel et civil au grand procès politique, il s'efforça de fonder, ainsi qu'elle existait dans Athènes, l'égalité parmi les citoyens. Que dire de plus honorable et de plus grand sur ce vertueux et véritable philosophe ? Dans un code de lois, il détermina d'une manière précise les peines et les châtimens, ce qui n'avait pas encore été fait en jurisprudence chez les Grecs.

Mais de Gérace à Rheggio, trente milles suffisent pour que nous atteignions cette cité, une des plus belles et des plus infortunées de la grande Grèce ; nous y arrivons, et bientôt va se terminer notre pèlerinage dans le plus beau et le plus célèbre pays de la Péninsule italique. Située à l'extrémité des Apennins (*Finis Apennini*) Rheggio, que fondèrent probablement les Chalcidiens, fut renversée de fond en comble, dès l'an 600 de la fondation de Rome ; Denis de Syracuse l'assiégea et la prit ; et dans l'ancien comme dans le moyen âge, elle n'a pas cessé d'être en proie, tant aux fureurs de l'Etna qu'à celles du Vésuve, entre lesquels elle est placée pour son malheur. Tottila et le trop fameux corsaire Barberousse la saccagèrent l'un après l'autre, et sans la beauté de son ciel, la fertilité de son territoire, elle serait encore la plus malheureuse des villes, le tremblement de terre de 1784 ne l'ayant pas moins ruinée que Messine.

Prêts à quitter la grande Grèce aux antiques et doctes souvenirs, tout nous impose le devoir de parler de choses plus récentes, en approchant d'une ville qui acquit en 1814 une sanglante célébrité : cette ville est le Pizzo.

Assise aux bords de la Méditéranée que nous longeons depuis que nous avons laissé le détroit au delà duquel est la Sicile, Pizzo, remplie de pêcheurs et de matelots, compte à ce titre dans le commerce du cabotage qui se fait sur cette mer que Napoléon appelait un lac de France, et révéla dans ses habitans, lors de l'événement que nous allons raconter, ce caractère calabrais éminemment empreint d'ardeur et de violence.

Monarque fugitif, et plein de l'amer regret d'avoir perdu le trône qu'il tenait de Napoléon et des victoires de l'empire, Murat, imitant en cela son beau-frère lui-même, qui s'était ressaisi du sien, résolut, avec un très-petit nombre d'hommes pris, tant aux environs de Toulon qu'en Corse, où il s'était caché depuis sa fuite de Naples, de descendre de nouveau dans ce royaume, dans le même but que l'empereur était descendu en France, et apparut tout à coup vers la fin d'octobre 1815 sur la plage du Pizzo. Vive le *roi Joachim !* se mit à crier son escorte, à plusieurs reprises ; mais, soit que les habitans fussent ou non prévenus, loin de trouver aucune sympathie en sa faveur, Murat les vit s'armer, courir sur le rivage, et faire feu sur les deux bâtimens, qui seuls composaient sa flottille de débarquement, lesquels prirent aussitôt le large et s'enfuirent. Murat, intrépide quoique troublé par un tel accueil, s'efforce, au

travers des balles, de mettre à flot un bateau de pêcheur qu'il voit sur la grève, afin de rejoindre ses compagnons infidèles ou timides; vains efforts! il est entouré par une foule furieuse et, malgré l'habit de général français dont il est vêtu, les ordres de plusieurs souverains qu'il porte sur sa poitrine, et le panache éclatant qui flotte sur son chapeau bordé d'une large broderie, il est traîné dans la forteresse où il parvient, ses vêtemens en lambeaux, et n'ayant plus même les touffus favoris qui encadraient sa martiale figure! Des proclamations imprimées, dans lesquelles il traitait d'usurpateur le monarque restauré de Naples, et se disait le roi légitime de ce royaume, furent, dit-on, trouvées sur lui, et ces documens, joints à sa présence hostile, étaient sans doute suffisans pour le faire juger et condamner. Il le fut en effet, et les ministres de Ferdinand, en apprenant à la fois sa tentative et sa capture, le firent traduire à une commission militaire, dont les juges avaient presque tous reçu leurs grades de l'accusé qui paraissait devant eux; l'identité fut aisément reconnue, et tandis que Murat, aussi confiant dans sa fortune qu'il avait peu de motifs de l'être, s'attendait à une fin moins malheureuse, il apprit qu'il était condamné à mourir. Conduit dans la cour du château, et placé entre deux rangs de soldats, la fermeté d'un homme qui, comme lui, s'était trouvé dans une foule de batailles, ne se démentit point; et, après avoir donné quelques larmes à sa femme et ses enfans, il subit la mort sans souffrir qu'on lui en dérobât l'appareil; car ce fut lui qui dit aux soldats, en la leur montrant, de frapper à la place où battait son cœur.

Celui qui n'a pas vu le royaume de Naples depuis que les révolutions politiques, à l'instar de ses volcans, en ont pour ainsi dire secoué, labouré le sol, aurait peine à le reconnaître, tant, même au fond de la Péninsule, elles ont développé, agrandi l'activité de ses habitans et leur industrie. Métropole de la Calabre citérieure où nous allons au sortir du Pizzo, *Cosenza* en est la preuve, et, comme tant d'autres, elle laisse apercevoir de plus en plus des traces riantes, du travail et de la civilisation. Dotée d'une préfecture et de toutes les administrations qui s'y rattachent, cette ville est, comme la capitale des Abruzzes, pleine de mouvement et de vie, tandis qu'autrefois, désolée par le brigandage, elle en fut souvent l'asile, et la propriété ni le commerce n'y jouissaient de ce dont ils ont tant besoin, la sécurité et la bonne police. La soie, les vins de plusieurs sortes, et elle en compte d'excellens, des huiles abondantes autant qu'elles sont bonnes lorsqu'elles sont convenablement clarifiées, et surtout le fruit médicinal du frêne à la manne, telles sont les richesses du territoire d'une cité qui joint à ces avantages celui de rappeler au voyageur plus d'un grand et poétique souvenir; nous citerons le plus imposant de tous.

Vainqueur et destructeur de la Grèce et de Rome, Alaric, jaloux de faire endurer à la Sicile le même sort et de la dépouiller comme il avait dépouillé le Parthénon et le Panthéon, dirigea l'innombrable armée des Goths avec laquelle il avait assiégé et pris la ville éternelle sur une île remplie, comme on sait, des richesses des arts et de la nature, et traversant les Calabres, il atteignit sans peine Cosenza qui, timide, ne songeait qu'à lui céder le passage, loin de tenter une résistance inutile, quand tout à coup, et comme par

une volonté du ciel qui prenait en pitié la terre, le barbare fut frappé de mort. Tel qu'Attila, il succomba sous les coups d'une apoplexie, fruit des excès de ses violences et de son peu de modération dans les plaisirs. Qu'on juge de la stupeur de son armée à l'aspect du corps inanimé de son chef, qui naguères était plein de force et de vie! Elle s'arrêta morne et désolée, et s'apprêta à lui faire des obsèques dignes de lui.

Deux torrens qui, dans la saison des pluies, deviennent des fleuves, coulent au pied de la capitale de la Calabre et y mêlent leurs flots errans et rapides; ils cacheront facilement les restes du sauvage héros, et l'armée résout aussitôt de les y ensevelir. Des myriades d'hommes en détournèrent le cours; et quand le lit du fleuve fut mis à sec, ils y déposèrent respectueusement le cadavre vêtu du roi, mêlé aux plus riches dépouilles; mais à peine placé, les eaux sont rendues à leur cours, et elles dérobent à jamais aux regards des hommes des restes aussi chers qu'ils sont regrettés : telles furent les funérailles d'Alaric.

Parvenus que nous sommes au fond de la Calabre, il nous reste à parler de ses malheurs, après avoir entretenu nos lecteurs de sa terre féconde et de son beau ciel, et la narration de ce que les tremblemens de terre lui ont fait subir d'épouvante et de calamités, est une dette que nous devons acquitter, bien qu'elle soit aussi difficile à remplir que douloureuse! Nous n'avons pas cru, pour cela, devoir exhumer l'antiquité, et remontant seulement au siècle qui a précédé celui dans lequel nous sommes, le récit que le célèbre père Kircher, auteur du *Monde souterrain* et de plusieurs autres ouvrages, fait du tremblement de 1663, et celui que M. de Gourbillon, auteur d'un récent voyage en Sicile, fait de l'épouvantable désastre qui renversa en 1784, non-seulement les Calabres, mais la Sicile, suffisent pour faire voir combien les peuples, placés dans de beaux climats, et dotés de tous les dons de la nature et du génie, payent cher ces bienfaits, précieux sans doute, mais souvent aussi dangereux qu'ils sont rares!

Récit de Kircher.

« Le 27 mars 1638, au point du jour, nous quittâmes la côte de la Sicile : la mer était extraordinairement agitée et roulait en tourbillons horribles, surtout près des rochers de *Scylla*, fameux par tant de naufrages. Nous fûmes saisis d'effroi; et les plus hardis de nos matelots ne l'étaient pas moins que nous. Lorsque nous fûmes arrivés entre *Lipari* et le cap *Vaticano*, j'observai avec beaucoup d'attention l'aspect de l'Etna et du *Stromboli*. Ils vomissaient d'énormes masses de fumée, qui, bientôt s'étendant sur l'horizon du côté du midi, dérobèrent à nos yeux non-seulement, les îles de *Lipari*, mais toute la Sicile. L'horreur de cet aspect était encore augmentée par des craquemens souterrains, accompagnés d'une forte odeur de soufre. Ce bruit effrayant semblait pronostiquer la catastrophe qui se préparait pour Naples et la Sicile. Saisis d'épouvante, nous gouvernâmes droit au cap *Vaticano*, et passâmes près de *Stromboli* sans pouvoir la distinguer, parce qu'elle était enveloppée de nuages impénétrables; mais nos oreilles furent frappées par de fortes explosions, et notre respiration fut coupée par l'odeur du soufre. Quoique l'air fût parfaitement serein e tranquille, la mer était violemment agitée et bouillonnait : elle paraissait entièrement différente de son état naturel. Si l'on veut se faire une juste idée de ce bouillonnement de la mer, il faut se représenter l'effet d'une forte ondée de pluie sur un étang, et les bulles qu'elle y forme. A mesure que nous approchions du cap, ces symptômes effrayans augmentaient et me causaient un

abattement singulier. J'eus une sorte de pressentiment du malheur qui allait arriver. Dans cette appréhension je fis entendre avec force à mes compagnons que nous étions incessamment menacés d'une violente secousse de tremblement de terre, et qu'il me semblait prudent de ne pas s'approcher du cap pour n'être pas ensevelis sous les débris des rochers que je prévoyais devoir se détacher du continent, et être précipités dans la mer. L'événement justifia mon pressentiment : car environ deux heures après, ainsi que nous l'apprîmes depuis, un énorme fragment de ce promontoire se sépara de la terre et s'écroula dans les flots avec toutes les maisons qui étaient bâties dessus. Nous poursuivîmes toujours notre route, et nous arrivâmes en bonne santé à *Tropea*, n'imaginant pas que les dangers auxquels nous venions d'échapper sur la mer n'étaient rien en comparaison de ceux qui nous attendaient à terre. Nous fûmes trompés par l'aspect calme de l'atmosphère. J'avais à peine passé la porte du collége, lorsqu'un bruit souterrain épouvantable, qui ressemblait à celui de plusieurs voitures roulant très-vite, fut suivi d'une secousse si terrible, que le collége, la ville, et le rocher même sur lequel elle est bâtie, se balancèrent fortement. La terre se souleva tellement, que, ne pouvant me soutenir debout, je tombai. Aussitôt que je pus me relever, je courus gagner mon bateau et je mis au large. Le lendemain nous fûmes à *la Rochetta*, quoique la mer fût très-grosse; mais lorsque nous descendîmes, les secousses recommencèrent avec une nouvelle furie, et nous obligèrent de remettre en mer. Nous continuâmes toujours notre voyage pour chercher quelque lieu de sûreté. A peine avions-nous quitté ce village, qu'il fut bouleversé de fond en comble, et tous les habitans ensevelis sous les ruines. Nous descendîmes encore au delà de *Pizzo;* mais alors notre situation fut pire que jamais. D'un côté la mer roulait aussi grosse que des montagnes, de l'autre on ne voyait et on n'entendait que la destruction des villes et villages. Je jetai alors un coup d'œil inquiet vers *Stromboli*, et je vis que le volcan brûlait avec une violence extraordinaire, une nappe continuelle de feu le couvrait tout entier : on ne pouvait rien voir de plus horrible. Ensuite un bruit sourd, semblable à celui du tonnerre dans l'éloignement, se propageait par les entrailles de la terre, en se renforçant continuellement jusque sous nos pieds. Alors ses ébranlemens étaient terribles au delà de toute imagination ; de sorte que chacun de nous, ne pouvant plus se soutenir, s'accrochait aux branches des arbres.

» Lorsqu'enfin cette affreuse convulsion cessa, et que nous pûmes nous relever de la tombe pour regarder encore une fois la lumière des cieux, nous jetâmes les yeux vers la ville de *Sainte-Euphémie* où nous voulions nous rendre : mais nous ne vîmes à sa place qu'un sombre nuage; et à mesure qu'il se dissipait, nous distinguâmes, au lieu de maisons et d'églises, un lac fétide. Quoique presque hors de nous par l'étonnement que cela nous causait, nous cherchâmes avec empressement quelqu'un qui pût nous donner des détails sur ce terrible événement, et, après bien des recherches, nous ne trouvâmes qu'un jeune homme assis sur le rivage et accablé de frayeur. Nous le questionnâmes sur le sort de *Sainte-Euphémie :* mais nous ne pûmes en tirer aucune réponse; car la crainte, la douleur et le désespoir lui avaient ôté la parole et glacé l'âme. Ni caresses, ni promesses, ne furent capables de lui arracher un mot. Anéanti par la douleur, il rejeta avec dégoût les vivres que nous lui présentâmes, et il n'eut que le courage de nous montrer du doigt la place où avait été située *Sainte-Euphémie.* Inaccessible à la consolation, les yeux baissés, et avec l'air d'un homme pétrifié par la douleur, il nous quitta, et s'enfonça dans le bois voisin. Nous continuâmes notre route par plusieurs endroits qui n'offraient qu'un vaste spectacle de désolation, et ne trouvâmes, pendant un espace de deux cents milles, que des villes ruinées, et des habitans errans au milieu de la campagne, ou privés de sentiment par la crainte et l'effroi. »

Récit de M. de Gourbillon.

« Le 4 février 1783 (1), au sud-ouest du village de Saint-Lucide, étaient situés le lac et la montagne de Saint-Jean ; le 5, le lac et la montagne disparurent ; une plaine marécageuse prit leur place ; et le premier fut porté, plus à l'ouest, entre la rivière Cacacieri, et le site qu'il avait précédemment occupé. Un second lac fut formé le même jour, entre la rivière d'Acqua-Bianca et le bras supérieur de la rivière Acqua-di-Pesce. Tout le terrain qui aboutit à la rivière Léone, et qui longe celle de Torbido, fut également rempli de marais et de petits étangs.

» La belle église de la Trinité, à Mileto, l'une des plus anciennes villes des deux Calabres, s'engouffra tout à coup, le 5 février, de manière à ne plus laisser apercevoir que l'extrémité de la flèche du clocher. Un fait plus inoui encore, c'est que tout ce vaste édifice s'enfonça dans la terre sans qu'aucune de ses parties parussent avoir souffert le moindre déplacement.

» De profonds abîmes s'ouvrirent sur toute l'étendue de la route tracée sur le mont Laké (*Lâche*) ; route qui conduit au village d'Iërocrâne.

» Le père Agace, supérieur d'un couvent de carmes, dans ce dernier village, était sur cette route au moment d'une des fortes secousses. La terre vacillante s'ouvrit bientôt sous lui ; les crevasses s'entr'ouvraient et se refermaient progressivement, avec un bruit et une rapidité remarquables. L'infortuné moine, cédant à une terreur fort naturelle sans doute, se livre machinalement à la fuite ; bientôt l'avide terre le retient par un pied, qu'elle engloutit et qu'elle enferme. La douleur qu'il éprouve, l'épouvante qui le saisit, le tableau affreux qui l'entoure, l'ont à peine privé de l'usage de ses sens, qu'une secousse violente le rappelle à lui-même ; l'abîme qui le retient s'ouvre, et la cause de son infortune devient celle de sa délivrance.

» Trois habitans de Soriane, Vincent Greco, Paul Felia, et Michel Roviti, parcourent les environs de cette ville, pour visiter le site où onze autres personnes ont été misérablement englouties la veille : ce lieu était situé au bord de la rivière Charybde. Surpris eux-mêmes par le tremblement de terre, les deux premiers parviennent à s'échapper ; Roviti seul est moins heureux que les autres ; il tombe la face contre terre, et la terre s'affaisse sous lui ; tantôt elle l'attire dans son sein, et tantôt le vomit au dehors. A demi submergé dans les eaux fangeuses d'un terrain devenu tout à coup aquatique, le malheureux est long-temps ballotté par les flots terraqués, qui enfin le jettent à une grande distance, horriblement meurtri, mais encore existant. Le fusil qu'il portait fut retrouvé, huit jours ensuite, au bord du nouveau lit que la Carybde s'était formé.

» Dans une maison de la même ville, qui, comme toutes les autres, avait été détruite de fond en comble, un bouge, contenant deux porcs, résista seul à la ruine commune. Trente-deux jours après le tremblement de terre, leur retraite fut découverte au milieu des décombres ; et, au grand étonnement des ouvriers, les deux animaux apparurent sur le seuil protecteur. Pendant ces trente-deux jours, ils n'avaient pris aucun aliment quelconque ; et l'air, indispensable même à leur existence, n'avait pu passer jusqu'à eux, qu'au travers de quelques fissures imperceptibles. Ces animaux étaient vacillans sur leurs jambes, et d'une maigreur remarquable. Ils refusèrent d'abord toute espèce de nourriture, et se jetèrent si avidement sur l'eau qui leur fut présentée, qu'on eût dit qu'ils craignaient d'en être encore privés. Quarante jours après, ils étaient aussi gras que de coutume : on les tua tous deux. Il

(1) Ces détails sur le tremblement de terre des deux Calabres sont tirés en partie du rapport officiel fait au gouvernement par la commission instituée à cet effet, et des renseignemens qui m'ont été donnés par les acteurs mêmes ou témoins oculaires de cette grande tragédie. (*Note de M. de Gourbillon.*)

Ce qui concerne Messine et ses désastres sera raconté dans la description de la Sicile, qui va suivre celle du royaume de Naples. (*Note de l'Éditeur.*)

semble, cependant, qu'en considération du rôle qu'ils avaient joué dans cette grande tragédie, ils devaient avoir la vie sauve.

» Au manque absolu des choses les plus nécessaires à l'homme, par suite de la destruction des magasins et des vivres, se joignit bientôt encore la qualité défectueuse des alimens découverts avec peine au milieu des ruines. L'altération la plus remarquable fut celle du blé, des huiles, du vinaigre et du vin. Le blé avait un goût terreux, l'huile était plus épaisse, plus pesante, et d'un goût aigre; le vinaigre était éventé et fade; les vins légers étaient décomposés, sans force et sans couleur; les gros vins étaient troubles et d'une saveur nauséabonde.

» Sur le penchant d'une montagne qui mène, ou plutôt qui menait à la petite ville d'Acena, un précipice immense et escarpé s'entr'ouvrit tout à coup sur la totalité de la route de Saint-Étienne-du-Bois à cette même ville. Un fait très-remarquable, et qui, partout ailleurs, eût suffi pour changer entièrement le plan ordinaire de construction des bâtimens publics, dans un pays, qui, comme celui-ci, est incessamment exposé aux tremblemens de terre; c'est qu'au milieu du bouleversement général, trois vieilles maisons de figures pyramidale, furent les seuls édifices qui demeurèrent sur pied. La montagne est maintenant une plaine.

» Les ruines du bourg de Carida, et celles des deux villages de Saint-Pierre et Crepoli, présentent un fait tout aussi remarquable : le sol de ces trois différens lieux, est aujourd'hui fort au-dessus sous de son ancien niveau.

» Sur toute l'étendue du pays ravagé par le tremblement de terre, on remarqua (sans pouvoir cependant s'en expliquer la cause) des espèces de cercles empreints sur le terrein; ces cercles étaient généralement de la grandeur de la petite roue d'un carrosse; ils étaient creusés, en forme de spirale, à onze ou seize pouces de profondeur; ils n'offraient aucune autre trace du passage des eaux qui les avaient formés sans doute, qu'une espèce de tube ou conduit, pour ainsi dire imperceptible, souvent même impossible à voir; et qui en occupait ordinairement le centre. Quand à la nature même des eaux en question, jaillies tout à coup hors du sein de la terre; la vérité se cache dans la foule des conjectures et des différens rapports. Les uns prétendent que des eaux bouillantes jaillirent du milieu de ces crevasses, et citent plusieurs habitans qui en portent encore les marques; d'autres nient le fait, et soutiennent que ces eaux étaient froides, au contraire, et tellement imprégnées d'une odeur sulfureuse, que l'air même en fut long-temps infecté; enfin, quelques-uns démentent l'une et l'autre assertion, et ne voient dans ces eaux, que des eaux ordinaires de rivière ou de source. Ces différens rapports peuvent être également vrais, selon moi, eu égard aux lieux où les observations furent faites; puisqu'il est vrai de dire que le sol en question renferme effectivement ces trois différentes espèces d'eaux.

» La ville de Rosarne fut entièrement détruite; la rivière qui la traversait, et qui porte encore le même nom, présenta un phénomène remarquable : au moment de la secousse qui renversa toute la ville, cette rivière, fort grosse et fort rapide en hiver, suspendit tout à coup son cours.

» La route qui allait de cette même ville à Saint-Fili, s'enfonça sous elle-même, et devint un précipice affreux. Les rocs les plus escarpés ne résistèrent pas à ce bouleversement de la nature : ceux qui ne furent pas entièrement renversés, sont encore tailladés de tout sens, et couverts de larges fissures, comme s'ils eussent été coupés à dessein, avec un instrument tranchant. Quelque-uns sont, pour ainsi dire, découpés à jour, depuis leur base jusqu'à leur cime, et présentent à l'œil étonné, comme autant d'espèces de ruelles qui seraient creusées par l'art, dans l'épaisseur de la montagne.

» Du milieu des ruines de la malheureuse ville de Polistène s'éleva le cri de l'amour maternel; et ce cri mérite d'être répété.

» Deux femmes étaient dans la même chambre, au moment où leur maison s'affaissa. Ces deux femmes étaient mères; l'une

avait auprès d'elle un enfant de trois ans; l'autre allaitait alors le sien.

» Long-temps après, c'est-à-dire quand la consternation et la ruine générale permirent de fouiller parmi les décombres, les cadavres de ces deux femmes furent trouvés dans une seule et même attitude, la seule que l'amour maternel eût pu les porter à choisir : toutes deux étaient à genoux, courbées sur leurs enfans, tendrement serrés dans leurs bras; et le sein qui les protégeait les écrasa tous deux, sans les séparer de lui.

» Ces quatre cadavres ne furent déterrés que le 11 mars suivant, trente-quatre jours après l'événement funeste; ceux des deux mères étaient couverts de taches livides; ceux des deux enfans étaient de véritables squelettes.

» Le nom de ces deux femmes eût mérité de sortir de dessous les ruines de Polistène; l'ouvrage d'où je tire cette anecdote n'en fait aucune espèce de mention; et, quelques soins que j'aie pris moi-même, je n'ai pu parvenir à réparer cette omission inexcusable, d'un fait non-seulement honorable au pays, mais à l'humanité même.

» Plus heureuse que ces deux mères, une vieille femme fut retirée, au bout de sept jours, de dessous les ruines de sa maison. On la trouva évanouie et presque mourante. L'éclat du jour la frappa péniblement; elle refusa d'abord toute espèce de nourriture, et ne soupirait qu'après l'eau. Interrogée sur ce qu'elle avait éprouvé, elle dit que pendant plusieurs jours la soif avait été son tourment le plus cruel; ensuite elle était tombée dans un état de stupeur et d'insensibilité totale; état qui ne lui permit pas de se rappeler ce qu'elle avait éprouvé, pensé ou senti.

» Une délivrance plus extraordinaire encore est celle d'un chat retrouvé, après quarante jours, sous les ruines de la maison de Don Michelange Pillogallo. Le pauvre animal se trouva étendu sur le sol, dans un état d'abattement et de calme; ainsi que les cochons, dont j'ai parlé plus haut, il était d'une maigreur extrême, vacillant sur ses pates, timide, craintif, et entièrement privé de sa vivacité habituelle. On remarqua en lui le même dégoût d'aliment, et la même propension vers toute espèce de breuvage. Il reprit peu à peu ses forces; et, dès qu'il eut pu reconnaître la voix de son maître, il miaula faiblement à ses pieds, comme pour exprimer le plaisir qu'il avait de le revoir. Cet animal lui devint cher; ses caresses et son attachement lui firent oublier un moment la perte de sa fortune. Quant à la ville de Polistène, elle est reconstruite en partie.

» La petite ville de Cinq-Fronts (*Cinque-Fronti*), ainsi nommée des cinq tours qui s'élevaient en dehors de ses murs, fut également détruite en entier : églises, maisons, places, rues, hommes, animaux, tout périt, tout disparut, tout fut subitement plongé à plusieurs pieds sous terre.

» Le même sort frappa le village voisin de Griffoni, et une multitude d'autres. Cependant cet horrible tableau n'est que le précurseur de tableaux plus affreux encore.

» L'ancienne Tauranium, aujourd'hui Terra-Nova, réunit sur elle seule tous les désastres communs.

» Le 5 février, à midi, le ciel se couvrit tout à coup de nuages épais et obscurs, qui planaient lentement sur la ville, et qu'un fort vent de nord-ouest eut bientôt dissipés; les oiseaux parurent voler çà et là, comme égarés dans leur route; les animaux domestiques furent saisis d'une agitation remarquable; les uns prenaient la fuite, les autres demeuraient immobiles à leur place, et comme frappés d'une secrète terreur; le cheval hennissait, et, tremblant sur ses jambes, les écartait l'une de l'autre, pour s'empêcher de tomber; le chien et le chat, recourbés sur eux-mêmes, se blottissaient aux pieds de leur maître. Tant de tristes présages, tant de signes extraordinaires auraient dû éveiller le soupçon et la crainte dans l'âme des malheureux habitans, et les porter à prendre la fuite! une destinée fatale en ordonna autrement : chacun resta chez soi, sans éviter ni prévoir le danger. En un clin d'œil, la terre, encore tranquille, vacilla fortement sur ses bases; un sourd et long murmure parut sortir de ses

entrailles; triste et court précurseur de la ruine et de la mort, ce murmure devient bientôt un bruit horrible. Trois fois la ville est soulevée fort au-dessus du niveau naturel; trois fois elle est portée à plusieurs pieds au-dessous; et Tauranium n'est plus.

» Quelques-uns des quartiers de la ville furent subitement arrachés à leur situation naturelle : soulevés avec le sol qui leur servait de base, les uns furent lancés jusque sur les bords du Soli et du Marro, qui baignaient les murs de la ville; ceux-là à trois cents pas, ceux-ci à six cents de distance; d'autres furent jetés çà et là, sur la pente de la montagne qui dominait la ville, et sur laquelle celle-ci était construite. Un bruit plus fort que celui du tonnerre, et qui, à de courts intervalles, laisse à peine entendre des gémissemens sourds et confus; des nuages épais et noirâtres s'élevant du milieu des ruines; tel est l'effet général de ce vaste chaos, où la terre et la pierre, l'eau et le feu, l'homme et la brute, sont jetés pêle-mêle ensemble.

» Un petit nombre de victimes échappèrent cependant à la mort; et ce qu'il y a de plus étrange, c'est que cette même nature, qui semblait si avide du sang de tous, sauva ceux-ci de sa propre rage, par des moyens si inouis et si forts, qu'on eût dit qu'elle prétendait prouver le peu de cas qu'elle fait de la vie et de la mort de l'homme!

» Cependant une nuit affreuse succède à un jour d'horreur. La grêle, les vents et la foudre semblaient vouloir exterminer le peu que la terre avait rejeté de son sein. Cette terre n'était pas même tranquille : en moins d'une heure de temps, trois violentes secousses la soulevèrent encore; et ces oscillations continuelles rouvrirent aux regards des victimes la tombe où elles devaient rentrer.

» La ville de Terra-Nova fut détruite par ce quadruple genre de tremblement de terre, connu sous les différentes dénominations de secousses d'*oscillation*, d'*élévation*, de *dépression* et de *bondissement*. Ce dernier genre, le plus horrible comme le plus inoui de tous, consiste, non-seulement dans le changement de situation des parties constituantes d'un corps, mais aussi dans cette espèce de mouvement de projection, qui élance une de ces mêmes parties vers un lieu différent de celui qu'elle occupe. Les ruines de cette malheureuse ville offrent encore tant d'exemples de ce genre, que l'esprit le plus incrédule serait forcé d'en reconnaître l'existence. J'en rapporterai ici quelques-uns.

» La totalité des maisons situées au bord de la plate-forme de la montagne, toutes celles qui formaient les rues aboutissants aux portes dites du Vent et de Saint-Sébastien; tous ces édifices, dis-je, les uns à demi détruits, les autres sans aucuns dommages remarquables, furent arrachés à leur site naturel, et jetés, soit sur le penchant de la montagne, soit au bord du Soli et du Marro, soit enfin au delà de cette première rivière. Cet événement inoui donna lieu à la cause la plus étrange sur laquelle les tribunaux aient jamais eu à prononcer.

» Après cette étrange mutation de lieux, le propriétaire d'un enclos planté d'olliviers, naguères situé au bord de la plate-forme en question, reconnut que son enclos et ses arbres avaient été transportés au delà du Soli, sur un terrain jadis planté de mûriers; terrain alors disparu, et qui appartenait avant à un autre habitant de Terra-Nova. Sur la réclamation qu'il fait de sa propriété, celui-ci appuie le refus de la rendre sur ce que l'enclos en question avait pris la place de son propre terrain, et l'en avait conséquemment privé. Cette question, aussi nouvelle que difficile à résoudre, en ce que rien ne pouvait prouver en effet que la disparition d'un des sols n'eût pas été l'effet immédiat de la chute et de la prise de possession de l'autre; cette question, dis-je, ne pouvait être décidée que par accommodement mutuel. Des arbitres furent nommés, et le propriétaire du terrain usurpateur fut tenu à partager ses olives avec le maître du terrain usurpé.

» Dans la rue dont il a été parlé plus haut était une auberge, située à environ trois cents pas de la rivière Soli : un moment avant la secousse formidable, l'hôte, nommé Jean Aquilino, sa femme, une de leurs

nièces, et quatre voyageurs, se trouvaient réunis dans une salle par bas de l'auberge. Au fond de cette salle était un lit; au pied du lit, un *brasier*, espèce de grand vase, qui contient de la braise enflammée, seule et unique cheminée de toute l'Italie méridionale; enfin, autour de la salle, quelques chaises, une table, et différens autres meubles à l'usage de cette famille. L'hôte était couché sur le lit, et profondément endormi; sa femme, assise devant le *brasier*, et les pieds appuyés sur sa base, soutenait dans ses bras sa jeune nièce qui jouait avec elle; quant aux voyageurs, placés autour d'une table, à la gauche de la porte d'entrée, ils faisaient une partie de cartes.

» Telles étaient les diverses attitudes des personnages, et la disposition même de la scène, lorsque, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, le théâtre et les acteurs eurent changé de place. Une secousse violente arrache la maison du sol qui lui sert de base; et la maison, l'hôte, l'hôtesse, la nièce et les voyageurs sont jetés tout à coup au delà de la rivière: un abîme paraît à leur place.

» A peine cet énorme amas de terres, de pierres, de matériaux et d'hommes tombe-t-il de l'autre côté de la rivière, qu'il creuse de nouveaux fondemens, et le bâtiment même n'est plus qu'un mélange confus de ruines. La destruction de la salle principale offrit des particularités remarquables. Le mur contre lequel le lit était placé s'écroula vers la partie extérieure; celui qui touchait à la porte, placée en face de ce même lit; ce mur, dis-je, plia d'abord sur lui-même, dans l'intérieur de la salle, puis tomba en dehors. Le même effet fut produit par les murailles, à l'angle desquelles étaient placés nos quatre joueurs, qui déjà ne jouaient plus. Le toit fut enlevé, comme par enchantement, et jeté à une plus grande distance que la maison même.

» Une fois établie sur son nouveau site, et entièrement dégagée de tous les décombres qui en cachaient l'effet, la machine ambulante présenta à la fois une scène curieuse et horrible. Le lit était à la même place; il s'était seulement effondré sur lui-même. L'hôte s'était réveillé et croyait dormir encore. Sa femme, pendant cet étrange voyage qu'elle ne soupçonnait pas elle-même; sa femme, dis-je, imaginant que le *brasier* glissait seulement sous ses pieds, s'était baissée pour le retenir; et cette action avait été sans doute la seule et unique cause de sa chute sur le plancher. Mais dès qu'elle se fut relevée, dès qu'elle aperçut, par l'ouverture de la porte, des objets et des sites nouveaux, elle crut rêver elle-même, et faillit de devenir folle.

» Ici, malheureusement, finit la partie plaisante de la scène.

» Bientôt, abandonnée par sa tante, au moment même où celle-ci se baisse pour retenir le *brasier*, la jeune fille court, épouvantée, vers la porte, qui tombe et l'écrase sous sa chute. Un sort semblable atteint les quatre malheureux voyageurs, qui, sans avoir le temps de fuir ni de prévoir le danger, passent du jeu dans la tombe.

» Cent témoins oculaires de cette catastrophe inouie existent au moment où j'écris: le procès-verbal d'où est tiré ce récit, fut dressé quelques mois après sur les lieux; et appuyé des déclarations de l'hôte et de sa femme, qui vivent sans doute encore.

» Les effets inouis du tremblement de terre par bondissement ne se font pas sentir aux seuls édifices; les phénomènes qu'ils produisent à l'égard des hommes mêmes ne sont ni moins forts ni moins étonnans; et ce qu'il y a de plus étrange, c'est que cette particularité, qui, dans toute autre circonstance, est la cause immédiate de la perte des habitations et des hommes, devient parfois aussi la source du salut des unes et des autres.

» Un médecin de cette même ville, M. l'abbé Tarvérna, habitait une maison à deux étages, située dans la rue principale, près le couvent de Sainte-Catherine. Cette maison commença par trembler; elle vacilla ensuite; puis les murs, les toits et les planchers s'élevèrent, s'abaissèrent, et enfin furent jetés hors de leur place naturelle. Le médecin, ne pouvant plus se tenir debout, veut fuir, et tombe comme évanoui sur le plancher. Au milieu du bouleversement général, il

cherche en vain la force nécessaire pour observer ce qui se passe autour de lui. Tout ce dont il se rappela ensuite, c'est qu'il tomba la tête la première dans l'abîme qui s'ouvrit sous lui, et y resta suspendu, la cuisse prise entre deux poutres. Tout à coup, et au moment même où, couvert des décombres de sa maison en ruine, il est près d'être étouffé par la poussière qui tombe de toute part sur lui, une oscillation contraire à celle dont il est la victime écarte les deux poutres qui l'arrête, les élève à une grande hauteur, et les jette avec lui dans une large crevasse, formée par les décombres entassés devant la maison. L'infortuné médecin en fut quitte, toutefois, pour quelques violentes contusions et une terreur facile à concevoir.

» Une autre maison de cette même ville fut le théâtre d'une scène plus touchante, plus tragique encore, et qui, grâce à la même circonstance, n'eut pas une fin plus funeste.

» Don François Zâppia et toute sa famille furent comme emprisonnés dans l'angle d'une des pièces de cette maison, par suite de la chute soudaine des plafonds et des poutres. L'étroite enceinte qui protégeait encore leurs jours était entourée de manière qu'il devenait aussi impossible d'y respirer l'air nécessaire à la vie que d'en forcer les murs artificiels. La mort, et une mort aussi lente qu'affreuse, fut donc pendant long-temps l'unique espoir de cette famille infortunée; déjà même chacun d'eux l'attendait avec impatience, comme le seul remède à ses maux. L'événement le plus heureux, comme le plus inespéré, met fin à cette situation affreuse : une violente secousse rompt les murs de leur prison, et, les soulevant avec elle, les lance à la fois en dehors. Aucun d'eux ne perdit la vie.

» Les arbres les plus forts ne furent point exempts de cette migration étrange; l'exemple suivant en fait foi. Un habitant du bourg de Molochiéllo, aux environs de cette même ville, Antoine Avâti, se réfugie sur un châtaignier d'une hauteur et d'une grosseur remarquables. A peine s'y est-il établi que l'arbre est violemment agité; tout à coup, arraché du sol qui couvre ses énormes racines, l'arbre est jeté à deux ou trois cents pas de distance, où il se creuse un nouveau lit; tandis qu'attaché fortement à ses branches, le pauvre paysan voyage avec lui dans les airs; et avec lui voit enfin le terme du voyage!

» Un fait à peu près semblable, et qui, bien que se rattachant à une autre époque, mérite cependant d'être ajouté aux exemples précédemment cités des tremblemens de terre par bondissement; ce fait, dis-je, se trouve rapporté dans une vieille relation du tremblement de terre de 1659. Le P. Thomas de Rossâno, de l'ordre des Dominicains, dormait tranquillement dans l'intérieur du couvent, à Soriâno. Tout à coup le lit et le moine sont lancés, par la fenêtre, au milieu de la rivière Vèsco; le plancher suit fort heureusement le même chemin que le lit et le dormeur, et devient le radeau qui les sauve. L'historien ne dit pas si le moine se réveilla en route.

» Il est faux que les manuscrits découverts parmi les ruines, soit de la ville de Terra-Nova, soit d'aucune des villes détruites par ce même tremblement de terre, portent aucune marque de maculations ni de trous, comme quelques-uns l'ont effectivement soutenu. Les seuls signes particuliers qu'on y remarque sont l'effet naturel du froissement de ces manuscrits, et de leur chute parmi les décombres.

» La ville de Casalnôvo ne fut pas plus épargnée que celle de Terra-Nova : églises, monumens publics, maisons particulières, tout fut également détruit. Parmi la foule des victimes, on peut citer la princesse de Garâce, dont le cadavre seul fut retiré du milieu des ruines, offrant encore la trace de deux larges blessures; particularité qui, heureusement, paraîtrait démentir le bruit qui courut alors, quant au long intervalle qui se serait écoulé entre l'époque de sa disparition et celle de sa mort. Cette malheureuse femme emporta avec elle les regrets de tout le pays.

» La ville d'Oppido, qui, s'il faut en croire le géographe Cluverius, serait l'ancienne Mamertum; cette ville, dis-je, eut le sort

de toutes les jolies femmes : objet d'envie dans leur jeunesse, de dégoût dans leur décrépitude, et d'horreur après leur mort.

» Je n'entreprendrai point de peindre ici les ruines et les pertes de tout genre dont ce triste lieu fut la scène; je me borne à remarquer que tel fut l'état de confusion où le terrible fléau jeta ici les monumens et l'homme, que le spectacle seul de tant de ruines et de maux serait lui-même un mal terrible; et qu'enfin, tel fut bientôt l'état de cette malheureuse ville, que, parmi le très-petit nombre de victimes échappées à la mort commune, il ne s'en trouva pas une qui pût parvenir par la suite à reconnaître les ruines de sa propre maison dans les ruines de la maison d'un autre! j'en prends au hasard un exemple.

» Deux frères, Don Marcel et Don Dominique Grillo, riches habitans de cette ville, avaient une fort belle propriété, située à l'un des bouts de la rue Cannamâria, c'est-à-dire hors de la ville. Cette propriété comprenait plusieurs bâtimens; tels, entre autres, qu'une maison composée de sept pièces, d'une chapelle et d'une cuisine; le tout au premier étage; le rez-de-chaussée formait trois vastes caves; au-dessous, un vaste magasin contenait alors quatre-vingts tonnes d'huile. Attenantes à cette même maison, étaient quatre autres petites maisons de campagne, appartenant à d'autres habitans; un peu plus loin, une espèce de pavillon, destiné à servir de refuge aux maîtres et aux domestiques pendant les tremblemens de terre. Ce pavillon contenait six pièces élégamment meublées; plus loin enfin se trouvait une autre maisonnette, avec une seule chambre à coucher, et un salon d'une longueur immense, sur une largeur proportionnée.

» Telle était encore, avant l'époque du 5 février, telle était, dis-je, la situation des lieux en question. Au moment même de la secousse, toute espèce de vestiges de tant de différentes maisons, de tant de matériaux, de meubles d'utilité, de luxe et d'élégance, tout avait disparu; tout, jusqu'au sol même, avait tellement changé et d'aspect et de place, tout s'était effacé tellement, et du site et de la mémoire des hommes, qu'aucun de ces propriétaires ne put reconnaître ensuite, ni les ruines de sa maison, ni le lieu où elle avait existé!

» L'histoire des désastres de Sitizzâno et Cusolêto m'offre les deux faits suivans :

» Un malheureux voyageur fut surpris par le tremblement de terre, qui, en changeant la situation des rochers, des montagnes, des vallons et des plaines, avait nécessairement effacé toute trace de chemin. On sut que, dans la matinée du 5, il était parti à cheval pour se rendre de Cusolêto à Sitizzâno; ce fut tout ce qu'on en put savoir : l'homme ni le cheval ne reparurent plus.

» Une jeune paysanne, nommée Catherine Polistène, sortait de cette première ville, pour rejoindre son père qui travaillait dans les champs; également surprise par ce grand bouleversement de la nature, la jeune fille épouvantée cherche un refuge sur la pente d'une colline nouvellement sortie du sein de la terre convulsive, et qui, de tous les objets qui l'entourent, est le seul qui ne change ni ne bondit à ses yeux. Tout à coup, au milieu du morne silence qui succède par intervalle au bruissement sourd des élémens confondus, la voix d'un être encore vivant s'élève, et passe jusqu'à elle; cette voix est celle d'une chèvre; et cependant cette voix ranime son courage abattu. Le timide animal fuyait lui-même devant la mort, parmi les terres, les rochers et les arbres, soulevés, fendus ou fracassés. A peine la chèvre aperçoit-elle Catherine, qu'elle accourt vers elle en bêlant. Le malheur réunit les êtres; il efface jusqu'aux signes apparens des espèces; et, rapprochant l'homme de la brute, il les arme contre lui-même du secours plus puissant de la raison et de l'instinct. La chèvre, déjà moins craintive, s'approche de la jeune villageoise, qui lui doit elle-même un peu plus de courage. L'animal reçoit avec joie ses caresses; puis il flaire, en bêlant, la gourde que la jeune fille tient à la main; ce langage est expressif, et la villageoise le comprend. Mais comment satisfaire au désir de la chèvre? celle-là n'avait point de verre, celle-ci ne pouvait boire à même la gourde. L'industrie est fille

de la nécessité ; et bientôt, plaçant la gourde sous son bras, Catherine, de ses mains virginales, forme une espèce de vase, où la chèvre attentive s'empresse d'étancher sa soif. Un morceau de pain bis, partagé entre elle et la chèvre, est le second tribu que Catherine paye à la pitié : tous deux auront leur récompense. Une fois le repas fini, la chèvre se remet en route, et sa jeune amie suit ses pas, comme ceux d'un guide protecteur. Toutes deux, parmi les ruines de la nature, errent long-temps, sans but déterminé. Gravissant les rocs les plus escarpés, se frayant un passage dans les voies les plus difficiles, la chèvre reconnaissante ralentit sa marche et s'arrête comme pour attendre sa compagne ; et quand celle-ci s'attarde, l'animal, par des bêlemens prolongés, semble vouloir lui dire, et lui dit en effet, le point vers lequel elle doit tendre, et le chemin qu'il lui faut suivre. Enfin, toutes deux se trouvent au milieu des ruines, ou plutôt, sur le sol bouleversé et nu de la ville qui a cessé d'être.

» La petite ville de Scido fut également détruite, et devint aussi le théâtre des plus affreux événemens.

» Menacés de la chute de leur maison vacillante, Don Antoine Ruffo et sa femme s'oublient eux-mêmes pour ne songer qu'à leur enfant, jeune fille en bas âge ; ils se précipitent vers son berceau, la pressent contre leur sein et s'apprêtent à fuir avec elle, la maison près d'écrouler sur eux. Au travers d'une foule de décombres, ils gagnent le seuil de la porte ; et, au moment même où ils passent, la porte tombe et les écrase. Dans toute autre circonstance sans doute le sort de ces deux victimes de l'amour paternel, comme celui de leur enfant, eût excité long-temps l'intérêt général ; mais des maux sans mesure sont bien souvent sans pleurs ; et, trop longuement excitée, la pitié devient insensible. Ce ne fut donc que quelques jours après, qu'en fouillant parmi ces décombres, pour inhumer les trois cadavres, on reconnut que l'enfant seul n'était pas mort. Ce ne fut qu'avec peine qu'on l'arracha d'entre les bras des auteurs de ses jours, qui, tout morts qu'ils étaient eux-mêmes, semblaient vouloir le retenir encore. Cette jeune fille devint épouse et mère ; elle vit sans doute au moment où j'écris.

» Au centre d'un petit canton nommé la Conturélla, non loin du village Saint-Procope, s'élevait une vieille tour fermée d'un grillage en bois. Toute la partie supérieure de la tour tomba d'aplomb sur le terrain ; mais quant aux fondemens, d'abord soulevés, puis enfin renversés sur eux-mêmes, ils furent jetés à cinquante pieds au delà. La porte fut tomber à une grande distance ; et, ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que les gonds sur lesquels elle tournait, les clous qui réunissaient les poutres et les planches, furent parsemés çà et là sur le terrain, comme s'ils eussent été arrachés avec de fortes tenailles. Je laisse aux physiciens à expliquer ce phénomène.

» Une autre ville, Seminâra, fut un exemple bien frappant de l'insuffisance de toutes les précautions de l'homme contre la force des élémens, qu'il croit dompter et qui le domptent. Toutes les maisons de cette ville, l'une des plus belles et des plus opulentes des deux Calabres, toutes ces maisons, dis-je, étaient construites en bois ; les murailles intérieures étaient des joncs fortement réunis, et recouverts d'une couche de mastic ou de plâtre. Sans rien ôter à l'élégance, cette espèce de construction n'avait qu'une solidité suffisante à la sûreté des habitans ; il semblait devoir être le moyen le plus propre à les garantir des périls du tremblement de terre, parce qu'il n'opposait aux oscillations du sol que la force strictement nécessaire pour résister en cédant. Inutile calcul de l'homme contre un pouvoir incalculable ! La terre s'agita, et Seminâra ne fut plus. On eût dit même que la nature se plut à varier ici ses horribles jeux : la partie montueuse devint une vallée profonde ; et le quartier le plus bas forma une haute montagne au milieu des murs de la ville !

» A la porte d'une des maisons de cette ville était placée une meule de moulin, au centre de cette meule le hasard avait fait croître un énorme oranger. Les maîtres de la maison avaient coutume de venir s'asseoir

en été dans ce lieu ; et la meule en question, soutenue par un fort pilier de pierre, était entourée d'un banc semblable. Au moment de la secousse du 5 février, les branches de l'oranger deviennent le refuge d'un homme, qui, fuyant épouvanté, s'y blottit ; et, par l'effet de cette même secousse, le pilier, la meule, le banc, l'arbre et l'homme sont soulevés et portés à un tiers de lieue au delà.

» Quant à ce dernier fait, je n'en réponds point comme de tous les autres, il n'est fondé que sur de simples bruits publics ; mais, faux ou vrais, il n'est ni plus inoui, ni moins croyable que ceux-ci. La destruction de Bagnâra présente au philosophe et au naturaliste des faits moins merveilleux peut-être, mais non moins intéressans. Pendant le cours des commotions de la terre, toutes les sources et fontaînes de cette ville furent subitement desséchées. Les animaux les plus sauvages furent frappés d'une si grande terreur, qu'un sanglier, échappé de la forêt qui dominait la ville, se précipita volontairement du haut d'un roc escarpé, au milieu de la voie publique. Enfin on remarqua que, par un choix sans doute inexplicable, la nature se plut à frapper le sexe le plus cher et le plus délicat ; et que par suite d'une prédilection plus bizarre encore, elle s'en prit à la portion de ce sexe la plus belle et la plus précieuse : toutes les jeunes femmes périrent : les vieilles furent seules sauvées.

» Tels furent les traits principaux du fléau ; telle fut la situation des victimes ; telle est la destruction fatale où celui-là laissa après lui les Calabres ; tel est enfin, au bout de trente-cinq années de calme, l'état où ce pays est encore (1). »

Ajouter des réflexions aux terribles récits qu'on vient de lire, serait moins en augmenter l'effet que l'affaiblir. Et nous allons terminer notre excursion des provinces, par un coup d'œil rapide sur leur industrie agricole, manufacturière, et sur leurs mœurs.

La nature, dans ce royaume, a été tellement prodigue de ses dons, qu'il n'y a point encore eu d'exemple de la perte totale d'une récolte. En 1816, lorsque l'Europe subit une disette aussi imprévue qu'effrayante, il se suffit à lui-même par la seule addition d'un secours qu'il obtint en blés d'Odessa, auxquels il n'eût point eu recours sans les exportations considérables de ces céréales, que leur abondance lui avait permis de faire. Ces exportations épuisèrent la Pouille au moment où, trompé par de brillantes apparences, on s'attendait aux plus opulentes moissons.

D'après les progrès que l'industrie a faits, non-seulement dans Naples, mais dans tout le royaume, la filature des soies s'est tellement perfectionnée, que leurs produits se vendent à Lyon, et même à Londres, à un prix plus élevé que les soies lombardes, qui sont les plus estimées de toute l'Italie, et ce progrès va toujours en augmentant loin de diminuer. Qui le croirait ? Reggio et sa province comptent soixante filatures de soies indigènes ! On préfère en Allemagne, et même en Amérique, les soies à coudre de Naples à celles de Lyon et de Paris.

Mêmes progrès, et dès lors mêmes avantages, dans les cotons que fournissent plus particulièrement les environs du Vésuve ; ils alimentent, autour de la métropole, une foule de fabriques, dont les filatures le disputent de perfectionnement et d'activité à celles des soies, même alors que les cotons de l'Égypte, du Bengale et de l'Amérique leur opposent leur redou-

(1) Nous saisissons l'occasion de la citation que nous faisons du voyage de M. de Gourbillon en Sicile, pour rendre hommage à cet auteur aussi équitable qu'il est judicieux dans sa critique. Nous avons préféré sa narration si riche de faits intéressans à celles que nous offraient et le rapport même dont il est tiré et les récits de Dolomieu et d'Hamilton.

(*Note de l'Éditeur.*)

table concurrence. Ces fabriques la balancent et ne la redoutent pas : en 1812 seulement les cotons ont rendu au royaume de Naples plus de vingt millions de francs.

Dirigé sur la Provence, qui trouve ses avantages à l'exploiter, le chanvre de la terre de Labour, si justement estimé, parce qu'il est à la fois moelleux et d'une couleur dorée, est acheté en grains par l'Angleterre et l'Allemagne, pour en obtenir chez elles les produits aussi précieux qu'ils y sont rares.

Produit spontané du royaume, la garance promet d'autant plus d'ajouter à ses richesses rurales, qu'elle y est d'une qualité supérieure, d'une couleur aussi claire que vivace, et qu'elle y donne aux bestiaux un fourrage dont là, plus qu'ailleurs, ils ont souvent besoin.

Des fabriques de draps de moyenne qualité sont nombreuses autour de la capitale; car le royaume abonde, comme on sait, en troupeaux nomades. Mieux travaillées, mieux tissues, les laines de ces animaux ne tarderont pas d'en donner de supérieures; et d'ailleurs, des mérinos ayant été introduits par les soins du prince de Butera, en perfectionnent déjà les races, et par suite les toisons. Une compagnie œnologique s'étant formée dans Naples, son but n'est pas moins de perfectionner ses vins que ses eaux-de-vie. Les succès les plus heureux ont été le résultat de ses travaux; et, tandis que l'on publiait que les vins du royaume ne pouvaient supporter la mer, elle est parvenue à en envoyer jusqu'au Brésil, où ils sont aussi désirés que les vins des autres pays, et, grâce à l'alambic à distillation continue, les spiritueux Napolitains rivalisent ceux de la France méridionale.

Grâce aussi au prince de Butera, la verrerie compte encore des progrès dans le royaume; elle s'unit à la chapellerie, la ganterie, la tannerie, la papeterie, et même l'imprimerie, pour donner un développement plus large à son commerce et à son industrie. Des machines hydrauliques propres à clarifier, et dès lors à perfectionner ses innombrables produits en huiles, ajoutent à cet état de prospérité; inférieures jusqu'ici aux huiles de Tunis, celles de Bari rivalisent avec elles de bonté, tandis que celles de Sorrento sont toujours sans égales.

Il suit de tout ce que nous venons de dire, que le prix de la main-d'œuvre, dans le royaume, est en raison directe de la valeur des denrées, et que l'ouvrier dans les villes, le journalier dans les campagnes, jouissent d'un sort aussi doux qu'il est pénible ailleurs. Un franc par jour, dans les temps de la plus grande cherté du pain, lui suffit pour exister avec sa petite famille, et dans les temps d'abondance, qui sont les plus communs, le double lui suffit pour toute une semaine, ce qui s'explique par l'absence du besoin, de vêtemens chauds et coûteux, et de chauffage dans un climat perpétuellement tempéré.

Les mœurs, dans le royaume de Naples, sont douces et polies, non-seulement dans les classes élevées et moyennes, mais dans la classe pauvre. Partout l'étranger, le voyageur, sont accueillis avec le sourire sur les lèvres et la joie empreinte sur la figure; heureux effets des influences climatériques, plus encore que celles de l'éducation, qui est en général négligée. L'ignorance qui, plus que jamais, est le fléau des nations, n'est que trop malheureusement le triste lot d'un peuple, d'ailleurs plein de vivacité, d'esprit même, et d'intelligence.



Aquila. *Badessa.*

Molise. Abbruzzese



Duoesios del — Audot edit — E. Roncarque sc

T. d'Otranto. — Puglia — P. di Lucera. Puglia. — Basilicata.

Costumi del Regno di Napoli — Costumes du Royaume de Naples





Cassano — *P. di Cosenza* — Calabria cit. *Caraffa* Calabria ult. *P. di Cosenza* Calabria cit. *Catanzaro* Calabria ult.

Dubouloz del. — Andot edit — R. Rouargue sc.

Aversa. — *P. di Salerno.*

T. di Lavoro. — Principato ult. — Principato cit.

Costumi del Regno di Napoli — *Costumes du Royaume de Naples*



Naples ne compte qu'une école d'instruction mutuelle qu'il faudrait voir décupler et répandre dans les autres provinces ; mais ce qui produirait un bien infini, serait sans doute une loi pareille à celle qui prescrit l'instruction primaire en France ; par cette loi, écrire et lire, ce double apanage de l'humanité, deviendrait la dot des enfans des familles indigentes, et cet heureux résultat de la sagesse et de l'équité d'un gouvernement paternel, ne tarderait pas à contribuer puissamment à leur bonheur.

En quittant définitivement les deux Pouilles et les deux Calabres, il convient de dire à nos lecteurs quels sont les vêtemens de leurs habitans, ainsi que nous l'avons fait pour les deux Abruzzes. Nous choisirons quelques exemples, car, de village en village les costumes offrent de la différence, mais ils ne sont que modifiés, et ceux que nous avons fait graver sont les types caractéristiques.

La paysanne, ou contadine de Lucera, s'habille avec une sorte de somptuosité, bien qu'elle ne soit qu'une simple habitante des campagnes ; une robe longue, un ample tablier, empreint, tant par le haut que par le bas, d'une sorte d'hiéroglyphes brodés en laine, composent sa parure qu'achèvent d'orner force joyaux d'une orfévrerie commune. (*Voyez* la Pl. 84.) Il en est tout autrement de la paysanne de *Giovinazzo*, près de Bari. Rien n'est plus simple que son costume : un casaquin d'une étoffe légère, d'une forme gracieuse, et une jupe qui ne l'est pas moins, l'habillent ; un mouchoir, dont la couleur vive fait tout l'ornement, couvre sa tête, et voilà toute sa parure. (*Voyez* Pl. 84, T. d'Otrante.)

Même simplicité, même goût, dans la femme de *Martano*, près d'Otrante.

N.

Des rubans gracieusement entrelacés et noués rattachent les larges manches de son corset galonné, dont la couleur contraste avec celle de sa robe, et un long voile qui, tel qu'un châle, couvre ses épaules et sa taille, complète son habillement. Quant au contadino de la Pouille, presque marin, puisqu'il habite le littoral de l'Adriatique, son large habit est doublé d'une pluche brune, la culotte et les bas sont de la même couleur, et seulement un gilet, ordinairement d'une étoffe plus fine, varie un costume entièrement rustique. Mais voulez-vous voir toute la pompe et l'élégance grecques du temps des Héraclides ? Observez l'habillement de la contadine de *Caraffa*, dans la Calabre ultérieure ; c'est une véritable reine de théâtre. Le bonnet phrygien orne sa tête ; sa robe, son tablier, sa jupe, sont empreints de broderies dont le dessin est évidemment antique, et tout annonce que son costume est traditionnel. (*Voyez* Pl. 85.)

Il en est de même des contadines *de Cassano* et de *Bisaccia*, dans la province du principato ulteriore, en observant toutefois que, comme elles habitent plus près de Naples, leurs vêtemens varient de formes, de couleurs, soumises qu'elles sont à la mode toujours changeante des capitales ; force rubans s'y font remarquer, joints à des ornemens les uns simples, les autres recherchés, mais tous annonçant dans les personnes qui les portent (malgré la modération des fortunes rustiques), l'amour de la parure plutôt que celui de la simplicité. (*Voyez* Pl. 86.)

Ayant parlé de Pestum, qui complète si dignement le voyage archéologique des Calabres, ainsi que de Salerne et de la romantique *la Cava*, il ne nous reste plus qu'à signaler

la riante ville d'Avellino à nos lecteurs avant que de rentrer dans Naples.

Appelée jadis *Avellinum*, à cause du grand nombre d'arbres qui portent des *avelines* dont son territoire abonde, cette cité, pittoresquement assise aux pieds des Apennins, brille, tout exiguë qu'elle est, dans l'histoire autant que dans la statistique de l'agriculture.

Métropole de la province du principato ulteriore, *Fronton* dit qu'elle était une colonie dès les temps où la famille *Sempronia* existait dans Rome, temps qui dès lors remontent à ceux des Gracques, et c'est sans doute en suite du crédit dont ces tribuns, tous malheureux qu'ils furent, y jouissaient, qu'une statue fut élevée à *Licinia*, épouse de Caïus, pour adoucir la perte qu'elle venait d'en faire. Plus tard, la femme de Fabius Maximus mourut dans cette ville, où le vainqueur de Persée vint arroser ses cendres de ses pleurs, après lui avoir fait dresser un pompeux mausolée qui se groupait à une foule de temples, parmi lesquels on remarquait surtout ceux de Diane, d'Hercule et d'un Jupiter capitolin, qui porterait à croire qu'Avellinum avait comme Rome (dont elle n'était cependant qu'une colonie) un capitole. Mais les barbares du Nord apparaissent tout à coup pour se venger du peuple-roi, et le jeter à son tour dans la tombe; et le tremblement de terre de 1664, qu'elle ne subit pas moins que les Calabres, quoiqu'elle en soit à quelque distance, ont fait disparaître jusqu'aux dernières traces d'une splendeur architecturale qui datait des Samnites, premiers possesseurs d'une cité aussi malheureuse qu'elle est agréablement située.

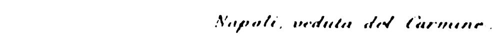
Il ne lui reste que ses richesses agricoles. Ses noisetiers, dont la verdure contraste agréablement avec ses maisons, la plupart d'une blancheur éclatante, semblent autant de colonnes qui l'environnent, qui lui rendent ces monumens en poudre, et dont les ruines sont gisant çà et là sur son territoire. La Pl. 79 montre à quel point cette ville est pittoresque; mais il faut la voir lorsqu'on vient de Naples pour s'assurer combien, malgré ses désastres, cette cité est jolie et riante; presque en totalité bien bâtie, possédant un archevêché et une population plus aisée qu'indigente, le voyageur se félicite de venir la visiter.

NAPLES.

Par M. de la Chavanne.

Au pied du château *Saint-Elme*, l'une des principales fortifications de Naples, et qui la commande plus qu'il ne la défend, à mi-côte de cette verdoyante colline, qui de toute part s'aperçoit dans Naples, et qu'on dirait implantée au centre de la ville, est la superbe chartreuse de *San-Martino*, dans une des plus belles situations de l'univers. Elle doit sa fondation à Charles, duc de Calabre, fils de Robert, et à Jeanne sa fille.

Peu de maisons religieuses renferment autant de richesses. De toutes parts éclate dans l'église le luxe des marbres les plus beaux, des agathes, des jaspes et autres pierres précieuses. Là on peut admirer les meilleurs ou-



Napoli, veduta del Carmine. Naples, vue del Carmine.

vrages de l'Espagnolet, et une superbe Adoration des Bergers par le Guide. Le cloître (Pl. 91), orné de colonnes doriques, est d'une belle architecture. La chartreuse de Saint-Martin rivalise avec celle si célèbre de Pavie; mais elle l'emporte indubitablement comme chose unique en Italie par sa délicieuse position. Du belvédère on plane sur Naples, que l'on voit très-distinctement, et dont les édifices sont disposés de manière à ne rien faire perdre de leur aspect. Plus loin on aperçoit d'un côté cette riante côte de Pausilippe, la rivière de Chiaja, puis encore *Pizzo Falcone*, colline sur laquelle les maisons entassées forment un groupe tout-à-fait pittoresque, et qui vient se terminer brusquement à la langue de terre du Château-de-l'Œuf, qui semble en avoir été détaché. De l'autre le palais, le port, l'ancienne ville, au loin Portici, les Torre, le Vésuve, la Campanie et jusques à Caserte. On entend le bruit des rues, les cris de la populace, le roulement des voitures.

M. Valery a observé ici une bizarrerie qui provient tout à la fois d'une faute de l'administration et du caractère insouciant des voisins du Vésuve : des invalides, parmi lesquels il y a beaucoup d'aveugles, occupent la chartreuse de Saint-Martin, et la poudrière, l'unique du royaume, est placée à la Torre della Nunziata, au pied du Vésuve, bourg de huit mille âmes, construit sur la lave; lors d'une des dernières éruptions il fallut se hâter de l'enlever!

Sur la chaîne de collines élevées qui couronnent Naples est situé aussi *Capo di Monte*, résidence royale, palais mal construit et non terminé, peut-être parce qu'on s'est aperçu, un peu tard, qu'il n'y avait point d'eau. La cour n'y va guères que pour respirer l'air le plus pur, pour la chasse et pour jouir d'un magique panorama.

La situation de la ville en amphithéâtre, et ses édifices élevés, présentent beaucoup de ces points de vue. Un autre très-intéressant est celui de la Tour des Carmes, *Torrione del Carmine* (Pl. 87); là c'est la ville sous un autre aspect. A droite est le môle et sa lanterne, au-dessus le palais du roi, le Château-de-l'Œuf; à gauche la Madeleine : cette distance de l'une à l'autre de ces deux quasi-extrémités de la ville est de plus d'une lieue.

Au pied de la tour est le *Largo del Mercato*, place du Marché, la plus ancienne et la plus animée de Naples, et décorée dans son centre d'une fontaine, œuvre du cavaliere Cosmo. C'est là que le lundi et le mercredi affluent toutes les richesses de cette terre promise, et qu'arrive tout l'approvisionnement de la ville. Là se font aussi les exécutions. Autrefois la potence y était en permanence; maintenant qu'on lui a substitué le genre de supplice adopté en France, l'instrument n'est plus dressé que le jour où il est nécessaire, en face d'une petite rue appelée *Vico del Sospiro*, parce que c'est de là que le patient l'aperçoit.

Cette place vit le supplice de l'infortuné Conradin et de son cousin Frédéric d'Autriche, et sur le lieu même de l'exécution fut bâtie une petite chapelle où leurs corps restèrent déposés, jusqu'à ce qu'ils fussent transportés dans la petite église des Carmes, par les soins d'Élisabeth d'Autriche, mère de Conradin. Cette malheureuse princesse s'était mise en route pour payer la rançon de son fils, et le retirer des mains de Charles; mais, hélas! arrivée trop tard, elle n'eut que la consolation d'embrasser ses restes. Elle employa à l'agrandissement de l'église

et à la sépulture de son fils les trésors qui avaient été destinés à le racheter. Les corps furent ensevelis derrière le maître-autel, et sur le marbre qui recouvre un des murs latéraux se lit leur épitaphe.

La chapelle principale est gothique; autrefois obscure, elle est aujourd'hui très-éclairée, et ornée de marbres. On y voit un portrait de la Vierge sous le nom de Sainte-Marie la Brune, que, de la meilleure foi du monde, on vous assure être de saint Luc l'évangéliste.

Dans l'église est le Christ, qui courba la tête pour éviter un boulet lancé par l'artillerie d'Alphonse d'Arragon, en 1439. Ce boulet fracassa la coupole, renversa le tabernacle, jeta à terre la couronne d'épines que le Christ avait à la tête, et s'arrêta dans la porte. On a mis un morceau de marbre au trou qu'il fit.

Le Largo del Mercato a été le principal théâtre de la révolution de Masaniello, dont nous allons bientôt parler.

C'est sur cette place que l'on peut mieux juger le peuple de Naples, c'est là que j'ai le plus souvent observé le *Lazzarone*.

Dire à quelqu'un : Il existe un être gai, insouciant, dépensant la vie sans penser au lendemain; isolé au milieu de la civilisation, fils de la nature, parcourant des rues populeuses, l'été sans bas, sans souliers, avec un simple caleçon de toile, exposé à un soleil ardent qui a rougi sa peau; l'hiver avec un vêtement de laine qui abrite ses épaules et les préserve du piquant du vent du nord : dont les repas se font dans la rue : dont le lit est la simple pierre, et le firmament étoilé le dais sous lequel il repose : qui cependant trouve encore dans son sommeil des rêves de bonheur; ce serait provoquer un sourire d'incrédulité..... Cet être existe pourtant, Naples est sa patrie, c'est le Lazzarone. Cependant il ne mérite plus ce nom, puisqu'il a renoncé en partie à sa sauvage nudité.

Une masse de gens oisifs, sans industrie, qui effraierait tout gouvernement, à Naples n'inspire aucune terreur. On y a vu avec indifférence trente mille et plus de ces existences lancées à l'aventure, et vivant d'avenir. C'est que le climat supplée à tout. Il vêtit l'homme, dit Dupaty, et cette terre prodigue se charge de le nourrir, sans que lui-même y songe; il se réchauffe à son soleil, et sans inquiétude et sans ambition attend qu'un jour succède à l'autre.

La journée commence-t-elle; comme l'oiseau matinal, sans peine abandonnant sa couche, il fait retentir l'air de ses chants; prompt à vous faire accepter ses services, mille fois il a trouvé l'art de se rendre nécessaire. En avez-vous besoin, il est là; pouvez-vous vous passer de lui, il est encore là. Son imagination vous crée des besoins et son esprit vous persuade; j'en ai vu un se choisir un patron, venir chaque matin le saluer, puis à la fin de la semaine lui demander le salaire des vœux qu'il avait faits pour lui.

Mais la journée tire à sa fin, la brise de mer vient régner sur la plage, la terre envoie aux airs embaumés les émanations de mille fleurs, voyez le Lazzarone assis sur le rivage, entendez ses chants, ils décèlent une âme exempte de peines. Ce n'est pas cette joie osant à peine se manifester; ce sont des éclats bruyans; né dans le fracas il faut des cris à son oreille. Ame neuve, ses jouissances ne sont point émoussées, un rien le touche, le divertit, si ce rien parle à son imagination.

Oh! que Rinaldo sur le môle, et son bal improvisé, lui procurent de douces

émotions, et puis avec quel bonheur il va s'étendre sur la pierre, et faire des rêves de fortune, car pour lui un écu est une fortune, et pour se le procurer il joue à la loterie ! Il voit dans cette amorce trompeuse une aubaine dont le cabaret recueillera le fruit.

La *loterie*, qui par son gain chanceux est si fort en harmonie avec la spontanéité de son caractère ! Tandis qu'en France on cherche à écarter le peuple de cet antre, et que les législateurs ont décrété sa prochaine suppression, à Naples on dirait qu'on cherche à l'y attirer, en l'invitant, par la modicité de l'offrande, à sacrifier sur cet autel de la Fortune. Qui croirait qu'un billet s'obtient pour moins de deux sous ? C'est le samedi que la déesse rend ses oracles. La veille ses temples sont assiégés ; le Lazzarone y apporte ce qu'il a pu retrancher à sa faim. Le lendemain, l'anxiété est peinte sur les visages, des rassemblemens ont lieu près des parvis où la veille furent déposées les offrandes. Une masse de billets à la main, chacun attend l'heure ; ce n'est point une fortune qu'on désire, c'est une chance modique proportionnée à la mise. L'oracle est rendu, et le visage mobile du Lazzarone exprime la joie ou le désappointement.

Si la chance a été inespérée, une voiture promène le lendemain l'heureux gagnant par la ville ; des rubans ornent son chapeau, la tête et le cou des chevaux, le chapeau du cocher ; des fanfares apprennent à tous les quartiers quelle est la somme gagnée, puis les principaux cabarets sont le gouffre où tout s'engloutit jusqu'au dernier sou.

Il est rare qu'un événement un peu saillant ait lieu dans la ville sans qu'il devienne l'objet d'un calcul général de chances ; et telle est à cet égard l'habitude, que le résultat de ce calcul est le même dans tous les quartiers, et que les mêmes numéros sont joués.

Si le hasard justifie ces calculs, malheur au fisc ! Aussi, pour atténuer les effets de cette coalition de chances, le gouvernement a-t-il la ressource de fixer la somme qu'on peut mettre sur chaque numéro.

Mais vienne le jour unique de Naples, Noël ! ce jour où doit éclater toute l'ambition du Napolitain ! Faire un repas, manger le *capitoné*, espèce d'anguille, c'est son vœu de toute l'année ; vœu à la réalisation duquel son honneur est intéressé. Pauvre ou riche, Lazzarone ou prince, tous doivent fêter la naissance du Sauveur ; il faut manger, il faut avoir sur sa table un de ces poissons monstrueux. Honte, honte éternelle à celui qui dérogerait à l'usage ; il se croirait frappé de réprobation. On le verra vendre ses hardes et jusqu'à ses matelas, pour porter, deux mois d'avance, son offrande au marchand qui lui fournira ce mets obligé.

Dans la soirée, des feux d'artifice sont tirés devant chaque madone ; il n'est pas de rue qui n'en ait trois ou quatre, il n'est pas de madone devant laquelle on ne tire deux ou trois cents fusées. Qu'on se fasse une idée du vacarme ! Des feux sont allumés dans tous les quartiers, des cris retentissent de toute part ; l'intérieur des maisons y répond. A minuit, tout rentre dans le silence apparent ; personne dans les rues, c'est l'heure où l'on mange !

Chaque famille a formé en faveur de la madone un *presepio* ou crèche, représentant la naissance du Christ. De la mousse, du carton, des morceaux de liége, des branches d'arbres, sont les matériaux que l'on emploie avec un art vraiment remarquable pour composer des ruines, habitations rustiques, rivières, ponts, cascades, montagnes ;

quelques personnes y dépensent des sommes considérables. Il en est un, m'a-t-on dit, qui a coûté trente mille ducats, et où les figures se meuvent à l'aide de mécaniques.

Je reviens aux Lazzaroni. Murat décima cette population; elle lui servit à composer une armée qui, sous les règnes précédens, se recrutait en grande partie dans les bagnes. La police, la nuit, ramassait tous les hommes qu'elle trouvait couchés dans la rue, ce qui força ceux qui voulurent se soustraire à cette *presse*, à se pourvoir de logemens, par conséquent à prendre un état dont les gains pussent fournir à cette dépense. C'est ainsi que beaucoup aujourd'hui sont ouvriers, et même bons ouvriers, car le Napolitain est susceptible de suivre toutes les impulsions qu'on lui donnera.

Le *palais du roi* de Naples « palazzo reale », ou simplement *palazzo* (Pl. 88), est un ouvrage important de D. Fontana, dont le plan, modifié à diverses reprises, a été gâté par ses successeurs.

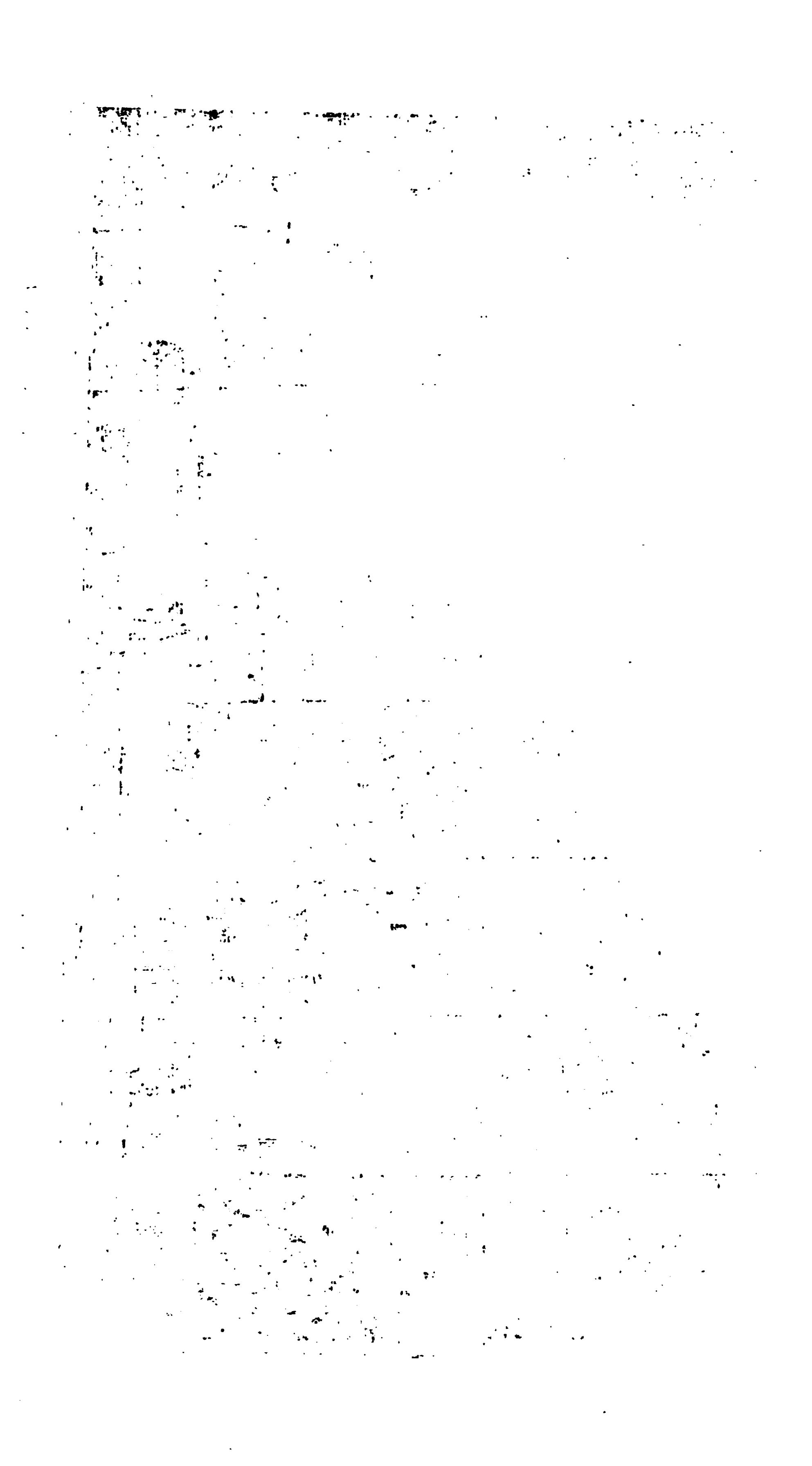
Ses décorations consistent en trois rangs de pilastres d'ordres différens, placés les uns sur les autres, sur un fond brique rosé, et couronnés d'une corniche garnie alternativement de pyramides et de vases.

La cour, médiocrement grande, est décorée de deux rangs de portiques l'un au-dessus de l'autre, auxquels conduit un escalier magnifique, commode et large, orné au bas des statues colossales de l'Èbre et du Tage.

Dans les appartemens règne cette magnificence ordinaire à la demeure des rois. Ils sont décorés de tableaux de Raphaël, du Guide, du Schidone, du Titien, de l'Albane, etc. La salle du trône est belle, et la chapelle, peinte par Giacomo del Pô, est d'une grande magnificence. La partie habitée par les princes et princesses donne sur la mer. De ces appartemens on passe sur une terrasse ornée de bustes et de vases en marbre. On se promène dans ce jardin suspendu sous des berceaux d'orangers et d'arbrisseaux de toute espèce. La nature a obéi sans résistance aux volontés du jardinier, qui a plié ces arbustes de mille manières. Ce petit simulacre de jardin est peigné, arrangé d'une manière ravissante. Sa toilette est aussi recherchée que celle d'une petite maîtresse, on dirait que c'est Flore qui se pare elle-même. Mais, hélas! quelle ombre à ce tableau magique! au lieu du chant gracieux de l'oiseau matinal, un bruit sinistre de lourdes chaînes se fait entendre, l'arsenal, le bagne et les nombreux forçats qui le peuplent sont au-dessous, placés là comme pour offrir le contraste des deux extrémités de la civilisation.

Sur le Largo di Palazzo « place du palais », en face du palais du roi, on a construit une église, à peine achevée en ce moment, sous l'invocation de *saint François de Paule* (Pl. 89). Faible imitation du Panthéon de Rome, sa masse paraît d'autant plus écrasée, que des édifices, élevés sur la colline de Pizzo Falcone, la surmontent par derrière à une grande hauteur. Cependant, le portique semi-circulaire, dont l'église forme le centre, est une belle et grande décoration pour la place, présentement la plus belle de Naples par les édifices, quoiqu'elle ne soit pas la plus grande. Cette place est ornée encore de deux statues colossales équestres, en bronze, de Charles III et de Ferdinand I[er].

Le palais est attenant au théâtre, dans lequel la cour peut aisément se rendre sans sortir, comme aussi, en cas de nécessité, elle pourrait se réfugier



[illegible] ont des [illegible]

[illegible] qui [illegible] les [illegible] partie [illegible]

[illegible] la [illegible]

[illegible] successions.

[illegible] tous [illegible] placés les uns sur les autres, sur un fond brûlé [illegible] d'or [illegible] de [illegible]

[illegible]

Raphaël [illegible] Julien, c'est [illegible] trône est [illegible]

[illegible] La partie [illegible] les [illegible] en marbre. On [illegible] jardin [illegible] des [illegible] d'arbres [illegible] espèce. [illegible] petite maîtresse.

Lorsque [illegible] sont mécontens, en [illegible] forces chargées se [illegible] seul, le Lagune et le [illegible] où le peuple [illegible] comme [illegible] des deux extrémités [illegible]

Sur le [illegible] palais, en face du palais [illegible] construit [illegible] en [illegible] de l'[illegible] des [illegible] une grande hauteur [illegible] la plus belle [illegible]

[illegible]



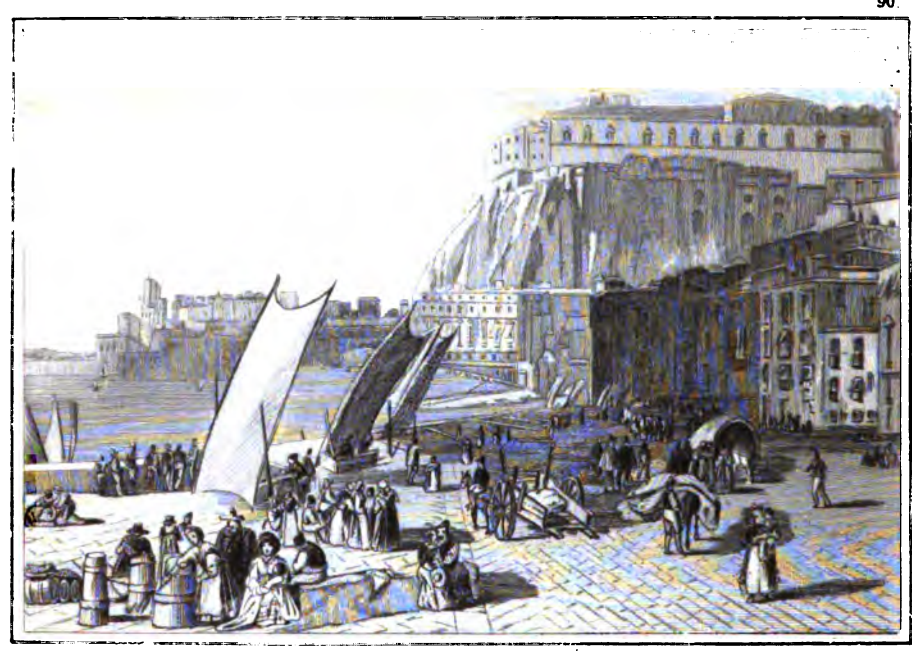
Bishop del. & sc. Audot dir.

Napoli. Palazzo Reale. *Naples. Palais du Roi.*

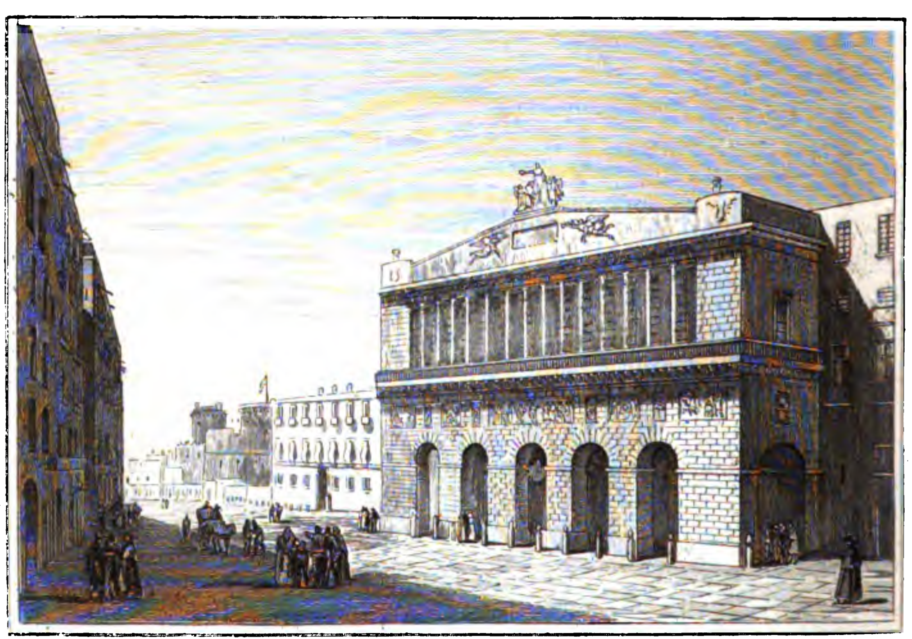
89.

[illegible] del — Bishop sc

Napoli. S. Francesco di Paola. — *Naples. S.t François de Paule.*



Napoli. S.ta Lucia. *Naples. S.te Lucie.*



Bishop del & sc.

Napoli. Teatro S. Carlo *Naples. Théâtre S.t Charles.*

au fort du Château-Neuf, au moyen d'un pont de communication, ou dans le fort Saint-Elme, point culminant de la ville, en suivant un escalier pratiqué sous terre.

Les théâtres sont les temples des Italiens, a dit un écrivain : celui de *San Carlo*, théâtre royal, est aussi le roi des théâtres pour la grandeur et la magnificence. Cependant, sa situation dans une rue, est mal choisie, sa façade (Pl. 90), d'une architecture trop sévère, et il serait à désirer que l'escalier fût plus analogue à la splendeur de l'édifice; la salle est un ovale autour duquel règnent sept rangs de loges décorées de sculptures, et pouvant contenir chacune de dix à douze personnes, dont quatre à l'aise sur le devant. Il y a trente-deux loges à chaque rang.

Je vis pour la première fois cette magnifique salle un jour de grande fête; je ne puis rendre l'effet que produisit sur moi cette quantité de lumières, cette architecture, ces loges que faisaient ressortir des milliers de bougies, c'est quelque chose de ravissant, impossible à dépeindre. Il semble que tous les sens ont passé dans celui de la vue : spectacle, décorations, tout est éclipsé. On pourrait comparer San Carlo, un jour de grande illumination, au temple du Soleil; je doute que ce dernier puisse être plus resplendissant. Ces jours-là l'affiche du spectacle porte : *Il teatro sarà illuminato a giorno* « à jour ».

Cette salle, brûlée en 1817, a été reconstruite en moins d'un an par le directeur Barbaja, et sur les dessins de l'architecte cavaliere Nicolini. Les ornemens sont or et argent, et les draperies des loges bleu de ciel foncé. La loge du roi placée au-dessus de la porte d'entrée, est magnifique, et repose sur deux palmiers d'or; la draperie est en feuilles de métal d'un rouge pâle. Qu'on se figure cette immense salle, ces femmes couvertes de diamans, les gens de la cour et les officiers chamarrés d'or, le roi, les princes en grande représentation, et l'on aura une faible idée de ce coup d'œil.

« Vous parcourez les corridors, dit M. de Stendhal, les titres les plus pompeux écrits sur les portes des loges vous avertissent, en gros caractères, que vous n'êtes qu'un atôme qu'une excellence peut anéantir. Vous entrez avec votre chapeau : un garde vous poursuit pour vous faire apercevoir, dans cette salle immense, que tel prince que vous n'avez pas aperçu assiste à la représentation; la présence du roi fait un sacrilége de vos applaudissemens. Vive Paris pour cela, on y est inconnu, et la cour n'y forme, quand elle est au spectacle, qu'un épisode intéressant. »

La scène est immense et admirable pour les ballets; un escadron de quarante-huit chevaux y manœuvre avec toute l'aisance possible; je les ai vus charger au grand galop jusque sur la rampe de la salle.

Le numérotage des billets de parterre, selon l'usage suivi aussi en Allemagne, et que l'on devrait adopter à Paris, fait qu'on peut huit jours à l'avance retenir son billet, et qu'on n'est pas obligé de faire *queue* deux ou trois heures.

Désirant que ma visite au tombeau de Virgile eût lieu à une heure où aucun profane ne pourrait distraire la religion de ma pensée, je partis à la fin d'une des plus belles soirées d'automne; la lune s'élevait majestueuse, elle seule devait éclairer ma mystique excursion : belle, resplendissante, elle refoulait les ténèbres et se montrait à

son midi. Rien ne contrastait avec ses rayons purs et brillans, hors les feux du Vésuve..., comme elle, splendide mystère de la création.

Tout, en ce moment, favorisait la plus séduisante illusion; rien ne me rappelait au présent, et je me croyais transporté au siècle où le divin poëte que je venais saluer dans son dernier asile, enfantait les brillantes fictions qui devaient l'immortaliser.

Un sentier couvert de ronces et d'épines est l'avenue de ce trésor, qui s'élève au-dessus de la grotte de Pausilippe (Pl. 92); j'écartai les myrthes, les longues guirlandes de lierre et de clématite, seule parure qui décore la froide pierre (1). Charme de ton grand nom, ô Virgile, combien tu embellissais tout ce qui s'offrait à mes yeux! Je voyais à mes pieds la superbe Parthenope et la mer de Misène, et ce grandiose spectacle me retraçait toute la poésie de tes œuvres... Cette tombe, la douceur de l'atmosphère, l'air pur que je respirais, me firent écrier avec le poëte moderne :

Napoli! o sede degli Dei! qual terra
Più feconda di te! qual cielo più puro?
Qual più limpido mar? son langhi e belli
I giorni tuoi; tranquille notti e brevi
Vaga luna d'argento a te rischiara,
Che al canto invita e alla pietà. I tuoi verni
Son d'oltramonte april, l'april tuo vero
Altri non ha. . . . .

(STEFANO, *duca di Napoli*,
Traged. del Marck. di Casanova.)

Naples! séjour des dieux, terre heureuse et féconde!
Peut-on trouver ailleurs l'éclat de tes beaux jours,
La douceur de tes nuits, le calme de ton onde?
L'astre mystérieux qui préside aux amours,
Sous ton ciel brillant d'or, sous sa vague lumière,
Fait rêver la pensée, invite à la prière.
Tes hivers, que jamais n'ont glacés les frimas,
Égalent le printemps si vanté de la France.....
Ton printemps!... ah! lui seul offre la jouissance
D'un air pur inconnu dans les plus doux climats.

Trad. de CAUVAIN.

Virgile mourut à Brindisi, dans la terre d'Otrante, âgé de cinquante-deux ans. Il était l'ami d'Auguste, qui le pleura, et ordonna que ses cendres fussent transportées à Naples, dont il avait affectionné le séjour.

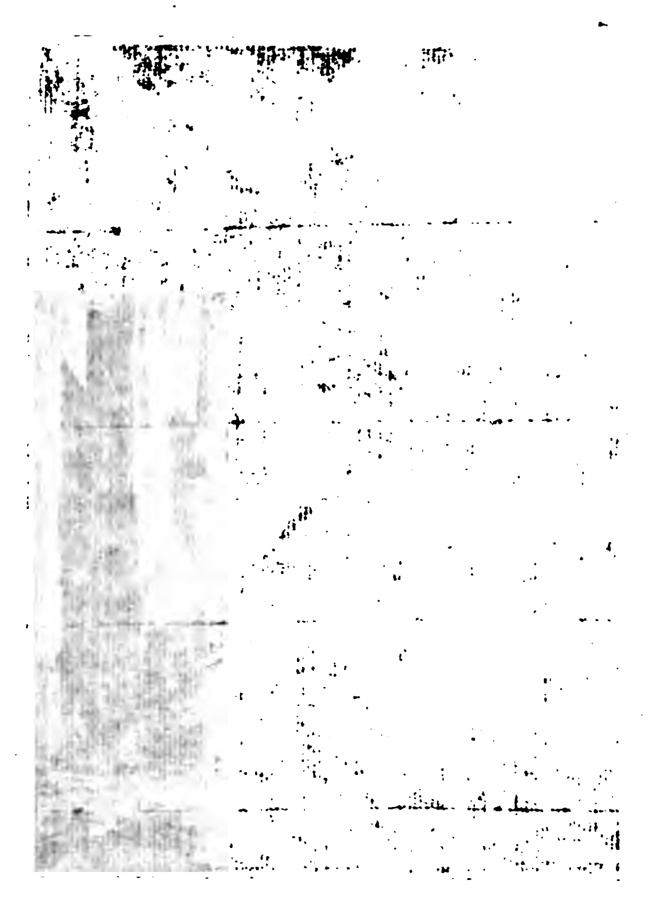
Dans une position ravissante, sur le Pausilippe, et près du tombeau de Virgile, reposent aussi les cendres de Sannazar, qui a donné à la poésie latine un genre didactique qu'elle ne possédait pas, les mœurs et les travaux des pêcheurs, et à qui la poésie latine doit de grandes beautés élégiaques. Un tombeau splendide, en marbre blanc, lui a été élevé par la reconnaissance

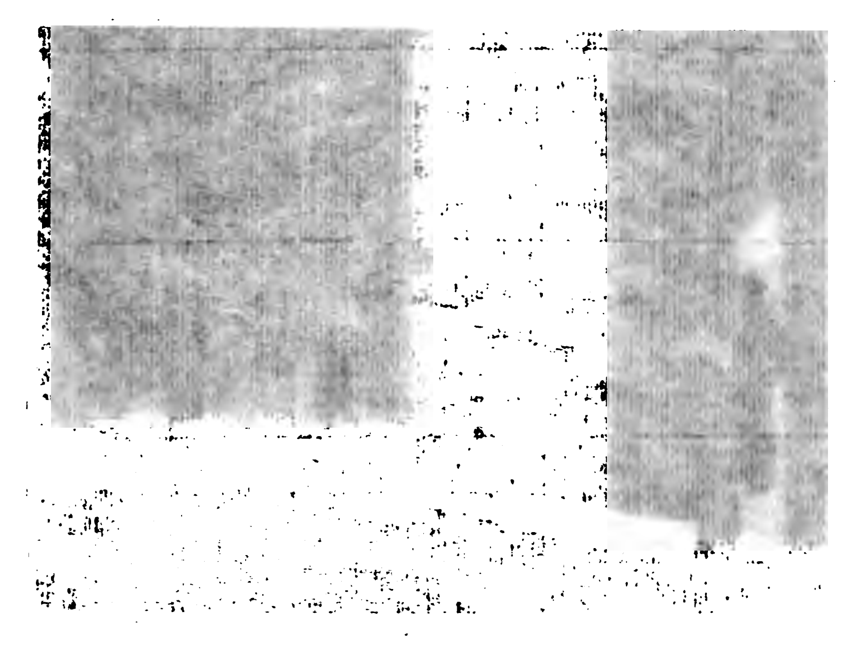
(1) Comme plusieurs voyageurs qui m'avaient précédé, je cherchai le célèbre laurier, et ne le trouvai pas : la seule plante qui me parut mériter l'honneur d'être cueillie en l'honneur de Virgile, fut une chelidoine, car les guirlandes dont parle M. de la Chavanne ne prennent point naissance sur le monument, une foule d'autres plantes croissent sur sa partie supérieure, et le minent insensiblement, sans qu'aucune âme bienveillante cherche à le sauver de sa ruine.

L'espace ne me permet pas de discuter sur la question de savoir si les cendres du grand poëte ont réellement reposé dans ce monument. Je me fais fort de l'autorité de Denon, de Swinburne et d'autres auteurs pour y croire religieusement, et j'aime à me rappeler que si on n'a pu donner de preuves irrécusables qu'il ait été le dépôt de ses cendres sacrées, rien aussi ne prouve le contraire. Dans le quatorzième siècle, l'urne qui a dû les contenir a été ravie au respect des générations; c'était pour la mettre en sûreté, dit-on, et cependant elle n'a pas été retrouvée, telles recherches que l'on ait faites.

Le savant et véridique Valery nous rappelle que Pétrarque fut conduit au tombeau de Virgile par le roi Robert, et qu'il y planta le laurier renouvelé, mais infructueusement, de nos jours, par un autre poëte (Casimir Delavigne): ce fut, dit-il, à l'aspect de ce monument que Boccace sentit se décider en lui la passion des lettres, et qu'il renonça pour toujours à son négoce. « Le tombeau de Virgile, malgré l'incertitude de son origine, paraît toujours vénérable par la multitude des grands hommes qui l'ont visité; il est comme un témoignage perpétuel offert à la mémoire et au seul nom du poëte ».

(*Note de l'Éditeur.*)





[illegible] Français, tous les feux [illegible] de [illegible]

[illegible] moment, favorable [illegible] rien ne [illegible] et je me [illegible] poète [illegible] son dernier [illegible] firent [illegible] l'amour [illegible]

[illegible]

L'est [illegible] de discuter sur la [illegible] savoir [illegible] poète [illegible] de Sorrente [illegible]

[illegible]

[illegible] pour la mettre en sûreté [illegible]

[illegible] Vir- [illegible]

Boccace [illegible] décidé [illegible]

[illegible] Virgile [illegible]

[illegible] la multitude [illegible]

[illegible] Virgile, combien [illegible] offrait [illegible] Je voyais à mes pieds [illegible] de Misène [illegible] la poésie de tes œuvres. Cette douceur de l'atmosphère [illegible] que je respirais, me firent [illegible] le poète moderne [illegible]

> [illegible]
> [illegible]
> [illegible] mort? [illegible]
> [illegible]
> [illegible]
> [illegible]
> [illegible] apert [illegible]
> [illegible]
>
> (Sannazar [illegible])

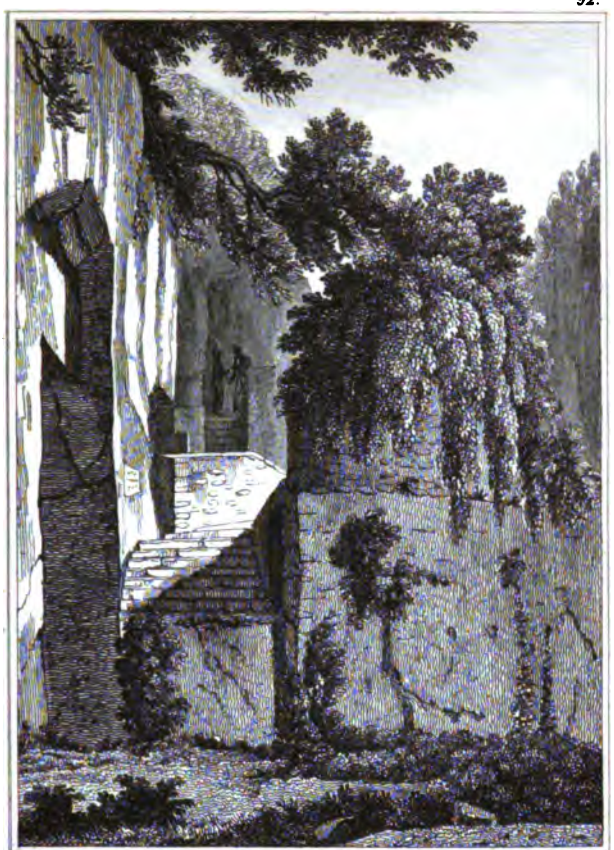
> [illegible] doux [illegible] des nuits [illegible]
> [illegible] invite à la [illegible]
> [illegible] que [illegible] les [illegible]
> [illegible] le [illegible] de la [illegible]
> [illegible]
> [illegible] par inconnu dans les plus [illegible]
>
> *Trad.* de [illegible]

[illegible] Virgile mourut à Brindes, [illegible] terre d'Otrante, âgé de cinquante [illegible] ans. [illegible] l'ami d'Auguste [illegible] et ordonna que ses [illegible] fussent transportées à Naples [illegible] avait affectionné le séjour.

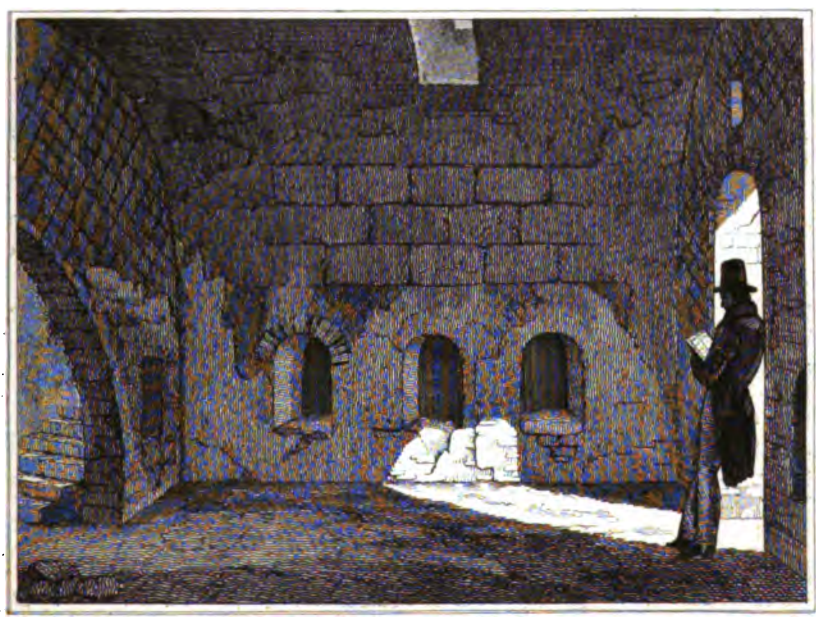
Dans une position ravissante, [illegible] et près du tombeau [illegible] repose aussi les cendres [illegible] Sannazar, qui a donné à la [illegible] un genre didactique [illegible] possédait [illegible] les mœurs et les [illegible] des pêcheurs [illegible] à qui [illegible] de grandes [illegible] tombeau [illegible] lui a été [illegible]

visité, il est comme [illegible] offert à la mémoire [illegible] au [illegible]

(Note [illegible])



Napoli. Sepolcro di Virgilio. *Naples. Tombeau de Virgile.*

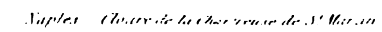
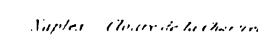
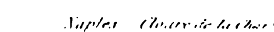


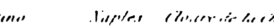
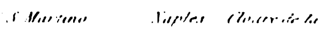
D. del. Audot edit. Duruy sc.

Napoli. Sepolcro di Virgilio. *Naples. Tombeau de Virgile.*

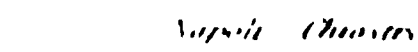
Napoli. Villa Reale.

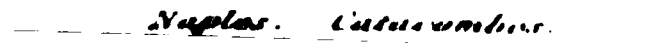
Napoli. Palazzo di Dogn'anna. Naples. Palais dit de la Reine Jeanne.

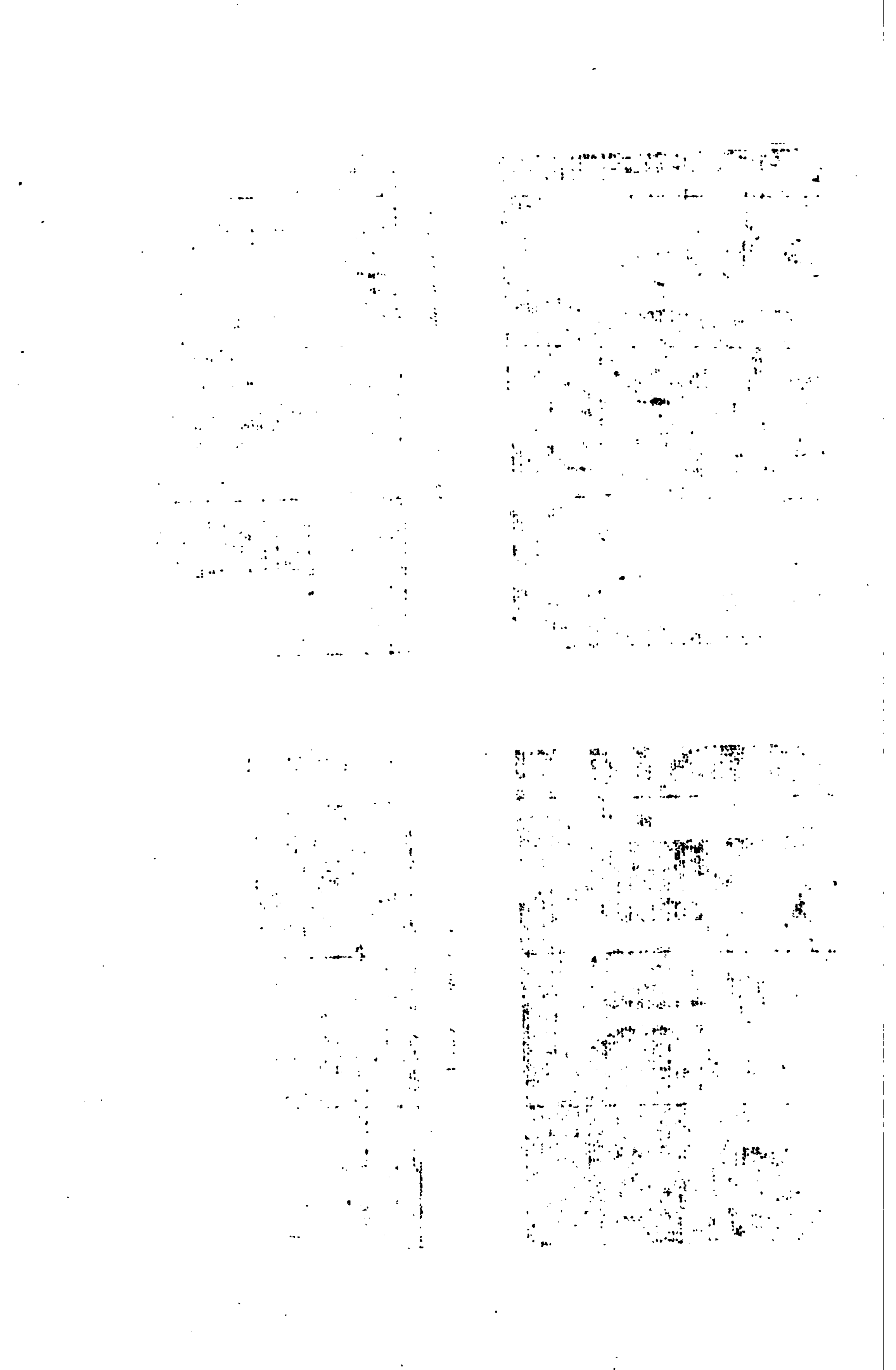
Napoli. La Catacomba. Naples. Catacombes.







Napoli. Chiostro di S. Martino. Naples. Cloître de la Chartreuse de S.t Martin.



des moines servites, dans l'église de Santa Maria del Parto, construite par Sannazar lui-même, sur l'emplacement de son habitation et de ses jardins.

La proximité de ce monument avec celui de Virgile a inspiré au cardinal Bembo ces vers charmans :

Da sacro cineri flores, hic ille Maroni
Sincerus musâ proximus ut tumulo.

« Passant, jetez ici des fleurs à pleines mains,
L'immortel Sannazar repose en cet asile;
Il est sur le Parnasse, assis près de Virgile,
Et leurs deux tombeaux sont voisins.

On ignore pourquoi les ruines d'un temple de la Fortune, situées à l'extrémité du promontoire de Pausilippe, portent le nom d'*Écoles de Virgile*, « Scoglii di Virgilio ».

Après avoir descendu la riante colline du Pausilippe, on se trouve sur la plage si attrayante de *Mergellina*, où s'élève une ruine moderne à laquelle on a donné le nom de *Palais de la reine Jeanne* (Pl. 91). Ce palais, assez considérable, et qui ne fut jamais achevé, est baigné par la mer; et quoique l'on m'y ait montré la chambre où avaient lieu les orgies, et celle d'où on prétend que l'on précipitait les malheureux qui avaient servi, comme notre tour de Nesle, aux plaisirs de la nuit, il n'en est pas moins vrai que le genre de son architecture prouve à l'évidence qu'il n'a aucun rapport avec le siècle de l'une ou de l'autre Jeanne de Naples. Sa construction a commencé à la fin du seizième siècle, par ordre de Dogn'Anna, princesse de la maison de Caraffa; terminé, il eût été un des beaux palais de Naples.

« La *Villa Reale* (1) (Pl. 91), bordée par la mer, avec ses vases, ses fontaines, ses allées d'acacias, ses bosquets de myrtes et d'orangers, son temple circulaire de marbre blanc, sa vue admirable, est peut-être la plus délicieuse des promenades publiques. Son premier ornement de l'art était en 1826 le groupe célèbre du Taureau Farnèse, placé au milieu d'un vaste bassin, ainsi que l'avait projeté Michel-Ange, chef-d'œuvre antique, alors trop exposé aux injures de l'air, à l'humidité causée par le voisinage des flots, et qui a été fort sagement transporté aux Studj. Ce jardin n'est ouvert au peuple, aux hommes de la campagne et aux gens en livrée, qu'une fois l'an, le 8 septembre, jour de la fête de Santa Maria, *di Piè-di-Grotta*. J'y assistai en 1826 : le coup d'œil qu'offrait la villa Reale était ravissant; les filles des environs, parées de leurs costumes nationaux, les cheveux retenus par des épingles d'argent, enveloppés de voiles élégans qui retombaient sur leurs casaquins brochés d'or et de couleur éclatante, s'y étaient rendues en foule : telle était jadis, pour elles, l'importance de cette fête, qui ne remonte toutefois qu'à la fin du seizième siècle, qu'elles stipulaient en se mariant, comme une des clauses du contrat, que leurs époux devaient les y conduire chaque année. Le bonnet phrygien, les visages basanés des hommes chargés de fruits réunis en guirlandes, ou suspendus à de longs roseaux, étaient aussi fort pittoresques. Le roi

(1) Nous empruntons à M. Valery ce passage, pour avoir occasion de citer un ouvrage remarquable, le plus complet et le plus nouveau que l'on possède sur l'Italie, et qui a laissé bien loin derrière lui l'ouvrage de De Lalande, excellent aussi pour son temps. Nous nous plaisons ici à rendre justice à l'exactitude de ses renseignemens, que nous avons été à même de vérifier mille fois, et que nous n'avons jamais trouvés en défaut. Le voyage historique et littéraire de M. Valery a souvent servi aux auteurs de notre Italie, comme il devra servir à tout voyageur, ou à tout lecteur, qui voudra connaître une foule de détails dans lesquels le cadre que nous avons adopté ne nous permet pas d'entrer.

(*Note de l'Éditeur.*)

se rendit en grand cortége à l'église de la Madone : ce cortége ressemblait assez à celui de France; seulement, chaque prince était dans une voiture séparée. Les cochers, ainsi que les valets de pied, étaient découverts et avaient d'énormes perruques poudrées, comme celles de présidens à mortier, dont la gravité contrastait d'une manière comique avec les physionomies de ceux qui les portaient. Ces incroyables perruques sont un reste de l'étiquette espagnole. Je ne pouvais m'empêcher de penser à la gaieté du peuple de Paris, si jamais il eût aperçu d'aussi étranges figures. »

La fête de Piè-di-Grotta est, comme toutes celles du pays, une fête religieuse, et la plus belle procession de Naples en fait le principal ornement.

Chaque pays, chaque province a sa physionomie, son caractère, sa joie. Ne cherchons pas ici cette danse animée de nos cantons dans les fêtes patronales, tout ce peuple s'agitant à la fois, au son d'un violon que râcle un ménétrier monté sur un tonneau, ces joies de cabarets, et le soir cette guinguette si palpitante de gaieté. En Italie, des cérémonies religieuses, des processions, remplissent ces journées; et si, vers le déclin du jour, on pense à les terminer par la danse, le tambour de basque seul donne le signal, et deux danseurs y répondent alternativement.

En suivant le quai, on arrive bientôt au fort appelé le *Château de l'Œuf*, bâti sur un rocher, au milieu de la mer, et où l'on croit que Lucullus avait une maison de campagne; un pont de deux cent vingt pas de longueur le joint à la Terre Ferme. Son plan est un ovoïde alongé. C'est là que l'empereur Augustule fut relégué par Odoacre. Le Château de l'Œuf commande le golfe de Naples et le partage en deux parties. On le distingue vers la droite sur la planche 28, et du côté opposé sur la planche 87. Ces deux gravures représentent les deux parties du golfe et de l'amphithéâtre que forme la ville.

Voici l'hiver et son cortége : le ciel a ouvert ses cataractes; déjà des avalanches d'eau se précipitent des montagnes, et envahissant les rues inférieures de la ville, les rendent impraticables aux piétons. Mes promenades s'en ressentent, elles ne sont plus que rares et saccadées. Je prends mes notes à la hâte, et c'est dans ma chambre que je les mets en ordre, au bruit du vent impétueux qui gronde, et de la pluie épaisse qui clapote contre mes vitres, barrière trop souvent impuissante contre ses efforts incessans. J'ai hâte de quitter Naples, et je vais visiter les monumens et les lieux qui me restent à décrire.

Sur une petite place est un obélisque où Cosmò Fanga s'est, dit-on, surpassé par la bizarrerie de sa composition. De Lalande compare avec justesse ce monument, appelé *Aguglia di San Gennaro*, à un pied d'ancien chandelier d'église, tant les ornemens en sont de mauvais goût. Au sommet est la statue en bronze de saint Janvier, regardé par les Napolitains comme un dieu tutélaire.

Le 17 septembre, jour de la fête, et les deux jours suivans, cette place, décorée comme un théâtre, est illuminée, ainsi que l'obélisque, et des musiciens y viennent exécuter un concert, qui dure depuis le point du jour jusqu'à minuit.

L'église dédiée à *saint Janvier* est la cathédrale de Naples. Dans les temps primitifs, les chrétiens, triomphant après tant d'années de persécution, et secouant le joug, se vengèrent de leurs

tyrans en renversant leurs temples : sur leurs décombres ils construisirent des églises, et des colonnes furent groupées pêle-mêle dans ces premiers monumens élevés par la piété ignorante. On y plaça ce qu'on arrachait au culte des faux dieux, et c'est ainsi que s'explique le mélange bizarre de sacré et de profane que l'on remarque dans beaucoup d'églises en Italie.

J'ai eu, dans ce voyage, occasion d'en signaler de nombreux exemples ; ici s'en présentent de nouveaux : le temple de Mercure est devenu l'église des Apôtres, celui de Castor et Pollux a été consacré à saint Pierre et à saint Paul ; sur le tombeau de Parthenope s'élève l'église de Saint-Jean, et le temple d'Apollon est changé en une cathédrale gothique sous l'invocation de saint Janvier, « san Gennaro ». L'édifice moderne, dû à la maison d'Anjou, date de 1280. Le Posani en fit les dessins, et la dévotion du peuple suppléa aux frais. Ébranlé par le tremblement de terre de 1485, Alphonse Ier. le fit restaurer, et le cardinal Henri Minutolo, qui fit construire la porte principale, l'orna de deux colonnes de porphyre provenant des temples du Soleil et de Neptune.

L'église renferme cent dix colonnes de granit ou de marbre d'Afrique, et quantité de peintures des premiers maîtres de Naples. Dans la nef est un vase antique de basalte, à pied de porphyre, représentant une bacchanale.

La chapelle souterraine, appelée *Soccorpo*, dans laquelle on descend par un double escalier, est revêtue en marbre blanc et soutenue par les colonnes ioniques en marbre du temple d'Apollon ; c'est là que sont déposés les restes du saint martyr.

Outre plusieurs tombeaux de princes et de papes, on voit celui d'André de Hongrie, mari de Jeanne Ire.

La partie la plus belle de l'église est le trésor, ou chapelle de saint Janvier, élevée par suite du vœu de la ville, après la peste de 1526. Cette chapelle est ronde, et sa voûte est supportée par quarante-deux colonnes de brocatelle ou marbre de Sicile ; le pavé est en marbre ; elle est décorée de niches contenant des statues. Sa richesse est prodigieuse, car, ainsi que les Romains apportaient leur luxe dans leurs édifices, les Italiens s'appauvrissent pour leurs églises et leurs saints (1). Au moins celui-ci n'est pas ingrat, et deux fois par an il manifeste sa reconnaissance par la liquéfaction de son sang.

Sur un des côtés de la chapelle, derrière l'autel, dans une niche fermée par une porte d'argent surchargée de diamans et de pierres précieuses, et garnie d'un quadruple cristal, est un reliquaire dans lequel sont renfermées deux ampoules ou fioles de verre qui contiennent du sang de saint Janvier en état de congélation. L'archevêque et les députés de la ville seuls en ont les clefs.

Le jour où le miracle doit avoir lieu, le reliquaire est tiré de la niche et exposé à la vue des fidèles. De l'autre côté est un buste en vermeil de grandeur naturelle, dont la tête renferme celle du saint évêque. Ce buste est paré des ornemens les plus riches et de la mitre épiscopale, éclatans de

(1) Outre le buste de saint Janvier en argent, le trésor renferme trente-six autres bustes en argent, de grandeur naturelle. Le tabernacle et une quantité de vases et de chandeliers sont aussi en argent, et la valeur de ces objets, qui ont traversé toutes les révolutions, est immense. C'est dans les processions que l'on met en montre tout ce qui fait partie du trésor.

(*Note de l'Éditeur.*)

perles et de rubis. La foule encombre le parvis de l'église ; le prêtre prend dans ses mains le reliquaire, l'appuie sur sa poitrine en récitant des prières (Pl. 93). Le sang, sans changer de couleur, doit devenir liquide. Si le miracle s'opère, si le sang enfermé dans les fioles se liquéfie sans trop se faire attendre, les transports de la multitude n'ont plus de frein ; de tous côtés partent les actions de grâces et les bénédictions ; mais que le miracle tarde, l'impatience commence à se manifester, l'orage gronde, bientôt il éclate. Les femmes commencent, et, s'adressant au saint à haute voix, elles le pressent, le conjurent ; les unes se jettent à plat ventre, et fondent en larmes, d'autres font l'examen de leur conscience, s'accusent à haute voix, et attribuent à leurs péchés l'inefficacité des prières des autres. Vient le moment où l'impatience dégénère en fureur, c'est une véritable rage : plus de prières, plus de vœux ; perdant à la fois tout respect, cette foule prodigue les plus grandes injures au saint qu'une heure auparavant elle implorait et aux pieds duquel bientôt on la verra repentante. Le mot *faccia gialluta*, visage jaunâtre, injure la plus grande que le Napolitain puisse dire à son ennemi, se fait entendre, et il serait difficile de prévoir où s'arrêtera cette fureur.

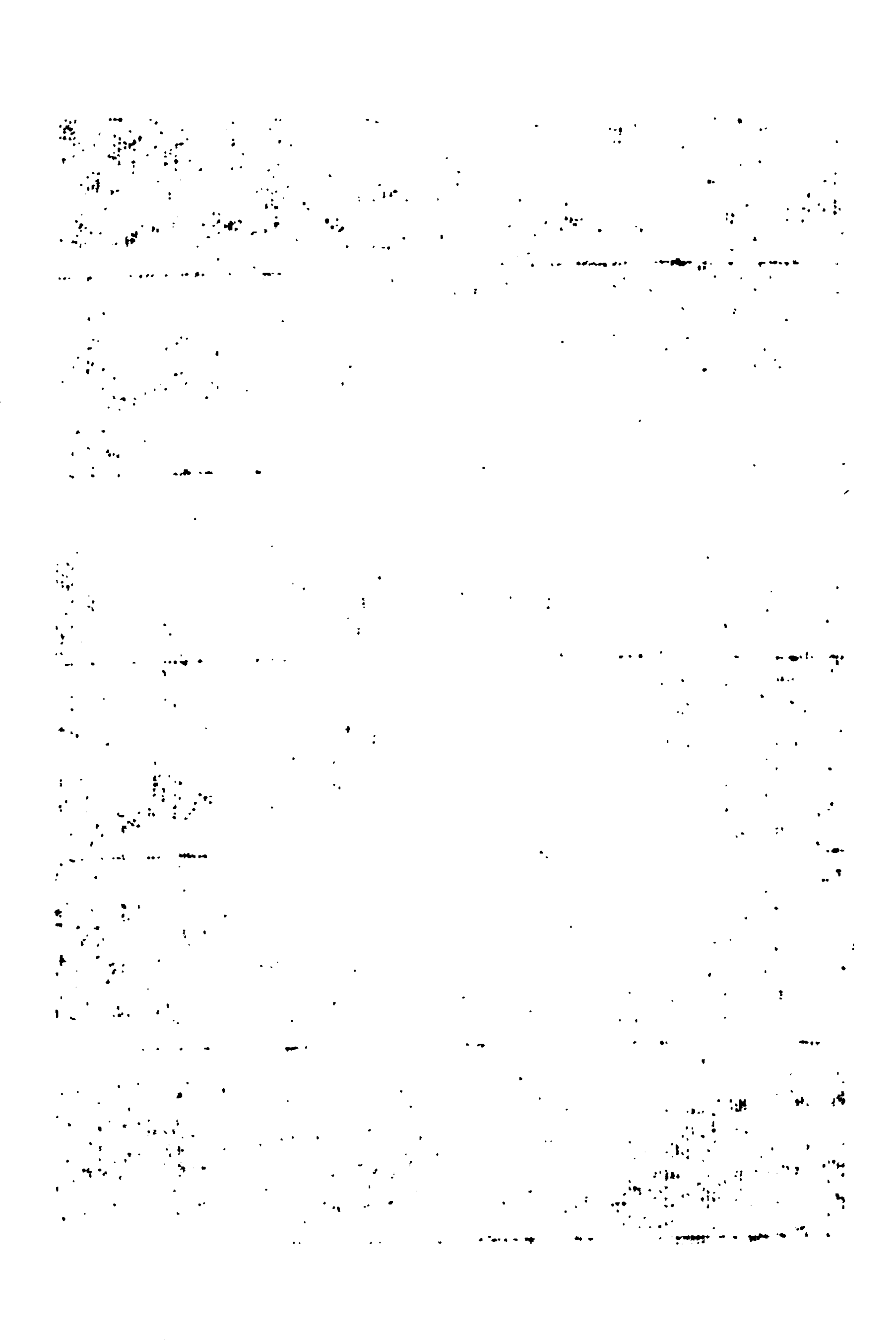
Dans ce moment, malheur à celui qui, soupçonné d'hérésie, ou qui, par un maintien peu décent, se ferait remarquer, on lui attribuerait la colère du saint. C'est, au rapport de Saint-Non, ce que craignit un consul anglais. Le miracle se faisant attendre, déjà les yeux de la populace commençaient à se porter sur lui ; sagement il se déroba au danger, et le miracle eut lieu.

L'église de *San Gennaro dei Poveri* (autre que la cathédrale dont nous avons parlé page 87) forme la principale entrée des catacombes (Pl. 91), espèce de ville à trois étages, creusée souterrainement dans la montagne, et dont les rues et les places sont bordées de tombeaux ; on n'en approche qu'avec une sorte de frayeur, et l'on frissonne en plongeant dans sa profonde obscurité, que l'œil ne perce que faiblement, à l'aide des torches dont on se munit pour la parcourir et ne pas s'égarer. Le guide a la précaution de vous avertir de ne point laisser éteindre votre flambeau, et cette voix, qui retentit sous ces voûtes lugubres, augmente encore l'effroi dont vous êtes saisi.

Rien ne peut donner une idée de ce lugubre séjour. Sur les côtés de ses rues sont pratiquées une quantité prodigieuse de cavités de diverses grandeurs et percées horizontalement ; quelquefois il y en a cinq ou six les unes audessus des autres, et, souvent, plusieurs sont larges comme des chambres. On y a vu des inscriptions grecques ou latines, mais tendant chaque jour à s'effacer, soit par le temps, soit par l'humidité. La plupart de ces cellules étaient fermées par de grosses pierres dont on s'est servi pour paver l'église de San Gennaro dei Poveri.

Ces corridors de dix-huit pieds de haut sont d'une largeur inégale ; on n'a pu ni les compter, ni en mesurer la longueur ; ils s'étendent, dit-on, jusqu'à Pouzzoles d'une part, et jusqu'au mont Lautrec de l'autre ; mais la difficulté de s'assurer de la véracité de ces assertions est cause qu'il faut s'en tenir aux conjectures, d'autant que l'éboulement des terres permet tout au plus de faire quelques pas dans la galerie inférieure ; celles supérieures sont un peu praticables, cependant il serait dangereux de s'y aventurer.

Diverses opinions ont été émises sur



[illegible] la mariage [illegible]

[illegible] sa première [illegible]

[illegible] car les demeures [illegible] cinq ou six les [illegible]

[illegible] la plupart [illegible] grosses [illegible]

[illegible] prévenu [illegible]

[illegible] Le [illegible]

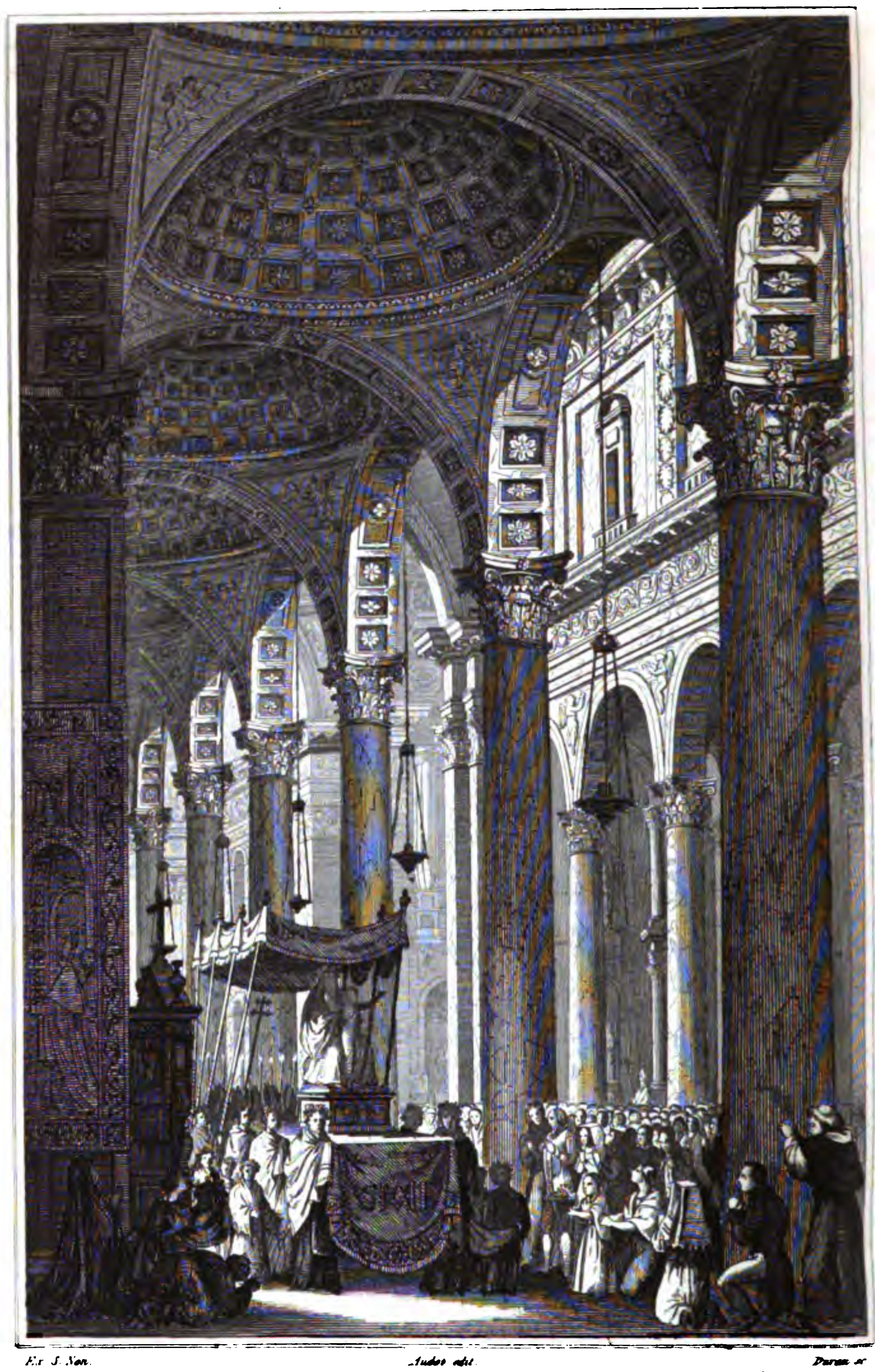
[illegible] au danger, et [illegible]

[illegible] église de [illegible] il [illegible]

[illegible] rentre que la cathédrale [illegible] ces époques ont été [illegible]

Ex. S. Non   Audot edit.   Duran

Napoli. San Gennaro.    *Naples. St. Janvier.*



Ex S. Non. Audot edit. Duran sc

Napoli. San Filippo di Neri.

[illegible] à [illegible]
[illegible] pas [illegible]
[illegible] que [illegible]
[illegible], et [illegible]
ils eussent [illegible]
[illegible]
[illegible] elles [illegible]
[illegible]
[illegible] souvent [illegible]
[illegible] sur leurs voûtes [illegible]
portion [illegible]
en sont [illegible]

Une [illegible] fait. Ces [illegible] la [illegible] passé [illegible] le [illegible] Pomp[illegible] [illegible] Sobia [illegible]

A peu près [illegible] [illegible] [illegible]



l'usage de ces souterrains; celle qui tend à faire croire qu'ils auraient été creusés par les premiers chrétiens pour échapper à leurs bourreaux, est la moins vraisemblable; comment penser que, peu nombreux dans leur origine, et tous pauvres pour la plupart, ils eussent pu entreprendre des travaux aussi considérables, et les continuer secrètement sans que l'autorité les eût contrariés? Un écrivain distingué, Alexis Pellicia, leur assigne un but de communication secrète d'une ville à l'autre. Quelle que soit la version adoptée, il est probable que dans les temps de persécutions les chrétiens s'y retirèrent et même y enterrèrent leurs morts, car les cavités horizontales dont j'ai parlé ont évidemment été destinées à cet usage, tant les mesures en sont variées. On en aperçoit pour tous les différens âges. Il est donc naturel de penser que, bien avant l'établissement de la religion chrétienne, le besoin de matériaux nécessaires à la construction des villes a été l'origine de ces immenses excavations, semblables à celles qui, pratiquées successivement autour et au-dessous de Paris, se trouvent aujourd'hui soutenir sur leurs voûtes surchargées une portion des édifices innombrables qui en sont sortis.

Une odeur cadavéreuse infecte l'air. Ces exhalaisons méphytiques, et la fumée des flambeaux résineux dont on est armé, rendent la respiration difficile; on se sent pressé de revoir le soleil et de se retrouver avec les hommes, car ceux qui vous accompagnent, vus à la rougeâtre clarté des torches, ressemblent plutôt à des ombres errantes.

Naples possédait autrefois cent huit couvens d'hommes, trente-neuf de femmes, et cent soixante-sept églises, sans compter une infinité de chapelles. La révolution, en supprimant les couvens à l'exception des ordres mendians, a nécessairement restreint ce nombre; qu'on se figure cependant la foule d'ecclésiastiques nécessaires pour desservir tant d'églises.

Quoiqu'en général fort belles au-dedans, aucune n'offre un beau portail. Le plus riche et le plus régulier de tous est celui de *S. Filippo Neri.*

Fondée en 1586 sur les dessins de Denis Barthélemi, cette église a un portail en marbre blanc, avec des ornemens saillans de marbre de couleur. Elle est divisée en trois nefs (Pl. 94). Celle du milieu est soutenue par douze colonnes de granit d'un seul morceau, avec leurs chapiteaux de marbre de Carrare. Ce temple est orné de beaucoup de dorures, et renferme sept chapelles en marbre, dont l'une a dix colonnes et dix grandes statues. Celle de saint Philippe, qui ressemble à une petite église, est également ornée de dix colonnes en marbre jaune, et de tableaux. Les voûtes de l'église sont revêtues de stuc, avec des fresques; un très-grand tableau, peint par Luca Giordano, représente Jésus chassant les vendeurs du temple : c'est le chef-d'œuvre de ce peintre napolitain.

N.

MUSÉE DE NAPLES.

(Article communiqué par M. D.-D. Farjasse.)

Les découvertes de Pompeï, d'Herculanum et de Stabia influèrent certainement plus sur les progrès de l'archéologie que les immenses travaux des Montfaucon, des Caylus, et tous les mémoires de l'académie des inscriptions et belles-lettres. Tant il est vrai qu'une observation matérielle est

plus puissante pour nous éclairer que toutes les théories du plus laborieux spéculateur : un seul fait peut prouver mon assertion.

Presque au centre du Forum Romanum, en face la basilique d'Æmilia, à Rome, s'élève une colonne isolée. De savans antiquaires virent dans ce *monostyle* les restes d'un temple de Jupiter *Custos*, d'autres les vestiges du pont de Caligula. Une vive polémique s'engage, les citations *pro et contra* se groupent ; puis les systèmes de s'élever avec autant de solidité les uns que les autres. Vient un maçon, quelques coups de sa pioche découvrent le piédestal et renversent toutes ces belles théories, construites à grands frais de doctrine et d'imagination.

Cedunt calami marræ.

Le temple, le pont, ne sont plus qu'une unique colonne élevée au septième siècle à l'empereur Phocas, par un exarque d'Italie.

Qu'on juge d'après cela de l'importance des fouilles faites au pied du Vésuve, où trois villes furent exhumées et nous apparurent « comme au jour de leur mort, pompeusement parées. »

Là, et là seulement, nous pûmes observer le Romain dans toutes les occupations de sa vie publique ou privée, même les plus secrètes, le suivre au théâtre, au stade, au bain et au prétoire, dans les boutiques, les hôtelleries, à sa maison des champs, s'asseoir au *triclinium*, parcourir le gynécée et les réduits les plus cachés du *lupanar*. Jusqu'à la découverte de Pompeï, une foule de passages des auteurs de l'antiquité n'avaient pu être expliqués d'une manière satisfaisante. Après les révolutions des empires et la disparition totale des peuples, que peut en effet la glose d'un scoliaste pour rendre compte d'un usage perdu depuis des milliers d'années ? Eh bien, souvent il suffira de retrouver une inscription, une peinture du temps, ou même le plus simple ustensile pour faire évanouir la difficulté. Qu'il me soit permis de supposer pour exemple, qu'aujourd'hui ou demain les feux d'un volcan caché dans les entrailles de Montmartre s'entr'ouvrent un passage : la lave s'échappe en torrens enflammés, les cendres s'amoncellent, Paris n'existe plus que dans le souvenir des hommes. Deux mille ans s'écoulent, de nouveaux peuples, de nouveaux usages, des langues, des croyances nouvelles se succèdent, et la malheureuse cité, dont la place même était inconnue, reparaît à la lumière. Quelques livres échappés à la destruction deviennent l'objet des études des scoliastes. Dites-moi, dans ces circonstances, qui pourrait mieux expliquer ce vers d'un de nos poëtes :

Sur les coussins poudreux d'un char numéroté?

Serait-ce la glose ou le tableau de Decamp que le temps aurait épargné, représentant un fiacre guidé par son Automédon ? Or, voilà un des moindres avantages que les lettres ont retirés de la découverte des villes au pied du Vésuve. Quant au bénéfice que les fouilles ont produit pour les arts du dessin, il suffit, pour le comprendre, de jeter un coup d'œil autour de soi. Ces vases, ces flambeaux, ces peintures, ces lampes qui décorent à la fois le café, le salon du riche, la boutique du marchand, le boudoir des belles et le palais du prince, sont autant de répétitions plus ou moins heureuses des meubles et des décors élégans des villes de la Campanie. Mais ces objets précieux, enfouis dans la terre comme

les plus rares métaux, et conservés comme eux pour la jouissance et l'utilité des générations qui devaient arriver, à peine découverts, formèrent des collections immenses. Le palais de Portici, ceux de Naples, de Caserte et de Capodimonte en furent bientôt remplis, encombrés sans ordre ni discernement. L'artiste et le savant n'en retiraient qu'à grand'peine de faibles avantages, lorsque Ferdinand Ier. pensa à réunir ces richesses éparses et forma le musée de Naples, qui devint en peu d'années plus riche lui seul, dans ce genre, que toutes les collections du monde réunies.

En 1587, le duc d'Ossune, vice-roi de Naples, avait fait jeter les fondemens d'une vaste école de cavalerie ; Don Ruis de Castro, comte de Lemos, qui lui succéda, fit terminer cet édifice sur les dessins du chevalier César Fontana, et le destina à l'université, qui y fut instalée en 1616, sous Don Pédro, son fils et son successeur. Elle y resta jusqu'en 1790 : alors le *Palazzo dè regi Studii*, c'est le nom qu'on donnait à ce monument, reçut les antiquités disséminées dans les résidences royales, et en outre la bibliothéque et les tableaux des écoles modernes qui composent le *Museo Borbonico*. L'université, transportée au collége de santo Salvadore, fut remplacée par l'académie des sciences et des beaux-arts, fondée en 1780.

Ce monument, dont l'architecture sévère et assez pure répond à sa destination actuelle, forme un carré long élevé sur un parallélogramme de 560 palmes sur 280. Un soubassement bien entendu corrige l'inégalité du terrain. Trois portes et quatorze fenêtres s'ouvrent sur la façade principale, dont le centre est occupé par un pavillon composé de deux ordres et d'un fronton. Un vestibule mal éclairé conduit à l'escalier et sépare l'édifice en deux parties égales. Quatre statues colossales le décorent : ce sont celles de l'Hercule Farnèse, de la Flore grecque, du Génie de Rome, et d'Alexandre Sévère. A gauche, en entrant, sont de belles salles de dessin ; à droite, la galerie des peintures antiques. Le musée égyptien et la collection des bronzes ont aussi leur entrée sous le vestibule, principalement éclairé par de grandes cours placées sur les côtés. On a rangé avec beaucoup de goût, dans ces vastes emplacemens découverts, un nombre infini de statues, de colonnes, de sarcophages et de fragmens d'architecture trouvés dans les environs de Naples. Des portiques fermés règnent tout autour ; ils sont destinés en grande partie au musée des marbres antiques et modernes. L'escalier, placé en face de la porte d'entrée, est orné d'une statue colossale du roi Ferdinand Ier., vêtu en Minerve. Cet ouvrage, où Canova a vaincu de bien grandes difficultés, est un de ses plus beaux titres de gloire. Deux autres statues, pareillement en marbre de Luni, et un lion, achèvent de décorer l'escalier.

Dans l'impossibilité où nous sommes de donner dans un ouvrage de ce genre le détail de toutes les richesses du musée Bourbon, dont le simple catalogue que l'on attend encore exigerait des volumes et plusieurs années de travail, nous nous contenterons d'indiquer succinctement les objets les plus rares et les plus remarquables, en commençant par les peintures antiques. Plus de dix-sept cents morceaux composent cette collection unique au monde. On sait que ces dépouilles, enlevées aux murailles des maisons de Pompeï, d'Herculanum et de Stabia, ne sont, pour la plupart, que l'œuvre de décorateurs et d'ornementistes, et, par

conséquent, de mérite aussi différent que la variété des sujets représentés. Les plus précieuses de ces peintures étaient transportables, non pas comme nos tableaux que l'on suspend au premier endroit venu, suivant le caprice du propriétaire, mais je veux dire exécutées à part, ou peut-être sur d'autres murailles, d'où on les avait enlevées par des moyens analogues à ceux employés aujourd'hui par les Napolitains, pour détacher les fresques antiques. On les encastrait dans la crépissure du mur qu'ils devaient orner, et souvent ils y restaient jusqu'à la destruction de l'édifice; d'autres étaient tout-à-fait inhérens à la muraille. Les procédés usités par les artistes étaient à peu près les mêmes pour l'un et l'autre genre. Les peintures étaient exécutées à fresque, ou du moins sur un enduit de chaux, et non à l'encaustique, comme on l'a faussement prétendu. C'est ce dernier moyen qu'emploient à Naples les faussaires d'antiquités pompeïannes pour composer leurs pastiches qu'ils vendent au poids de l'or. La truelle du stucateur servait seule à unir les surfaces et à les préparer à recevoir le travail du peintre, qui, pour fixer ses couleurs, n'employait ni résine, ni colle, ni détrempe, comme le prouve l'analyse chimique à laquelle on a soumis différens fragmens. L'artiste évitait avec un soin scrupuleux l'usage des substances colorantes que l'humidité ou le soleil aurait décomposées. J'ai vu plusieurs ouvrages que M. Franck aîné, élève distingué de David, et directeur de l'académie de peinture de Naples, avait peints à l'huile avec des couleurs trouvées à Pompeï, l'œil le plus exercé n'aurait pu apercevoir la moindre différence avec les nôtres. Les Anciens en avaient d'ailleurs plusieurs dont nous chargeons notre palette; par exemple, l'ocre, le noir animal, l'outre-mer et le vermillon. Du reste, l'éclat tant vanté de ces couleurs résulte plutôt de leur heureuse disposition et du sentiment d'harmonie dont les artistes étaient animés, que de la matière en soi-même. Je n'ai remarqué, dans aucune peinture antique, l'emploi des glacis et des vernis dont nos peintres modernes font un si grand abus. Les moyens des Anciens sont de la plus grande simplicité, et comme à l'époque de la naissance d'un art: bien que, suivant Winkelmann et d'autres iconologues distingués, la peinture fût à son déclin lors de la destruction des villes au pied du Vésuve. Les objets sont représentés par une teinte empâtée avec une légère demi-teinte; quelques traits obscurs et quelques touches lumineuses achèvent de les éclairer et de leur donner le relief nécessaire. Ainsi le clair obscur n'est pas rendu comme chez nous par des teintes fondues, mais par des hachures à la manière des dessins de Michel-Ange, ou des tailles de la gravure au burin. Les principaux mérites de ces ouvrages consistent dans la naïveté sans apprêts des compositions, et dans une expression d'une vérité et d'une verve comparables seulement aux œuvres de nos grands maîtres, et qui donne à tout ce qu'elles représentent un sentiment de vie, de grâce, de terreur ou de gaieté. Ce qui frappe surtout, c'est l'étonnante rapidité d'exécution; en observant la vivacité des traits et le sentiment empreint dans ces compositions, il semble voir autant d'inspirations rendues sans efforts et sans étude, tant la main obéit avec facilité à la pensée de l'artiste, et cela même dans les copies; car plusieurs morceaux sont certainement des répétitions d'ouvrages plus précieux qui ne nous sont pas parvenus.

On conçoit que cette promptitude d'exécution n'est guères compatible avec ce qu'on nomme le fini ; aussi est-ce le plus grand reproche adressé à ces peintures par certains connaisseurs. Quant à nous, qui n'ambitionnons même pas ce titre, et ne jugeons que par sentiment, obéissant à nos impressions, nous avouerons avoir été plus puissamment ému à la vue de ces précieux restes de l'art antique, qu'en voyant ces tableaux si étudiés, si propres et si polis de Carlo Dolce ou de Gérard Dow : de même que nous sommes plus frappé des premiers élans d'une éloquence naturelle, fût-elle grossière, que des périodes bien cadensées et bien arrondies d'un rhéteur d'académie.

Plusieurs de ces peintures ont inspiré nos artistes modernes. Je citerai l'Éducation d'Achille, le sujet connu dans les arts sous le nom de la Charité romaine, la Marchande d'Amours, charmante composition remplie de grâce, et Vénus, Mars et l'Amour. On remarque aussi les célèbres danseuses de Pompeï, Persée et Andromède, Ariane abandonnée ; des caricatures représentant des empereurs romains avec des têtes d'animaux qui font allusion au vice qui les dominait, rappellent les charges si plaisantes de notre Granville. Enfin un nombre infini de scènes du théâtre ancien, morceaux d'un grand prix, en ce qu'ils ont fixé les opinions des savans sur plusieurs points indécis, des scènes de la vie privée, qui nous expliquent mieux que tous les commentaires, les usages des Romains à l'époque de l'âge d'or et de la monarchie. Des faunes acrobates, des enfans jouant aux osselets, un perroquet traînant un char guidé par une cigale, dont nous avons vu pendant long-temps une copie sur la toile du Vaudeville.

N.

(On croit que cette jolie composition est une caricature de Néron et de Sénèque) ; des marchands d'étoffes, de viandes cuites, de pain, de poissons et de coquillages, tout-à-fait semblables à ceux que l'on voit tous les jours à Sainte-Lucie de Naples ; une école publique, des vignerons travaillant au pressoir, un combat naval qui ne laisse plus de doute sur la construction des galères antiques ; une ferme et tous ses accessoires (on y remarque une matrone qui vient visiter ses enfans en nourrice) ; des voitures, plusieurs instrumens à écrire, tels que plumes, encriers, tablettes, papyrus, etc. On distingue surtout une peinture grecque signée du nom d'Alexandre d'Athènes, représentant cinq femmes, dont les noms sont écrits au bas de chaque figure.

Le musée d'antiquités égyptiennes, étrusques et osques, ne laisse rien à désirer sous le rapport de l'ordre. On y remarque deux riches inscriptions hiéroglyphiques offertes au roi de Naples par le baron Carle de Rothschild, un monument sépulcral en granit bleuâtre, orné de vingt-deux figures et d'hiéroglyphes, une colonne de marbre d'Egypte surmontée d'un ibis, plusieurs figures d'Harpocrate et de Sérapis, un grand nombre d'oiseaux sacrés, d'inscriptions, de vases balsamiques, d'amulettes, un précieux fragment de papyrus égyptien, des instrumens de musique, des ibis embaumés ou sculptés, des momies, une belle réunion de statues, de vases, d'armes et d'inscriptions étrusques et osques, auxquelles il faut ajouter un nombre presque égal de bas-reliefs et de fragmens.

La collection des marbres compte plus de cinq cents statues, gaînes et bustes, dont plusieurs ont enrichi le

musée de Paris jusqu'en 1815. On distingue l'Hercule Farnèse, la Vénus Callipige, mieux conservée, mais peut-être moins belle que celle de Syracuse, que je croirais plutôt être la statue dont parle Athénée. L'Aristide, chef-d'œuvre de la sculpture romaine, le célèbre groupe du taureau Farnèse, taillé dans un bloc de seize pieds sur quatorze. La famille Balbus, une statue d'Agrippine, assise au moment où cette impératrice vient d'apprendre que son fils tramait contre ses jours. L'expression déchirante empreinte sur ses traits, la pose pleine de noblesse, et l'ajustement de la draperie, placent ce morceau au premier rang. Vénus Victrice et l'Amour, l'Antinoüs grec, un grand nombre de statues d'empereurs romains, entre autres celle de Caligula, trouvée dans une auberge, près du Garigliano (la corde du bac qui servait à passer ce fleuve était fixée au col de la statue, comme si les générations nouvelles eussent été chargées de venger les crimes de ce monstre sur son effigie), la Psyché, sculpture grecque du premier ordre, un buste de Socrate, dont la partie supérieure est d'une belle conservation, et enfin une précieuse suite d'animaux.

La galerie des sculptures en bronze renferme de cent à cent vingt pièces. Le prix que les barbares attachaient aux métaux a rendu fort rares les objets fusibles. Les principaux de cette collection sont le faune ivre, chef-d'œuvre de l'art grec, deux daims, et un cheval de grandeur naturelle, un Mercure en repos, jolie statue, dont la pose est d'une vérité frappante, et l'exécution si parfaite, qu'on la rapporte avec raison à la plus belle époque de la sculpture grecque. C'est sans contredit le bronze le plus parfait de l'antiquité. Deux discoboles de sculpture romaine, plusieurs statues d'actrices et de danseurs trouvées au théâtre d'Herculanum, une prétendue Sapho et une tête de cheval, admirable fragment (le restant du corps fut fondu par ordre d'un évêque de la famille Caracciolo qui en fit faire des cloches). On ne voit pas sans étonnement l'énorme clef d'une conduite d'eau, qui contient encore le liquide renfermé depuis près de deux mille ans. Le gardien de cette salle ne manque pas d'agiter ce robinet colossal pour faire entendre aux curieux le bruit de l'eau en mouvement.

La collection épigraphique contient près de deux mille inscriptions divisées en huit classes, savoir : 1°. les sacrées, 2°. les honoraires, 3°. celles des ouvrages publics, 4°. les sépulcrales, 5°. les arabes, 6°. les grecques, 7°. les chrétiennes, 8°. celles sur différens sujets qui ne se rapportent pas aux autres catégories.

Bien que nombre de salles des palais royaux et du musée Bourbon aient été ornées de mosaïques trouvées aux environs de Naples, cependant la collection de ces précieux produits de l'art antique, conservée au musée que nous décrivons, est encore la plus riche qu'on connaisse. On doit placer au premier rang le pugilateur, Thésée terrassant le minotaure, un triton, une bacchante, des scènes et des masques comiques, le génie de Bacchus sur une panthère, d'un dessin et d'un coloris dignes des plus grands éloges (ce morceau peut avoir un mètre carré) et un chat qui dévore une caille. Une cinquantaine d'inscriptions peintes sur les murs de Pompeï ont été enlevées avec grand soin et transportées dans ce cabinet.

La galerie des monumens du moyen-âge renferme douze cents objets et plus,

savoir : 850 à 880 en marbre, 60 venant de l'Inde, en bronze et autres matières, 100 morceaux de peinture indienne, et un nombre presque égal d'objets sacrés, tels que crucifix, encensoirs, patènes, vases de toutes sortes de formes et de matières, bas-reliefs, instrumens de torture employés contre les premiers chrétiens, etc., etc.

Presque cinq mille objets composent la collection des terres cuites, sans y comprendre les vases grecs peints dont le nombre considérable est inconnu. Deux mille quatre cents et plus forment celle des verres antiques. Le musée obscène, ou des monumens phalliques, compte cent soixante morceaux environ en bronze, en marbre, peintures, mosaïques, etc., représentant des *Phallus*, des *Ktéïs*, des *Spintriæ*, et des scènes dont le souvenir salit presque autant l'imagination que la vue des objets mêmes.

Ces quatre dernières collections occupent une portion du premier étage, ainsi que la bibliothéque, riche de cent cinquante mille volumes et de trois mille manuscrits, parmi lesquels on compte ceux de saint Thomas-d'Aquin, de l'Amintas du Tasse et celui des Actes des Apôtres, qui date du dixième siècle. D'autres pièces contiguës renferment le cabinet des pierres précieuses et des joyaux antiques et du moyen-âge, celui des bronzes servant aux usages domestiques des peuples anciens, celui des armures, dont l'antiquité remonte quelquefois à trente siècles, la collection des fragmens d'étoffes, d'alimens, d'objets servant à la toilette, trouvés dans les fouilles de Pompeï et des autres villes antiques de la grande Grèce, le cabinet des médailles et la bibliothéque si intéressante des papyrus.

Près de trois mille petits rouleaux noirs, de 2 à 4 pouces de long sur 24 à 30 lignes de diamètre, sont rangés avec soin sur les rayons des vastes armoires qui garnissent les murs de ce cabinet. On dirait autant de morceaux de charbon de bois qu'un marchand aurait exposés pour échantillons : ce sont les *papyrus*. Cette malheureuse ressemblance avec le combustible est cause de la perte d'une grande partie de ces précieux dépositaires des produits de l'esprit humain, qui semblaient destinés à nous conserver tant de richesses des temps anciens. On les prit d'abord pour du charbon décomposé qui ne pouvait pas même produire la chaleur nécessaire pour l'usage habituel : un grand nombre fut jeté à la mer. Plus tard, en 1753, on découvrit au-dessous du jardin du couvent de Saint-Augustin, à Portici, une si grande quantité de rouleaux carbonisés rangés avec tant de symétrie dans une pièce d'une maison d'Herculanum, qu'enfin on les observa et l'on parvint à y lire des caractères latins et grecs. Trois bustes en bronze, dont un représentant Épicure, sept encriers et des stylets à écrire, trouvés dans le même endroit, ne permettaient pas cette fois de prendre une bibliothéque pour la boutique d'un charbonnier. Près de mille huit cent papyrus furent transportés par ordre de Charles III, alors roi de Naples, au musée royal de Portici, et plus tard de là au musée Bourbon. Le feu, bien loin de les détruire, les a réellement conservés : car tous ceux qui n'ont pas été consumés sont tombés en poussière et ont tout-à-fait disparu. Ceux qui nous restent sont tellement torréfiés et rendus si friables, que l'on ne peut y toucher qu'avec une précaution extrême. La difficulté de les lire, qui d'abord parut insurmontable, a cependant été vaincue par la persévérance

du père dom Antonio Piaggio, qu'un vif amour des lettres pouvait seul soutenir dans une telle entreprise. Il trouva le moyen de dérouler, et de fixer sur une membrane transparente, ces cylindres, qui ne présentaient guères plus de consistance que des morceaux d'amadou brûlée. On lui doit la machine aussi ingénieuse que simple, dont on se sert encore aujourd'hui pour cette délicate opération. Ce travail a produit jusqu'à présent quatre cent dix manuscrits, dont dix-huit seulement sont bien lisibles, les autres n'étant que des fragmens difficiles à déchiffrer. En 1793, on publia à Naples un premier volume de ces papyrus, contenant un ouvrage de Philodemus, sur la musique. Un autre parut en 1809 : il renferme un fragment d'un poëme latin que l'on croit être de Rabinius, et le second et le onzième livre du Traité d'Epicure sur la nature. Le troisième volume, qui est sous presse, contiendra, outre plusieurs autres morceaux, le dixième livre de Philodemus, sur l'Economie, d'après lequel il paraîtrait que l'ouvrage sur le même sujet, attribué à Aristote, serait de Théophraste, et le onzième sur l'Orgueil. On conjecture que tous les autres papyrus sont des ouvrages d'auteurs grecs, à l'exception de vingt-quatre qui seraient écrits en latin. Voici à peu près comme on les divise : 60 à 70 sont presque entiers, on en possédait les deux tiers de 160, la moitié de 320, le tiers de 200, le quart de 195; 470 à 480 étaient coupés transversalement, par suite de l'inexpérience des premiers ouvriers. Le nombre des colonnes et des fragmens déroulés s'élève à 2,366.

La précieuse galerie de tableaux, depuis les Grecs du Bas-Empire jusqu'aux temps les plus modernes, est classée dans les autres salles au premier étage, et complète le musée Bourbon. Les plus beaux tableaux du salon des chefs-d'œuvre sont les suivans : un portrait de Philippe II, par Titien; une Charité, de Schidone; une sainte Famille, de Jules Romain; deux autres, de Raphaël; deux portraits, par André del Sarte; un de Léon X, par Raphaël; un du cardinal Passerini, du même; une transfiguration, par Giovan Bellini; un portrait, par Vélasquez; un paysage, de Claude le Lorrain; Paul II, par Titien; le Mariage de sainte Catherine, du Corrège; l'Ange Gardien, du Dominiquin; la Danaé du Titien; deux portraits, par Wan Dyck; deux autres attribués à Rembrandt; deux autres, par Rubens; le Christ expliquant les Saintes Écritures aux docteurs, par Salvator Rosa et un Silène ivre et des Satyres, par l'Espagnolet.

Ces deux noms nous rappellent les peintres napolitains. Si, comme je le pense, on doit entendre par école dans les arts une suite d'artistes travaillant d'après les principes puisés dans l'atelier d'un maître, tels, par exemple, que les nombreux élèves de Michel-Ange, qui forment l'école florentine, pour la sculpture, ceux de Raphaël ou l'école romaine, et ceux des Carraches, qui composent l'école lombarde, je ne pense pas qu'il existe véritablement une école napolitaine; car on ne peut donner ce nom aux trois ou quatre peintres médiocres sortis de l'atelier de Solimène, et moins encore au petit nombre d'artistes formés sous Salvator Rosa. Mais, si l'on veut comprendre, dans les significations du mot école, une réunion d'artistes nés dans une même contrée, alors on pourrait trouver à Naples des peintres assez distingués pour occuper une place honorable à côté des autres

écoles d'Italie. Ceci s'applique particulièrement à la peinture ; car pour la sculpture et l'architecture, Bernini, que nous nommons le chevalier Bernin, peut certainement être considéré comme chef d'école, si l'on a égard à l'immense influence qu'il exerça sur le goût de son siècle dans l'un et l'autre de ces arts.

La peinture commença à fleurir à Naples sous le règne de Philippe II, vers le milieu du 16e. siècle, et conserva son éclat jusqu'à Charles III, pendant environ cent cinquante ans. Bélisaire Correnzio, dit le Grec, doit être regardé comme le premier qui ait donné quelque relief à cet art. Lavallée, dans le texte du musée Napoléon, ne lui accorde que peu de talent ; mais c'est à tort, ainsi que le prouve Lanzi, et plus encore les nombreux ouvrages de cet artiste, que l'on voit à Naples et notamment dans les églises du *Giesu-Nuovo* et de la *Madona di Piè di Grotta*.

Joseph d'Arpino, surnommé Giuseppino, lui succéda. Il naquit au château d'Arpino, dans le royaume de Naples, en 1560. De bonne heure il se rendit à Rome où il gagna d'abord sa vie à broyer des couleurs dans les ateliers des peintres. On prétend que la vue des chefs-d'œuvre du Vatican développa en lui le goût de la peinture. Grégoire XIII s'intéressa au jeune artiste, et lui fournit les moyens de se perfectionner. Josépin est le plus faible coloriste des peintres napolitains, mais ses figures sont dessinées avec plus de correction que l'on n'en trouve généralement dans les ouvrages de ses compatriotes. Son style se rapproche assez de celui de l'Albane, et souvent il est aussi maniéré que lui. Henri IV l'appela à la cour de France en 1600 et le décora de l'ordre de Saint-Michel. Le chevalier d'Arpino mourut à Rome à l'âge de quatre-vingts ans.

Giuseppe Ribeira, plus connu sous le nom de l'Espagnolet, étudia sous Baldassar Correnzio avant d'entrer dans l'école de Michel-Ange de Carravage. Palmérino le fait naître à Xativa dans le royaume de Valence ; mais c'est à tort ; il naquit à Gallipoli, dans la province de Lecce, en 1593, d'Antonio Ribeira, gentilhomme espagnol. L'Espagnolet réunit toutes les qualités qui distinguent les peintres napolitains, une verve brûlante, un coloris vrai et brillant, une énergie remarquable. Ses principaux ouvrages sont la Nativité, que nous possédons au musée royal, le Martyre de saint Barthélemy, que l'on voit à Bologne, le Silène dont nous avons déjà parlé, et les Prophètes qu'il peignit dans les pendentifs de l'église Saint-Martin à Naples.

Giovanni Laurenzo Bernini, architecte, peintre et sculpteur, naquit à Naples en 1598. Peu d'artistes ont joui de leur vivant d'une aussi grande réputation. Comme tous ceux qui sortent de la route tracée, le Bernin fut l'objet d'éloges aussi exagérés que les reproches de ses détracteurs sont excessifs. On doit cependant avouer que, dans les arts, il faut toujours un certain génie pour ouvrir une nouvelle carrière, et que les critiques faites à l'école du Bernin s'adresseraient avec beaucoup plus de justice à ses maladroits imitateurs qu'au créateur du genre. Le nombre des travaux du Bernin est fort considérable : la colonnade de Saint-Pierre doit être considérée comme ce qu'il a fait de mieux. Il mourut à Rome, âgé de quatre-vingt-deux ans, laissant une fortune de plus de 2,000,000 de francs. Il conserva au milieu des honneurs et de l'opulence cette affabilité et cette modestie qu'on a judicieusement nom-

mée le vernis du talent. On se rappelle avec plaisir ces vers de Voltaire :

A la voix de Colbert, Bernini vint de Rome;
De Perrault dans le Louvre il admira la main.
Ah! dit-il, si Paris renferme dans son sein
Des travaux si parfaits, un si rare génie,
Fallait-il m'appeler du fond de l'Italie ?

Salvator Rosa, qui sans contredit eût fait école, si sa vie aventureuse ne s'y fût opposée, ne laissa que deux élèves à peine connus hors de leur pays, Micco ou Domenico-Spadaro et Aniello Falcone. Salvator Rosa naquit en 1615, dans le village de l'Arenella, près de Naples. Il n'eut de maître que la nature. Son goût pour les sites sauvages se démontre dans presque toutes ses compositions. Il affectionne les représentations des ravages causés par les tempêtes. Des arbres brisés, des mers en fureur, des brigands, des batailles, étaient les objets qu'il choisissait de préférence, et qu'il rendait avec plus de succès. Ses tableaux d'histoire ne valent pas ses marines et ses paysages ; cependant la Pythonisse d'Endor, du musée du Louvre, est digne d'éloges; aussi est-ce ce qu'il a laissé de mieux dans ce genre. Sa vie, écrite par lady Morgan, a beaucoup contribué à l'augmentation du prix des ouvrages de Salvator Rosa, qui gravait aussi à l'eau-forte avec facilité. Il mourut sans fortune à Rome, en 1673.

Luca Giordano, Luc Jordans, surnommé *Luca fa presto*, est remarquable par l'étonnante facilité de son pinceau. Coloriste presque égal au Tintoret dont il rappelle le faire avec un rare bonheur, il naquit à Naples d'un peintre médiocre en 1632. Il possédait une facilité étonnante pour imiter la peinture des autres maîtres ses prédécesseurs ou ses rivaux. Le musée de Naples possède un petit tableau de lui, qu'une extrême attention peut seule empêcher de prendre pour une œuvre de Paul Véronèse. L'immense fresque des vendeurs chassés du temple, peinte dans l'église de Saint-Philippe-de-Néri à Naples, est son ouvrage le plus considérable, et où il a déployé un plus grand talent de composition. On reproche avec raison à cette grande machine la monotonie qui résulte des tons rougeâtres dont l'artiste a abusé. Il est élève de l'Espagnolet, mais lui ressemble peu quand il ne cherche pas à l'imiter. La galerie du palais Riccardi à Florence est ce qu'il a fait de mieux. Appelé en Espagne par Charles II, il travailla à l'embellissement de l'Escurial qu'il acheva en dix ans. Il retourna à Naples comblé de richesses et d'honneurs, et y mourut en 1705 à l'âge de 73 ans.

Matia Preti, dit le Calabrais, émule de Michel-Ange de Carravage, naquit à Taverna en Calabre, en 1643, et mourut à Malte, âgé de cinquante-six ans; les églises de Naples renferment un grand nombre de tableaux de ce maître. Les deux plafonds de Saint-Pierre *in macello*, sont certainement ses chefs-d'œuvre, et le placent à côté des premiers peintres italiens. On le confond souvent avec le Carravage.

Francesco Solimène naquit, en 1657, à Nocera de' Pagani, près de Salerne, d'un père, peintre sans talent, qui le destinait au barreau. Le goût du jeune Solimène pour la peinture le fit entrer de bonne heure dans la carrière si mal parcourue par son père. Il ne s'attacha à aucun maître en particulier, puisant à toutes les écoles les principes de l'art; aussi est-il remarquable par un style qui lui est propre. Doué d'un génie peu commun pour l'arrangement des grandes compositions, il est faible sous le rapport du dessin et du coloris; son goût, que l'on peut ac-

cuser d'être maniéré, se ressent tout-à-fait de la décadence; néanmoins ses figures, quoique tourmentées, ne manquent pas de vie et de mouvement. Les nombreux ouvrages de Solimène lui attirèrent les bienfaits de presque tous les souverains de l'Europe. L'empereur Charles VI le nomma chevalier. Il finit ses jours en 1747, dans une délicieuse maison de campagne qu'il possédait sur les flancs du Vésuve, dépensant avec libéralité la fortune que ses talens lui avaient acquise. La musique était son délassement favori. Son principal ouvrage, digne des plus grands maîtres, est une fresque représentant Héliodore chassé du temple, que l'on voit dans l'église du *Giesu-Nuovo*, à Naples, vaste composition qui remplit une surface de six à sept cents pieds carrés. Ses tableaux de chevalet ont bien perdu du prix qu'ils avaient du temps de l'auteur. Il semble que Jouvenet se soit inspiré de Solimène pour l'arrangement des draperies. Corrado, Sebastiano Conca, Franceschello delle mura, et le comte Ferdinando San-Felice, ses élèves, ont les défauts de leur maître, sans posséder ses talens. Ces derniers noms ferment notre liste abrégée des peintres napolitains. L'art, depuis le dix-huitième siècle, a presque disparu de Naples. MM. Camerano, Marsigliode Falco et Smargiassi, sont à peu près les seuls artistes qui de nos jours semblent vouloir soutenir la vieille gloire de leur patrie.

*L'article suivant est de M. P.****

Destinée à signaler tout ce qu'elle eut d'éclatant dans ses annales si vastes et si fécondes en grands et dramatiques événemens, notre Italie ne pouvait, dans l'article que nous avons consacré à Naples, omettre d'y comprendre celui si justement célèbre de Masaniello, qui tint dans sa main le sort de tout un peuple. Nous acquittons cette dette envers nos lecteurs, et espérons que, jointe à la notice de *Gennaro Annese* et *du duc de Guise*, l'auto-biographie du pêcheur napolitain leur sera d'autant plus agréable, que nous avons pris le soin de leur en donner en quelque sorte le portrait moral et physique. Ces récits sont extraits des Mémoires d'Orloff.

Dans Naples vivait un jeune homme du nom de Thomas Aniello (par contraction, Mas'Aniello), que la nature semblait avoir formé pour les grandes entreprises. C'était un simple valet de pêcheur, sans éducation, sans culture, mais vif, audacieux, et doué de cette éloquence brute qui émeut les sens, parce qu'elle ne s'exprime que par images. Il avait aussi à se plaindre d'une offense : sa femme, ayant voulu un jour entrer dans la ville avec un peu de farine cachée dans un bas, avait été punie de plusieurs jours de prison pour avoir fraudé les droits. Depuis ce temps, il conçut pour le gouvernement une haine implacable : il cherchait et trouva l'occasion d'assouvir sa vengeance.

Il est peu de villes d'Italie qui n'aient conservé, sous d'autres noms, quelques-unes des fêtes de l'antiquité, que l'on célèbre encore annuellement par des jeux populaires, vestiges d'anciens jeux sans doute plus solennels et plus pompeux. Dans une fête de cette espèce, le peuple était rassemblé (le 7 juillet 1647) dans la place du grand marché, à Naples.

Le marché était presque entièrement dépourvu de fruits ; les paysans devant payer l'impôt ne s'empressaient plus d'en apporter à Naples. Ce spectacle de la disette, le jour d'une fête publique, attristait la multitude, et Masaniello sut habilement profiter de cette disposition des esprits : il se mêla

dans les groupes du peuple, s'exhala en reproches et en plaintes contre le gouvernement, n'eut pas de peine à enflammer des têtes que déjà l'ardeur du jour portait à l'exaltation. Le magistrat chargé de pourvoir à l'approvisionnement du marché étant survenu, Masaniello ne balança pas à lui reprocher et la rigueur de l'impôt et sa propre insouciance : ses reproches furent si vifs ou si justes, que le peuple, qui lorsqu'il souffre ne respecte plus rien, osa frapper ce magistrat, qui eut peine à échapper aux mains des furieux. Ce fut le signal de l'insurrection : une foule immense se porta avec fureur dans les divers bureaux de la perception des droits et les mit en cendres.

Dans cette première expédition, Masaniello marcha toujours à la tête des mécontens. Déjà son zèle s'était fait remarquer; il leur inspirait la confiance et le respect. Les ayant rassemblés autour de lui, il leur parla avec cette véhémence, cette énergie qui caractérisait à Rome les discours des tribuns : il y peignait la misère du peuple, l'insolence des grands, et vomissait des imprécations contre le gouvernement du vice-roi.

A peine Masaniello eut-il achevé, qu'il fut reconnu chef suprême du peuple. On lui éleva sur la place de Naples une espèce de trône où il siégeait en sarrau blanc de marinier, tenant à la main une épée nue pour sceptre. Dès lors ses volontés devinrent des lois, ses ordres des décrets, qui étaient exécutés aussitôt que rendus. Comme il ne savait pas écrire, il signait avec une empreinte de métal qu'il portait attachée à son cou. Ce n'était pas seulement la populace qui lui obéissait, mais des hommes qui lui étaient bien supérieurs par l'éducation et les lumières. En quelques jours, plus de trois cent mille hommes furent armés, enrégimentés.

Les soldats espagnols disparurent à l'aspect de ce torrent de forces populaires; et le vice-roi lui-même, attaqué et poursuivi par les insurgés, se retrancha dans un château, et ensuite se cacha dans un couvent, d'où il ne tarda pas à rendre tous les priviléges que Charles-Quint avait autrefois accordés à la ville et au royaume. C'est ainsi qu'un simple pêcheur, presque adolescent, traitait d'égal à égal avec le représentant d'un grand monarque. Cette espèce de capitulation du vice-roi se fit par l'entremise d'un cardinal, archevêque de Naples, *Filomarino*, qui, dès le commencement des troubles, avait jugé de la situation désespérée où se trouvait le gouverneur espagnol, et sentit que, dans de certaines occasions, il faut céder à la tempête plutôt que de la braver. Les dignités dont il jouissait imposaient le respect au peuple soulevé, en même temps que son caractère personnel inspirait la confiance.

Mais il n'était pas dans les destinées de Naples de jouir même des faveurs qu'elle avait conquises. Elle ne tarda pas à les payer du sang de ses citoyens. En effet, Masaniello, soit que la cruauté lui fût naturelle, soit qu'il voulût faire passer dans l'âme de ses adversaires la terreur que lui-même éprouvait, se livra à des actes d'une barbarie féroce. Non content d'avoir fait brûler les meubles, les maisons même des fermiers de l'impôt, qui, selon lui, s'étaient engraissés de la substance, des larmes du peuples (et aucune main n'osa s'approprier le moindre débris de tant de richesses détruites), il voulait que leur sang coulât sous ses yeux. Nouveau Marius, du haut de la fenêtre de sa maison, il n'avait qu'à faire un signe, et l'on voyait tomber les têtes d'un nombre effrayant de victimes.

Bientôt l'imagination de Masaniello

s'égare, son esprit paraît aliéné. Il courut un bruit absurde : qu'on lui avait fait respirer le parfum de fleurs empoisonnées ; que sa tête en restait affaiblie. Il est bien plus naturel de penser que les fatigues d'esprit auxquelles cet homme n'était accoutumé ni par état ni par goût, jointes à l'excessive chaleur de la saison ; que peut-être aussi les terreurs qui suivent toujours les excès du pouvoir, furent les causes de cette démence aussi soudaine que funeste. Après les riches fermiers, il poursuivit les nobles, et même les plébéiens. Sur la plus simple délation, il prononçait une sentence de mort.

Lorsqu'un chef de parti attaque son parti même, il n'est pas loin de sa chute. Les principaux citoyens qui, dans cette révolution, marchaient sous ses bannières et combattaient pour sa querelle, menacés d'être égorgés par le tribun devenu un véritable tyran, sentirent la nécessité d'en délivrer promptement la patrie. Masaniello s'aperçut du déclin de la faveur publique. En vain il voulut ranimer dans les âmes cette exaltation à laquelle il avait dû l'autorité dont il jouissait ; ses discours frénétiques parurent ce qu'ils étaient en effet, insensés. Un jour, qu'affligé autant que surpris du peu de succès qu'avait eu une de ses déclamations ordinaires, qu'il avait prononcée dans la chaire même de l'église d'un couvent, il errait dans l'intérieur de ce monastère, livré à la plus sombre mélancolie, il fut appelé par quelques hommes apostés, qui feignirent d'avoir à lui parler des intérêts du peuple ; il s'avança vers eux avec confiance ; mais aussitôt ils l'étendirent à leurs pieds de plusieurs coups de fusil. En expirant, le malheureux n'eut que le temps de proférer ces mots : « Ah ! les ingrats ! ah ! les traîtres ! »

N.

Ainsi périt un homme qui, malgré sa grossière ignorance, n'eut pas moins de pouvoir dans Naples que Thrasybule n'en eut à Athènes, lorsqu'il en chassa les trente tyrans, et que les Gracques, à Rome, lorsqu'ils demandèrent au sénat l'établissement de la loi agraire. Grand homme peut-être, si avec la probité et le désintéressement dont il donna de constantes preuves, il eût montré plus d'humanité et de justice (1).

On devait croire que l'émeute allait cesser par la mort de Masaniello. Les insurgés, fatigués de la tyrannie du chef qu'ils s'étaient donné, avaient vu, avec une espèce de joie, sa tête clouée à un poteau. Mais le vice-roi et ses partisans, trop fiers d'une victoire qu'ils devaient plutôt à la fortune qu'à leur courage, se comportèrent en vainqueurs insolens. Des nobles ne craignirent point de maltraiter des hommes du peuple ; et, de son côté, le gouvernement fit diminuer le poids du pain. Dès-lors le tumulte recommença, mais avec plus de fureur ; le corps de Masaniello fut déterré, et réuni à sa tête, fut exposé à la vénération du peuple : on lui fit des obsèques magnifiques, comme à un général en chef. Bientôt le peuple s'empare de tous les postes qui dominaient le port ; le vice-roi, assiégé de nouveau, est obligé pour la seconde fois de se réfugier dans un des châteaux forts (le Château-Neuf), et pour la seconde fois encore, il lui faut négocier, traiter avec le peuple. Mais ce traité fut plus humiliant, plus honteux que le premier, et pour comble de mal-

(1) Le vénérable achevêque de Tarente (*Monseigneur Capecelatro*) possède un manuscrit anonyme, qui contient l'histoire de la révolution opérée dans Naples, par Masaniello. Nous avons regretté que notre plan ne nous permît pas de répéter tous les détails intéressans qui s'y trouvent consignés

heur, toutes les concessions qu'il faisait augmentaient, au lieu d'étouffer, le feu de la rébellion. Il fut sommé de livrer les forteresses de Naples au peuple; sur son refus, on se disposa à les attaquer.

Cependant la cour d'Espagne avait été informée de l'insurrection du peuple napolitain; et pour le faire rentrer dans le devoir, elle s'était hâtée d'envoyer le jeune D. Juan d'Autriche, âgé de dix-huit ans, à la tête d'une armée navale, et lui avait donné des pouvoirs très-étendus.

Ce prince arriva, le 1er. octobre, dans le golfe de Naples, et déploya, le long de la plage de Sainte-Lucie, aux yeux de toute la ville, sa nombreuse et imposante flotte. On l'avait flatté bien faussement que sa seule présence suffirait pour ramener l'ordre et la soumission. Le peuple ne parut point intimidé. Le prince fit débarquer ses troupes qui allèrent occuper les postes les plus élevés. De là on fit sur la ville un feu continuel, qui détruisait des maisons, des palais, des églises, mais faisait très-peu de mal aux insurgés. Les forces espagnoles n'étaient pas assez considérables pour qu'on pût raisonnablement espérer de réduire une ville dont l'immense population était tout armée. Ce fut sous le canon même des Espagnols, que, renversant les armes du roi, Naples se proclama *république :* elle avait alors pour chef un autre Masaniello, mais bien plus adroit et plus fourbe que son prédécesseur : c'était *Gennaro Annese,* qui avait été élevé dans la profession des armes (des historiens disent que c'était un simple armurier).

Jusqu'alors les Français n'avaient point figuré dans cette rébellion. Leur rôle va commencer. Tant que Masaniello vécut, le peuple paraissait avoir une telle horreur des étrangers, que la seule proposition d'appeler les Français à Naples eût été dangereuse: et cependant il était bien prouvé qu'avec leur secours, il eût été facile de chasser à jamais les Espagnols du royaume. Mais les circonstances avaient changé; on commençait à sentir le besoin de terminer cette longue lutte. D'adroits émissaires répandaient dans le peuple que la France était très-disposée à prendre part à l'insurrection; ils parlaient de la bravoure, de l'affabilité de *Henri de Lorraine, duc de Guise*, qui était en ce moment à Rome; on le représentait comme très-propre à diriger et affermir la nouvelle république.

Le duc de Guise, instruit de tout ce qui se passait à Naples, y parut bientôt, et fut reçu au milieu des acclamations de tout un peuple, qui voyait en lui un protecteur de sa liberté naissante, et un rival bien supérieur en réputation et en talens au trop jeune D. Juan d'Autriche. Son premier soin fut de chercher à rétablir l'ordre dans cette populace effrénée à laquelle il devait commander, et qu'il ne considéra point sans quelque terreur.

En se rendant à Naples, le duc de Guise avait tout autre projet que d'affermir le gouvernement républicain; ce n'était point pour les intérêts de la France qu'il se proposait de combattre, bien qu'il eût concerté son entreprise avec les ministres français, et qu'ils lui eussent promis de la seconder. Mais comme descendant de René d'Anjou par les femmes, il se croyait des droits au trône de Naples, et se promettait bien de les faire valoir dans l'occasion.

Le successeur de Masaniello, *Gennaro Annese*, soit qu'il reconnût les secrets desseins du duc de Guise, soit

qu'il ne vît pas sans peine l'autorité dont le peuple l'avait revêtu passer en d'autres mains, non-seulement faisait échouer les opérations militaires de son rival, mais cherchait à le rendre suspect et odieux aux républicains : il tenta même de le faire assassiner. L'orgueilleux petit-fils du héros de la ligue en France, qui ne souffrait pas, avec moins d'impatience et d'indignation, qu'un tribun, un vil plébéien osât lui disputer la puissance, cherchait à s'en débarrasser, par des moyens tout aussi condamnables. Les insurgés se divisaient entre ces deux chefs. Un troisième parti se forma parmi eux, et ce fut par les menées du ministre français à Rome. Ce dernier parti n'avait pour but que de chasser les Espagnols, et de donner le trône à un roi français : c'etait le moins considérable ; mais il était presque entièrement composé de barons attachés depuis longtemps à la maison de France.

Par l'effet de ces divisions, les Espagnols, quoique très-faibles, se maintenaient dans la possession des forts et des châteaux. On se livrait, de part et d'autre, de petits combats journaliers, qui n'avaient aucun résultat important.

Les Espagnols jugèrent que le moment était favorable pour tenter des négociations ; ils firent proclamer un édit du roi Philippe, qui accordait une entière amnistie à toutes les personnes qui avaient pris part à l'insurrection. Mais le nom du duc d'Arcos, qui se lisait sur ces édits et proclamations, empêchait les insurgés d'y donner aucune confiance. On sentit la nécessité d'éloigner un vice-roi aussi odieux au peuple ; il partit, et D. Juan d'Autriche resta seul chargé du gouvernement. Il continua, mais sans beaucoup de succès, du moins auprès des partisans du duc de Guise, la voie des négociations. Annese, toujours envieux et perfide, se prêtait plus facilement aux propositions qui lui étaient secrètement faites, et cependant n'osait ou ne voulait pas mettre bas les armes.

La cour d'Espagne parut désapprouver que le duc d'Arcos eût quitté son poste sans son autorisation, et remis le pouvoir à un prince à peine adolescent : elle se hâta de donner ordre au comte d'*Onnatte*, qui était alors ambassadeur à Rome, de passer à Naples en qualité de vice-roi. C'était à lui qu'il était réservé de terminer la révolution de Naples.

En vain le duc de Guise avait tenté, en divers petits combats, de s'emparer des forts et postes occupés par les Espagnols ; ses troupes, mal disciplinées, plus habituées à piller qu'à combattre, avaient éprouvé des échecs : il sentit le danger de sa position ; et, en effet, elle était d'autant plus fâcheuse, que le comte d'Onnatte, à peine arrivé, avait distribué de l'argent aux troupes espagnoles, et ranimé leur courage.

Ayant appris que ce vice-roi faisait rétablir les forts du port de *Baïa*, et de l'île de Nisida, dans la crainte qu'une flotte française ne s'approchât des côtes, le duc de Guise sortit de Naples avec un détachement de ses troupes pour s'opposer à ces travaux. Cette absence lui fut fatale. Le vice-roi, D. Juan, et le cardinal Filomarino, qui n'avait jamais cessé de prendre tous les moyens qu'il jugeait les plus propres à rétablir le calme, sortirent la nuit des châteaux à la tête des troupes espagnoles : ils avaient des intelligences avec la plupart des insurgés, des postes importans leur furent livrés sans qu'il fût besoin de combattre. Bientôt les mots de paix, de réconciliation, furent prononcés de

toutes parts. Annese vint apporter les clefs du fort, ou grosse tour des Carmes, qu'il commandait. Et c'est ainsi qu'en peu d'heures se termina une révolution qui durait depuis neuf mois, et qui avait fait répandre des torrens de sang.

Le duc de Guise, à cette nouvelle, voyant que pour lui tout était perdu, ne songea plus qu'à sauver sa vie en se jetant dans les Abbruzzes, où il pouvait compter sur un assez grand nombre de partisans. Mais le commandant de Capoue avait envoyé de la cavalerie à sa poursuite. Il fut joint sur la route, près de *Morrone*. Ce fut là que, soutenu par le petit nombre d'hommes qui l'avaient suivi, il se défendit quelque temps avec intrépidité; mais, son cheval ayant été tué dans la mêlée, il fallut se rendre. Il fut conduit à Naples, et de là transféré en Espagne où il resta cinq années prisonnier.

A l'exemple de la capitale, quelques provinces, qui s'étaient insurgées, rentrèrent dans le devoir. D. Juan, voyant que sa présence n'était plus nécessaire à Naples, passa dans la Sicile : cette île aussi avait été tout récemment le théâtre de plusieurs tumultes populaires; elle était à peine pacifiée.

Le comte d'Onnatte était convaincu que, tant que les Français seraient maîtres, comme ils l'étaient, de plusieurs ports sur les côtes de la Toscane, le royaume de Naples devait être sans cesse dans l'inquiétude d'une invasion. Il résolut donc de faire les plus grands efforts pour chasser ces voisins trop dangereux. Il eut l'art de stimuler le zèle de la noblesse napolitaine, qui voulut partager les périls de cette expédition. Bientôt il eut rassemblé une flotte assez nombreuse, que vinrent encore grossir les vaisseaux qui portaient D. Juan à son retour de la Sicile. Les troupes du vice-roi se présentèrent d'abord devant l'île d'Elbe, et peu après forcèrent de capituler les faibles garnisons françaises qui occupaient les places de Porto-Longone et de Piombino dans la Toscane.

Avant d'entreprendre cette expédition, le comte d'Onnatte s'était montré d'une sévérité excessive envers les Napolitains qui avaient figuré dans la dernière rébellion. Ne voulant pas paraître violer ouvertement l'amnistie, si solennellement accordée, il en faisait arrêter plusieurs sur de simples dénonciations, souvent sur le bruit d'un chimérique tumulte populaire : et bientôt les uns périssaient sur l'échafaud; les autres étaient égorgés secrètement dans les prisons. Nous verrons dans la suite Annese lui-même condamné au dernier supplice; Annese à qui l'Espagne avait tant d'obligation, puisque, sans lui, elle eût perdu, peut-être pour toujours, le royaume de Naples.

N'est-ce point faire trop d'honneur au cabinet de Madrid que de supposer, avec quelques historiens, que la cruauté du comte d'Onnatte fut la cause de son rappel? Quoi qu'il en soit, on lui donna un successeur, beaucoup plus tôt qu'il ne s'y attendait; et il fut si sensible à cette ingratitude de sa cour, qu'il alla ensevelir ses regrets ou ses remords dans un couvent de Chartreux.

Le comte de *Castrillo* le remplaça. C'était un homme d'un caractère indulgent et doux, qui, ayant exercé pendant plusieurs années des magistratures, aimait et voulait pratiquer la justice. Naples se promettait de retrouver sous son gouvernement la paix et sa prospérité perdue. Mais le duc de Guise devait, encore une fois, venir troubler, du moins pour quelques in-

stans, ce pays véritablement voué au malheur. A peine sorti des fers de l'Espagne, il fatigua tellement le ministère français, qu'il en obtint des troupes et une flotte avec laquelle il se rendit, vers la fin de l'année 1653, dans le golfe de Naples. Il débarqua sa petite armée à Castellamare dont il s'empara. Sans doute il s'attendait que ses partisans, le voyant si près, allaient s'insurger et lui livreraient la capitale. Soit qu'il eût été trompé sur les dispositions du peuple, soit que naturellement présomptueux il eût agi avec légèreté, soit enfin que le peuple fût fatigué de dissensions, personne ne se leva en sa faveur. Quelques mécontens seuls, et entre autres deux prêtres et un moine, tâchèrent, par leurs discours, d'exciter de la rumeur; mais ils furent aussitôt emprisonnés. Annese, sur quelque soupçon d'intelligence avec le duc de Guise, dont pourtant il avait été autrefois l'ennemi, fut aussi arrêté et puni de mort.

La noblesse de Naples, presque tout entière, se présenta pour aller combattre le duc de Guise. Douze mille hommes de troupes d'élite s'avancèrent vers Castellamare, et fermèrent tous les chemins qui conduisaient à la capitale. Le duc de Guise sentit alors l'impossibilité où il se trouvait de repousser, avec le peu de forces dont il pouvait disposer, les Napolitains qui occupaient tous les passages de la montagne de Castellamare. D'un autre côté, il ne pouvait rester dans cette ville où déjà les vivres manquaient. D'après l'avis de son conseil, il rembarqua sa troupe sur les vaisseaux qui l'avaient transportée, et reprit la route de Toulon. Vaine expédition qui n'eut aucun résultat!

Au fléau des révolutions et des guerres devait succéder un fléau plus terrible, la peste. Elle fut apportée à Naples par quelques troupes qui revenaient de Sardaigne. La contagion se répandit dans les quartiers bas de la ville: on avait d'abord pensé que ce n'était qu'une fièvre maligne, et l'on ne prit aucune précaution. Bientôt le nombre des personnes qui mouraient chaque jour devint effrayant: on crut pouvoir apaiser la colère du ciel par des prières: on fit des processions, on courut en foule dans les églises. Dès ce moment, la contagion, qui ne ravageait que certains quartiers, se répandit dans tous: les prêtres persuadèrent au peuple de bâtir une église, de faire des dons volontaires pour les frais de construction, et même d'y travailler. On vit alors des hommes et des femmes de toutes les classes de la société, livrer tout ce qu'ils possédaient d'or, d'argent, de bijoux de toute espèce, et venir travailler ensuite, avec une ardeur incroyable, aux murs de l'église et du couvent projetés. La maladie, dans cet immense rassemblement d'hommes, se propagea avec bien plus de facilité et d'énergie. Il mourait jusqu'à quinze mille personnes par jour. Les cimetières ne suffisaient plus pour les inhumations; on entassa les corps dans les catacombes, on les brûla, on les jeta à la mer. A la fin, on ne trouva plus personne pour enlever les cadavres des maisons et des rues: l'air était infecté des miasmes qui s'exhalaient de tant de corps en putréfaction.

Cette horrible calamité dura plusieurs mois; mais une pluie abondante survint, au commencement de l'automne, et sembla purger l'atmosphère. Les malades qui étaient attaqués se rétablirent, et bientôt après l'épidémie cessa entièrement. Mais la ville était presque déserte; et, pour comble de malheurs, il fallut établir des gardes

aux portes pour qu'aucun étranger n'y pénétrât : la peste s'étant répandue dans les campagnes et les villes voisines, on avait à craindre que les habitans de ces pays ne rapportassent de nouveau la maladie dont à peine la capitale se trouvait délivrée.

Rien de plus sage que les mesures employées par le vice-roi pour rétablir l'ordre dans Naples, après ces temps d'infortunes, pour l'approvisionner de grains, et lui rendre sa population. Il allait jouir de son ouvrage, lorsqu'il apprit que le comte de *Pennaranda* avait été choisi pour le remplacer.

La paix de l'Espagne avec la France venait d'être conclue, dans cette île des Faisans, devenue si fameuse par le traité qu'y signèrent, au nom de leurs maîtres, le cardinal Mazarin et Don Louis de Haro. C'était une circonstance heureuse pour le nouveau vice-roi ; il devait penser qu'il n'aurait plus à s'occuper que des moyens de rendre aux peuples qu'il était chargé de gouverner, une prospérité qu'ils n'avaient connue que dans de courts intervalles. Mais l'Espagne n'avait point fait la paix avec le Portugal ; et, malgré la dépopulation du royaume de Naples, il fallut encore y lever des hommes pour augmenter les troupes espagnoles.

D'un autre côté, les brigands continuaient de désoler tout le pays : les communications entre les villes étaient interrompues ; ils se montraient jusques aux portes de Naples. En vain l'on voulait sévir ; ils étaient protégés par des barons, et trouvaient un asyle sur leurs terres. Dans l'intérieur des villes régnait la plus affreuse dépravation. On y commettait avec impunité des vols, des assassinats ; les églises étaient toujours pour les coupables des refuges assurés ; les réclamations du gouvernement contre cet abus étaient vainement portées au pontife de Rome. Dans les rues on ne pouvait marcher qu'avec des armes. La société semblait avoir atteint le dernier degré de sa dissolution.

Pennaranda fit beaucoup de règlemens de police ; mais indulgent et doux, il ne savait pas les faire exécuter. Le cardinal *Pascal d'Arragon*, qui le remplaça, déploya, au contraire, une excessive sévérité. Il commença par chasser de Naples tous les vagabonds et gens sans aveu : il livra ensuite au bourreau un grand nombre de coupables. Sous son administration, le glaive de la justice ne se reposa point : mais cette administration ne dura que dix-neuf mois.

VOYAGE A NOLA ET A FONDI.

Arrivé à Naples par un de ces bateaux dont la science et le génie ont fait les agens les plus actifs de la civilisation de l'univers, un jeune homme, né dans le nord âpre et glacé, s'y enivrait de l'atmosphère embaumée des contrées méridionales, et doué qu'il était d'un cœur d'artiste et d'une âme de poëte, il ne cessait d'interroger les beautés des arts et de la nature. Logés sous le même toit, mangeant à la même table, partageant les mêmes goûts, les mêmes désirs, nous tardâmes peu à nous lier tous les deux, entraînés que nous étions par une mutuelle et douce sympathie. Hermann (c'est le nom de mon jeune ami) avait une sœur qui, tandis qu'il maniait le

ciseau et promettait de devenir un digne élève de Thorwalsden, à l'atelier duquel il était destiné, excellait sur la harpe, élève qu'elle était d'un célèbre professeur de Rome, auprès duquel elle devait aussi aller.

Ayant facilement vu combien l'Italie m'était familière, puisque j'y comptais plusieurs années de séjour, ils se plaisaient à m'en entendre signaler les beautés, et leur en révéler l'archéologie et l'histoire; de sorte que j'étais devenu leur *Cicerone officieux*, en les conduisant à ce titre, tantôt dans Baïa, dont nous explorâmes ensemble toutes les antiquités, et tantôt à Herculanum et Pompéï, dont nous interrogeâmes plusieurs fois ensemble les ruines, palpitantes de cet intérêt puissant qui s'attache à ce qu'il y a de plus touchant et de plus dramatique.

Quoiqu'ils fussent destinés, comme nous venons de le voir, pour Rome, mes deux élèves en archéologie ne la connaissaient point encore, et désiraient vivement de s'y rendre avec moi. Ils me proposèrent d'en faire le voyage ensemble, et de visiter en y allant celles des cités de la Campanie qui avaient le plus de célébrité; j'y consentis, et tout en louant une calesse pour Rome, nous stipulâmes avec le vetturino que nous irions d'abord visiter *Nola*.

Cette ville, où mourut Auguste, et que le plus illustre des Marcellus défendit et arracha des mains d'Annibal, était digne que nous fussions la voir, placée qu'elle est dans un des sites les plus rians de la Campanie.

Rivale de Capoue, aux jours de sa splendeur, Nola l'emporta même sur sa voisine en opulence monumentale. Elle comptait deux amphithéâtres, tandis que Capoue n'en avait qu'un, et les Étrusques qui la possédaient, avant que Rome s'en emparât, régnaient de l'une à l'autre mer de l'Italie.

Nous interrogeâmes les ruines de Nola; mais là, comme dans une foule d'autres lieux d'Italie, nous eûmes occasion de reconnaître que la ville moderne devait à l'ancienne presque toute son enceinte et ses principaux bâtimens, construits qu'ils sont des décombres des deux amphithéâtres. Il Palazzo «le palais», demeure des comtes féodaux et barbares qui succédèrent à la puissance romaine dans le moyen âge, est en entier bâti de leurs marbres et de leurs débris; et cet abus a été poussé si loin, que l'on a transporté jusqu'à Naples, des matériaux qui y ont servi à construire des palais; ainsi, les demeures fastueuses que l'histoire locale assigne ici à Fabius Maximus, Marius, le grand Pompée, et Auguste lui-même, sont devenues celles des seigneurs napolitains. La cathédrale n'est pas exempte de ces spoliations faites par le nouveau à l'ancien âge, et quoiqu'elle soit d'une architecture gothique des plus reculées, elle doit les dentelures de ses ogives à plus d'un marbre antique; mais ce qu'elle a de plus digne d'être remarqué, c'est que ses cloches rappellent saint Félix, évêque de Nola qui, le premier, introduisit l'usage de cet instrument de percussion dans les églises, circonstance que le nom latin de *campana* sert à accréditer.

La jolie cité d'*Acerra* s'élève près de Nola. Silius Italicus lui reproche un air méphytique, mais épuré actuellement par des usines que la civilisation introduit jusqu'au fond de l'Italie. Nous ne craignîmes pas de braver cette atmosphère, mes compagnons et moi, bien que dans leur nombre il y eût une femme. Élise (c'est le nom de la sœur

d'Hermann) n'est pas moins courageuse que lui, et rien n'égale l'amour qu'elle a pour les arts et l'instruction, si ce n'est celui qu'à son exemple son frère leur porte. Au reste, qu'on ne croie pas que le seul désir d'interroger des ruines nous guide, mes amis et moi : non; admirer une nature toujours lucide et grandiose est le sentiment qui s'y associe, et il tempère par sa douce présence tout ce que l'autre a de grave et de solennel. Ici, des deux côtés de notre route, une végétation luxuriante et balsamique ne charme pas moins les yeux que l'odorat, et plonge le voyageur dans une sorte d'ivresse.

Nous ne pûmes passer à *Capoue la moderne* sans gémir de l'extrême malpropreté de ses maisons, de ses rues et ses places publiques ; car il n'est aucune cité en Italie qui soit moins qu'elle habitable sous ce rapport. Que dire, en effet, d'une ville où vous ne pouvez entrer dans une auberge sans être invinciblement détourné du besoin de manger ou de celui de dormir par l'excessive incurie apportée dans les mets, et l'absence de toute propreté dans le linge des lits, et tel est pourtant l'accueil qui vous y attend. Capoue antique fut plus sage sans doute ; car, s'il en eût été ainsi de ses maisons, au lieu de l'appeler du nom d'efféminée, elle eût mérité celui de Capoue la malpropre.

Teano, autrefois *Teanum*, que vantent Strabon et Vitruve, nous apparaît après la malheureuse Suessola, mais c'est moins pour nous consoler que pour nous affliger encore. L'une périt au huitième, et l'autre au neuvième siècle : la première par le feu, et l'autre des mains de Capo di ferro « Tête de fer », barbare qui la maltraita tellement, que sa population disparut comme si elle eût été engloutie par le Vésuve. Le nom d'heureuse a été donné à la Campanie; elle dut l'abjurer à l'une des époques les plus violentes du moyen âge.

Sinuessa, que fondèrent des peuples venus du Pont-Euxin, brillait peu éloignée de *Telese*, dont le nom est consacré dans ces contrées. A ce nom, Hermann et sa sœur devinrent encore plus attentifs qu'ils ne l'avaient encore été; car, remplis qu'ils étaient de l'histoire du peuple-roi, Telese leur rappelait un héros qui osa quarante ans résister à sa puissance.

Télésinus, qui portait le nom de sa patrie, est ce héros. Chef de la confédération des Samnites, quand la guerre sociale éclata, il se grandit de toute la hauteur du talent, du courage et du génie, et vint opposer à Rome, près de ses murs même, un homme que furent jaloux d'imiter plus tard Arminius, Civilis, Viriate, Vercingétorix, et tous ceux qui protestèrent contre la tyrannie. A la voix de leur chef, les Samnites se levèrent comme un seul homme, et se liguant d'un côté avec les Lucaniens et les Brutiens, de l'autre, avec ce qui restait des Etrusques que Rome venait d'anéantir, la guerre sociale fut résolue, signée, et les plus terribles hostilités commencèrent. Ame de ce grand mouvement, Télésinus était partout, et se multipliant pour ainsi dire en plusieurs hommes, plusieurs héros, on le voyait tantôt aux portes de Rome, qu'il menaçait d'un siége qui eût précédé celui d'Annibal, et tantôt au fond de l'Ombrie. Ce fut ainsi qu'il attira les Romains dans la vallée de Caudium. Ce grand homme fit durer près d'un demi-siècle la lutte la plus opiniâtre et la plus sanguinaire, et quoiqu'elle se terminât par sa captivité et sa mort, il brava l'une et l'autre

avec l'intrépidité d'un héros et d'un sage; et quand Rome l'eut réservé à l'ignoble supplice auquel elle condamnait les victimes de son insatiable et cruelle ambition, il le subit plein du douloureux regret de n'avoir pu délivrer sa patrie. Il fut traîné au Capitole les pieds et les mains liés, tel qu'un criminel, lui dont l'âme fut aussi grande qu'elle était ferme et pure.

En achevant ces mots, je vis Hermann et sa sœur gémir comme moi du sort de Télésinus, et c'était là sans doute une occasion de leur dire combien Rome, qu'on admire même alors qu'elle n'existe plus, acquitta par des crimes aussi multipliés qu'ils furent atroces, sa superbe grandeur; mais craignant de me jeter dans de vaines déclamations, je me contentai de vouer dans mon cœur à la mémoire du grand et malheureux Télésinus les hommages dus aux hommes devenus infortunés à force de vertus.

Mais nous allons franchir le Volturne, dis-je à mes compagnons, qui m'avaient attentivement écouté pendant notre excursion parmi les ruines des plus belles cités de la Campanie, et nous allons au delà de ce fleuve en voir qui ne sont pas moins célèbres.

Nous entrâmes peu de temps après dans *Mola di Gaëta*, pour déjeûner; et là, j'eus facilement sujet de réaliser tout ce que je venais de leur promettre.

Bourg immense, *Mola*, comme vous le voyez, mes chers auditeurs, n'a qu'une seule rue, elle fut jadis la belle *Formiæ*; et comme telle, rappelle à la fois et la villa qu'y possédait Cicéron, et sa mort aussi tragique que criminelle.

Mais pour vous peindre plus dignement ce drame horrible, nous aurons recours à M. de Châteaubriand, dans son Voyage en Italie, trop court, sans doute, pour les beautés que renferme la plus belle des péninsules.

« En sortant de Fondi j'ai salué le premier verger d'orangers ; ces beaux arbres étaient aussi chargés de fruits mûrs que pourraient l'être les pommiers les plus féconds de la Normandie. Je trace ce peu de mots à Gaëte, sur un balcon, à quatre heures du soir, par un soleil superbe, ayant en vue la pleine mer. Ici mourut Cicéron dans cette patrie, comme il le dit lui-même, qu'il avait sauvée : *Moriar in patriâ sæpè servatâ*. Cicéron fut tué par un homme qu'il avait jadis défendu; ingratitude dont l'histoire fourmille. Antoine reçut au *Forum* la tête et les mains de Cicéron; il donna une couronne d'or et une somme de deux cent mille livres à l'assassin; ce n'était pas le prix de la chose : la tête fut clouée à la tribune publique entre les deux mains de l'orateur. Sous Néron on louait beaucoup Cicéron, on n'en parla pas sous Auguste. Du temps de Néron le crime s'était perfectionné; les vieux assassinats du divin Auguste étaient des vétilles, des essais, presque de l'innocence au milieu des forfaits nouveaux. D'ailleurs on était déjà loin de la liberté; on ne savait plus ce que c'était : les esclaves qui assistaient aux jeux du cirque, allaient-ils prendre feu pour les rêveries des Catons et des Brutus? Les rhéteurs pouvaient donc, en toute sûreté de servitude, louer le paysan d'Arpinum. Néron lui-même aurait été homme à débiter des harangues sur l'excellence de la liberté : et si le peuple romain se fût endormi pendant ces harangues, comme il est à croire, son maître, selon sa coutume, l'eût fait réveiller à coups de bâton pour le forcer d'applaudir. »

Nous allons passer, dis-je à mes

compagnons de voyage, devant le tombeau qu'élevèrent au Démosthènes des Romains ses affranchis, de leurs mains reconnaissantes et pieuses : nous nous levâmes à ces mots, et comme les chevaux avaient été remis à notre voiture, nous partîmes et saluâmes ce monument de douleur et de déchirante amertume. Hermann frémit en le contemplant, et quant à sa sœur son doux regard se teignit de la pâle langueur de la mélancolie (1).

Nous avions vu *Casilium* avant que d'arriver à Mola. Elle osa résister à Annibal, tout vainqueur qu'il était, à son retour de Cannes, prit parti pour César, et fut fortifiée par Antoine; plus loin nous vîmes *Sinuessa* fondée sur les ruines de Sinope, cité grecque dont parle Strabon; Mola nous rappela Samos, et tandis que Gaëta, fière du nom de la nourrice d'Enée, nous montrait son port creusé par le sage Antonin, la tombe de Munatius Plancus et la prétendue tour de Roland, qui domine celle du connétable de Bourbon, nous poursuivîmes notre chemin, et arrivâmes dans *Suessa*, antique cité des Arrunces, peuple étrusque, mêlé jadis, en ces lieux, aux Samnites et aux Latins.

Au-delà de Suessa, nouvelle émotion, nouvelle surprise! nous vîmes le *Garigliano*, autrefois le *Liris*; et faisant trève à l'antiquité pour l'actualité, qui, si elle est moins inspiratrice, est toujours éminemment utile, nous passons ce fleuve sur un pont de fer, le premier dont la nouvelle civilisation ait doté le théâtre de ce que l'antique avait de plus éclatant. Regardez, mes amis, dis-je à mes deux compagnons, contemplez cet horizon, il est rempli des ruines solennelles de Minturnes, cité tellement vieille que l'on en ignore encore l'origine. Et cependant d'innombrables aquéducs sont encore debout sur son territoire; un théâtre, un amphithéâtre se mêlent à ses ruines, et l'un des plus grands souvenirs de Rome plane, tel qu'un gigantesque fantôme, sur ses murailles. C'est là que Marius, au retour des ruines de Carthage, repoussa le fer du Cimbre envoyé pour le frapper, et fut ensuite mourir des mains d'Opimius. Ce fut dans ces sentimens et avec ces impressions que nous arrivâmes à *Itri* et bientôt à *Fondi*.

S'il est un spectacle fait pour affliger le voyageur, c'est celui que lui offre incessamment le paupérisme italien précisément aux lieux où la nature, par une éternelle fécondité, ne cesse de le condamner; et pourtant, à Fondi, comme à Itri, ces repoussans tableaux sont incessamment sous les yeux. Un essaim de mendians se ruent sur nous et nous importunent de leurs plaintes souvent hypocrites. Ici c'est une mère qui, couverte de haillons arrangés de manière à exciter vivement notre compassion, tient appendus à ses mamelles deux enfans qui, s'ils n'y eussent pas trouvé du lait, n'auraient pas l'embonpoint qui est empreint sur leurs figures. Là, un père, bien moins indigent qu'il n'est paresseux, suit cette femme en boîtant, et tient deux autres enfans par les mains, qui sont loin aussi d'être aussi misérables qu'il affecte de le dire. Enfin, une foule d'autres faux malheureux, s'appuyant également sur des béquilles, se pressent et nous entourent jusqu'à ce que nous les laissions derrière nous, au sein des campagnes riantes qu'ils habitent, et

(1) D'après de récentes conjectures, dit M. Valery, le tombeau de Cicéron ne serait pas le monument en ruine appelé *Torre di Cicerone*, ce serait le vaste mausolée dont les débris se trouvent au pied du mont Acerbara, vis-à-vis la tour, à droite de la voie Appienne.

faisant des vœux pour qu'une bonne législation, une sage police anéantissent un jour la plus choquante et la plus étrange anomalie.

Assise aux pieds des monts Cécubes, dont le vin n'était pas moins célèbre aux yeux d'Horace que le Massique et le Falerne, et frontière du royaume de Naples, l'antique *Funda* est citée par tout ce que l'antiquité compte de plus illustre parmi ses géographes et ses historiens. République des Ausones, peuple aborigène qui donna son nom à la plus belle contrée de la péninsule italique, elle brilla long-temps indépendante et fut tellement considérée par les Romains que, malgré la rébellion de Priverne, sa voisine, à laquelle elle participa, ses citoyens obtinrent le droit de suffrage dans Rome même : faveur qu'elle dut à l'éloquence de Caïus Valerius Flaccus, qui les fit comprendre dans la tribu émilienne; mais déchue de sa gloire sous Auguste, son territoire devint, après les guerres civiles, le partage, comme tant d'autres, des vétérans. La voie Appienne la traverse tout entière, et c'est dans ses murs qu'Horace, passant pour se rendre à Brindes, vit le vaniteux préteur Aufidius Luscus, venir au-devant de lui et de Mécène, revêtu de la prétexte et précédé de valets portant des encensoirs. Les ruines d'un temple à Mercure, et d'un autre érigé aux Muses, sont les restes de la grandeur de Fondi, joints aux hautes tours de son château, qui sont de la plus noble construction gothique. Un lac, aux eaux noires comme celles du Cocyte, achève ce tableau, dans lequel contrastent des champs couverts d'oliviers, d'orangers et de tous les genres de cactus.

Qui croirait, dis-je à mes amis, que les souvenirs les plus barbares du moyen âge se groupent ici à ceux des Ausones et des Arunces dont nous foulons les héroïques cendres? Hariadan, surnommé Barberousse, féroce bassah du Grand-Turc, assiégea Fondi, pour s'emparer de Julie de Gonzague, jeune comtesse dont le nom révèle la noblesse, fameuse au 14e. siècle. Ce barbare voulait en faire présent à Sa Hautesse. Julie était belle et sensible, et le ciel ne permit pas ce rapt infâme. Quoique surprise dans la nuit et lorsqu'elle confiait au dieu discret des songes les rêves de sa jeune et belle vie, elle s'éveilla au bruit de la rumeur publique, sauta à bas de son lit, et par une fenêtre elle parvint à échapper aux farouches ravisseurs qui voulaient en faire une odalisque. Le ciel protège la beauté, dis-je en m'adressant à Elise qui m'écoutait avec effroi, surtout quand aux grâces elle joint l'innocence!

ROYAUME DE NAPLES.

TABLE DES PRINCIPAUX LIEUX CITÉS ET PLACEMENT DES PLANCHES.

TABLE.

